TROIS ANS

EN ITALIE

A mon bien aimé
Paul — souvenir
maternel de son
affectueuse institutrice
et amie
L'auteur
Brésilienne

Rés. p. 25 - 211

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ

TROIS ANS

EN ITALIE

SUIVIS

D'UN VOYAGE EN GRÈCE

PAR

UNE BRÉSILIENNE

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES LITTÉRAIRES ET MORAUX

ÉCRITS EN PORTUGAIS, EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

ET PUBLIÉS A RIO-JANEIRO, A FLORENCE ET A PARIS.

S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde, et non pas voyager

(MILLEVOYE).

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17-19, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL.)

ET JEFFS, LIBRAIRE A LONDRES, 15

BURLINGTON (ARCADE PICCADILLY.

—

1864

A

MON CHER FILS

AUGUSTO-AMERICO DE FARIA-ROCHA

Londres, 12 janvier 1864.

Une catastrophe qui eut lieu, il y a trois ans, sur le chemin de fer du Piémont, catastrophe où j'ai failli périr, a retardé jusqu'à ce jour, par ses suites, la publication de cet imparfait ouvrage, que nos chers d'outre-mer et toi attendez avec impatience.

Quand tu recevras, là-bas, ce premier volume, huit années se seront déjà écoulées depuis que tu as disparu à mes yeux, emportant la moitié de ma vie.

En parcourant ces pages, ô mon enfant bien-aimé, tu reconnaîtras une à une mes impressions sous le beau ciel de l'Italie, de la Sicile et de la

Grèce, aux rives solitaires du poétique Céphise de jadis, épuisé d'avoir tant pleuré sur la destinée déplorable des Hellènes!

Là, comme partout, les splendeurs de l'art et de la nature qui se déployaient chaque jour à mes regards furent, ainsi que l'est encore aujourd'hui le spectacle imposant des progrès moraux du grand peuple au milieu duquel je me trouve maintenant, insuffisants à me distraire de la *saudade* que ton absence m'a laissée dans le cœur.

Ces quelques lignes que je te trace en te dédiant ce pauvre ouvrage le jour de l'anniversaire de ta naissance, te rappelleront les beaux jours d'autrefois que nous avons passés ensemble sur notre cher sol natal et dans cette vieille Europe. Qu'elles te parlent aussi de ma tristesse, en voyant depuis huit ans se lever l'aurore de ce jour sous le ciel étranger, seule avec cet ange que Dieu m'envoya dans un autre 12 janvier, pour faire, comme toi, palpiter mon cœur des douces et puissantes émotions maternelles.

Puisse le talisman de ce saint amour, passant du vieux au nouveau monde, t'éclairer toujours

dans la noble route du devoir, et communiquer à ton cœur les derniers élans et les dernières espérances de ta tendre mère!

F. Brasileira Augusta.

PRÉFACE

MARSEILLE, 1858.

Deux ans s'étaient presque écoulés depuis mon second voyage en France, lorsque je me décidai à visiter l'Italie.

Ayant parcouru, l'an dernier, une partie de l'Allemagne, le caractère de son peuple ainsi que ses vertus domestiques et sociales me furent tellement sympathiques, que je ne rêvais, depuis, qu'au plaisir d'y retourner. Comme en Angleterre, j'avais trouvé dans la vieille Germanie une population active et laborieuse, gardant encore les croyances que ses ancêtres lui avaient transmises. Mais, plus accessibles que les fiers Bretons, les Allemands se distinguent par une franchise simple et affectueuse. Leurs bonnes mœurs, comme celles des Anglais, permettent à la femme qui voyage seule de s'aventurer en toute sûreté dans des excursions lointaines au travers des villes, des campagnes et des ruines solitaires. Cette sécurité était un grand charme pour moi, qui voyageais toute seule avec ma fille dans ces pays, et me les faisait préférer à ceux du Midi. Cependant je me reprochais souvent de n'avoir pas encore connu l'Italie en me trouvant en Europe pour la seconde fois. Cette terre classique, sa poésie, ses souvenirs grandioses, et son climat, plus en rapport avec celui de ma terre natale, devaient m'y attirer bien plus que tous les pays du Nord. Et pourtant, lorsque dans le rude hiver de Paris je sentais le désir de m'abriter sous le ciel italien, je ne sais quelle vague appréhension s'emparait de mon esprit, et je me sentais découragée d'entreprendre ce voyage, moi qui en avais déjà fait de si longs.

Aucune histoire de peuple ne m'avait jamais intéressée autant que celle des Grecs et des Romains, et un de mes plus beaux rêves de jeunesse avait toujours été de visiter ces régions, les plus célèbres et les plus poétiques de toute l'Europe, et d'y réfléchir sur leurs ruines.

Pourquoi cet éloignement, si en contradiction avec le noble dé-

sir de respirer sur cette terre empreinte du souvenir des grands peuples qui l'habitèrent, et dont j'admire l'histoire? Je ne saurais l'expliquer, si ce n'est par le récit que j'entendais faire chaque jour de la triste décadence dans laquelle sont tombés le peuple grec et le peuple italien. Le spectacle d'un grand malheur m'a toujours profondément attristée, et ce spectacle se présente partout aujourd'hui dans les patries si grandes et si nobles jadis des Platon et des Brutus.

Fermons les yeux sur le déplorable état de la Grèce et sur la décadence de l'Italie, pour les ouvrir à leur résurrection, me suis-je dit enfin, et allons y vivre dans leur passé, en les considérant dans leurs imposantes ruines et leurs incomparables chefs-d'œuvre, qui font encore le charme des penseurs et des artistes.

J'avais fixé mon départ de Paris au 19 mars, et, désirant me trouver à Rome pour la semaine sainte, je renonçais d'entrer en Italie par la longue route de la Corniche, me proposant de la parcourir plus tard. Je pris donc l'express de huit heures du soir, qui nous conduisit, ma fille et moi, de Paris à Marseille en vingt et une heures.

Malgré mon goût pour les voyages, et le besoin que j'avais de respirer quelque temps un air plus salutaire que celui de Paris, mon cœur s'est fort attristé en me séparant des chères personnes qui, pendant les derniers jours avant mon départ, venaient me témoigner leur regret de ce que je les allais quitter pour si longtemps. Mon excellente amie, M^me^ F***, estimable dame allemande, d'une instruction peu vulgaire, comptait m'accompagner dans ce voyage, auquel elle rêvait depuis quelques années. Une maladie subite l'empêcha de partir avec moi. Elle me promit d'aller me rejoindre à Rome aussitôt que sa santé se trouverait rétablie. Mais pouvons-nous compter jamais sur l'avenir?

Faibles feuilles du grand arbre de l'humanité, nous allons où le vent nous emporte, souvent dans des directions opposées, selon la brise ou l'ouragan qui nous agite et va nous confondre dans le néant d'où nous sommes sortis! La vie n'est qu'une suite d'adieux, et pourtant nous pensons toujours au revoir.

Un retard de quelques heures que j'éprouvais à Paris pour les visas de mon passe-port dans diverses légations nous a privées de revoir encore une fois notre bien-aimée M^me^ E. C***, qui avait

eu l'affectueux empressement d'aller nous attendre avec son mari à la gare du chemin de fer du Midi par un autre convoi que nous avons manqué.

Reçois ici, chère et excellente amie, l'expression de notre vif regret de n'avoir pu t'embrasser dans ce triste moment du départ, que d'autres bons cœurs nous rendirent si touchant sans remplir le vide que tu y laissas !

A peu de distance de Marseille, le spectacle de la Méditerranée se déploya à mes yeux et réveilla dans mon âme les grandes émotions que la vue de la mer me fit toujours éprouver.

J'étais en présence de cette mer que franchirent jadis tant de nations guerrières et glorieuses, balayées par les siècles de la surface de la terre, et mon esprit vogua dans ces mondes de grandes ambitions éteintes auxquelles ont succédé tant d'autres ambitions !

Mais, revenant aussitôt du passé au présent, je pensai à cette autre mer plus vaste et plus majestueuse, au bord de laquelle je suis née, j'ai grandi et je me suis inspirée au murmure lointain des vagues et sous de hauts palmiers panachés, des manguiers gigantesques, des jaquiers touffus, agités par la brise du soir qui m'enivrait du délicieux parfum apporté des bosquets d'orangers, des cannelliers et de tant d'autres arbres et de fleurs odorantes qui couronnent perpétuellement le sol de mon cher Brésil.

Là-bas, une patrie avec les plus riches trésors de la nature et les plus doux souvenirs de mon enfance, les chères affections de mon cœur, un fils, la moitié de mon âme, une famille bien-aimée, des amies de jeunesse, la partie de la génération actuelle qui y partagea avec ma chère enfant pendant tant d'années mon enseignement et mes tendres soins maternels; là enfin, trois tombes aimées qui résument les trois époques de ma vie !

Ici, des contrées qui ne m'offrent pas un seul de ces souvenirs, des physionomies qui me sourient sans l'expression de l'âme, des voix qui frappent mes oreilles sans aller jusqu'à mon cœur, des nouveautés que je vois souvent avec indifférence, l'esprit porté vers un autre hémisphère, où respirent tant d'êtres aimés et où dorment pour toujours un père, un époux et la meilleure des mères!

Si la vue de la Méditerranée avait produit sur moi une si profonde et si vive impression, il n'en fut pas de même de la ville de Marseille, dont je m'étais toujours fait une tout autre idée.

Ses rues, en général peu propres, ses places et ses quais encombrés de marchands et de matelots, présentent l'aspect d'une cité très-commerciale et très-laborieuse; mais je n'y trouve rien d'assez curieux pour exciter l'admiration du voyageur.

Il est vrai que dans deux jours on ne peut bien juger des agréments d'une ville quelconque. Mais ce qui me paraît certain, c'est que l'étranger qui passe à Marseille n'y rencontre rien qui corresponde aux pompeux éloges qu'en ont fait quelques poëtes.

Si du moins j'entendais chanter ici l'entraînante *Marseillaise*, les accents de cet hymne national si sublime communiqueraient à mon esprit un peu d'enthousiasme, et me feraient mieux goûter les charmes si vantés de la ville phocéenne, qui, elle aussi, tomba sous la domination de Rome, et qui fut transfigurée comme ses sœurs. Mais ce chant héroïque ne s'entend plus en France, et les Marseillais eux-mêmes semblent l'avoir tout à fait oublié.

En arrivant à Marseille on m'indiqua les trois choses que les étrangers se hâtent d'aller voir, et que j'ai voulu connaître à mon tour. Ce sont: Notre-Dame de la Garde, église bâtie sur une colline, et dans laquelle se trouve une grande quantité d'*ex-voto* attestant les miracles qui y attirent encore de nos jours beaucoup de monde. On jouit de cette hauteur d'une vue délicieuse sur la Méditerranée et les environs de la ville; le Prado, sur une belle et longue allée qui va aboutir à la mer, et où se trouve une espèce de jetée qui permet aux promeneurs de respirer librement, après le nuage de poussière dont ils ont été couverts pendant toute la route; le château d'If, ancienne prison où furent renfermés Mirabeau, Louis-Philippe et tant d'autres illustres prisonniers, dont le souvenir donne à ces murailles séculaires, assaillies par les vagues de la Méditerranée qui s'y brisent, un intérêt historique.

Les amis des fables sont attirés dans ce château par la fantastique célébrité que lui a donnée Alexandre Dumas dans son *Monte-Christo*. On y montre la soi-disant prison où la plume fertile de ce romancier nous a représenté l'abbé Faria.

TROIS ANS EN ITALIE

GÊNES

Terre d'Italie, poétique et séduisante veuve du triomphe; toi sur qui se sont accumulées les plus grandes et les plus retentissantes gloires : je te salue !

Puisse l'influence de ton beau ciel arracher à mon esprit le voile de tristesse dont les brouillards de Paris l'ont enveloppé ce dernier hiver !

La vue de cette ancienne et superbe reine de la Méditerranée déployant ses charmes majestueux m'arracha aux souffrances inouïes du mal de mer, qui m'avait accablée aussitôt que je quittai le port de Marseille en m'embarquant sur le *Capitole*, bâtiment à vapeur où nous avions pris passage. J'avais sous les yeux cette pittoresque ville bâtie en amphithéâtre, avec ses somptueux palais, ses églises splendides, ses hautes maisons à terrasses, ses vastes portiques s'étendant de la douane jusqu'à la Darse, chantier destiné à la construction des vaisseaux de l'État ; la large et belle terrasse sur le port, où des promeneurs se croisent en respirant l'air de la mer couverte de navires marchands ; ses riantes collines parées de châteaux, de temples, etc. Cette noble ville chantée par le Tasse, et que madame de Staël

disait avoir été bâtie pour un congrès de rois, fit naître mes premières émotions sur la terre d'Italie.

Affranchie complétement du terrible malaise qui s'oppose, toutes les fois que je mets le pied sur un navire, à ce que je puisse jouir du magnifique spectacle de la mer, je me hâtai de descendre à terre aussitôt après la visite de la douane. Quelques familles qui étaient parties avec nous de Marseille débarquèrent ici, et nous prîmes avec une d'entre elles un guide pour nous faire voir les principales curiosités de la ville.

Passant au travers de ses rues, la plupart fort étroites, où circule un grand concours de peuple de toutes les classes, j'espérais entendre parler la douce langue italienne, que j'ai toujours tant aimée; mais le patois génois retentit partout à mes oreilles. A peine, çà et là, les personnes à qui nous demandions quelques renseignements nous répondaient-elles dans cette langue si belle, si harmonieuse, même dans la bouche des Génois.

Les femmes se font remarquer par la grâce naturelle avec laquelle quelques-unes portent le *mezzaro*, espèce de voile descendant jusqu'aux genoux, et variant de qualité selon la fortune de celle qui le porte. Remarquant la grande activité et le mouvement de cette ville populeuse et commerçante, je jetai un coup d'œil sur des masses groupées sous de vieux portiques et sur d'étroites rues que la hauteur de leurs maisons rend fort sombres. Et la grande impression que j'avais reçue en entrant dans le port, à la vue de l'admirable aspect de Gênes, diminua sensiblement. Mais je me hâtai de monter vers le haut de la ville, en passant devant les riches magasins de bijouterie en filigrane et en corail qui forment une spécialité de l'industrie génoise, et bientôt les superbes rues *Balbi*, *Nuovissima*, *Carlo-Felice*, et la *Nuova*, bordées d'une réunion de beaux palais, s'offrirent

à nos yeux, et nous frappèrent de leur magnificence. Plusieurs de ces palais renferment dans leurs galeries et dans leurs salons solitaires des richesses immenses d'art.

Après avoir contemplé quelques beaux tableaux des grands maîtres, et, pendant que la famille qui était avec nous s'extasiait devant les divers objets de luxe répandus çà et là dans les appartements encore somptueux de ces palais, je me représentais à l'esprit tant de populations éteintes, tant de grandes ou terribles scènes dont Gênes avait été le théâtre depuis sa première fondation, attribuée aux Ligures, jusqu'à nos jours ! Je m'imaginais Magon, frère d'Annibal, la détruisant ; les Romains la rebâtissant pour être pillée, après leur chute, par les peuples barbares qui la possédèrent à leur tour; sa soumission à Charlemagne, après la chute de l'empire des Lombards ; la déclaration de son indépendance au dixième siècle ; ses consuls, son sénat, ses doges ; son énergique coopération dans une des croisades ; ses guerres contre Pise, ses factions intestines ; les inimitiés entre les familles Doria et Spinola, appartenant au parti guelfe, et les Grimaldi, les Fieschi, du parti gibelin ; les prétentions des Vénitiens et des Pisans ; la France y paraissant avec un élan soi-disant généreux ; le Doria qui l'éleva par une république à sa guise ; le mécontentement de l'illustre Génois André Doria contre François Ier, « qui donna à l'influence de la maison d'Autriche en Italie cette prépondérance qui a affecté la situation de ce pays jusqu'à nos jours ! »

Toutes ces guerres qui déchirèrent tour à tour Gênes, tous ces événements qui la rendirent grande, redoutable dans sa plus haute gloire, et qui, en déclinant comme toutes les sommités politiques, la soumirent à la discrétion du congrès de Vienne, lequel l'incorpora au royaume de Sardaigne ; tous ces fantômes, dis-je, passèrent rapidement devant mon esprit, et excitèrent ma pitié autant que mon res-

pect pour cette grandeur déchue, victime offerte, comme ses nobles sœurs, sur l'autel de la politique à l'ambition étrangère !

Parmi les palais de Gênes ressortent ceux de Marcel Durazzo, ou Royal, aux beaux escaliers de marbre ; de Brignole, ou palais Rouge ; de Balbi ; de Pallavicini et de Doria : mais un grand nombre d'autres, qu'il serait fort long de citer, contiennent tous plus ou moins des chefs-d'œuvre admirables.

Dans ses jours de grandeur et de gloire, Gênes dite la Superbe, ni les doges, ni le peuple lui-même, n'avaient rien à envier aux rois et aux peuples des autres pays. Mais les temps sont bien changés ! et le voyageur qui entre en Italie par cette ville pleine à la fois de mouvement et de silence, qui parcourt ses rues, visite ses beaux édifices, ses splendides palais pour la plupart déserts, contemple la vie, les occupations, les goûts actuels de cette population, ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine mélancolie, en présence de ce premier et grand tableau de la décadence où est tombée cette célèbre péninsule, si glorieuse et si redoutable jadis ! Pour moi, je porte en Italie un esprit tout américain, un cœur tout brésilien, c'est-à-dire de l'enthousiasme et de l'amour pour tout ce qui est grand, noble et malheureux. J'y entre, sinon avec l'espoir de trouver chez son peuple les vertus éminentes qui le distinguèrent autrefois, du moins sans aucune des préventions qu'on a généralement contre lui.

Il en est des nations comme de certains individus : une constante série de malheurs finit par leur abattre l'esprit, et, le découragement s'en emparant, ils perdent peu à peu toute l'énergie et la volonté même de les surmonter ! C'est une maladie morale qui doit exciter notre sincère pitié, et non pas nos censures : heureux le médecin qui trouvera un remède efficace pour la guérir !

J'avais payé mon tribut d'admiration à l'antique capitale de la Ligurie. Mais ce qui produisit sur mon âme une délicieuse impression, ce furent les grands et beaux orangers chargés de fruits en pleine terre, comme je n'en avais pas encore vu depuis que j'ai quitté mon sol natal.

Avec quelle émotion, arrêtée que j'étais au milieu du jardin du palais Doria, je contemplais ces beaux arbres, odorants compatriotes ! comme je me sentais bien là, au milieu de cette nature prodigue et délicieuse qui me rappelait les vergers embaumés de mon Brésil !

Les Van-Dick, les Paul Véronèse, les Titien, etc., toute cette splendeur de l'art répandue dans les palais que je venais de visiter, pâlit dans mon esprit, et y fit place à une douce et mélancolique rêverie qui m'aurait retenue longtemps sous ces arbres, si la voix de ma chère enfant ne fût venue m'avertir que nous avions encore quelques églises à visiter.

Nature de l'Italie, toi seule t'es conservée intacte parmi les ravages des anciens et des modernes barbares qui ont envahi ton riche et poétique sol, ce sol imprégné de tant de souvenirs grandioses, et que les étrangers se font un devoir ou un plaisir de venir visiter. Comme ton aspect, rayonnant des premiers charmes de ton précoce printemps, réveille dans mon esprit le souvenir d'une des plus belles provinces du continent brésilien ! Là cependant le peuple ne connaît pas la misère, et, dans l'aurore de la civilisation moderne, il marche avec toutes ses inspirations virginales vers le grand avenir que lui promettent les innombrables ressources dont la Providence l'a si prodigieusement doué.

Ici la nature, comme l'art, étale ses richesses à côté d'un peuple en décadence, dont une partie, se traînant dans la misère, présente un contraste singulier avec la profusion de choses précieuses, de splendides chefs-d'œuvre renfermés dans ses édifices !

Une partie des compatriotes de celui qui donna au vieux monde un monde nouveau vit d'une vie de privation dans les étroites et sombres rues de Gênes, ou en faisant de la musique pour obtenir des passants, comme à Paris, quelques petites pièces de monnaie.

Intrépide et persévérant Colomb, grand génie du quinzième siècle, où sont les trésors inépuisables du monde que tu as découvert? Que ne servent-ils à retirer cette partie de tes concitoyens de la misère où ils sont tombés!... Mais toi-même, pauvre et malheureuse victime de ton dévouement à la gloire de ton pays, tu n'as eu en récompense de l'immense service que tu as rendu à l'Europe (je ne dirai pas à l'humanité, que les hommes du vieux continent, tes successeurs, ont tant fait souffrir au delà de l'Atlantique!...) que l'ingratitude de tes contemporains! Comme ton noble cœur dut souffrir lorsqu'au fond de ta prison, à Valladolid, tu réfléchissais aux résultats de cette gloire qui avait été le rêve de ta vie, et dont des esprits mesquins cherchaient à éclipser l'heureuse réalisation!

Gênes possède, outre de somptueux édifices, parmi lesquels ressort le palais ducal, ancienne résidence des doges, et le plus vaste de la ville, plusieurs belles églises. Des quatre que j'ai seulement visitées, Saint-Laurent, cathédrale, l'Annunziata, Saint-Cyr, et Santa-Maria di Carignano, cette dernière fut celle qui m'intéressa le plus. Elle est située sur une hauteur d'où l'on découvre la mer et une grande partie de la ville.

L'intérieur est divisé par trois nefs qui forment la croix grecque. Une grande coupole, au centre, est soutenue par quatre piliers massifs, et d'autres coupoles plus petites sont posées aux quatre angles de la croix.

Les piliers sont ornés de belles statues de marbre. Parmi les tableaux estimés de cette église, celui qui attira le plus

mon attention fut une Piété assez remarquable de Luca Cambiaso.

Cet artiste génois s'est représenté, dit-on, dans l'homme qui est à genoux dans ce tableau.

Le personnage qu'on y voit pleurant est la sœur de la première femme de Cambiaso; elle lui inspira une grande passion dont il mourut, n'ayant pu obtenir du pape la permission d'épouser sa belle-sœur.

Je contemplai ce tableau en pensant aux douleurs de ces deux êtres que l'amour avait unis, et que le catholicisme séparait !

L'Église, avec toute sa pompe de splendide simplicité, était déserte dans ce moment; à peine le bruit léger des pas de quelques rares visiteurs suivant le sacristain vers d'autres chapelles retentissait de loin à mes oreilles. Le soleil communiquait par une seule fenêtre ouverte une lumière pâle qui donnait à ce tableau et à toute l'enceinte sacrée un aspect à la fois mélancolique et religieux que je préfère, dans un temple du Seigneur, à la vue des ornements les plus brillants et à la profusion des cierges allumés. A ce demi-jour, à ce tableau, à ces statues, à ces vastes dalles de marbre, à ces autels, à toute cette magnificence de simplicité et d'art que renferme Sainte-Marie de Carignan, il ne manquait que les sons de son orgue superbe, qu'on dit être des meilleures d'Italie. — Mais les impressions du voyageur qui passe se succèdent rapidement en présence des objets variés et toujours nouveaux qui s'offrent à ses regards.

Saint-Laurent (cathédrale) est une des plus anciennes églises de cette péninsule ; elle est toute revêtue de marbres blanc et noir, ce qui lui donne un aspect un peu lugubre. La nef principale est décorée de colonnes formées aussi de pièces de marbres blanc et noir. Outre diverses chapelles

contenant des peintures intéressantes, on remarque ici la splendide chapelle de Saint-Jean Baptiste, dessinée par Giacomo della Porta, et richement décorée de statues, de bas-reliefs, etc. La châsse de saint Jean est soutenue par quatre colonnes de porphyre. Les cendres de ce saint furent transportées de Mirra à Gênes en 1097 : la châsse est toute d'argent et d'un travail précieux.

Par une bulle du pape Innocent VIII, l'entrée de cette chapelle est interdite aux femmes, excepté un seul jour de l'année. Le crime de la détestable Hérodiade devait-il donc rejaillir dans les générations futures sur toutes les femmes, et est-il juste de leur défendre encore aujourd'hui l'entrée de cette chapelle? Où a-t-on vu un pareil arrêt frapper tous les hommes, sous prétexte de crimes du même genre que plusieurs d'entre eux ont commis dans tous les temps et sans aucune intervention de l'autre sexe?

Si tout un sexe devait être puni pour les crimes de l'un ou de plusieurs de ses membres, les lieux saints à Jérusalem seraient-ils ouverts aux hommes, et ceux-ci seraient-ils admis à voir le saint sépulcre? Si la défense imposée au sexe auquel appartenait celle qui porta Hérode Antipas à faire trancher la tête du précurseur du Christ était juste, à plus forte raison devrait-on frapper d'une interdiction analogue le sexe qui a flagellé et crucifié notre divin Maître ! Mais, revenant de l'Asie à la capitale du monde catholique, je demanderai à tous les esprits justes s'ils ne trouvent pas trop de partialité chez Innocent VIII de n'avoir pas, par une seconde bulle, défendu aux hommes de pénétrer dans les tombeaux où se trouvent les cendres des deux apôtres saint Pierre et saint Paul, massacrés par des hommes pour assouvir la férocité d'un homme !...

Ces simples réflexions me viennent en passant, je les jette ici de même.

Saint-Cyr, une des plus grandes églises de Gênes, est très-belle et fort riche en marbre. Carlone, Paul Brozzi, Sarzana et d'autres artistes y ont laissé de beaux échantillons de leur talent.

Plus imposante que Saint-Cyr est l'église de l'Annunziata, sur la place du même nom. Sa façade, supportée par de belles colonnes de marbre, lui donne un aspect grandiose, et l'intérieur en est d'une grande magnificence. On y voit quelques curieux et beaux tableaux. Devant retourner à Gênes pour y rester quelque temps, je remets à plus tard le plaisir d'en visiter les environs, et de bien voir ce que cette capitale renferme de plus intéressant.

Une agréable collation, faite sous les beaux orangers du restaurant de la Concorde, termina nos courses de cette journée. La société des personnes qui étaient avec nous fit un instant diversion à notre tristesse, loin de la famille bien-aimée, dont l'image nous suit partout. Une de ces personnes porte le nom de mon excellente amie madame F***, et, par sa physionomie ouverte et empreinte de douceur et de bonté, elle attira ma sympathie dès le premier moment que je la vis.

Six heures du soir, à bord du paquebot mouillé dans le beau port de Gênes. — La perspective des objets qui se déroulent à cette heure à mes regards frappe mieux mon imagination, et s'y grave plus profondément que lorsque je l'avais contemplée en arrivant ici, tout étourdie encore du mal de mer. Puis aucune heure n'est aussi propice aux beautés de la nature que l'heure poétique du soleil couchant ! Le ciel et la terre se dessinent sous ces nombreuses nuances de formes et de beautés variées qui se succèdent et s'évanouissent peu à peu, laissant derrière elles des nuages légèrement vaporeux, que l'œil suit jusqu'à ce qu'ils se confondent avec les premières ombres de la nuit. Ce fut là toujours l'heure

de ma prédilection, ainsi que de mes rêveries sous mon ciel tropical, en présence de cette nature dont le peintre le plus habile ne pourrait parvenir à rendre sur la toile la splendide beauté, le charme ravissant ! Mais, hélas ! maintenant dans un autre hémisphère, je cherche en vain le grandiose imposant de ces merveilles naturelles dont l'Italie elle-même, si généralement chantée, ne m'offrira peut-être qu'une pâle image. En la parcourant avec l'intérêt qu'elle m'inspire, je demanderai à ses prairies, à ses fleuves, à ses montagnes, à son ciel, une seule des inspirations que mon âme recevait sur le sol béni qu'on appelle Brésil !

Mais Gênes, cette première ville de l'Italie que j'ai saluée, va bientôt disparaître à mes yeux avec sa coquette ceinture de hautes collines parsemées de châteaux, d'églises, etc., d'où elle descend jusqu'à cette mer Ligurienne, si célèbre par les exploits guerriers et le grand génie commerçant des Génois de jadis. Ce port encore animé et couvert de navires, tout ce grand tableau se dessine maintenant sous un ciel bleu et resplendissant des traces fantastiques d'un magnifique coucher de soleil, et aux sons de divers instruments et de chansons nationales que nous font entendre quelques jeunes Génois des deux sexes, qui attendent à bord le signal du départ pour quitter les passagers dont ils sont venus provoquer la générosité.

Parmi les personnes embarquées à Gênes je remarque une jeune Polonaise qui va avec son père passer la semaine sainte à Rome, et quelques sœurs de charité dont le costume me cause une pénible émotion, comme il m'arrive toujours depuis quelque temps lorsque je l'aperçois. Maîtrisant mon émotion, j'ai pu cependant répondre au sympathique accueil que deux d'entre elles me firent en sachant par ma fille, avec qui elles causaient, que nous venions de Paris, et que nous y connaissions particulièrement la vé-

nérable supérieure des Petits-Ménages, ainsi que plusieurs sœurs du grand séminaire.

L'une de ces deux femmes m'inspire un vif intérêt. Quelques instants de conversation m'ont suffi pour découvrir en elle les qualités d'un grand cœur se dévouant aux souffrances de l'humanité.

La sœur Marguerite paraît avoir environ quarante ans, si je dois juger de son âge par sa fonction de supérieure d'une maison de sœurs à Pescia, et surtout par le degré de son érudition et de son expérience du cœur humain, révélées par sa conversation. Mais sa physionomie est si douce, son regard si pur, le son de sa voix si sonore, si frais, et sa parole si modeste, qu'elle semble toucher à peine à cet âge où la femme ressemble à une fleur embaumant l'air de ses premiersparfums.

LIVOURNE

Au bout de dix heures d'une heureuse navigation, nous arrivâmes dans le port de Livourne; notre but principal, en y descendant, était d'aller, en trente minutes, par le chemin de fer, saluer la patrie de Galilée.

Livourne, ville assez propre et très-commerçante, renferme environ 90,000 âmes. Elle n'offre, sous le rapport des arts, aucun intérêt. Ancien port romain, elle ne possède non plus aucun vestige de son antiquité. Ses rues sont très-bien pavées, et la *via Ferdinanda* est large et fort belle; c'est là que se trouvent les plus beaux magasins. Là, comme partout, circule une population active composée d'individus de plusieurs nations. Dans une partie de la ville s'étendent divers canaux qui transportent les marchandises jusqu'au devant des magasins.

Au milieu de ce « vaste et bruyant comptoir de nations diverses » que la liberté des cultes y attire, au milieu de cette prospérité matérielle, de cette réunion de mœurs et d'habitudes différentes, catholiques, protestantes, grecques, juives, arméniennes, et de ce mélange de costumes orientaux et européens, le voyageur se demande s'il se trouve ici, en effet, dans une ville de cette poétique et artistique Italie qui l'a si puissamment attiré?

Livourne, première ville de la Toscane que je visite, ne révèle aucun souvenir des grands génies qui ont honoré et immortalisé cette partie la plus intelligente et la plus docte de la péninsule!

Ville de calcul et d'argent, Livourne dédaigne les lettres et les arts; elle remplace la poésie par la prose positive de l'esprit de commerce, qui y brille et domine.

Après avoir fait notre prière dans la cathédrale, et avant de partir pour Pise, nous sommes entrées dans la synagogue des juifs.

C'est une des plus belles et des plus riches synagogues que j'aie vues.

Le peuple juif, quoi qu'on en dise de défavorable, m'a toujours vivement intéressée. L'antiquité et la force de ses croyances résistant intactes aux siècles et aux bouleversements des sociétés; la persévérance avec laquelle il a su garder sa foi à travers les persécutions les plus barbares et le mépris le plus injuste dont on l'a de tout temps accablé, m'ont toujours paru assez sacrées pour m'inspirer le respect le plus profond.

Il y a à Livourne plus de 15,000 juifs, dont une partie est fort riche, comme ils le deviennent en général presque partout, en s'adonnant au commerce.

Une des curiosités de Livourne que les guides ont hâte de faire voir aux étrangers, c'est la grande Citerne, immense

réservoir des eaux des montagnes de Colognola, amenées dans la ville par un bel aqueduc. Cette œuvre gigantesque me rappela le dépôt des *Eaux libres* à Lisbonne, bien plus considérable que celui-ci.

Que de souvenirs se réveillèrent dans mon esprit à la pensée des six mois que j'ai passés avec mes deux enfants aux rives enchanteresses du majestueux et poétique Tage! En contemplant les eaux profondes de la citerne de Livourne, ma pensée voguait vers la jolie Lisbonne, et parcourait les sites qui m'y avaient autrefois le plus impressionnée.

Ma promenade sous les longues voûtes de ses immenses aqueducs, le murmure des eaux qui tant de fois me transporta en imagination aux sites pittoresques et toujours verdoyants où serpentent les gracieux aqueducs de la Tarioca, à Rio-Janeiro; mes excursions tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre rive du Tage, embellies par la nature et par tant de souvenirs historiques, le fleuve, bleu doré sous les derniers rayons du soleil, superbe spectacle qui plus d'une fois ravit mon âme quand je le contemplais de la poétique Belem, et surtout du haut de cette œuvre unique de la nature qui s'élève à 4 lieues de la reine du Tage avec son château moresque, son ravissant palais, son ermitage, et toutes ces beautés à la fois sévères et riantes qu'on appelle *Cintra!* toutes ces magnificences se présentèrent à mon esprit, et me firent oublier pendant quelques instants que j'étais à Livourne, en face d'autres tableaux se déroulant à mes yeux sans pouvoir subjuguer mon imagination qui se retourne constamment vers le passé.

On voit à Livourne la statue de Ferdinand 1er représenté debout, ayant à ses pieds quatre esclaves enchaînés. Ces esclaves, qu'on dit modelés d'après un Turc et ses trois enfants faits prisonniers à la bataille de Lépante, et repré-

sentant ici, comme tant d'autres productions pareilles, la gloire aussi vaniteuse que barbare du vainqueur sur le vaincu, attirèrent mon attention.

La beauté du Tage et de ses rives, la poésie exquise de la ravissante Cintra, le souvenir intime de la montagne natale que j'ai tant aimée, firent place dans mon esprit au souvenir d'un grand malheur national, auquel mon cœur a toujours profondément compati!

C'est le trop douloureux souvenir de l'esclavage que l'esprit despotique du vieux monde transmit aux plages heureuses de la libre Amérique!

Dans ce monde nouveau, où la nature a si prodiguemen répandu ses plus inépuisables trésors, où tout est fertile, grand et vigoureux comme l'élan de liberté qui secoua le joug européen, l'homme ne rougit pourtant pas de tolérer encore que cet esprit destructeur des plus saintes lois, ce funeste héritage du vieux monde, jette une tache odieuse sur l'œuvre grandiose qui s'accomplit dans ce vaste continent!...

O ma chère patrie, Éden de ce monde immense, extraordinaire, réapparu à l'œil ravi de Colomb, laisse, ah! laisse librement éclater de ta noble poitrine le cri humanitaire que tu y retiens avec peine en face des déplorables préjugés que t'ont transmis tes anciens dominateurs d'outre-mer! Sois conséquente avec les libres institutions qui te régissent, avec la religion que tu professes : brise, oh! brise les chaînes de tes esclaves! Rends-toi tout à fait digne, par cet acte de justice et de philanthropie, de la renommée de généreuse bonté que t'accordent ceux même qui méconnaissent tes autres vertus!

Il me semble entendre d'ici l'impudente voix de la cupidité qui cherche à étouffer tes nobles élans en faveur de ses malheureuses victimes, en proclamant les soi-disant

dangers auxquels tu t'exposerais par ce grand pas vers ta véritable prospérité : ne l'écoute point, cette voix, elle te trompe en t'effrayant, pour mieux servir son ambition et sa tyrannie !...

De sages mesures sont à prendre, et quelques-unes ont été déjà indiquées au sein de ta représentation nationale par une noble voix qui s'éleva avec énergie en faveur des esclaves, et dont le souvenir restera comme un mouvement de gloire dans tes annales futures !

De sages mesures sont à prendre, dis-je, pour éviter les résultats soi-disant dangereux de l'abolition de l'esclavage.

Maîtres du Brésil, ce sol béni où vous respirez, montrez-vous-en dignes en faisant disparaître du milieu de vous la plus grande honte des peuples chrétiens ! honte qui entache encore vos fiers voisins du Nord, malgré les admirables progrès de leur génie entreprenant et progressiste. Cessez une horrible profanation de la nature humaine ; elle doit avoir tôt ou tard pour résultat de terribles représailles.

— La domesticité est une institution éternelle que l'humanité consacre en l'épurant. Mais l'esclavage est une œuvre maudite par la science, la religion et la politique même. Il abrutit l'intelligence du maître, il corrompt son cœur, et tôt ou tard sa propre chair...

Malheur aux peuples qui repoussent le remède énergique appelé par ces horribles plaies que la cupidité et la luxure entretiennent au sein des populations insensées !

Si la révolte était jamais excusable, ne serait-ce pas quand elle a pour représentantes ces nobles races de sauvages qu'on torture en les dégradant?

Le seul moyen d'empêcher ces solutions violentes est, il me semble, de transformer l'esclavage en domesticité, en l'incorporant dans les familles. La solution de la question

la plus redoutable du nouveau monde est donc bien simple. Aimez vos nègres, et ils vous serviront, non comme des brutes, mais comme des hommes libres et dévoués.

PISE

Bâtie sur les deux rives de l'Arno, dans une délicieuse plaine entourée des monts Pisans, à cinq milles de la mer, Pise, presque déserte aujourd'hui, ne conserve plus aucune physionomie de son ancienne gloire avant et pendant l'empire romain, et plus tard, lorsqu'elle devint la capitale d'une république florissante. Elle est là, maintenant, profondément endormie dans sa résignation depuis le commencement du seizième siècle ; à cette époque, elle se soumit à Florence après une longue résistance où les femmes pisanes elles-mêmes, telles que la grande héroïne Chinseca, se distinguèrent par leur bravoure patriotique.

L'origine de cette ville remonte à une grande antiquité. Selon quelques auteurs anciens, Pise existait déjà du temps de Deucalion, roi de la Thessalie, avant la guerre de Troie.

Elle fournit à Énée, dit-on, une troupe de mille guerriers choisis, et surpassa en bravoure toutes les villes étrusques qui portèrent secours à ce héros. Bien avant que le nom de Rome devînt célèbre, Pise était regardée comme une des plus considérables villes thyrréniennes.

L'histoire fait mention d'une première station des armées romaines à Pise au sixième siècle de sa fondation, non pas en conquérantes, mais en qualité de confédérées, pour empêcher les fréquentes invasions des Liguriens et des barbares que Carthage agitait secrètement contre les Romains.

Pline, Strabon et Virgile prétendent que cette ville fut

fondée par une colonie de Grecs venus de la ville de l'antique Pise dans le Péloponèse.

On n'y trouve plus aucun vestige des temples et des arcs de triomphe qu'Adrien et Antonin y firent élever.

Comme toutes les villes de l'Italie, à la chute de l'empire romain, elle fut ravagée par les barbares.

Tombée plus tard sous la domination des Lombards, Pise fut une des premières villes qui se présentèrent dans la lice pour reconquérir la liberté. Fidèle à ses traditions, elle fit preuve du génie guerrier que lui avaient communiqué les Étrusques et les Romains, et parvint par les exploits de ses habitants à se rendre redoutable en devenant, au treizième siècle, une des plus puissantes républiques de l'Italie. Les lettres et les arts vinrent y briller, et sa prépondérance artistique et scientifique marcha à l'égal de la prépondérance politique dont jouissaient alors les Pisans.

Par le contact des peuples d'Orient ils avaient connu les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et leur commerce maritime, leurs guerres continuelles contre les Sarrasins et d'autres peuples, leur législation, valurent à leur cité l'honneur d'être appelée la première ville de la Toscane.

Mais la gloire qui est à son apogée descend bientôt quand elle n'a pour base que la guerre, cet esprit vorace et destructeur qui disparaîtra à mesure que les peuples se civiliseront, ce qu'il faut espérer pour l'honneur et pour le vrai bien de l'humanité. La guerre, cet horrible avorton des temps antiques, nourri par le préjugé dans le sein fertile du moyen âge, et entretenu par de mesquines ambitions et par de monstrueuses vanités dans les temps modernes, est le plus grand contre-sens de la doctrine régénératrice qui seule réussira à donner au monde la paix, en inspirant aux hommes le sincère amour des vertus dont la pratique les mettra facilement sur la voie du progrès et du véritable bonheur.

« Allez, et portez à tous les peuples de la terre ma parole,» a dit le Christ à ses apôtres. La parole, et non les armes ni le feu, est donc seule appelée à relier les peuples et à les faire fraterniser. Mais, hélas ! on a bien vu, et l'on voit encore, de nos jours, comment les nations dites chrétiennes ont suivi et suivent ce sublime précepte !...

Une brillante aurore boréale verse des flots de lumière sur la trop longue nuit de préjugés et de misères où se sont plongés les hommes; et quelques esprits éclairés y voient l'avant-coureur du soleil qui mûrira la semence jetée çà et là par la philosophie dans le cœur des praticiens zélés du principe humanitaire. La moisson sera riche et abondante, et, si les chrétiens par le baptême viennent en chrétiens de fait, c'est-à-dire en amis de l'humanité, y joindre leurs labeurs, ils seront les premiers à réaliser la grande et charitable pensée renfermée dans le précepte du divin maître.

Pise, si vivante, si glorieuse jadis, si abattue, si morne aujourd'hui, possède encore parmi ses édifices quatre monuments, ou plutôt quatre immenses trésors de l'art : ce sont le Dôme, le Baptistère, la Tour penchée, et le *Campo Santo* (cimetière). Isolés sur une place déserte à l'une des extrémités de la ville, ces quatre monuments forment le groupe le plus majestueux ; spécimen imposant du moyen âge et de la renaissance, il révèle à l'esprit du contemplateur le génie qui l'inspira. Le Dôme rappelle la fameuse bataille gagnée par Orlandi, consul des Pisans, sur Robert, roi de Sicile, car cette église fut dédiée à la Vierge en souvenir de la victoire remportée par les braves Pisans.

Buschetto, ce célèbre artiste toscan, en fut le premier architecte ; Rivaldo le remplaça. La remarquable façade est due à son génie ; « le premier en Italie il tira l'architecture du misérable état où elle se trouvait alors. »

Ce magnifique temple, bâti sur l'emplacement où était jadis le palais de l'empereur Adrien, est construit tout entier en marbres précieux, et renferme une grande profusion de beautés d'art et de goût.

Ce n'est pas la sévère magnificence des cathédrales de Paris et de Cologne, de Westminster et de Saint-Paul à Londres, et de tant d'autres temples somptueux que j'avais admirés auparavant.

C'est l'Orient, l'antiquité réunie au génie européen du moyen âge et de la renaissance, contenu dans cette montagne de marbres si artistement travaillée, qui excita mon admiration et me fit concevoir la plus haute idée de l'art dans ces temps-là.

Le mouvement de la grande lampe de ce Dôme révéla, dit-on, à Galilée la mesure régulière du temps.

A côté du Dôme se trouve le Baptistère, petit édifice d'une grande beauté. Le nom de l'architecte pisan, Diotisalvi, restera impérissable comme cette production de son génie.

Le beau fonts baptismal s'élève au centre, posé sur une base de trois petits escaliers; c'est un bijou d'art. Les marbres blanc et bleu céleste, tout gravés ou sculptés dans les corniches et dans les compartiments où sont des rosaces saillantes en mosaïque de pierres blanche et bleue, produisent à l'œil l'effet le plus beau.

La chaire, œuvre de Nicolas de Pise, est encore un trésor de sculpture. Isolée, elle est soutenue par sept petites colonnes, dont six disposées à chacun des six angles, et une du milieu est posée sur le dos de quelques bêtes sauvages, et sur les épaules de figures d'hommes. Cette idée de l'artiste me parut assez bizarre : n'aurait-il pas voulu démontrer par cet assemblage (avec une impartialité qui ferait honneur à son génie) que l'homme est un des animaux les plus sauvages quand il lui manque la culture du cœur ?

Lorenzino de Médicis, barbare civilisé, arracha les têtes à plusieurs des figures qui s'y trouvaient, et en orna son musée particulier.

En passant sous silence les autres merveilles de l'art que le Dôme et le Baptistère de Pise renferment, je consignerai ici un souvenir de l'auguste monument religieux dont la présence m'a le plus profondément impressionnée. C'est le *Campo-Santo*, l'ancien cimetière de Pise, cette majestueuse et magnifique enceinte, sans rivale dans le monde, où venaient jadis reposer du sommeil éternel les premiers comme les derniers des citoyens pisans. Rien de ce que j'avais admiré dans les autres cimetières, même les plus renommés, tels que le Père-Lachaise, ce vaste pêle-mêle d'orgueil et de misère, n'approche de la magnanime et religieuse pensée qui présida à la création du *Campo-Santo* de Pise. On n'y peut pénétrer sans se sentir saisi du plus profond respect pour le double génie de la religion et de l'art qui a créé cette merveilleuse réunion de somptuosité sévère et de simplicité, consacrée, au treizième siècle, par la république pisane à ses morts. On doit au grand sculpteur et architecte Jean de Pise le dessin et la direction de cet admirable monument, que plusieurs autres célèbres artistes concoururent à embellir de leurs productions. La plus noble et la plus austère simplicité règne dans son architecture, digne du pieux sujet qui l'inspira à l'artiste ; elle est en parfaite harmonie avec les chefs-d'œuvre que contient ce funèbre édifice.

Je me sentis tout émue en entrant dans ce sanctuaire de mort, orné d'amples terrasses, d'arcs délicats, de colonnes, d'armures recueillies de plusieurs braves, d'un grand nombre de sarcophages antiques, disposés dans un bel ordre, d'admirables peintures à demi effacées qui décorent les murailles intérieures, et de vastes corridors tout pavés de mar-

bre, où se trouvent quantité de sépultures sur lesquelles marche le visiteur !

L'antiquité y a de précieux échantillons pour celui qui aime à en étudier les œuvres d'art, car on trouve dans cette enceinte une grande et rare collection de pièces de sculpture antique qui y ont été apportées de diverses parties de la ville et de la province. Après cela, Giotto, Buffalmacco, les Organga, Florentins, Simone Memmi, et Pierre Laurati, Antonio Veneziano, Spinello Aretino, Orvieto, et Benozzo Gozzoli, contemporains du célèbre Masaccio, premier maître de la peinture et grand architecte à la fois, y laissèrent par leurs œuvres l'empreinte de leur génie.

La description détaillée de cet admirable monument funèbre ne peut pas trouver place dans ces simples pages. Je signale à peine l'ensemble de tant de beautés réunies, dont plusieurs sont déjà altérées par le ravage du temps et des hommes.

La grande pensée du présent et le souvenir de tant de générations ensevelies entre ces murs remarquables m'occupèrent bien plus que les détails historiques de ce cimetière unique.

Gloires et misères humaines de ce fameux coin de terre y vinrent dormir ensemble après s'être épuisées dans ce rude combat qu'on appelle la vie !...

Quand mon âme, épuisée dans ce combat, s'envolera vers le sein du Créateur, c'est ici que je voudrais qu'on portât mes restes mortels, si je dois payer ce triste et inévitable tribut à la nature si loin de la tombe de ma sainte mère !

Livrée à ces idées mélancoliques, j'interrogeais en silence ces ogives, ces arcades, ces arceaux, ces pilastres, ces chapiteaux ornés de figures, ces murs dédaignés, ces sarcophages antiques, cette terre vénérée apportée par l'archevêque Ubaldo, au douzième siècle, du mont Calvaire, et placée

dans la cour de ce funèbre édifice, où croissent des fleurs que de jeunes filles cueillent pour les offrir aux visiteurs; j'interrogeais, dis-je, toutes ces merveilles, tous ces chefs-d'œuvre des temps passés renfermant tant de grandeurs, tant d'espérances éteintes, et il me semblait entendre une voix lamentable sortir de ces sépulcres, qui me disait : « Ici se résument les gloires et la puissance pisanes ; ici, l'histoire de l'humanité !... Des conquêtes fameuses, des glorieux trophées, des grandes vertus et des grands vices se heurtant ou s'évitant dans ce monde où tu respires encore, voilà le résultat ! »

Et je fus saisie de tristesse en repassant dans mon esprit la cause principale du dépérissement moral des peuples du passé, et l'aveuglement des générations actuelles qui marchent dans les nouvelles voies ouvertes au progrès moderne en entretenant encore dans leur sein cette même cause, vieille plaie envenimée qui produisit partout la désolation et la mort des plus puissantes nations du monde ! J'interrompis le cours de mes réflexions, et je m'éloignai lentement de cet imposant lieu de repos, panthéon véritable élevé par le génie et la croyance religieuse des généreux Pisans à leurs morts.

La Tour penchée, admirable construction toute de marbre, dirigée par les deux architectes Bonanno, de Pise, et Guglielmo, d'Inspruck, dans le douzième siècle, offrit, à deux pas de là, une diversion aux sombres pensées dont je me trouvais saisie. En montant un escalier commode de marbre blanc, de 293 marches, nous nous trouvâmes au septième étage du fameux *Campanile*, ouvrage digne de ces temps où le véritable amour de l'art et de la poésie religieuse dans toute sa vigueur faisait de l'artiste un être presque divin en prodiguant au monde, avec une surprenante force virile, les gigantesques trésors de son génie.

Ici le souvenir de l'incomparable Galilée se réveilla dans mon esprit avec toute la gloire de la science que cet homme extraordinaire répandit sur le monde.

Si une corporation fanatique et barbare, qui fut trop longtemps le plus horrible fléau de l'humanité, chercha à éclipser le triomphe de la vérité que l'insigne astronome avait démontrée, ce triomphe ne fut que plus éclatant autour du vénérable savant soumis aux stupides exigences de ses persécuteurs de Rome, et alla retentir dans tout le monde scientifique.

Je contemplais la solitaire Pise du haut de cette tour, où le plus grand de ses fils, le créateur de la physique expérimentale, l'infatigable et heureux explorateur de la voûte céleste, était tant de fois monté pour calculer la chute des corps graves, expériences que favorisait l'inclinaison de cet édifice.

Le grand Galilée, sa vie, ses utiles découvertes, ses souffrances et ses triomphes absorbèrent seuls alors mon esprit, quand je montais ou que je descendais cette merveilleuse tour. Et quelle autre pensée mériterait plus d'occuper l'attention du voyageur arrivant à Pise, que celle du premier de ses grands hommes qui ouvrit à la science et à l'humanité une nouvelle route de progrès jusqu'alors inconnue? Dans l'Université, comme partout ici, cette pensée suit le visiteur, et jette une auréole brillante sur cette ville qui, dans sa décadence même, montre toute fière à l'univers cet astre apparu dans son horizon pour verser sur les hommes de nouveaux flots de lumière.

CIVITA-VECCHIA

Ici, plus encore qu'à Gênes et à Livourne, on éprouve l'ennui que donnent en Italie les passe-ports et les bagages ; cet ennui augmente lorsqu'on entre dans les États pontificaux. Une foule considérable de voyageurs de diverses nations descendit avec nous vers huit heures du matin, et en voilà onze qui sonnent sans qu'il y ait moyen de nous débarrasser encore des formalités qu'on exige ici des voyageurs avant de les laisser partir pour Rome, cette Rome qu'il me tarde tant de visiter !

Je viens de quitter cette chose qu'on appelle douane de Civita-Vecchia, et mes oreilles sont encore tout étourdies du vacarme qu'y faisaient les voyageurs, les employés, les *facchini*, allant et venant, et une foule de mendiants postés à la porte d'entrée avec des marchands d'oranges, les uns implorant la charité, les autres exhibant la supériorité des beaux fruits récemment cueillis à Palerme. C'est un pêle-mêle de voix de la part des employés demandant et rendant les bagages après les avoir visités, et tout cela sans ordre et avec une lenteur désespérante ! Ne voulant point aller d'ici à Rome en diligence, j'envoie chercher une voiture, et, pendant qu'on la préparera, je dirai quelques mots de ma courte et agréable traversée de Livourne à Civita-Vecchia, dont la vue ne m'offre aucun intérêt.

Le soleil venait à peine de se coucher lorsque nous quittâmes le port de Livourne, où nous étions retournées par le chemin de fer, revenant de Pise.

La Méditerranée était calme comme un lac dans sa sérénité, et me permit de rester sur le pont jusqu'à onze heures du soir, avec mon enfant et plusieurs dames qui s'y pro-

menaient seules ou au bras de leurs maris. La lune brillait dans toute sa mélancolique splendeur, et se reflétait dans le sillage du navire en imprimant sur l'onde un aspect ravissant.

Appuyée sur la rampe du bâtiment, je contemplais ce spectacle avec un charme nouveau, car c'était la première fois que je me sentais tout à fait bien sur la mer. Je n'écoutais plus rien de la conversation qui se tenait près de moi.

Le chant d'une jeune femme dans cette langue musicale qui va jusqu'à l'âme, le son mélodieux d'une guitare dont on jouait sur le pont, et qui me rappelait une montagne [illegible]on pays, où tant de fois les douces harmonies tirées d'un [illegible]strument semblable au milieu du silence de la nuit m'avaient plongée dans une douce ou dans une amère mélancolie, selon la disposition de mon esprit; cette mer, ce bruit des roues, ce bateau qui m'éloignait de plus en plus d'un fils adoré, d'une chère famille ; tout ce mouvement du bord éclairé par le brillant flambeau des nuits avait disposé mon âme à une profonde rêverie. Oh ! ma planète de prédilection, douce inspiratrice de ma jeunesse, que de pures sensations je te dois ! Toi, l'amie des jeux de ma soucieuse enfance dans les jardins embaumés de ma riante *Floresta ;* toi, le charme de mes nuits sans sommeil, la confidente des mystères de mon cœur pendant une longue et laborieuse vie, toi seule captivas mon esprit de Livourne à Civita-Vecchia.

Le bateau voguait tranquille comme un cygne sur les eaux, en laissant derrière lui deux larges rubans d'écume, et en étalant ses deux énormes panaches de noire fumée qui formaient dans l'espace les seuls nuages de cette nuit limpide à l'air pur et caressant.

L'île d'Elbe, avec son phare et son grand fantôme histo-

rique, s'était montrée à nos yeux sous ce ciel serein et calme, qui contrastait si fort avec le souvenir qu'elle éveilla dans mon esprit de la tempête des cent-jours, dernière gloire du fameux despote moderne, et de l'affreux carnage qui la termina !...

ROME

UNE PREMIÈRE NUIT A ROME

Rome !... que de grands, de pieux, mais aussi que d'effrayants souvenirs ce seul nom réveille dans l'esprit !

Et si, loin de cette fameuse métropole du monde catholique, ces souvenirs occupent profondément tous ceux qui ont médité sur son histoire, que sera-ce donc quand on se trouve sur le sol même où s'accomplirent tant de choses surprenantes et inouïes! où un seul peuple décidait en maître du sort de tous les autres peuples, et parvint, par la supériorité de son génie guerrier, à s'élever au plus haut degré de gloire que puisse rêver l'esprit humain !

Mais où est maintenant ce peuple, son noble patriotisme, ses grands faits d'armes, ses triomphes glorieux dont toute la terre retentissait jadis?

Où sont aussi ces âmes d'élite, ces sublimes martyrs qui vinrent depuis y faire éclore une nouvelle ère et remporter dans la ville éternelle de nouveaux et éclatants triomphes?

Cherchez-les dans l'histoire.....

Me voilà donc arrivée dans cette ville dont j'ai toujours rêvé la beauté et la grandeur éteintes. Avec quel intérêt, quel empressement je vais la parcourir, la contempler !

Après un ennuyeux trajet de sept heures par une route

aride et déserte (1), nous franchîmes la porte *Cavaliere*, les arcades de Bernin, et, traversant l'ancienne *Transtevere*, le pont Saint-Ange, etc., nous descendîmes, mon enfant et moi, à l'hôtel de la Minerve, où nous eûmes de la peine à nous installer commodément, tant la foule d'étrangers arrivés en même temps que nous était considérable.

Malgré l'impression désagréable que produisit sur moi la route triste et couverte de poussière que je venais de suivre, et la vue de Rome si dépoétisante pour qui y entre par la route de Civita-Vecchia, je n'ai pu apercevoir la coupole de Saint-Pierre sans éprouver une certaine émotion qui ne fut pourtant pas si profonde que je me l'étais figuré.

C'est peut-être au vol hasardeux de mon imagination, si prompte à surfaire la grandeur réelle des œuvres humaines, que je dois attribuer mon désenchantement lorsque j'aperçus le fameux Vatican, masqué par des constructions qui m'ont semblé de très-mauvais goût.

Donnant une larme à ma tendre mère dans cette première nuit de mon séjour sous le ciel qui couvre la terre des Cornélia, des Véturia et des Porcia, je tâche de faire diversion à mon désappointement en entrant dans la ville éternelle, laissant ma pensée remonter librement vers d'autres temps, vers d'autres générations où se trouvaient la force, l'héroïsme de ce grand peuple déchu.

L'ombre noircie du Panthéon d'Agrippa sous Auguste se dresse là, à quelques pas de ma fenêtre ; sa vue transporte mon esprit vers ces époques reculées où Rome était encore Rome, sinon dans les mœurs sévères de sa grande et redoutable république, du moins dans toute la gloire que ce nom rappelle à notre esprit. Je m'imagine voir, ici, la longue et terrible agonie de cette république expirant avec

(1) Au moment où nous publions ces pages, un chemin de fer conduit en deux heures les voyageurs de Civita-Vecchia à Rome.

ses derniers grands héros, le sévère Caton, l'intrépide Brutus, se dépouillant d'une vie qu'ils croyaient ne pouvoir plus servir à affranchir leur patrie d'un honteux esclavage ; là, les fêtes splendides au retour des tyrans vainqueurs surnommés les Pères de la patrie, qui, après avoir répandu partout le sang de l'humanité, venaient l'un après l'autre, tout enivrés de leur gloire, recevoir les ovations enthousiastes du peuple-roi, déjà amolli par le luxe et s'acheminant à grands pas vers sa décadence ! Faisant ombre aux traits d'héroïsme et de vertu accomplis çà et là par des cœurs palpitants encore du véritable amour de la liberté, je vois surgir Antoine, Lépide et Octave, ces trois tyrans de leur patrie, se disputant entre eux l'empire du monde par les diverses routes que leur frayait leur ambition cruelle et démesurée.

Et puis le célèbre, le puissant avorton de ce second triumvirat, de si funeste mémoire, rentrant en triomphe, sous le nom d'Auguste, dans cette ville à l'apogée de sa magnificence, et y recevant du sénat et du peuple tous les honneurs auxquels peut aspirer le rêve d'un homme ici-bas ! Tout ce grand siècle dit d'Auguste, les grandes victoires remportées par les armes romaines sous ce deuxième César, devenu humain de cruel qu'il était, se représentaient vivement à mon esprit, ainsi que cet admirable repentir ou cette longue et constante dissimulation de quarante-six ans, si éloquemment révélée dans la demande qu'il fit, dit-on, peu d'instants avant de mourir, à ses amis réunis près de son lit : « Ai-je bien joué mon rôle dans la vie ? » Et comme on lui répondit qu'on ne pourrait faire mieux : « Eh bien, ajouta-t-il, applaudissez-moi. »

Et en effet, non-seulement il fut entouré de tous les honneurs d'une suprême puissance pendant sa vie, et fut chanté par les deux plus grands poëtes de son temps, le

peuple romain alla encore, dans son adulation, jusqu'à lui rendre les honneurs divins après sa mort!

Mais la postérité, ce juge impartial et incorruptible, a marqué à ce fameux empereur la véritable place qu'il doit occuper dans l'histoire.

Cependant, si son inaltérable douceur en gouvernant le plus grand peuple de la terre ne peut effacer le souvenir des cruautés d'Octave, ni lui faire pardonner ses erreurs comme Auguste César, les cœurs compatissants doivent le plaindre pour les chagrins domestiques qui lui rongèrent le cœur au milieu de cette brillante auréole de gloire publique qui l'entoura pendant toute sa vie. A l'historien, la sévère impartialité, quand il fait le récit des actions des hommes célèbres et de leurs conséquences ; à la femme qui écrit à peine ses impressions de voyage, la simple et discrète esquisse de ce qui touche à leurs défauts, et l'indulgence dans l'appréciation des résultats.

De même que la vue de la coupole du Panthéon réveilla dans mon esprit le souvenir de celui qui fit terminer et embellir ce monument magnifique, l'aspect de cette ville endormie si profondément à cette heure me représente l'ombre des formidables guerriers, y compris le grand tueur de la grande république, à la voix desquels les aigles volaient d'un bout à l'autre du monde, portant la terreur chez tous les peuples, et rapportant ici la victoire en triomphe.

Avec les immenses richesses arrachées aux nations vaincues on éleva de superbes, d'innombrables monuments, et les lettres ainsi que les œuvres d'art furent réunies et dirigées à Rome pour attirer aussi au-dedans l'admiration qu'elle inspirait au dehors. Mais le luxe et les dissensions intestines, ces cancers destructeurs de la force des nations, ayant précédé et suivi les ravages des barbares, creusèrent,

déjà bien avant ceux-ci, l'abîme où s'engloutit la virile, la fameuse, la surprenante Rome, sur les ruines de laquelle s'élève cette autre Rome, sombre et triste comme la nuit qui l'enveloppe maintenant !

La nuit commençait à disparaître, chassée par les premières lueurs de l'aurore. La *morte Rome*, toute majestueuse encore dans son double linceul de beauté et de gloire, se montrait vaguement sous le crépuscule du matin.

Accoudée sur une fenêtre de ma chambre, je regardais tour à tour, plongés dans la pénombre, et le Panthéon et l'église de Sainte-Marie bâtie sur les ruines de l'ancien temple de Minerve.

Le paganisme et le christianisme ; l'ancienne et la moderne Rome, se dessinaient près de moi, dans ces deux édifices qui me racontaient, au milieu du silence dont j'étais environnée, tant de choses diverses !

Quelles furent les réflexions qui arrêtèrent ma pensée, et subjuguèrent le plus mon esprit ? Je ne saurais les décrire...

Après une nuit de veille, le sommeil s'empara de moi, et je m'endormis profondément.

RÊVE

Un vénérable vieillard me tendit la main en me disant d'une voix sympathique : « Femme à l'imagination tropicale, qui as si longtemps rêvé, sur les bords de ta majestueuse Guanabara, aux ruines sacrées qui bordent ce Tibre chétif, viens, suis-moi ; je veux lever à tes yeux américains le suaire qui couvre cette nation élevée jadis par le génie républicain au plus haut degré de gloire que l'ambition des tyrans ait fait décliner et ait anéantie... Viens, ne crains pas de me suivre : je suis Cincinnatus. »

A ce nom, je me sentis rassurée, et je me rendis confiante à l'appel du plus digne citoyen que Rome ait vu naître dans les premiers temps de sa grandeur.

Une plaine immense et solitaire, ondulante comme les vagues de la mer, se déploya alors à mes yeux; tout y respirait désolation et tristesse! Mais cette solitude, cette désolation, cette tristesse, avaient un air de souveraine majesté.

L'écho de mille voix confuses sortait des entrailles de la vaste plaine que mon guide et moi nous foulions ensemble... « Entends-tu ces sons mêlés de plainte et de colère? me dit-il en se tournant vers moi. Ce sont les accents des anciens despotes de la ville reine, et ceux de leurs innombrables victimes qui se rencontrent et se heurtent sous cette vaste enceinte que ton regard embrasse à peine! Chaque brin d'herbe qui y végète marque la place d'un héros tombé, d'un exploit accompli, d'un chef-d'œuvre enseveli, d'une larme versée..... Mais ne t'arrête pas à écouter la voix des passions et les clameurs de peuples qui ne sont plus. Dans le siècle où tu vis, d'autres voix semblables, d'autres semblables clameurs se font partout entendre... La société change, l'homme reste toujours le même.

« Tourne toute ton attention vers cette partie que je découvre à tes yeux; vois et contemple... »

Et j'aperçus, au milieu de la plaine où nous nous trouvions alors, un arbre gigantesque dont les branches horizontales s'étendaient à perte de vue!

« Voilà devant toi l'arbre de l'ère nouvelle, me dit encore mon guide. Des martyrs l'arrosèrent de leur sang, et ses branches s'étendent vers le monde entier en y portant leurs fruits. Mais approche de son tronc, et regarde... »

Et j'ai regardé, et j'ai vu, avec autant de dégoût que de frayeur, entourant ce tronc énorme, et montant en essaim

jusqu'aux feuilles encore vertes, mais tombant déjà par morceaux, un nuage épais de vers rongeurs!!!

Il y en avait de toutes les couleurs, de rouges, de blancs de gris, de violets... : les premiers se tenaient à la base de l'arbre, et y déployaient leur talent destructeur pour jouir amplement et en repos des avantages que leur donnait leur position sur les autres; ceux-ci allaient, ceux-là venaient en s'accrochant avec plus ou moins de peine sur les branches qu'ils ravagaient lentement, mais avec persévérance!

L'étonnement et la pitié succédèrent à l'horreur dans mon esprit, et se peignirent tour à tour sur ma physionomie, à l'aspect de cet arbre surprenant, tout chargé encore de beaux fruits et exposé à un prochain dépérissement par la voracité de ces milliers de parasites.

Mon guide s'en aperçut, et me dit d'un air compatissant :

« Ton étonnement et ta pitié, aussi bien que ton horreur, sont fondés, oh! fille du nouveau monde au vaste et limpide horizon, d'où surgira radieux l'astre du progrès, enveloppé encore comme d'un épais brouillard par l'égoïsme mesquin de nos vieilles générations épuisées! Jamais une œuvre si belle, si grandiose de la création, ne s'était présentée à tes yeux au milieu de la superbe nature de ton pays! Mais aussi, ni là, ni ailleurs dans toute la terre, aucun cultivateur ne fut jamais, comme ici, le destructeur acharné de son propre ouvrage! Tu as raison de te prendre de pitié en voyant l'abandon où se trouve ce sublime colosse tombant en ruine à cause de ces vers qui boivent sa séve, tandis que les multitudes se nourrissent encore de ses fruits!....

« De l'aberration étrange de l'esprit humain tu vois ici l'exemple le plus palpitant, le plus douloureux peut-être!

« Dans cette vaste enceinte, maintenant déserteet triste, fleurirent jadis les œuvres surprenantes du plus grand peuple de la terre, que les hommes qui vinrent après nommèrent païens. Les temples de ses dieux furent détruits, ses nombreux monuments et ses prodigieux chefs-d'œuvre méprisés furent engloutis sous la terre, des siècles passèrent sans qu'on cherchât à s'occuper de leur histoire ! Un nouveau principe était venu apporter à l'homme la lumière qui devait le guider dans les ténèbres où l'on prétendait qu'il avait été plongé jusque-là ! Ce principe était grand, profond, juste, et le plus conforme peut-être au progrès et au bonheur de l'humanité : il émanait d'une intelligence suprême, d'un cœur divinisé par l'abnégation la plus complète.

« De grands esprits, des âmes pieuses le soutinrent, ce principe, et le propagèrent avec fruit, tant que les exemples donnés par eux s'accordèrent avec leur théorie, tant que leurs successeurs ne le dépouillèrent pas de sa sublime simplicité pour le dénaturer en l'entourant de vaines formules, en sacrifiant la vérité et la justice aux intérêts de corporation.

« Mais, en s'écartant de plus en plus de la route indiquée par la sainte philosophie, les propagateurs de ce principe tombèrent dans certaines erreurs du paganisme, tout en se croyant supérieurs à ceux qui suivaient encore cette religion.

« Les païens servaient les dieux de leurs ancêtres, dans les principes desquels ils étaient nés et élevés ; ils les soutenaient, c'était juste.

« Ceux qui prêchent le nouveau s'égarent en général des pratiques que leur avait transmises son fondateur, forment, par calcul, bien plus souvent que par vocation, des vœux qu'ils sont sûrs d'avance de ne pouvoir accomplir, rendent

stériles les liens sacrés de la famille, et, pour dérober à la société la connaissance de leur faiblesse, exploitent avec adresse le champ de toutes les passions condamnables, profanant de la sorte la sainteté du caractère dont ils étaient revêtus, et détruisent eux-mêmes leur propre ouvrage avec un aveuglement déplorable !

« Je ne te parlerai pas, ajouta mon guide, des flots de sang humain qu'ils ont versés pour plaire soi-disant à leur Dieu, qu'ils font bien plus implacable que nous ne fîmes jamais les nôtres ! L'histoire est là pour te montrer leurs contradictions inouïes, labyrinthe où ils se sont engagés en perdant le fil du grand principe dont ils se disent encore les propagateurs zélés.

« Voilà le symbole de leur zèle religieux pour ce principe, que tu pourras étudier à Rome mieux qu'ailleurs... »

Et, m'indiquant l'arbre gigantesque et bizarre en face duquel nous nous étions arrêtés, mon guide disparut, et je me réveillai en sursaut.

Les rayons du premier soleil que je saluais à Rome caressaient ma chevelure et inondaient ma chambre. J'avais besoin de cette bonne chaleur après la fraîcheur de la nuit et les impressions que j'avais éprouvées.

Le rêve que je venais de faire me laissa dans l'âme une profonde impression. Il me semblait voir encore la figure vénérable du noble cultivateur des champs qui interrompait à regret ses travaux, et revêtait les insignes du dictateur pour sauver la patrie. Ses paroles, prononcées avec tant de gravité et d'éloquente assurance, retentissaient encore à mes oreilles quand je me dirigeai vers le Panthéon, premier monument de la vieille Rome que j'aie voulu visiter.

On célébrait le sacrifice de la messe sur un des autels

dressés tout autour de l'intérieur de cette superbe rotonde dépouillée de ses magnifiques ornements, mais attestant encore dans sa nudité même, et malgré sa transformation, la grandeur du génie romain vers l'époque de sa décadence. C'est le plus parfait monument, dit-on, que nous ait transmis l'antique Rome.

Je n'ai pu franchir son portique sans éprouver de l'émotion à l'aspect imposant de cet édifice noirci par les siècles, et dévasté encore par les modernes, qui, dans leur fureur de tout transformer à leur guise, n'ont point respecté les quelques admirables œuvres des anciens que le temps et les barbares eux-mêmes semblaient avoir épargnées pour transmettre aux pygmées des générations qui venaient une idée des conceptions géantes des peuples du passé.

La voûte hardie du Panthéon frappe d'admiration le spectateur. Une ouverture circulaire, pratiquée au milieu de cette voûte, communique la lumière au temple, qui n'a aucune fenêtre, et contient maintenant des chapelles tout autour.

Ma fille et moi nous nous approchâmes de la troisième de ces chapelles, à gauche de laquelle est enterré le divin peintre. Nous y déposâmes un bouquet de fraîches roses, emblème de la suavité que respirent les figures de ses madones.

C'était peut-être la première main brésilienne rendant au génie de la peinture cet humble hommage, qui fut suivi de nos vœux ardents pour que notre patrie puisse un jour se glorifier d'avoir produit un autre Raphaël.

Le 18 octobre 1833, les ossements de l'immortel peintre, qui venaient d'être découverts, y furent replacés en grande pompe; avant qu'ils fussent retrouvés, on faisait passer le crâne d'un autre pour le sien.

Le célèbre Gall, admirant à Rome le crâne prétendu de

Raphaël, croyait trouver, disait-il, les lignes caractéristiques du grand génie auquel, selon une fausse supposition, il avait appartenu.

C'est ainsi qu'on se trompe souvent sur les recherches des choses du passé, et que l'on commet de grossières erreurs qui passent pour des vérités parmi des générations entières !

Annibal Carrache et d'autres grands artistes dorment aussi au Panthéon, et, selon l'expression d'un écrivain, y font cortége au grand maître. Le buste de celui-ci, comme ceux des autres artistes, furent enlevés de ce temple par « un excès de zèle dévot, » qui ne s'étendit pas cependant à bien d'autres bustes et à d'autres portraits dont on a décoré certaines églises, et qui y sont bien plus déplacés que le buste de Raphaël ne l'était au Panthéon de Rome.

On remarque encore dans une niche près de cette tombe modeste, mais si grande par le souvenir de celui qui la remplit, la statue de la Vierge appelée *Madona del Sasso*, faite par un des premiers élèves du divin peintre.

Urbain VIII dépouilla cet édifice magnifique de ses précieux ornements, et le nom de la famille Barberini, à laquelle il appartenait, mériterait ainsi que bien d'autres noms d'être rapproché de celui des barbares.

SAINT-PIERRE

Après avoir visité le Panthéon, ce fut la somptueuse basilique de Saint-Pierre qui attira d'abord mon attention. M^gr^ N***, qui avait fait le voyage avec nous de Gênes à Rome, vint nous rendre visite et m'offrit gracieusement de nous accompagner cette première fois à Saint-Pierre pour nous la faire voir en détail. Mais cette immense basi-

lique, la beauté de ses proportions, la richesse et l'élégance de ses ornements, ne peuvent être bien vues et encore moins appréciées qu'après plusieurs visites. Les artistes et ceux qui se permettent de juger comme tels les œuvres d'art, se sont beaucoup occupés d'analyser et de critiquer les détails de ce majestueux édifice, ouvrage de plusieurs architectes célèbres, parmi lesquels resplendit le puissant génie de Michel-Ange.

Pour moi, humble appréciatrice de pareilles productions; je suis plus frappée de leur ensemble que de leurs détails. Le grandiose seul fait toujours sur mon esprit une subite et profonde impression. Les choses simplement belles, sur lesquelles la grandeur n'a point laissé son empreinte, me charment, me touchent, m'intéressent, mais n'excitent jamais mon enthousiasme.

C'est là sans doute un défaut de mon organisation tant pour les choses physiques que pour les choses immatérielles.

Ainsi ce fut le grandiose ensemble de l'intérieur de cette basilique sans rivale qui excita le plus mon admiration.

En descendant sur la place formée par la colonnade en hémicycle de Bernin, ornée de deux belles fontaines, d'un superbe obélisque et de deux statues colossales de marbre, représentant saint Pierre et saint Paul, nous montâmes les escaliers qui conduisent à l'entrée du portique.

Dans la balustrade qui termine l'attique, M^gr^ N*** s'arrêta un instant pour regarder les treize statues représentant Jésus-Christ et les Apôtres, ainsi que les statues équestres de Constantin le Grand et de Charlemagne, placées aux deux extrémités sous le portique.

Pensant aux tristes victimes qui reçurent le martyre dans le cirque de Néron, jadis à cette même place qu'occupe maintenant la somptueuse métropole, j'ai pénétré dans cet

admirable temple, où l'esprit est saisi des gigantesques proportions que présente tout ce qu'il contient. La grande coupole surtout, qui surmonte la Confession de Saint-Pierre, attire d'abord l'attention du visiteur.

On appelle *Confession* le tombeau qui renferme une partie des restes mortels de ce saint.

Cent quarante-deux lampes toujours allumées, supportées par des plaques de bronze doré, entourent la balustrade circulaire de marbre, par le milieu de laquelle on descend au tombeau, et lui donnent un aspect à la fois splendide et mélancolique. Lorsqu'on franchit le seuil de la grande porte qui donne entrée dans la nef principale, cet aspect a quelque chose de féerique !

Laissant à droite et à gauche les chapelles contenant de grandes beautés, entre autres celles de la Piété et des fonts baptismaux, dans lesquelles se trouvent le magnifique groupe de Michel-Ange, et l'urne de porphyre qui servit de couvercle au sarcophage d'Othon II, nous nous dirigeâmes vers la Confession. Au-dessus est placé le maître-autel isolé sous un magnifique baldaquin tout en bronze doré, dont les riches colonnes torses d'ordre composite avaient été enlevées au Panthéon.

Nous descendîmes par un double escalier à la Confession, où est placée la statue de Pie VI, sculptée par Canova, et représenté à genoux devant l'autel. De là on aperçoit le tombeau qui renferme la moitié du corps de l'apôtre. On le voit à travers une grille. En m'approchant de cette grille, je fus saisie d'une profond sentiment religieux; je tombais à genoux sur la marche d'où l'on regarde la châsse du martyr, et je priai avec ferveur.

O ma mère, tu te présentas plus vivement que jamais à mon esprit, sous la forme angélique que tu prenais en priant près des autels.

Pleine de foi dans ton extase religieuse, ton âme semblait déjà jouir de toutes les délices célestes, quand ton corps était encore attaché à la terre, cet exil si doux et si amer! Tu étais là en ce moment à mes côtés; nos prières se confondaient ensemble pour nos êtres aimés.

La présence de cette chère enfant agenouillée à mes côtés, et que tu as tant aimée, la vue de ce tombeau attestant la grandeur du christianisme, et réveillant dans mon âme tes croyances inébranlables, me rapprochèrent d'une manière presque visible de toi, ô ma mère, et m'émurent jusqu'aux larmes....

Et en sortant, cette première fois, de la grandiose basilique de Saint-Pierre; j'étais plus touchée qu'il ne fallait pour bien juger de ses beautés innombrables.

Mgr N***, qui semblait plus préoccupé de toute autre grande œuvre que de celle que nous étions allés admirer ensemble, s'offrit encore pour nous mener voir la bibliothèque du Vatican. Mais, comme je lui dis que j'avais besoin de me recueillir après l'impression que je venais de recevoir, il me demanda la permission de me présenter le lendemain un célèbre artiste romain son ami; prenant congé de nous, il entra au Vatican, et nous montâmes en voiture pour regagner notre hôtel.

LE MERCREDI SAINT

Nous venons d'entendre à la chapelle Sixtine le fameux *Miserere* dont on m'avait toujours parlé avec un vif enthousiasme. En effet, jamais si harmonieuses notes de musique sacrée n'avaient frappé mes oreilles; jamais voix d'hommes sous les voûtes d'un temple n'avaient produit sur mon âme une si profonde impression! Étais-je dans cette célèbre chapelle, sublime production de Michel-Ange, en face de

Pie IX et de sa cour, de riches cardinaux, ou bien dans des régions inconnues où mon esprit cherchait à saisir le sens indéfinissable des idées que ces chants m'inspiraient? Ce qui est certain, c'est que pendant quelques instants j'oubliai complétement et passions et combats, et plaisirs fugitifs, et chagrins persistants qui constituent la vie.

Une belle et gracieuse dame allemande, avec qui j'avais pris plaisir à causer avant que les psaumes fussent commencés, remarqua mon émotion, et ce fut là un lien sympathique qui nous attacha un moment l'une à l'autre, car ce chant harmonieux produisit sur nos âmes la même impression. J'étais à côté de la poétique et méditative Allemagne, et j'entendais la meilleure musique du monde sous la voûte de la chapelle Sixtine. Cette harmonie du sentiment et de l'esprit dans une heure de recueillement me fit goûter un charme aussi exquis que nouveau pour moi.

La tribune des princesses romaines, tout à côté des places réservées où nous nous trouvions, était occupée aujourd'hui par deux petits princes allemands et leur suite. Tout le monde la regardait, excepté la charmante Allemande, qui était plongée dans ses méditations.

Derrière nous se trouvaient deux dames françaises, dont le chuchotement continuel finit par l'en distraire. Elles paraissaient ravies en entendant ces voix d'hommes qui formaient à elles seules l'orchestre le plus harmonieux. Ces dames faisaient tout bas plusieurs exclamations accompagnées de ce geste gracieusement expressif dont les femmes de leur nation savent si bien se servir pour traduire les sentiments ou les suppléer.

Ma jeune Allemande ne disait rien, mais elle paraissait sentir profondément, et me regardait parfois : ce regard seul renfermait toute l'expression du sentiment que nos voisines se donnaient tant de peine pour exprimer.

Ce fut encore là une petite étude que me fournirent la femme allemande et la femme française sur le caractère de leur nation.

Retournées à l'hôtel, nous trouvâmes à la table d'hôte, servie pour plus de deux cents couverts, plusieurs dames et messieurs qui venaient, comme nous, d'assister à la même solennité. Hommes et femmes exprimaient sans contrainte les impressions qu'ils avaient reçues dans la chapelle Sixtine ; quelques-unes de ces dernières donnèrent alors un libre cours à leurs exclamations contenues pendant la cérémonie qui les avait plus ou moins touchées. Chacune faisait une remarque différente sur la voix féminine des braves chanteurs, sur le pape, sur sa brillante cour, et enfin sur tout ce qui les avait le plus frappées.

Il eût été facile à celui même qui n'aurait pas compris d'autre langue que la sienne de reconnaître les Françaises parmi les Allemandes, les Anglaises, les Américaines, les Polonaises, les Espagnoles qui se trouvaient là.

Quelques paroles prononcées en portugais à peu de distance de moi me firent tressaillir de plaisir : il est si doux, pour l'étranger loin de sa patrie, le son de l'idiome maternel qui vient frapper son oreille ! Je détournai mon attention de toutes les réflexions qui se croisaient autour de moi, et je pensais à mes bonnes réunions brésiliennes, où les trésors du cœur sont spontanément répandus avec prodigalité dans la noble langue d'Alexandre Herculano, avec cette douce inflexion de voix que lui donne l'atmosphère brésilienne. Je reconnus de suite que les deux personnes dont les paroles avaient attiré mon attention étaient nées, l'une en Portugal, l'autre au Brésil. C'étaient deux voyageurs : le Brésilien, venant de visiter Jérusalem et les pyramides d'Égypte, retourne maintenant à Rio-Janeiro, où il est né ; je ne le connaissais pas personnellement, mais, sachant que

j'étais la sœur d'un ami de son frère, il vint me parler avec une aimable politesse.

Le Portugais, récemment vicomte, que naguère j'avais vu commis dans une maison de commerce, parut saisi d'une indisposition subite, et quitta la table avant la fin du dîner.

Une dame anglaise qui, comme moi, voyage seule avec sa fille, et qui dîne habituellement vis-à-vis de nous, m'entretenait, en ce moment, de son désir de connaître ma patrie.

Je sortais de table lorsqu'un domestique m'annonça la visite d'une des familles de Rome à qui nous avions été recommandées, et dont la conversation m'intéresse autant qu'elle m'instruit sur beaucoup de choses que je tenais à connaître sur Rome. Certains renseignements donnés par des personnes sérieuses sur les mœurs et les habitudes de leur pays, dans lequel nous venons d'arriver, ne peuvent que nous être utiles, si nous voulons y rester, ou bien nous éclairer dans nos propres recherches pour en parler avec justesse.

Quelques instants après, M^gr N*** entra en nous amenant l'artiste dont il m'avait parlé. La conversation devint générale; on parla de la cérémonie qui venait d'avoir lieu, de celles qui allaient se suivre, et des nombreux objets intéressants que Rome offre à la curiosité des étrangers.

Puis M^gr N***, homme assez instruit, mais en apparence un peu distrait, causa gaiement et à la fois de son voyage en Égypte, du Brésil, sur lequel il nous demanda divers renseignements, et enfin du besoin de la confession. Traitant ce sujet d'un ton qui me parut peu grave chez un personnage de l'Église, il dit à ma fille : « Je veux être votre confesseur à Rome. »

— « Pardon, Monseigneur, je ne voudrais pas me confesser

à vous, » répondit promptement celle-ci avec une naïve spontanéité qui déconcerta un peu l'homme du monde, faisant un moment l'homme du Seigneur. « Tiens ! observa-t-il en reprenant contenance et en se dirigeant vers moi, cette enfant ne voudrait pas de moi pour confesseur ! pourquoi cela, s'il vous plaît? » — « Les pourquoi sont bien difficiles quelquefois à expliquer, Monseigneur. Du reste, en matière de conscience on doit laisser toute liberté aux esprits. Heureusement nous ne sommes plus dans les temps *du fameux Saint-Office*, ajoutai-je en riant : cette enfant ne pourra pas m'être enlevée à cause de sa franchise. »

Les personnes qui se trouvaient avec nous firent, en plaisantant, quelques réflexions pour appuyer la mienne, et notre savant visiteur finit par rire lui-même de la réponse de mon enfant.

5 avril.

Les cérémonies de la semaine sainte sont terminées; Rome y a déployé toute la magnificence du catholicisme.

D'innombrables étrangers de toutes les nations du monde accourent ici pour assister à ces cérémonies à Saint-Pierre, qu'ils préfèrent à toute autre église, car c'est là que le pape et les cardinaux se tiennent dans ces jours de solennité.

Expliquerai-je ici l'impression que me laissa la semaine sainte à Rome?... Non, je ne dois pas le faire.

Sous la voûte de la splendide basilique de Saint-Pierre, tout est grand, imposant, solennel, excepté le recueillement du peuple qui s'y rassemble dans de tels jours. La foule en est si considérable, si compacte, que ceux mêmes, qui, comme nous, ont eu des billets pour les places réservées, sont exposés à être écrasés dans les passages où le monde se presse. On donne plus de billets qu'il n'y a de places, et souvent, quand on parvient à franchir les entrées parmi

les gardes qui ne peuvent contenir la foule, on se trouve au milieu d'une vague de peuple toujours croissante que l'on a peine à surmonter.

Le jeudi saint, après la cérémonie de la *lavanda*, où le pape lava avec une humilité tout évangélique les pieds de douze pauvres prêtres, lorsque la foule se dirigeait à la chapelle Sixtine pour voir le souper servi aux mêmes pauvres par le pape, elle se pressa tellement à l'entrée de la chapelle Pauline, que des cris étouffés sortirent de différentes poitrines! Nous étions déjà à nos places, et nous apprîmes plus tard que plusieurs personnes s'étaient trouvées mal.

Ce désordre ôte toute idée du lieu où l'on est et du but qui y amène le fidèle; il donne de fâcheuses distractions où les chrétiens devraient avoir une contenance digne de la pensée qui les y conduit.

Je ne sais si dans les temples du paganisme il y eût jamais une confusion et une irrévérence comparables à celles qu'on voit dans ces jours à Saint-Pierre. J'y ai vu même des personnes qui, s'y rendant de très-bonne heure pour mieux se placer, emportaient de quoi manger pendant qu'elles étaient dans l'église.

Qu'on ne juge pas cependant du peuple italien d'après une telle profanation; car, dans les jours de la semaine sainte, Rome est envahie par toute sorte d'étrangers de diverses croyances que la curiosité plus que l'esprit religieux attire dans la métropole du monde catholique.

Cette réflexion me paraît juste, et je la consigne ici de peur de tomber dans la même faute que j'ai eu occasion de relever, plus d'une fois, chez certains voyageurs qui affirment des choses tout à fait fausses ou grandement altérées sur les habitudes des peuples qu'ils ont à peine visités, et que je connais particulièrement. Tenant surtout à amuser leurs lecteurs, et à procurer ainsi plus de vogue à leurs livres, ils

sacrifient la simple vérité au charme de certains contes qui portent le cachet de la nouveauté, et qu'ils savent parer de toutes les grâces de l'esprit.

Je me garderai donc bien de juger de la foi religieuse du peuple romain actuel d'après le manque de recueillement qui m'a choqué pendant les cérémonies qui viennent d'avoir lieu à Saint-Pierre.

Parmi cette nombreuse réunion d'étrangers, peuple, bourgeois, clergé, nobles, etc., on remarquait, avec son mari et ses filles, cette reine déchue que tout le monde connaît, que l'Espagne chassa, et que Rome accueille.

Je l'examinais souvent en me demandant comment il était possible qu'une femme entourée d'un époux et d'enfants qui l'aiment puisse désirer d'autre honneur sur la terre, y ambitionner une autre gloire que celle de recommander son nom par des vertus dignes de ces dons que Dieu lui accorde.

O vertu ! c'est dans le cœur des souverains que tu devrais avoir ta plus digne place ; c'est du haut de leurs trônes que devraient descendre les exemples salutaires, comme du haut des montagnes descendent les plus grands fleuves qui arrosent et fertilisent la terre.....

Le dimanche de Pâques, après la grand'messe dite par le pape, celui-ci fut porté à la fenêtre principale de la façade pour donner la bénédiction générale habituelle. Le peuple sortait en foule de la basilique éblouissante de lumière et de parures : les uns se réunissaient dans la belle place du Vatican à ceux qui y attendaient, avec la troupe française, cette célèbre bénédiction ; les autres montaient dans les tribunes disposées sur l'immense terrasse. Nous nous trouvions, ma fille et moi, dans une de ces tribunes ; toutes les fenêtres du Vatican et des maisons adjacentes étaient encombrées de monde. L'uniforme des militaires, leurs armes

étincelantes, les femmes en grande toilette, les riches et nombreux équipages qui circulaient sous les arcades pour déposer à l'entrée de la place ceux qui venaient de plus en plus grossir la multitude en attendant la bénédiction papale, tout cela se dessinait magnifiquement sous le soleil splendide de Rome.

C'était un curieux spectacle que de voir, dans un si brillant concours, ce peuple romain déchu de sa gloire passée, mais fier encore dans son malheur, faisant cependant place à cette immense foule d'étrangers de tous les ordres, de toutes les conditions, venus pour assister à la bénédiction du chef de l'Église catholique, là même où ses ancêtres se rassemblaient pour assister à des scènes si diverses, et applaudir au féroce spectacle que leur donnaient Néron et d'autres tyrans.

Midi sonna, et le pape monta à la grande fenêtre de la façade de Saint-Pierre, au milieu de deux espèces d'énormes évantails qui donnaient à cette solennité l'air d'une scène orientale assez étrange.

Aussitôt que le pape parut, il se fit un silence si profond dans cette immense multitude, qu'on aurait pu entendre le vol du plus petit oiseau.

Il prononça alors, assez haut pour être entendu de tous les assistants, les paroles sacramentelles : *Urbi et orbi*. La troupe et une partie des catholiques présents à cette bénédiction solennelle la reçurent à genoux, dans un plus grand recueillement qu'ils n'avaient montré dans le temple.

Mais ce silence imposant fut de courte durée.

La bénédiction donnée, le peuple commença à se disperser, et ce fut alors que les cardinaux firent mieux voir le luxe dont ils s'entourent aussi en public. Jamais je n'avais remarqué, excepté à Londres, un si grand nombre de beaux équipages d'une richesse inouïe. Des monsignors,

des évêques, des archevêques, des ambassadeurs, des princes, de puissants cardinaux surtout, déploient un luxe effréné. Ces derniers rappellent plutôt les riches seigneurs orientaux que les premiers anciens ministres du culte catholique, dont la sévère simplicité s'adaptait si bien à la doctrine du divin Maître qu'ils cherchaient à imiter.....

La nuit, la coupole de Saint-Pierre et les terrasses de la colonnade de Bernin présentèrent la plus belle illumination qu'on puisse imaginer. A huit heures précises, à un signal donné, elle changea tout à coup, et, comme par enchantement, des couleurs ravissantes éblouirent les regards et l'esprit extasiés des assistants.

C'est, en effet, un spectacle merveilleux. Que d'art! que de goût! mais aussi que de peines! que de sommes énormes dépensées pour réjouir quelques moments la vue des spectateurs! Je regardais en silence toute cette pompe brillante, en pensant à la prodigieuse dépense qu'on fait pour toutes ces fêtes splendides, ainsi que pour bâtir des églises dans une ville qui en possède déjà plus de trois cents, et pour entretenir de nombreux couvents d'ordres divers, tandis que des ordures tapissent une partie des rues de la ville éternelle, et qu'une foule considérable de mendiants s'y traînent jour et nuit !

Le spectacle du grand luxe déployé dans ces fêtes fut loin de m'éblouir; je m'apitoyai plutôt sur la misère réelle de cette ville, où une partie du peuple tend partout la main aux passants, dont le cœur se serre à l'aspect de ces haillons, et où l'autre s'agite dans un silence menaçant comme les vagues lointaines de la mer sous l'influence de plusieurs bourrasques.....

Le rêve que j'avais fait la première nuit de mon séjour à Rome me vint à la mémoire. . . . . .

. . . . . .

O Rome ! ô Rome ! toi qui renfermes dans ton sein fertile le souvenir et les monuments de trois mondes divers : d'un peuple grand par son histoire ; d'un peuple puissant par l'autorité de ses empereurs ; d'un peuple humilié par le pouvoir absolu de ses papes : n'enfanteras-tu pas un quatrième monde, d'où surgisse le véritable progrès d'un peuple sage, heureux et libre ?

Et une voix intérieure me répondit : « Attends ! »

Et je retournai avec mon enfant à notre hôtel, plus impressionnée de ces idées que charmée des fêtes splendides de la basilique de Saint-Pierre !

6 avril.

Ombres plaintives, Camille au cœur aimant, douce et fidèle Virginie, ô vous que la fureur d'un frère inhumain et l'honneur d'un père malheureux plongèrent dans les ruines sanglantes de l'ancienne Rome ! fraîches fleurs printanières tombées sous la faux des passions, lorsque de votre sein s'exhalaient les premiers parfums de la vie : inspirez à ma pauvre plume quelques lignes dignes d'exprimer les émotions que j'éprouve parmi les ruines de Rome, au souvenir d'une date solennelle dans ma vie.

Je voudrais un hymen suave et radieux comme le printemps d'Italie pour chanter le sentiment le plus sublime que Dieu ait mis dans le cœur de l'homme, l'abnégation, et je ne trouve que des élégies parmi les ruines qui se présentent à mes regards.

Ruines ! que ce mot est imposant où de grands cœurs vécurent, aimèrent, souffrirent et combattirent !

De beaux, de grandioses comme de terribles souvenirs se lèvent partout ici ; partout on rencontre une pierre, un mur écroulé, un champ, les débris d'un autel, d'un sarcophage, d'un portique, d'une colonne, qui parlent à l'esprit de

mille événements divers accomplis dans cette vaste enceinte de Rome si rétrécie, si transformée aujourd'hui ! Mais j'y cherche en vain une histoire ou une légende qui ait rapport avec l'histoire que ce jour me rappelle; elle se rattache aux pures inspirations de deux cœurs amis qui surent noblement sacrifier leur propre bonheur au bonheur d'autrui, lorsque la vie les caressait de ses sourires les plus gracieux et les plus enivrants. Le sentiment exquis qui provoqua ce sacrifice serait-il inconnu chez les générations passées comme il paraît l'être chez les générations actuelles ? Peut-être que oui !... Mais ne nous livrons pas à de vaines recherches.

Puis, craignant de blesser la modestie de la plus belle âme que je connaisse en soulevant le voile de ses rares vertus, je me borne à inscrire ici le numéro VI, symbole de son abnégation, comme un jalon sur le chemin que je parcours dans la vie; et je continuerai à parler des impressions que me suggère la ville de Romulus.....

Mon goût particulier pour les grandes ruines me porte à désirer tout voir de ce qui existe de la Rome antique. Je la prends depuis son origine, où deux enfants, dont on s'est plu à entourer la naissance de fables diverses, rejetés par les eaux du Tibre après un de ses débordements, et recueillis par un berger du mont Palatin, y grandirent et fondèrent une retraite sûre pour les pauvres esclaves échappés à l'usurpation du maître, et pour les bandits qui aidèrent les deux frères dans leur entreprise.

En posant les premiers fondements de la ville qui tint de lui son nom, et débarrassé de son frère, le chef de ces bandits ne se doutait guère des destinées brillantes qui étaient réservées à cette partie de la terre où il était venu au monde et où il fonda un royaume.

Le temps déploya ses ailes vigoureuses, les générations

développèrent leurs instincts ambitieux, et Rome s'agrandit de siècle en siècle comme le Titan des nations qui devait, en subjuguant le monde, s'élever toujours au pinacle des grandeurs humaines, jusqu'à ce que la main de l'Éternel s'appesantît sur elle et lui fît sentir le néant des œuvres de l'homme!

La religion, les mœurs, les usages des Grecs, des Volsques, des Rutules, etc., qui y avaient été apportés naguère, préparèrent le Latium à recevoir la semence des arts qui y ont prospéré avec tant d'éclat.

Comme on sait, Tarquin l'Ancien amena avec lui des artistes étrangers, qui, entre autres travaux, construisirent le grand égout appelé *Cloaca maxima*, lequel sert encore à sa destination primitive.

C'est une œuvre gigantesque qui porte le cachet de la grandeur et de la solidité des conceptions antiques.

Des temples si fameux de Junon, de Minerve et de Jupiter, élevés vers la même époque, il ne reste plus rien, ainsi que de plusieurs autres dont l'histoire fait mention, et qui furent complétement détruits ou gisent enfouis sous la Rome moderne et sous le vaste terrain de ses environs, maintenant désert, mais si imposant dans sa solitude désolante!

Qui pourra se trouver au milieu de cette solennelle campagne de Rome, et foulant l'herbe qui couvre l'immense ville souterraine si remplie de grandioses souvenirs, sans se sentir le cœur profondément ému, et l'esprit attiré vers cette époque qui tient à la fois du merveilleux et de la plus puissante réalité!

C'est là la Rome antique.

De la grande période de la république à peine quelques vestiges indiquent çà et là aux voyageurs les endroits les plus remarquables, soit par ses monuments écroulés, soit

par les curieux souvenirs qu'ils renferment. Tels sont parmi les premiers, entre autres, les tombeaux des Scipions, les *columbaria*, les aqueducs, dont les débris encore debout s'étendent de la ville vers cette campagne solitaire en s'offrant de loin à l'œil du spectateur, semblables à l'ombre cyclopéenne du peuple qui les fit bâtir.

On présume que les temples de la Fortune virile, maintenant église de Sainte-Marie Égyptienne, près du pont Rotto, est aussi du temps de la république.

Les vestiges du théâtre de Pompée ont été retrouvés par des antiquaires sous les fondations du palais Pie, sur la place de *Campo fiori*. La curie, où César fut assassiné, n'était pas loin de là, dit-on. Mais, remontant à un temps plus reculé, je me trouve sur cet emplacement célèbre qui fut témoin de l'enlèvement des Sabines.

En revenant de cette excursion, je descendis dans le cachot creusé dans l'ancien rocher du Capitole par Ancus Martius, et nommé prison Mamertine.

On y faisait descendre à plusieurs pieds de profondeur les condamnés par un trou placé au milieu de la voûte. Ce fût dans cette affreuse prison que Cicéron fit étrangler les complices de Catilina, que périrent Jugurtha, Séjan et bien d'autres. Ce fut encore ici que saint Pierre fut emprisonné, et qu'on me fit voir la source qui, selon la légende, jaillit pour fournir l'eau nécessaire au baptême du païen qu'il convertit dans cette prison. Une espèce de moine m'a offert, avec une profonde révérence, un flacon de cette eau, en échange d'un *papeto*, monnaie romaine.

Au-dessus de cette horrible cachot s'élève la petite église de Saint-Joseph, bon et compatissant patriarche, près de l'image duquel, avant de m'éloigner de ces lieux, j'adressai une fervente prière au Seigneur.

QUELQUES MOTS

SUR LA TRINITA DE PÈLERINS A ROME.

Parmi les vertus qui, représentées dans le langage et dans l'expression de la philosophie des peuples sous la forme féminine, produisent la plupart des éternelles idées de bien, la charité est celle qui nous rapproche le plus de la sainte mère du Christ, ce féminin éternel, selon l'expression du grand poëte allemand.

Aucune institution de Rome n'avait donc plus vivement excité ma curiosité que celle qui abrite, soigne et nourrit pendant la semaine sainte toute sorte de pauvres des environs et même de loin, venant en pèlerinage passer ici ces jours de solennité.

« C'est un acte très-édifiant, » me disait une dame nouvellement catholique, — très-hautement philanthropique, ajoutait un seigneur romain, que de voir des princesses et des dames des premières familles de Rome servir à souper, laver les pieds et coucher les femmes en haillons qui se rendent vers le soir dans le pieux établissement des pèlerins ! » Touchée, mais non pas étonnée de savoir qu'on pratiquait ainsi la charité où elle doit avoir son principal siége, je me suis empressée, le vendredi saint, d'aller visiter cet établissement.

Il était sept heures du soir lorsque nous nous y rendîmes, ma fille et moi, accompagnées d'une famille de notre connaissance.

Une foule considérable se pressait à l'entrée de la maison hospitalière. Ce fut avec grand'peine que nous montâmes les escaliers, et que nous pûmes pénétrer à travers les salles où étaient les tables pour le souper, jusqu'à la

chapelle où se tenaient dans ce moment les pèlerines.

On y chantait des cantiques, et les voix de quelques-unes de ces innombrables femmes, dont une partie soutenaient des enfants dans leurs bras amaigris et malpropres, accompagnaient difficilement ces cantiques, tant elles étaient faibles. Toutes ces femmes paraissaient exténuées par la misère.

La place, trop petite pour contenir à l'aise tant de monde, était imprégnée des exhalaisons de ces malheureuses, qui semblaient de plus très-affamées en attendant l'heure tardive où l'on viendrait les chercher pour le souper. Elles tendaient la main aux visiteurs en leur demandant l'aumône, et en leur montrant en même temps les lambeaux qui les couvraient.

Dans le seul tour que je fis de la chapelle, plus d'une trentaine m'implorèrent pour avoir quelque *baiocco* (la plus petite monnaie romaine).

Comment, me disais-je, ces pauvres créatures peuvent-elles avoir besoin de rien ces jours-ci, où les charitables princesses et les grandes dames romaines veillent sur elles? — Et j'indiquai à l'une des dames qui étaient avec nous une pauvre vieille paraissant trop languir de faim pour attendre le souper que préparaient avec une extrême lenteur celles qui avaient très-bien dîné.

On allait et venait dans les salles, où l'on avait peine à circuler au milieu du grand concours de femmes, les seules admises à être témoins de cet acte de pompeuse charité qui était sous mes yeux.

Les illustres protectrices des pèlerines étaient gracieusement habillées d'un costume adopté par l'établissement, et attiraient tous les regards, portant elles-mêmes ostensiblement les plats et les divers mets; puis elles allaient l'une après l'autre chercher la pauvresse qu'elles plaçaient

à table, et qu'elles avaient l'air de servir, toutes préoccupées qu'elles étaient du monde qui les entourait, et à qui leurs regards semblaient dire : « Contemplez en nous les dignes compatriotes de la célèbre enfant surnommée la Charité romaine, pour avoir nourri de son lait le père condamné à mourir de faim dans sa prison. Celle-là accomplissait un devoir imposé par la nature ; nous faisons plus, nous descendons jusqu'à nos inférieures, pour pratiquer, comme vous voyez, la charité. »

Mais comme elle se montre ici déplacée, au milieu de cette foule curieuse et bruyante, de cette pompe ostensible, la simple, la modeste, la sainte fille du christianisme, consolatrice de la misère qu'elle aime à soulager sans l'humilier en l'exposant ainsi au grand jour !

Les cœurs qui brûlent du véritable amour de la charité ont-ils besoin des fades éloges des multitudes, ces échos élastiques et sans expression qui résonnent sous l'inflexion de toute espèce de voix? N'est-ce pas dans le sanctuaire du cœur qu'on jouit de cet incomparable bien-être que nous laissent les doux fruits de notre bienfaisance? Et que peut offrir le monde de plus grand, de plus ineffable, que cette voix intérieure disant à l'homme quand il s'endort : « Tu as bien employé ta journée en soulageant la misère de tes semblables. »

Qu'importe que ces actions restent ignorées par le monde, si l'humanité en profite?

Les hommages !... qu'est-ce que les hommages du monde? Vulgaires fleurs sans parfum dont un art trompeur s'empare pour les rendre odorantes, et les jeter sur le premier venu que favorise la fortune ou une circonstance fortuite.

Le monde a-t-il jamais tenu compte du vrai mérite? Ne voit-on pas souvent dans l'histoire des peuples la vertu modeste, les intelligences supérieures, clairvoyantes, pour-

suivies et tyrannisées par le vice qui domine, ingénieux à s'attirer les hommages?

Le bon Socrate et le divin Rédempteur ne présentent-ils pas l'exemple le plus frappant de cette vérité dans les deux grandes périodes, païenne et chrétienne, de l'humanité?

La vertu n'a pas besoin, pour affermir son véritable empire, de se parer des éclats frivoles qui demandent les louanges éphémères du monde. Puissante fille du ciel, elle n'échange pas ses dons célestes pour les récompenses précoces que les hommes peuvent accorder, et les cœurs assez heureux pour recevoir une des étincelles de son amour éprouvent à sa divine chaleur des délices ineffables que toutes les gloires de la terre ne sauraient ni ne pourraient leur donner.

Pourquoi donc faire étalage du bien qu'on peut faire sans témoins aux pauvres victimes de la misère? Pourquoi les exposer ainsi à des milliers de regards curieux qui les humilient, et cela pour se faire enregistrer sur le vieux livre poudreux de la Renommée, où se trouvent aussi les faits éclatants des plus grands oppresseurs de l'humanité?

N'est-ce pas là confondre les pratiques de la sainte charité avec celles des ambitieux qui n'aspirent qu'à la gloire, en sacrifiant, sur la route qu'ils parcourent, pour se précipiter avant elle, les plus nobles, les plus sacrés devoirs de la nature?

Que les hommes, dans leur ambition de dominer, dans leur soif insatiable de gloire, cherchent à agrandir l'horizon de leurs forces matérielle et intellectuelle, et boivent jusqu'à s'enivrer dans la coupe dangereuse des honneurs mondains, soit. Mais la femme, ce mélange de faiblesse et de force, exerçant par l'amour l'influence la plus puissante sur le développement de l'humanité, ne doit jamais démentir sa noble, sa généreuse nature, en prétendant aux

suffrages de la société, à laquelle elle sait, sans rien en attendre, tout donner par ses bonnes inspirations.

Ainsi que, sous la voûte du temple, l'encensoir répand des nuages embaumés qui s'élèvent au ciel avec les prières des fidèles ; de même, c'est dans le sanctuaire de la famille et sous le modeste toit du pauvre, ou près des malheureux malades, que les fleurs exquises du cœur de la femme s'épanouissent et exhalent leur plus délicieux parfum sous la douce atmosphère de la modestie, compagne inséparable du véritable mérite.

Combien s'élevait au-dessus de tous les empires du monde cette digne et célèbre impératrice d'Autriche, lorsqu'elle allait, comme une simple particulière, souvent incognito, porter elle-même des secours aux pauvres honteux qui languissaient dans leurs tristes chambres ! C'est là que cette noble femme devait goûter le vrai bonheur qui fuit loin du trône ; c'est là qu'elle trouvait la vérité et l'amour qui désertent les cœurs infectés de tous les miasmes moraux là seulement elle entendait le langage du cœur, que méconnaissent les courtisans !...

Paris, ce beau gouffre où bouillonnent toutes les passions humaines sous les formes les plus attrayantes et les plus séductrices, est une capitale où j'ai vu exercer avec le plus d'énergie et le plus généralement la charité. Outre les nombreux établissements publics de bienfaisance entretenus par le gouvernement, il y a plusieurs associations de dames s'occupant de soulager la grande misère qui se cache au public, et qui présente le plus douloureux spectacle aux yeux de ceux que l'amour de l'humanité amène dans de misérables gîtes.

De toutes ces dames dont je connaissais une partie, deux surtout me touchèrent profondément. Sans vouloir appar-

tenir à aucune de ces associations où les heures se passent souvent à discuter sur les pauvres qui méritent plus ou moins les secours accordés, soit à cause de la conduite qu'ils avaient tenue, soit à cause de la religion qu'ils professent, ces deux femmes, qui avaient refusé le nom prétentieux et impropre de *dames de charité*, allaient en véritables femmes, en toute simplicité et sans se nommer, porter secours et consolations aux malheureux qu'elles trouvaient quelquefois couchés sur la paille dans un coin obscur et sans feu, au milieu de l'hiver!... Elles ne leur demandaient point quelle avait été leur vie antérieure, ni quelle religion ils professaient; elles voyaient là des malheureux, et c'était assez pour qu'elles leur crussent d'incontestables droits à la charité.

Je rencontrais souvent ces deux créatures, dont une devint mon amie intime, madame F***.

L'âme imprégnée des plus suaves émanations morales, cette femme allie la solidité, l'harmonie de l'esprit du nord, à la mélodie des sentiments du cœur du midi. Les œuvres charitables sont pour elles un élément de vie hors duquel elle ne pourrait exister; et elle s'est tellement identifiée avec cette sublime vertu, qu'elle la pratique non-seulement sans aucun effort, mais sans songer même au tort qu'elle fait à sa santé, extrêmement délicate. La rigueur des saisons ne l'a jamais empêchée d'accourir près d'une malade ou de tout autre malheureux qui demande son secours, et cela se fait naturellement sans aucune sorte de prétention. Lui parler de ses bienfaits, c'est la mortifier, car elle connaît et pratique exactement la belle maxime : « Fais le bien pour l'amour du bien, et pour la jouissance morale qui résultera pour toi d'avoir accompli le plus doux devoir dont l'homme puisse s'acquitter. »

La charité, quand on peut la dérober aux regards du

monde, a un double avantage pour ceux qui la pratiquent de cœur, c'est qu'aucune flatterie ne vient troubler la suave quiétude de notre conscience en y insinuant une idée quelconque de vanité qui puisse caresser notre amour-propre à l'insu de notre volonté elle-même.

Ainsi ces dames romaines, entourées d'une si grande multitude de spectateurs accourus pour voir les femmes qui viennent avec tant de peine chercher pendant huit jours, dans cet établissement bruyant, la nourriture et un *bain de pieds*, rempliraient, ce me semble, bien mieux les fonctions de vraies sœurs de charité en accueillant et en servant ces malheureuses à l'écart de la foule, avec la modestie qui doit envelopper les actions de ce genre.

Est-ce l'admiration du public, ou les bénédictions des pauvres, que ces dames viennent chercher?

Et, revenues dans leurs palais, leur cœur jouira-t-il de la pure satisfaction d'avoir cherché à imiter la bonté et l'humilité du Christ, ou palpitera-t-il à l'idée de l'impression qu'a produite peut-être sur le public la noblesse de leurs noms?

Qu'elles sont loin de suivre le sublime exemple fourni par leur illustre compatriote, la charitable, la digne matronne romaine de nos jours, Guandalina Borghèse, enlevée trop tôt par la mort au grand nombre de malheureux dont elle adoucissait la misère! Avec quelle intelligence, avec quel tact tout féminin, elle cherchait à développer chez ceux qui n'étaient point malades l'amour du travail, cet heureux préservatif aux funestes effets de l'oisiveté!

Un établissement pareil à celui dont je viens de parler recueille les pèlerins de l'autre sexe, qui y sont de même ostensiblement servis par les seigneurs romains, m'a-t-on dit, car les femmes ne peuvent le visiter. Aussi, dans celui des femmes, les hommes ne sont pas admis non

plus, quelques ecclésiastiques exceptés, ces créatures consacrées à Dieu, qui peuvent aller partout, à Rome principalement, sans danger d'éprouver des passions dont la béatitude de leur âme est à l'abri.

COLISÉE DE ROME

En général, l'homme vit plus dans l'avenir que dans le présent. Je vis plus dans le passé.

Le présent est sans charme pour mon cœur, et, telle qu'une frêle nacelle jetée sur une mer inconnue où je vogue assoupie dans ma tristesse, indifférente de la rive où j'aborderai, si quelquefois je parviens à m'arracher à cette tristesse et à me réveiller de mon assoupissement, ce n'est que pour voir l'éclat rapide d'une étoile qui file dans l'horizon de mon imagination ; c'est l'espérance, cette céleste consolation de l'âme pendant le cours de son emprisonnement matériel.

Alors l'avenir, levant à mes yeux le voile lourd et obscur dont il s'enveloppe, me montre mon fils bien-aimé, jonchant de fleurs les derniers pas de ma vie, et ma chère famille empressée, comme quand j'étais jadis près d'elle, de me faire savourer encore cette douce intimité domestique, ces délices paisibles, inaltérables du foyer, qui fut mon premier amour, le charme le plus séduisant de mon existence. Mais, hélas ! cette mère adorée, dont la tendresse était pour les blessures de mon âme un baume salutaire, ne se présente plus dans cet avenir que j'imagine!... Et je le quitte aussitôt pour vivre dans le passé, où je la retrouve à toutes les phases de ma vie, toujours bonne, toujours indulgente et dévouée jusqu'à l'abnégation, présentant en pratique chaque jour, à ses enfants et à ses petits-enfants,

l'exemple de toutes les vertus de la femme chrétienne.

Ainsi que mes idées, mes pas retournent vers le passé, c'est-à-dire vers les ruines de Rome, parmi lesquelles se distinguent celles du Colisée ; elles s'élèvent comme un énorme fantôme du paganisme tout chargé de féroces souvenirs, dans un coin de la ville qui en formait autrefois le centre.

J'y viens souvent, au coucher du soleil, admirer du haut de sa plate-forme les nuances splendides du ciel de la ville éternelle, à cette heure poétique et pleine d'un charme mélancolique en harmonie avec les pensées que Rome inspire.

— Ce vaste amphithéâtre, commencé par l'empereur Vespasien Flavius, à son retour de la guerre contre les Juifs, fut inauguré, dit-on, par des fêtes splendides qui durèrent cent jours, et où furent tués cinq mille animaux sauvages et dix mille captifs ! Près de deux mille Juifs, conduits en esclavage à Rome, y travaillèrent sans interruption pendant plusieurs années. — Ainsi que les Hébreux employés aux pyramides d'Égypte, ces malheureux élevèrent ici sous le joug de l'esclavage une autre œuvre gigantesque qui fait encore l'admiration de ceux qui la contemplent !

On prétend que le nom de Colisée vient du célèbre colosse de Néron, qui fut transporté près de l'amphithéâtre, du haut de la voie Sacrée, où Vespasien l'avait érigé en le consacrant au soleil. Quel qu'il soit, le Colisée, ou amphithéâtre de Flavius, comme quelques-uns l'appellent, fut témoin d'événements importants et singuliers dans la suite des destinées de Rome. Il servit d'abord pour les représentations de combats de gladiateurs, de chasses aux bêtes, et, ce qui est horrible à penser, de théâtre où des hommes étaient livrés à des animaux féroces. Des chrétiens aussi

ont arrosé de leur sang cette arène.— Puis le Colisée devint tour à tour une forteresse pendant les guerres civiles du moyen âge, un hôpital pour les pestiférés, un asile pour les voleurs, un théâtre de combats de chevaliers se battant pour leurs dames, un atelier de faux monnayeurs, une carrière dont on a tiré les matériaux avec lesquels on construisit plusieurs palais de Rome. — Puis encore on le transforma en un lieu sacré en y fondant de petites chapelles où l'on faisait des missions, et où l'on voit encore chaque vendredi des hommes et des femmes allant en procession autour des petits oratoires qui entourent l'arène.

Pie VII, Léon XII, Grégoire XVI et Pie IX y firent faire plusieurs réparations.

A FRASCATI

— 10 AVRIL —

Jà a vista pouco a pouco se desterra
D'aquelles patrios montes que ficaram,
. . . . . .
Ficaram-nos tambem na amada terra
O coraçâo que as magoas là deixaram,
E jà, depois que toda se escondeo,
Nâo vimos mais emfim que mar e cêo.

CAMÔES, *Lusiadas.*

Il y a des jours qui nous laissent dans l'âme une empreinte ineffaçable. Aussi peut-on dire qu'ils n'appartiennent pas pour nous au passé, car ils sont sans cesse si vivement présents à notre esprit qu'il nous semble y être encore en réalité. Notre cœur palpite toujours au souvenir des profondes émotions qu'ils nous firent éprouver; aucune distraction n'a la force de détourner la pensée qui nous y rattache et qui nous suit partout comme un parfum embaumant l'atmosphère où nous respirons, ou

comme un trait invisible qui nous fait saigner le cœur ! Tel est pour moi le 10 avril, jour où j'ai quitté Rio-Janeiro après la mort de ma mère bien-aimée.

Ce jour-là, tout accablée de douleur, je jetai un dernier regard voilé de larmes sur ce magnifique golfe, sur ces majestueuses montagnes dans toute la pompe de leur éternelle végétation, sur les deux villes, Rio Janeiro et Nitteroy, disparaissant peu à peu derrière ces imposantes filles géantes de la terre qui les entourent en se regardant avec elles dans le plus beau golfe du monde qui les sépare. Là, fuyait derrière moi cette contrée revêtue des plus superbes magnificences de la nature, où restait une partie de tout ce que j'avais le plus aimé ici-bas. Là, l'amour de Dieu, de la famille et de l'humanité, s'était développé dans mon âme, sous la direction de ma mère, et avait charmé mon existence, même parmi les rudes épreuves que me léguèrent deux tombes au moment où j'entrais à peine dans la vie. Une troisième s'y ouvrit plus récemment, hélas ! et brisa le plus fort lien qui m'attachait à la patrie. Privée de la vue de cette étoile qui m'avait suivie dès le berceau en répandant sur moi sa bénigne influence, il me sembla que tout pâlit dans mon horizon ! et, dans la ténébreuse nuit de ma douleur filiale, je repris mon essor vers le vieux monde, où je cherche en vain par les voyages à endormir la tristesse de mon âme. Et plus les jours, les mois, les années se succèdent, plus je sens le vide qui se fait autour de moi.

Je vous vois d'ici, ô chers élus de mon cœur, qui me restez encore au-delà de l'Atlantique ; je vous vois pensant aujourd'hui plus vivement à moi et à l'enfant chérie, ma seule compagne maintenant sur le sol étranger. Je sens encore vos embrassements filials et fraternels qui voulaient me retenir près de vous, quand Dieu, dans ses décrets impénétrables, avait résolu cette cruelle séparation.

A toi, mon fils bien-aimé, à toi mes plus tendres, mes plus douloureux souvenirs dans ce jour où se révèle en mon cœur toute l'angoisse de ce dernier adieu plein de larmes, au sol sur lequel tu restais sans moi. Oh! que n'ai-je pu lire alors dans l'avenir! que n'ai-je pu voir qu'au lieu des quelques mois que devait durer notre absence, s'écouleraient ces deux années déjà passées! Et qui sait combien encore d'années s'écouleront sans que je te revoie! Puissent les nobles qualités dont fut douée par Dieu l'épouse que tu t'es choisie si jeune encore, te rendre si heureux que ton bonheur me console de l'isolement où je me trouve loin de toi!

Absorbée dans ces pensées, j'ai senti, en me levant ce matin, le besoin de respirer l'air libre de la campagne. Le soleil se levait radieux sur l'horizon de Rome, et faisait ressortir les sombres et vénérables ruines de ses gloires passées, lorsque nous prîmes, ma fille et moi, le chemin de fer de Frascati, où nous descendîmes après un trajet d'une demi-heure de la porte S. Giovanno jusqu'à la place de la cathédrale de cette petite ville. Nous étions accompagnés de deux familles françaises qui logent dans notre hôtel, une jeune femme, veuve d'un Anglais, avec sa mère, et un vieux bonhomme avec son épouse, qu'il présente à tous comme une artiste. Celle-ci, dans sa promenade, s'arrête à chaque instant pour prendre le croquis des points de vue que son mari lui signale, et devant lesquels tous deux s'extasient d'une manière assez originale. La jeune veuve, de trente ans environ, est une femme distinguée, intelligente et fort aimable; plus simple que ne l'est, en général, une veuve française à son âge, elle plaît autant par sa conversation spirituelle que par ses manières délicates et franches sans affectation. Quoique sa société me soit très-agréable, j'aimerais mieux, dans la disposition où se trouve aujourd'hui mon âme, faire cette

excursion, seule avec ma fille. Mais, hors de Rome, je n'ose pas m'aventurer, avec cette enfant, dans une promenade solitaire, comme nous le faisions chez les peuples du Nord. Aussi suis-je bien aise de trouver toujours de bonnes compagnies dans ces occasions. Heureusement, les personnes habituées à voyager ne se gênent pas dans leurs goûts, et ne cherchent nullement à gêner les autres. J'ai donc pu me recueillir facilement ce jour-ci, en parcourant avec celles qui étaient avec nous les sites les plus pittoresques et les plus remarquables de Frascati et de ses environs, pleins des ombrages frais et délicieux d'où ces lieux tirent leurs noms.

En sortant de Rome pour venir à Frascati, nous avions en face de nous les verdoyantes montagnes du Latium et de Tusculum ; à gauche, la chaîne des Apennins ; à droite, sur l'ancienne voie Latine, on nous montra la place où se trouvait le temple de la Fortune *Muliebris*, élevé en l'honneur de la mère et de la femme de Coriolan.

Frascati, situé sur le versant des monts Albanis, et contenant aujourd'hui environ cinq mille habitants, fut fondé au treizième siècle, après la ruine de la ville voisine de Tusculum. Site agréable et salutaire, il attire un grand nombre de visiteurs, et une partie des habitants de Rome vient s'y garantir des chaleurs de l'été, en fuyant l'*aria cattiva*, qui règne dans la ville sainte pendant cette saison. De nombreuses et belles villas, dont une partie date du seizième siècle, de gracieuses collines, de riantes prairies, offrent à l'œil le panorama le plus agréable. La villa Aldobrandini est la plus célèbre de ces villas. Ses belles fontaines, formant de petites cascades, et ses promenades romantiques m'intéressent bien plus que les galeries et les fresques de son palais.

Mais, ce qui donne une véritable importance à ces lieux,

c'est le souvenir historique des temps les plus reculés qui s'y rattachent. C'est ici que Tarquin le Superbe se réfugia, lorsqu'il fut chassé de Rome; c'est là que le grand Cicéron venait souvent méditer, sous les frais ombrages de sa villa, sur les graves sujets qu'immortalisa son éloquence. Il ne reste aucun vestige de cette illustre retraite. On dit que le Casino, bâti par Vanvitelli, se trouve sur l'emplacement de l'Académie, nom du gymnase que renfermait la villa du célèbre orateur.

Mondragone, vaste palais dévasté au commencement de ce siècle par les Autrichiens, est là abandonné avec tous ses souvenirs, ses fantômes et la triste célébrité que, de nos jours, lui donnèrent le peintre français et la jeune blanchisseuse de Frascati, héros et héroïne d'un roman (*Daniella*), composé par un des plus grands écrivains du siècle.

Un autre site, plus digne d'attirer et de fixer l'attention du voyageur qui médite, se présente à quelque distance de là; c'est Tusculum, ancienne ville pélasgique, rasée au moyen âge par les troupes romaines.

Ce ne furent point les quelques ruines qu'on y trouve encore, ni le souvenir de ceux qui y ont étalé leur faste et leur tyrannie, comme le féroce Tibère, qui attirèrent mes pas vers Tusculum; ce fut l'ombre, la grande ombre de Caton qui m'y guida et me fit éprouver une émotion qui m'arracha par instants à la pensée dont mon esprit, aujourd'hui 10 avril, est absorbé.

Le héros d'Utique avait sa souche à Tusculum; son grand-père, Marcus Porcius Caton, y naquit l'an 234 avant J. C.

LE FORUM ROMAIN

En cherchant à visiter les ruines des monuments magnifiques que renfermait le Forum, nous nous dirigeâmes au *Campo Vaccino*, nom que porte maintenant cette enceinte fameuse, devenue si dégradée et si méconnaissable.

Où le sénat romain décidait du sort des nations, on a établi, de nos jours, un marché aux bœufs ! où la voix de Cicéron étonnait le monde, retentit la voix grossière des marchands de bestiaux !...

Ce matin, nous y rencontrâmes à peine quelques passants ou quelques curieux qui venaient, comme nous, parcourir ce labyrinthe de ruines, au sujet desquelles les opinions des archéologues modernes sont si divergentes.

Nous étions là, dans ce lieu le plus célèbre et le plus classique de l'antique Rome; nous contemplions tous ces débris d'une grandeur éteinte, et nous nous communiquions, ma fille et moi, les pensées qu'ils nous suggéraient.

On ne saurait dire si toutes les classifications faites par les savants qui étudient ces débris, depuis qu'ils ont été arrachés à la terre, sont bien exactes; ces savants eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord entre eux sur ce sujet: aussi, me dispenserai-je de mentionner dans ces pages la longue nomenclature des monuments superbes dont ce Forum était décoré, et qui, dit un écrivain de nos jours, « s'y pressaient tellement que leurs ruines amoncelées ne suffisaient pas à tous les noms transmis par les historiens. »

Dans l'impossibilité, pour moi, de connaître la vérité que les siècles et les hordes barbares, depuis Alaric jusqu'à Robert Guiscard, appelé au secours de Grégoire VII, ont enveloppée dans les ravages furieux qu'ils exercèrent sur le Fo-

rum, je me borne à contempler ces grandes et éloquentes ruines, en laissant mon imagination planer librement sur le gouffre profond de l'antiquité, où les hommes aiment à plonger pour en retirer tant de choses précieuses, en y laissant cependant la plus importante de toutes, l'expérience...

Comme on le sait, l'origine du Forum date de l'alliance des Romains avec les Sabins; il fut abandonné, depuis sa ruine totale par Robert Guiscard, et devint un dépôt d'immondices pendant plusieurs siècles.

C'est là le tribut de vénération que les générations qui se succèdent payent aux fameux monuments élevés par les puissants qui ont opprimé l'humanité ! C'est là le sort réservé à l'orgueil des grandes nations, qui se croient le droit de traîner derrière leur char de triomphe la liberté, l'honneur et la vie des autres nations ! C'est là la punition infaillible qui tôt ou tard tombera sur la tête de celles qui marchent en avant, tout environnées de la puissance de leurs enfants, dont le bras même se lèvera peut-être un jour pour aider à les écraser, en vengeant de la sorte les victimes qu'elles ont faites pour se placer si haut !

O vous, fiers arbitres des forces dont votre tyrannie dispose pour quelque temps, et qui les employez de nos jours encore à faire répandre le sang de vos semblables, afin d'ajouter à vos domaines un morceau de terre, à votre grande population une peuplade, à votre nom une auréole que les filles, les épouses, les mères, flétrissent de leurs malédictions, que ne méditez-vous, et plus que tout autre, sur les ruines de ce superbe Forum ! sur ce sénat tout-puissant qui, dans ses jours de gloire, ne se doutait guère de l'ignoble fin qui l'attendait ! ! !

Leçon profondément éloquente de la vérité éternelle dont les puissants du monde s'obstinent à détourner les yeux ....

« Nous ne sommes plus dans ces temps de barbarie, me disait dernièrement un savant, et nous ne pouvons craindre pour nos œuvres modernes les bouleversements que les guerres des barbares portèrent dans les œuvres anciennes. » Il voulait parler des ruines des monuments de Rome. Et moi, je pense à la ruine des peuples !

Quand les barbares disparaîtront-ils de la terre?... Mais l'illustre savant ne se reportait qu'à l'invasion des peuples connus généralement sous le nom de barbares, telle que les hordes commandées par Alaric Ier, Genséric, Attila (celui-ci respecta pourtant les monuments de Rome) et d'autres qui tombèrent sur la ville éternelle et la dévastèrent.

Moi, je pense à ces autres conquérants qui vinrent après, et qui, bien que l'histoire ne les ait point flétris du nom de barbares, commirent et commettent encore les plus grandes barbaries, et profanent le nom de chrétiens qu'ils portent !

Pour peu qu'on veuille jeter un coup d'œil sur l'Afrique, l'Asie et le nouveau monde, on y verra d'horribles carnages, des atrocités, des pratiques honteuses portées chez ces nations par des peuples qui se disent les seuls civilisés et bons chrétiens!

Nous, les modernes, nous sommes à l'abri de ces colères dévastatrices des peuples d'autrefois, nous dit-on.

Comment doit-on nommer les excès commis, même au centre de ce grand foyer moderne de lumière et d'inspirations généreuses, par des êtres portant le glaive d'une vengeance couvée de longue date, et s'échappant avec impétuosité comme la lave de l'Etna de son sein béant, pour ensanglanter la fertile, la grande œuvre qu'on appelle révolution française?

Soixante-cinq années à peine nous séparent de cette horrible leçon, et pourtant que de despotisme, que d'u-

surpation, que de tyrannie, que de scènes sanglantes se sont succédé depuis en Europe même !

Le nom de peuple barbare a disparu de l'Europe civilisée, mais les barbaries s'y perpétuent partout. Les Attilas modernes se présentent sous d'autres formes, professent d'autres principes, et agissent différemment; leur ambition est moins féroce et plus dissimulée, et souvent les moyens employés pour la satisfaire ont été appuyés et bénis par les représentants de ce principe salutaire de paix et de douceur prêché dans l'Évangile !

Quand on passe en revue cette ère nouvelle qui brilla dans l'horizon de l'humanité comme un météore dans les longues ténèbres des temps, lui apportant la régénération des peuples par l'amour le plus sublime, l'abnégation la plus complète et la plus sainte, présentées au monde dans le sacrifice du Golgotha, et qu'on voit partout continuer encore la tyrannie du fort contre le faible, et le fléau de la guerre ouverte ou cachée étendre toujours ses ravages sur la terre, on se sent le désir de s'écrier avec le grand poëte français :

Réveille-nous, grand Dieu ! parle et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde.
Il est temps ! lève-toi ! sors de ce long repos;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles !
A nos esprits flottants il faut d'autres miracles !
Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus !
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus !
Détruis ce vieux palais indigne de ta gloire;
Viens ! montre-toi toi-même et force-nous de croire.

En quittant les ruines qui se trouvent à la base du Capitole actuel, et en se dirigeant vers le Colisée, on marche sur les dalles antiques de la voie Sacrée, le long de laquelle les matrones promenaient jadis en litière leur luxueuse et coquette indolence, selon l'expression d'un

écrivain contemporain qui, parlant d'un certain nombre de femmes à la mode de l'antique Rome, oublia celles, en grand nombre, qui y brillèrent par des vertus austères et remarquables dont les femmes modernes ont donné rarement l'exemple. Le luxe est un puissant envahisseur ; mais, malgré son attrait séduisant, il y a eu de tout temps quelques esprits féminins assez bien trempés pour être supérieurs à cette faiblesse ruineuse. Rome en présente, entre autres, un exemple touchant dans la digne fille de Scipion l'Africain, la noble mère des Gracques, cette Cornélie si dignement célèbre par son amour maternel, son bon sens profond et son énergique patriotisme.

J'embrassais du regard l'espace qui va du Forum au Colisée, et où se trouvent les ruines de quelques temples antiques transformés en églises catholiques, tels que ceux d'Antonin et de Faustine (*S. Lorenzo in Miranda* aujourd'hui), celui de Romulus et Rémus. Il ne reste du temple des fondateurs de Rome que deux colonnes en cipolin qui faisaient partie du portique. La *Cella* existant encore sert de vestibule à une église bâtie sous l'invocation de saint Cosme et de saint Damien. Plus loin, et du même côté gauche de l'arc de Septime-Sévère, s'élèvent les ruines gigantesques de la basilique de Constantin, selon les uns ; du temple de la paix, selon les autres. Les ruines du temple de Vénus et Rome, derrière l'église *Santa Francesca Romana*, située à côté de la basilique de Constantin, ne disent plus rien de cette grande conception d'Adrien dont les historiens nous parlent. Comme pour plusieurs temples et monuments antiques, on s'arrête à la place où ils furent, et on laisse parler l'histoire de leur magnificence que l'imagination seule peut se représenter. L'arc de Titus, en marbre pentélique, parle plus à l'esprit, et passe, aux yeux des juges compétents, pour « le plus beau mo-

nument en ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous. »

Le promeneur méditatif qui erre dans cet espace compris entre le Capitole et le Colisée, à droite duquel s'élève encore l'arc imposant de Constantin, trouve, à chaque pas qu'il y fait, un souvenir remarquable, un sujet digne de profonde méditation.

Retournons parmi les ruines de ce qu'on appelle proprement aujourd'hui le Forum. Un sentiment indéfinissable mêlé de grandeur et de misère, d'admiration et de pitié, s'empare de mon âme ! Je m'assieds quelquefois un instant sur les débris d'un monument quelconque élevé peut-être à un tyran ou à un assassin, tel que Phocas, dont la colonne isolée, qui est devant moi, me rappelle l'usurpateur qui fit égorger Maurice et ses enfants pour s'approprier l'empire. Et, détournant ma pensée de cette triste aberration de l'esprit de justice qui dans tous les temps porta l'homme à rendre de si grands hommages au crime revêtu de la force et du pouvoir, je me mets de nouveau à admirer les trois belles colonnes d'ordre corinthien en marbre pentélique, qui se trouvent un peu en avant de la colonne de Phocas.

On n'est pas précisément fixé sur le nom du monument auquel se rattachaient ces colonnes. Les uns supposent qu'elles appartenaient à l'antique temple de Jupiter Stator; les autres, au *Comitium*, édifice dépendant de la *Curia*, ou salle du Sénat; d'autres enfin à la *Græcostasis*, édifice érigé, dès le temps de Pyrrhus, pour la réception, dit-on, des ambassadeurs étrangers. D'après les renseignements recueillis depuis les fouilles récemment faites, on attribue ces colonnes à un temple de Minerve Chalcidica.

Que de graves réflexions doivent occuper le penseur qui contemple les ruines de ce Forum, si glorieux jadis, où tant de grandes vertus et de grands crimes s'agitèrent, brillèrent, s'éteignirent !

Pourquoi les dominateurs ambitieux de la terre ne tournent-ils pas sérieusement leur pensée vers ce vieillard, fameux guerrier dont mille batailles avaient respecté la vie, et qui tomba ici sous le poignard de ses concitoyens ? Pourquoi ne comprennent-ils pas que Dieu ne laisse agir le crime que pour punir le crime lui-même?

Ceux qui, dans leur aveuglement, se font les arbitres de sa volonté pour s'élever au pinacle de la gloire par le sang et les larmes des peuples qu'ils oppriment, s'attirent, sinon l'affreux dénoûment du grand César et du célèbre guerrier qui aspira à être son émule, du moins la haine ou le mépris des nations.

L'homme vertueux tombe quelquefois sous les coups de misérables assassins, ou languit dans l'exil, victime de l'ambition d'un tyran usurpateur ou d'un lâche ennemi puissant, mais il porte en mourant un front serein que le remords n'a jamais ridé, et son âme pure, dégagée de son enveloppe matérielle, s'envole paisiblement vers l'Éternel.

Mères, racontez donc à vos enfants, avec votre éloquence naturelle, l'histoire de quelque homme vertueux qui ait passé sa vie à s'occuper du bonheur de ceux dont il était entouré, et s'oubliant soi-même pour faire du bien à ses semblables. Ajoutez-y le récit de la juste douleur que la perte d'un tel homme doit produire généralement, des larmes sincères répandues par tous ceux dont il avait essuyé les pleurs par sa bienfaisance, son abnégation, ou sa parole qui faisait triompher la justice où elle se trouvait aux prises avec le despotisme d'un puissant ou l'hypocrisie d'un scélérat. Ouvrez à vos enfants les belles pages d'une véritable grande vie quelconque, qu'on oublie bien souvent pour exalter les vies quelquefois saturées de crimes et portant un masque trompeur.

Et dans l'émotion bien sentie que produira votre simple

récit, vous entourerez la mémoire de celui qui vous en a fourni le sujet d'une gloire plus à envier que la plupart de ces colonnes, de ces arcs, de ces monuments superbes, que, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, l'orgueil ou l'enthousiasme fanatique des nations élèvent à leurs gouvernants, quand ceux-ci, dans leur vanité démesurée, ne les commandent pas eux-mêmes de leur vivant !

Si, en visitant les ruines de Rome, mon esprit se reporte plus fréquemment encore vers le passé que j'aime, mon cœur n'en est pas moins sensible, dans le présent, au sympathique accueil que me font ici quelques aimables personnes. Madame M*** surtout, jeune veuve romaine d'une âme très-affectueuse et très-expansive, m'inspire un double intérêt par sa vive ressemblance de sentiments et de physionomie avec une de mes plus chères amies de Rio-Janeiro, où nos deux âmes se lièrent de cette amitié profonde, inaltérable, que la présence embellit, et que l'absence fortifie au lieu de l'affaiblir, comme il arrive aux affections vulgaires.

Quand madame M*** parle, je crois entendre cette amie bien-aimée qui vint la dernière former la trinité de mères de famille avec lesquelles je m'étais le plus intimement liée à Rio-Janeiro. Son souvenir sera toujours placé parmi les souvenirs les meilleurs et les plus caressants de ma chère patrie, qui me suivent partout dans ces pays lointains.

N'en soyez pas jalouses, si vous lisez un jour ces lignes, mes jeunes amies d'outre-mer ; car l'affection que je ressens pour vous a une tout autre origine, elle tient presque à l'affection maternelle.

Toi, ma douce Amélie, la fidèle copie morale de ce modèle parfait qu'on appelle *Daciz*, tu sauras bien me comprendre. Nourrie que tu étais de cette affection particulière au milieu de ces nombreuses jeunes filles que j'affection-

nais comme mes propres enfants, si ton tendre attachement pour moi grandit et se fortifia avec les années, il trouva toujours dans mon cœur, tu n'en doutas jamais, plus qu'un sympathique retour, mais une de mes prédilections les plus méritées.

Quand, de ce vieux monde où je traîne de vives *saudades* (1), ma pensée franchit l'espace et va se reposer parmi les splendeurs naturelles de notre zone, au centre de ma chère famille, je t'y vois accourir avec empressement pour m'offrir, dans toute ton affection et dans ton bonheur, le doux souvenir d'un temps où je caressais l'espérance de former pour la patrie des femmes dignes de l'illustrer par les vertus du cœur et les agréments de l'esprit consacrés au bonheur de la famille.

La présence de l'archevêque de T***, que nous avons retrouvé à Rome, et qui nous y fait le plus obligeant accueil, réveille vivement dans mon esprit le souvenir d'un de ces tableaux au fond desquels ressortait l'espérance patriotique qui m'aida pendant vingt ans à accomplir la tâche la plus importante, la plus difficile que je m'étais imposée si jeune encore et avec les seules ressources de ma faible intelligence.

Ce fut dans une grande réunion rassemblée autrefois au *collége Auguste* à Rio-Janeiro, pour y assister aux derniers examens annuels de littérature et de langues étrangères subis par un bon nombre de jeunes filles, que j'ai eu occasion de parler pour la première fois à ce prélat, alors nonce apostolique au Brésil. Invité à assister à ces examens et à en juger par lui-même, il s'empressa de s'y rendre avec cette affabilité et cet esprit distingué qui le caractérisent dans la société. Il parut aussi satisfait qu'émerveillé en entendant réciter dans son harmonieuse langue maternelle

(1) Mot portugais intraduisible, et qui exprime le regret profond causé par l'absence d'un objet chéri.

de beaux morceaux en prose et en vers des meilleurs auteurs dont le génie honore la belle, la noble Italie. Mais sa surprise arriva à son comble, lorsqu'une enfant sortie du milieu de ces groupes studieux lui rappela les beautés de la langue du doux Virgile en déclamant plus d'une centaine de vers de l'*Énéide*, et en traduisant littéralement quelques odes choisies d'Horace.

L'homme du vieux monde, appréciateur des grands poëtes, avait raison de s'étonner en trouvant là, si loin des plages européennes, dans un pays qu'on a la naïveté de croire encore à demi sauvage, une institution de jeunes personnes, où, tout en leur enseignant la pratique des vertus domestiques, on ne dédaignait pas de cultiver leur esprit en leur révélant les beautés des Herculano, des Racine, des Shakespeare, des Gœthe, des Dante et des Virgile.

Au milieu de si grands et de si intéressants tableaux que Rome offre chaque jour à mes regards, la conversation de ce prélat me ramène constamment vers ce temps où, dans ma patrie, il me vit entourée encore d'une famille nombreuse et bien-aimée sur laquelle, depuis, s'appesantit, hélas! la main de la mort, qui la divisa entre les deux mondes d'où ses pensées cherchent sans cesse à se rencontrer dans l'espace pour se communiquer les plus chères et les plus pures inspirations du cœur attristé par l'absence.

Dans notre constant labeur à Rome (car c'est un vrai et fatigant labeur que de consacrer ses journées à l'examen des chefs-d'œuvre de la ville éternelle), il ne nous reste pas de temps pour accepter toutes les invitations obligeantes de quelques familles à qui nous avons été recommandées; car, quel que soit l'attrait de leur société, nous ne devons pas oublier notre but principal en venant à Rome.

On trouve partout les plaisirs du monde quand on les aime et qu'on les recherche; partout les bons cœurs complaisants ressortent plus ou moins parmi l'invasion du mal qu'apportent les méchants dans la société; mais il n'y a qu'une Rome au monde pour enchaîner l'esprit et absorber la pensée.

— Un premier séjour à Rome doit être, en vérité, consacré entièrement à la contempler, à l'admirer en silence, à se laisser pénétrer de sa grandeur réelle par la méditation de ce qui lui a donné une juste célébrité dans le monde.—

La jeune Polonaise qui a fait le voyage avec nous de Gênes jusqu'ici, et qui depuis lors recherche notre compagnie avec un empressement affectueux, est la personne que nous voyons le plus fréquemment sans nous déranger, car elle nous accompagne souvent dans des excursions intéressantes, comme elles le sont toutes à Rome et dans les environs. Les tendres soins que cette noble créature prodigue à son père, respectable vieillard très-maladif, me la font regarder avec une considération toute particulière malgré son jeune âge. Le mélange d'énergie et de tendresse qu'elle possède me présente un type trop curieux pour que je n'essaye pas d'en esquisser ici quelques traits qui m'ont le plus frappée.

Troisième fille d'une famille princière de Pologne, elle voyage seule avec son père et une femme de chambre, et jouit de tout le confortable que donne une grande fortune. Elle a un esprit cultivé, parle plusieurs langues, et révèle, à l'âge de vingt-deux ans, une raison éclairée et une expérience du monde qui est l'apanage de l'âge mûr ou plutôt d'une étude approfondie du cœur humain. Ses manières, à la fois naturelles et réservées, sa contenance grave, sa physionomie douce et intelligente, son goût marqué pour tout ce qui est beau et grand, sa modestie remarquable, et plus que tout cela les attentions touchantes qu'elle a pour son père infirme, font de cette charmante fille du

Nord un véritable ange sur la terre. Enjouée et aimable envers tout le monde, elle laisse croire que son âme jouit d'une sérénité et d'un bonheur que sa position dans la société, et la prédilection dont elle est l'objet de la part de son père, justifient aux yeux de tous ceux qui la connaissent.

Cependant, dès le premier moment de notre liaison à bord du paquebot, où elle voulut se mettre à côté de ma fille, près de moi, pour que nous fussions toutes ensemble, je remarquai sous son air enjoué une légère teinte de mélancolie qui me disait que, dans cette âme si jeune encore, le vent desséchant des douleurs avait déjà soufflé !

Ce soir elle vint nous trouver, et notre conversation, s'écartant de Rome, son sujet ordinaire, roula sur la famille, sur l'affection puissante qui nous y attache, et qui seul embellit réellement l'existence. Je laissais parler le cœur, elle écoutait.

Quand j'eus fini, une larme qui brillait dans ses beaux yeux tomba librement, et la jeune fille, ne pouvant dompter son émotion, s'écria d'un accent qui me fendit le cœur : « Oh ! je n'ai pas de mère, moi !... Heureuse votre fille qui peut goûter à vos côtés ces douceurs dont vous venez de dépeindre les charmes ! »

Et, après avoir ajouté tout ce que sa sympathie pour nous lui suggérait, elle dit mélancoliquement ces mots d'un scepticisme déchirant chez une personne de son âge : « Rien ne peut me plaire dans le monde, ni m'y toucher profondément; je ne crois plus à rien; mon cœur est comme les dernières feuilles que balaye le vent d'automne !... On s'étonne dans le monde, et vous, chère madame, vous allez vous étonner à votre tour, d'apprendre ma résolution de me faire sœur de charité; mais c'est parce qu'on ignore que je ne suis plus sensible à rien, que ni la douleur ni le plaisir ne peuvent plus remuer les cendres

de mon cœur. » Et elle se tut, suffoquée par les sanglots.

« Pauvre enfant de la fortune ! lui dis-je en l'embrassant ; vous vous dites inaccessible à tout, et la souffrance vous brise ainsi le cœur !... Vous vous croyez insensible, et ces larmes expriment éloquemment le contraire..... Ceux mêmes qui n'auraient pas, ainsi que moi, compris votre âme, reconnaîtraient la profondeur du chagrin qui vous écrase, à la seule véhémence dont vous vous êtes écriée : « Je n'ai plus de mère, moi ! » s'ils savaient que cette mère vit encore... Mais, mon enfant, comment, avec la tendresse filiale que je vous connais envers votre père, pouvez-vous penser à l'abandonner pour aller donner vos soins à d'autres, tandis qu'il se mourra de chagrin et d'isolement loin de la patrie ! Je rends assez justice à votre esprit éclairé, pour ne pas croire que c'est le fanatisme qui vous porte à vous dépouiller de l'auréole des vertus domestiques et particulières que vous exercez envers de pauvres malheureux avec la spontanéité et la modestie qui leur donnent un si grand prix, pour aller vous soumettre à une règle où la charité, devenue officielle, finit par la froideur ou par l'indifférence, inséparable de tout ce qui est officiel !... Laissez aux malheureuses jeunes filles sans appui, ou à celles qu'appelle une sincère vocation, la tâche de remplir les devoirs de charité, sous la direction de ces ordres divers parmi lesquels j'ai tant distingué naguère l'ordre institué par le grand saint Vincent de Paul. Mais vous, que la nature et la fortune douèrent si prodiguement de leurs trésors, vous pouvez, sans quitter votre père, vous frayer une route parmi l'humanité souffrante, en y répandant la rosée de la bienfaisance. Votre esprit vous égare, faites-y attention ! Ne vous laissez pas conduire d'après les fausses notions que vous donnent certains êtres moins intéressés à vous guider dans la voie du salut qu'à s'approprier votre fortune. Crai-

gnez un pieux enthousiasme momentané, qui peut vous attirer de grands remords sans mieux vous rapprocher de Dieu. Le premier devoir d'un enfant est d'aimer ses parents et de les assister de ses soins, de les consoler, de charmer leur vieillesse par de tendres égards, comme vous le faites en entourant votre père des bénédictions qu'il entend chaque jour de la part de ceux que votre charité soulage. C'est là la tâche la plus noble que saint Vincent de Paul lui-même vous conseillerait, si vous renonciez à jamais au bonheur d'être épouse et mère. Puis, que de bien peut répandre sur la terre une personne dans votre position, qui allie, comme vous, à un cœur charitable un esprit solide et tant d'intelligence! Mais si l'amour de la famille, ni l'aspect du bonheur que vous pouvez procurer à tant de victimes de la misère en les arrachant à la lenteur ou à l'humiliation de la charité publique, ne sont pas assez puissants chez vous pour vous arrêter dans cet essor dangereux que prend votre imagination, j'en suis sûre, réfléchissez du moins aux paroles que vous venez de prononcer vous-même sur l'état de votre cœur.

« S'il était possible de ressentir à votre âge cette indifférence, cette sécheresse inouïe que vous voulez affecter, et s'il était vrai que rien ne vous touchât plus, qu'iriez-vous donc offrir à Dieu aux pieds des autels?... Un cœur sec, froid, sans amour enfin, peut-il être digne de Dieu? Où serait donc le sacrifice? à quoi servirait l'accomplissement des nouvelles obligations que vous contracteriez?

« Chère enfant, rappelez-vous les paroles de l'Apôtre : « Quand je parlerais toutes les langues des hommes, et le « langage des anges mêmes, si je n'ai point l'amour, je ne « suis que comme un airain sonnant et comme une cym- « bale retentissante; et quand j'aurais le don de prophétie, « que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une

« parfaite science de toutes choses; quand j'aurais encore « toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, « si je n'ai point l'amour je ne suis rien ; et quand j'aurais « distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et que « j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point « l'amour, tout cela ne me sert de rien. »

« Cet amour dont parle l'Apôtre est ce qu'il y a au monde de plus opposé à toute sorte d'égoïsme : la charité. Consultez-vous bien, et examinez si une sorte d'égoïsme n'entre pas pour beaucoup dans votre résolution de laisser la maison paternelle, où il ne reste plus que vous pour en éloigner la sombre tristesse qui dévore votre père. Après le malheur qui l'a frappé, pourra-t-il résister à ce dernier chagrin?

« Oh ! ma chère enfant, épargnez, épargnez-lui de boire à la coupe amère des chagrins paternels ! Ne brisez pas une corde encore intacte de son cœur. Laissez-lui du moins l'illusion de votre sincère attachement à sa vie triste et maladive! Ajournez, pour ce bon père qui vous aime tant, l'accomplissement de votre projet, et bientôt peut-être aurez-vous occasion d'apprécier la prudence d'un conseil dicté dans votre propre intérêt par quelqu'un qui vous affectionne et qui compatit sincèrement à vos douleurs ! »

Cette noble jeune fille parut quelques instants recueillie dans ses réflexions ; elle me parla avec effusion de l'amitié tendre et du respect presque filial que je lui inspirais, puis, se levant, elle m'embrassa ainsi que ma fille, et s'en alla rejoindre son père.

Quelle impression auront produite mes paroles sur cet esprit singulier, sur le cœur de cette jeune fille déjà sans croyance, comme elle le prétend, mais qui se trouve seulement, en réalité, sous l'influence d'une grande affliction?

Elle ne restera pas longtemps à Rome ; mais à Paris, où elle a l'intention d'aller faire son noviciat, ou dans sa patrie, si elle renonce à ses projets d'anéantissement, je suis sûre qu'elle se rappellera souvent les simples réflexions qu'elle a entendues de moi ce soir.

Après qu'elle fut partie, mon esprit, qui n'avait été d'abord préoccupé que de l'arrêter sur la pente de l'abîme où elle allait tomber en entraînant son père, s'attrista profondément au souvenir amer d'un événement que la résolution de cette jeune personne me rappela vivement. Les caresses de ma chère enfant détournèrent cependant bientôt ma pensée de ce nuage qui passa un instant sur l'horizon si clair et si pur de notre vie à deux ; et j'entendis avec ravissement ses réflexions sur l'erreur d'une jeune fille qui croit accomplir une bonne action en abandonnant des parents dont elle est la seule consolation, pour aller se faire religieuse, dans le soi-disant but de servir l'humanité, quand elle offense la nature en faisant couler les larmes d'un père ou d'une mère chérie, de toute une famille qui l'adore et dont elle se sépare à jamais !

Nous plaignîmes donc de cœur la riche, la brillante jeune fille qui venait de nous quitter, et nous fîmes des vœux sincères pour qu'elle reconnût son erreur lorsqu'il était encore temps d'éviter à son père ce dernier malheur, et à elle un cruel repentir.

Cette intéressante jeune personne appartient à une famille fort riche et considérée, à qui ni la fortune ni la considération ne purent épargner les tristes résultats d'une chute que la plus pauvre, la plus simple des femmes sait éviter quand dans sa poitrine elle sent battre un vrai cœur de mère.

On devrait tout excuser aux femmes tant qu'on ne s'occupera pas sérieusement de leur éducation ; mais on ne

doit jamais pardonner aux mères qui abandonnent leurs enfants pour se livrer au torrent des passions!

Mais les exemples de la corruption des mœurs, qu'on signale avec indignation ou mépris dans le peuple, sont souvent accueillis avec un sourire encourageant, avec d'obséquieuses salutations, quand ils se montrent sous la splendeur d'une grande fortune ou entourés du prestige d'une couronne!

Détournons les yeux de ces scènes affligeantes qu'on rencontre partout, plus ou moins en relief, selon le talent des acteurs qui les reproduisent, et réconfortons-nous en présence de celles qui font honneur à l'humanité.

Ainsi que la vue se récrée à l'aspect d'un beau site ou d'une production de maître représentant un beau sujet, de même l'esprit aime à se reposer dans la contemplation de la conduite des cœurs nobles et vertueux.

Dans mon humble jugement, j'ai toujours trouvé que les poëtes et les peintres ont tort de reproduire dans le drame et sur la toile, avec tant de vivacité, les passions qui dégradent l'espèce humaine; la littérature et les beaux-arts ne devraient jamais s'attacher qu'à faire ressortir les beautés morales et naturelles, à perpétuer les actions et les scènes ennoblissant l'homme et produisant sur l'âme de ceux qui les voient représentées soit dans un tableau, soit sur le théâtre (cette éloquente école si détournée de son but!), l'impression salutaire de la vertu, et non pas l'image repoussante du vice.

Porter sur le théâtre les vices et les crimes des temps passés, c'est chercher, dit-on, à en guérir la génération actuelle. Il semble pourtant que la constante succession des fléaux transmis de siècle en siècle jusqu'à nous démontre bien l'inefficacité de cette méthode. Pour opérer cette guérison si importante et si souhaitable, il faudrait, ce me

semble, une méthode plus capable de mieux diriger l'éducation morale des peuples, en les préparant dès l'enfance à adorer la vertu et à détester le vice, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente.

Le saint amour de la famille, qui fait la base principale du grand, du noble amour de la patrie, m'offre dans deux maisons de Rome des tableaux intéressants et fort dignes d'être imités. J'y reposerai donc ma pensée attristée par l'aveu affligeant que vient de nous faire la charmante Polonaise.

Une de ces maisons est habitée par une grande famille: un mari, une femme et huit enfants élevés tous sous le toit paternel. On y met en pratique les vertus traditionnelles de la matrone romaine et du sévère républicain. C'est assez de l'avoir connue pour comprendre que les mœurs pures, la vraie noblesse, celle du cœur, et les principes austères d'une saine morale existent encore chez le peuple romain, malgré tous les bouleversements qu'il a éprouvés et l'abaissement dans lequel il se trouve. Aussi digne Romain que chrétien éclairé, le chef de cette estimable famille, M. F***, déplore sincèrement que son ami Mastaï Ferrati, à qui il donna jadis l'hospitalité, et qu'il aime toujours avec dévotion, ne réalise pas, devenu Pie IX, les espérances qu'on avait mises en lui; son esprit solide, imprégné de la douce doctrine du Christ, si pleine de simplicité, prévoit avec douleur le résultat, définitif, dit-il, des abus existant de longue date. Un de ces jours derniers, dans une excursion que nous fîmes, accompagnées de lui et de ses filles, il me parlait avec profondeur et d'un air fort attristé, sur l'état politique et moral de Rome. En passant à l'endroit où ont lieu les exécutions capitales, ses traits nobles et calmes se contractèrent visiblement; il me montra ce lieu sinistre avec un geste éloquent d'horreur.

« La suppression du pouvoir temporel ajouta-t-il, devient de plus en plus nécessaire ; dans notre siècle surtout, il est une honte et une calamité pour notre religion. Au temps où nous vivons, tout le monde comprend que, l'envoyé d'un Dieu ayant prêché la paix, la charité, le pardon des offenses, celui qui le représente ne doit pas se servir, comme les rois de la terre, d'une loi inouïe qui leur permet de faire tuer leurs semblables. Son tribunal doit être tout d'amour, jamais de sang..... »

J'étais à peine entrée en Italie, que plus d'une fois le développement de cette idée a frappé mon oreille, et je me demande quel sera le résultat final du nouveau mouvement qui s'y prépare... Que d'autres, plus compétents que je ne le suis pour aborder un aussi grave sujet, prononcent. Quant à moi, je ne fais qu'écouter et passer.

Le digne père de famille dont je viens de rapporter à peine quelques mots n'est pas un savant, ni un brillant littérateur faisant des phrases pour attirer l'attention de ceux qui l'entendent ; il est mieux que tout cela, c'est un penseur. Fort simple dans l'exposition de ses idées, et n'ayant aucunement la prétention de les imposer à personne, il marche prudemment, droit et ferme dans ses convictions, à travers les clameurs sourdes qui s'échappent çà et là des poitrines romaines !...

Dans la seconde maison dont je parle plus haut, habite depuis vingt-quatre ans une famille portugaise d'un mérite peu vulgaire, et recommandable pour les belles qualités du cœur et pour l'esprit éminemment religieux qui la distinguent. C'est une des très-rares familles du midi qui conservent en toute plénitude, au milieu des idées nouvelles qui se font jour parmi la société actuelle, la fermeté des croyances de leurs ancêtres. Sa vie s'écoule dans l'exercice de toutes les vertus domestiques, qui lui réconfortent l'âme

loin de la patrie après laquelle elle soupire sans cesse, quoique tous les membres de cette famille vivent ensemble à Rome. Le long séjour qu'elle a fait dans cette ville paraît l'avoir identifiée avec les habitudes romaines, comme elle s'est familiarisée avec la belle langue qu'on y parle. Mais peut-on jamais oublier le charme de la terre natale, ce charme particulier, indéfinissable qui nous attache au coin de terre quelconque sur lequel nous avons fixé nos premiers regards, où nous avons reçu nos premières inspirations ? L'image lumineuse de la patrie est toujours présente à ceux qui en sont éloignés, et attire puissamment vers elle les nobles, les intimes élans du cœur, si ce cœur n'a pas été desséché par l'indifférence, au contact des passions arides d'un monde sans poésie !

Une fille du roi déchu don Miguel, très-intéressante jeune personne, a été élevée par cette famille portugaise et y vit entourée de tendres soins, d'un dévouement sincère qui la dédommagent d'un certain rang auquel elle aurait droit si la fortune n'avait pas tout à fait abandonné son père. Douée de précieuses qualités du cœur et d'une grande droiture d'esprit, cette digne jeune fille, en se livrant, près de l'estimable famille qui l'adore, aux occupations de son sexe et à l'étude de la harpe, semble cependant plus heureuse que bien des grandes princesses entourées du faste et de la considération factice des cours ! En la voyant si douce, si modeste, si simple, on ne pourrait se douter qu'elle est une descendante de l'illustre maison de Bragance.

Le chef de la famille où vit cette jeune personne était autrefois secrétaire de don Miguel, et il le suivit dans l'exil quand ce prince fut chassé du trône de Portugal par son frère don Pedro, premier empereur du Brésil. Ayant abdiqué et cédé à son fils la couronne de ce vaste empire, don Pedro passa, comme on sait, en Europe, et vint livrer ba-

taille à-don Miguel ; il combattit en brave soldat sur les remparts de Porto (asile hospitalier du royal expatrié Charles-Albert), et, ayant été proclamé roi de Portugal, il abdiqua de nouveau en faveur de sa fille Marie II, née à Rio-Janeiro.

Femme compatissante, reine énergique, épouse vertueuse et modèle des mères, cette noble et digne fille d'une sainte princesse dont le Brésil vénère encore la mémoire et du grand prince qui proclama l'indépendance de cet empire, sut braver avec dignité les orages des partis qui s'agitèrent sous son règne, et élever ses enfants dans les principes les plus solides d'amour et de morale.

Plaise à Dieu que ces principes se développent toujours sous l'influence du progrès moderne chez son fils aîné, le jeune roi actuel du poétique Portugal (1) !

LE TOMBEAU DU TASSE

Quand la main de fer de l'infortune pèse sur un homme de génie et enchaîne sa vie au poteau de la douleur, les rayons qui jaillissent de ce foyer divin répandent une lumière plus brillante, une chaleur plus douce, plus vivifiante que si le malheur ne l'avait jamais visité.

L'esprit jouit et s'exalte sous l'influence d'une belle poésie ; le cœur s'intéresse aux malheurs du poëte et gémit de ses gémissements, quand ce poëte se trouve placé sous l'oppression d'un despote ou sous l'ingratitude des hommes, loin de sa patrie ou dans son propre sein. Dans son exil à Tomes dans le Pont-Euxin, Ovide modulant ses *Tristes ;* le Camoëns languissant dans la misère après avoir illustré

(1) A l'heure où nous publions ces lignes, Pedro V n'existe plus ; il est mort en 1861. Son frère Louis Ier lui a succédé.

sa patrie par son courage guerrier et par ses chants sublimes ; Dante, ce Titan de la poésie moderne, errant fugitif de ville en ville, et élevant dans sa *Divine comédie* le plus grand monument de gloire littéraire à la chère patrie dont une faction antipatriotique l'avait exilé ; André Chénier, ce beau génie de la France, montant sur l'échafaud et y laissant cette jeune tête qui renfermait, si jeune encore, tant de précieuses choses ; Antoine-Joseph, chantre brésilien, expirant dans la foi du Christ, avec tout son amour et ses tendres souvenirs natals, sur le bûcher du saint Office, à Lisbonne ; Kœrner changeant sa lyre pour l'épée et mourant pour sa patrie à la bataille de Leipzig ; Milton, le grand poëte républicain, arrêté par ordre de Charles II pour avoir fait l'apologie de la sentence qui condamnait le malheureux Charles I^er^ ; tant d'autres génies qui composent la série illustre d'infortunés de cet ordre dans les diverses circonstances de la vie ; et enfin le fameux chantre de la *Jérusalem délivrée*, jeté au fond d'un cachot, et refoulant dans son cœur les larmes d'un amour malheureux ; le Tasse, que la liberté reconquise et les hommages qui la suivirent ne purent jamais arracher à la sombre tristesse dans laquelle il languit et mourut : toutes ces âmes d'élite, dis-je, recevant le sacre de l'infortune et du martyre, n'excitent-elles pas un intérêt plus vif, plus touchant chez celui qui lit leurs œuvres, que ces hommes de génie qui vécurent ici-bas, toujours bercés mollement par la brise du bonheur ?

Quel est le cœur sensible qui pourra lire sans être profondément ému les compositions de la sublime Lesbienne qu'engloutirent les flots de Leucate ? et qui ne donnera une larme à Héloïse, quand on parcourt ces tendres, ces éloquentes pages dans lesquelles, au fond même du cloître, elle versait toute son âme en s'adressant à son cher Abélard ?

Le cœur humain, quelque mal qu'on en dise, ressent

toujours, au fond, une sympathie irrésistible pour tous ceux qui souffrent sous le poids d'une grande infortune.

Peu de jours après mon arrivée à Rome, je me suis empressée de me rendre à l'église du couvent de Saint-Onufre pour y visiter le tombeau du Tasse. Il était trois heures de l'après-midi lorsque nous arrivâmes au haut de la colline Janicule, où se trouve ce couvent. L'église était fermée, et un profond silence régnait autour de ce dernier asile du poëte. Mon enfant et moi nous nous promenâmes pendant quelques instants sous les petites arcades où des sépultures indiquées çà et là augmentaient la mélancolie de ce lieu.

Je sonnai deux fois à la porte du couvent pour qu'on vînt nous ouvrir l'église. Personne ne paraissait. Ne voulant pas descendre le Janicule sans avoir accompli le projet qui m'y avait amenée, je sonnai de nouveau : l'écho seul répondit à cet appel. Enfin ma persistance triompha ; je vis une fenêtre d'en haut s'ouvrir, et une tête de moine y apparaître. J'exprimai alors le désir de visiter l'église, et aussitôt le bon paresseux, qui dormait paisiblement la *siesta* avec ses confrères, eut la complaisance de descendre et de nous ouvrir l'église.

Tout à l'entrée de celle-ci, du côté gauche, se trouve le monument érigé dernièrement au grand génie de Sorrente, au malheureux prisonnier de Ferrare. Une statue de beau marbre, mais fort loin encore de la perfection de celles de Torwaldssen, et de Canova, représente le poëte entouré de tous les attributs de son génie ; des bas-reliefs et des inscriptions indiquent ses ouvrages, sa vie et sa mort. Sous une dalle du pavé reposent ses restes mortels apportés du couvent attenant à cette église, où il passa ses derniers jours, livrant aux austérités du cloître ce corps et cet esprit

affaibli par le chagrin qui le consumait. Le bon moine se donnait inutilement la peine de nous expliquer les sujets représentés dans cette chapelle, sujets qui avaient rapport à la vie du Tasse, si connue. Je regardais, mais mon esprit était tout préoccupé de la triste fin de ce génie qui laissa à l'Italie ses riches trésors, et dont les œuvres avaient charmé tant de fois mes instants de loisir sous mon beau ciel natal. Maintenant, en face de sa tombe, je voulais une prière pour la lui offrir, et je la trouvai dans une larme qui, là, se confondit inaperçue avec les hommages silencieux que tout étranger arrivé à Rome ne manque pas d'aller rendre à l'amant malheureux d'Éléonore, dans ces lieux où s'exhala, avec sa vie, son dernier soupir pour elle !...

Pour la première fois j'ai regretté la sévérité qui interdit aux femmes d'admirer les œuvres d'art renfermées dans les couvents des religieux. Ces bienheureux moines, dont un certain nombre sait si bien tirer parti de sa béatitude, peuvent parler aux femmes en toute liberté au dehors, mais leur règle ne leur permet pas de les laisser pénétrer dans l'intérieur de leur sainte habitation pour qu'elles puissent avoir l'innocent plaisir de contempler en artistes ou en simples amateurs les peintures que de grands maîtres y ont laissées !

Plus que tous ces objets d'art, que, du reste, on trouve en si grand nombre partout en Italie hors des couvents, j'aurais voulu voir la cellule où le Tasse mourut, les objets qu'il toucha de ses mains et qu'on y conserve encore ; j'aurais voulu descendre au jardin pour voir le tronc de l'arbre favori sous lequel il s'asseyait souvent dans ses moments mélancoliques, l'imagination toute pleine des diverses scènes de sa vie agitée ! Cet arbre était un chêne dont le feuillage ombrageait encore, au commencement de ce siècle, la place où le Tasse aimait à aller se reposer. On

dit que ce chêne séculaire a été renversé par un ouragan en 1842 seulement, deux siècles et demi après qu'un ouragan moral avait emporté le dernier souffle du poëte !

L'église de Saint-Onufre renferme aussi les tombeaux du poëte Alexandre Guidi, de Barclay, l'auteur de l'*Argenis*, et du célèbre polyglotte Mezzofanti, ainsi que quelques fresques du Pinturicchio, etc. Mais ma pensée était trop absorbée par le souvenir du Tasse, qui m'avait attirée dans ce lieu, pour que je pusse fixer mon attention sur les objets qui ne me parlaient pas de lui.

LA VOIE APPIENNE

Parmi les gigantesques et admirables travaux des anciens Romains qui surprennent l'esprit des modernes, on place en premier ordre la voie Appienne, commencée par le censeur Appius Claudius, dont elle tire son nom, et continuée depuis par ses successeurs, qui eurent à surmonter de grandes difficultés à travers les rochers inaccessibles, les marais Pontins, etc., pour la prolonger de Rome jusqu'à Capoue.

C'est sur les deux bords de cette voie qu'on déposait généralement les restes des personnes riches.

Les ruines qu'on y remarque encore dans la partie confondue avec la campagne de Rome, et qui sont l'objet de fouilles récentes, excitent le plus grand intérêt et fournissent aux archéologues une ample matière d'études et de discussions.

Souvent, vers le coucher du soleil, lorsque ma fille et moi nous sortons d'une église ou d'une galerie, les yeux fatigués d'examiner les beautés qu'elles renferment, nous donnons l'ordre au cocher de nous conduire vers la porte Capena,

et nous nous trouvons sur cette voie, où chaque jour un objet nouveau attire notre attention et rafraîchit notre mémoire au milieu du plein air, de la campagne la plus solennelle et la plus éloquente de toutes les campagnes désertes.

Aujourd'hui nous y sommes retournées encore, non pas à l'heure habituelle ni seules comme les autres fois, car notre excursion devait être longue à travers les grandes solitudes qui commencent aux portes de Rome !

La matinée était belle et sereine; le doux soleil d'avril versait ses rayons bienfaisants sur cette vaste plaine solitaire, et éclairait un superbe horizon en dessinant la ceinture de montagnes qu'on découvre au loin. Le printemps si radieux, si parfumé sous le ciel d'Italie, répandait partout ses gracieux sourires, et contrastait singulièrement avec la mélancolique pensée que nous inspiraient les ruines des tombeaux de la voie Appienne.

Ma chère Polonaise, son père et un ecclésiastique piémontais qui est presque toujours avec eux à Rome, nous accompagnaient dans cette excursion, ainsi qu'un Français et un Belge. Le premier est un homme d'environ soixante ans, qui a passé une partie de sa vie à voyager ; il conserve, à son âge, un caractère gai et les manières de la bonne compagnie. Le second réunit le sérieux du magistrat, dont il exerce les fonctions dans son pays, à beaucoup d'érudition et à une délicatesse de manières qui est l'apanage d'une éducation distinguée.

Le père de la jeune Polonaise désira d'abord visiter les catacombes de Saint-Sébastien ou Saint-Calixte, et nous nous rendîmes à cette église. Un capucin se présenta pour nous servir de guide, et, avant de nous conduire, il nous montra dans une des chapelles de l'église les reliques de quelques-uns des martyrs, trouvées dans les catacombes; il nous fit voir aussi un morceau de la colonne où saint Sé-

bastien fut attaché, ainsi qu'une des flèches qui furent arrachées de son corps après le supplice, et la pierre conservant l'empreinte de deux pieds qu'il dit avoir été ceux du Christ lui-même. Puis il distribua à tous les visiteurs de petits cierges attachés au bout d'un bâton, et nous descendîmes ainsi dans les sombres demeures dont l'origine a été tant discutée par ceux qui se sont occupés de l'histoire de cet immense et inextricable réseau de chambres, de corridors, de galeries souterraines s'étendant dans diverses directions autour des remparts de la ville et dans la campagne, et qu'on appelle catacombes de Rome !

Nous nous trouvions dans une des soixante galeries environ qui sont connues, et l'on estime, dit-on, qu'il y en a trois fois plus encore à découvrir.

C'était quelque chose de fantastiquement lugubre que de voir les lumières portées par nous, isolées les unes des autres, vacillant sous les voûtes noircies de ces catacombes au milieu desquelles nous marchions deux à deux en projetant notre ombre sur toutes les tombes vides dont on avait tiré les restes d'un martyr, et d'autres qui y avaient été déposés autrefois. Ce dédale de corridors étroits, de galeries remplies de l'un et de l'autre côté, de tombes ouvertes, où l'on ne pourrait errer sans guide, était à peine éclairé par les petites torches que nous tenions à la main. Le guide s'arrêtait à chaque pas pour nous indiquer la place où avaient été trouvés les ossements d'un saint : ici, une inscription; plus loin, les débris d'un autel, etc. Il répétait ses paroles étudiées, et les accentuait avec une onction profonde et habituelle.

Tandis que le bon moine, ignorant que ces vastes souterrains avaient été naguère une carrière d'où les Romains retiraient les matériaux pour construire leur ville, les montrait aux visiteurs comme ayant été pratiqués par les pre-

miers chrétiens, je me recueillais, moi, tout émue, dans mes pensées ! Sur le même sol obscur et humide de ce labyrinthe sépulcral, sanctifié par les premiers chrétiens de Rome qui venaient dérober ici à leurs persécuteurs la célébration des cérémonies religieuses, je sentais redoubler mon admiration pour cette petite légion de vrais croyants, si grande, si sublime par son courage, sa persévérance et son abnégation, travaillant pour faire fleurir un principe d'où devaient émaner l'amour, la paix générale, le bonheur pour le genre humain. Et le souvenir trop affligeant de tant de siècles de calamités morales après l'œuvre des martyrs, ainsi que la réalité actuelle, se présenta à mon esprit et l'attristèrent profondément !

Je fus heureuse de revoir la lumière du jour ; le beau soleil du printemps chassa mes sombres pensées, et je pus me livrer à la contemplation des autres objets qui s'offraient à mes yeux. Pour plaire aux personnes qui étaient avec nous, nous descendîmes à la petite église de *Domine quo vadis?* « Seigneur, où allez-vous? » C'est là que la légende fait apparaître le Christ à saint Pierre lorsque celui-ci cherchait à s'éloigner de Rome, où il devait se laisser sacrifier au triomphe de la religion chrétienne ; sur une pierre placée au centre de l'Église on montre la copie fidèle de l'empreinte des deux pieds que nous venions de voir à l'église de Saint-Sébastien. En nous trouvant tout près du chemin qui conduit à l'ancienne route d'Ardea, nous le suivîmes après avoir examiné les ruines du tombeau de Priscilla, en face de la petite église *Domine quo vadis?* pour aller voir les colombarias des affranchis d'Auguste et de Livie. C'était la seconde fois que je descendais dans ces étranges édifices sépulcraux bâtis par les Romains pour y déposer dans des urnes les cendres de leurs affranchis, dont on brûlait les corps après leur mort, usage répugnant qui

commença à disparaître depuis le règne des Antonins.

J'avais besoin du grand air, et je le respirai enfin en sortant de ce dernier colombaria, où la curiosité m'avait amenée. Nous continuâmes notre excursion en reprenant la *via Appia*, où nous nous arrêtâmes pour examiner le tombeau de Cécilia Metella, mausolée gigantesque et le mieux conservé de son époque. Le peu qui reste de cette admirable tombe donne une idée de sa magnificence passée. Tout à côté, nous visitâmes le terrain où l'on voit encore les vastes débris du cirque de Romulus, fils de Maxence, et nous cueillîmes, en nous en éloignant, quelques fleurs sauvages épanouies sur ce coin de terre si désert maintenant, là où jadis une foule immense faisait entendre des applaudissements bruyants mêlés aux sons de la musique qui, du haut des tours, excitait à la course les chevaux et les cochers.

Les tombeaux de la voie Appienne, ou, pour mieux dire, les débris qui en restent, commencent à se montrer ici plus rapprochés les uns des autres. Notre voiture roulait sur les dalles antiques découvertes dans ce siècle, et, de l'un comme de l'autre côté de la route, quantité de ruines, de tombes, de palais, de colonnes, de villas, se présentaient à nos regards et attiraient plus ou moins notre attention. Ici, un monticule, que l'on croit être le tombeau de Sénèque, désigne la place voisine où était sa villa. C'est ici, dit-on, qu'il reçut, étant à table avec Pauline sa femme et deux amis, le message de Néron, et qu'il se fit ouvrir les veines. Là, les ruines de l'immense villa des Quintillini, ces riches frères que l'empereur Commode fit tuer pour s'emparer de leur fortune. Partout un souvenir, une ruine, s'offre à l'étude de l'archéologue, à la curiosité de l'amateur, à la méditation du philosophe qui aime à voir dans le passé, à réfléchir sur le présent, et à espérer dans l'avenir !...

En parcourant plus loin la voie Appienne, je fixai mes regards sur les ruines d'un temple, d'un mausolée où croissent maintenant des plantes qui envahissent l'œuvre périssable de l'homme !

Je cherchais en vain parmi les débris des tombes quelques-unes de celles dont j'avais pensé trouver encore les restes. Mais là, comme ailleurs, le voyageur éprouve souvent une grande déception quand il ne compte pas sur les ressources de son imagination pour se représenter les œuvres de l'antiquité qu'il visite.

— Il ne plaît pas toujours aux descendants de conserver les noms qui se sont rendus honorables par d'illustres dangers, des entreprises magnanimes ou des vertus difficiles ! Les générations, méprisant leurs ancêtres, ne se trouvèrent point satisfaites en détruisant ou en abandonnant leurs œuvres admirables ; les cendres et les os recueillis dans les tombes par des mains pieuses furent souvent arrachées à leurs urnes, jetées au vent ou livrées à l'indifférence des multitudes. —

Aucun soin ne m'a jamais paru plus sacré que celui que les vivants mettent à vaincre, pour ainsi dire, autant qu'on peut le faire, le temps et la mort elle-même, en conservant par des cérémonies et des honneurs, soit publics, soit particuliers le souvenir des morts.

On voit dans tous les temps, chez les nations civilisées, chez les barbares, et même chez les sauvages, les soins pieux avec lesquels, au moyen du feu où de différents baumes, on s'efforçait de préserver les restes mortels d'une complète destruction et à perpétuer la mémoire des morts par quelques signes exposés à la vénération publique. Ceux qui ont dans l'esprit un rayon de lumière pour percer les ténèbres de l'avenir, et dans le cœur un vrai sentiment religieux, ne voient jamais sans une mélancolie pieuse

et un respect profond les sépultures, dernier asile ici-bas où chacun doit inévitablement descendre.

Aucune profanation ne saurait donc égaler celle dont les tombes ont été l'objet, ici et ailleurs, dans les temps reculés et même de nos jours.

Nous nous éloignions toujours de la ville, au milieu de ces innombrables débris, en regardant de temps en temps cette immense campagne inculte, où les bestiaux et quelque rare passant foulent les os des illustres Romains. Là, c'était la place du fameux combat entre les Curiaces et les Horaces. Où sont-ils, les débris des cinq tombes de ces braves mourant si héroïquement pour leur patrie? Où est celle de la malheureuse Camille, qui devait en être tout près? Pas une seule pierre de ces tombes auprès de laquelle le voyageur puisse méditer sur ce terrible événement!

L'archéologue Canina considère pourtant comme les tombeaux des Horaces et des Curiaces les débris qu'on voit au cinquième mille de Rome, à droite quand on sort de la ville : « une éminence de terre sur un soubassement de construction étrusque. » On cherche, par des fouilles récentes, à s'éclairer sur les ténèbres que les siècles et les ravages des générations passées ont jetées dans cet immense dédale souterrain que le travail de plusieurs générations futures pourra à peine mettre au jour.

Arrivé à Casale, énorme tombeau circulaire qu'on dit être celui de Messala (Corvinus), l'ami d'Auguste et d'Horace, nous montâmes sur la cime, où l'on a bâti une maison et une cour, et d'où l'on découvre une belle vue. Puis, continuant jusqu'aux colonnes brisées d'un temple d'Hercule, nous retournâmes sur nos pas jusqu'à moitié de la route que nous venions de parcourir. De là, nous prîmes un chemin à travers la campagne pour aller voir une basi-

lique et deux tombeaux magnifiques, dernièrement découverts.

Les bas-reliefs des tombeaux sont d'un travail remarquable ; l'admiration qu'ils excitèrent en moi me récompensa bien du sacrifice que je faisais de descendre encore dans les chambres sépulcrales pour les voir à l'aide de torches qu'allume le guide pour qu'on puisse les examiner. On y a aussi découvert le pavé antique à larges dalles, bien différent de celui de la Rome actuelle, où l'on nepeut faire quelques pas sans se fatiguer les pieds au contact des petites pierres dont il est composé. On voit partout, dans les travaux modernes de ce pays, que les Romains ont dégénéré jusque pour les choses les plus simples.

Pour visiter des endroits où les voitures ne pouvaient aller, nous ordonnâmes au cocher d'aller nous rejoindre à une certaine distance, et nous poursuivîmes notre excursion à pied pendant quelque temps. En marchant alors au milieu de cette campagne déserte, ou plutôt sur cette vaste tombe où tant de gloires et tant de splendeurs sont ensevelies, j'éprouvai une émotion à la fois de grandeur et de tristesse dont je ne saurais me rendre compte. L'herbe printanière au milieu de laquelle nous marchions se courbait mollement au souffle de la brise qui portait à mes oreilles mille récits mystérieux de ces vieilles générations que nous foulions en marchant! J'entendais à peine les paroles des personnes avec qui nous nous trouvions. Mon âme avait soif de cette plénitude de sensations que m'offrait la campagne solennelle de Rome, et j'y buvais à longs traits des inspirations que ma pauvre plume ne pourrait rendre! Lorsque quelqu'un de ceux qui nous suivaient m'interrogeait ou me faisait remarquer quelque objet, je lui répondais machinalement, car j'étais toute préoccupée de la succession des événements qui transformèrent cette

partie de Rome, si splendide, si animée jadis, en une plaine morte et déserte. De chaque brin d'herbe comme de chaque ruine, il me semblait entendre sortir un murmure contre les générations qui l'ont ainsi transformée, et aussitôt mon imagination me représentait tant de peuples divers exterminés par ces redoutables conquérants sur le sort desquels je m'apitoyais en foulant leur sol. Et une voix portée par la brise parfumée de l'Orient me soufflait à l'oreille : « Ils ont mérité leur sort, ces fiers Romains qui se présentaient en maîtres chez les autres nations, et les rendaient à jamais obscures pour illustrer aux dépens de leurs larmes, de leur sang et de leurs dépouilles glorieuses, la victorieuse Rome ! »

Et, en effet, enivrée dans la gloire de ses triomphes nombreux sur tant de nations renommées par les guerriers magnanimes et les grands génies qui les honorèrent, cette antique dominatrice du monde ignorait que la sage providence ne laisse agir et s'élever la tyrannie que pour la faire tomber de plus haut, et offrir au monde un exemple éclatant de sa justice éternelle.

Quelle dévastation exercée sur la despotique Rome fut jamais plus à déplorer que celle qui fut portée par ses guerriers féroces sur la splendide mère des arts, l'illustre, la savante, la philosophique Athènes?... « Entamé par le vorace Patrice Sylla, profané par les déréglements du triumvir Marc Antoine » et de tant d'autres, le grand foyer d'où jaillirent tous les rayons qui éclairèrent les nations postérieures est encore maintenant là comme un arbre majestueux calciné par la foudre, rappelant ces premiers envahisseurs qui éclipsèrent à jamais sa gloire, et la dépouillèrent les premiers de ses précieuses richesses.

Nous qui nous attristons aujourd'hui en contemplant les ruines des admirables monuments, des illustres tombes

élevés par le peuple-roi, demandons à son histoire ce qu'étaient devenus les monuments, les tombes non-seulement des peuples lointains dont il conquit les territoires, mais encore ceux de l'Italie elle-même, élevés par les belliqueux peuples étrusques et d'autres auxquels il succéda! Où étaient les tombes de ces illustres princes, celles des Énée, des Évandre, etc., déjà entièrement oubliées de son temps? Et nous sentirons que le sort de tous ces peuples, surtout du plus éclairé de la terre, fut bien plus à plaindre que le sort des Romains eux-mêmes.

Tandis que l'image éplorée de la savante et malheureuse Grèce remplissait toute mon imagination, et attirait vers elle le sentiment de pitié que sa puissante rivale m'inspirait, nous arrivâmes aux ruines d'un temple sous les portiques duquel se tenaient de blanches vaches que, moyennant quelques *baiocchi*, un pâtre eut la complaisance de traire pour nous.

Pendant que ma fille et les personnes qui nous accompagnaient se désaltéraient à mes côtés avec le lait des prêtresses actuelles de ce temple antique, j'examinais avec curiosité une des arcades en ruines qui soutiennent encore cette voûte délabrée sous laquelle jadis on portait des offrandes et des vœux au Dieu qu'on y venait adorer, et qui couvre maintenant une étable!

Le soleil déclinait déjà beaucoup lorsque, parvenant à surmonter les difficultés opposées à notre passage par un ruisseau profond qui traverse la campagne du côté où nous nous trouvions, nous arrivâmes au bois sacré, groupe d'arbres au sommet d'une petite colline, où, selon la tradition, le pieux Numa allait méditer après ses entretiens mystérieux avec la nymphe Égérie. Un silence profond régnait dans tous ces lieux, et leur donnait un aspect plus solennel et plus imposant à cette heure où le soleil, baissant à l'occi-

dent, baignait avec la douce lumière de ses derniers rayons toute la plaine qui se déroulait à nos yeux. La voix de quelques bergers que nous rencontrions çà et là, et l'aboiement des chiens, troublaient seuls le silence de ces solitudes que nous traversions à la recherche des ruines du *Miroir* de la nymphe dont le nom donna à cette plaine une mystérieuse célébrité. Nous avions visité, vers le milieu de cette course, les ruines du temple de Camène, ou, selon d'autres, de Bacchus, rappelant dans ce désert les bacchanales du paganisme qui passèrent, travesties avec de modernes formes et sous d'autres noms, jusqu'aux temps modernes.

Jamais aucune promenade ne m'avait impressionnée comme celle que je faisais au milieu de cette vaste plaine embrassée par un horizon splendide, et couverte d'un immense linceul de verdure enveloppant tant de ruines humaines et artistiques !

— Morne et solennel, le silence de la vallée Égérie inspire au pèlerin un je ne sais quoi de poétique mélancolie qui se divinise, pour ainsi dire, au souvenir des rites mystérieux du bon roi. Salut, ô fontaine historique, antre vénérable dont on voit à peine les vestiges, mais où le faible murmure de l'eau, la paisible solitude qui t'environne, la brise qui passe gémissante sur les broussailles de tes bords, suffisent pour réveiller dans l'esprit de ceux qui te contemplent un monde de souvenirs.

Et moi qui avais refusé du lait sous les ruines d'un temple antique, j'ai trouvé du plaisir à me désaltérer dans les eaux de cette fontaine, que des historiens actuels placent dans un lieu différent de celui qui a été longtemps indiqué au voyageur comme le véritable.

En rejoignant notre voiture, nous rentrâmes à Rome par la porte Capena, près de laquelle sont les ruines des thermes du fratricide empereur Caracalla. De toutes les magnifi-

cences qu'ils contenaient il n'existe plus rien aujourd'hui, et, comme dans le cirque de ce tyran, tout est mort et taciturne.

Les siècles, dans leur marche dévastatrice, submergent partout les humaines grandeurs dans les abîmes du néant ! et la fureur des guerres, comme tant d'autres fléaux, se joignirent ici pour hâter le ravage des siècles !

LE VATICAN ET LE PAPE

Qui pourrait résumer dans une page tout un monde de souvenirs que ces noms réveillent dans l'esprit ! — Double colosse formidable armé de la foudre du ciel et du fer destructeur de la terre, le Vatican ne sera convenablement jugé par les divers peuples de la terre que lorsque le phare lumineux de l'Évangile, chassant l'obscurité qui enveloppe encore la plupart des esprits, les guidera dans leur véritable voie.

La plume d'une femme doit s'arrêter là ; car ce n'est pas à elle de développer un sujet si grave.

Je tracerai ici seulement l'impression que j'ai reçue en pénétrant pour la première fois dans le Vatican, en parlant au pape, et en écoutant ses paroles.

Lorsque je montais les vastes escaliers conduisant à ses superbes appartements de réception, un tumulte d'idées traversait mon esprit, ce rebelle compagnon qui se plaît souvent à franchir de son vol rapide les régions les plus lointaines, ou à remonter vers les siècles les plus reculés. Il me montrait maintenant les collines dites jadis sacrées par les *Vaticines*, auxquelles le siége splendide de la cour de Rome emprunta son nom ; dans la célèbre *Vaticane*, si transformée aujourd'hui, il m'indiquait les cirques, les jardins de

Caligula et de Néron, le champ triomphal où se préparaient les pompes superbes, les places où s'élevaient les temples magnifiques d'Apollon et de Mars, et tant d'autres monuments merveilleux dont il ne reste plus de traces. Puis des scènes plus récentes se succédèrent dans mon imagination, et parmi elles il me semblait entendre cette voix tonnante, arbitre des destinées des peuples et des royaumes, au son de laquelle rois et peuples courbaient la tête ; un puissant montait les marches du trône, un autre en descendait humilié.

J'étais là sous les voûtes, non pas d'un temple antique, d'un palais d'empereur romain, enrichis et embellis des précieuses dépouilles de la Grèce artistique, de la puissante et merveilleuse Égypte, mais dans la demeure du très-humble représentant du Christ sur la terre.

Des gardes et des domestiques en uniforme de la maison papale se pressaient dans les galeries et dans les salles que nous traversions. Arrivées à l'entrée du salon d'attente, je présentai à un employé du pape une permission timbrée du sceau de Sa Sainteté, et nous fûmes introduites. Quelques dames du grand monde, qu'un pieux sentiment ou la simple curiosité amenait dans ces lieux, nous y avaient précédées.

C'était vraiment un spectacle curieux que de nous voir là, habillées de noir, le voile sur la tête, assises sur de grands fauteuils rouges encadrés par d'énormes tableaux représentant diverses scènes dont fut témoin le Vatican, et pendant des quatre murs de la salle. Mais ce qui attirait le plus mon attention, c'était la physionomie de quelques-unes des dames qui m'entouraient. La princesse russe F***, la comtesse D***, la marquise P***, avaient l'air de penser à toute autre chose qu'à la bénédiction du Saint-Père. Avec ces physionomies contras

tait singulièrement celle d'une Américaine de Boston, assise à mon côté. M'ayant demandé si la jeune personne qui se trouvait avec moi était ma fille, elle ajouta avec tristesse, après ma réponse affirmative : « Quel bonheur que d'avoir ainsi son enfant près de soi ! » Puis elle me dit qu'elle était venue exprès à Rome pour y embrasser la religion catholique, malgré l'opposition que lui avaïent faite son mari et sa famille. « J'ai tout bravé pour suivre le catholicisme, me disait-elle d'un air contrit. Une seule chose me fait saigner le cœur, c'est quand je pense à une jeune enfant que Dieu m'a donnée, et que mon mari ne m'a point permis d'amener avec moi. Peut-être même ne la reverrai-je plus !... » Et une larme brilla dans les yeux de la mère que la nouvelle foi arrachait aux devoirs de la famille.

J'écoutais en silence cette touchante narration, et je me demandais quelle est celle qui suit le mieux le précepte du Christ, de la femme qui pratique de cœur les vertus d'épouse et de mère au foyer de la famille, ou de celle qui l'abandonne en y laissant dans le désespoir une fille et un mari qui l'aime et dont elle avait juré de partager le sort. Cette réflexion me porta naturellement à bien d'autres que le sujet dont on venait de m'entretenir et le lieu où je me trouvais me suggéraient amplement.

Quelle que soit la vénération que m'a toujours inspirée le suprême Pontife libérateur des huit cents opprimés en 1848, pour la grande cause de l'indépendance italienne, je n'avais jamais eu l'idée, en venant à Rome, de chercher à être reçue par Sa Sainteté. Ayant toujours eu en antipathie les formalités, je ne m'y soumets qu'avec effort, et lorsque j'espère être utile ou agréable à quelqu'un.

L'archevêque de T*** m'avait engagée à demander une audience particulière au Saint-Père, qui parlait volontiers aux personnes de Rio-Janeiro, qu'il avait visité dans le temps.

Mais ce furent particulièrement M. M*** et sa famille, les apologistes les plus enthousiastes et les plus sincères des vertus de Pie IX, qui me décidèrent à me soumettre à ces formalités par lesquelles il faut passer pour arriver jusqu'au souverain Pontife, dont les paroles suaves et édifiantes font aussitôt oublier tous les apparats de la cour pontificale.

Une demi-heure s'était écoulée lorsqu'on commença l'appel des quelques personnes qui devaient être, ce jour-là, admises séparément en la présence du Pape. La physionomie de la dame de Boston s'épanouit en entendant prononcer son nom, et elle me dit en se levant : « C'est la troisième fois que je vais avoir le bonheur de parler au Saint-Père, seul bonheur que j'aie éprouvé depuis que j'ai quitté ma fille. » Puis elle me serra la main, et s'éloigna. Pauvre mère ! pensais-je, puisses-tu n'avoir jamais à te reprocher d'avoir abandonné ton enfant dans un âge où la prévoyance maternelle serait son meilleur guide dans le monde !

Quelques instants après on prononça mon nom ; je me levai, et ma fille me suivit. Elle était émue en s'approchant du Pape ; moi, je l'étais doublement à la vue du vertueux Mastaï Ferrari, cet astre qui brilla un moment à l'horizon de l'humanité, et qui fit palpiter en 1848 le cœur de l'Italie, de l'espérance de voir réaliser la grande œuvre de sa régénération !

Il était vêtu d'une tunique blanche, et se tenait debout au fond de la salle, la main gauche appuyée sur une table où se trouvaient un crucifix, un livre et une tabatière. Sur sa physionomie rayonnait une expression de céleste bonté et d'onction que je n'avais jamais vues chez personne. A peine fûmes-nous arrivées près de lui, qu'il nous tendit la main ; je la baisai respectueusement, et ma fille suivit mon exemple. Puis il me demanda un peu difficilement dans ma

langue maternelle s'il y avait longtemps que nous avions quitté le Brésil, et si j'avais l'intention de me fixer à Rome, ajouta-t-il aussitôt en italien.

Ces premières paroles en portugais, la douce bonté avec laquelle elles furent prononcées par le chef de l'Église devant lequel je me trouvais avec tous mes souvenirs de la famille et de la patrie, produisirent sur mon cœur une émotion profonde, et sur mon esprit un effet tout merveilleux.

Je crus un moment apercevoir à travers un nuage pur et diaphane l'image des chers auteurs de mes jours ; un excellent père, victime de son dévouement, une tendre mère résignée dans la douleur adoucie par la religion catholique, qui lui versait dans l'âme la plus salutaire consolation ; l'un, mourant pour un pauvre opprimé dont il avait plaidé la cause ; l'autre lui survivant de quelques années pour consoler ce qui souffrait autour d'elle.

La vision s'évanouit... J'étais devant le Pape.

« Vous voyagez avec votre fille, » me dit-il, « n'avez-vous pas d'autres enfants ? » Je lui répondis en lui présentant la miniature de mon fils. En la prenant dans ses mains, il applaudit à ma pensée maternelle, et ajouta que j'étais la première mère qui lui apportait ainsi l'effigie de son fils, ne pouvant lui amener l'original. Puis il me demanda quelle était la jeune personne qu'on avait représentée à côté de lui. Apprenant que c'était la femme de mon fils : « Si jeune encore, et déjà marié ! » dit-il ; et il leur donna sa bénédiction.

Je lui racontai en peu de mots ma douleur causée par la mort de ma mère, ainsi que le but de mes voyages.

Des paroles consolantes et pleines d'onction s'échappèrent des lèvres de Pie IX, qui, dans son indulgente bonté, daigna louer mes sentiments de fille et de mère.

Il me conseilla de choisir Rome pour y fixer ma demeure ; Rome, dont le séjour, me dit-il, conviendrait à la situation morale où mon esprit se trouvait. Quelques considérations qu'il y ajouta me firent mieux apprécier la pureté de son cœur, et me convainquirent plus encore de l'ignorance où il est de ce qui se passe à Rome.

Son regard doux et calme brillait d'une étincelle divine à mesure qu'il parlait. Je me sentais comme subjuguée sous l'influence de ce regard, de ces paroles qu'il puisait dans la source de la vérité suprême. C'était bien là le digne, le vénérable chef de l'Église, le saint Pontife rayonnant de la lumière de la charité ; c'était là la vraie, la grande puissance spirituelle, plus capable de convaincre, et plus digne de triompher que toute autre puissance mondaine.

Si j'avais eu le mérite et l'éloquence de la femme de la Bible, j'eusse alors parlé à Pie IX du sujet le plus important qui occupe les esprits italiens ; j'aurais surtout plaidé pour ce grand problème que lui seul peut résoudre sans trouble, en raffermissant l'empire de l'Église par une mesure sage qui répugne aux intérêts personnels d'un certain parti, mais qui lui attirerait, à lui, les sympathies et les bénédictions des peuples ! Bon et compatissant comme il venait de se révéler, il accueillerait peut-être les réclamations exprimées par un cœur que l'amour de la paix et le progrès rallié par la religion dirigeraient seuls dans une telle démarche. Mais ma faible voix serait impuissante pour arracher son esprit à l'influence de son entourage.

Et nous avons quitté le Pape, ma chère enfant et moi, emportant avec nous et sa bénédiction et l'impression la plus religieusement sentie qu'avaient produite sur notre âme ses édifiantes paroles et l'accueil tout paternel qu'il daigna nous faire.

En écoutant ces paroles, j'avais oublié et le faste de la cour

papale qui choque tous les esprits versés dans les saintes maximes de l'Évangile, et tous les abus dont elle s'est entourée. Je voyais là un cœur renfermant de grandes vertus, qui pourrait faire le bonheur d'une portion de l'humanité s'il ne lui manquait pas l'énergie ! Et je déplorais que l'esprit de ce grand réformateur rêvé en 1848 ne se trouvât pas en harmonie avec son cœur. Je déplorais encore que des actes d'injustice et de tyrannie pratiqués en son nom eussent diminué la sympathie générale qu'il inspirait naguère, et fissent que sa puissance se confonde avec les puissances politiques du monde.

Quand on pénètre jusqu'auprès de ce pontife et qu'on l'écoute, il est impossible de ne point subir l'influence presque céleste de sa bonté; on se trouve dans une tout autre atmosphère que celle qui accable l'esprit de ses sujets !

« Sujets, » ai-je dit. Saint Pierre, l'humble serviteur de Jésus-Christ, s'arrogea-t-il jamais le droit d'avoir des sujets?

Oh ! par quel labyrinthe de contradictions les fastueux successeurs du saint apôtre, du simple pêcheur, ont-ils conduit son grand œuvre?...

Je l'avais oublié près de Pie IX ; je m'en aperçus de nouveau en le quittant et en jetant un regard sur cette moderne Rome !

Ce même jour, un certain prélat, après m'avoir demandé quelques renseignements sur mon pays, ajouta avec une franchise qui me parut fort déplacée envers une femme, surtout quand cette femme était brésilienne : « Le clergé du Brésil est très-démoralisé, n'est-ce pas, Madame? » — « Nous avons dans notre clergé, » répondis-je aussitôt en tâchant d'imiter sa franchise, « plusieurs ecclésiastiques remarquables par la pureté de leurs mœurs, leurs sentiments pieux et leur profonde instruction. Quant à ceux qu'il vous

plaît de généraliser sous le nom de clergé du Brésil, ils sont à peu près comme ceux du clergé de Rome, parmi lequel un certain nombre d'entre eux ont vécu et ont puisé de bonnes leçons. »

Le *sage* prélat se pinça les lèvres, sourit gracieusement, et passa de suite au sujet intarissable de la puissante nature du Brésil, dont les femmes, ajouta-t-il, ont beaucoup d'esprit! « Pardon, monseigneur, vous vous trompez, lui dis-je; les femmes de mon pays ont plus de cœur que d'esprit, car c'est surtout le cœur qu'on s'efforce d'y cultiver; c'est pourquoi elles se trouvent un peu dépaysées dans certaines villes d'Europe où le règne de l'esprit est si puissant. »

La plupart des hauts personnages qui forment la cour de Pie IX ne lui ressemblent en rien. Je ne pouvais donc pas être retenue par la vénération dans mon juste désir de faire comprendre à l'un d'entre eux que ce n'est pas au clergé de Rome de censurer celui du Brésil ou de quelque nation que ce soit, sous le rapport des mœurs. Ainsi ce ne fut pas seulement un sentiment de nationalité, mais aussi un devoir de justice, qui me fit vaincre ma répugnance naturelle à blesser qui que ce soit.

LE CAPITOLE ET LA ROCHE TARPÉIENNE

Tout le monde connaît la destination diverse de ces deux créations de la Rome antique, dont les noms planeront toujours sur l'histoire, l'un tout fier des souvenirs qu'il rappelle, l'autre réveillant l'image lugubre des victimes qu'on précipitait dans le Tibre.

La gloire et la mort avaient leur siége là tout près l'un de l'autre, et les applaudissements du triomphe se confondaient souvent avec les gémissements des condamnés.

Ces deux théâtres où se représentaient des scènes si diverses ont complétement disparu.

Sur la place du Capitole s'élèvent le palais sénatorial, le palais du musée et celui des conservateurs du sénat. Le mot *sénat*, désignant un édifice moderne de cette vieille colline, qui rappelle, parmi tant d'autres souvenirs grandioses, celui de l'imposante assemblée qui portait jadis ce nom, semble une dérision jetée sur le cadavre d'une puissance qu'on insulte ! Quant à ce qu'on appelle maintenant le Capitole, rien n'y répond non plus au souvenir que ce nom réveille dans notre esprit.

Au milieu de la place entourée par les trois palais dont je viens de faire mention, se trouve l'antique statue équestre en bronze de Marc-Aurèle. Michel-Ange éleva cette statue à l'endroit même où avait été brûlé vivant Arnaldo da Brescia, par ordre de cette Église mère qu'il avait osé vouloir réformer.

Une pluie fine commençait à tomber lorsque nous descendions près du grand escalier qui donne sur la place du Capitole, et par lequel j'avais voulu y monter. Un souvenir de tendre jeunesse, paré de toute la poésie que la brillante plume de madame de Staël prêta à sa Corinne, m'inspira le désir de voir, lors de ma première visite au Capitole, la place où elle avait imaginé le taciturne Oswald ramassant la couronne triomphale tombée de la tête de la séduisante héroïne. Je m'étais dirigée vers ces lieux, l'imagination remplie des éblouissantes pages qui les concernent; mais la poésie fit bientôt place à l'actualité réelle de ce lieu, que la pluie, en augmentant, rendait alors très-prosaïque. Nous franchîmes à la hâte l'escalier au pied duquel se trouvent deux lionnes en basalte, puis les statues de Castor et de Pollux, à côté des chevaux en marbres, etc., et, jetant un coup d'œil rapide sur tous ces objets, nous entrâmes dans le

bâtiment à droite. Là, dans la cour, les galeries, la salle de peinture, les appartements dits des Conservateurs, ainsi que dans le musée proprement dit du Capitole, nombre d'œuvres d'art antiques et modernes se présentèrent à nos yeux, et nous fournirent de quoi occuper agréablement cette journée pluvieuse.

Une statue colossale de Jules César, qui se trouve sous le portique, est, dit-on, la seule reconnue comme authentique. Des bustes et des statues de quelques papes, d'empereurs romains, de sénateurs et d'autres personnages, ornent la première salle des Conservateurs, au centre de laquelle est placée la fameuse Louve antique, allaitant Romulus et Rémus.

Parmi les statues et les bustes des Romains, on en voit plusieurs de Grecs illustres. La salle des peintures renferme la sainte Pétronille du Guerchin, son œuvre capitale, et autres tableaux de maîtres.

Dans une salle de ces appartements sont les célèbres fragments des *Fasti consulari Capitolini*, contenant la liste des consuls et des magistrats publics depuis Romulus jusqu'à Auguste. Les inscriptions impériales et consulaires depuis Tibère jusqu'à Théodose sont aussi conservées dans le musée.

Dans la cour de celui-ci sont les statues colossales de Minerve, de Diane, et la statue si célèbre connue sous le nom de Marforio.

En montant, les salles des empereurs, des philosophes, des gladiateurs, et d'autres nous offrirent des nouveaux objets intéressants, parmi lesquels nous remarquâmes, dans la première, les bas-reliefs qui représentent Persée délivrant Andromède, et dans la seconde, les bustes de Virgile, de Socrate, de Sénèque et de Sapho.

Mais le grand chef-d'œuvre de ce musée, c'est la Vénus

dite du Capitole. Elle est placée dans un cabinet particulier, où l'on voit aussi Psyché et l'Amour, Léda et le Cygne. C'est, en effet, une merveille d'art que cette Vénus, digne de sa célébrité.

Nous parcourions le musée du Capitole en portant çà et là notre attention sur les choses les plus remarquables qu'il contient, lorsque la statue d'Esculape se présenta à mes yeux, et changea le cours de mes idées. Mes regards, jusque-là attachés sur ces marbres, ces bronzes, ces peintures, qui me parlaient tant à l'esprit sans rien me dire au cœur, se fixèrent avec ravissement sur cette statue, dont la vue réveilla dans mon âme un cher souvenir qui n'y sommeille parfois que pour se réveiller avec plus de vigueur et plus d'éclat.

C'est le souvenir d'une sainte amitié qui s'est développée et fortifiée dans l'étude de cet art divin ayant pour objet le soulagement des maux physiques de l'humanité. Et, en quittant le musée du Capitole, j'appelais les bénédictions du ciel sur tous ceux qui, dans ce noble dessein, se livrent à l'étude de la science que le paganisme avait symbolisée par un dieu.

Dans un terrain contigu au musée du Capitole se trouve un jardin assez négligé ; un guide nous conduisit, à travers les légumes qu'on y cultive, vers une partie escarpée de la rive du Tibre. « Ici, nous dit-il, était jadis la roche Tarpéienne ! »

Le terrain et le cours de la rivière ont été tout à fait altérés par les révolutions des siècles, et la roche Tarpéienne des païens, ainsi que le fameux Capitole, n'existent plus que dans les pages de l'histoire.

LE TOMBEAU D'ADRIEN

OU LE CHATEAU SAINT-ANGE.

Les événements ténébreux qui se sont succédé dans l'intérieur de cet édifice sont bien connus de tous ceux qui ont étudié l'histoire de Rome depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. C'était naguère le somptueux mausolée de l'empereur Adrien.

Au sommet, où est maintenant l'ange de bronze, s'élevait autrefois la statue colossale d'Adrien, qui fut détruite, ainsi que toutes les statues remarquables dont ce mausolée était orné. On dit que, lorsque les Grecs s'y défendirent contre Vitigès, ils brisèrent plusieurs de ces statues pour les lancer contre les assaillants.

Les factions qui désolèrent Rome au moyen âge firent de cet édifice une forteresse dont Alexandre VI augmenta les défenses. Après avoir subi différentes modifications, il est actuellement occupé par la troupe française.

Quand j'y pénétrai, je ne pus me défendre d'un sentiment douloureux, en pensant à tant d'infortunés qui y gémirent sous le poids d'affreux tourments.

Avant de visiter le château, j'ai voulu voir les trois chambres souterraines, ou plutôt les trois trous qui servirent de prison au célèbre artiste Benvenuto Cellini, à Beatrix Cenci et à la belle-mère de cette déplorable victime! Le guide désigné par le commandant du château pour les montrer aux étrangers alluma une torche, et nous précéda dans cet affreux souterrain où la clarté du jour ne pénètre jamais. Une profonde pitié mêlée d'horreur s'emparait de mon âme à mesure que nous descendions dans ces lugubres repaires d'angoisses, où le génie et la douce beauté lan-

guirent sous l'oppression d'une volonté toute-puissante.

Ceux qui visitent avec un serrement de cœur les cimetières, ces dernières demeures des corps dépouillés de l'âme, que doivent-ils éprouver en pénétrant dans ces cachots lugubres où des malheureux se débattirent dans une obscurité profonde, livrés à la fois aux tortures morales et physiques? Cependant on se sentirait consolé de ce souvenir affligeant si, de nos jours encore, à la honte de la civilisation moderne, on ne voyait pas dans plusieurs pays des prisons à peu près semblables renfermer l'homme : l'homme, cet être moral qui s'irritera toujours plus qu'il ne s'améliorera sous le poids des châtiments cruels ou honteux ; l'homme qu'on n'a pas éclairé, qu'on n'a pas guidé de bonne heure dans la pratique de ses devoirs, et qu'on punit impitoyablement quand il y a manqué ! l'homme enfin qui saura bien comprendre la noble mission qu'il est appelé à remplir ici-bas, quand on verra partout, à la place des prisons affreuses et des casernes, des établissements d'instruction et de travail convenablement organisés pour que toutes les classes y trouvent à la fois la nourriture de l'esprit et celle du corps!

Mais il ne s'agit pas ici des masses innombrables de malheureux vivant encore dans les ténèbres de l'esprit, et d'où sortent les auteurs d'une partie des crimes qui infestent la société.

Ceux dont je déplorais le sort, en visitant le château Saint-Ange, n'avaient pas appartenu à cette classe. Les idées religieuses, les opinions politiques, quelquefois la fortune, avaient été la cause des malheurs de la plupart d'entre eux.

Je me sentais presque suffoquée en me courbant le plus possible afin de pouvoir parvenir jusqu'à la hideuse prison de Beatrix Cenci.

Qu'on se figure un petit espace où un homme ne pourrait s'étendre, entre deux murs noirs, humides, sales, sans le

plus petit rayon de lumière, ayant à peine en haut une étroite ouverture par où, nous disait le guide, on faisait descendre le pain et l'eau à la malheureuse prisonnière, et l'on aura une idée de ce qu'elle a souffert ! Mais ce n'était pas encore tout. Le supplice de la corde et de tous les instruments barbares que les chrétiens ne rougirent pas d'emprunter aux païens et de se servir pour flageller des chrétiens eux-mêmes, meurtrissait les membres de cette malheureuse.

Pauvre martyre ! tendre et noble jeune fille, qui subis à seize ans des tortures auxquelles auraient dû être soumis tes bourreaux ! Quel fut ton crime ? quelle fut la véritable cause de leur acharnement pour t'arracher un mensonge par lequel ils croyaient soustraire à la postérité la cause véritable de leurs fureurs contre toi ? — Leur cupidité inouïe !...

Je ne fais que répéter ce qui a été constaté par plusieurs témoignages que le tribunal sanglant présidé par Clément VIII ne put infirmer. On n'ignore plus aujourd'hui que la grande fortune de Béatrice Cenci fut la cause capitale de l'extermination de sa famille, et de cette mort infamante à laquelle, sous prétexte de parricide, on condamna cette infortunée, qui avait eu déjà à lutter contre un père infâme attentant à sa pudeur !

Ce monstre, qu'on nommait François Cenci, est trop connu dans l'histoire ténébreuse de Rome au seizième siècle, pour qu'il soit besoin de rappeler tous ses crimes.

Après avoir profané ce qu'il y a de plus saint sur la terre, et commis toutes les horreurs dont peut se souiller un homme ; sans crainte de Dieu, sans respect pour les lois humaines, hypocrite au dehors, dénaturé et barbare dans ses actes cachés, il succomba sous la main vengeresse d'un homme, et non pas sous celle d'une toute jeune fille.

Sa fin fut digne de sa scélératesse, et la nature n'eut pas à gémir dans l'expiation de ce crime monstrueux.

Mais, quand même cette punition fût partie de la main d'une fille qui défendait son honneur, cette fille devait-elle être condamnée à mort, par un saint pontife surtout ?

Du moment où François Cenci attenta à la pudeur de son enfant, ne perdit-il pas envers elle tous les droits de la paternité ? Et, dans ce cas, ne serait-ce pas un infanticide moral, une bête féroce dont elle aurait purgé la terre ?

La loi absout l'homme qui tue son semblable en défendant sa propre vie. Qu'est-ce que la vie en comparaison de l'honneur ? Qu'est-ce que l'homicide, l'assassinat commis en pleine route, en comparaison de l'attentat d'un monstre contre la pureté de sa propre enfant, sous ce même toit où Dieu l'avait placé pour qu'il fût le protecteur le plus zélé, le plus sûr de l'honneur de sa fille ?

Une personne, me racontant dernièrement ici un des traits de cruauté de ce scélérat, disait : « S'il eût été possible de donner mille vies à François Cenci, la main que les aurait étouffées n'aurait point encore assez puni l'énormité de ses crimes. »

Quoique je partage son horreur pour la mémoire d'un homme si hideux moralement, je ne suis pas en cela de son avis, car la mort n'est aucunement une punition qui serve à l'amendement du coupable, ni une leçon profitable pour les témoins du supplice. Un jour sans doute la société y réfléchira, et la peine de mort sera tout à fait abolie chez les peuples civilisés.

Pour en revenir à la martyre dont la fin déplorable absorbait ma pensée, elle ne se vit débarrassée de la brutale passion de son père, que pour être immolée à une autre misérable passion, la soif de l'or.

Et Béatrice, si elle eût consenti à être déshonorée par

un monstre qui, sous les apparences d'un saint homme, avait pour lui les plus hautes protections, Béatrice aurait été à côté de lui reçue et fêtée dans le monde !

O société ! quand le crime et l'innocence ne seront-ils plus confondus dans ton sein ? quand l'oppression n'y régnera-t-elle plus ? et quand la liberté, déployant ses ailes saintes, descendra-t-elle avec son cortége de vertus pour affranchir la terre de tant de fléaux qui l'accablent ?

Il est doux d'espérer, avec le grand poëte toscan, Nicolini, que les générations à venir pourront dire avec vérité :

Non più la forza è dritto :
Fugge all' alma ogni pensier superbo ;
Nati non siamo all odio ed al delitto,
Figlie del primo amante
Sono legenti fra di lor sorelle ;
Non hanno un sol sembiante.
Nè diverse così che non sian belle.

Tempo verrà che le discordie antiche
Saranno un sogno, e mal dall' uom si creda
Che a lui ricosse un dì cotanto oltraggio,
Che fatto ei preda divenia retaggio,
Come fosse un terren che si possieda.
Non più saranno le parole un velo
Ad incliti misfatti ;
Ne avverrà che col sangue alcun riscatti
La santa libertà che vien dal cielo.
.....

Nous étions très-émues en sortant de ces cachots où tant de larmes ont été versées, où tant d'angoisses ont été éprouvées ! Dans celui de Benvenuto Cellini on distingue encore le Christ tracé par sa main sur l'un des murs. La pensée, que les tyrans ne peuvent jamais renfermer, guidait la main de l'artiste au milieu de ces ténèbres pour y imprimer la trace de son génie, ainsi qu'il laissa sur les remparts de ce même château le souvenir de sa bravoure.

Au sortir des prisons souterraines, le guide nous fit voir les fournaises et les vases immenses qui contenaient autrefois l'huile dont on se servait, quand la poudre n'était pas encore connue, pour se défendre, en cas de siége, contre l'ennemi.

Il me tardait de m'éloigner de ces lieux sinistres. Nous montâmes dans les salles éclairées par la belle lumière du jour, mais non moins inspiratrices de tristes pensées par les lugubres souvenirs qu'elles rappellent. La grande salle de Paul III, la chambre où le cardinal Caraffa fut étranglé par ordre de Pie IV, ornées de fresques de Périn et de ses élèves, déploient aux visiteurs leurs pages sanglantes mêlées d'œuvres d'art. On nous montra la chambre où Benvenuto Cellini tua son gardien, ainsi que la terrasse par où il s'évada.

Arrivée tout en haut près de l'ange de bronze que Benoît XIV y fit placer, j'ai passé quelques instants à contempler de là cette Rome de nos jours. Parée de ses coupoles, de ses richesses artistiques et de ses grands souvenirs, elle me sembla plus mélancolique maintenant, s'étendant de l'un et de l'autre côté du taciturne Tibre jusqu'à la morne campagne qui l'embrasse et qui paraissait lui dire : « Si l'esprit de tes grands ancêtres dont je couvre les cendres ne t'anime plus, ô belle fille des conquêtes que les conquêtes étouffèrent, tu n'en verras pas moins surgir une ère nouvelle qui te dédommagera de tes longues souffrances par une gloire plus digne de tes aspirations modernes. »

La vue des grandes richesses d'art et de science que renferme la splendide bibliothèque du Vatican, où nous nous rendîmes en sortant du fort Saint-Ange, fit un peu diversion dans mon esprit à la triste impression que j'y avais reçue.

Les salles et les vastes galeries de cette bibliothèque, la

plus grande que l'on connaisse de nos jours, et qui est enrichie de celle de Christine de Suède, du marquis Capponi, du couvent de Saint-Bazile à Grota Ferrata, de la Palatine et d'autres, sont toutes remplies d'objets plus ou moins précieux. Outre les livres imprimés, elle possède la plus importante et la première collection de manuscrits.

Dans la principale et magnifique salle de cette bibliothèque, on admire des vases, des meubles et plusieurs autres objets d'une beauté remarquable. Dans la grande collection de manuscrits, il y en a qui sont composés en arabe, en persan, en turc, en assyrien, en langue hébraïque, arménienne, chinoise, etc. De précieux manuscrits grecs, latins et dans d'autres langues ornent encore cette collection nombreuse, où se trouvent aussi des lettres autographes de Henri VIII à Anne de Boleyn lorsqu'il était encore loin de penser qu'il la ferait décapiter. La grande salle, divisée en deux nefs par des piliers, est toute décorée de fresques, et d'une grande magnificence. Dans un cabinet situé à l'extrémité des huit salles dont se compose l'aile droite de la double et immense galerie, on nous fit voir quelques armoires contenant quantité d'objets d'art, d'ustensiles de divers métaux, de statuettes, de petites idoles, d'ornements de toilette, de bas-reliefs d'ivoire, etc., etc., et la chevelure admirablement conservée d'une femme dont on a trouvé les restes dans un sarcophage antique.

Les œuvres d'art attiraient notre attention, lorsqu'à la vue des instruments de supplices que l'on conserve parmi toutes ces belles choses, et qu'on montre aux étrangers comme des objets de simple curiosité, je tressaillis d'horreur en pensant aux innombrables victimes qu'ils avaient torturées.

On dirait que l'homme se fait une gloire de perpétuer la honte de ses actes barbares ! Non content de les avoir fait

endurer à ses semblables, il tient encore à transmettre à la postérité (qui n'eût point oublié ces crimes !) les honteux instruments dont ils se servait pour arracher souvent aux malheureux un mensonge par lequel ils croyaient se soustraire aux tortures qui surpassaient leurs forces !

L'image de l'infortunée Béatrice et de tant d'autres qui furent livrés à de tels supplices dans cette Rome chrétienne, si semblable en cela à la Rome païenne, se présenta de nouveau à mon esprit. La froideur avec laquelle un employé expliquait l'usage de ces divers instruments me porta aux réflexions qui me préoccupent souvent sur l'indifférence ou l'impéritie avec laquelle on a toujours laissé marcher le mal moral qui afflige l'humanité, tandis qu'on déploie tant d'énergie, tant de talent et d'activité, que l'on consomme tant de force et de richesses pour étaler aux yeux du monde les pompes et les résultats fastueux du progrès matériel !

LE MUSÉE DU VATICAN

Ce serait une prétention absurde que de vouloir ajouter à ces pages fugitives la description de ce nombre considérable de galeries immenses, de vastes salles, de cabinets, de cours, etc, renfermant une quantité prodigieuse d'œuvres d'art, qu'on appelle musée du Vatican. Cette merveilleuse réunion de richesses artistiques, tant antiques que modernes, formant plusieurs musées dans un musée, est telle, en vérité, que « l'esprit en reste confondu au premier abord. »

Nous y venons deux fois par semaine passer quelque temps pour bien voir l'un ou l'autre à peine des chefs-d'œuvre de ce musée, le plus grand du monde. L'immense et précieuse collection d'antiquités qu'il possède fournirait, à

elle seule, de quoi occuper l'attention pendant des années entières.

Les loges de Raphaël, par où nous avons commencé nos excursions dans cette enceinte, contiennent encore, quoique déjà altérées, les admirables peintures de ce divin artiste.

De là nous passons à cette profusion extraordinaire d'objets variés qui remplissent la grande partie du Vatican, c'est-à-dire les stanzes, les chapelles Sixtine et Pauline, les galeries de tableaux, où sont les deux chefs-d'œuvre de Raphaël et du Dominiquin (l'admirable Transfiguration et la confession de saint Jérôme), les chambres de l'école d'Athènes ou de la *Segnatura*, avec leurs figures allégoriques, les divers musées, sacrés, profanes, chrétien, égyptien, étrusque, Chiaramonti, Pio Clementino, etc. Un nombre considérable de sarcophages curieux, de bas-reliefs, de vases, de bassins de marbre, de porphyre, etc. ; de mosaïques précieuses, d'*arazzi* executés d'après les cartons de Raphaël; de bustes, de statues parmi lesquelles ressort l'admirable Apollon du Belvédère, y sont rassemblés et rangés en ordre.

Tous ces beaux échantillons d'art, antiques et modernes, laissés par une immense légion d'artistes de divers pays, de diverses générations, de diverses époques, attestent encore le génie et la grandeur de tant de nations actuellement plongées dans le néant !

L'homme disparaît; ses ouvrages restent, et quelques-uns traversent les siècles, les grands orages physiques et moraux, pour servir encore de modèles aux générations nouvelles qui se succèdent sur la terre, et dont quelques individus cherchent à étudier et à connaître le passé, autant que leur permet la faible lumière que la série plus ou moins grande de siècles laisse après soi.

Mais, tandis que des savants et des artistes se livrent,

dans ce vaste et inépuisable sépulcre de la majestueuse Rome, comme partout ailleurs, à l'étude et à la propagation des chefs-d'œuvre retrouvés, des ouvrages laissés par des peuples différents, moi, humble admiratrice de tant de grandes productions de l'esprit humain, je me demande où sont les traces de cet art, de cette science qui aurait dû enseigner aux peuples à bien se gouverner et à se rendre mutuellement heureux. Où trouve-t-on parmi ces innombrables productions, parmi ces vieux documents, ceux qui nous prouvent l'existence d'un seul gouvernement qui ait su harmoniser la grandeur matérielle et intellectuelle de son peuple avec un développement moral toujours croissant sous les auspices salutaires de la liberté? Où les sciences et les arts fleurirent jadis, en Asie, ce berceau du genre humain et de la philosophie, en Égypte, dans la savante Grèce, dont aucun peuple moderne n'est encore parvenu à imiter les œuvres splendides, jamais le peuple ne jouit des avantages d'un gouvernement tel qu'il a le droit de l'espérer. Lycurgue, avec l'austérité de ses lois; le sage Solon, en promulguant d'autres lois mieux adaptées au caractère des Athéniens de son temps, préparèrent Sparte et Athènes pour atteindre à ce degré de courage et de gloire auquel l'une et l'autre parvinrent depuis. Mais les vertus spartiates, ainsi que la civilisation athénienne, passèrent de mode sans laisser aucun profit réel à l'humanité. Il en fut de même de cet admirable colosse de force qui vint après, et qui étonna le monde en le subjuguant par tant d'entreprises extraordinaires, tant de triomphes merveilleux.

Partout l'humanité se débattit alors, comme elle se débat encore de nos jours, contre l'ambition, la tyrannie, l'ingratitude et tous les autres fléaux qui germent et qui germeront dans le sein des sociétés pour en retarder, en entraver le développement, jusqu'à ce que les gouvernements

tournent sérieusement leur attention vers l'éducation morale des peuples.

Il y a eu dans tous les temps de grands savants, des artistes remarquables qui ont travaillé toute leur vie pour l'amour des sciences et des arts. Mais quel a été le gouvernement qui ait pris à cœur de faire une réforme complète, radicale, dans ce qui concerne l'éducation de son peuple, et se soit livré exclusivement au soin de le rendre heureux?

Noble et saint amour de l'humanité, que de biens tu répandras sur la terre quand les hommes, sachant bien te comprendre, puiseront dans ta source divine, non pas de brillantes théories, mais de grandes vertus! Alors, seulement alors, les peuples, liés entre eux par l'homogénéité de leur attachement constant à la pratique des devoirs que des institutions libres, éclairées et sages, leur auront appris à connaître et à aimer, l'esprit du vrai progrès joindra aux gloires dont le monde se vante la gloire la plus essentielle qui lui manque : la paix générale des nations, et leur prospérité par le travail, l'ordre et l'amour.

Pour ceux qui ont foi dans la Providence, les tourments qui les accablent ne leur font jamais désespérer d'en voir le terme. De même, ceux qui aiment de cœur l'humanité, et ont foi dans l'avenir, ne se découragent jamais dans l'espérance qu'elle atteindra un jour à ce degré d'amélioration où elle n'aura plus à souffrir les vices s'intronisant parmi elle, et la flagellant impunément !

Rome, qui pendant le jour offre une si grande profusion de chefs-d'œuvre de tout genre pour satisfaire le goût le plus difficile et faire passer les heures comme des secondes, présente, le soir, l'aspect le plus triste et le plus monotone. La plupart de ses rues, mal éclairées, sont parcourues dans

tous les sens par des groupes de dévots qui, derrière un prêtre, entonnent des prières discordantes; cette espèce de psalmodie inspire un sentiment de sombre tristesse qui n'a rien de commun avec les suaves émotions religieuses qu'on s'attend à éprouver ici dans tout ce qui touche aux rites du catholicisme.

La rue du Corso est la seule qui soit animée le soir. Là se trouvent les magasins principaux de la ville; là se promènent la plupart des étrangers lorsqu'ils ne vont pas se désennuyer, selon l'expression de quelques-uns, de l'insipidité de cette ville, au théâtre ou dans des soirées chez des familles romaines, ou bien chez certains personnages de l'Église qui en donnent de très-brillantes quelquefois, en tempérant la simplicité apostolique par un luxe tout mondain.

L'extrême monotomie des nuits à Rome, dont j'entends chaque jour se plaindre quelques étrangers que je connais ici, n'est pas parvenue à me faire éprouver ses effets; car mon esprit est tellement préoccupé de ce que je vois pendant la journée, que, même quand nous n'avons pas de visites le soir, les heures s'enfuient avec rapidité. J'ai à peine le temps de tracer mes impressions du jour et de me procurer un peu de repos pour recommencer le lendemain nos excursions à travers cet interminable musée de beautés artistiques, ce labyrinthe de ruines, qui m'attachent de plus en plus à ces lieux.

Les amusements, les distractions des autres villes siéraient mal à Rome, qui n'en a pas besoin pour intéresser les gens de goût ou d'imagination.

Comment, au milieu des splendeurs d'art et des souvenirs historiques de la ville éternelle, peut-on regretter les passe-temps brillants et vulgaires des autres capitales?

Il ne manque à Rome qu'un gouvernement adapté à Rome. Trois choses choquent l'étranger aussitôt qu'il ar-

rive dans cette métropole du catholicisme : 1° l'absence de surveillance pour la propreté générale de la ville ; 2° le nombre considérable de mendiants ; 3° le luxe de son haut clergé.

Le goût de propreté des anciens Romains, ainsi que la coutume du clergé, ont subi des transformations très-grandes et très-diverses. On peut juger du premier d'après le soin qu'avait ce peuple de faire venir l'eau en abondance dans la ville, d'y bâtir des bains publics, thermes spacieux, commodes et d'un grand luxe. Ce goût a disparu tout à fait chez les Romains modernes, parmi lesquels il n'existe pas aujourd'hui un seul établissement de bains publics. A peine dans trois ou quatre hôtels, y compris celui de la Minerve où nous sommes, trouve-t-on des cabinets de bains.

A l'opposé de cette décadence, la coutume de son haut clergé, simple et sévère dans les premiers temps de l'Église, a prodigieusement gagné en élégance et en richesse.

Quant aux mœurs en général,

... sur un pareil tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau.

Celui qui, venant à Rome, ne monte pas à l'admirable coupole de Saint-Pierre ne peut se figurer la hauteur et la grandeur de cette superbe basilique. On parvient à la partie supérieure de cet immense temple par un escalier dont la pente est extrêmement douce. Lorsque, arrivées à la seconde balustrade supérieure, nous regardâmes en bas, tous les objets dont les grandes dimensions nous avaient frappées, quand nous les regardions avant de monter, disparaissaient presque à nos regards par la petitesse que leur donnait l'éloignement. A l'aspect de cette coupole admirable, de cet admirable ensemble, toutes les magnificences

que la puissance de l'art déploie sous ces voûtes hardies et majestueuses, l'homme se sent en effet orgueilleux de son œuvre; mais, quand on parvient à la balustrade extérieure qui fait le tour de la lanterne, qu'on embrasse du regard l'immense plaine qui entoure Rome, la lointaine chaîne de montagnes qui environne cette plaine; quand on regarde ce beau ciel de lapis-lazzuli qui s'étend comme un dôme infini sur ces montagnes, cette plaine, cette ville encore grande dans sa tombe elle-même, on doit rougir de l'orgueil de l'homme et de ses œuvres en face de la grandeur éternelle, de la splendeur innombrable des œuvres du Créateur!

Du haut de la coupole, où j'inscrivis mes initiales, nous descendîmes dans la basilique souterraine.

L'impression du christianisme se fait sentir diversement à l'esprit sous ces voûtes antiques qui résonnèrent jadis du chant des premiers chrétiens.

Quand je fus sous ces voûtes de quinze siècles, sur lesquelles on éleva depuis la merveille moderne de Rome, je ne pus m'empêcher de réfléchir au tronc de ce bel arbre que j'avais vu en rêve dans mon premier sommeil à Rome.

Parmi les tombeaux de papes qui se trouvent dans ce souterrain, je cherchai ceux de quelques-uns dont on vénère justement la mémoire; mais je n'y trouvai que ceux d'Urbain VI, Adrien IV, Nicolas V, Alexandre VI, BonifaceVIII, et le sarcophage de la célèbre Christine de Suède.

L'aspect taciturne de ces tombes et d'autres de divers personnages, renfermant à l'ombre de cette basilique souterraine la cendre de tant de grandeurs passagères, me remplit le cœur d'une pieuse mélancolie. En regardant le sarcophage de Christine, ma pensée vola à Fontainebleau, près d'une certaine fenêtre de son historique et beau palais; puis à Avon, petit hameau situé non loin de là, où j'allai

visiter, dans le temps, la dalle qui couvre les restes du malheureux Monaldeschi !

Et j'ai quitté la vieille basilique pour me replonger de nouveau dans la contemplation de la moderne.

Comme Rome elle-même, la basilique de Saint-Pierre offre toujours un objet nouveau à considérer. Pour tout voir, il faut y venir bien des fois et habituer ses yeux, d'abord éblouis par la splendeur de tant de magnificence, à examiner séparément ces riches chapelles, ces autels, ces tableaux, ces statues, ces colonnades, ces pilastres, cette Confession de Saint-Pierre, placée sous le maître-autel, ces colonnes qui la soutiennent et qui ne seront jamais assez admirées, ces bénitiers de marbre jaune soutenus par des anges hauts de 2 mètres, sculptés par d'habiles artistes, cet autel majestueux en arrière du maître-autel, etc., etc.

Parmi ses somptueux tombeaux on distinguera le plus simple et le plus élégant, celui d'Innocent VIII, de bronze, celui de Paul III Farnèse, et, parmi d'autres encore, celui de Clément XIII, ouvrage magnifique de Canova.

Plus nous visitons l'intérieur de cette basilique, plus il excite notre admiration. Il en est de même de presque tous les monuments de cette Rome si attrayante, à laquelle, en y arrivant, je n'aurais jamais cru tant m'attacher. C'est là toujours le privilége d'un mérite réel, quand même ceux qui le possèdent ne sont pas doués d'un extérieur qui prévient en leur faveur au premier abord. Ils gagnent, comme Rome, à faire connaître les trésors de leurs cœurs.

M. A***, un des écrivains français les plus distingués, que j'eus l'avantage de connaître lors de mon premier voyage en France, et qui se trouve maintenant ici, est une des personnes qui m'ont indiqué les choses les plus intéressantes à voir à Rome.

J'éprouvai une grande satisfaction en revoyant l'éminent littérateur, dont la présence me rappelle le temps où j'assistais avec mes deux enfants à ses leçons au collége de France, ce sanctuaire des lettres d'où émanent les trésors des sciences physiques et morales, dans un haut et libre enseignement.

Les rares qualités de cœur et la modestie de M. A*** rehaussent, à mes yeux, son mérite littéraire, et lui ont attiré mon admiration. Je fus toute confuse de l'indulgence avec laquelle il me parla de mon pauvre *Itinéraire en Allemagne*, pages fugitives et sans suite, comme toutes celles que j'écris pour me procurer une distraction utile loin de ma chère famille et de la patrie que je porte partout dans le cœur.

Nous rentrions, un de ces jours passés, d'une de nos excursions habituelles, lorsqu'on vint m'annoncer que deux étrangers désiraient me voir. C'étaient deux Brésiliens, l'abbé L***, curé dans une ville de Bahia, et le jeune O. B***, qui fait ses études à Rome, et se destine à l'état ecclésiastique. Me connaissant à peine de nom, ils eurent néanmoins l'amabilité de venir me rendre visite et de m'offrir leurs services.

Je fus touchée de cet élan patriotique et de cette obligeante politesse de la part de deux compatriotes que je n'avais jamais vus. L'abbé L***, dont on vante beaucoup les vertus ecclésiastiques, me semble un cœur simple et excellent ; mais je ne sais si son esprit sera à même de comprendre la tâche que le progrès du siècle lui imposera, s'il atteint à l'évêché auquel, m'a-t-on dit, il aspire.

Quant au jeune O. B***, né dans la province même de Rio-Janeiro, il y a sa famille, une mère qui le regrette sans doute comme je regrette mon cher fils. Les pensées des

deux mères, l'une à Rio-Janeiro, l'autre à Rome, se croisent dans ce moment au milieu du vaste Atlantique, cherchant dans les deux hémisphères la chère portion de leur bonheur maternel !

Le tendre âge du futur prêtre me représente vivement mon enfant lorsqu'il vivait encore seul par moi et pour moi : doux et caressant souvenir qui brille toujours dans la nuit de mes tristes pensées, comme une étoile luit furtivement à l'horizon où gronde la tempête.

L'enthousiasme et le goût avec lesquels le jeune O. B*** parle des beautés de la partie de l'Italie qu'il connaît, ses réflexions sur quelques-unes d'entre elles, révèlent chez lui un développement précoce. Sa conversation spirituelle est mêlée de cette naïve spontanéité naturelle dont la contrainte physique et morale, transmise par l'enseignement clérical, n'a pas encore eu le temps de le dépouiller. Si ce jeune compatriote parvient à étouffer par de sérieuses études le germe d'une certaine vanité qu'il m'a semblé découvrir à travers les belles qualités qui le distinguent déjà, il pourra se frayer une route brillante dans l'avenir auquel doit aspirer la génération nouvelle.

Il y a à peu près douze ans, un tout jeune Brésilien du Nord, qui étudiait alors à Rio-Janeiro, attirait déjà l'admiration de tous ses compatriotes par son extrême application aux études sérieuses, et ses mœurs exemplaires, quoiqu'il vécût au centre d'une grande ville, et qu'il fût entouré de compagnons d'école à conduite peu austère. On le citait comme un prodige dans les mathématiques, et comme un modèle de modestie.

Je ne l'avais pas encore vu, quoiqu'il demeurât, en face de ma maison, avec d'autres jeunes gens dont il ne partageait jamais les distractions. Sa chambre se distinguait de celle des autres par la lumière qui y brillait aux heures avancées

de la nuit. Le futur savant se livrait aux études qui devaient faire plus tard de lui un des astres brillants de notre horizon natal.

Combien de fois, dans mes longues nuits de travail, en apercevant cette lumière, j'ai fait des vœux ardents pour que le goût et l'application soutenue de celui dont elle éclairait les veilles se développassent un jour chez l'enfant adoré dont je dirigeais alors les études, et sur lequel je fondais mes plus chères espérances ici-bas depuis que l'inexorable mort m'avait si prématurément ravi son adorable père !

Je témoignai à un de mes frères, ami du jeune étudiant, mon désir de faire sa connaissance. Il vint me rendre visite, alors que sa timidité et sa modestie étaient aussi proverbiales à Rio-Janeiro que sa haute intelligence. Après une longue conversation littéraire, qu'il soutint avec une aisance et une profondeur dont je ne croyais guère capable un jeune étudiant absorbé dans l'étude des sciences, quand il me quitta je dis à mon frère : « Voilà un jeune homme qui sera un jour une gloire de notre patrie. Je ne sais s'il est un mathématicien éminent, mais il possède tous les éléments pour devenir un grand penseur. »

Douze ans se sont écoulés depuis, et le jeune étudiant, devenu peu après un grand mathématicien et un penseur, représentant de la noble province qui le vit naître, débuta à l'assemblée nationale, dans la carrière politique, par une opposition digne de l'esprit réformateur du siècle.

Revenons maintenant au jeune O. B***. Doué d'un caractère et de goûts différents, il possède néanmoins des ressources naturelles qui pourront faire de lui un homme distingué dans un autre genre.

Je ne sais s'il se fera prêtre, ce qui n'est point à désirer, d'autant plus qu'il ne me paraît pas avoir cette vocation.

Mais ce qui me semble sûr, c'est que, s'il donne une direction convenable à ses études, et s'il les approfondit en affranchissant son esprit de certains préjugés aristocratiques, les ailes de son talent prendront leur essor dans le vaste horizon qui s'ouvre pour le Brésil.

La plupart des familles qui se trouvaient dans cet hôtel sont parties. Plus de cette nombreuse société, de ces bruyantes conversations à table; plus de cette foule de voitures sortant et rentrant dans la cour; de cet empressement de domestiques montant et descendant les escaliers pour accourir à l'appel des voyageurs. Le calme a succédé à tout ce grand mouvement qui me fatiguait parfois, et qui plaisait assez au propriétaire de l'hôtel.

Les repas sont maintenant plus tranquilles et mieux servis. Parmi les personnes qui nous y tiennent encore compagnie se trouve le bon abbé R***, Portugais de naissance et de cœur, qui vit depuis vingt-quatre ans à Paris, où il a une cure. Il a écrit un dictionnaire et quelques petits ouvrages pieux très-répandus en Portugal et au Brésil. J'avais fait sa connaissance à Paris dès mon premier séjour dans cette ville.

Outre les bonnes qualités de cet estimable ecclésiastique, je trouve une véritable satisfaction, en causant avec lui, de parler, dans ma langue maternelle, de mon cher fils, qu'il a connu à Paris, et qu'il a distingué si jeune encore. Nous nous entretenons souvent de nos observations sur Rome, dont il est, comme moi, enthousiaste, quoique la jugeant sous un tout autre point de vue. Je respecte ses convictions, tout en restant fidèle aux miennes. De telles convictions ne se commandent point, et personne n'a le droit ni le pouvoir d'y porter atteinte.

L'âme, cette lumière divine que, faible ou éclatante, l'homme a reçue du Créateur, peut être plus ou moins éclairée, plus ou moins obscurcie, selon le milieu où il est

né et l'éducation qu'il a reçue. Mais ses inspirations religieuses tendent toutes au même but, quelles que soient les croyances qu'il ait reçues et qu'il pratique.

19 avril.

Je me levai ce matin, l'âme tout imprégnée du doux parfum que me laissa un de mes plus beaux rêves sur les rives de mon fleuve natal. Mais Rome est là avec tous ses trésors et ses misères, qui appellent toute mon attention.

Aussitôt après le déjeuner, madame M***, ma jeune Polonaise et son respectable père vinrent nous prendre pour aller visiter avec eux quelques établissements de charité, et la fabrique de mosaïques du Vatican que nous n'avions pas encore vue. Nous commençâmes par la maison des sœurs de Saint-Vincent de Paul, dont la supérieure nous fit voir en détail tout l'établissement.

Quant aux hôpitaux, je les passerais sous silence, n'y ayant pas trouvé l'amélioration désirable dans la pratique du grand esprit de charité que je croyais rencontrer mieux ici qu'ailleurs.

Nous descendîmes à la fabrique de mosaïques, où l'on fait de beaux tableaux d'un travail remarquable par la perfection et la finesse des couleurs. Plusieurs artistes y travaillaient, et nous admirâmes la patience et la précision minutieuse avec lesquelles ils exécutent ce long ouvrage. Il y a certains tableaux pour l'achèvement desquels on consacre deux, quatre et six ans d'un labeur assidu.

En sortant des mosaïques, nous sommes allées de nouveau contempler, dans la chapelle Sixtine, le jugement dernier, cette fresque merveilleuse terminée par le Titan des artistes, à l'âge de soixante-six ans. Inspiré par le poëme de

l'immortel Dante, Michel-Ange traça d'une main puissante cette vigoureuse et sublime allégorie, ouvrage si connu et si admiré dans le monde artistique.

Il y a huit ans environ, entourée de mes deux enfants, je regardais au palais des Beaux-Arts, à Paris, la belle copie, par Sigalon, de ce tableau incomparable, et, en les entretenant du grand artiste qui avait produit l'original, j'étais, hélas ! loin de croire que je le contemplerais un jour avec un seul de mes enfants. O mon fils ! ô mon fils ! rien ne peut me consoler de ton absence. Presque toutes les douleurs qui m'ont frappé l'âme, je les avais prévues d'avance ; mais jamais l'idée que tu me laisserais sitôt ne s'était présentée à mon esprit. Tu aimais tant ta mère, qu'il lui semblait impossible qu'un autre amour que celui de l'étude envahît si précocement ton cœur, et t'enchaînât si loin d'elle dans les liens du mariage.

Mais je suis à la chapelle Sixtine, et je tâche de dompter ma tristesse pour en admirer les grandes beautés.

« On se sent pris d'un indicible sentiment d'admiration à la vue de ces chefs-d'œuvre. Cette religieuse poésie du pinceau fait ressortir les plus sublimes effets de la nature physique et morale : cette éloquente représentation d'une attendrissante et redoutable philosophie fait flotter l'âme entre les mouvements les plus passionnés de l'admiration et les croyantes exagérations de la terreur. Dans les grandes pages primitives de l'histoire, Michel-Ange a tracé en caractères de feu celle de notre mystérieux avenir. »

La figure aux oreilles d'âne, qui représente le maître des cérémonies de Paul III (Michel-Ange l'avait placée dans l'enfer pour se venger, dit-on, de sa supercherie), a une physionomie assez grotesque, que l'ombre fait ressortir encore plus.

On connaît la réponse que Paul III fit à son maître des

cérémonies qui se plaignait à lui de cette plaisanterie du grand artiste : « Si Michel-Ange t'avait mis en purgatoire, lui dit le Pape, je tâcherais de t'en retirer ; mais, puisqu'il t'a mis en enfer, je n'y peux rien : tu sais bien que là il n'y a pas de rédemption. »

Le maître des cérémonies ne put faire autrement que de se résigner à cette précoce expiation de ses péchés, espérant toutefois qu'il obtiendrait de Dieu la grâce que le Pape ne pouvait lui accorder.

Parmi les peintures de la chapelle Pauline, on admire le Crucifiement de saint Pierre, tableau que Michel-Ange finit à l'âge, dit-on, de soixante-quinze ans.

Rome est la ville des musées, étant elle-même le plus grand, le plus important musée qui existe. Outre ceux du Vatican et du Capitole, il y a les musées Latran, de l'Académie, à Saint-Luc, etc. ; les importantes galeries des palais Borghèse, Barberini, Farnèse (le plus beau palais de Rome), Farnésine, Massimi, édifice célèbre par son architecture, Mattei, Panfili, Corsini, et le Quirinal, palais pontifical à Monti-Cavallo, dont les meubles sont faits avec les jolis bois du Brésil. Tous ces palais renferment une quantité considérable d'objets d'art plus ou moins remarquables. A la Farnésine nous avons admiré les célèbres fresques de Raphaël représentant toute la fable de Psyché et le triomphe de Galatée : les premières exécutées sur ses dessins par son élève Jules Romain; les secondes, par le divin peintre lui-même. On nous y montra la tête colossale dessinée au charbon par Michel-Ange, en attendant, dit-on, Daniel de Volterra, qu'il était allé visiter. A la bonne heure ! pensais-je en observant le soin avec lequel on conserve même cette esquisse du grand maître de la statuaire moderne; on a de la religion ici, pour l'art du moins.

Les églises de Rome sont elles-mêmes des musées précieux ; chacune contient un chef-d'œuvre ou un objet d'art qui mérite de fixer l'attention. Presque toutes ont été bâties sur les ruines des temples païens, dont on y voit quelques débris servant d'ornements. Ainsi, sous ces voûtes sacrées, ouvrage du christianisme, on se trouve à la fois entouré du luxe du paganisme et des pompes du catholicisme, de deux époques si différentes entre elles, qui se rapprochent pourtant ici.

Sans parler de la basilique de Saint-Pierre, car aucun temple catholique ne peut lui être comparé, on trouve dans d'autres basiliques et églises de Rome des œuvres d'art admirables. On doit placer au premier rang les Sibylles de Raphaël, fresques d'une beauté merveilleuse, dans l'église de *Santa-Maria della Pace;* le prophète Isaïe, par le même, dans l'église de Saint-Augustin ; le magnifique tableau du Guide, représentant l'archange Saint-Michel, figure d'une grande beauté, dans l'église des Capucins ; dans l'église Saint-Pierre *in Vincoli*, le Moïse de Michel-Ange, statue devant laquelle, après l'avoir finie, il s'écria : *Parla adesso!* dans l'église de *Santa-Maria sopra Minerva*, la belle statue du Christ debout tenant la croix, du même puissant artiste, œuvre que je trouve toujours un nouveau charme à contempler. Mais son chef-d'œuvre, c'est le *Moïse :* la superbe statue du grand législateur, d'un style aussi vigoureux qu'original, révèle le génie créateur du statuaire qui savait imprimer à ses œuvres un cachet de virilité et de grandeur qu'aucun autre artiste n'a pu jusqu'à ce jour égaler. Canova et Thorwaldsen ont donné de nos jours à leurs statues une beauté de formes et une grâce admirables ; mais la beauté énergique des formes reste incontestablement à Michel-Ange. On trouve à Rome plus qu'ailleurs l'empreinte de ce grand génie qui, ayant été à la fois peintre, architecte et

sculpteur célèbre, ne manqua pas de réussir dans la poésie; on sait quelle fut sa bravoure quand il s'agit de défendre la patrie.

Sainte-Marie des Anges, une des plus grandes églises de Rome, bâtie dans une vaste salle des thermes de Dioclétien, fut aussi l'œuvre de Michel-Ange, âgé de plus de quatre-vingts ans. On y voit, encore à leur ancienne place, les huit colonnes de granit, témoins jadis des plaisirs des baigneurs, et qui sont maintenant en face des autels où les croyants viennent s'agenouiller. Vanvitelli transforma complétement, sous Benoît XIV, l'œuvre du grand architecte.

Comme je le disais plus haut, toutes les églises de Rome rappellent, ou par leur emplacement, ou par leurs ornements, les temples du paganisme. Ici, des colonnes, des porphyres, des bronzes, etc.; là, des baldaquins, des têtes d'Isis et de Sérapis, comme on en voit dans la vieille basilique *Santa-Maria in Trastevere*. Sur l'emplacement du temple de Cérès et de Proserpine s'élève l'église de Sainte-Marie en Cosmedin, où l'on montre encore la célèbre bouche de la Vérité.

San-Bartolomeo est bâti sur les ruines et avec les colonnes du temple d'Esculape, dans cette île du Tibre, formée, selon l'expression originale d'un grand écrivain italien, « des monopoles qui, résistant au cours des eaux, se mêlèrent avec la terre. »

Santa-Maria in Ara cœli se trouve sur l'emplacement de Jupiter Capitolin, tout à côté du Capitole. Contraste, en effet, singulier, entre le glorieux temple du puissant empire, et cette humble église de pauvres moines franciscains.

Les basiliques Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie Majeure, la première considérée comme le siége du patriarcat romain, et bâtie sur l'antique basilique fondée par Constan-

tin, la seconde consacrée à la Vierge, sont d'une richesse, d'une magnificence éblouissante. On voit à Sainte-Marie Majeure de belles colonnes ioniques provenant d'un temple de Jupiter, et, parmi ses chapelles, nous avons remarqué celle qui contient l'imitation de la grotte de Bethléem et du Saint-Sépulcre.

Sur la place Saint-Jean de Latran est placé le plus grand obélisque de Rome, et au fond du grand portique de la basilique; la statue colossale de Constantin, trouvée dans ses thermes, y rappelle le fondateur de la vieille basilique, et le don qu'il fit des *Laterani* à l'évêque de Rome.

C'est dans la basilique de Saint-Jean de Latran que se trouvent les têtes de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que le baptistère de Constantin. Des chapelles, des colonnades, des statues; de magnifiques peintures, de riches tableaux en mosaïque, etc., tout y est d'une splendeur inouïe.

En sortant de cette majestueuse église, nous nous arrêtâmes quelques instants sur un point de sa place pour admirer l'aspect grandiose qu'on découvre de là, présenté par la campagne de Rome avec ses anciens aqueducs, ses vieilles murailles et ses ruines. Sous l'impression des sentiments religieux que le grand spectacle de la nature nous fait toujours éprouver, nous nous dirigeâmes du côté de la place où est le bâtiment qui renferme la *Scala santa*, de marbre, appelée le *saint Escalier*, et que la tradition donne comme ayant appartenu au palais de Pilate, à Jérusalem; par cet escalier, dit-on, le Christ passa lorsqu'il fut conduit en présence de ce magistrat. Plusieurs personnes le montaient à genoux et descendaient par d'autres escaliers latéraux. L'Escalier saint est recouvert de marches de bois.

Les bouleversements que les guerres acharnées et continuelles ont apportés sur ce coin de terre où une crèche et un Calvaire présentèrent au monde l'exemple le plus su-

blime d'humilité et d'abnégation, rendaient peu probable la découverte d'un si grand nombre d'objets ayant rapport ou ayant appartenu au Christ et à plusieurs saints, objets qui forment une grande collection de miracles, conservés dans diverses églises de Rome et d'autres villes. Cependant un escalier de marbre avait plus de chance de résister aux bouleversements des guerres et de la nature que des cordes, des couronnes, des croix, des clous, des tuniques, des vêtements. Quelle que soit cependant la vérité ou la fable de la tradition de l'*Escalier saint*, le fait est qu'en me trouvant près de lui je me sentis tout émue. Une grande et une douloureuse pensée qui se confondent souvent dans mon esprit s'emparèrent au même instant de moi, et m'ouvrirent les pages du livre immortel des souffrances humaines, où le Christ voulut inscrire son nom pour relever le courage des malheureux à travers le rude chemin de cette pauvre vie terrestre, et enseigner à tous les hommes à conquérir le bonheur par les vertus dont il donna l'exemple. Mon esprit embrassa à la fois et la grandeur de l'amour du divin maître pour l'humanité, et les derniers moments d'un père bien-aimé invoquant Dieu en faveur de la chaste épouse et des enfants à qui son amour pour la vérité l'avait prématurément ravi! Et près de la *Scala santa* j'ai remercié encore Dieu de devoir le jour à qui avait su mieux pratiquer que prêcher la doctrine du Christ.

Livrée à ces pensées, j'étais là en silence, regardant les pieuses créatures qui montaient cet escalier avec une grande humilité, lorsque l'image si douce et si pure de ma mère se montra aussi vivement à mon esprit que si elle se fût trouvée en réalité devant moi, entourée de l'auréole de ses saintes croyances. Mon émotion fut profonde! Je m'inclinai et je montai les marches qu'elle m'indiquait avec un sourire ineffable, un geste plein d'amour et de béatitude,

comme elle les eût montées elle-même. « O ma mère ! me suis-je écriée dans le fond de mon âme et prosternée devant un crucifix dans la chapelle *Santa-Santorum*, que je ressens de bien à prier sous ta salutaire influence ! »

Nous avions laissé derrière nous toutes les magnificences d'art et de luxe renfermées dans ces basiliques et par lesquelles on croit honorer celui qui voulut vivre et mourir dans le mépris des richesses humaines. Nous n'avions plus devant nous les somptueuses chapelles Borghèse et d'autres, les superbes tombeaux de quelques personnages étalant encore leur pompe sur la cendre du sépulcre !

J'avais ordonné au cocher de nous transporter sur le Janicule, non pas pour contempler un des terribles théâtres de la fureur des Français bombardant, en 1849, leurs frères les républicains de Rome ! J'y étais venue pour m'agenouiller sur une modeste dalle qui couvrit les restes d'une pauvre victime, Béatrice Cenci. Son corps mutilé, séparé de la tête, fut porté à l'église de Saint-Pierre in Montorio. Mais le pieux pèlerin chercherait en vain maintenant cette éloquente sépulture ! comme dit un grand écrivain italien :

« I frati, come il buon figlio di Noè, affannosi a velare le « vergogne della corte dei papi, hanno voltato sotto, sopra la « pietra, e la iscrizione è scomparsa. Poveri frati ! troppo « gran manto ci vuole per cuoprire i peccati impij e rei « dell'avara Babilonia ; nè le memorie cancellansi come le « vite e i marmi. »

Du côté de l'autel majeur, au delà de la balustrade près des gradins, on voit un pavé en marbre : ce fut là qu'on avait enseveli les restes de la malheureuse Béatrice Cenci, peut-être sur la même place où saint Pierre subit le martyre; et la vierge et l'apôtre, si maltraités des hommes ici-

bas, jouissent, dans l'éternité, de la gloire ineffable que les tyrans de la terre ne peuvent ni donner ni ravir !

Toujours poussées par le désir de voir ce que Rome renferme d'intéressant, soit par les œuvres d'art, soit par le souvenir, nous visitons les temples, les galeries, les ruines, etc. Ici ce sont les débris des thermes de Titus, de Livie, contenant encore des vestiges de peintures et d'objets curieux, malgré l'état de complète détérioration où ils se trouvent; la chambre sépulcrale de la pyramide de Caïus Cestius, le tombeau des Scipions, les vastes débris du palais de César, promenade assez pittoresque, etc. Là, les basiliques remarquables de Sainte-Agnès, de *Santa-Croce in Gerusalemme*, et la nouvelle basilique de Saint-Paul. Celle-ci, bâtie sur le même emplacement que l'ancienne, se lève majestueuse et superbement enrichie à un peu plus d'un mille hors de la porte de Saint-Paul, sur les lieux mêmes, dit-on, où le grand apôtre avait reçu la sépulture de son disciple Timothée.

Ce nouveau temple, avec ses remarquables autels de malachite et autres riches ornements, est aujourd'hui un des plus somptueux et des plus splendides du culte catholique. Quatre-vingts colonnes corinthiennes divisent les cinq nefs, et présentent, avec l'ensemble de tout l'intérieur de cette basilique, l'aspect le plus grandiose. Les portraits en mosaïque de tous les papes ornent les frises de la nef. Je regardais celui de Léon X, lorsqu'un Français, donnant le bras à une dame qui semblait sa femme, passa près de moi : il lui parlait, avec l'esprit qui caractérise sa nation, de la papesse dont il pensait trouver là le portrait.

La colonne Trajane, au milieu du forum du même nom, la plus belle de toutes celles que j'aie vues, est un des monuments antiques de Rome qui attire le plus l'admiration

des étrangers ; elle est encore intacte. La statue de Trajan, de bronze doré, qui la couronnait, lui fut enlevée, et l'on y mit celle de saint Pierre. Cette colonne est toute ornée de bas-reliefs représentant les expéditions de Trajan et ses victoires. C'est une immense et remarquable composition qu'on ne peut jamais assez admirer.

Rome contient plusieurs places, presque toutes ornées d'obélisques et de belles fontaines. La place Navone, une des plus vastes, conserve encore la forme du cirque d'Alexandre Sévère. Elle est embellie de quatre fontaines, d'un obélisque et de statues colossales. Dans l'église de Sainte-Agnès, qui se trouve à côté, on nous fit voir les corridors souterrains qui soutiennent les gradins du cirque. Un bas-relief représente sainte Agnès nue, couverte de ses cheveux, et conduite au supplice.

Toute cette ville est remplie du souvenir des premiers chrétiens qui y souffrirent le martyre sous divers empereurs plus ou moins acharnés contre cette pieuse légion de vrais croyants; elle se levait partout, à la fois humble et énergique, en affermissant dans l'esprit des nouvelles générations, par ses saintes pratiques et son courage surprenant, la foi de la religion régénératrice. Partout on foule ici la terre baignée du sang d'un guerrier, d'un martyr, d'une victime ; partout un monument, une ruine, un site, renfermant une grande histoire, brillante ou ténébreuse, des temps passés, et dont quelques-unes sont reproduites encore sur la toile vivante des nations modernes, par des artistes de meilleur goût qui ont le talent et la grande adresse d'adapter la méthode surannée de ces siècles à l'exécution des tableaux de notre temps.

Lorsqu'on se trouve à Rome, et qu'on veut connaître ce qu'elle renferme de beau et de grand, on se sent en effet épuisé de tant voir, de tant admirer ! On a peine, comme

le dit très-bien un écrivain moderne, à séparer ses impressions les unes des autres et à les rendre.

« Une plume, disait Gœthe, quand on devrait écrire avec « mille poinçons ! Mieux encore : il faudrait rester ici « des années dans un silence pythagoricien. Une journée « dit tant de choses, qu'on ne devrait pas oser dire la moin- « dre chose de la journée. »

Le grand poëte avait raison. — Il faut s'habituer d'abord à respirer dans cette atmosphère d'art et de souvenirs, au milieu d'un nombre prodigieux de chefs-d'œuvre antiques et modernes, à se reconnaître peu à peu parmi ce monde de morts nous parlant par ces innombrables ruines, ces monuments admirables, afin que nous puissions en parler.

Loin d'approuver l'opinion d'un touriste qui me disait très-naïvement, à Paris, qu'il ne savait à quoi l'on pouvait employer à Rome plus de huit jours, je pense comme l'auteur de *Faust,* à l'égard de cette ville, la plus intéressante du monde, où il partageait son attention, ainsi que le dit un de ses apologistes, entre les ruines d'un grand peuple et la vie sensuelle des Italiens.

Quant à moi, je ne m'arrêterai pas sur celle-ci, et ne chercherai à connaître que ce qui leur reste encore des nobles sentiments et de l'énergie qui ne peuvent jamais s'éteindre entièrement dans le cœur d'un peuple dont les ancêtres ont laissé partout une empreinte si profonde de leur grandeur, et dont les aspirations et les efforts tendent sans cesse vers son affranchissement ! Et je me consolerai du sort si dur, si affligeant qui pèse sur les Italiens, si je trouve chez eux cette bonne semence religieusement conservée pour être livrée à la terre dans une saison plus favorable, sous l'influence d'un soleil salutaire et vivifiant.

L'espérance, ce flambeau divin de l'âme, qui l'éclaire à travers les sentiers tortueux et obscurs de la vie, cette vertu

que le christianisme plaça entre les deux plus saintes vertus du cœur humain, n'abandonne jamais l'homme, quelle que soit la grandeur des maux qui l'oppriment. S'il a de l'énergie dans l'âme, il combat dignement ces maux sans s'en laisser jamais abattre ; s'il n'en a pas, malheur à lui ! il se courbe pusillanimement en se dégradant de sa noble nature. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, l'espérance est toujours là, ou pour l'encourager à vivre de luttes jusqu'à ce qu'il ait accompli sa tâche, ou pour lui faire attendre la mort dans une résignation sans gloire.

L'esprit des nations, plus fort que l'esprit individuel, garde dans toute sa plénitude cette sainte bienfaitrice au milieu même des plus rudes et des plus longues épreuves.

L'homme souffre et prie. Les nations endurent, sous le joug de leurs oppresseurs, toutes les souffrances qu'ils leur infligent, et sous lesquelles quelquefois elles s'affaissent jusqu'à paraître destituées de tout élément de vie morale. Mais leur esprit, que l'espérance tient toujours sous ses ailes divines, est là qui attend avec patience le moment d'agir et de se relever.

L'homme doit pardonner à ceux qui lui ont fait du mal, et, s'il suit les inspirations de ce grand amour qui commande l'abnégation de soi-même pour le bien d'autrui, son âme s'élèvera ainsi d'avance à la béatitude céleste après laquelle elle soupire comme le but de son bonheur réel.

Mais les nations tendent à un autre but que celui où toute âme religieuse repose doucement sa pensée.

Suivant les lois générales de la nature, qui change dans ses constantes évolutions sans jamais se détruire, les nations aspirent sans cesse au développement des idées qui doit leur procurer une organisation adaptée à leur siècle et à leurs besoins matériels et moraux; et, pour y parvenir, elles

travaillent sans relâche, plus ou moins activement, dans les vastes et inépuisables mines de l'intelligence.

TIVOLI

— 23 AVRIL. —

Quelques familles qui se trouvaient à cet hôtel avec moi m'avaient souvent invitée pour faire une excursion dans les sites si délicieusement chantés par Horace. Mais j'étais trop préoccupée de Rome elle-même, pour m'en éloigner avant d'avoir satisfait ma première curiosité. Ce matin donc, vers six heures, nous nous dirigeâmes vers Tivoli, avec la marquise de N***, et M. H***. La marquise de N***, Parisienne du faubourg Saint-Germain, est une femme de cinquante-six ans environ, extrêmement simple et pieuse, qui s'est retirée du monde depuis quelque temps. Sa conversation à la fois aimable et sérieuse, dépourvue de toute sorte d'orgueil, révèle chez elle un grand fond de bon sens et une modestie qui font mieux ressortir son mérite réel. M. H*** est un jeune professeur d'environ vingt-huit ans, qui réunit aux agréments d'un esprit cultivé une distinction de manières peu vulgaire et une politesse affectueuse. Le feu sacré brille dans sa physionomie intelligente, et contraste singulièrement avec les symptômes de maladie empreints sur son visage. Son enthousiasme à l'aspect des beautés de la nature et de l'art, ainsi que la profondeur de ses réflexions, révèlent plutôt le double cachet du cœur du Midi et de l'esprit du Nord que celui du caractère de l'enfant de Paris, où il est né, et d'où il est venu demander la santé au beau ciel de l'Italie.

Nous traversions la campagne de Rome vers l'antique Tibur, et chacun faisait sa réflexion adaptée au lieu que

nous franchissons, on se recueillait pour mieux goûter l'impression produite par la présence de ces sites dont la vue reveille dans l'esprit tant de grands souvenirs.

Déjà nous avions traversé et laissé derrière nous le Taverona ou Anio, puis le canal ou le Solfatara avec ses eaux minérales d'apparence savonneuse, où venait se baigner l'empereur Auguste, et dont on sent l'odeur à grande distance.

Voulant voir la ville Adriana avant d'aller à Tivoli nous ordonnâmes au cocher de nous y conduire d'abord, et, munis de la permission nécessaire, nous pénétrâmes dans cet amas prodigieux de ruines éparses dans la vaste enceinte qui contenait jadis la splendide demeure de l'empereur Adrien.

Il ne reste plus de trace de cette magnificence qui avait ébloui tant de générations et dont plusieurs musées d'Europe possèdent encore de beaux échantillons d'art trouvés dans les décombres de ces ruines.

Le guide, en nous conduisant à travers ce champ de débris, nous indiquait, ici les traces du palais impérial, des bains et des casernes prétoriennes; là, les vestiges des temples des stoïciens, de Vénus et de Diane ; ailleurs, ceux d'un cirque, de l'académie, d'un théâtre grec, etc., etc. Mais la végétation qui couvre ces immenses débris de tant d'œuvres d'art et de luxe, y présente maintenant le seul spectacle de grandeur qui ne périt jamais.

En parcourant ces ruines, ma pensée se transportait de l'antiquité à toi, grand génie de la liberté, et il me semblait te voir, là, campé quelques instants avec ta brave légion, lorsque tu marchais contre les troupes de Naples dans ce mémorable 1849, où la république française vint arrêter l'œuvre de la république romaine.

Après avoir payé le tribut de notre curiosité d'étrangers à ce qu'on appelle encore *villa Adriana*, nous reprîmes la

voiture, qui nous conduisit par une route montante, au travers d'une belle forêt d'oliviers, à Tivoli, la belle Tibur si aimée du grand poëte ami de Mécène.

C'est ici que l'imagination se peuple de tous les souvenirs d'Horace. Les somptueuses villas de Mécène, de Quintilius, de Varus, de Salluste, de Catulle et d'autres illustres personnages, s'élevaient dans les beaux environs de l'antique ville des Sicules, dont les Romains faisaient un lieu de délices. La ville actuelle, de six à sept mille habitants, n'offre aucun intérêt par elle-même. Ce sont les souvenirs attachés à ses sites, ses charmantes cascatelles et les ruines du temple de la Sibylle, qui attirent ici les étrangers. De ce temple célèbre, il n'existe plus que quelques colonnes. Placée au bord du gouffre creusé par l'Anio, cette ruine se présente encore aux yeux du contemplateur et lui rappelle les mystères révérés par les anciens, chez qui la Sibylle jouait, comme on sait, un rôle important.

N'ayant pas de goût pour les romans, je me dispensai de descendre dans la grotte de Neptune et des Sirènes afin d'y chercher les traces de la capricieuse Anglaise et de l'artiste que la sublime plume de George Sand y fit s'égarer ensemble.

Un guide que nous avions pris dans la petite ville nous fit longer une belle route tournant toujours en face des cascatelles, et nous pûmes les admirer à l'aise. Les eaux, en se précipitant, offrent, par le jeu de la lumière, l'aspect le plus ravissant. Pour les contempler du dessous, nous descendîmes par un côté de la montagne au fond du ravin. Ce magnifique spectacle se déroula alors à mes yeux avec toute sa poésie, et mon esprit magnétisé se représenta les images les plus fantastiques dans ces grosses nappes d'eau tombant d'en haut, se succédant, se confondant, et se perdant dans la vallée pour ne plus revenir.

Semblable à ces torrents d'eau, se succédait dans mon

esprit, aux divers souvenirs attachés à l'antique Tibur, le cher souvenir de mon Brésil.

Assise sur la déclivité du ravin entre ma chère enfant et la marquise de N***, tandis que le jeune malade s'approchait lentement du torrent qui coulait rapide à nos pieds, je me figurais reposant, après une course de plaisir, à travers la luxuriante et éternelle verdure de mes campagnes natales, sur de moelleux tapis de fleurs, à l'ombre de ces beaux arbres gigantesques dont les branches s'entrelacent dans un long embrassement en formant, avec les énormes lianes qui s'y attachent et tombent en festons variés et fleuris, la plus belle et la plus délicieuse voûte.

A l'aspect des jolies cascatelles artificielles de Tivoli, je me représentais les superbes chutes d'eau, non pas formées, comme celles-ci, par la main de l'homme, mais disposées et pompeusement embellies par cette main immortelle et sage dans toutes les distributions de ses dons sur la terre. Je regardais les beautés qui m'entouraient et qui perdaient de leur grandeur quand je les comparais à celles que j'avais contemplées dans l'intérieur du Brésil lorsque j'y accompagnais dans ses voyages un père enthousiaste de la sublime grandeur de la nature, qu'il m'enseignait à connaître et à aimer. Je parcourais encore maintenant par l'esprit ces forêts imposantes, ces imposantes chaînes de montagnes, ces plaines fertiles, tapissées d'une variété infinie de fleurs et rafraîchies par mille ruisseaux murmurant doucement et allant mêler leurs modestes eaux à celles des rivières et des fleuves majestueux qui abondent partout dans cette contrée que la nature enrichit de ses trésors les plus précieux.

Combien de fois je m'extasiais, tout enfant encore, à l'aspect de cette grandiose nature qui parlait déjà si puissamment à mon âme ! Avec quel charme mon jeune re-

gard suivait tout émerveillé ces nuages immenses, ces brillants oiseaux qui, traversant les plaines et les rivières, formaient, sous l'azur de mon ciel tropical, un second ciel mouvant de couleurs variées et éblouissantes ! Et ces chaînes de montagnes, ces forêts vierges, ces riches prairies, ces prodigieuses chutes d'eau, ces fleuves, ces oiseaux, tous ces chefs-d'œuvre de la nature du sol qui me vit naître, revenaient vivement à mon esprit, avec la chère image des êtres qui avaient embelli ma courte existence de bonheur ! O doux souvenirs de l'enfance ! ô pensée ineffaçable de la patrie, caressée par l'amour de ceux qui guidèrent nos premiers pas dans la vie, et par les puissantes impressions que nous y avons reçues ! quel charme sous le ciel étranger, quelque séduisant qu'il soit, pourra jamais vous être comparé?

A ce tableau rétrospectif, la mélancolie commençait à s'emparer de moi, lorsque nous reprîmes notre excursion de Tivoli, où se trouvent les vestiges de quelques ruines de villas, parmi lesquelles le guide nous en indiqua une qui marquait l'endroit où avait été celle de Salluste. Il faut une grande puissance d'imagination pour se représenter, à la vue de si faibles vestiges, ces belles habitations d'autrefois. Quant à la célèbre villa ou ferme d'Horace, de laquelle, selon les guides, il n'existe plus même de trace, je n'ai pas voulu proposer aux personnes qui nous accompagnaient d'aller voir les lieux où l'on prétend qu'elle était autrefois située, car, les voitures ne pouvant y monter à travers les montagnes de la Sabine, il faut prendre des ânes pour faire cette excursion fatigante. Nous visitâmes ensuite les ruines de la villa de Mécène, les seules qui présentent encore quelque apparence d'une grandeur passée. Lucien Bonaparte transforma ce qui restait de cette villa en une usine où l'on travaille le fer. Métamorphose singulière dont ne se doutait guère pour l'avenir le favori d'Auguste, quand il

recevait dans cette somptueuse demeure les deux grands poëtes Horace et Virgile, et tant d'autres personnages illustres par les lettres et par les arts.

La villa d'Este, construite au seizième siècle par le cardinal d'Este, est encore une demeure somptueuse mais abandonnée. D'énormes cyprès séculaires lui donnent un air sombre et triste. Lorsque nous entrâmes dans le parc, quelques étrangers comme nous s'y promenaient, et d'autres causaient, assis au bord des pièces d'eau, ou se perdaient solitaires sous des allées ombreuses. Une famille se tenait à l'écart, faisant collation à côté d'une vasque d'eau près de laquelle je m'étais arrêtée pour examiner une plante aquatique.

Les personnes dont se composait cette famille causaient entre elles d'un air très-gai; leurs physionomies étaient rayonnantes de bonheur. Cette vue me toucha : ce n'était plus une plante qui m'arrêtait là, c'était ce tableau vivant qui me représentait ceux de ma vie passée en famille. Je la contemplai en silence en me disant : « Ils sont heureux, ceux-là, de se trouver tous ensemble loin de la patrie. » Dans ce moment, un tout jeune homme prononça le nom de « maman, » en montrant à la dame qui était à son côté un petit oiseau qui passait au-dessus de leurs têtes. Ces deux syllabes sorties des lèvres d'un fils réveillèrent dans mon âme toute la douleur qui m'oppresse par l'absence du mien !... Heureuse mère ! pensais-je, entourée de toute ta famille, tu as raison d'être contente. Moi, privée de ce bonheur, j'erre partout sans gaieté, mais forte encore pour l'amour de cette chère enfant qui m'accompagne, seule fleur rapportée du vaste jardin cultivé par mon zèle et mon amour.

Et, m'éloignant mélancolique et pensive de cet intéressant groupe dont la vue m'avait impressionnée, j'allai rejoindre la marquise qui nous attendait avec le jeune ma-

lade sur la terrasse, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la campagne de Rome.

Chacun exprimait sa pensée sur la beauté des sites qui nous environnaient et sur les souvenirs qui s'y rattachent. Domptant ma tristesse, j'ajoutai quelques mots pour ne point paraître étrangère au sujet dont tous étaient préoccupés, ni troubler le plaisir que leur procurait cette promenade.

Ceux qui ont de la tristesse doivent la refouler dans le cœur quand ils paraissent en société, car rarement on trouve dans le monde des âmes vraiment compatissantes que ce spectacle intéresse et touche au lieu d'ennuyer.

La gaieté insouciante, l'amabilité naturelle ou feinte, l'esprit, quelque versatile qu'il soit, pourvu qu'il sache le secret de plaire, sont toujours mieux venus dans la société que la mélancolie provenant d'une douleur quelconque, qui laisse dans l'âme des traces profondes ou d'une sensibilité exquise.

Le monde est ainsi fait : il faut le prendre tel qu'il est, sans se faire illusion sur son compte ; autrement il vaut mieux vivre à l'écart dans les sages principes de la philosophie, en cherchant à s'améliorer soi-même pour se rendre utile à ses semblables.

Nous étions descendus à Tivoli dans l'hôtel de la *Regina*, où nous fîmes ensemble une collation assez agréable avant notre excursion aux environs de la ville. Puis notre voiture vint nous reprendre vers le coucher du soleil à la villa d'Este, d'où nous reprîmes le chemin de Rome, par une soirée tiède et imprégnée des plus suaves émanations du printemps.

Madame F***, sachant l'intérêt que m'inspire l'éducation des jeunes filles, me proposa de me faire connaître l'école

des sœurs du Sacré-Cœur, où elle a une de ses enfants. J'acceptai son invitation, et nous nous rendîmes à ce couvent, contigu à l'église de la *Trinità del Monte*. La sœur qui nous reçut nous fit visiter cette église en attendant le moment où la supérieure serait libre de nous recevoir, et nous y vîmes le chef-d'œuvre de Daniel da Volterra, une admirable Descente de croix, exécutée, dit-on, d'après les cartons de Michel-Ange. Puis nous retournâmes au couvent, où la supérieure nous montra l'école, le réfectoire et d'autres pièces visibles.

On accorde une grande préférence, surtout en France, pour l'éducation des filles, au couvent du Sacré-Cœur. Si je devais juger de cette institution d'après plusieurs jeunes filles qui y ont été élevées, je n'hésiterais pas à dire que cette préférence me semble loin d'être justifiée. Il est vrai qu'on ne doit pas juger toujours des maîtres d'après les élèves ; mais ce qui paraît incontestable, c'est qu'en général les filles élevées dans cette atmosphère morale contractent souvent l'habitude de la dissimulation et de manières aristocratiques très-déplacées chez les élèves des humbles servantes de Jésus. C'est pourtant en vue d'un certain mérite aristocratique un peu passé de mode, que des parents confient encore à ces sortes d'établissements l'éducation de leurs filles. On prétend aussi que les études y sont mieux dirigées, et que l'éducation est basée sur des principes plus solides : j'ignore si cela est, mais il faut convenir que la méthode et les efforts de ces sages et savantes sœurs ne réussissent pas mieux que ceux de bien d'autres dignes institutrices.

Les meilleurs principes inculqués à la jeunesse féminine dans les bonnes maisons d'éducation se perdent ou s'affaiblissent lorsque la jeune fille rentre dans la famille, où elle ne trouve bien souvent que des éléments pour la préparer à

cet avant-goût de frivolités, ou de ces ambitions qui tendent à détruire et qui détruisent presque toujours les leçons qu'elle avait reçues.

Combien de fois ai-je entendu, à Paris, des mères tout éblouies des plaisirs du monde, s'enorgueillir d'avoir leurs filles au Sacré-Cœur, où les demoiselles reçoivent, ajoutaient-elles, la meilleure éducation et la plus distinguée !

Pauvres mères ! pensais-je ; elles ignorent que les leçons des institutrices les plus sages, les plus saintes, fussent-elles des Pénélopes ou des saintes Thérèses, ne pourraient jamais parvenir à former dans l'esprit de leurs filles une barrière suffisante à l'invasion de certains exemples qui les attendent quelquefois là où elles devraient trouver seulement les leçons de toutes les vertus.

Ce n'est point dans les maisons étrangères, y compris les couvents, que la jeune enfant trouvera les bases solides de la meilleure éducation qu'il lui faut, mais dans le foyer domestique : « nel santuario della famiglia, dove la madre « sarà il primo e degno sacerdote, avendo il cuore per « altare e la morale per sacrifizio (1). » C'est là seulement que la fille puisera avec une utilité réelle, quand les mères seront capables de comprendre et d'accomplir leur plus sainte mission dans la société, les principes et les leçons dont elle a besoin pour devenir ce qu'elle doit être un jour : simple, vraie, bonne, compatissante et parée de la dignité naturelle, qu'une sage éducation maternelle aura développée convenablement et fortifiée chez elle en chassant toute sorte de prétentions ridicules ; la femme alors s'attirera par son mérite réel autant de sincères hommages que de ces fades galanteries dont elle est l'objet et dont elle aime en général à être entourée.

(1) *Étincelles d'une âme brésilienne*, ouvrage écrit en italien par l'auteur de ces *Voyages*.

Mais ce n'est pas ici le moment de développer un sujet si important et sur lequel je reviens toujours malgré moi, toutes les fois que s'ouvre à mes yeux une page de ce livre capital que tout le monde parcourt et que très-peu de personnes lisent avec l'attention qu'il mérite : l'influence incontestable de l'éducation morale de la femme sur le bonheur des nations, éducation qui doit commencer et s'affermir au foyer domestique, sous la sage direction de la mère de famille.

27 avril.

Une circonstance toujours heureuse pour moi vint ce matin nous affranchir de la triste préoccupation où nous étions depuis quelques jours, et nous faire mieux goûter les charmes que les beautés de Rome continuent à nous offrir. Ce fut l'arrivée des lettres de notre chère famille, très-retardées ce mois-ci.

O les premières bienvenues sous le ciel d'Italie ! bonnes, affectueuses missives qui nous apportent de la patrie lointaine le doux parfum des cœurs que nos cœurs chérissent, soyez bénies ! Que de consolations j'éprouve en savourant une à une ces lignes si vivement empreintes de la tendresse la plus pure et la plus profondément sentie !

Gloire, bonheur éternel à celui qui le premier inventa le moyen mille fois béni de transmettre ainsi les trésors de l'âme aux régions les plus éloignées, en portant dans une lettre l'espérance et la vie au cœur qui se débat contre les douleurs de l'absence !

Rassurée sur la santé de mon cher enfant et de tous les miens qui vivent au delà de l'Atlantique, je me suis senti un si grand bien-être moral que tous les objets qui s'offraient ce jour à mes yeux prirent pour moi un nouveau charme, m'inspirèrent un plus vif intérêt. Tels furent le

joli temple de Vesta de forme circulaire et entouré d'un portique soutenu par des colonnes corinthiennes ; le temple de la Fortune virile; la maison historique de Salvator Rosa, et enfin les jardins de la villa Médicis, sa terrasse plantée de chênes verts, son poétique belvédère, où nous nous arrêtâmes quelques instants pour nous mieux livrer aux émotions que nous faisait éprouver cette promenade.

Ayant déjà visité le palais où se trouve l'Académie de France, contenant les ouvrages des artistes que cette nation entretient à Rome pour y achever leurs études, nous continuâmes à respirer l'air embaumé du mont *Pincio*, en nous dirigeant du côté où se trouve la belle promenade publique de Rome. Là les voitures et les piétons, circulant tous les soirs de quatre à sept heures, donnent à ce lieu une grande animation; la musique, les fleurs et le magnifique coup d'œil sur la ville et ses environs mélancoliquement imposants, lui communiquent un charme tout particulier.

LE CONCERT DES ROSSIGNOLS.

A l'écart de la foule des promeneurs, là où les vibrations de la musique venaient doucement mourir à nos oreilles, de suaves mélodies arrêtèrent nos pas et répandirent dans notre âme un courant magnétique sous la puissance duquel nous restâmes quelques instants. C'était un concert de rossignols. Il semblait être donné exprès aux deux naturelles du nouveau monde qui, toutes remplies des souvenirs de la patrie, s'écartaient des bruyantes distractions pour venir, à l'ombre des allées solitaires de la villa Médicis, goûter le charme d'une distraction plus calme et plus analogue aux pensées qui se succédaient dans leur esprit, aux sentiments dont palpitaient leurs cœurs.

Voltigeant d'un arbre à l'autre, ou posés sur le sommet

de la voûte de verdure sous laquelle nous étions assises, ces rois des chanteurs ailés modulaient alternativement dans leur langage mystérieux la douce harmonie de leurs amours.

Nous écoutions avec ravissement, en respirant les émanations délicieuses de cette heure poétique où la nature, échangeant les brillantes couleurs de sa parure splendide pour le voile transparent d'un demi-jour, donne à ses charmes plus de mystère et plus d'attraits.

Sur le *Pincio*, plus que dans le grandiose parc de Versailles, où nous aimions à aller, aux beaux jours du printemps, chasser la triste impression que nous laissèrent toujours les brouillards des longs hivers de Paris, le chant mélodieux des rossignols produisit sur nous un effet plus agréable et plus salutaire. C'est que l'âme se sent ici, mieux que là, ouverte aux profondes impressions que Rome seule sait produire, et que tout ce que j'y vois, tout ce que j'y entends, me frappe plus que partout ailleurs; c'est que la bienfaisante influence des lettres arrivées ce matin a mieux disposé mon âme à recevoir toutes ces impressions et à les embellir.

Les dernières lueurs du jour fuyaient Rome lorsque nous descendîmes du mont *Pincio*. Le concert avait cessé, les rossignols se caressaient dans leurs nids ; les plantes et les fleurs, rafraîchies par la rosée du crépuscule, répandaient un plus vif parfum. Le phare du catholicisme s'élevait, déjà imperceptible aux regards, dans l'obscurité, majestueux et imposant, sur toutes les autres coupoles de la ville des papes.

Dans la place du Peuple, cette belle place que je préfère à toutes les autres de Rome, et où nous avions assisté à un splendide feu de Bengale dans la nuit du lendemain de Pâques, tout était déjà silencieux. Décorée de ses fontaines monumentales, de ses statues, de son obélisque, de ses colonnes et de ses terrasses, cette place rappelle mille souvenirs que le silence qui s'y fait à cette heure imprime plus

vivement dans l'esprit de celui qui s'y promène et médite.

A côté de la porte du Peuple, l'église de Sainte-Marie du Peuple me fit penser à la tradition selon laquelle elle fût bâtie, dans « le but de purger cet endroit des démons établis autour du tombeau de Néron. » Superstition ridicule, entretenue, comme tant d'autres, chez le peuple par une ignorance grossière qui asservit l'esprit de l'homme et le dégrade de sa nature.

Ombres des nobles victimes de la liberté qui planez ici, apaisez-vous !... Le jour où sera arboré l'étendard de la délivrance de l'Italie ne semble pas bien loin.

Et en laissant la place du Peuple avec tous ses souvenirs et tous ses mystères, nous descendîmes à notre hôtel, où quelques visites vinrent compléter par leur agréable société un jour de si bonnes émotions. M. F***, professeur de littérature à Rome, M. P***, artiste distingué, mesdames F*** et M***, et la marquise de N***, ainsi que l'archevêque D***, eurent, cette fois, la puissance de me faire préférer le charme de la conversation à la solitude où j'aime à me recueillir après mes excursions journalières à travers les monuments et les ruines de la ville éternelle.

A Paris, la conversation ; à Rome, le recueillement. Cependant les grâces de l'esprit français se réunissent quelquefois ici aux charmes des sentiments italiens, et nous offrent une diversion agréable.

UN CRIME COMMIS PAR AMOUR, ET SA PUNITION.

La jalousie dans l'amour, qu'on dit être une des passions caractéristiques chez les Italiens, et que je crois une faiblesse cosmopolite, vient de produire à Rome une des scènes les plus terribles et les plus touchantes dont j'aie jamais été témoin.

Une jeune personne de bonne famille et éperdument aimée d'un jeune Romain à qui elle venait d'être fiancée, se trouvait, un de ces derniers soirs, au théâtre avec son père et sa belle-mère.

Un étranger entre dans sa loge et cause quelques instants avec le père, qui le connaissait de vue. Le fiancé de la jeune fille observait du parterre, avec dépit, cette visite qui lui parut trop longue.

La pièce finie, il accourut rejoindre sa bien-aimée, et lui demanda brusquement quel était cet étranger qui se tenait dans la loge à côté d'elle. La jeune fille, surprise de ce ton de colère, si étrange pour elle, garda le silence, et le père offensé répondit qu'il n'avait à justifier auprès de qui que ce fût la présence des personnes qui venaient le voir.

Une sombre pensée traversa l'esprit du jeune homme. Dans son aveuglement jaloux, il prit le silence de sa fiancée pour de la confusion, et la réponse du père pour une défaite. Il se crut trahi, joué, la raison l'abandonna. Dans un accès de folie, il donna un coup de poignard à la jeune fille, qu'il aimait, disait-il.

Rien n'a été plus généralement mal compris et calomnié dans le monde que l'amour. En profanant ce nom sacré, on le fait présider aux jouissances grossières et quelquefois ignobles ! On s'en empare souvent comme d'un beau costume, pour déguiser les souillures d'un vil intérêt ou d'un égoïsme outré ; on l'invoque pour fouler aux pieds les devoirs les plus saints de la nature et de la reconnaissance, on s'en sert pour justifier des actes de barbarie !

L'amour, cette flamme divine dont tout le monde parle, et dont bien peu de cœurs éprouvent la puissante influence, ne produit que des actions grandes, nobles et généreuses. L'homme dans le cœur duquel descend une étincelle de cette flamme régénératrice, sent sa nature s'améliorer et

s'agrandir pour mieux comprendre et pratiquer les vertus, que l'amour fait toujours jaillir de son grand foyer, quels que soient les bouleversements et les malheurs qu'il subit !

L'homme qui aime de cet amour, quand même il verrait s'évanouir toutes ses espérances fondées sur l'objet aimé, et qu'il dût être malheureux pour tout le reste de sa vie, non-seulement ne se souillera jamais de la plus insigne lâcheté en levant la main sur une femme, il n'offensera pas même d'une parole celle qu'il aime : il l'abandonnera si l'honneur l'exige, mais il restera pur de toute souillure.

Du reste, qu'est-ce que toutes ces fureurs, toutes ces vengeances, sinon la manifestation la plus évidente de l'amour-propre blessé et de l'égoïsme, qui prouve qu'on n'aime que pour soi, tandis que l'amour vrai est tout abnégation pour ce qu'on aime !

Mais, que l'homme impartial l'avoue avec moi, c'est du cœur de la femme que cette abnégation prend le plus grand essor. La conduite sublime de la jeune Romaine qui vient d'être frappée de mort par son fiancé en fournit encore une preuve.

Tombée dans les bras de son père, qui n'eut point le temps de prévoir ce coup terrible, elle fut portée à son domicile, où la justice se rendit aussitôt pour prendre connaissance de l'événement. La déplorable nouvelle volait déjà de bouche en bouche, avec tous les commentaires que, dans de pareilles occasions, on ne manque jamais d'ajouter à la simple vérité. Le médecin appelé trouva la blessure très-dangereuse ; elle avait complétement défiguré la malheureuse jeune fille, qui conservait pourtant une énergie et une présence d'esprit admirables.

Ici finit la scène horrible, et commence la scène touchante. A peine l'amant halluciné eut-il versé le sang innocent de celle qui l'aimait, que, revenu de sa funeste erreur, il vint tomber à ses pieds et à ceux du malheureux père, en

avouant l'énormité de son crime et en demandant d'en être puni. Mais la jeune fille mourante, recueillant toutes ses forces, protesta, en présence du magistrat et des personnes qui entouraient son lit, qu'une autre main que celle de son cher fiancé lui avait porté ce coup. « Ne l'accusez pas ! s'écriait-elle dans le plus sublime enthousiasme que le dévouement d'un véritable amour sait communiquer à la femme, ne l'accusez pas, répéta-t-elle en s'adressant au magistrat que l'émotion produite par cette scène sur tous les spectateurs commençait à gagner ; il est innocent. Son accès de folie, en me voyant dans cet état, lui fait croire que c'est lui qui m'a frappée. Le véritable meurtrier s'est enfui aussitôt ; je l'ai vu s'éloigner en courant, tandis que mon fiancé restait tout désolé près de moi, et aidait à me porter ici !...

— « Je ne mérite pas cette générosité, dit en l'interrompant le jeune homme. C'est bien moi qui ai eu la barbarie de commettre ce crime exécrable en méconnaissant un moment cette céleste créature. Punissez-moi, mais ne m'arrachez pas de ses côtés tant qu'elle respire. Et il lui baisait les mains, et il pleurait en se tenant toujours agenouillé.

— « Ne voyez-vous pas qu'il a perdu la raison ? répondait d'une voix faible la pauvre blessée. Il croit que je vais mourir, tandis que nos noces vont se célébrer. »

Lutte singulière et touchante dont on ne saurait rendre l'image.

Des larmes d'attendrissement et de pitié s'échappaient des yeux de tous ceux qui étaient témoins de ce spectacle, et la justice ne pouvait s'emparer du coupable, que sa propre victime proclamait innocent.

Le père, profondément consterné de la situation de sa fille, garda le silence, et se laissa toucher par ses prières.

La générosité de la malheureuse ne s'arrêta point là : elle

voulut constituer son fiancé héritier de la fortune qui lui venait de sa mère, et chercha ainsi à assurer son avenir, après avoir tout employé pour laver aux yeux de la société la tache dont il s'était souillé.

Concentré dans la douleur la plus profonde, l'amant égaré reste là comme anéanti sous le poids de ses remords, refusant obstinément toute sorte de nourriture, et voulant, dit-il, suivre dans la tombe celle qu'il aime et qu'il y a précipitée.

Et, en voyant ce malheureux couple échanger des regards d'amour sur le seuil de l'éternité, on se demande lequel des deux est le plus grand : le remords de l'un, ou la générosité de l'autre ?

Un de ces jours nous admirions, à l'église de Jésus, une des plus vastes et des plus belles de Rome, les pilastres, les stucs dorés, les sculptures, les peintures, et, plus que tout cela, l'autel de la chapelle de saint Ignace de Loyola, dont rien n'égale l'admirable richesse et la magnificence, lorsqu'un gentilhomme romain de notre connaissance y entra avec deux dames étrangères. En m'apercevant, il vint à moi, et me présenta ces dames comme deux illustres voyageuses qui aimaient, ainsi que moi, disait-il, à puiser des souvenirs dans la source intarissable de la ville éternelle. Ces deux dames nous saluèrent avec une aimable franchise, et je fus charmée de reconnaître dans l'une d'elles la charmante Allemande qui avait paru recevoir la même impression que moi en entendant le *Miserere* à la chapelle Sixtine ; nous nous parlâmes alors comme de vieilles connaissances. Nous partons demain pour Venise, me dit-elle, puis nous irons passer l'été en Suisse ; ainsi nous ne nous revoyons que pour nous quitter ! Elle me donna son adresse à Man-

heim, et je lui donnai la mienne à Paris, sachant que sa famille y passe quelquefois l'hiver. — Vous y retournerez donc, me demanda-t-elle ? — Je l'espère bien, lui répondis-je, car Paris est ma ville de prédilection en Europe ; et, quand j'aurai bien connu toute l'Italie et vu la Sicile et la Grèce, j'irai vivre de nouveau dans cette capitale. Moi aussi je vais quitter Rome, mais pour aller à Naples et dans d'autres villes, Venise viendra après.

Un élan sympathique nous attirait ainsi à oublier, en causant ensemble, les beautés que nous étions venues admirer dans cette église, lorsque le seigneur romain se pencha vers moi et me dit, en me montrant un frère jésuite qui venait de passer tout près de nous : « Voilà le frère de Silvio Pellico, Madame : l'avez-vous déjà vu?

— « Non, lui répondis-je, mais je savais que le célèbre auteur *delle mie Prigioni* avait ici un frère dans cette congrégation ; » et je le suivis des yeux ; la belle Allemande se mit à le regarder avec moi, et le noble Romain ajouta d'un air de pitié : « Quel contraste avec l'illustre prisonnier du Spielberg, la victime torturée par l'Autriche, enchaînée au fond d'un cachot pour l'amour de la liberté ; et le jésuite son frère, paisiblement occupé aux ministères de sa plus qu'intelligente congrégation, tandis que la patrie gémit encore sous le poids de la même oppression !

— « Mais Silvio Pellico lui-même, lui dit la dame allemande qui l'écoutait avec nous, n'a-t-il pas fait aussi le jésuite dans les dernières années de sa vie, en ternissant la gloire que lui avaient conquise naguère ses plus nobles inspirations?

— « C'est vrai, répondit son compagnon de promenade ; et cela démontre comment les esprits les plus forts et les plus capables de résister aux tortures dont la tyrannie des despotes connaît seule tout le raffinement, s'écartent quelque-

fois du flambeau de la vérité qui les éclairait, et tombent dans le domaine du fanatisme, où ils commettent de grossières erreurs, en fournissant aux ennemis les plus dangereux du progrès des peuples un argument de plus pour appuyer leur doctrine. Il viendra un jour, je l'espère avec une ferme conviction, où l'on cessera de profaner la sainte religion du Christ en la faisant servir de marchepied aux ambitions politiques. C'est là, Mesdames, la plaie principale, la grande plaie de cette malheureuse Italie, que vous autres étrangers venez visiter dans sa prison ; de cette Italie toute resplendissante encore de beautés et de sourires pour vous, malgré les chaînes qui lui meurtrissent les bras et lui font saigner le cœur !...

— Mais vous autres, lui dis-je à mon tour, vous Italiens, fils d'une mère si prodigue, si palpitante des plus grands souvenirs, si remplie encore d'éléments capables de vous faire redevenir une puissante nation, pourquoi ne vous réunissez-vous pas dans une seule pensée, un seul et commun intérêt, dans le but de réhabiliter cette digne mère dans la jouissance de ses droits incontestables? Pourquoi vous êtes-vous laissé entraîner par le funeste esprit de division, fomenté par vos ennemis, à l'avilissement de servir des maîtres étrangers, vous, peuple héritier de si grandes gloires?

— « La réponse en est simple et claire : nous nous sommes énervés sous une *sainte* influence, » répliqua en rougissant le seigneur romain. « Les successeurs de saint Pierre ont oublié leur mission, et, s'étant arrogé indéfiniment le pouvoir temporel, trafiquèrent toujours de leurs brebis avec toutes les puissances qui se sont inspirées de leur amour paternel. »

La présence du frère de Silvio Pellico avait suscité tous ces raisonnements et d'autres encore que j'écoutais en quit-

tant l'église de Jésus, et en nous dirigeant ensemble vers la place Montanara pour voir le peu qui reste du théâtre bâti par Auguste en l'honneur de Marcellus. En quittant ce lieu, les dames allemandes prirent congé de nous; celle qui m'avait donné son adresse me pria de ne pas l'oublier, et toutes deux s'en allèrent avec leur cavalier, qui me dit, en s'éloignant : « J'espère, Madame, que vous nous reverrez dans des jours meilleurs pour ma patrie.

— « Je le désire de tout mon cœur, » lui répondis-je; et nous nous éloignâmes à notre tour.

Tandis que les cœurs romains d'aujourd'hui exhalent ainsi à la dérobée leurs plaintes amères contre le gouvernement du Pape, nous continuons nous, à visiter les débris de la grandeur des Romains d'autrefois.

Je ne répéterai pas ici le récit qu'on me fait presque chaque jour, et qui contraste avec le panégyrique d'un gouvernement paternel que j'entends d'autre part, de nouveaux abus pratiqués ou tolérés par la cour de Rome.

« N'approchez pas de Rome, » disait une personne qui avait bien étudié la vie de cette ville. « N'approchez pas de Rome, ô vous qui sentez battre dans votre poitrine un cœur débordant d'amour pour l'humanité! Vous qui êtes animé d'un vrai esprit catholique, tenez-vous loin de Rome, afin d'aimer Rome dans toute la grandeur que le christianisme présente à votre imagination! »

VILLAS

Il y a aux environs de Rome de riches et remarquables villas; je n'en ai visité que quatre, qu'on dit être des plus importantes :

1° La villa Albani, avec ses beaux jardins et une galerie fort riche.

2° La villa Borghèse, devenue une promenade publique où les habitants de Rome vont jouir, sous les beaux ombrages de son vaste parc, d'une fraîcheur délicieuse et d'une charmante solitude. Parmi les objets d'art que la galerie du palais contient, on admire, dans la salle dite de *Venus Victrix*, la statue, par Canova, de Pauline, sœur de Napoléon 1er : c'est un ouvrage digne de ce célèbre sculpteur; je l'admirais sans pouvoir faire abstraction de la vanité et du manque de pudeur de son modèle, qui avait posé dans une telle nudité.

3° La villa Ludovisi, bâtie sur l'emplacement des jardins de Salluste et contenant trois palais dans lesquels se trouve une belle collection d'antiquités et d'autres objets. Dans un de ces palais nous avons admiré la fresque du Guerchin représentant l'Aurore s'avançant sur son char, et chassant la nuit en répandant des fleurs. Dans le jardin, parmi des statues et des bustes divers, il y a un satyre qu'on attribue à Michel-Ange.

4° La villa Panfili Doria, dont je préfère les jardins à ceux de toutes les autres, déploie aux yeux du visiteur ses groupes gigantesques et variés de beaux camélias rafraîchis par des jets d'eau et des bassins, ses pins séculaires et magnifiques en parasol; ses pelouses vertes et ses belles allées à travers des fleurs soigneusement disposées.

Ici se présente vivement à l'esprit du visiteur le souvenir du plus intrépide guerrier de nos jours, qui y eut son quartier général.

Comme la villa Borghèse, celle-ci souffrit des dommages pendant l'attaque des Français. « Ce fut ici, me dit madame M***, en descendant avec nous à la villa Panfili, que le général français, ce destructeur de notre victoire, établit

son quartier général, après celui de notre immortel Garibaldi, dont les nobles efforts pour affranchir notre chère Italie de la domination étrangère se renouvelleront peut-être un jour avec plus de succès. »

Cette dame me parle toujours du malheur qui accable sa patrie, avec un enthousiasme patriotique digne des antiques matrones, mais elle est la première à reconnaître combien cet enthousiasme se trouve déplacé au milieu de la décadence où sont tombés ses compatriotes !

30 avril.

La terre, dans son mouvement perpétuel de translation, me ramène encore au jour inscrit parmi mes dates remarquables. Fertile pour moi jadis en douces et poétiques inspirations, le 30 avril marquait une chère naissance qui fut, hélas ! si près, de la mort.

O pittoresque Olinda, dont les beautés mélancoliques se regardent dans les eaux mugissantes du superbe Atlantique, et reçoivent les émanations de la poétique Beberibe : la brise qui berce tes hauts palmiers panachés, tes bosquets odorants, m'apporte encore l'écho des notes mélodieuses du jeune étudiant qui chanta sous tes doux ombrages son premier et son unique amour !

Les vibrations de cette voix aussi sympathique que puissante ne se perdirent pas pour moi dans l'espace : non ; mais, agitant sans cesse l'air que je respire, elle s'y propage encore en frappant harmonieusement mon oreille, et, se communiquant à mon âme, l'attire vers ces mondes immatériels où je puise de nouvelles forces pour continuer ma mission ici-bas.

La gracieuse ville de Porto-Allegre, capitale de l'héroïque province de Saint-Pedro, au Brésil, assise sur sa riante

colline baignée par le majestueux Jacahy, vit briller dans toute la splendeur de l'amour et des honneurs le dernier 30 avril de cette vie si vigoureuse, si belle et si utile, qui passa rapidement sur la terre. Et mon cœur, tout gonflé de larmes, en recueillit le précieux souvenir et le garde religieusement à travers les années, les événements de la vie, comme un préservatif salutaire contre les idées décourageantes qui parfois viennent m'assaillir.

Jeune colosse de vertu, tu t'affaissas à ton vingt-cinquième printemps sous la main inexorable de la mort, quand les destinées les plus belles, l'amour et la patrie te souriaient de leurs sourires les plus séduisants! Et moi, renonçant depuis lors à tout bonheur personnel, je n'ai trouvé que dans ma tendresse pour nos enfants et dans le bonheur d'autrui des consolations et des forces pour franchir sans toi cet espace si pénible et si long de l'isolement du cœur!

Sous l'empire de ces idées d'un passé qui m'est toujours présent, je ferai avec moins de regret mes adieux à Rome, que j'ai appris à tant aimer et que je vais quitter demain. Avec moins de regret, dis-je; car la privation d'un plaisir que nous pouvons nous procurer de nouveau, qu'est-elle en face de la privation d'un bonheur perdu à jamais? Rome, j'y reviendrai bientôt; je pourrai encore jouir de la vue de tout ce qui m'y intéresse et me charme l'esprit; mais le bonheur dont je fus privée si prématurément, rien au monde ne peut plus me le faire goûter. Et puis, pourquoi m'attrister en quittant l'une ou l'autre ville qui m'attire le plus par ses agréments matériels ou moraux, quand je n'y laisse aucun des êtres chéris qui, réunis autour de moi, cherchaient à alléger la pression d'une tristesse dont ils connaissaient et appréciaient la cause? C'est qu'à chaque adieu que je fais à une ville et aux personnes qui nous y affectionnent, il se réveille

plus vivement dans mon cœur, cet adieu douloureux que je fis à ma chère famille et à la patrie.

Ceux qui sont doués d'une grande sensibilité et d'une vive imagination, qui voyagent, sans un but scientifique, non pas pour se *désennuyer*, ou pour pouvoir dire qu'ils ont voyagé, mais pour chercher des distractions convenables à une grande douleur; ceux-là, dis-je, que les affections de la famille et les souvenirs les plus chers attachent au lointain pays natal, pourront seuls comprendre ce qui se passe alors dans mon cœur : pour ceux-là seuls les quelques lignes qui viennent de s'échapper de ce cœur, hiéroglyphe indéchiffrable pour le vulgaire qui me lira peut-être indifférent sur les choses émanées du cœur, et qui cherchera seulement dans ces pages le récit des choses si répétées par d'autres voyageurs avec un talent et un goût exquis de forme auxquels je n'ai aucune prétention.

11 *heures du soir*. — Le soleil se couchait à l'horizon de Rome, lorsque, après avoir parcouru encore une fois celles de ses ruines qui m'intéressent le plus, nous descendîmes à la basilique de Saint-Pierre pour lui consacrer notre dernière visite. La majesté du temple, le demi-jour qui y régnait à cette heure si propice à la prière, les impressions que je venais de recevoir, ce jour surtout dans les dernières courses de l'après-midi; l'émotion que la veille d'un départ me fait toujours éprouver, donnèrent à ma prière une sorte de solennité qui remplit mon âme du calme le plus suave.

Trois chères ombres ouvrirent sur moi et sur mon enfant leurs saintes ailes et nous bénirent sous les voûtes somptueuses de Saint-Pierre, que la solitude et le silence, à cette heure, rendaient plus imposantes et plus solennelles ! Je m'en éloignai, l'âme fortifiée par la douce illusion sous l'influence bienfaisante de laquelle je vais quitter cette ville

pour en visiter d'autres qui ne pourront m'offrir le même intérêt.

J'ai vu la Rome morte, et la Rome vivante : l'une dans le repos de la tombe que lui marqua l'Éternel, après tant d'évolutions de grandeur, de gloire et de misères ! l'autre dans le paroxysme de ses maux chroniques, tout entourée du faste de sa cour et de ses grands chefs-d'œuvre de l'art.

J'ai admiré ses temples, ses palais, ses musées, ses colonnes, ses arcs, ses obélisques, tous ses monuments, et, plus que tout cela, ses ruines grandioses. Et ses ruines, parlant encore si éloquemment du grand peuple qui n'est plus, les sites si célèbres, si pleins de vie jadis, si mornes et si tristes maintenant, ont laissé dans mon esprit la plus profonde impression !...

Je me suis agenouillée sur les tombes de ses martyrs, et j'y ai réfléchi sur leur foi, sur leur grande œuvre et sur ses résultats.

J'ai contemplé la richesse éblouissante de ses églises, et le luxe de sa brillante cour, contrastant singulièrement avec la misère du peuple.

J'ai enfin entendu les plaintes des opprimés, les prétentions des oppresseurs ; les espérances des uns, l'assurance des autres !

Et je porte profondément gravé dans l'esprit et dans le cœur ce qui m'a le plus impressionnée et touchée à Rome : le souvenir de ses ruines et la triste décadence du peuple qui se dit encore romain !

Une longue série de déplorables souffrances poussées jusqu'à l'avilissement de la propre dignité punirait les fautes encore les plus graves ! Rome en est là ; elle avait beaucoup péché, il lui fallait beaucoup souffrir pour

expier ses fautes, et elle l'a fait; elle le fait encore avec plus ou moins de résignation.

Il est temps maintenant d'espérer qu'après tant de cruelles épreuves, elle ressuscitera dépouillée de son trop lourd fardeau de misère, et se présentera au monde grande encore, non pas dans le sein du paganisme, comme elle le fut jadis, mais dans le véritable esprit du christianisme. Espérons qu'elle se régénérera d'une manière digne des temps modernes, en suivant les progrès des idées qui marchent avec le siècle, sans qu'aucune puissance humaine puisse les arrêter, à la conquête du perfectionnement matériel et moral des générations à venir.

ROUTE DE ROME A NAPLES

Vers six heures du matin, le premier jour du plus beau mois de l'année, mai, nous quittâmes Rome, en emportant la profonde impression qu'elle a produite sur notre esprit, et le bon souvenir des cœurs affectueux qui nous y ont sympathiquement accueillies. De fraîches fleurs du printemps offertes par l'amitié embaumèrent doublement notre séjour dans la ville éternelle, et remplirent de poésie le moment de notre départ.

Décrire la belle route qui conduit de Rome à Naples serait répéter ce que tant d'autres voyageurs ont déjà dit. Je me bornerai à signaler quelques-unes des parties que j'ai parcourues l'imagination remplie des scènes qui s'y sont passées et des héros qui les ont rendues célèbres.

Déjà Albano, avec ses lacs et ses vestiges de ruines; Velletri, ancienne capitale des Volsques et patrie d'Auguste, avec ses souvenirs et ses belles femmes; Cori, l'ancienne Cora, avec les débris de ses temples d'Hercule, de Castor et Pollux, et les restes de ses murs cyclopéens

qui résistèrent si longtemps aux guerriers de Rome; Cisterna, avec ses traditions de saint Paul, qui y eut la première entrevue avec les chrétiens de Rome : déjà, dis-je, tous ces sites et bien d'autres encore, très-remarquables dans l'antiquité et sans aucune importance de nos jours, étaient derrière nous, lorsque les marais Pontins se présentèrent à nos regards dans toute leur morne solitude! Ce territoire, où, selon Pline, plusieurs villes fleurirent jadis, et par où Appius Claudius fit passer la voie qui porte son nom, n'est aujourd'hui qu'un désert verdoyant abandonné aux troupeaux. La végétation y est luxuriante, mais, malgré tous les travaux qui furent entrepris pour essayer de dessécher ces marais, la *malaria* y règne toujours dans certains mois de l'année, et en éloigne ceux qui désireraient venir s'y fixer. Ces marais ont la réputation d'être pestilentiels et fatals aux voyageurs qui s'endorment pendant qu'ils les traversent. L'imagination des poëtes a trop exagéré ce danger, qui a fourni à la brillante plume de madame de Staël cette page si éloquemment sentimentale de la tendre prévoyance d'Oswald, lorsque sa Corine traversait avec lui ces marais dont il redoutait les miasmes pour elle! Il cherchait avec une touchante sollicitude à épargner une vie que lui-même il devait plus tard si tristement briser! Mais, passant de la poésie aux souvenirs classiques que cette route réveille si vivement dans l'esprit, je voyais avec plaisir l'intérêt que ma chère enfant prenait à me parler d'Horace, lorsque nous nous trouvâmes à l'endroit où il s'embarqua sur l'antique canal d'Auguste (*Naviglio grandi*) pour aller à Brindes.

C'est à *Foro Appio*, entre *Freponti* et *Bocca di Fiume*, qu'on indique cet endroit représenté par le grand poëte comme rempli alors d'une population animée. Aujourd'hui silencieux et tristes, ces lieux semblent invoquer de ceux

qui y passent (affranchis de la terreur qu'inspiraient les bandes de brigands dont naguère cette route était infestée) une pensée sur la mobilité du sort qui transforme tout sur la terre !

Les ormes et les peupliers qui bordent la route formant une longue avenue ; la fraîcheur des marais couverts d'une vigoureuse végétation ; ce canal qu'on côtoie quelque temps, et dont les eaux semblent refléter encore l'ombre du poëte de Mécène et celle de tant d'autres personnages historiques qui voguèrent sur elles, prête à ces solitudes un certain charme mélancolique qui me les fit aimer.

A la sortie des marais Pontins, Terracine, l'ancienne Anxur, fondée par les Volsques, se présente avec tous les souvenirs de ses fondateurs, et de ses conquérants successifs, les Grecs, les Romains, etc.

Assise pittoresquement sur une colline escarpée, et se prolongeant jusqu'au bord de la mer, Terracine compte actuellement à peine 5 à 6,000 habitants, et renferme encore quelques débris du fameux palais de Théodoric, situé au haut d'un rocher d'où il dominait cette Méditerranée que, selon l'expression d'un écrivain contemporain, il voulait disputer à l'empire d'Orient.

Nous dînâmes à l'hôtel de la Poste, au bord de la mer dont le spectacle subjugua plus mon esprit que la vue de la cathédrale bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon, ainsi que les ruines de quelques tombeaux antiques que les guides indiquent, et des inscriptions du temps de la République, au couvent des Pères de la Doctrine. Concentrée dans mes réflexions, je regardais cette mer jadis sillonnée par les flottes romaines qui avait à Terracine un de ses ports les plus importants, et je pensai à la malheureuse veuve de Britannicus exilée par Tibère dans une île déserte de cette côte, où elle mourut de faim.

Nous avions pour compagnons de voyage un vénérable chanoine français, l'abbé C***, madame D. B***, et l'astronome D***, directeur de l'observatoire de Florence, que je voyais pour la première fois, mais que ses manières simples et son langage modeste me firent aussitôt distinguer. Comme la plupart de ceux qui se livrent sérieusement à l'étude de la voûte céleste, il paraît parfois fort abstrait des choses de la terre, ce qui le rend un compagnon de voyage très-commode pour moi, qui aime à me recueillir souvent dans mes idées lorsque je me trouve au milieu des imposants spectacles de la nature.

Le temps continuait à être magnifique, et la route, en quittant Terracine, devenue de plus en plus intéressante, nous offrait des tableaux variés, tantôt d'une beauté riante, tantôt d'une majestueuse sévérité, selon les plaines ou les montagnes que nous traversions, le défilé, entre la mer et les rochers, célèbres dans la guerre des Romains contre les Samnites.

Les lieux historiques s'y succédaient de l'un et de l'autre côté de la route.

Il était nuit quand nous franchîmes *Forre de' Confini*, dernier village du territoire pontifical, et *Portella*, où se trouve la douane de la frontière du royaume de Naples. Je passerai sous silence les ennuis que l'on y éprouve; là, ainsi que partout où l'on s'arrête sur cette route pour changer de chevaux, il faut avoir toujours la bourse ouverte, et s'armer de résignation pour satisfaire aux exigences répétées des postillons, et d'une foule de mendiants qui vous obsèdent. Mais j'étais trop préoccupée des temps anciens pour que ces ennuis matériels du présent, qui semblaient tant contrarier nos compagnons de voyage, pussent m'impressionner.

Non loin de nous s'étendait toute cette plage historique

où était, entre autres, le petit port dans lequel descendit le grand orateur romain lorsqu'il fuyait les assassins salariés par Antoine. Ils l'atteignirent et le tuèrent non loin des lieux de sa naissance.

A Fondi, aujourd'hui petite ville d'aspect misérable, le sombre souvenir du corsaire Barberousse, qui, ne pouvant enlever la belle Gonzague, comtesse de Fondi, fit brûler la ville et emmena les habitants en esclavage, se présenta à mon esprit, ainsi que les exploits du fameux brigand connu sous le nom de Fra Diavolo. C'était ici le poste principal de ce redoutable bandit, dont on connaît les crimes et l'appui que lui donnait la reine Caroline : elle et Ferdinand étaient aussi, affirme-t-on, en correspondance, pendant les guerres civiles, avec un autre bandit bien plus féroce que Fra Diavolo, Mammone, le plus barbare de tous les brigands, et que ces deux têtes couronnées « nommaient mon général et mon ami. »

Mais bientôt ces lugubres pensées firent place aux souvenirs classiques dont cette route est remplie, et, à mesure que nous avancions, ils se multipliaient de plus en plus. Là c'était Castellone, village qu'on croit bâti sur l'emplacement de l'antique *Formiæ*, célébrée par Horace ; ici la tour dite de Cicéron, reste de la célèbre villa qu'il possédait dans ces lieux, et qui, selon la tradition, désigne l'endroit où était son tombeau. Non loin de là on place la fontaine Artachia, où Ulysse rencontra la fille du roi des Lestrigons. Et la poésie, se réunissant à l'histoire, prêtait un nouvel intérêt à ces sites que mon imagination se représentait non pas comme ils sont aujourd'hui, mais comme ils se trouvaient jadis. Entre Molla et Carigliano, près de l'ancienne Minturnes, étaient les marais où se cacha le grand Marius poursuivi par les soldats de Sylla. Les rives du Carigliano, autrefois Léris, furent témoins, après plusieurs

autres scènes importantes, des exploits guerriers du chevalier Bayard, qui y défit un grand nombre d'Espagnols en gardant le passage du pont qu'il défendait. Tous ces sites, plus ou moins près de la route que nous parcourions, sont empreints du souvenir des guerriers fameux, des héros, des poëtes, des génies qui y avaient séjourné ou passé. Et les rives de cette partie de la Méditerranée, les montagnes, le rochers, la campagne tout entière que nous traversions, me semblaient répéter l'écho de ces grands noms !

Nous étions entrées dans la *Campania Felix*, et j'admirais la fertilité et la riche culture des champs de cette partie de la péninsule, dont les naturels ont en général une réputation d'indolence. Les vignes, disposées avec art, grimpent d'un arbre à l'autre en formant de longues et gracieuses guirlandes de verdure, et embellissent avec coquetterie le magnifique paysage qu'on a toujours sous les yeux.

Le soleil avait reparu avec la même splendeur des jours précédents, et la beauté de ces tableaux champêtres, rehaussés par les flots de lumière qu'il jetait sur eux, me faisait rêver souvent aux tableaux naturels éclairés par mon soleil tropical !

Nous laissâmes de côté Capoue, avec ses souvenirs des Pelasges (les fondateurs de l'antique Capua), des Étrusques, des Samnites et des Romains; Capoue, l'ancienne et brillante ville aux femmes séduisantes, lieu de délices, si funeste au grand Annibal.

Remettant à plus tard notre excursion à Capoue pour y voir les restes de son amphithéâtre, qu'on croit le plus ancien de l'Italie, nous entrâmes dans la belle Parthénope, ce tombeau riant de l'antiquité, comme l'a si bien nommée un écrivain de nos jours.

NAPLES

— 4 MAI —

Je te contemple, ô ravissante Parthénope, dans ta mystérieuse nonchalance, gracieusement inclinée sur tes montagnes volcaniques, et te mirant avec amour dans les eaux bleuâtres de ton golfe splendide dont tu reçois les hommages et les caresses.

Je te contemple, tout émue au souvenir intime que ce jour me rappelle vivement, la naissance d'un philosophe auquel m'attachent les doux et saints liens fraternels. Ah! permets qu'avant de payer mon tribut d'admiration à tes charmes éblouissants, je consacre ici une pensée à celui dont l'enfance fit le charme de mon enfance, et dont la vie s'identifia avec ma vie par l'enthousiasme et l'énergie de nos sentiments mutuels quoique diversement dirigés, par l'harmonie de nos principes dans la tâche sociale que nous nous imposâmes à l'aurore de notre jeunesse, et par l'homogénéité enfin de nos efforts dans la lutte prolongée contre le matérialisme qu'un certain monde préconise!

Maintenant en face de ce beau golfe, pâle image de celui au bord duquel nos jours s'écoulèrent dans la pratique assidue de nos mutuelles inspirations à nous rendre utiles à la patrie, je t'envoie, frère de mon cœur, une tendre pensée renfermée dans un long et mélancolique soupir!

Muette et douloureuse expression de l'âme qui souffre, un soupir en résume parfois toute l'histoire. Celui que je t'envoie de si loin aujourd'hui te porte la vive, l'inaltérable expression de ce sentiment sacré qui se fortifia dans notre cœur à travers une vie active et toute d'abnégation employée à la constante recherche d'un meilleur avenir !

Naples, la plus belle ville d'Europe par sa magnifique position, la richesse de son sol, son atmosphère brillante et imprégnée d'une grandiose poésie, tout d'abord frappe l'œil et subjugue l'âme du voyageur!

Cette longue et gracieuse courbe de rives dont une partie est toute peuplée d'habitations riantes, embrassant le golfe depuis le cap de Misène jusqu'à Sorrente; ces verdoyantes montagnes, parmi lesquelles s'élève tout aride et brûlant le Vésuve, avec son énorme panache de fumée se perdant dans l'espace sous un ciel azuré; cet horizon limpide, sous lequel se dessine, en forme d'une barque, Caprée, rappelant le souvenir des dernières années de crimes du tyran Tibère; ces bateaux à vapeur, ces nombreuses *bacherotes* qui vont et qui viennent, sillonnant mollement les eaux, toute cette splendeur de la nature et de l'art donne à cet immense tableau un charme particulier que le souvenir de ce que la civilisation de la Grèce avait créé jadis sur cette terre rend encore plus puissant. Cependant, quoique agréablement impressionnée par les trésors de beautés que Naples vient de déployer à mes yeux, je regrette la beauté sévère de Rome, et mes ruines favorites parmi lesquelles j'aimais à errer au milieu de ce silence qui donne tant de solennité aux grandes et graves pensées qu'inspirent ces lieux !

La physionomie de Naples, ainsi que la gaieté de son peuple, si en harmonie avec son ciel, présente le plus grand contraste avec celle de Rome.

Ce sont deux vieilles sœurs fardées, l'une, à l'extérieur grave et sévère, cachant sous l'impuissance de la décrépitude tout l'orgueil de ses avantages de jeunesse, et la prétention de faire encore courber toutes les têtes au seul accent de sa voix ! L'autre, toute riante et insoucieuse, s'enivrant du parfum des orangers au bord des cratères de ses volcans mal éteints !...

Sous la douce atmosphère de ces rives enchanteresses, en présence de ces flots éclatants que les âges n'ont pu ternir, de ce sol radieux où sont ensevelies tant de villes fameuses, et où circule maintenant le peuple le plus gazouillant du monde, on comprend parfaitement la poétique expression du Napolitain, fier à juste titre des charmes de sa terre natale, quand il s'écrie : « Veder Napoli e poi morir ; » proverbe auquel a donné lieu le nom d'un endroit appelé autrefois *Mori*, et que les étrangers allaient visiter après avoir vu Naples.

Habituée aux horizons grandioses du Nouveau Monde, et à la perspective incomparable du magnifique golfe de Rio Janeiro, je n'ai éprouvé ni la surprise ni l'enthousiasme que Naples produit en général sur les naturels des autres pays. Mais, trouvant dans ses beautés naturelles beaucoup de rapport avec celles que j'ai tant aimées, j'éprouve en le contemplant un mélange indéfinissable de plaisir et de tristesse, particulier à tout cœur sensible qui loin de sa patrie rencontre des sites semblables à ceux qui lui furent chers !

LE MIRACLE DE SAINT JANVIER

Je me hâte de tracer ici quelques lignes sur le spectacle le plus étrange que j'aie jamais vu dans mes voyages. C'est un des types caractéristiques du peuple napolitain en fait

de croyance religieuse. Nous sommes arrivées assez à temps pour voir par nous-mêmes ce phénomène que la tradition a transmis de siècle en siècle sous le nom de Miracle de saint Janvier, phénomène qui fit époque chez ce peuple superstitieux, et qui se renouvelle chaque année.

Saint Janvier est le patron de Naples. Il vécut au troisième siècle de notre ère; prêtre de mœurs irréprochables et d'une grande charité, sa vie fut une constante pratique de vertus chrétiennes, qui devinrent sublimes sous la persécution cruelle et acharnée du proconsul Timothée. Celui-ci, irrité de la constance du bon Janvier (alors évêque de Benevento) à persister dans la foi du Christ, lui appliqua l'édit terrible de proscription publié sous le nom de Dioclétien, lorsque Constance-Chlore et Galère arrivèrent à l'empire.

Après avoir souffert la torture que dans ces temps-là les païens faisaient subir aux chrétiens, et que depuis, ceux-ci firent subir non-seulement aux païens, mais aux chrétiens eux-mêmes, le vertueux évêque de Benevento fut conduit à la colline de Solfatara, tout près de Pozzuoli, et y fut décapité, en 299, ou, selon d'autres, en 305. Il montra jusqu'au dernier moment un courage qui étonna le bourreau lui-même! Cette fermeté héroïque dans la foi n'était pas rare à cette époque, même chez les créatures les plus délicates, dont l'âme, trempée dans l'amour du Christ, triomphait avec une surprenante énergie de la faiblesse du corps livré au martyre par les persécuteurs de la nouvelle religion.

Quelques écrivains parlent de plusieurs actes édifiants de la vie du saint évêque de Benevento, et des miracles, disent-ils, opérés par Dieu en sa faveur, tels, entre autres, ceux de la fournaise, et du cirque des bêtes féroces : il sortit intact des flammes qui le respectèrent, et de la fureur des

animaux, qui le caressèrent au lieu de le dévorer ! Je me bornerai à raconter le miracle que je viens de voir vénéré encore par une partie de la population de Naples, et par la cour elle-même, et je laisserai aux esprits éclairés à s'en former une idée juste.

La tradition rapporte que, lorsque saint Janvier fut décapité, une pieuse femme, comme il y en avait tant dans ces temps-là, s'étant munie d'une fiole, la remplit, sur le lieu du supplice, du sang de saint Janvier : elle garda cette fiole avec une grande dévotion jusqu'à la première translation des reliques dans une autre église, avant qu'elles fussent placées dans la cathédrale où elles se trouvent actuellement. Cette femme, qui demeurait dans le voisinage des lieux où passait le convoi funèbre, sortit de chez elle à ce moment, et fit présent à l'évêque de Naples, saint Sévère, de la fiole contenant le sang du martyr Janvier. L'évêque la reçut avec une grande joie, un profond recueillement, et, la déposant (dit encore la tradition) à côté de l'urne où se trouvaient les cendres du martyr, le sang tout coagulé, commença aussitôt, au grand étonnement de tous les spectateurs, à s'agiter, et se liquéfia en changeant de couleur et de volume !

F. Capaccio, Summonte, Rossi, et d'autres écrivains parlent de ce phénomène extraordinaire qui se reproduit depuis seize siècles, trois fois l'année, le premier samedi de mai, anniversaire de la translation ; le 19 septembre, anniversaire du jour de la naissance et du martyre du saint, et le 16 décembre.

Il était dix heures du matin lorsque je me rendis avec mon enfant à la cathédrale, qu'une grande foule remplissait déjà en se pressant dans la chapelle dite du Trésor où allait s'opérer le prodige. Cette chapelle, sous la voûte de laquelle sont peintes diverses scènes ayant rapport à saint

janvier, est d'une grande richesse de décoration; la foule qui s'y rassemblait, devenue plus compacte, attendait impatiemment le moment du miracle.

Un chanoine monta à l'autel; il tenait à la main une fiole remplie d'une matière rouge et coagulée, et, la montrant au public, il commença à la tourner et retourner à plusieurs reprises. Un groupe de femmes du bas peuple grotesquement mises était placé tout près de la balustrade et s'y tenait comme dans une place d'honneur. Ces femmes attiraient l'attention par leurs gestes et par la ferveur sauvage avec laquelle elles priaient. De grosses larmes s'échappaient de leurs yeux, et elles imploraient à voix haute et discordante saint Janvier de se montrer favorable au peuple napolitain en opérant bien vite le miracle de la liquéfaction de son sang. Cette ferveur et ces larmes me touchèrent au premier moment. Je fus même saisie d'admiration en voyant chez ces pauvres femmes, qui se disent descendantes de la nourrice de saint Janvier, une si ferme croyance transmise ainsi de génération en génération depuis presque seize siècles avec le même enthousiasme et sous la même forme. Une telle conviction si prolongée, si inébranlable, se manifestant avec tant de fermeté en ces jours où l'édifice des vieilleries s'écroule au choc des idées nouvelles qui envahissent et transforment le monde moral, me parut d'abord un spectacle plutôt digne d'intérêt, que de blâme, et plus naïf que choquant, comme le trouve une partie des étrangers qui m'en avaient parlé. Mais je ne tardai pas longtemps à partager leur opinion; car à ces ferventes prières et à ces larmes qui m'avaient touchée, succéda bientôt une exaltation fanatique qui allait presque au paroxysme de la folie !

A mesure que le prêtre continuait à tourner et à retourner la fiole du sang qui ne voulait pas se liquéfier, cette

exaltation augmentait davantage. Ce n'étaient plus des paroles pieuses, des vœux humblement ardents, invoquant le saint d'opérer le miracle; c'étaient des cris, des phrases inconvenantes, inachevées, des blasphèmes, des menaces même contre le retard que mettait le saint à satisfaire leur désir.

Ce vacarme, cette exaltation indécente sous la voûte d'un temple catholique; la figure toute décomposée de ces étranges adoratrices de saint Janvier, simulait plutôt certaines bacchantes du paganisme, que de pieuses chrétiennes. Cette multitude qui écoutait, indifférente, les imprécations profanes sortant de leurs bouches dans un langage grossier; la présence de ce prêtre sur les marches de l'autel, et tourné vers le peuple, en tenant toujours la fiole entre ses mains et l'approchant parfois d'une lumière en attendant froidement le miracle qui devait calmer ces esprits exaltés, et satisfaire la curiosité des spectateurs : tout cet ensemble singulier, ce contraste ou ce mélange de foi, de fanatisme et de dissimulation peint sur les différentes physionomies de ceux que je contemplais dans cette enceinte sacrée, formait un tableau des plus curieux!

Le sang coagulé se liquéfia enfin sans qu'aucune préparation chimique s'y mêlât en apparence. Nous étions tout près du bon vieux chanoine qui nous montra la fiole, ainsi qu'à toutes les autres personnes qui s'empressèrent de s'approcher pour bien vérifier le prodige, la plupart pour embrasser à genoux la fiole que le prêtre leur présentait alternativement en commençant par les groupes de femmes dont l'exaspération m'avait frappée.

La joie et le calme succédèrent à leur excessive exaltation : il était temps!

Nous retournâmes à notre hôtel, suffisamment initiées à

l'une des plus anciennes et des plus étranges coutumes du peuple napolitain.

Le peuple m'intéressa toujours beaucoup; j'aime à étudier partout ses vertus, et ses efforts dans sa lutte plus ou moins énergique, plus ou moins comprimée contre la tyrannie qui l'écrase, ou l'hypocrisie qui cherche à le dénaturer et à l'avilir. Aussi ne suis-je pas indifférente à voir de près la physionomie du chef de la nation que je visite, et dont les traits, malgré le masque qu'il porte souvent, permettent quelquefois de lire les sentiments qui le font agir envers les hommes qu'il gouverne. Sachant donc que le roi des Deux-Siciles, avec toute sa famille et sa cour, devait venir ce matin de Gaëta pour vénérer à la cathédrale le miracle de saint Janvier, je m'y suis trouvée à l'heure indiquée. Un autre motif, et celui-ci puisé dans mon cœur, car il était lié au souvenir de ma chère patrie, me fit encore désirer d'assister à cet acte; c'était de revoir la bonne princesse D. Januaria, cette angélique créature si généralement aimée dans notre pays natal, où elle était princesse impériale jusqu'à ce que son frère, l'empereur actuel du Brésile, eût un héritier. Mariée à D. Louis, frère de Ferdinand II, cette vertueuse princesse, cette brillante fleur des tropiques, fut transplantée ici, où elle languit malgré la splendeur de ce ciel et la magie de cette nature enivrante! C'est que, née au milieu d'une nature plus riche, plus splendide, plus majestueuse que celle de Naples, elle était d'ailleurs habituée à vivre parmi des cœurs francs et affectueux qui l'adoraient, et les sourires enchanteurs de notre printemps éternel; c'est que son âme n'y était pas en proie aux chagrins qui usent de bonne heure la vie.

Un obligeant seigneur de la cour eut la complaisance de

nous conduire à travers la haie des gardes postés dans l'église et de nous placer à l'une des tribunes, dans la chapelle, tout près de la place réservée à la famille royale. Peu d'instants après la cour entra. Nos regards cherchèrent tout d'abord celle qui nous y intéressait le plus, et l'ayant aussitôt reconnue, malgré le grand changement qui s'est opéré dans son physique, nous éprouvâmes à sa vue une vive émotion, mêlée de plaisir et de mélancolie !

La chère princesse, dont la présence réveillait dans mon âme tout un monde de souvenirs, s'agenouilla la première, en arrivant, sur le tapis de velours tendu près de la balustrade. Recueillie sans affectation, sa figure bonne et sympathique était empreinte de résignation chrétienne. Dans sa prière elle n'oubliait pas sans doute sa sainte mère, dont les cendres reposent à Rio-Janeiro, où le souvenir de ses vertus reste encore gravé dans tous les cœurs.

Tu ne prieras plus probablement sur la tombe de cette illustre mère, ô fille des tropiques reléguée sur la terre étrangère ! pensai-je en contemplant le recueillement de la comtesse d'Aquila. Et cette pensée qui nous mettait en rapport m'attendrit et m'attrista. Mes regards étaient fixés sur elle, tandis que, en quittant et la chapelle de Saint-Janvier et la cour de Naples agenouillée devant l'autel, je m'imaginais être à la chapelle impériale de Rio-Janeiro, dans des jours meilleurs pour la princesse et pour moi. Sa mise, ainsi que celle de sa belle-sœur, la princesse de Syracuse, et de la reine elle-même, était d'une grande simplicité. Une écharpe blanche lui couvrait la partie postérieure de la tête et tombait jusqu'aux genoux sur une simple robe de soie. Le roi portait le costume militaire ; son jeune héritier et ses frères le suivaient.

Je m'attendais à trouver dans la figure de Ferdinand II une expression dure et féroce ; je fus surprise de rencon-

trer chez lui plutôt un air de bonhomie que l'expression d'un méchant despote. Ceux qui, ne connaissant point les actes de tyrannie émanés de ce roi, le verraient là, comme un bon père de famille entouré de sa femme, de ses enfants, de ses frères et de ses belles-sœurs, prosterné devant les autels, priant avec l'apparence d'un profond recueillement, ne manqueraient pas de le croire le meilleur souverain du monde. « Est-il bien vrai, me disais-je en le regardant, que ce despote croie au miracle de saint Janvier ! S'il y croit sincèrement, comment ne craint-il pas la fin du proconsul Timothée, le persécuteur, comme lui, des idées régénératrices ! »

Après une courte prière, lui et toute sa famille se levèrent et allèrent s'agenouiller de nouveau sur les dernières marches de l'autel, où un cardinal leur présenta la même fiole que nous avions vue la veille, et sur laquelle chacun, en commençant par le roi, déposa un humble baiser.

Aussitôt que cette cérémonie fut terminée, le roi et la cour sortirent de l'église en saluant tout le monde. Les équipages l'attendaient à la place contiguë à l'église, et de là il reprit aussitôt la route de Gaëta.

Quelques mots maintenant sur un trait d'indépendance populaire qui me surprit beaucoup.

Lorsque nous arrivâmes dans les places réservées de la chapelle, je m'étonnai de voir, parmi les dames de la cour et quelques étrangères, le même groupe de femmes dont l'exaltation fanatique m'avait frappée hier. Au moment où le roi entrait, j'entendis une des plus âgées répondre fièrement à un seigneur de la suite royale qui lui disait de se lever comme tous les autres : « Personne ici n'a le droit de me commander, et mes compagnes et moi nous tenons à nos priviléges comme le roi aux siens. » Et elle resta assise, le dos tourné à la cour, tandis

que le courtisan garda le silence et s'en alla tout vexé !

Curieuse d'apprendre la cause d'une scène si singulière, je demandai au personnage qui nous avait placées, pourquoi ces femmes se tenaient et parlaient si librement. « C'est un ancien usage, me dit-il, qu'on ne peut empêcher; ces femmes se croient privilégiées, il faut les tolérer. »

L'amertume peu déguisée avec laquelle le seigneur napolitain prononça ce « il faut » m'éclaira assez sur une des méthodes employées par le gouvernement pour prolonger le règne de son pouvoir, malgré le dépérissement de sa force morale.

Quoi ! de pauvres femmes de la dernière classe du peuple étaient donc là plus reines que la reine elle-même !

Cette remarque me fit connaître que, quoi qu'on dise, un reste de liberté est encore debout ici, où règne pourtant un roi absolu. Quand devant ce roi un groupe de pauvres femmes représente si énergiquement l'indépendance de l'esprit populaire, on doit croire que le cœur de cette nation renferme encore les éléments d'une vigoureuse vie sous les plaies qui recouvrent son corps.

CAVA ET POMPÉI

— 6 MAI —

Les trésors de la nature et de l'art se réunirent aux pensées religieuses pour me rendre cette journée une des plus intéressantes et des plus poétiques que j'aie passées à l'étranger. Ma première visite à Pompéi termina le magnifique tableau déroulé à mes regards ce jour-ci, qui, désigné par un chiffre cher à mon cœur, donne toujours plus d'attraits et de solennité aux objets dont je m'entoure.

Il était cinq heures du matin lorsque le vénérable chanoine C***, qui, désirant faire le pèlerinage à la chapelle de Saint-Alphonse de Liguori, et sachant que je devais aller à Cava, m'avait engagée à nous y rendre ensemble, vint nous chercher; nous partîmes pour la gare du chemin de fer qui conduit à Pagani. Deux autres ecclésiastiques français de sa connaissance nous rejoignirent et prirent avec nous des billets pour la même destination.

C'était ma première excursion hors de Naples, et je la faisais dans la société de trois prêtres français instruits, pieux et très-accessibles. Leurs manières aussi modestes que distinguées, leur conversation aussi éclairée qu'aimable et retenue, me fortifièrent dans l'opinion que je m'étais toujours formée du mérite du clergé français. Me trouvant à l'aise dans une si bonne société, je me livrai avec mon enthousiasme ordinaire à la contemplation des admirables tableaux de la nature, dont l'imposant spectacle semblait les toucher autant que moi.

Aussitôt arrivés au temple objet de leur pèlerinage, ils y dirent la messe.

La présence de ces trois ministres de l'Église (dont deux ont déjà passé leur soixantième printemps), offrant le sacrifice de la messe sur l'autel de Saint-Liguori, près duquel nous étions agenouillées, ma chère enfant et moi, changea le cours de mes idées, et la méditation sur les choses invisibles remplaça dans mon esprit l'enthousiasme dont j'étais quelques instants auparavant remplie pour les choses visibles! L'image adorée de ma mère remplit alors ma pensée; et je me livrais à une religieuse rêverie, dont m'arracha la vue des modestes ornements, les reliques du bon Liguori, qu'une espèce de laïque attaché à l'église nous montrait. Nous regardâmes l'un après l'autre ces objets précieux, ainsi que les peintures représentant différents miracles du saint.

Ce pèlerinage accompli, nous descendîmes au vaste hôtel de Londres pour y déjeuner.

Cava, cette délicieuse vallée suisse, comme l'appelle Valéry, avec des oliviers et le soleil de Naples, contient environ treize mille habitants. La ville est peu importante, mais ses alentours, leur position pittoresque, leur aspect varié, sont de toute beauté, et offrent le charme le plus séduisant.

A peu de distance sur le mont Finestra s'élève le couvent de la *Trinità della Cava*, monastère de bénédictins. « Il fut l'asile des lettres dans les siècles barbares. » Filangieri y composa son ouvrage célèbre. Une grande voiture à trois chevaux vint nous prendre à l'hôtel, et nous conduisit à ce monastère, où se trouve le magnifique tombeau en mosaïque incrusté dans le marbre de saint Alfière, sous la roche même qu'il habita, et où il mourut à l'âge de cent vingt ans. La chapelle est aussi bâtie sous la roche qu'on aperçoit de l'intérieur de la coupole.

Le couvent, bâti sur la pente d'un rocher, a à ses pieds un profond ravin où serpente un ruisseau qui s'y précipite d'une espèce de cascade dont le murmure, au milieu de la solitude qui entoure ce monument du moyen âge, réveille dans l'esprit une foule de souvenirs historiques et fantastiques !

Privées, comme toutes les femmes, de visiter l'intérieur des couvents, mon enfant et moi nous allâmes passer dans la chapelle de Saint-Alfière le temps qu'il nous fallait attendre nos compagnons de cette excursion. Là, aux sons mélodieux de l'orgue renommé que toucha pour nous une main pieuse, j'ai écrit au crayon les lignes suivantes, que je transcris sans les altérer :

Ici, sous cette voûte où vécut saint Alfière,
Je parcours le néant des choses de la terre...
O mes frères, ma sœur, mon fils ! un ange saint

Vient éclairer mon âme encor tout embrasée
De votre souvenir qui respire en mon sein.
Alors ta douce image, ô mère bien-aimée,
M'apparaît radieuse aux pieds de cet autel,
Priant le Tout-Puissant pour ta fille chérie
Qui pleure et garde encor le principe éternel...
Ces sons mélodieux que j'entends, recueillie,
Le cœur rempli de trouble et d'ineffable émoi,
Serait-ce le prélude à la douce harmonie
Qu'en exauçant tes vœux, Dieu fait vibrer en moi?
O mère, père, époux, ma trinité première,
Qui, s'envolant sitôt dans une étoile d'or,
Me laissa sur la terre où je gémis encor,
Répandez devant moi votre pure lumière,
Et me tendez la main pour aider mon essor!...

Quelques instants après, les trois ecclésiastiques vinrent nous rejoindre, et nous quittâmes l'église, chacun livré à ses pensées célestes ou terrestres, que le ravissant aspect des paysages de Cava, sous un ciel du plus beau lapis-lazuli, entretenait en nous jusqu'à la rêverie! La voiture longeait une route ombragée, pratiquée dans la gorge de montagnes plus belles les unes que les autres. Le château de Cava se montrait poétiquement assis sur le sommet de l'une d'entre elles; là, un village et des maisons éparses sortant du fond d'une vallée ou de la pente d'une colline; ici, des tours disséminées dans la campagne, le poétique clocher d'un hameau, un ravin, un précipice; plus loin, un mamelon, un grand trait de route couverte de vignes grimpant en guirlande, comme les paysans napolitains la disposent si gracieusement; partout un bosquet fleuri ou touffu, tantôt sur le haut des collines, tantôt dans la prairie.

Je me sentis saisie d'émotion, et la mélancolie me prit en présence de ces grandes beautés que je contemplais, la pensée fixée là où respire mon cher enfant!

O Cava, tu me rappelles les sites parcourus par moi, lorsque j'avais l'âme encore toute remplie des plus belles

espérances qui dorent la vie d'ici-bas! Que ton séjour conviendrait à la fille qui pleure, à la mère qui prie, à la sœur qui soupire, à la femme qui rêve!

Esprit distingué, noble cœur appréciateur des riches tableaux de la nature, toi qui me conseillas, à Paris, de visiter Cava, je te dois ma première douce impression à Naples, sois béni!

Je retournerai parmi les frais ombrages de ces collines pour y goûter la paix et la suave mélancolie d'une si charmante solitude. Et alors je ne manquerai pas de visiter la citadelle de Nocera, non loin de là, où le pape Urbain VI mit à la torture et enferma dans une citerne six cardinaux qui lui étaient suspects, lorsqu'il soutint un siége de six mois contre Charles Durazzo, dont tous les jours, du haut d'une fenêtre, il excommuniait l'armée.

Pour terminer mes excursions de ce jour, je tenais à donner un premier coup d'œil à Pompéi, qui était sur notre route.

Après la poésie, l'abîme de la réalité; après la vie, la mort; après Cava, Pompéi!

Seul, le vénérable chanoine C*** nous suivit dans notre première visite à la ville déterrée; les autres, l'ayant déjà visitée une fois, prirent à Pagani le chemin de fer qui conduit directement à Naples, où ils retournèrent en se contentant, comme la plupart des voyageurs, d'avoir jeté à peine un regard sur cette merveilleuse et vaste tombe de tout un peuple vivant! Au milieu d'un silence solennel, je m'enfonçai tout émue parmi ces admirables et éloquentes ruines que j'admirais, rêveuse et triste! C'est qu'on ne peut voir Cava sans rêver, ni visiter Pompéi sans s'attrister! Là, la poésie se glissant dans notre âme par l'air embaumé des fleurs odorantes et la fraîche verdure nuancée qui tapissent les vallées et les collines; ici, l'affligeant souvenir

de tant de malheureux surpris par les cendres du Vésuve!

Pompéi fut engloutie, comme on sait, l'an 79 de l'ère chrétienne, et en 1748 seulement elle fut découverte par des paysans qui, s'occupant à cultiver leurs vignes sur ce sol fertile, y trouvèrent quelques objets d'art. Le roi Charles III fit faire des fouilles régulières en 1750, et, depuis lors, on y travaille toujours, quoique assez lentement, pour découvrir toute la ville, dont une partie, apparue à la lumière, peut être considérée comme la plus grande curiosité, non-seulement de l'Italie, mais du monde. C'est en effet une chose admirable et surprenante que cette ville sortie des entrailles de la terre avec toutes ses richesses précieuses et ses curiosités telles qu'elles étaient lorsque le Vésuve vomit sur elle sa colère. On y trouve l'antiquité réelle, et, pour ainsi dire, toute vivante. Chateaubriand disait avec raison que « si tous les objets découverts à Pompéi étaient laissés en place avec les précautions nécessaires et faciles à prendre pour leur conservation, ils seraient le plus merveilleux musée de la terre. » Mais ces objets, à mesure qu'on les découvre, vont orner différents musées de l'Europe, spécialement le musée Bourbon, qui en possède déjà un nombre prodigieux. L'âme se contriste dans sa méditation, lorsqu'on parcourt ces rues désertes qui étalèrent jadis le faste et la civilisation du grand peuple, et qu'on voit ces maisons, ces temples, ces théâtres, ce forum, ces thermes, ces places, toute cette ville debout et solitaire! Que d'œuvres d'art! quelle profusion de marbre, de mosaïque! que de monuments superbes disparus subitement de la surface de la terre, et y reparaissant de nouveau aux yeux des générations modernes avec l'histoire vivante du peuple qui l'habita! Partout ici de remarquables vestiges d'une activité et d'un luxe excessifs; mais l'écho seul répond à la voix du voyageur qui s'y promène, examinant çà et là cet amas de

richesses d'art et de beautés antiques qui constatent le goût et l'opulence de ce peuple dont la fin déplorable se présente vivement à mon esprit en présence de cette extraordinaire nécropole!

Comme dans toutes les villes anciennes, les rues de Pompéi sont très-étroites, mais bien alignées et toutes pavées en laves. On y voit parfaitement encore des ornières creusées par les roues des voitures, et la vue de ces traces, comme de tous ces appartements vides, de ces portiques, de ces autels, de ces niches, de ces peintures, de ces inscriptions, qui, quoique vieilles de dix-huit siècles, sont encore en grande partie parfaitement lisibles; tout cela, dis-je, porte un moment le visiteur d'imagination à penser qu'il va rencontrer vivants ceux qui ont été suffoqués depuis tant de siècles au milieu de leurs occupations habituelles et de leur pompe!

Je ne saurais décrire l'émotion qui s'emparait de plus en plus de mon âme, à mesure que j'avançais à travers ces nombreuses merveilles réunies ou éparses qu'on nomme Pompéi, et que je voulais embrasser d'un coup d'œil dans cette première visite, en me promettant d'y venir en faire bien d'autres pendant mon séjour à Naples, pour mieux connaître cette merveille.

Nous suivions le guide, qui nous faisait remarquer les choses principales à voir; mais je ne donnais aucune attention à ce qu'il disait. Mon esprit était tout absorbé dans le passé, non pas comme parmi les ruines de Rome dévastée par la fureur des hommes et par le temps. Ici je marchais parmi les ombres d'une population qui me montrait ses chefs-d'œuvre, me faisait assister à ses fêtes, à ses réunions brillantes, m'ouvrait ses maisons pour me faire admirer les choses précieuses qu'elles contenaient, me laissait pénétrer dans le *peristylium,* portique intérieur; dans le *sacrarium,*

chapelle domestique; dans le *lararium*, niche où brûlait une lampe en l'honneur des dieux Lares, lorsqu'elle fut ensevelie toute vivante par la plus terrible des catastrophes que la nature puisse produire! Il me semblait voir la terreur, l'effroi le plus épouvantable peint sur la physionomie de tous ces milliers de créatures, entendre leurs derniers gémissements de désespoir, les uns cherchant à échapper à la cendre qui les étouffait, les autres y disparaissant déjà, embrassant les êtres chers à leur cœur, ou prononçant leurs noms dans la dernière agonie!... Ce ne sont pas là les ruines d'une ville florissante, vaincue et dévastée par un ennemi puissant contre lequel elle avait longtemps combattu en employant toutes les ressources de l'art, toute l'énergie de l'esprit, toute la force du corps jusqu'au moment où, la résistance devenant inutile, on se rendit, ou l'on préféra la gloire de mourir en combattant. C'est une ville magnifique, vaste tombeau d'une population entière qui y périt soudainement sans gloire et sans combat, et qui sort tout entière debout, avec ses trésors immenses et ses squelettes, du sein de la terre, où elle se cacha, pendant presque dix-huit siècles, aux regards des générations qui se succédèrent et fleurirent à côté d'elle!

En allant visiter la maison et les caves de Diomède, la villa *suburbana*, nous passâmes dans la voie des Tombeaux. Sortis, comme la ville, de dessous terre, ces tombeaux offrent un sujet de curiosité non moins intéressant. Entre autres, on remarque celui qui fut élevé, par ordre de Nævoleia Tyché, pour Caïus Mumatius, pour ses affranchis et pour elle-même; celui qu'érigea Alleïa Decimilla, prêtresse de Cérès, à son fils et à son mari; celui de Calventius Luietus, qu'on dit le plus élégant et le mieux conservé des monuments funèbres de l'antiquité; et celui d'Articius Scaurus, orné d'un atrium à quatre colonnes.

La maison de Diomède est une des plus remarquables, et des premières, qui aient été découvertes à Pompéi; les chambres sont presque toutes décorées de fresques, ainsi que le péristyle soutenu par quatorze colonnes. Après nous avoir montré les salles de bains et d'autres pièces en général très-petites, le guide nous indiqua la place des celliers où l'on trouva les squelettes de dix-sept personnes qui y furent ensevelies sous la cendre. Deux autres furent trouvés tout près de la porte du jardin; l'un portant une clef et de l'or qu'on trouva à côté de lui, passe, dans l'opinion de ceux qui ont écrit sur cette terrible catastrophe, pour Diomède, qui périt, pensent-ils, en cherchant à s'échapper par la porte du jardin. Quelques-unes des amphores à vin qui garnissaient les caves de cette maison y sont encore à la même place, et leur vue entretient l'illusion du visiteur qui y descend.

Un petit oranger, isolé au milieu du jardin entouré de portiques, y végète en face de ces vastes décombres qui parlent si éloquemment à l'imagination! J'en cueillis une feuille, pensant à mes plages natales, et nous nous éloignâmes de Pompéi, dont nous étions sorties par la porte d'Herculanum.

Les belles mesemhzi centhresum qui tapissent dans cette saison le terrain que nous franchîmes pour prendre le chemin de fer, nous souriaient là à côté de la douleur silencieuse dont Pompéi est la vive expression; la vie étale ses plaisirs sur la tombe des morts. C'est là l'image du monde! La nature fleurit toujours plus radieuse, là où la mort a porté ses ravages les plus affreux.

SORRENTE LA GENTILLE

Salut, berceau du Tasse, séjour gracieux et souriant de poésie et d'amour! Douce et suave vision de ma plus tendre

jeunesse, je te retrouve ici sous les bosquets embaumés, chargés à la fois de fleurs et de fruits dorés! Oh! ne m'échappe point! Laisse-moi m'enivrer de ton délicieux parfum, rêver sous tes ombrages mystérieux, m'y reposer de la fatigue de mon long et difficile pèlerinage! Charmante oasis dans le désert de ma vie, que je te bénirais si tu pouvais tarir la soif que je porte dans mon âme!

Le ciel est plus ravissant ici; l'air pur et caressant, la brise de la mer, portant à mes oreilles le murmure poétique des vagues, réveille dans mon esprit mille souvenirs fantastiques, et mon cœur frissonne d'émotion.

Parée de ses attraits les plus séduisants, la nature me sourit de ses sourires les plus magnétiques, et, comme complément de ce ravissant tableau déployé à mes yeux, la brise du soir me porte à l'oreille les premiers accents du malheureux amant d'Éléonore. O Tasse! Tasse! que je voudrais posséder une étincelle de ton génie pour exprimer tout ce que mon âme éprouve en visitant ce délicieux séjour de ton enfance, cette place de la maison où tu es né, ces bosquets parfumés, ces collines riantes avec leurs souvenirs et leurs mystères, où ton jeune esprit reçut les premières émanations de la muse divine qui t'immortalisa plus tard! Mais, hélas! ma pauvre plume est incapable de traduire les profondes impressions que je reçois.

S'il m'était permis de choisir une patrie et d'y rassembler dans un coin tous les êtres aimés, c'est à Sorrente que je viendrais demander un doux abri, du repos, de la poésie pour le reste de mes jours. Mais la patrie n'est pas où le ciel est pur, la lumière caressante, l'air parfumé, les vagues azurées et murmurantes, parmi les bois de citronniers et d'orangers : elle est où se trouvent ceux que cherche notre cœur, qui sont la plus grande partie de nous-mêmes.

La patrie, elle est là où notre lèvre a murmuré le nom de

notre mère, où nous avons vu son dernier sourire, reçu sa dernière bénédiction. Elle est là où tant d'amis font des vœux pour notre retour. Oui, la patrie est sur la terre où l'on aime, et où l'on est aimé.

Sorrente, petite ville d'environ six mille habitants, et délicieusement située, était, dit-on, sous Auguste, plus grande que Naples. L'éruption de son redoutable voisin de 79 détruisit ses édifices principaux, et, comme bien d'autres victimes du Vésuve, elle ne conserve plus rien de son antiquité. Les guides voulurent nous faire voir les vestiges d'un temple de Cérès, de celui d'Hercule, et d'autres. Mais je préfère, à Sorrente, rêver sous les frais ombrages de ses beaux vergers, ou au bord de la mer, dont les gémissements me disent tant de choses de toutes ces vieilles populations phéniciennes, grecques, romaines, qui se succédèrent dans ce coin de terre dont une partie est envahie par la mer. Il me semble de plus écouter le poëte, dont l'ombre me suit partout dans ces sites, l'y voir plus distinctement que dans son enfance, lorsque, déguisé en pâtre et s'échappant de Ferrare après sept ans de captivité, il fut reçu par sa sœur Cornélia, en 1577, dans la maison des Versali que je viens de visiter, et qui appartenait alors à cette sœur.

J'entends les sons plaintifs de sa lyre amoureuse, lorsqu'il fuyait les lieux où il avait tant aimé et tant souffert! Et, à part l'extrême orgueil et la dernière faiblesse dont quelques-uns accusent le grand chantre de la *Jérusalem délivrée,* sa mémoire ne mérite-t-elle pas mieux d'occuper les visiteurs de Sorrente que tous les vestiges incertains de ruines qu'elle renferme, ainsi que les grottes de la mer et le profond ravin qui la contourne de trois côtés?

Des sites pittoresques, de belles habitations parent toute la côte, de Sorrente à Castellamare, jolie ville de seize mille habitants, située dans une position charmante, et rendez-

vous des riches napolitains et des étrangers que la salubrité de son air et la réputation de ses eaux minérales y attirent moins que la prédilection de certains esprits pour tout ce qui est à la mode. Quant à moi, je lui préfère Cava et Sorrente.

On prétend que Castellamare fut bâtie sur les ruines de l'ancienne *Stabiæ*, ensevelie, comme ses voisines, sous les cendres du Vésuve.

La route de Castellamare à Sorrente est ravissante, presque toute en corniche, et bordée d'acacias et d'autres arbres; elle est flanquée, à gauche, de hauts rochers, de montagnes semées de jolies maisons, de clochers, de grottes et de ravins; à droite, par le golfe, dont les vagues se brisent à plusieurs pieds au-dessous de la rampe qui sépare la route des eaux du golfe, qu'on a toujours sous les yeux. C'est une promenade ravissante, surtout quand on la fait vers le coucher du soleil. Vico, joli village pittoresquement assis au milieu de l'éternelle verdure de ces bords enchanteurs, me rappela le grand philosophe qui, le premier, essaya d'expliquer par une formule universelle le mouvement des sociétés.

L'air embaumé de Sorrente et le souvenir du Tasse, dont l'air y est imprégné, avaient infiltré dans mon âme une poésie toute nouvelle. Et lorsque, de retour à Naples, je me trouvai dans ma chambre située sur la rive de Sainte-Lucie, d'où l'on aperçoit la pointe de ce charmant coin de terre qui m'a tant ravie, il me semblait que je venais de retrouver et de quitter là, avec toutes mes illusions de jeune fille, ma délicieuse *Floresta*, ressortant en beautés parmi les habitations de ses alentours.

L'esprit subjugué par cette douce réminiscence, je regardais, rêveuse, Sorrente, qui m'apparaissait au loin comme une fraîche naïade, sortie des eaux du golfe splendide, au

bord duquel elle semble se reposer sur sa couche parfumée. Des nuages, dorés par les derniers rayons du soleil, passaient sur sa tête, et elle prit peu à peu à mes yeux l'aspect d'une figure humaine, mais tout aérienne, qui fendait l'espace en s'approchant de moi.

Le ciel et toute la nature semblaient me sourire à son approche. Elle portait dans son regard tous les trésors de la poésie, dans ses traits l'empreinte d'une longue souffrance résignée, dans toutes ses attitudes le charme d'une timidité exquise, et sur ses lèvres un sourire angélique.

Une suave brise embaumée se glissait à travers les fenêtres, et portait jusqu'à moi le léger murmure de la vague affaiblie qui vient s'endormir sur la plage. Les eaux, dorées quelques instants auparavant par les splendeurs pourprées d'un superbe coucher de soleil, reflétaient maintenant le noir, l'infini manteau parsemé d'étoiles étincelantes qu'une des plus féeriques nuits de Naples avait déroulé sur la terre!

Tel que le pèlerin des vastes déserts de l'Afrique, après de longues marches sous ce ciel embrasé, se repose heureux dans la bienfaisante oasis recélant la source qui l'a désaltéré; de même je me sentais heureuse, magnétisée par la puissante influence de ce spectacle magique.

Mais, hélas! l'enchantement cessa bientôt, et du délicieux séjour de mon enfance, et de la douce vision planant sur Sorrente, il ne me resta que le souvenir impérissable que garde mon esprit de tout ce qui m'impressionne vivement.

UNE ASCENSION AU VÉSUVE

— 10 MAI —

Tout voyageur, en arrivant à Naples, désire voir de près cette merveille naturelle, bouche béante qui vomit la mort

sur tant de milliers d'individus écrasés et confondus au milieu de leurs trésors avec la cendre et la lave au-dessous de cette végétation luxuriante des environs de Naples, et de ces villes auxquelles sert de dôme un ciel pur et radieux.

Pompéi et le Vésuve sont les deux premières curiosités de Naples qui attirent l'attention de l'étranger; et quand on a pu constater l'admirable résurrection de l'une après avoir dormi dix-huit siècles sous la cendre de l'autre, au lieu de s'effrayer des ravages produits par ce terrible voisin de la plus riante des villes, on se sent, au contraire, plus désireux de s'en approcher.

Ainsi, ce matin à six heures, nous prîmes une voiture pour nous conduire jusqu'à l'Ermitage, à deux ou trois kilomètres de la hauteur où se trouvent les ouvertures du double cratère actuel. Mais, comme nous avions tout un jour devant nous, et que nous désirions voir le coucher du soleil de ces hauteurs volcaniques, nous nous arrêtâmes à Resina, bâtie comme Portici sur les ruines d'Herculanum, pour visiter la partie découverte de ces ruines. Deux causes rendent les fouilles d'Herculanum bien plus difficiles que celles de Pompéi : la première, les villes et les différentes villas modernes qui se trouvent bâties sur elle; la seconde, la matière extrêmement dure à percer sous laquelle elle est ensevelie. Découverte en 1711 par le prince d'Elbeuf, cette même partie d'Herculanum donne déjà une grande idée, par ses édifices et par les trésors d'art qu'on y a trouvés, de son opulence et de son goût artistique.

Les fouilles reprises et puis interdites furent reprises encore de 1828 à 1837. On découvrit un temple de Jupiter avec la statue du dieu, une basilique ornée de statues en bronze et en marbre, de peintures à fresque, un forum orné de statues d'empereurs romains, et un théâtre enrichi de colonnes et d'autres œuvres d'art.

L'Homère, l'Aristide, le Mercure, les six célèbres danseuses, la Minerve étrusque et bien d'autres choses précieuses furent trouvées dans la villa d'Aristide, ou de Papyrus, dont la découverte fournit l'intéressante bibliothèque de papyrus qu'on voit au musée Bourbon.

Plusieurs objets curieux furent aussi trouvés dans la maisondite d'Argus, découverte en 1828.

En quittant les ruines qui se trouvent à ciel ouvert, nous descendîmes aux ruines ténébreuses du fameux et vaste théâtre qui étala jadis ses magnificences sous la clarté splendide de l'atmosphère de ces plages, et qui maintenant, enfoui au-dessous du sol, à plus de vingt mètres, ne peut être visité qu'à l'aide de flambeaux. Précédées des guides qui nous éclairaient, nous descendîmes, par un long escalier de lave récemment pratiqué, puis par l'ancien escalier découvert, jusqu'aux galeries et à l'amphithéâtre immense d'Herculanum, dont je n'ai pu bien distinguer la forme, à la lueur des flambeaux. Ici plus encore qu'à Pompéi, le cœur se serre au souvenir des malheureux qui périrent dans une si horrible catastrophe, car vous n'avez pas ici comme là l'aspect d'un ciel brillant pour faire diversion aux pensées affligeantes que vous offrent ces débris de morts! Quoique poussée par le désir de tout voir dans cette silencieuse tombe de tant de scènes bruyantes et joyeuses, je m'y trouvais à peine que déjà il me tardait d'en être sortie. L'obscurité me fut toujours antipathique; je crois que je serais capable de me soumettre ou de résister avec courage à toutes les privations, hormis à celle de la lumière. De là l'accroissement de mon horreur pour ces cachots ténébreux créés par les tyrans d'autrefois pour y torturer leurs victimes. Nous nous sentîmes refroidis au fond de ce souterrain; parmi de hautes murailles d'un lit dur, simulant la lave formée par des masses embrasées de cendres qui cal-

cinèrent les objets sur plusieurs endroits de cette ville enterrée dont on ne peut calculer l'étendue. Ce théâtre a été dépouillé de toutes les choses précieuses qu'on y a trouvées, et est obstrué par des piliers qui soutiennent les terres supérieures. Le guide se donnait beaucoup de peine pour nous faire aller d'un côté et de l'autre en nous indiquant, ici, l'orchestre tout pavé de marbre et d'une dimension très-grande ; là le puits moderne qu'on avait creusé pour se procurer du marbre, et qui fit découvrir ce théâtre.

Craignant pour la santé de mon enfant, je me hâtai de quitter ces humides et sombres ruines.

La vue du beau soleil et l'air pur de ces rives enchanteresses nous firent de nouveau respirer à l'aise, et nous dédommagèrent des longs moments écoulés dans la privation de leur salutaire influence.

Herculanum remonte, comme on sait, à une haute antiquité. Selon Denys d'Halicarnasse, elle fut fondée par Hercule, soixante ans avant la guerre de Troie. Après avoir été occupée par les Osques, les Pélasges, les Étrusques et les Samnites, elle tomba au pouvoir des Romains et devint une des villes les plus florissantes de cette contrée. Elle avait de magnifiques villas appartenant aux grands seigneurs de Rome, qui du reste en possédaient partout de splendides. On prétend qu'Herculanum était une ville bien plus artistique que Pompéi. Il est regrettable qu'on ne puisse la mettre entièrement à découvert, comme on est en train de faire de cette dernière.

Nous venions de visiter encore une des victimes du Vésuve, et nous nous acheminions vers son cratère, cet abîme toujours menaçant d'engloutir d'un moment à l'autre les modernes beautés créées à ses pieds par la main de l'homme ! Que l'esprit humain est téméraire, et son cœur insatiable d'émotions !

Il en est de certaines natures comme des terrains fertiles : plus les sillons de la charrue y passent, plus abondamment ils produisent : de même, plus ces natures sont secouées par la main du malheur, plus elles déploient d'énergie pour résister à ces secousses pénibles.

Notre voiture reprit le chemin du Vésuve en longeant le bord du golfe; puis, en montant par une nouvelle et commode route en zigzag, elle nous conduisit, à travers les vignobles engraissés par la cendre du volcan, jusqu'à l'Ermitage où nous nous arrêtâmes pour y faire une simple collation que je payai extrêmement cher, bien qu'on ne nous servît point du célèbre *Lacryma Christi*, que l'on peut se procurer partout à Naples, excepté à l'Ermitage.

Un homme grotesquement affublé en ermite y reçoit les étrangers dont il pressure la bourse en ayant l'air de les accueillir avec le désintéressement d'une franche hospitalité. Quelques beaux arbres ombragent l'entrée de cette rustique maison, contiguë à une chapelle délabrée de Saint-Salvator. C'est le dernier signe de végétation qu'on trouve d'ici au Vésuve, vers lequel nous nous dirigeâmes aussitôt que la grande chaleur fut passée. Des chevaux et de nouveaux guides nous furent offerts, ainsi qu'à d'autres voyageurs qui s'y trouvaient pour faire la même excursion que nous. Je louai un cheval pour mon enfant, et, malgré les observations des guides qui me parlaient de la rudesse du chemin qu'il fallait faire de l'Ermitage jusqu'au bas du cône où commence l'ascension, je voulus avoir le plaisir de faire à pied ce trajet.

Nous marchions tous, précédés de nos guides, parmi les décombres de laves qui se prolongent dans toutes les directions depuis l'Observatoire météorologique, à deux pas de l'Ermitage, jusqu'au bas de la hauteur où est le cratère actuel.

Une immense plaine de laves amoncelées çà et là, selon la direction que prenaient les diverses éruptions du volcan, se présenta de tous côtés à mes yeux. Pas un brin de verdure, pas un filet d'eau, ou une trace de l'industrie humaine n'y annonce la richesse de végétation et de vie à peu de kilomètres de là !

Tout en marchant, je promenais mes regards vers cet amas de vestiges de dévastation et de mort, lorsqu'un des guides me montra à notre gauche la place de l'ancien cratère qui avait englouti Pompéi, Herculanum et Stabies. La triste fin de Pline le Naturaliste, victime de son amour pour la science, se présenta à mon esprit, ainsi que la digne conduite filiale de Pline le Jeune ne voulant pas quitter sa mère qui l'implorait de la laisser exposée au terrible danger afin qu'il pût y échapper; abnégation d'une mère que toutes les mères comprennent, car exposer sa vie pour sauver celle de son enfant est chose très-naturelle. Toute mère, je crois, est capable ou doit l'être de braver tous les dangers pour l'amour du cher être qu'elle a nourri dans son sein.

Il y a d'autres épreuves, sinon plus violentes, du moins bien plus difficiles à subir que la mort dans un moment suprême comme celui où se trouva la mère du jeune Pline; épreuves dont quelques mères se sont héroïquement tirées. C'en est une assurément de pouvoir braver et dompter, quand on a dans l'âme un volcan d'amour, la voix d'une longue jeunesse isolée, assiégée de séductions puissantes, afin de ne vivre que pour son enfant. C'est là, il me semble, le résumé des plus grands efforts de la femme et de toute la tendresse de la mère.

Mais j'approche du Vésuve en demandant à la brise bienfaisante qui me caresse au milieu de cette désespérante aridité l'écho des chères voix qui à cette heure peut-être

prononcent tendrement mon nom au milieu des splendeurs naturelles de notre terre natale.

Ma fille, désirant marcher un peu à pied parmi la lave, m'offrait à plusieurs reprises son cheval. Le vénérable chanoine français qui avait visité avec nous Pompéi, et qui se trouvait aussi dans cette excursion, m'offrait également son cheval, que je refusai toujours, trouvant du plaisir à surmonter les difficultés de cette marche. Arrivée à la base du sommet à pic, toute la caravane s'arrêta, et des *portantines*, espèce de fauteuils portés par des hommes exercés à faire cette ascension, furent offertes aux dames. J'en louai aussitôt une et y fis placer commodément ma fille, malgré le désir qu'elle montrait de gravir à pied ce précipice; je lui évitai par là une fatigue extrême, à laquelle son organisation délicate n'aurait probablement pu résister.

Quant à moi, j'ai refusé non-seulement la *portantine*, mais aussi l'aide des hommes habitués à tirer les voyageurs par une courroie qu'ils attachent à leurs ceintures en les faisant grimper derrière eux d'une manière assez grotesque.

Laissant passer devant moi toutes les personnes, les unes en portantines, les autres remorquées de la façon que je viens d'indiquer, je suivis, en montant toute seule du mieux que je pus sur la lave, le véhicule de mon enfant, qui faisait arrêter ses conducteurs de moment en moment pour être sous mes yeux.

A chaque pas que je faisais, la difficulté augmentait, les laves menaçaient de se détacher et de m'écraser les pieds déjà meurtris malgré la chaussure *ad hoc* dont on se munit pour cette ascension. Mais toutes les fois que, m'arrêtant pour me reposer, je me retournais vers l'horizon qui grandissait à mesure que je gravissais cette hauteur, mon âme s'élevait à sa perspective dont le changement allait se succédant toujours, et toute préoccupation de danger dispa-

raissait. J'oubliais ma fatigue elle-même en contemplant les grands tableaux qui au loin se déroulaient peu à peu à mes regards avec toutes les images sombres et brillantes de l'ancienne civilisation qui régna jadis dans cette contrée. Et parmi ces images y réapparaissait l'espérance radieuse d'une nouvelle époque qui marquera la régénération de ces peuples assoupis sous le poids de leurs chaînes au milieu d'une nature si vigoureuse ! — Grâce à la force d'une vive imagination et à mon sincère enthousiasme pour tout ce qui est grand, ou mérite de le devenir, j'accomplissais l'ascension du Vésuve aussi lestement que je gravissais les sommets verdoyants de mes collines natales dans des jours qui sont déjà bien loin !

Arrivée enfin au sommet isolé et fumant de ce rocher aride formé de grosses laves, de cendre calcinée et de scories, deux spectacles diversement grandioses, l'un de beauté riante, l'autre de beauté menaçante, frappèrent mes regards, et exaltèrent mon esprit jusque-là enchanté mais non pas émerveillé en face des magnificences que j'avais vues en Europe.

A peine eus-je mis le pied sur le large plateau crevassé çà et là et laissant échapper par ses nombreuses fissures une fumée dont l'odeur révèle aussitôt l'immense gouffre volcanique sur lequel nous nous trouvions, que j'embrassai d'un coup d'œil, l'âme tout émue, ces vastes horizons éclatants des derniers rayons du soleil, ce golfe azuré, étincelant, où se bercent nonchalamment ses trois filles rivales en souvenirs historiques comme en beautés particulières, Caprée, Procida et Ischia. Ces villes qui sont là-bas blanches et belles comme la couronne d'une mariée ; ces montagnes, ces collines surmontées de verdure et d'édifices. J'avais sous les regards le point de vue le plus magnifique sur Naples et ses environs.

Mais ce qui m'impressionna profondément, ce fut l'imposante perspective de la belle horreur que présentent les deux larges bouches du cratère actuel, vomissant des flammes qui s'élèvent à une prodigieuse hauteur, suivies, par intervalles, de détonations effrayantes, accompagnées de petits morceaux de laves, de pierres plus ou moins volumineuses. Je ne tenterai pas de décrire tout ce que j'éprouvai en présence de ces deux grands spectacles qui dominèrent puissamment mon esprit. Ma parole est trop stérile pour rendre mon émotion dans toute son intensité.

Dans le premier moment de mon admiration en arrivant sur ce point culminant, je me détournais muette, vers ma fille, que le vénérable chanoine invitait à se mettre à genoux avec lui pour rendre grâce à Dieu de nous avoir fait terminer sans accident fâcheux la périlleuse ascension, quand nous étions pourtant sur un danger plus grand encore !

Ma prière, à moi, était renfermée dans mon cœur et se traduisait dans mon admiration religieuse pour tant d'œuvres grandioses et surprenantes du Créateur qui se présentaient à mes yeux. La vraie prière ne consiste pas dans une formule extérieure, dans une réunion de paroles que les lèvres prononcent souvent machinalement. Dieu, qui sait tout ce qui se passe dans le cœur de ses créatures, connut seul ma prière faite du haut du Vésuve, et qui s'étendit au delà des mers et des cieux.

A peine avions-nous fait quelques pas sur l'abîme volcanique qu'un nuage de fumée nous enveloppa. Le bon chanoine trouva prudent de s'arrêter à quelque distance du cratère pour voir à l'écart les flammes qu'il jette, et nous conseillait d'en faire autant. Mais notre ardeur de curiosité avait grandi à la vue de ce phénomène après les difficultés que nous venions de surmonter. Mon enfant et moi nous nous approchâmes donc de la première et de la seconde

bouche du cratère, jusqu'à ne pouvoir plus supporter la chaleur de leurs flammes montant à plusieurs mètres au-dessus du plateau lézardé de fissures et plus ou moins brûlant sur lequel nous marchions ! Quel spectacle effrayant que ces deux énormes bûchers s'échappant avec un fracas sinistre de la vaste, de l'épouvantable fournaise souterraine qui se prolonge au-dessous de ce sol noirci et fumant, cette écume calcinée que nous foulions en les contemplant ! Chateaubriand avait raison de s'écrier en regardant d'ici les magnificences de Naples et de ses alentours : « C'est le paradis vu de l'enfer. » La forme du cratère était alors différente de celle qu'il présente aujourd'hui, car à chaque éruption elle change, et ces éruptions ont été malheureusement très-fréquentes. Ainsi, de toutes les descriptions de la forme diverse du cratère du Vésuve, que j'ai lues, aucune ne m'avait donné l'idée de celle qu'il a maintenant. Les visiteurs actuels de ce volcan n'y trouvent pas non plus cet endroit par lequel on pouvait descendre jusqu'à une certaine distance pour mieux observer l'abîme à peine fumant qui s'ouvrait au-dessous de l'observateur imprudent, victime quelquefois de sa curiosité. De ce nombre fut le malheureux J. Delius, de Brême, qui le 11 mai 1854, voulut s'approcher trop près de l'abîme, perdit l'équilibre et roula dans le gouffre. Maintenant, au lieu des parois intérieures du gouffre, on voit les deux énormes bûchers flamboyants dont je parle plus haut.

Tandis que nous regardions les guides imprimer sur des morceaux de scories, vomies dans ce moment par le volcan, les petites pièces qu'ils nous avaient demandées, une grêle d'autres scories tomba tout près de nous, d'une dame anglaise et de deux messieurs, les seules personnes qui nous avaient suivies si près du cratère, dont deux petits morceaux de scories frappèrent nos chapeaux.

Une détonation semblable à une décharge de grosse artillerie retentit plus forte que les autres à nos oreilles. Alors il me sembla entendre la voix de mon cher fils, celle de ma sœur et de mes frères qui me conjuraient de m'éloigner de ce lieu funeste où nous écoutions impassibles le grondement ténébreux, avant-coureur de la colère du terrible volcan qui pouvait en un clin d'œil nous engloutir !

L'image de ces êtres chéris exerça sur mon esprit une influence magnétique, et je m'éloignai du cratère en entraînant avec moi ma fille vers l'autre côté du plateau, du haut duquel nous jetâmes un dernier regard sur Naples et son golfe inondés des teintes pourprées de mille nuances magiques. Nous restâmes là quelques instants à contempler cet immense horizon déjà faiblement éclairé qui commençait à échapper au regard. Et mon esprit voyant au delà des nuages se demandait : « Où est-elle ! où sont mes morts bien-aimés !... » Et ces quatre vers touchants d'Eugène Nus me vinrent à l'esprit :

O morts aimés, que cette terre
A vus passer, mêlés à nous,
Révélez-nous le grand mystère :
O morts aimés, où vivez-vous ?

La voix des guides m'arracha à ma rêverie ; j'écrivis sur une énorme lave les noms de mes chers vivants, et nous suivîmes les autres personnes vers le côté de la cendre, par où s'effectue avec plus de facilité la descente du sommet du Vésuve. Pour l'ascension on préfère toujours la lave, à cause de la résistance qu'elle présente. Il faisait tout à fait nuit quand nous arrivâmes au bas de la curieuse descente sur la cendre. Une famille anglaise nous y força, avec une amabilité qui n'est pas proverbiale chez ce peuple, à goûter du lacryma Christi qu'elle avait fait porter dans ce

lieu. Un Français qui s'y trouvait dans cette occasion s'étonna beaucoup de cette prévenance britannique, et, avec l'esprit propre à sa gracieuse nation, il ne manqua pas de trouver un mot spirituel pour expliquer cette politesse après les émotions d'une course si fatigante ! Quant à moi, ayant de la nation anglaise, principalement de ses dignes femmes, une tout autre opinion, je remerciai, sans m'étonner, celle qui venait d'admirer de tout près avec nous les deux cratères du Vésuve.

Des chevaux nous attendaient, j'en pris un aussi pour moi ; nous rejoignîmes notre voiture à l'Ermitage, et nous arrivâmes vers onze heures à notre hôtel, en emportant de notre ascension au Vésuve la plus grande impression que j'aie reçue en Europe.

L'aurore du 12 mai se levait radieuse sous le poétique ciel de Naples, et sur mon âme pesait une mélancolie écrasante ! En fuyant la gaieté de ce peuple bruyant, je partis avec mon enfant pour Cava, où nous goûtâmes mieux cette fois la douce solitude de ses sites pittoresques. Mes premiers jours à Naples avaient été remplis de trop vives et trop diverses émotions ; la vue de son golfe me faisait éprouver parfois des accès de nostalgie que j'avais peine à surmonter ! Le calme et les promenades de Cava remirent mon esprit de l'agitation que cette vue avait produite sur lui.

Une nouvelle excursion se présenta alors à mes goûts avec tous les charmes de l'antiquité ! C'était la morte Pœstum. Ses ruines, que l'on dit être les colonnes d'Hercule des voyageurs en Italie, méritent en vérité l'admiration qu'elles excitent.

Droits et sévères comme des sentinelles des temps

passés, les temples de Neptune, de Cérès et un autre qu'on désigne sous le nom de Basilique, seuls débris de tant de grandeur de l'art restés debout sur ces lieux solitaires depuis plus de vingt siècles, semblent commander à ceux qui les approchent la vénération et le recueillement ! L'aspect de la plage déserte où les majestueuses ruines de ces trois temples se dressent solennelles en offrant dans leur architecture, principalement celui de Neptune, le plus bel échantillon du génie grec en Italie, est en parfaite harmonie avec les mélancoliques pensées qui s'emparent du voyageur méditatif qui arrive devant elles ! Que de choses éloquentes vous disent ces colonnades doriques, ces portiques solitaires et délabrés sur les milliers de générations qu'ils y ont vues passer !

Point de trace de ces belles habitations particulières, de ces bosquets fleuris, de tous ces charmes où s'écoulait dans une molle oisiveté la vie efféminée des sybarites ! Ces colons, venant s'établir ici, agrandirent l'antique ville phénicienne ou étrusque qu'ils y trouvèrent, et dominèrent jusqu'à ce qu'elle tombât au pouvoir des Romains. Rien n'y réveille maintenant l'attrait d'un sol qui, bien qu'ayant, déjà du temps de Strabon, la réputation d'être insalubre, fut néanmoins disputé avec acharnement par tant de peuples divers du Midi et du Nord !

Des plantes paludéennes remplacent aujourd'hui les rosiers renommées de Pæstum de jadis. Ravagée par les Sarrasins, dit l'histoire, cette ville fut tout à fait ruinée par Robert Guiscard, qui lui enleva ses plus beaux ornements artistiques pour en décorer le vaste dôme de la capitale de ses États, Salerne, ville surnommée de son temps *Civitas Hippocratia*, à cause de la célébrité de son école de médecine.

La *malaria* qui règne à Pæstum pendant les mois d'été

surtout, et le manque d'habitations fait que l'on y reste à peine le temps indispensable pour visiter ses ruines. Mais mon insurmontable horreur pour les serpents, que l'on dit abonder dans ces lieux, m'en éloigna bien plus que le danger de l'air malsain par ses eaux dormantes et ses plaines marécageuses.

Étant à Cava, il nous fut très-facile d'aller à Pæstum et de retourner dans un même jour ; de Salerne une voiture tirée par trois bons chevaux nous y conduisit en trois heures environ. Jusqu'à Battipaglia nous suivîmes la grande route de la Calabre, d'abord entre la mer et les collines, puis à travers une campagne déserte qui n'est pas, ainsi que toutes les autres parties de cette route, sans intérêt pour ceux qui aiment à nourrir leur esprit des souvenirs d'un grand passé.

Où est en Italie la parcelle de terrain, inculte ou labourée, qui ne soit marquée d'un fait historique, glorieux ou ténébreux, du passage d'un homme de génie, d'un héros, d'un conquérant, qui laissèrent partout des traces de leur grandeur, de leur ambition créatrice ou de leur esprit dévastateur! Où le voyageur ne trouvera-t-il pas un site qui lui parle éloquemment des nobles efforts des opprimés pour conquérir la liberté perdue !

L'Italie est un immense livre vivant dont chaque page résume l'histoire entière de l'humanité, qui s'y est élevée au faîte de toutes les grandeurs, et s'est abaissée jusqu'au paroxysme de toutes les infortunes !

Dans le trajet de Cava à Pæstum, comme partout ailleurs dans cette délicieuse Péninsule, l'imagination du voyageur se représente vivement cette ancienne et insatiable activité de l'esprit humain à produire, par ses œuvres gigantesques dans les genres les plus divers, tout ce qui pouvait agrandir, illustrer l'existence de l'homme et sa renommée dans la postérité.

Avant d'arriver à Pæstum, on passe sur des lieux où fleurit jadis la capitale des Picentins; puis, entre le Silarus des anciens et Pæstum, j'ai voulu visiter le site où Crassus défit l'armée du brave Spartacus. Et, tout en admirant les belles ruines qui nous avaient attirées sur ces plages remarquables, je pensais à ce noble rebelle qui tenta de briser les chaînes du honteux esclavage pesant sur une partie de ces conquérants du monde ! Et le soleil qui éclaire les vieux temples de Pæstum éclaire encore de nos jours tant de millions de malheureux esclaves répandus sur la terre !... Mais laissons là ces ruines, éloquents débris d'une civilisation éteinte sur ces plages destinées peut-être à refleurir avec un éclat plus digne des temps modernes. Laissons également Salerne avec tous ses beaux et ses tristes souvenirs de l'antiquité, ainsi que de Robert Guiscard et de Jean de Procida, le fameux conspirateur des Vêpres siciliennes ; Salerne, dont la magnifique cathédrale renferme, entre autres tombes intéressantes, celle de Grégoire VIII, mort fugitif dans cette ville ; laissons, dis-je, toutes les beautés d'art et de nature que recèle cette partie au sud-est, et disons quelque chose sur l'autre rive du golfe à l'ouest.

En retournant à Naples par Pompéi, où nous descendîmes encore pour visiter les nouvelles fouilles, nous avons commencé nos excursions à l'ouest par le tombeau de Virgile que l'on montre au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilippe. Malgré les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité de ce tombeau, ma fille et moi nous n'avons pu nous approcher sans émotion de cette place où Virgile a voulu être enterré, et où tant d'illustrations sont venues tour à tour rendre hommage à l'un des plus grand génies de l'antiquité. Pétrarque y avait planté un laurier dont on ne trouve plus de trace ; un autre laurier l'avait remplacé, planté par

Casimir Delavigne. Une branche tout à fait desséchée nous fut indiquée par le guide comme étant un débris de cet arbre ; mais il paraît que la branche que l'on montre actuellement aux étrangers y a été déposée par une autre main que celle du poëte français. Quoi qu'il en soit, l'esprit de doute n'ôtera jamais à cette ruine sa *religion* et sa *gloire* aux yeux de ceux qui aiment mieux à garder leur vénération pour un lieu qui a reçu, pendant plusieurs siècles, le sacre du respect d'une foule de grands génies, que de suivre l'opinion nouvelle qui enlève le prestige de ce lieu sans qu'elle se base sur l'évidence de la vérité.

Débris du tombeau de Virgile ou d'un *columbarium*, la présence de ces ruines, assez pittoresques du reste, réveille dans l'esprit du visiteur le souvenir du grand poëte, et de ses jours écoulés sur cette plage, près du mont Pausilippe où il fut enterré, selon ses désirs. Il y possédait une villa où il écrivit, dit-on, les *Églogues* et les *Géorgiques*. Cicéron, Marius, Pompée, César, Auguste, Pline, Néron, Tibère, Jugurtha et d'autres y laissèrent des traces qui représentent vivement à l'imagination du voyageur parcourant cette rive ces grandes scènes émouvantes, ainsi que ces monstrueuses pratiques dont ni les siècles ni les révolutions des éléments ne peuvent effacer le souvenir. Les édifices, nombreux et magnifiques, ont été complétement détruits ; leurs débris sont couverts d'herbe, ou engloutis par la mer et par les éruptions des volcans maintenant éteints dans cette partie de Naples jadis si fertile de tout ce que la nature et l'esprit humain peut produire ; mais ce souvenir restera à jamais.

Tout au bout du quai de la Chiaia, promenade favorite du beau monde de Naples, ayant à gauche le délicieux jardin Royal sur le bord du golfe, et à droite de beaux hôtels dans la rue qui longe la promenade, deux routes se présentent,

l'une moderne, suivant la rive du golfe à travers les belles villes récemment bâties, l'autre qui conduit à la grotte de Pausilippe, et par où nous passâmes en sortant de Naples pour faire notre première excursion sur cette autre rive.

La grotte de Pausilippe est un vaste tunnel creusé dans une roche et éclairé par des réverbères. Il date du temps des Romains, et facilitait, dit-on, la communication entre Naples et Pouzzole, alors ville riche et commerçante, dont le port était un des plus beaux de l'Italie. Ayant embrassé le parti de Brutus après l'assassinat de César, cette ville souffrit beaucoup. Elle fut embellie après par Vespasien, Trajan et Antonin. L'apôtre saint Paul y laissa aussi son souvenir. Les grands de Rome accouraient aux bains de Pouzzole. Le corps d'Adrien, mort à Baies, fut quelque temps déposé dans la maison de Cicéron, au bord de la mer, et dont il ne reste plus de vestiges. Les guerres des barbares, des Sarrasins, des Turcs et d'autres, ainsi que les éruptions de la Solfatara, dépouillèrent Pouzzole de ses attraits artistiques. Elle n'est aujourd'hui qu'une petite bourgade, et n'offre d'autre intérêt que les quelques ruines qu'on y trouve encore. Sa cathédrale est bâtie sur l'emplacement d'un temple élevé à Auguste; on y voit des colonnes antiques.

Les ruines du temple de Sérapis, ou Thermes, la plus belle curiosité de Pouzzole, font encore comprendre la grandeur et la magnificence des œuvres de cette époque. On y voit encore trois belles colonnes, et les débris de plusieurs autres qui entouraient le temple. On nous montra l'endroit où les prêtres se lavaient les mains après le sacrifice, ainsi que les sources minérales chaudes et froides qui servaient de bains pour les malades, et qui existent encore.

Tout près de là nous descendîmes pour visiter les fameuses ruines de l'immense amphithéâtre dont une partie

est encore debout, constatant la force autant que la gloire barbare de la nation dominatrice. Ruiné par les tremblements de terre, et envahi par une riche végétation, cet amphithéâtre n'a pas perdu entièrement son ancienne forme. Parmi les spectacles que l'imagination se représente sur cette arène, deux s'offrirent à mon esprit et m'y firent réfléchir sur le contraste des passions humaines qui de tout temps se montra chez les nations. Ces deux spectacles furent : les jeux célébrés en l'honneur d'Auguste, et auxquels il assista dans cet amphithéâtre ; et le supplice que le martyr saint Janvier y souffrit. Une multitude considérable se réjouissait de l'attaque des bêtes féroces contre un humble serviteur du Christ, où elle avait applaudi aux triomphes d'un despote couronné !

Un vaste édifice souterrain, ou labyrinthe de Dédale, servait, dit-on, de réservoir pour l'eau des naumachies données à l'amphithéâtre.

A quelque distance de là nous visitâmes les étuves dites *di san Germano*, et sur une rive du lac Agnano, la célèbre grotte du Chien, dont le sol exhale un air délétère qui, respiré jusqu'à une petite hauteur, est mortel. Un pauvre chien, condamné par un misérable spéculateur à lui faire un revenu journalier, y est jeté quelques instants sous les yeux du visiteur pour lui offrir un simulacre de mort qui se renouvelle sans cesse à mesure qu'un nouveau voyageur désire se procurer pour 2 carlins (monnaie napolitaine) le plaisir barbare de voir ce chien se débattre quelques instants contre les tourments d'une affreuse convulsion, sans trouver la fin de sa malheureuse existence. Le gaz acide carbonique dont cette grotte est remplie, ne s'élevant qu'à une petite hauteur au-dessus du sol, fait périr ou tomber en convulsions les animaux qui y entrent, tandis que l'homme y passe sans danger.

Pline parlait déjà de ce phénomène, et de barbares expériences faites sur de malheureux esclaves qui, forcés de se baisser contre le sol, ne manquaient pas d'y périr.

Aujourd'hui que la théorie des gaz est connue, et que la chimie a fait tant de progrès, il n'y a en effet, comme dit un écrivain contemporain, qu'une curiosité niaise et cruelle qui pourrait s'intéresser au supplice répété d'un pauvre chien. Mais c'est encore une bien triste vérité que les barbaries des temps anciens ont laissé dans l'esprit de l'homme, révolté cependant contre les cruelles pratiques de ses ancêtres, quelques restes de leurs goûts féroces que la civilisation si préconisée de nos jours n'a pu jusqu'ici effacer.

Heureux si cet instinct dont il a hérité n'avait pour victimes que les seules créatures privées de raison.

Après avoir visité la chapelle où se trouve la pierre sur laquelle saint Janvier a été décapité, nous montâmes vers la Solfatara, ce cratère de volcan à demi éteint maintenant. C'est une plaine blanchie, aride et creuse, qui résonne quand on y jette une pierre avec force. Le guide nous fit entendre ce phénomène avant de nous conduire à une des extrémités de la petite vallée où se trouve la bouche du volcan par laquelle s'échappent de la fumée et une vapeur brûlante. Des matières volcaniques sortent de cette vapeur et remplissent les environs du cratère. Une fabrique de soufre est le seul établissement qu'on voie près de ce dévastateur du douzième siècle, maintenant en repos.

L'aridité et le silence entourent presque partout cette partie, et mille contes fantastiques rappellent au voyageur l'enfer placé dans ces lieux par le poëte. Mais, si les excursions de l'autre côté de Naples intéressent vivement par la richesse du sol, les phénomènes volcaniques, l'admirable Pompéi et tant d'autres beautés naturelles et artistiques,

les excursions de cet autre côté de Naples offrent, outre ses ruines, les phénomènes géologiques et les souvenirs historiques, le charme puissant de la poésie que le génie de Virgile, après celui d'Homère, y a répandu. L'imagination suit le pieux Énée allant sur les bords du Styx et de l'Achéron; l'Averne, communiquant avec le Cocyte, le Lucrin, lac situé entre le *Monte-Nuovo*, la mer et le lac Averne, qui occupait le fond d'un ancien cratère. De là l'esprit se figure voir le fils d'Anchise gagner les champs Élysées entre la mer morte de Misène et le lac Fusaro, regarder le Tartare, et contempler les âmes errantes depuis tant de siècles sur les bords du Léthé.

Toutes ces admirables fictions firent cependant bientôt place dans mon esprit à la triste réalité, en me représentant les tyrans fameux qui laissèrent dans ces lieux des traces ineffaçables de leurs crimes. Ici, ce sont les vestiges de la villa de l'affranchi Pollion, qui faisait jeter dans ses viviers des esclaves vivants pour nourrir ses murènes; là, les prisons de Néron, cent petites chambres souterraines, humides, affreuses, où, à peine introduite, précédée des torches que portaient les guides, je reculai d'horreur, tant m'y avait frappé le souvenir du monstre parricide !

Près de Bauli, sur la hauteur, était autrefois la villa d'Auguste, héritée du plus célèbre despote de ces temps-là, qui passa à la postérité revêtu du titre du plus grand héros ! Ce fut là que vécut la triste et abandonnée Octavie après la mort de l'époux qui l'aima d'abord, et qui la fit tant souffrir après s'être attaché à Cléopâtre. Là elle pleurait la perte prématurée de son fils Marcellus, quand Virgile lui vint lire le passage célèbre de l'*Énéide* où le grand poëte fait l'éloge de ce jeune homme infortuné. Plus tard une autre mère, dont le cœur ne ressemblait guère à celui de la sœur d'Auguste, vint expier d'une manière atroce dans ces mêmes

lieux les crimes qu'elle avait commis pour élever son fils sur le trône.

Si, en présence des ruines qu'on désigne ici sous le nom de tombeau d'Agrippine, mon cœur ne se sent pas ému comme il le fut à Cologne devant la tombe de la pauvre reine de France exilée et persécutée par son propre fils, mon esprit est bien autrement révolté au souvenir du monstre qui mit le comble à ses atrocités en faisant assassiner sa mère.

La coupable conduite d'un des plus imbéciles rois de France, soumis aux astucieux manéges du grand homme d'État, pâlit devant celle du buveur de sang de toute sa famille et de l'humanité !

L'affreux souvenir de ce parricide, dont Tacite a si bien immortalisé l'histoire, se présente plus vivement à l'esprit du voyageur qui parcourt ces bords si peuplés et bruyants autrefois, si déserts et silencieux maintenant, offrant dans leur déplorable transformation, produite par les bouleversements de la nature, l'empreinte de la malédiction qu'un crime si monstrueux attira sur cette côte !

Parmi les vestiges des nombreuses villas disparues de ces rivages, qu'Horace appelait les plus délicieux de l'univers parce qu'il vivait dans un temps où l'Amérique n'était pas encore connue de l'Europe, on nous montra ceux de la villa de Lucullus, où mourut cet autre monstre qu'on nommait Tibère.

Baïa, ce lieu de délices du temps de l'empire romain, et que Sénèque surnommait le réceptacle de tous les vices, est aujourd'hui, comme toute cette plage, transformée en un désert aride et insalubre. Une colline, un rocher, une pointe de terre nue ou couverte d'herbe, présente à peine çà et là un vestige de ruines qui n'ont pas été tout à fait englouties par les flots ou par la fureur des volcans.

Les temples de Vénus *Genitrix*, de Mercure et de Diane *Lucifer* (que des écrivains modernes disent être des restes de salles de bains) dont cette côte, comme toutes les possessions des Romains, étaient remplies, sont encore en partie debout.

Sous la voûte à demi écroulée d'un de ces temples, des pâtres assez bizarres nous donnèrent le grotesque spectacle d'une danse qu'on appelle la *Tarantella*, accompagnée de timbales.

A côté des débris qu'on désigne encore sous le nom de Bains de Néron, se trouvent des grottes immenses, et des étuves brûlantes, dont, dit-on, les Napolitains se servent contre les douleurs rhumatismales.

Casimir Delavigne, en parlant de ces thermes, dit :

> Ces temples du plaisir par la mort habités,
> Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
> Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
> Condamner Agrippine au sein des voluptés.

La ruine la mieux conservée de cette côte, et celle qui nous a le plus frappée, c'est l'édifice connu sous le nom de *Piscina Mirabile*, ancien réservoir qui fournissait de l'eau à la flotte romaine stationnée à Misène. C'est un vaste et beau monument de quatre rangs de voûtes, soutenues par quarante-huit pilastres. Les stalactites qui s'y sont formées en augmentent la solidité ; les voyageurs ne manquent pas d'en emporter un petit morceau comme souvenir de ce magnifique ouvrage dont la construction remonte à une grande antiquité.

Sur la pointe au nord du port de Misène, le souvenir d'une grande femme vint, comme une brise parfumée, caresser mon esprit et le distraire des noires pensées que cette côte m'inspirait. C'était le souvenir de la vertueuse et

énergique Cornélie : le guide nous indiqua la place de la villa où elle s'était retirée. Là, je me représentai cette noble mère, si grande encore dans son malheur parce qu'elle était couronnée par la mémoire glorieuse que laissèrent ses dignes enfants, et que le malheur, quand il est le résultat d'un grand héroïsme, élève au lieu d'abattre l'âme qui l'éprouve.

Nous avions visité les lieux où le grand poëte avait placé les champs Élysées, et où nous ne retrouvâmes aucun vestige des beautés merveilleuses qui puissent justifier ce nom, pas même ces arbres élégants couvrant la terre de leurs feuillages avec toute cette grâce décrite par quelques voyageurs trop poétiques. Du temps de Virgile, ce coin de terre aurait pu lui offrir une délicieuse image de l'Élysée ; mais actuellement on y trouve plutôt quelques traces de son enfer, si l'on fait abstraction du ciel splendide qui sert de dôme à ces lieux, et du magnifique panorama qui se prolonge en côtoyant les eaux bleuâtres et transparentes du golfe, depuis la charmante Sorrente jusqu'à la gracieuse Visita, les rivages de Baïa, et tout ce qu'on aperçoit de quelques-uns de ces points.

Les galeries souterraines dont abonde cette côte ont fourni à certains narrateurs une foule de versions curieuses qui ont passé de génération en génération en altérant souvent les faits historiques qui remontent à une très-haute antiquité, où l'on se plaisait à mêler le merveilleux à la simple réalité. Ces nombreuses galeries souterraines (on ne sait au juste à quel peuple en attribuer l'admirable construction) paraissent avoir servi de communication entre diverses villes de cette contrée avant que les Romains les eussent conquises.

On prétend qu'une de ces galeries creusées sous la montagne où se trouvait jadis l'Acropole de Cumes, détruite par

Narsès, avait une entrée du côté de la mer, et que c'est là qu'était l'antre où la sibylle rendait ses oracles. Aujourd'hui on appelle grotte de la sibylle un des tunnels qu'Agrippa fit creuser pour accomplir les grands travaux dont il s'occupait dans cette partie de Naples.

Cette grotte se trouve sur les bords du lac Averne, entouré de montagnes à forêts épaisses et sombres, qui ont disparu depuis, ainsi que la forme ancienne de l'endroit où Virgile plaça la descente d'Énée aux enfers.

Ce passage de l'*Énéide*, que mon enfant se plaisait à répéter en se trouvant avec moi sur ces lieux, le charme de cette puissante fiction, là, sur l'endroit même qui la fournit au grand poëte, réveilla dans mon âme le souvenir de la tendresse et du courage d'un jeune cœur filial qui brava, non pas comme l'illustre Troyen, les terreurs d'un enfer imaginaire pour chercher l'auteur de ses jours, mais les poignards des assassins au milieu du véritable enfer de la guerre civile, à travers les éclairs des foudres et d'une nuit orageuse, pour aller porter à son père, poursuivi par la cupide fureur de vils scélérats, de quoi se défendre contre leur attaque. A cette guerre civile, à ce courage filial, à ce digne père triomphant ce jour-là, et plus tard subissant dans l'ombre un martyre qui ne coûta à l'Église aucun frais pour perpétuer sa mémoire, a manqué, comme à tant d'autres, la plume d'un grand poëte qui les transmît à la postérité.

Je regardais ma chère enfant, qui prenait plaisir à tout examiner dans ces lieux, et nous nous approchâmes de la grotte de la sibylle. On y pénètre à l'aide de torches et monté sur le dos des guides, à cause des marécages dont le sol est envahi. Ne voulant pas nous soumettre à cette sorte de véhicule, nous nous sommes contentées d'examiner

l'entrée de la grotte, dont l'intérieur n'offre du reste, selon les personnes qui se sont donné la peine de le visiter actuellement, rien de curieux.

La vue de ces sites rappelle encore le souvenir des terreurs de la sibylle, et une foule d'événements historiques qui y succédèrent au règne de la mythologie. On y rattache mille gracieuses fables, dont quelques-unes m'amusèrent par la naïveté de leurs conteurs. Voyant la flaque d'eau marécageuse, reste du lac Lucrin si célèbre par les fêtes nocturnes des anciens, je pensai à cette partie du grand peuple déjà amolli par les plaisirs, qui venait se livrer aux charmes de ces fêtes, dans lesquelles, dit-on, on semait de feuilles de rose les eaux de ce lac qui couvraient un cratère.

On raconte que, le 27 septembre 1838, après des secousses répétées de tremblement de terre, on vit paraître, dans la nuit du 29, une montagne embrasée ; la terre s'était ouverte à côté du lac Lucrin, et y présentait une bouche d'où sortait du feu, de la cendre et des pierres. Le lac, envahi par les cendres, disparut presque entièrement. Le mont soulevé jeta pendant plusieurs jours des flammes et des matières volcaniques qui inondèrent Pouzzoles et une partie de Naples elle-même ; un grand nombre de maisons et de ruines antiques furent englouties, entre autres les ruines qui restaient de la villa d'Agrippine. Cette éruption, où plusieurs personnes périrent, souleva le mont qu'on appelle aujourd'hui *Monte-Nuovo*. On nous montra, à la place du volcan éteint, le terrain nu et stérile qui marque, comme la Solfatara et le lac Averne reculé du rivage, la révolution des éléments, qui, de ce côté aussi, s'unirent au ravage des hommes.

Naples et tous ses environs eurent plus que toute autre partie de la Péninsule à supporter, outre la tyrannie des despotes

de tous les siècles et les invasions des barbares, la terrible fureur des éruptions. Et, tandis que les nations se disputaient la possession de la brillante Parthénope, des volcans en repos continuaient leur travail intérieur, puis, ouvrant soudainement leurs cratères, répandaient sur cette contrée de nouvelles dévastations !

Montées sur les hauteurs de Misène, nous fûmes charmées de la magnifique perspective que Naples, le golfe et les îles, présentent encore de ce côté.

Ischia, située à une petite distance du cap de Misène, ainsi que Procida, se présenta à nos regards avec tous ses charmes naturels, ses traditions grecques et romaines, ses montagnes volcaniques, sous lesquelles Homère et Virgile placèrent le fameux géant si redouté des dieux. Le château construit par Alphonse I^er^ d'Aragon, ce despote qui contraignit les femmes de cette île à épouser ses soldats, s'élève sur un rocher. De petits villages et de blanches maisons éparses çà et là parmi la riche végétation et sous la lumière de cette atmosphère diaphane, forment avec Procida, sœur détachée de ses flancs par une éruption, un des tableaux les plus gracieux et les plus poétiques de cette côte.

L'île de Caprée, entourée de rochers, et qu'on croit former avec l'île d'Ischia les bords extrêmes du vaste cratère de ce golfe, est empreinte de l'affreux souvenir du monstre qui s'y plaisait, dans les dernières années de sa vie de crimes et de débauches, à flageller ses victimes avant de les faire précipiter, en sa présence, dans la mer, du haut d'un rocher qu'on nomme encore *il Salto*. Il ne reste plus aucun vestige de son palais, qui fut rasé après sa mort par ordre du sénat. Les guides officieux de Caprée, comme des autres lieux de cette contrée, encore plus ignorants que les voyageurs, de la place véritable où existaient certains mo-

numents dont il ne reste plus de traces, brodent souvent sur l'histoire de ces monuments avec un tel aplomb et une telle naïveté, qu'on ne peut faire autrement que de les remercier encore en payant leurs anachronismes.

Des douze palais qu'Auguste avait fait bâtir dans cette île et que Tibère agrandit et consacra à ses dernières tyrannies, à peine de faibles vestiges en indiquent la place.

Près de la grotte où se trouvaient jadis des monuments du culte de Mithra, on voit les débris d'un amphithéâtre. On prétend que ce sont là aussi des traces des *Camerelles*, d'une si affreuse célébrité !

Si, comme on fait d'un lieu infecté de la peste, on fuyait un séjour imprégné de la sinistre mémoire d'un être qui a commis les plus atroces cruautés et s'est livré aux débauches les plus honteuses, personne n'aborderait contre les rochers de Caprée. Mais la répulsion que l'homme poussé souvent par l'impérieuse loi de la nécessité, ou par l'insatiable soif de gloire, est capable et se permet de braver, une simple et stérile curiosité en porte bien d'autres à la surmonter.

La grotte d'Azur, connue déjà du temps de Capaccio, qui en fait mention dans son Histoire de Naples, offre le spectacle d'une belle couleur bleue, mystère de la nature que les hommes expliquent à leur manière. On y pénètre dans une petite barque, quand la mer est calme, par une petite ouverture du côté de Naples. Cette grotte, dont les parois présentent la même couleur du bel azur que ses eaux reflètent, est une des curiosités de cette île, mais non pas un objet qui mérite de l'emporter, dans l'esprit du voyageur intelligent, sur l'admiration de tant de chefs-d'œuvre et de grandes merveilles que cette contrée renferme. Cependant l'auteur de certaines lettres, qu'il eut la naïveté de publier récemment sous le titre prétentieux de *Lettres philosophi-*

ques, parlant à quelques personnes de la chose qui l'avait le plus intéressé dans son voyage de Naples, nomma la grotte d'Azur.

Des lettres de recommandation que l'on m'avait données pour Naples, je n'en remis que deux, l'une pour M. S***, le disciple le plus éclairé du fondateur du *Positivisme*, et l'autre à l'adresse de M. R*** de S***, chargé d'affaires par le gouvernement du Brésil dans le royaume de Naples.

Ce dernier, aussitôt qu'il eut reçu la lettre que je lui avais envoyée, eut l'aimable obligeance de venir nous rendre visite avec sa charmante femme, princesse russe, douée de cette accessibilité et de cette politesse distinguée qui caractérisent les personnes bien nées de son pays. L'intérêt qu'elle me témoigna pour ma patrie, qui est celle de son mari, et surtout la tendresse avec laquelle elle me parla, la première fois que nous nous vîmes, de la triste perte de son enfant, lui attira aussitôt ma sympathie et mon estime. Son mari et elle nous ont fait toute sorte de civilités et nous ont priées de fréquenter leur maison, où se réunit une très-bonne société. Mais, nos goûts n'étant point pour le monde, nous continuons à lui préférer notre vie intérieure et notre intime entretien sur les objets variés qui nous frappent plus ou moins dans nos excursions quotidiennes en dedans et en dehors de Naples. Si nous pouvions changer nos goûts pour ceux qu'inspirent les attraits de la société, madame R*** de S*** serait certes du nombre des personnes qui nous en offriraient de plus vrais, car elle semble posséder toutes les qualités qui constituent le mérite réel de la femme.

Quant à M. S***, il était à la veille de son départ pour Gênes, lors de mon arrivée ici. J'eus cependant, les deux fois qu'il vint nous trouver, l'occasion d'apprécier sa haute

intelligence. Un excellent cœur paraît se réunir au mérite intellectuel, chez ce digne démocrate, dont la santé s'est altérée par les pénibles luttes d'un long exil.

Avant de partir, il voulut nous accompagner au musée Bourbon, pour nous faire jeter un premier coup d'œil sur les richesses d'art qu'il renferme, et que nous cherchons depuis à connaître un peu en détail.

Le musée Bourbon est une des merveilles de l'Europe ; il est supérieur à tous les autres par ses collections de bronze, de verreries, de bijoux et pierres précieuses, de sculptures antiques, autant que par le nombre prodigieux d'instruments appartenant à toutes les sciences et à tous les arts, et enfin par la profusion de curiosités diverses et d'objets mobiliers à l'usage des habitants des villes ensevelies, Pompéi, Herculanum, Stabie, Cumes, Minturnes, Pæstum, et d'autres. Ce ne sont pas seulement des inscriptions, des sarcophages, des statues, des fragments antiques trouvés çà et là dans des fouilles accidentelles, ou un reste de théâtre, d'un temple et de palais. Ici, ce sont les trésors de l'art, les objets d'industrie, ceux principalement d'une ville tout entière sortant du sein de la terre et fournissant chaque année, depuis sa découverte, à ce musée, les choses les plus précieuses, sous le rapport artistique, ou sous le rapport historique.

Ce remarquable et vaste musée est le seul qui peut offrir une étude approfondie du génie de l'antiquité. L'Égypte, l'Étrurie, la Grèce, la Sicile, la Parthénope avec toutes ses villes ensevelies ou détruites par la fureur de la guerre et des volcans, y sont représentées par des chefs-d'œuvre de sculpture en tout genre, et par une variété nombreuse de productions d'art qui révèlent les talents divers, la grande industrie et la vie intime de tant de générations chez qui le goût artistique se développait en même temps qu'une

force virile et un profond esprit religieux qui donnaient à leurs œuvres l'empreinte de cette grandeur et de cette solennité perdues avec elles et que Dante et Michel-Ange seuls ont su traduire dans les temps modernes.

La collection de papyrus où quelques savants modernes cherchent avec peine à surprendre la pensée des anciens auteurs est disposée en ordre dans de vastes armoires vitrées. C'est une des plus intéressantes curiosités de ce musée, et la plus remarquable sans doute sous le rapport des connaissances de la littérature ancienne, que ces petits rouleaux noircis, calcinés par le feu, au nombre d'environ trois mille.

En parcourant les salles, les galeries de ce musée remplies d'une si grande profusion de beautés artistiques, et de tout genre de productions anciennes servant à toute sorte d'états, d'industries, de sciences et de luxe, constatant la fécondité du génie antique, on est embarrassé de signaler l'objet dont on est le plus frappé.

Des statues antiques, celle d'Eschine, de la Vénus drapée, de l'Hercule Farnèse, de Proserpine, femme de Germanicus, et de la Vénus Callipyge, trouvée dans la maison dorée de Néron, sont des plus remarquables. Il faut une permission pour pénétrer dans le cabinet où cette dernière se trouve avec plusieurs autres statues de Vénus.

La galerie des bronzes, dont la collection est la plus importante et la plus riche que l'on connaisse, suffirait à elle seule à constater le sentiment de l'art chez les anciens. Quand nous y entrons, j'aime à regarder plus particulièrement deux génies grecs aussi contrastant que sublimes, Sapho et le divin Platon.

Une belle statue de Solon orne une des galeries ; Lycurgue, Anacréon, Homère, Socrate et d'autres grandes célébrités, lui tiennent compagnie.

Parmi cette illustre réunion d'antiques personnages, un portrait en bronze se présente à nos regards et nous fixe quelques instants de plus devant lui. C'est le suprême poëte des temps modernes que je salue avec émotion ; c'est l'auteur du poëme prodigieux qui résume en lui seul la grandeur du génie et des malheurs de l'Italie.

Parmi les chefs-d'œuvre de sculpture antique de ce musée, on cite entre autres les neuf statues retrouvées à Herculanum, ainsi que la Vénus de Capoue, qu'on attribue à Praxitèle.

Les riches collections de verres antiques et de vases italo-grecs offrent un grand intérêt ; on y voit, entre autres choses précieuses, le fameux vase funéraire de Charmines de Cos, trouvé dans les ruines de Carthage, les vases de Nola et une foule d'objets curieux. Les collections étrusque, osque et égyptienne, et d'autres, contiennent des choses extrêmement intéressantes.

La vue de toutes les antiquités remarquables renfermées au musée Bourbon nous y entraîne plus que sa collection de tableaux, parmi laquelle s'en trouvent de très-beaux, tels que le mariage mystique de sainte Catherine, du Corrége ; le portrait de Léon X, de Raphaël ; Armide et Renaud, d'A. Carrache, et la célèbre Danaé, du Titien.

Au milieu des admirables choses de ce musée, depuis les plus riches productions d'art jusqu'aux plus simples ustensiles de cuisine, et le pain trouvé dans un des fours de Pompéi, rien ne me frappa autant que la vue d'une portion de cendre durcie enveloppant le corps d'une femme trouvé dans la cave de la maison de Diomède, et renfermée ici dans une armoire vitrée.

La seule fois que nous nous arrêtâmes pour regarder cette déplorable page de l'histoire de Pompéi, trois visiteurs qui nous y avaient précédées se mirent à rire entre eux

en commentant le désordre où la malheureuse femme aurait dû se trouver dans son épouvante avant de succomber à la terrible catastrophe ! Une raillerie si profane devant les restes d'un cadavre, une telle indifférence au souvenir d'un grand malheur nous choqua et nous révolta. Pleine de respect pour tous les malheurs, même pour ceux dont plusieurs siècles nous séparent, je sortis du musée Bourbon, l'âme remplie de tristesse !

Plus d'une fois, en visitant les ruines des châteaux féodeaux où l'on montre encore la trappe fatale et les oubliettes ; en voyant à Avignon la salle à haut toit, en forme de cheminée, du palais des papes, où l'on brûlait les victimes de l'Inquisition ; en trouvant dans le splendide musée du Vatican des instruments de torture; en voyant enfin partout les signes de la barbarie de l'homme : plus d'une fois, dis-je, je m'étais attristée, comme je m'attriste maintenant, en observant la froideur avec laquelle on regarde en général, non-seulement les traces les plus horribles des malheurs des peuples du passé, mais aussi des peuples du présent !

Si j'étais du nombre des personnes qui, oubliant les crimes commis par les générations éteintes, s'acharnent contre ceux que commettent les générations actuelles, chez qui, selon leur jugement, le penchant des vices se développe avec plus de progrès, je nommerais notre siècle le siècle de l'indifférence et de l'égoïsme. Mais les sociétés anciennes plus que les modernes elles-mêmes ont toujours nourri dans leur sein ces deux avortons de l'esprit humain, ennemis de la dignité et des aspirations fraternelles des peuples. De tout temps, ainsi que tous les autres fléaux de l'humanité, ils se sont fait jour parmi les nations et, ce qui est triste à avouer, l'ont trop souvent emporté sur les nobles efforts des cœurs dévoués qui cherchèrent, comme ils

cherchent encore çà et là, avec une ténacité héroïque, à améliorer la société !

Le nombre des véritables amis de l'humanité qui travaillent dans le but de la servir est bien petit ; mais la grandeur du sentiment et de l'idée dont ils sont poussés console déjà beaucoup toute âme généreuse qui souffre au spectacle présenté encore partout chez cette race qui, ayant la supériorité de la raison sur toutes les autres races, s'entre-déchire avec plus d'acharnement qu'elles !

On voit partout l'orgueil, la vanité des uns pour élever tout ce qui flatte leur amour-propre ; la patience ou l'insouciance des autres à supporter l'oppression et la honte elle-même d'être commandés par le vice en dépit de leur propre dignité ; la pitoyable ignorance de ceux qui regardent comme un devoir de sacrifier leur vie à la cause d'un tyran contre leurs frères ; l'ambition et l'hypocrisie de ceux-là, voilées sous le grand nom de gloire nationale et des intérêts sacrés de la religion ; la crédulité, ou la faiblesse de ceux-ci, en servant de marche-pied aux prétentions du despotisme qui monte pour les écraser ; enfin la naïve persuasion où sont presque tous de marcher dans la voie du vrai progrès, parce qu'ils reproduisent avec plus d'élégance et moins de solidité les œuvres des anciens, et perfectionnent avec un certain raffinement l'art de séduire par les apparences.

Je me livrais à ces considérations générales, lorsqu'une dame française que j'ai rencontrée lors de ma première promenade dans cette ville, vint me trouver en compagnie d'un Napolitain qui venait de lui faire voir extérieurement une des prisons principales de la ville, et dont elle regrettait de n'avoir pu visiter l'intérieur.

« Madame est fâchée de ne pas voir la plus triste chose de Naples, » me dit ce monsieur ; et là-dessus il me fit le récit des tyrannies exercées par le roi, et du sort déplorable

des pauvres prisonniers, ainsi que de tout ce qui se trouve sous le despotisme de son gouvernement absolu.

Sans savoir même s'entourer d'une certaine auréole de gloire qui fait trop souvent excuser aux despotes leurs actes de cruauté, Ferdinand II excite chez les Napolitains de la haine et du mépris à la fois. Cette haine et ce mépris sont couvés et progressent de jour en jour en silence, au cœur même de cette ville gardée par la plus nombreuse troupe des États d'Italie et surveillée par une des polices les plus inquisitoriales. Cependant, à juger de ce peuple par sa gaieté extérieure et par l'aisance avec laquelle il vaque à ses occupations journalières ainsi qu'à ses amusements habituels, on le croirait le peuple le plus heureux du monde.

C'est ainsi que souvent les grandes plaies des nations leur rongent la vie, cachées sous des dehors de prospérité et de bonheur.

La ville de Naples ne conserve aucun vestige de ses premiers fondateurs; son origine se perd dans la nuit des temps.

On prétend que son premier nom lui vient de la sirène Parthénope, divinité phénicienne. Ville grecque, après avoir été habitée par diverses races elle brilla par toutes les lumières dont la Grèce fut le grand foyer.

Les Romains y vinrent plus tard comme ils allaient partout, et y élevèrent de nouveaux monuments; c'est de leur temps que datent les intéressantes ruines des environs de Naples. Quant à la ville en elle-même, quoique peuplée actuellement de plus de 400,000 habitants, et contenant toutes les ressources et tous les agréments d'une grande ville, elle n'offre rien de bien intéressant. La vieille ville, peu propre, à rues étroites et tortueuses, inspire un sentiment désagréable aux étrangers qu'y attirent la curiosité

et le désir de voir le contraste offert par ces taciturnes et repoussantes habitations d'une partie des Napolitains, avec les splendides beautés de la nature de leur pays!

En présence de ce grand contraste, j'ai pensé aux imprécations qu'à la suite d'une certaine offense personnelle, lord Byron lança contre la population d'une ville plus favorisée de la nature que celle-ci, car au milieu de ses trésors naturels n'existent pas des volcans destructeurs!

> Poor, paltry slaves. Yet born'midst noblest scenes,
> Why, Nature, waste thy wonders on such men?
>
> BYRON.

De toute sa splendeur ancienne comme ville docte, la riante Naples actuelle ne présente plus rien que le génie impérissable de ses nationaux; descendants des Grecs, quoique dégénérés, ils conservent quelque trace caractéristique de leur origine, qui les distingue encore des Romains à l'air grave et circonspect.

Naples, ayant été une des villes sur lesquelles les ravages des barbares s'exercèrent avec le plus de fureur, resta complétement dépouillée de sa magnificence primitive. A cette désolation et à cette misère succéda, comme on le sait, la fatale ignorance où toute l'Europe fut plongée pendant si longtemps. Nouveau fléau, dont les ravages ne furent pas moins funestes que ceux des barbares eux-mêmes, cette ignorance servait à merveille les projets des despotes, qui tendirent toujours à arrêter chez le peuple les nobles élans de liberté, source première des grandes inspirations vers le progrès.

Peu à peu les peuples se réveillèrent de leur longue léthargie; les lettres et les sciences, réfugiées çà et là dans des retraites hospitalières, commencèrent à refleurir. La musique, pour laquelle les Napolitains ont une grande

disposition naturelle, y brilla avec éclat malgré tous leurs bouleversements politiques.

Quoique sous l'oppression étrangère, le mouvement littéraire ne s'est jamais arrêté dans le royaume des Deux-Siciles, et de remarquables écrivains s'y sont fait jour dans tous les temps en prouvant, comme les autres villes de l'Italie, que le goût non-seulement des arts, mais aussi des lettres, y siége en souverain.

Si la gloire du génie, toujours en action chez un peuple opprimé de longue date, doit l'emporter sur la gloire du génie de tout autre peuple dont le gouvernement libre lui ouvre de l'espace où il peut déployer ses ailes, c'est sans contredit au génie italien que cette gloire est due. Mais le vrai mérite chez l'homme malheureux est souvent éclipsé soit par des nullités favorisées de la fortune, soit par certains esprits hardis qui savent se faire jour et se procurer une réputation parmi les multitudes toujours prêtes à encenser ceux qui obtiennent le plus de succès, et ne se donnant pas la peine d'examiner si ces succès sont ou non mérités.

Comme les hommes en particulier, les peuples infortunés prodiguent les trésors de leur intelligence sans en obtenir d'autre récompense qu'une faible mention ou des éloges stériles. Cependant ils n'en continuent pas moins, dans leurs travaux remarquables et dans leurs nobles efforts, à contribuer au développement général des progrès qui perfectionneront peu à peu l'humanité.

S'il est vrai que la décadence de cette héritière de la Grèce savante, qui regarde du haut des nobles restes de son Parthénon les orgueilleuses nations de l'Occident parées de ses riches dépouilles, est due aux fléaux de la domination étrangère secondée par la lâcheté de quelques-uns de ses propres nationaux, il n'en est pas moins vrai que cette do-

mination, quoique puissante et trop prolongée, n'a jamais pu, ni ne pourra jamais déraciner du sein des générations dont elle a courbé la tête l'arbre sacré de la Liberté, rempli encore d'abondante séve, quoique dépouillé de son brillant feuillage. Attendons que le travail des peuples s'accomplisse. Et chaque nation, se formant, sous la bienheureuse influence d'une fraternité générale, à cette morale universelle fournie par l'éducation solide de la famille autant que par une juste réorganisation sociale et politique, élèvera alors à l'Éternel ses actions de grâces en entonnant dans un saint enthousiasme l'hymne sacré de la régénération des peuples.

O avenir, avenir! quelle douce consolation n'éprouve-t-on pas en pensant à l'amélioration, au bonheur que tu réserves à cette pauvre Humanité, déjà sujette à tant de fléaux naturels et inévitables, traînant encore la lourde chaîne de l'esclavage physique et moral, avec tout son déplorable cortége de malheurs! Tu feras comprendre aux hommes que ce n'est pas en isolant l'enseignement de l'esprit de l'enseignement du cœur qu'on pourra obtenir la parfaite morale chez les peuples, morale si vainement prêchée depuis le Christ jusqu'à nous!

Tu les convaincras enfin que, la famille étant l'élément immédiat de la société, celle-ci ne présentera jamais une prospérité véritable sans que celle-là soit dignement constituée, et de manière à faire rejaillir du foyer domestique les vertus salutaires qu'y développe le sentiment d'ordre comme base première de la solidarité sociale.

La partie de Naples qu'on appelle ville nouvelle est, sous tous les rapports, supérieure à la vieille ville. La rue de Tolède, une des plus belles de Naples, est journellement encombrée d'une foule de promeneurs et de personnes qui

vaquent à leurs affaires. Mais ce que j'aime le moins ici, c'est l'intérieur de la ville proprement dite. On y voit encore, dans certaines rues, des maisons sur le devant desquelles les femmes du peuple font la cuisine, se coiffent et vendent des fruits, et où s'accumulent les immondices.

La police, préoccupée de veiller à la sûreté et d'exécuter les ordres de son roi, semble entièrement dédaigner dans ce beau pays de Naples tout ce qui concerne la propreté de sa capitale !

C'est sur la rive du golfe, en partant de l'hôtel d'Europe jusqu'à la Chiaia, que je trouve préférable d'habiter quand on ne veut pas s'éloigner de la ville.

On y a non-seulement l'avantage d'une vue magnifique, mais on n'a pas besoin de traverser des rues incommodes et insalubres.

Six jours après notre arrivée à Naples, j'ai trouvé à nous établir très-confortablement sur cette rive, chez une excellente dame anglaise qui habite une maison appartenant au frère du roi, marié à une princesse du Brésil. Cette dame est l'institutrice des enfants de cette princesse; nous sachant du même pays, elle nous a pris en affection, prétendant que les femmes qui y naissent doivent ressembler de cœur à l'angélique et illustre mère de ses élèves, dont elle est une des plus grandes apologistes.

Cette enfant de la vieille Albion et son vieux mari font tout pour nous être agréables, moyennant une moitié de ce que je payais à l'hôtel ; nous y avons de plus l'avantage de jouir de l'irréprochable propreté britannique au milieu de Naples.

A part la contrariété que cause à notre hôtesse mon refus de nous rendre à son invitation trop souvent réitérée d'aller avec elle à Pausilippe voir notre princesse, son aimable humeur envers nous n'est jamais en défaut.

Vivant depuis de longues années dans cette ville, elle connaît parfaitement les usages et les goûts des Napolitains, tant ceux de la haute que de la moyenne classe, et sa conversation sur l'une et l'autre est un des renseignements les plus éclairés et les plus véridiques qu'on puisse désirer. Attachée à la maison d'un Bourbon, et conservant toute la retenue des femmes anglaises, elle ne me parle jamais de cette famille qu'avec la plus grande discrétion.

Aujourd'hui elle m'entretenait de l'aimable simplicité et des grandes vertus de la princesse, lorsque la voiture de la cour vint, comme à l'ordinaire, la chercher.

— « Pourquoi ne voulez-vous pas venir lui rendre visite, ma chère dame? me dit encore la persévérante Anglaise. Votre princesse sait que vous habitez cette maison, et elle aime tant à voir les personnes de son pays! Et puis, elle reçoit sans l'étiquette qui vous déplaît si fort. »

Plus que les paroles de mistress W., dans le même sens de celles que monsieur R*** et sa charmante femme m'avaient déjà fait entendre, ma sympathie pour la princesse parle à mon cœur. Mais bien plus fort encore est mon éloignement pour tout ce qui a l'air de courtiser. Et comme notre visite à cette princesse, à laquelle aucun devoir obligatoire de convenance, ni public ni particulier, ne nous attache, pourrait paraître plutôt un moyen de nous insinuer dans ses grâces que de lui prouver simplement notre sympathie et notre dévouement sincère, j'impose silence à mon cœur, et je renonce au plaisir d'aller lui rendre visite.

MAISONS DE CHARITÉ

A la vue des nombreux mendiants qui se présentent à Rome comme à Naples, on serait tenté de croire que ni

l'une ni l'autre de ces villes ne possèdent d'établissements de bienfaisance; et pourtant il y en existe un grand nombre.

Entre autres, à Naples, l'*Albergo dei Poveri*, très-vaste édifice, est un asile ouvert aux indigents des deux sexes, qu'on y emploie à diverses occupations; là, ainsi que dans bien d'autres, on leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour vivre.

Mais ce ne seront pas ces établissements ni d'autres du même genre que j'ai visités partout, y compris les hôpitaux, dont la pratique intérieure ne correspond pas toujours au sentiment charitable qui les fonda (comme j'ai eu occasion de l'observer souvent), qui parviendront à soustraire le pauvre peuple aux funestes conséquences de la misère. La source principale de ce fléau qui le ronge, le décourage quelquefois, et le porte assez souvent au vice, c'est l'ignorance où l'on s'est plu toujours à le laisser plongé. Ce blâme, on ne le répétera jamais assez. Le pauvre peuple de Rome et de Naples, les deux villes d'Italie que j'ai le mieux vues jusqu'ici, manque entièrement d'instruction. Rien de plus négligé que l'éducation des classes dites inférieures de ces deux villes! Une grande misère y existe, avec cette seule différence, que les pauvres de Naples traînent cette misère en chantant, et que ceux de Rome la traînent tristes et taciturnes!

Qu'on se garde bien cependant de croire, à l'aspect affligeant de la misère qui se présente en Italie aux regards du public, surtout dans la capitale des États pontificaux, qu'elle soit plus grande ici qu'en France, où la mendicité est interdite, et par conséquent voilée aux regards de l'étranger qui y passe. Ici, comme à Rome, elle n'est pas défendue, et voilà pourquoi elle est plus en relief qu'à Paris.

Remarquez, dans cette dernière ville, la nombreuse quantité de pauvres qui vont çà et là en chantant et en jouant de

divers instruments sous les fenêtres et dans les cours des maisons pour ramasser quelques sous qu'on leur jette. Montez surtout dans les mansardes ; entrez dans les obscures et humides chambres des pauvres maisons délabrées, perdues au milieu de cette immense et splendide ville, et vous verrez que la misère en Italie n'est qu'un mot lorsqu'on la compare à celle où se débat une partie des habitants de cette éblouissante capitale, si fière de sa civilisation !

Londres, la superbe et grandiose Londres, en déployant, comme sa rivale, les résultats surprenants de son industrie, et, par ses lois et par ses mœurs, marchant devant elle dans la large voie du progrès, Londres, elle-même, dis-je, voit périr dans son sein chaque année une quantité de malheureux exténués par le travail et la faim ! A l'artistique Italie, qu'on a tant exploitée, manquent les draperies brillantes sous lesquelles ses puissantes usurpatrices déguisent les plaies qui leur rongent le cœur.

En admirant la splendeur de la nature de Naples et les magnifiques ruines de ses environs ; en rendant un sincère hommage au talent de ses grands hommes, et en se berçant de l'espoir que la gloire de ce peuple si enthousiaste, si rempli encore de vie et de vigueur, ne se bornera pas toujours, comme depuis quelque temps, à ses succès dans l'art musical, mon cœur se serre pourtant ici, comme à Paris, quand je vois l'abjection où est tombée la femme dans une partie de la population ! C'est là un sujet trop pénible, trop désolant, que ma plume se refuse à aborder !

Le voyageur doit tenir à tout connaître dans les pays qu'il visite ; mais il répugne à la femme qui écrit de lever le voile qui cache certaines plaies de la société... Je passe donc outre en réclamant de l'avenir une digne réforme qui

fasse disparaître du milieu des nations civilisées la honteuse loi qui permet à la femme de se dépraver.

Quel lamentable et véridique tableau pourraient faire des mœurs de certaines villes d'Europe ceux qui voudraient imiter quelques écrivains dont l'esprit s'est plu à exagérer et à mettre en relief les mœurs du Brésil, mœurs qu'ils se permettent de juger en général d'après celles de la malheureuse classe des esclaves et des affranchis !

Je faisais, il y a dix ans, cette remarque à l'illustre naturaliste Auguste de Saint-Hilaire; ce savant, qui aimait à venir s'entretenir avec nous de notre terre, où il avait voyagé, reconnut la justesse de ma remarque. Il me dit avec la bonté qui caractérisait sa belle âme : « Vous avez raison, madame, et j'accepte avec docilité la partie de votre juste critique qui me regarde. Mais vous avez bien vu, dans mes observations sur les mœurs d'une des villes de votre belle patrie que j'ai parcourues, qu'en touchant avec peine à cette triste plaie, je n'ai pas manqué d'impartialité dans la comparaison que j'ai faite entre elle et celle qui dévore le cœur de ma propre patrie. »

En effet, cet illustre savant, en faisant la description des mœurs d'une partie du bas peuple de la ville de saint Paul, ajoute : « Ces femmes-là même conservent une sorte de pudeur, et n'avaient absolument rien de ce dévergondage cynique qui, à la même époque, révoltait si souvent dans les Parisiennes de bas étage, etc. »

DE QUELQUES ÉGLISES DE NAPLES

Quand on vient de visiter les églises de Rome, on trouve très-peu à admirer dans celles de Naples. Cependant cette ville en contient un grand nombre, pour la plupart riches de décoration, mais très-peu remarquables par leur architec-

ture. La cathédrale (S. Gennaro) est une des plus vastes et des plus belles; elle contient diverses peintures de maîtres. Parmi quelques tombeaux remarquables, on y voit la simple tombe du roi André de Hongrie, tué à l'âge de dix-neuf ans, et dont l'inscription perpétue le crime de son épouse Jeanne première ! Le tombeau magnifique du cardinal Carracciol attire plus l'attention du visiteur, qui préfère contempler les œuvres d'art à méditer près d'une modeste tombe parlant quelquefois avec plus d'éloquence à l'esprit que bien des beaux monuments élevés sur des cendres ! La sacristie, outre quelques bonnes peintures, contient plusieurs objets précieux ; le buste de saint Janvier est couvert de riches bijoux, donnés par des souverains de dynastie ou improvisés qui cherchaient à apaiser par ces offrandes splendides les remords de leurs consciences, ou à imposer au peuple par l'apparence de leur foi religieuse.

L'église de Saint-Philippe de Néri est d'une grande magnificence à l'intérieur. C'est ici que reposent les restes de Jean-Baptiste Vico : une simple pierre en marbre marque le dernier séjour de ce grand philosophe, qui, laissant dans ses ouvrages un monument impérissable, peut bien se passer de celui que ses compatriotes auraient dû lui élever comme à une des plus grandes gloires de Naples.

Parmi les peintures de Guido Reni et d'autres maîtres que cette église possède, une belle fresque de Luca Giordano attira plus que les autres mon attention. Elle représente Jésus chassant les marchands du temple, et me fit penser à ceux qui, de nos jours, y trafiquent paisiblement en exploitant les fidèles sans craindre que le fouet de Jésus vienne les troubler dans leur marché profanateur.

Santa-Clara est l'église qui m'intéresse le plus ici par les tombes remarquables qu'elle renferme.

On n'y voit plus qu'une Madone de toutes les belles

peintures de Giotto qui s'y trouvaient autrefois. Les productions de ce grand artiste conseillées par son ami, l'incomparable Dante, pour décorer cette église, disparurent dit-on, par l'ordre stupide d'un magistrat espagnol.

Il y a des tombeaux très-remarquables, entre autres ceux du roi Robert, de Jeanne reine de Naples, de sa sœur Marie, et du duc Charles de Calabre.

C'est dans cette église que reposent les cendres de la première femme du roi actuel des Deux-Siciles, à laquelle le peuple donne la réputation de sainte. Les deux fois que nous y sommes entrées, nous avons toujours vu des femmes prosternées près de sa tombe en pleurant et en implorant des grâces.

Je me sentis fort touchée à l'aspect de cette simple tombe baignée de pleurs pour une reine dont les vertus étaient autant vénérées que la conduite de son mari est détestée.

Des femmes du peuple que j'avais vues dans leur indépendance braver, à la chapelle de saint Janvier, la présence de ce roi, viennent en toute humilité rendre hommage aux cendres de sa femme, dont le bon souvenir règne plus dans leur cœur que la force de ce despote dans leur esprit.

Santo-Domenico, belle église gothique, contient une grande profusion de peintures, et, parmi d'autres chapelles, celle de Saint-Thomas d'Aquin, où se trouve le tombeau de Jeanne d'Aquin, par Masuccio. Quelques tombes intéressantes de princes et de princesses d'Aragon, ainsi que d'autres, nous retinrent quelques instants dans la sacristie.

Une tombe y attira plus que les autres notre attention, celle du héros marquis de Pescaire, mort si jeune encore, et dont la digne veuve, la fameuse Victoria Colonna, immortalisa l'héroïsme dans ses beaux vers. Mais bientôt

les impressions que m'avait laissées ce que je venais de voir dans ces églises firent place à un souvenir dont je fus entièrement absorbée en quittant la sacristie de San Domenico.

Les tombes des princes d'Aragon, placées dans de larges coffrets recouverts de velours cramoisi, me rappelèrent les tombes des rois du Portugal à l'église de *San Vicente de Fora*, à Lisbonne, que j'avais visitée dans les premiers jours de janvier 1852.

Sous la limpide atmosphère du climat délicieux du Portugal, j'allais avec mes deux enfants, au milieu de son doux hiver, respirer la brise embaumée de la poétique Cintra, de Collares, Dafundo, Belem, Cassilhias et Larangeira. Le souvenir de ces charmantes promenades se réveilla tout puissant dans mon esprit avec toutes les circonstances qui les avaient précédées dans cette patrie bien-aimée de mon cher père, patrie que j'avais tant à cœur de connaître et que j'ai appris à aimer pendant les six mois que j'y séjournai.

Je repasse, dans mon esprit, ces jours écoulés sur les rives du Tage, où ma langue maternelle résonnait à mes oreilles avec cette noble gravité d'inflexion, cet accent mâle, ce style pur, qui charment chez Camoens, Filinto Elisio, Garret, Castilho et tant d'autres poëtes, et surtout chez le grand penseur, l'athlète moderne de la littérature portugaise, Alexandre Herculano. Ce digne héritier des anciennes vertus lusitaniennes mérite d'être comparé aux plus grands sages de l'antiquité par son profond savoir, son noble désintéressement, sa vie exemplaire et son sublime refus des honneurs que lui conféraient la nation et une cour qu'il sait aimer sans lui sacrifier sa dignité ni son indépendance.

J'ai eu l'avantage de connaître de près cet illustre écrivain, et tout ce qui m'avait été dit sur son extrême modestie

resta au-dessous de ce dont j'ai été témoin moi-même.

Les célèbres écrivains que j'avais jusqu'alors connus personnellement à Paris, et dont la vogue s'est répandue avec plus ou moins de retentissement sur les deux mondes, me parurent au-dessous de ce profond philosophe si grand dans sa simplicité, vivant loin du faste qu'il méprise, dans sa poétique retraite de l'Ajuda, aux ravissants environs de la jolie Lisbonne !

Là, astre lumineux du Portugal, il fait jaillir de sa haute intelligence des pensées nombreuses empreintes d'une puissance exquise de vérité et de profondeur, d'une vigueur et d'une admirable beauté de style toute à lui, qui éclairent la route que sa nation doit suivre pour éviter les erreurs où elle s'est si souvent égarée !

Après A. Herculano, un groupe remarquable d'écrivains distingués fait actuellement honneur au Portugal, écrivains qui peuvent être mis à côté des plus célèbres de la France. S'ils ne sont pas aussi connus que ceux-ci, c'est que la noble et riche langue portugaise, la plus fidèle fille de la langue latine, n'étant étudiée presque nulle part en Europe hors du Portugal, on ne peut apprécier les trésors qu'elle renferme.

Dans les cours de littérature auxquels j'ai assisté à Paris, je n'ai jamais entendu citer à propos du Portugal que le grand Camoens. C'est le seul poëte, le seul grand écrivain de cette nation que connaissent les hommes de lettres, même les plus renommés, de ce pays si littéraire. On ignore absolument que, outre le Tasse portugais, un grand nombre de poëtes ont illustré et illustrent encore cette fertile région, si puissante, si glorieuse jadis par ses importantes découvertes et ses exploits guerriers dans les deux mondes !

Nation d'où sortit, parmi tant de faits héroïques et d'héroïques vertus qui s'y accomplirent, le plus grand exem-

ple d'amour que le monde ait jamais vu, le Portugal garde avec orgueil dans sa décadence le souvenir de son passé, et cherche, sous le gouvernement libéral qui le régit, à remplacer les triomphes de la force, dont il a perdu le prestige, par le triomphe de l'intelligence, bien plus digne de nos temps.

Ma dernière étape en Europe lors du premier voyage que j'y fis, Lisbonne disparut à mes yeux le 17 janvier 1852, et je garde encore religieusement le souvenir de ses rives poétiques et des nobles cœurs qui m'y firent un sympathique accueil.

La sainte mission pour laquelle j'avais entrepris un voyage si difficile alors qu'il n'y avait pas encore de bâtiments à vapeur entre le Brésil et l'Europe était accomplie. Une mère adorée, une tendre famille et des amies affectueuses m'attendaient impatiemment sur le sol natal, que la présence de la première embellissait doublement pour moi. Je m'y rendis avec mes chers enfants, ivre de bonheur de me retrouver entre les bras de cette mère bien-aimée, sans prévoir, hélas ! que la mort me la ravirait sitôt, en laissant autour de moi un vide immense que rien ne peut remplir !

Plages majestueuses du Janeiro, vous avez été témoin de ma seconde et profonde douleur filiale qui, me suivant depuis sur le vaste Atlantique, se fortifie dans mon cœur avec le temps !

Triste dequem perdeo o doce e santo abrigo
Do seu ditoso lar ! o ninho quente e amigo,
Onde a familia emtorno o circulo seu prefaz !

ZALUARE.

Lorsque tout ce que les villes et la campagne déploient d'intéressant à mes yeux s'enveloppe dans les ombres de la nuit, et qu'à la rumeur du monde extérieur succède un silence profond comme en ce moment-ci, mes idées, dis-

traies pendant le jour, se concentrent et me retracent aussi vivement que si je les voyais encore, ces éloquents tableaux si touchants du foyer domestique, mon grand temple à moi, où ma mère m'enseigna la première de sa douce voix persuasive, en y ajoutant l'exemple de ses vertus, à aimer Dieu, la famille et l'humanité ! Puis vinrent les luttes de la vie, les orages, les secousses qui ébranlèrent les fondements de notre prospérité, et les ravages cruels de la mort qui détruisit notre bonheur et nos espérances les plus brillantes ! Mais l'amour de la famille triompha dans notre cœur de la douleur qui l'opprimait ; et, en puisant dans ce sentiment sacré le courage de nous créer encore des moyens pour satisfaire nos élans humanitaires, je fus heureuse de pouvoir offrir à cette bonne mère le résultat de son digne enseignement.

Jours de doux charmes domestiques, d'heureuses fatigues, d'amour et d'espérances écoulés sous mon ciel natal, entre les caresses maternelles et filiales, vous ne reviendrez plus pour moi ! . . . . . .

. . . . . .

Une image chérie se présente devant mes yeux ! me tend les bras !... tombe à mes genoux !... me baise la main, et, en essuyant mes larmes, me répète de cette voix touchante qui tant de fois émut toute mon âme :

« Me voilà, mère tendre et bien-aimée ; me voilà pour te consoler avec ma chère petite sœur et pour ne plus te quitter. »

Je reste magnétisée sous l'accent de cette voix... C'est la voix de mon Auguste, de mon fils si tendrement aimé.

Mon fils, âme de ma vie ! c'est bien toi que j'entends, que je tiens entre mes bras ! Oui, tu es là, je te comble de caresses, mon doux enfant d'autrefois ; image vivante de ton père, tu vas déployer sous mes regards les vertus qui me le

firent tant aimer. Oh ! fais-toi, par des vertus comme furent les siennes, survivre dans l'âme de ta charmante épouse, si Dieu a décrété que son jeune front soit, comme le fut le mien, ceint du triste crêpe... Mais non, tu ne mourras pas si jeune, toi, mon enfant ; du moins tu ne mourras pas avant moi. Dieu a déjà beaucoup éprouvé sa pauvre créature ! Il ne me rend pas mon fils, après tant de larmes, pour me l'emporter ainsi ! Non.

Ah ! laisse-moi te contempler à l'aise, mon doux enfant ! laisse-moi croire au bonheur de t'embrasser après une absence si longue, si arrosée de pleurs que ta main n'essuyait plus !

Comme tu es changé dans ta physionomie juvénile, si belle encore aux yeux de ta mère ! Que tes caresses me rajeunissent, et vivifient mon esprit abattu ! Sous l'influence de ton amour et de l'accomplissement de tes devoirs, tout va prendre un nouvel aspect à mes yeux... Vois ce brillant flambeau du Vésuve qui s'élève là-bas devant nous. Je le contemplais tout à l'heure, l'âme plongée dans une profonde tristesse, pensant à ma bonne mère, à nos chers êtres d'outre-mer, et à toi, mon enfant ! Ce golfe, ces bateliers endormis sur cette rive en face de nous, cette onde qui murmure doucement, ce beau ciel étoilé, toute cette solennelle nature en repos te représentait à mon esprit sur les bords de notre superbe Guanabara, dans ces soirées où, poussé par la passion des promenades maritimes, tu t'aventurais imprévoyant sur ses eaux dans une frêle nacelle, sans mesurer la frayeur qu'un de nos grands orages inattendu jetterait dans le cœur de ta mère attendant tout anxieuse ton retour ! !

Maintenant plus de ces imprudentes excursions, plus de ces frayeurs, de ces inquiétudes cruelles... Tu es devenu homme, et ta tendresse filiale, unie à celle de ta chère sœur,

me consolera de tout ce que j'ai perdu dans la vie, et me fera renaître avec toutes mes inspirations d'autrefois.

Transporté de joie de m'entendre parler ainsi, mon enfant me serre dans ses bras, et remercie Dieu de compléter son bonheur en lui rendant sa mère et sa sœur bien-aimées.

La pendule sonne minuit.

Je me réveille de mon heureux monologue. L'illusion se dissipe.

Je suis seule! seule et triste, je cherche, je veux encore embrasser l'ombre fugitive qui m'échappe, hélas! Et ma chère enfant qui dort paisiblement sous mes yeux sans sommeil résume là toute ma famille, mes affections intimes, tous les soins et l'emploi principal de ma vie sur la terre étrangère.

En forçant ma pensée vagabonde à se fixer sur les rives splendides de Naples, je reviens aux remarques qu'elles me fournissent chaque jour.

Avant de visiter les habitations royales, j'ai voulu connaître la maison de Masaniello, située en plein quartier des Lazzaroni. Le guide qui nous y conduisait se découvrit avec respect devant cette modeste maison; ayant fait arrêter la voiture, il se tourna vers nous et nous dit dans un mauvais italien, mais avec solennité : « Voilà, mesdames, l'ancienne habitation du brave chef Masaniello! »

La vénération avec laquelle cet homme prononça le nom du célèbre prolétaire napolitain me frappa d'autant plus que je n'avais jamais entendu prononcer de la sorte le nom d'aucun des souverains dont j'avais visité les splendides demeures!

Les Lazzaroni, cette partie du peuple de Naples que les

voyageursnous montraient si bizarre et si fainéante, se confondent aujourd'hui avec la population laborieuse de cette ville; ne conservant presque rien de ses anciennes habitudes, ils gardent cependant toujours le goût pour l'indépendance, et une sorte de gaieté à la fois spirituelle et insouciante, qui les rend assez remarquables. Ceux qui ont lu les poésies et les romans puisés dans la vie de ces prolétaires dont on peignait *la nudité sauvage*, *la vie errante sans asile*, etc., chercheraient en vain à les reconnaître maintenant parmi la classe inférieure de Naples.

La différence sensible qui depuis quelques années s'est opérée chez cette sorte de race de parias par les progrès, dit-on, que l'administration française y avait introduits, prouve évidemment que certaines classes du peuple, quelque inférieures et destituées de nobles penchants qu'elles paraissent être, sont toujours susceptibles d'amélioration quand un gouvernement éclairé et sage tient à cœur de s'en occuper. C'est donc à la manière d'agir de celui-ci, et non pas à la condition où ces classes sont nées, qu'on devrait attribuer, ce me semble, leur misère et leurs vices.

Jetons un rapide coup d'œil sur l'histoire des peuples si fiers aujourd'hui de leur civilisation, et nous verrons que dans leur origine ils paraissaient aussi incapables de cette civilisation que ceux-là mêmes sur qui, en les traitant de sauvages, ils ont fait peser toute sorte de cruautés sous le prétexte de les civiliser. Sans remonter à une époque plus reculée, qu'est-ce qu'étaient les Gaulois et les Bretons, avant que les lumières du christianisme vinssent les éclairer? Et encore, combien de siècles ne leur a-t-il pas fallu pour se dépouiller peu à peu de cette férocité primitive dont l'instinct naturel ne manque pas, malgré les grands progrès de leurs descendants, de se faire jour lorsque l'ouragan de la guerre civile se déchaîne sur eux, ou que l'esprit d'u-

surpation les entraîne! La riche Amérique, l'Afrique, l'Asie et l'Australie ont été et sont encore, comme le fut de tout temps l'Europe elle-même, le théâtre des plus atroces barbaries commises par la race européenne qui s'arroge la prééminence sur toutes les autres races.

Les deux peuples appartenant à cette race supérieure qui se sont le plus illustrés dans l'antiquité, les Grecs et les Romains, tombèrent en décadence malgré le merveilleux développement de leur progrès, aussitôt que leur manquèrent les bases solides d'un gouvernement adapté à leur esprit et sur lesquelles ils reposaient le grandiose édifice de leur force et de leur gloire.

De même que le peuple le plus éclairé et le plus puissant, après quelques siècles d'oppression et de calamité que lui firent subir ses gouvernements, est sujet à dégénérer, de même les hommes nés dans la condition la plus inférieure peuvent parvenir, si l'on cherche à cultiver leur cœur et leur esprit, à honorer la société par de nobles et grandes actions.

La race noire elle-même, dont on a voulu constater l'infériorité morale par la différence physique que certains anatomistes trouvent entre quelques organes de l'homme noir et ceux de l'homme blanc; cette race, dis-je, sur qui pèsent encore les préjugés les plus absurdes, et l'atroce tyrannie de la race blanche, fournirait en général une preuve à la vérité de mon assertion, si on la plaçait dans des conditions favorables. Combien de fois ai-je eu l'occasion d'être témoin, chez ces malheureuses victimes de l'usurpation et de l'avarice des hommes civilisés, de traits de vertu et d'élévation d'âme qui honoreraient les plus grands héros de la race blanche!

Ne parlant que d'une seule contrée de l'empire brésilien, on pourrait remplir de gros volumes si l'on voulait énumérer les actes de dévouement, d'abnégation, de cou-

rage et d'héroïsme fournis par la race africaine qui y fut transportée en esclave, comme dans toute l'Amérique, par les Européens eux-mêmes : tout en se glorifiant de la prééminence de leur intelligence sur celle des autres races, ils ne rougirent point de la faire servir à violer les lois les plus saintes de la nature et de la morale, et d'enchaîner leur semblable dans un esclavage perpétuel !

Gloire éternelle à ceux qui briseront les chaînes qu'à la honte de la civilisation moderne, portent encore des millions d'individus dont la vie s'épuise dans des fatigues constantes et rudement commandées par des maîtres égoïstes et souvent cruels, sans connaître les jouissances que le travail et l'amour procurent à l'homme libre !

Puissent les gouvernements de tous les pays civilisés écouter les cris de l'agonie prolongée de ces malheureux opprimés blancs et noirs ! et que l'affranchissement général des esclaves dans le nouveau comme dans le vieux monde, marquant une des plus glorieuses époques dans les annales de l'Humanité, constate la hauteur des idées du siècle des merveilleux progrès intellectuels !

« Pour juger du caractère d'une nation, dit madame de Staël, c'est la masse commune qu'il faut examiner. » Cela étant vrai, aucun peuple ne peut être si aisément étudié que celui de Naples, car la manière de vivre de cette masse, ici, en facilite plus que toute autre l'examen. Mais, mon but n'étant pas de faire l'histoire proprement dite ni du caractère, ni de quoi que ce soit qui concerne en particulier la nation italienne, je me borne à signaler à peine l'une ou l'autre remarque que je fais dans mes observations générales.

Ardents comme le cratère de leur Vésuve, poétiques

comme le ciel servant de dôme à leur splendide contrée, les Napolitains déploient un certain charme d'esprit qui leur fait pardonner les défauts entretenus chez le peuple par l'éducation la plus négligée. Aussi ont-ils une foule de préjugés, augmentés par le fanatisme qui marche toujours à côté de l'ignorance.

Cependant, quand l'heure de la résurrection de l'Italie sonnera, je ne doute pas que le peuple napolitain, dépouillant son esprit des vieilleries fanatiques, et oubliant les discordes nationales qui ont tant entravé ses progrès, ne se lève avec ses frères à la hauteur de la gloire, à laquelle a le plus incontestable droit d'aspirer le noble peuple italien.

Je ne partage aucunement l'opinion de la plupart des voyageurs qui parcourent cette péninsule en se récriant sans cesse contre les vices de ses nationaux, vices qui abondent grandement chez les nations de ces voyageurs, et y méritent bien plus d'être blâmés que ceux d'un peuple sur qui de longue date pèse le fléau de la domination étrangère.

Rien ne me paraît plus reprochable que l'indifférence ou le manque d'indulgence envers ceux qui souffrent un grand malheur. Mais ce qui doit le plus révolter, c'est que ceux mêmes qui ont causé en partie ces malheurs blâment impitoyablement les fautes qui en résultent. Un Français me disait un jour à Rome qu'il ne concevait pas comment on pouvait aimer un peuple aussi dégradé que le peuple italien. Je le conçois parfaitement, lui répondis-je ; ce qui me semble plus difficile que cela, c'est qu'on puisse aimer des nations qui ont le plus coopéré à l'oppression de ce malheureux peuple que vous appelez dégradé, et pourtant j'aime beaucoup la nation française.

Il est vrai que ce ne sont pas les généreux sentiments de cette grande nation, mais les prétentions ambitieuses et le despotisme de quelques-uns de ses chefs, qui ont de tout

temps déchiré, ou aidé à déchirer le cœur de cette noble victime qu'on nomme l'Italie ! On s'acharne à lui trouver toute sorte de défauts sans se donner la peine d'en chercher la cause, ou en feignant de l'ignorer.

Les hommes sont les mêmes partout ; leur opinion sur celui qu'ils jugent se mesure presque toujours d'après la position où il se trouve. L'homme heureux a toujours raison, et cela dans la vie privée comme dans la vie publique. Avec plus ou moins de modification, l'esprit de partialité et l'injustice dominent chez les nations, et plus obstinément dans certaines classes de la société. Ainsi, tandis que tout un peuple, qui gémit sous la plus cruelle oppression, n'attire que la médisance ou le mépris de ces classes, les oppresseurs de ce peuple reçoivent leurs hommages et leur admiration !

Mais le monde est ainsi fait, et jusqu'à présent la religion et la philosophie ont en vain répandu sur lui leurs purs rayons de lumière.

Il est à désirer que de grands architectes politiques, éclairés par ces deux phares de l'esprit, fassent écrouler le vieux temple de l'injustice, et élèvent un sanctuaire indestructible à la morale dans le cœur de la jeunesse à venir.

Depuis que je respire la brise parfumée de Naples, que je contemple les splendeurs de sa nature, je suis plus souvent encore absorbée par deux grandes pensées, celle de l'antiquité et celle de l'avenir. Mon esprit passe de l'une à l'autre pour aller chercher dans ce dernier des consolations aux grands malheurs de tant de siècles, et dont le présent est encore témoin ! Ces magnificences naturelles qui chaque jour s'offrent à mes yeux et forment un si grand contraste avec l'état politique de cette nation ; cette foule de promeneurs riches et pauvres courant après les plaisirs vers les-

quels les entraînent avec ardeur un ciel resplendissant et une atmosphère imprégnée de poésie : toute cette gaieté, tout ce luxe de nature et d'art à côté des malheurs occasionnés par un despotisme qu'on dépeint sous les couleurs les plus sombres me fait éprouver ici plus qu'ailleurs une profonde tristesse dont je ne sais parfois me rendre compte, car partout les maux de l'humanité me touchent également. Mais les plaisirs faciles de cette foule joyeuse que je traverse ici chaque jour me paraissent comme une insulte aux victimes immolées à la politique de Ferdinand II, et dont une partie gémit encore, me dit-on, au fond d'horribles prisons !

Ce roi se tient toujours dans sa forteresse de Gaëte, que l'on croit inexpugnable; il se montre rarement ailleurs. Pourquoi préfère-t-il ce séjour à celui de ses beaux palais de la capitale et de ses environs ?

Un noble Napolitain à qui je faisais aujourd'hui cette question me répondit : « Les tyrans de cette espèce, Madame, sont comme les loups; ils aiment à dévorer leurs proies à l'ombre des solitudes. Mais le jour n'est pas loin, j'espère, où lui et toute sa nichée seront emportés par le souffle puissant de l'esprit national, qui balayera cette race détestable et en délivrera nos plages. »

Comme à Rome, j'entends toujours à Naples, malgré la surveillance de sa police inquisitoriale, l'expression d'une haine concentrée contre le gouvernement qu'on abhorre en ayant l'air de l'aimer. Cet état de choses pourra-t-il se prolonger? Une *nouvelle constitution* donnée au peuple napolitain sera-t-elle suffisante pour détourner les esprits de la direction qu'ils prennent? ou les grands moyens matériels dont dispose le roi lui assureront-ils toujours, à lui et à sa dynastie, ce trône en apparence si solide? — C'est ce qui ne semble pas du tout probable.

PALAIS ET VILLAS DE LA VILLE ET SES ENVIRONS

Naples ne possède pas de palais aussi importants que ceux de Rome sous le rapport de l'architecture. Le palais royal, dont la façade est un des beaux ouvrages de Dominique Fontana, occupe une des plus ravissantes positions de la ville. De ses fenêtres on aperçoit le golfe, le Vésuve et une partie de ses délicieux environs qu'on ne se fatigue jamais d'admirer. Il a, d'un côté, le beau théâtre de San-Carlos; de l'autre, l'Arsenal militaire; en face, une large place et la moderne église de Saint-François de Paule, avec ses deux portiques soutenues par deux rangs de colonnes qui donnent un aspect assez gracieux à cette place. L'Arsenal d'artillerie se trouve derrière ce palais, dont le jardin est très-médiocre. Mais il paraît que l'entourage des forteresses et d'instruments de destruction a été toujours plus goûté des habitants de ce palais que ne le seraient les plus beaux jardins du monde. Quelques peintures remarquables de grands maîtres, et plusieurs tableaux d'artistes vivants, ornent les appartements de ce palais, dont huit salles sont occupées par la bibliothèque particulière du roi.

Sur la colline Capo di Monte se trouve le palais de ce nom, appartenant au roi. On a de cette villa le plus ravissant coup d'œil sur Naples, aux portes de laquelle elle est située. Ses jardins sont vastes mais très-négligés; il y a une faisanderie des plus grandes et des plus belles que j'aie vues en Europe. Le palais contient plusieurs tableaux sans grande importance.

Nous étions accompagnées dans cette promenade par le savant D***, et deux de ses compatriotes, Toscans aussi distingués que lui. Ainsi, tout en admirant le magnifique panorama qu'on découvre de ce site, nous avions l'avantage

d'entendre cette harmonieuse langue musicale que les Toscans seuls possèdent dans toute sa beauté.

Le palais de Portici, ce faubourg de Naples aux belles maisons de campagne, n'offre plus une grande importance depuis qu'on transporta au musée Bourbon les antiquités de Pompéi et d'Herculanum qu'il contenait.

Le palais de Caserta, le Versailles de Naples, comme quelques-uns ont nommé ce vaste château royal à treize milles de la capitale, est depuis longtemps solitaire, le roi l'ayant déserté pour Gaëte. La façade principale de ce palais compte à elle seule deux cent quarante fenêtres. Ses colonnades de marbre, ses cours, son grand escalier, magnifique morceau d'architecture, ses salles, sa riche chapelle, avec ses marbres, ses tableaux et ses dorures, son théâtre orné de belles colonnes qui figurèrent jadis au temple de Sérapis à Pouzzoles; tout cela se présente aux regards des visiteurs au milieu d'un silence qui n'est troublé que par la voix du gardien indiquant çà et là les divers changements et les scènes qui ont eu lieu dans ce palais... Une longue pièce d'eau, au bout de laquelle on voit une grotte assez curieuse, embellit son parc immense, qui contient une gracieuse variété de jolis petits réduits à demi cachés dans des bosquets d'orangers et de fleurs.

Une famille américaine qui avait habité le même hôtel que nous à Rome, et avec qui nous nous sommes liées ici, était avec nous dans cette excursion. — Madame M***, femme d'un cœur excellent, a une fille de l'âge à peu près de la mienne. Nous nous voyons tous les jours, et, quoique nos idées sur l'éducation des enfants diffèrent beaucoup, nous nous sentons attirées l'une vers l'autre par cette sympathie qu'inspire la presque conformité des sentiments maternels chez deux femmes qui se trouvent si loin de la patrie.

En nous promenant, précédées de nos filles, dans le parc de Caserta, nous causions sur les dangers dont elles pouvaient être entourées si la mort nous surprenait à une si longue distance de notre famille.

« Lions-nous par un engagement mutuel, me dit madame M***, avec un élan que je ne lui connaissais pas encore : si une de nous meurt pendant nos voyages, celle qui restera servira de mère à l'orpheline. »

Cette proposition, faite avec la spontanéité la plus affectueuse, me toucha profondément, et me fit croire à la sincérité de l'affection que cette mère nous témoignait. Mon cœur la rassura, et depuis lors une liaison amicale s'établit entre nous.

Pour en revenir aux palais de Naples, je signalerai, outre ceux qui appartiennent au roi, les palais Gravina, Monticelli, Santangelo, Miranda, d'Avalos et Costa, contenant quelques tableaux de maîtres, et des objets curieux. Quant aux villas, il y en a un grand nombre de très-intéressantes soit par leur position, telles que la villa nommée Régina, la plus vaste de Naples, soit par leurs collections curieuses de plantes et d'animaux, telles que les villas Roccaromana, Angri, et Anspach, qui ornent avec plusieurs autres les collines de Pausilippe et du Vomero... Les ruines assez pittoresques du palais que l'épouse du duc de Médine, vice-roi de Philippe III, fit construire, et que l'on appelle vulgairement palais de la reine Jeanne, s'élèvent sur les bords de la mer, qui s'y brise comme pour engloutir un des monuments du temps de la domination espagnole sur ces plages.

Aucun tableau de la nature que j'ai vu en Europe n'égale en charmes celui que présente cette côte de la Mergellina chantée par le poëte Sannazar, qui l'habita.

Lorsque, vers la chute du jour, nous retournons de la promenade qui s'élève sur le promontoire de Pausilippe en

le contournant parmi des villas modernes où les cactus, les orangers, les lauriers-roses abondent, et que j'embrasse d'un seul regard ce golfe et ses bords ravissants, mon âme semble s'identifier avec les inspirations du poëte qui les chanta avec tant de grâce.

Mais la désolante réalité morale et politique est là toute palpitante, et les splendeurs naturelles de ce pays ne font que la rendre plus palpitante encore !

Sur une des hauteurs qui dominent la ville et toutes les magnificences de ces environs, s'élève sombre et altier, avec le souvenir des illustres victimes qu'il a vues gémir entre ses murailles noircies, le fameux château Saint-Elme. Ce fut dans cette prison que, parmi tant d'autres victimes lors de l'invasion autrichienne à Naples sous Ferdinand Ier, Pierre Colletta, illustre historien, souffrit les indignes menaces du scélérat et hypocrite Canosa pendant les trois mois qu'il y fut enfermé avant d'être traîné à Brünn, en Moravie, tout près de ce terrible Spielberg où tant de dignes Italiens ont péri ou langui dans les fers pour avoir servi la noble cause nationale !

Tout le monde connaît les vengeances bourbonniennes et la cruauté de leurs exécuteurs qui ensanglantèrent alors Naples, déjà si éprouvée par tant de guerres antérieures ! Parmi les noms de ceux qui s'acharnèrent avec le plus de barbarie contre les partis national et muratiste lors de la restauration de Ferdinand sur le trône, on ne prononcera jamais avec assez d'horreur le nom de son féroce ministre, le prince de Canosa.

Quant on connaît tous les malheurs qui ont frappé Naples, les fléaux qui n'ont pas encore cessé de l'affliger, on ne peut laisser de s'étonner de la gaieté bruyante de son peuple.

On dirait qu'il cherche, comme font certains malheureux

sans énergie pour braver les coups du sort, à s'enivrer pour oublier la cause de ses misères !

Le château de l'OEuf, dont le nom lui vient de sa forme, bâti sur une presqu'île; le château Capuano, qui servit de séjour à la cour des princes d'Anjou et d'Aragon ; le Château-Neuf, avec ses remarquables portes de bronze, son arc de triomphe d'Alphonse Ier, ses tours et ses bas-reliefs, sont, comme le château Saint-Elme, des établissements militaires dont les fortifications rappellent les luttes acharnées entre Français, Espagnols, Autrichiens et d'autres qui s'y disputèrent ce sol.

UNE ÉRUPTION DU VÉSUVE

Parmi les admirables tableaux que Naples déploie, il m'y manquait un spectacle dont je désirais d'être témoin sans oser l'espérer : c'était une éruption inoffensive du Vésuve. Mon enfant l'avait vue en rêve il y a quelques jours, et nous en parlions, regrettant de quitter cette ville sans avoir vu en réalité ce grand phénomène de la nature. Voilà que le matin du 27 mai courant, un nouveau cratère s'ouvrit au-dessous de ceux que nous étions allées voir de tout près peu de jours auparavant, et sur l'endroit même que nous avions foulé, avec les curieux assez intrépides, ou plutôt imprudents pour grimper jusqu'au sommet de ce gouffre !

Vers huit heures du soir, l'éruption s'était parfaitement caractérisée ; et à minuit, des laves incandescentes coulaient lentement de la montagne comme des ruisseaux de feu, et présentaient le spectacle le plus merveilleux qui se soit jamais montré à mes regards.

Le surlendemain, il était six heures du soir lorsque nous quittâmes Pompéi, cette singulière nécropole où je retourne toujours avec un intérêt croissant, et nous nous di-

rigeâmes vers la montagne embrasée : tel est l'aspect que présente le Vésuve en ce moment. Il était déjà nuit lorsque, en arrivant à l'Ermitage, la rumeur d'une foule immense frappa nos oreilles, et ce fut avec difficulté que nous descendîmes de voiture parmi un grand nombre d'autres voitures qui, arrivées ou arrivant successivement, descendaient les visiteurs nocturnes, comme nous, près de ce vaste champ de laves coulantes formant des ruisseaux et se portant dans différentes directions.

Des hommes, des femmes, des enfants même, des nationaux et des étrangers s'y étaient donné rendez-vous et s'acheminaient, précédés de guides portant des torches, vers les huit cratères nouvellement ouverts, ou s'approchaient autant qu'il leur était possible de la lave ruisselante.

Cette foule compacte de curieux, ces nombreuses torches agitées par la brise de la nuit, ces torrents de laves qui s'échappent du haut en bas de la montagne, et dont une partie, en se refroidissant dans quelques endroits, glissent avec un léger craquement les unes sur les autres et forment des collines brûlantes ; ces flammes sortant des nouveaux cratères, et teignant d'une couleur rougeâtre toute cette enceinte embrasée dont le ciel qui lui sert de dôme paraît aussi tout en feu ; ce bruit de milliers de pas et de voix se confondant au milieu de la nuit avec le craquement de la lave, le fracas des détonations répétées du volcan, qui maintenant a plusieurs bouches ; le cri des marchands de rafraîchissements, tout ce pêle-mêle affreux et comique présentait un tableau si extraordinaire, si varié et à la fois si admirable de beauté et de frayeur, qu'il serait impossible au peintre de le reproduire en toute vérité.

Le génie de l'homme est insuffisant pour bien rendre de telles scènes de la nature. Ceux qui les ont vues, qui ont été capables de les comprendre, de les sentir et de les admi-

rer, ceux-là les daguerréotyperont mieux dans leur esprit que les artistes les plus habiles ne pourront jamais les représenter sur la toile.

La bonne madame M*** et sa gracieuse fille étaient avec nous dans cette excursion à laquelle nous avait accompagné le respectable M. B***, dont la présence nous procura l'agrément d'errer en sûreté parmi cette immense foule composée de toutes classes d'étrangers et de nationaux se rendant, comme nous, aux endroits où l'éruption offrait le plus d'intérêt et le moins de danger.

Il était deux heures après minuit lorsque nous descendîmes du Vésuve, et de nouveaux spectacteurs de cette effrayante beauté y arrivaient encore par divers sentiers qui abrégent le trajet de Résina à l'Ermitage.

Le spectacle si nouveau pour moi que je venais de contempler m'avait tellement exalté l'imagination, qu'il me fut impossible de dormir. Je passai le reste de la nuit à regarder de mes fenêtres, non plus le panache de fumée et parfois les langues de feu qui, avant l'éruption, attiraient mes regards, mais les rivières de lave que je venais de voir de près, et qui, aperçues maintenant de loin avec les milliers de flambeaux vacillants qui guidaient les visiteurs dans différentes directions, me semblaient je ne sais quelle apparition surnaturelle éblouissant le regard et attirant la pensée vers des mondes inconnus!

A peine les premières lueurs de l'aurore commencèrent-elles à paraître dans l'horizon en faisant pâlir peu à peu le feu vomi par les cratères, que les eaux du golfe, agitées depuis quelques jours, grossirent, le tonnerre gronda et un des plus beaux orages que j'aie vus en Europe, enveloppant la nature, déroba le Vésuve à mes regards!

Après le merveilleux spectacle d'une éruption, celui d'une tempête. L'ouragan et la pluie me retraçaien sur le

golfe de Naples l'image de mon golfe natal lors de ces orages fameux des tropiques que je voyais toujours avec une nouvelle émotion de joie quand ils ne causaient aucun désastre.

Le spectacle de ce bouleversement passager des éléments se confondant entre eux eut toujours pour moi, dès l'enfance, un attrait particulier. Il excitait dans mon âme un enthousiasme religieux, poétique, indéfinissable, dont je goûtais le charme sans pouvoir m'en rendre compte.

Je me rappelle que, toute petite encore, en voyant un orage, je sautais de joie sur les genoux de mon père, qui cherchait par des mots à ma portée à m'expliquer la cause de ces éclairs sillonnant soudain la voûte du ciel, suivis de ces coups de tonnerre dont le grondement retentissant, au lieu d'effrayer mon esprit enfantin, lui communiquait déjà cette vigueur et ce courage qui devaient le préparer à résister, malgré la grande sensibilité du cœur, aux orages moraux les plus cruels !

30 mai.

Le temps s'est rasséréné ; l'éruption continue et l'aspect qu'elle présente ce soir est de toute beauté. La direction que prend cette fois la lave m'enlevant toute inquiétude pour les populations situées aux pieds du Vésuve, je me livre de plus en plus à l'admiration de cet imposant phénomène dont la perspective est, en vérité, tout ce que l'imagination peut se figurer de plus extraordinaire et de plus surprenant.

On donne à peine un coup d'œil à la brillante illumination de Naples aujourd'hui, à l'occasion de la fête du roi. Tous les regards sont fixés sur le Vésuve ; la route qui y conduit est de plus en plus encombrée d'un nombre considérable de personnes à pied, en voiture, à cheval, qui se pressent dans

le trajet de la capitale au haut de cette montagne, dès que les premières ombres de la nuit font rehausser la merveilleuse clarté de l'éruption.

Je me sens attirée par la vue de ce grandiose phénomène dont l'intérêt seul me retient encore à Naples, après avoir reçu avant-hier les lettres si impatiemment attendues de ma chère famille.

Nous avons employé cette avant-dernière journée de notre séjour à Naples à visiter quelques établissements d'instruction publique.

Comme à Rome, il ne manque pas d'écoles à Naples; mais l'enseignement dans ces deux États va toujours en décadence. L'instruction de la jeunesse est, en général, confiée à des ecclésiastiques, dont le royaume des Deux-Siciles possède environ quatre-vingt-dix mille, ainsi qu'un grand nombre d'évêchés et d'archevêchés.

Parmi la quantité d'ordres religieux et de confréries, il y a une de ces dernières dont le costume bizarre me répugne beaucoup à voir : il représente la forme d'un mort, enveloppé dans son linceul.

Aujourd'hui, venant de visiter l'importante bibliothèque *Borbonica*, nous nous étions arrêtées dans un magasin de bijoux en laves, lorsqu'un convoi accompagné de cette confrérie passa devant la porte. La vue du cadavre, qui avait la figure découverte, comme c'est l'habitude ici, la voiture, funèbre, tout ce lugubre appareil précédé de ces pénitents drapés de blanc, la tête et le visage sous le capuce, m'impressionna de la manière la plus désagréable et la plus triste.

ENCORE A NAPLES

— 31 MAI —

Il est quatre heures et demie du matin; nous arrivons du Vésuve, où nous avons passé la nuit au milieu d'un prodigieux concours de spectateurs de l'éruption, qui présente encore des rivières de lave coulante. Malgré sa lenteur, une partie de cette lave a déjà parcouru un grand espace vers la mer, et quelques habitants de ce côté-là commencent à s'effrayer de l'approche d'un si terrible ennemi.

Hier nous sommes allées dîner à Pompéi pour lui faire nos derniers adieux. Après avoir parcouru encore quelques-unes de ses rues solitaires, admiré de nouveau les colonnades de ses temples, visité les maisons de Caïus Sallustius et d'Iphigénie, que je n'avais pas encore bien vues, et retrempé mon esprit dans les souvenirs qu'offre la présence de cette ville merveilleuse, nous montâmes vers le Vésuve, où il semblait que toute la population de Naples s'était donné rendez-vous.

Pompéi et le Vésuve eurent donc notre dernière visite, nos derniers regrets à Naples.

Le jour commençait à poindre à l'horizon, lorsque nous quittâmes le vaste théâtre de l'éruption. Sorrente, avec sa verte ceinture d'orangers, et l'ombre de son grand poëte, se montrait peu à peu au loin riante et modeste comme une épouse heureuse attendant le retour de son bien-aimé; la pleine lune dépouillée de ses mystères reflète sa pâleur sur les eaux du golfe. Quel spectacle que celui d'une aurore aussi calme qu'imposante se levant sous le ciel de Naples!

Quelques heures encore, et toute cette richesse de splendide nature ne sera plus sous mes yeux.

Une méditation profonde à Pompéi, une rêverie à Cava, un poétique sourire de Sorrente, une lave du Vésuve : voilà les plus chers souvenirs que je rapporte de Naples.

FLORENCE

— 3 JUIN —

A veder pien di tante ville i colli,
Par che il terren ve le germogli, come
Vermene germogliar suole e rampolli.
Se dentro un mur sotto un medesmo nome.
Fosser raccolti i tuoi palazzi sparsi,
Non ti sarian da pareggiar due Rome.

ARIOSTO. *Rime*, cap. XVI.

La procession de *Corpus Christi* venait de parcourir quelques-unes des rues de Florence, tendues de longues draperies en forme de dôme, et remplies d'une foule tranquille et joyeuse; les fenêtres se montraient ornées de riches damas, et de gracieux visages à la chevelure, aux yeux noirs, et le sourire aux lèvres; les sons des cloches étaient répercutés dans la charmante vallée historique que baigne l'Arno et qu'embaument les fleurs du printemps; le ciel et la terre paraissaient s'embrasser dans un amoureux regard sous l'influence d'un soleil splendide, d'une atmosphère diaphane, lorsque aujourd'hui nous avons salué l'Athènes du moyen âge, la noble patrie du Dante.

Jamais, en entrant dans aucune des villes que nous avons visitées en Europe, nous ne nous sommes senties si bien disposées à l'aimer.

Cette remarquable ville, qu'on nous dépeignait sombre et

attristée par la construction de plusieurs de ses édifices noircis et grillés, quelques-uns ressemblant à des forteresses, s'offrit, au contraire, à nous sous l'aspect le plus séduisant, et produisit sur notre esprit l'impression la plus favorable.

Le peuple florentin paraissant accueillir d'un sourire bienveillant les étrangers arrivés parmi eux; l'air caressant et embaumé de la cité des fleurs; cette fête religieuse qui tombait le jour même de notre arrivée; plus que tout cela, l'ombre des grands génies que cette terre a produits, et qu'il me semble apercevoir de plus près dans ces lieux, où ils laissèrent une empreinte ineffaçable, contribuent à cette agréable disposition d'esprit dans laquelle nous nous trouvons en arrivant à Florence et sans que nous y connaissions encore personne. Personne, dis-je? Et le divin poëte que j'ai toujours tant aimé à étudier dès ma jeunesse, et que je retrouve partout ici! Je le vois dans son enfance, dans ses chastes amours avec la bienheureuse jeune fille, la suave inspiratrice de cette vaste et sublime conception où il a immortalisé la femme mieux que ne l'a fait aucun écrivain; je me le représente dans ses luttes politiques jusqu'au moment où ses ingrats concitoyens, poussés par l'influence d'une tyrannie étrangère, l'exilèrent et le laissèrent languir et mourir loin de la patrie bien-aimée! Cette connaissance à Florence n'est-elle pas assez pour nous et pour tous ceux qui aiment le Dante?

O ville artistique et de noble mémoire, où les lettres brillèrent avec tant d'éclat, il te suffirait, pour rendre ta gloire immortelle, d'avoir donné le jour à ce poëte unique, à cet unique penseur! Mais la nature, prodigue pour toi, te choisit encore pour berceau de Machiavel, de Michel-Ange et de tant d'autres illustres génies qui forment ta brillante pléiade.

Dans un temps de transition où tout ce qui nous entoure

se ressent du matérialisme grossier combattu de longue date par des esprits trempés dans la sainte philosophie, mais sans cesse renaissant comme la tête de Méduse, jusqu'à ce qu'une main d'Hercule en délivre la terre, il est doux à l'esprit qui rêve un sort meilleur pour l'humanité de se laisser aller à la contemplation de ces ombres illustres qui planeront à jamais sur le monde.

S'entretenir par la pensée avec les grands cœurs qui travaillèrent pour améliorer les hommes, qui les aimèrent, et qui souffrirent sans se décourager dans leur noble but, n'est-ce pas là une diversion salutaire pour l'âme gémissant à l'aspect des calamités qui encombrent encore le monde moral ?

A quatre heures de l'après-midi, 1er courant, nous quittâmes le beau golfe de Naples, à bord du paquebot *Aventin*. La mer était calme, et je pus rester sur le pont jusqu'à ce que je perdisse de vue et le Vésuve et Sorrente ; Sorrente, qui semblait m'adresser un mélancolique et dernier adieu. L'estimable M. B***, étant venu nous accompagner à bord, fut très-touché en nous quittant. C'est un noble vieillard dont le cœur paraît beaucoup souffrir dans la lutte de la vie vers le déclin de ses jours.

Loin de sa famille, le tableau de la famille l'émeut ; et, nous ayant mieux connues dans les derniers jours de notre séjour à Naples, il sentait, disait-il, qu'il s'attachait à nous comme un père et un vieil ami. Sensibles aux témoignages de ses sentiments affectueux, nous faisons les vœux les plus sincères pour que les derniers jours de ce digne Français s'écoulent paisibles et heureux sous son toit domestique.

En voyant disparaître peu à peu cet amphithéâtre de ruines et de beautés qu'on appelle Naples, le spectacle de mon golfe natal, de ma chère famille et des amies y mê-

lant leurs larmes aux miennes le 10 avril 1856, se présenta comme un mirage à mes yeux. Alors Naples, toutes ses beautés et le souvenir des bons cœurs que j'y regrettais, pâlirent dans mon esprit, et mon cœur murmura dans un long soupir : Oh! ma patrie! ma patrie! . . . . . .

. . . . . .

Le lendemain nous nous réveillâmes devant Civita Vecchia, où je fus tentée de descendre pour aller revoir Rome; mais le souvenir des ennuis de la route que j'avais faite quelque temps auparavant arrêta mon élan, et je remis ce plaisir à quelques mois plus tard lorsque le chemin de fer sera terminé. Le paquebot repartit le soir pour Livourne, où nous descendîmes ce matin à huit heures. La troupe en grand uniforme, précédée de la musique militaire, donnait, avec le peuple, une double animation à cette ville dans une des principales fêtes religieuses de l'année. Je me hâtai de me débarrasser des formalités de la douane, et nous prîmes aussitôt le convoi de Florence, où nous arrivâmes en deux heures et demie.

Une famille à Rome m'avait donné les meilleures informations sur la maison tenue par madame S***, Allemande de naissance et mariée ici à un Florentin. Nous y descendîmes, et notre hôtesse ainsi que son mari nous paraissent mériter les éloges qu'on nous en avait faits à Rome.

LA MAISON DU DANTE

SON MONUMENT A L'ÉGLISE DE SAINTE-CROIX. — BAPTISTÈRE.

— 6 JUIN —

Suave et sacré est le souvenir que cette date réveille toujours dans mon esprit.

Suave et sacré fut l'amour du grand poëte pour celle qui lui inspira ce poëme, monument de forme, de style, de

force unique, impérissable, élevé à la gloire de l'Italie.

Rien ne pouvait donc remplir si dignement pour moi ce jour-ci à Florence, que la vue et la contemplation des lieux qui parlent encore éloquemment de l'amant de Béatrice.

Le soleil versait déjà des flots de lumière sur la riante souveraine de l'Arno, quand mon enfant et moi nous traversions ses rues propres, élégamment pavées, et nous nous mîmes à la recherche de celle qu'on nomme *Via Ricciarda.*

De gracieuses bouquetières ambulantes nous offraient çà et là de jolis petits bouquets de roses et d'œillets, dont on voit ici une abondance prodigieuse ainsi que de toutes les autres fleurs. Nous remarquions, en passant, la tenue du peuple, son air de bonhomie, et ses manières distinguées qui le rendent si supérieur au peuple de Naples.

C'était la première fois que nous sortions ici à pied, et nous pouvions mieux admirer la différence qui ressort au premier coup d'œil entre le peuple florentin et celui des autres villes d'Italie que nous avons vues.

Les voyageurs qui arrivent du royaume de Naples, surtout, ne manqueront pas d'être frappés de cette différence en entrant en Toscane.

En remarquant l'air calme et enjoué des Florentins, la douceur insouciante de leur physionomie, je me demandais si c'était bien là ce peuple turbulent, audacieux, actif, grave et magnanime; peuple d'artistes et de guerriers à la fois, intelligent, littéraire et brave, toujours prêt à échanger la plume et le pinceau pour l'épée, au premier appel de la patrie menacée dans sa liberté? Mais n'est-ce pas là la question que tout contemplateur se fait en parcourant cette noble péninsule, si remplie des plus grands souvenirs? Quel cœur possédant le sentiment de la liberté ne sera-t-il pas touché à l'aspect de la déplorable décadence

où tant d'usurpateurs et de tyrans ont réduit cette immense et noble population, si brave, si glorieuse jadis, condamnée à plier sous le joug despotique des nations qu'elle avait attelées naguère au char de ses triomphes ?

Mais nous voilà arrivées à la petite place de San-Martino, rue Ricciarda, et nous nous arrêtons en face d'une modeste et vieille maison sur la porte de laquelle est écrit : *Casa del Dante.*

Je sonnai, et une jeune tête parut à la fenêtre : ce n'était pas la tête enfantine de Bice, nom gracieux qu'on donnait à la petite fille habitant au palais Portinari, où allait jouer avec elle le divin poëte encore enfant lui-même ; innocents et doux entretiens qui allumèrent dans son âme la flamme céleste dont il fit plus tard une auréole à sa chaste héroïne.

Celle qui nous regarda du haut de la fenêtre et nous ouvrit la porte, en nous disant de monter, était une pauvre ouvrière qui travaillait, avec sa sœur et sa mère, dans la première pièce de la maison noircie et délabrée, où nous sommes entrées avec autant de recueillement que dans un temple.

J'étais tout émue en montant les étroits et vieux escaliers que Dante avait montés si souvent, en me trouvant sous le même toit où il vécut ici, où tant de grandes et nobles pensées, de bien poignantes aussi, agitèrent son cœur !

La guerre civile allumée par les Gibelins et les Guelfes, la division de ce dernier parti en Blancs et en Noirs, dont les luttes acharnées déchirèrent si longtemps Florence, et les tyrannies de Charles de Valois, qui y fut attiré par Boniface VIII, se présentèrent à ma pensée quand je me trouvais dans cette illustre maison pillée, comme toutes celles des personnes qui appartenaient au parti des Blancs. Mais, chassant aussitôt de mon esprit toutes les scènes d'horreur dont des despostes ambitieux, nobles et mar-

chands, mitrés et couronnés, ont rendu témoin Florence, depuis l'année où elle donna au monde Dante jusqu'à nos jours, je me livrai à la contemplation de cette demeure autrefois le sanctuaire du génie, actuellement du travail de trois pauvres femmes.

Pas un meuble, pas un souvenir du merveilleux poëte, n'ont été conservés dans cet asile d'où prirent l'essor ses vastes pensées!

A ma prière, ces bonnes femmes se hâtèrent de me montrer toutes les pièces de la maison.

C'est ici, me dis-je, en traçant ces lignes sur une vieille table, qu'était probablement son cabinet d'étude; là, sa chambre à coucher; son salon était peut-être là où ces trois ouvrières nous reçurent; un peu plus loin, la pièce où il prenait ses repas.

Et mon imagination va ainsi de chambre en chambre, précédée toujours de l'ombre du Dante, trop grande pour être contenue entre ces murs étroits et délabrés.

Je remerciai la pauvre famille de sa complaisance, et, en quittant ce temple du génie, nous nous dirigeâmes vers le temple du Seigneur.

Nous étions impatientes de voir le monument tardif qu'on érigea au grand poëte dans sa ville natale; le soleil était déjà très-chaud, et nous prîmes une voiture pour nous rendre à l'église *Santa-Croce*, qu'on nomme à juste titre le Panthéon de Florence.

C'est là que se trouve ce monument, ainsi que les cendres de plusieurs hommes illustres, tels que Galilée, Michel-Ange, Alfieri, Machiavel. Mais c'était de Dante que nous étions préoccupées.

Les restes du grand poëte ne reposent pas dans la terre qui le vit naître; ils sont à Ravenne, d'où les Florentins ont en vain désiré jusqu'à présent de les transférer dans leur ville.

Après avoir fait quelques pas dans la nef principale de l'église de Sainte-Croix, je m'agenouillai, par un effet singulier d'attraction, pour faire ma prière en face même de son monument que je n'avais pas encore remarqué à ma droite. Quand je me levai, ma fille me le montra aussitôt ; je m'approchai pour l'examiner.

L'intérieur de cette église, d'un aspect sombre et sévère, s'éclaira peu à peu à mes yeux éblouis par le soleil qui brillait au dehors dans toute sa splendeur.

Je pus alors mieux voir ce monument, grandiose dans la forme, mais très-médiocre sous le rapport de l'art, et que l'on consacra, après cinq siècles, à celui dont les traits eussent été digne d'être reproduits par le ciseau d'un Phidias.

Dante est représenté assis dans une pose méditative, mais assez vulgaire ; il tient son livre à la main.

Un peu au-dessous de lui, l'Italie triomphante et la Poésie pleurant sont figurées par deux statues aussi mal exécutées que celle du poëte elle-même. On lit sur ce colossal cénotaphe ce vers, tiré du chant IV de la *Divine Comédie* :

Onorate l' altissimo poeta.

Je m'appuyai quelque temps contre une colonne, et je restai un instant absorbée dans le souvenir de cette grande vie laborieuse, errante et mélancolique, dont les pages merveilleuses se déroulaient à mon esprit. J'y repassais les tortures symboliques de son *Enfer*, les espérances réconfortantes de son *Purgatoire*, lorsqu'aux sons harmonieux de l'orgue dans la grand'messe qu'on commençait à célébrer, son *Paradis* sembla s'ouvrir à mes yeux et m'y montrer sa rencontre poétique avec la céleste Béatrix.

O Alighieri, que tes hautes et clairvoyantes pensées me subjuguèrent en ce moment !

La gloria di Colui che tutto muove,
Per l'universo penetra, e risplende
In una parte più, e meno altrove,

Nel ciel, che più della sua luce ferende,
Fu io, e vidi cose che ridire
Nè sa, nè può qual di lassù discende;

Per chè appressando sè al suo disire,
Nostro intelletto si profondo tanto,
Che retro la memoria non può ire.

En quittant Santa-Croce, nous descendîmes sur la place du Dôme pour visiter le baptistère, *Il mio bel san Giovanni*, comme l'appelle Dante.

Cet édifice, placé vis-à-vis des deux chefs-d'œuvre de Brunelleschi et de Giotto (la coupole du Dôme et le Campanile), était le seul dans cette place qui existait du temps du grand poëte.

Le baptistère de Saint Jean-Baptiste, construit avec les débris d'un temple païen, fut restauré et revêtu de marbre blanc et noir par Arnolfo.

La vue de ces couleurs me rappelle à Florence ces deux partisennemis, les inspirations démocratiques de l'un traîné à l'échafaud, au bûcher, à l'exil et à la prison; celles de l'autre, préparant la voie par où les riches marchands Médicis, caressant la république florentine, l'étouffèrent peu à peu dans un embrassement hypocrite et se firent un chemin jusqu'au trône.

Les portes de bronze de ce baptistère sont des chefs-d'œuvre de sculpture; Michel-Ange disait d'une de celles qui avaient été travaillées par Ghilberti, qu'elle méritait d'être la porte du paradis. D'admirables bas-reliefs y représentent la création de l'homme et plusieurs autres sujets tirés de l'Ancien Testament. D'autres remarquables bas-reliefs et des statues ornent ces portes magnifiques. L'intérieur du temple renferme diverses belles productions de

l'art, entre autres les statues de l'Espérance et de la Charité par Donatello, celle de la Foi, par Michelozzo, et le tombeau du pirate et scandaleux Balthasar Coscia, général, puis pape sous le nom de Jean XXIII.

Malgré le changement qui s'est dû opérer depuis Dante, son image se présente toujours vivement ici à l'esprit de ceux qui se rappellent combien il aimait cet édifice.

A quelques pas du baptistère et presque en face d'une des entrées latérales du Dôme, nous nous arrêtâmes pour voir le marbre qui porte l'inscription : *Sasso di Dante.* Cette pierre marquait autrefois la place où le divin poëte venait souvent se reposer le soir. Tous ces environs sont remplis des souvenirs de ce génie extraordinaire, ainsi que toute Florence, quoique sa moderne et élégante parure ait effacé çà et là la trace matérielle du temps où il y vécut. Mais l'empreinte morale que laissent dans le monde les grands hommes y reste à l'abri des révolutions du temps, et de la fureur ou du caprice des hommes, qui détruisent les monuments, et transforment les villes et les nations.

Nous étions debout sur la place où se trouve la pierre de Dante ; nous ouvrîmes son poëme et nos regards tombèrent sur ces vers :

Ahi serva Italia di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta.

Les trésors de l'art contenus dans les galeries des Uffizi et de Pitti occupèrent seuls notre attention, de neuf à trois heures, les trois jours qui viennent de s'écouler. Quand on a contemplé les chefs-d'œuvre admirables d'architecture, de sculpture et de peinture que renferment cette ville et ces

galeries, on a raison, en effet, de s'écrier : « Florence est encore de nos jours le sanctuaire des arts. »

De grands maîtres y laissèrent de sublimes échantillons de leur génie, tels qu'Andrea del Sarto, le Raphaël de l'école florentine ; Titien, le magicien de la couleur, comme on l'appelle justement ; Corrége ; Masaccio ; Léonard de Vinci ; P. Véronèse ; Guerchin ; Fra Beato Angelico ; Bartoloméo ; Dominiquin, etc., etc. ; et les deux astres les plus rayonnants de la statuaire et de la peinture, Michel-Ange et Raphaël.

Dans la salle octogone, dite la Tribune aux *Uffizi*, se trouve une magnifique réunion de ces chefs-d'œuvre. « Cette salle est une des merveilles les plus célèbres de l'Italie et des arts, un de ces sanctuaires qu'on aborde pour la première fois avec une religieuse émotion, et dont on emporte un impérissable souvenir. »

On y admire la célèbre statue de la Vénus de Médicis, attribuée à l'Athénien Cléomène, et trouvée dans la villa Adriana, à Tivoli ; un Faune dansant, dont la tête et les bras furent restaurés par Michel-Ange ; un jeune Apollon ; un groupe de lutteurs et le Rémouleur, que quelques guides disent passer « pour le symbole des races opprimées par l'esclavage, attendant résignées et silencieuses l'heure de la délivrance. »

Parmi les tableaux, il y a la délicieuse Vierge au Chardonneret, par Raphaël ; le portrait de Jules II, un portrait de femme qu'on dit être de la Fornarine, par le même ; la Sainte-Famille, le tableau peint par Michel-Ange ; la Madone entre saint Jean l'Evangéliste et saint François, par Andrea del Sarto ; la Fête de saint Jean-Baptiste, par Corrége ; deux Vénus couchées, par Titien, qui oublia trop les lois de la pudeur dans ces deux grandes productions de son génie ; Hercule entre Vénus et Minerve, par Rubens ; le

massacre des Innocents, par Daniel de Volterra, et la Sibylle Samienne, par Guerchin.

Un grand nombre d'autres peintures, dont plusieurs remarquables, de statues, de bustes, etc., remplissent les trois vastes corridors et les vingt salles et cabinets qui composent la galerie des Uffizi. Les écoles italienne, toscane, vénitienne, française, flamande, hollandaise, la belle salle de Niobé, avec sa statue et celles de ses quatorze enfants; la salle de Baroccio, avec ses riches et magnifiques tables d'un travail admirable; les cabinets des bronzes antiques et modernes avec leurs objets précieux, leurs statues, l'une de Mercure, ouvrage merveilleux de Jean de Bologne; ceux de l'hermaphrodite, des inscriptions, des monuments Égyptiens; les salles des portraits des peintres, hommes et femmes, entre autres, Marie Robusti, fille de Tintoretto; le cabinet dit des Trésors, décoré de colonnes d'albâtre oriental et de vert antique, et où l'on nous a montré, dans six armoires, une quantité immense de pierres précieuses, d'objets d'art travaillés avec un goût et une délicatesse exquis (la plupart ayant appartenu à la famille des Médicis), et divers ouvrages d'or et de smalt dans le goût de Benvenuto Cellini : toute cette galerie enfin, dont les vestibules sont ornés de diverses statues, déploie aux regards du visiteur des richesses d'art qu'on ne peut jamais assez admirer. La magnifique galerie Pitt, dont je parlerai plus tard, possède deux des chefs-d'œuvre de Raphaël, la madone della Segiola, et la vision d'Ézéchiel, délicieuses peintures qui subjuguent le plus nos regards quand nous visitons ces salles riches, élégantes et soignées, avec le religieux respect que méritent les nombreuses productions du génie artistique de divers grands maîtres qu'elles renferment.

A trois heures après midi du 9 courant, nous sortions de cette galerie, lorsque nous remarquâmes des préparatifs de

fête qui s'accomplissaient dans la cour du palais sur laquelle donne l'entrée principale de la chapelle. Les arcades de cette cour étaient toutes ornées de tapisseries des Gobelins, et on était en train de finir un prodigieux tapis de fleurs naturelles disposé à terre d'un bout à l'autre au milieu de la première cour. En m'informant de la cause de ces préparatifs, j'ai appris qu'ils étaient pour la procession du *Corpus Domini* qu'on répétait ce soir, et qui sortirait de la chapelle du palais Pitt, vers sept heures, suivie par le grand-duc et par sa cour.

Après dîner nous retournâmes à l'heure indiquée pour voir ce spectacle religieux à Florence. Une grande foule se pressait sous les arcades, et surtout dans la chapelle splendidement illuminée. Le magnifique tapis de fleurs sur lequel devait passer le baldaquin, le duc et sa suite, était terminé. Le travail et le goût artistique avec lequel on l'avait arrangé produisaient un admirable effet.

La plus belle musique militaire de Florence, celle des *Veleti*, annonça la sortie de la procession, et la garde qui marchait en avant ouvrait passage parmi le peuple.

Nous nous trouvions parfaitement bien placées, et j'ai pu remarquer ici, comme je l'avais remarqué partout, que la curiosité et une simple formule, plus que le recueillement religieux président à ces sortes de cérémonies et à bien d'autres, non-seulement en Italie, mais ailleurs. Les ecclésiastiques eux-mêmes donnent quelquefois l'exemple de ce manque de respect qui choque le vrai croyant.

La procession marchait lentement; le prêtre qui portait la lourde croix la déposait d'espace en espace avec peu de vénération, d'autres causaient entre eux et prenaient leurs prises, en attendant que le reste de la procession approchât. La confrérie à capuce blanc couvrant la figure, et percé de deux trous pour permettre de voir, costume

qui m'avait déplu si fort à Naples et à Rome, levait et baissait alternativement, poussée par la chaleur, le singulier capuchon. La foule groupée des deux côtés parlait en gesticulant à la manière italienne, et faisait différentes remarques en comparant cette procession aux précédentes. Cependant, quand le saint Sacrement approcha, le silence se rétablit complétement, et tout le monde se courba avec respect.

Le grand-duc, en uniforme militaire et tenant le dais, marchait gravement et, à ce qu'il me parut, avec révérence, derrière le prêtre qui tenait le saint Sacrement. Après lui venaient ses deux fils, Ferdinand et Charles. L'héritier du trône de la Toscane (si les Toscans prolongent leur servitude), marié et déjà père à vingt-deux ans, est, ainsi que son frère, un beau garçon; mais sa physionomie révèle quelque chose du despote naissant qui fait déjà son apprentissage dans la vie privée, où il rend très-malheureuse l'angélique princesse son épouse.

La taille et la jeunesse de Ferdinand me représentèrent mon cher fils, mais bien autrement heureux par son amour pour sa jeune épouse, avec laquelle il vit dans un enchantement mutuel.

Amour! quelle puissance politique pourrait t'être comparée? Les trônes, le peuple les donne et les ôte, selon les évolutions de la société; mais le trône qu'un noble cœur élève à l'objet de son amour est à l'abri de tous les événements. L'atmosphère lourde et viciée des trônes fait languir et mourir bientôt l'amour, si jamais il les visite!

Je comparais en silence ces deux tout jeunes ménages, l'un dépourvu du feu sacré, soumis aux froides formules du mariage, sans en partager les douceurs, marchant dans la vie entouré du frivole prestige de la grandeur de naissance et des serviles adulations des courtisans; l'autre, l'âme

toujours remplie de la mutuelle flamme que l'hymen bénit sans l'amortir, vivant entouré des douces jouissances d'une existence confortable et des témoignages sincères d'affection au milieu des charmes d'une prodigue nature.

Là, les nobles inspirations patriotiques dans la recherche des éléments solides de la vie réelle sous la poétique atmosphère d'un sentiment spontané, profond et fertile, où s'épanouit dans toute sa vigueur printanière la fleur de l'espérance que vivifie le soleil de l'amour.

Ici, l'indifférence pour tout ce qui ennoblit en réalité la vie de l'homme, et l'oisiveté prétentieuse avec son cortége de vices, assise sur l'égoïsme qui écrase le peuple...

Maintenant, descendant dans la vie privée, quel contraste entre les jours qui s'écoulent pour les deux jeunes épouses, l'une dévorée de chagrin sous les lambris dorés des splendides appartements du Pitt, l'autre livrée aux soins d'une affection partagée sous le modeste toit de sa villa de Sainte-Ursule!

Deux anges de douceur et de bonté, l'archiduchesse de *** et la jeune madame de Faria demandent à Dieu dans leurs prières, celle-là, la patience pour porter avec résignation sa chaîne de douleurs; celle-ci, la continuation du bonheur qui dore et embellit son existence.

J'étais livrée ainsi à ces considérations : cette cour, cette nombreuse garde, cette musique, ce peuple, avaient défilé devant moi; et l'image seule de mon cher enfant absorbait toute ma pensée.

Quand la procession s'éloigna et que la foule qui l'accompagnait fut dispersée, il était presque nuit. Les arbres des premières allées du magnifique jardin de Boboli jetaient leur ombre sur le sable à la clarté des globes allumés. On apercevait le peu de promeneurs qui avaient préféré respirer quelques instants, dans la solitude commençant à ré-

gner dans cette vaste enceinte de verdure. Une légère brise agitait doucement le feuillage et rafraîchissait les sens après l'étouffante chaleur de la longue journée. Ce calme de la nature et la seule présence de ma chère enfant, qui le goûtait avec délices à mes côtés, m'invitaient à réfléchir sur les jours déjà bien éloignés, hélas ! où l'aurore et le soir venaient me trouver, toujours entourée des caresses de mes deux enfants et sans cesse occupée de leur bonheur. Ils constituèrent ensemble, avec la jeune sœur bien-aimée que je confondais avec eux dans mon cœur, et avec ma bonne mère, la puissante égide derrière laquelle mon esprit se réfugia, lorsqu'une des plus navrantes douleurs qui m'étaient destinées dans ce monde me brisa l'existence à ma vingt-troisième année !

Ne possédant plus maintenant qu'une partie de ce tout qui composait ma vie morale, mon âme vit à demi, mes jours s'écoulent mélancoliquement, mais heureuse encore de puiser dans cette chère partie qui reste à côté de moi les plus douces consolations de la vie que nous traversons ensemble, et, comme le lierre et l'arbre, attachées dans notre mutuelle union à travers ces mondes étrangers. En vain les plus magnifiques tableaux de l'art attirent mon attention, et la charmante nature d'Italie me sourit de ses gracieux sourires ; en vain les spectacles variés des fêtes brillantes et des types nouveaux se déroulent à mes yeux chez les peuples de différents pays que je visite ; en vain ma bonne étoile me fait rencontrer partout un sympathique et caressant accueil ; le cœur murmure toujours partout : ce n'est pas ici la patrie, la famille, le fils bien-aimé, la vie !

Voyager, je l'ai dit autre part, c'est le moyen le plus efficace et le plus utile pour surmonter une grande douleur. Mais, quand il nous sépare des êtres aimés, il perd beaucoup

de son efficacité, et les charmes des nouveaux objets qui frappent nos yeux et notre esprit diminue de plus de moitié. Loin de ces êtres, le cœur se sent refroidir dans son admiration pour tout ce qu'ils ne partagent pas avec nous. Les plus grandes scènes mêmes de la nature ne peuvent exciter notre enthousiasme qu'à demi; et plus ces scènes sont belles et imposantes, plus on éprouve au fond de l'âme la pression de la tristesse.

Observer le monde est une grande science; analyser et comparer les mœurs, les coutumes, les divers degrés de civilisation des peuples, c'est la meilleure étude que puisse faire le voyageur. Mais, pour que cette étude soit faite avec ordre et avec un profit quelconque, il faut, avant tout, que l'esprit soit calme, et que le cœur ne gémisse pas à plus de 2,500 lieues de la chère patrie qui renferme la moitié de sa vie!

13 juin.

Réminiscence, compagne inséparable et mélancolique de l'existence! comme tu me déploies aujourd'hui dans toute sa clarté le tableau rétrospectif de ces belles aurores où l'amour, l'amitié et la considération venaient déposer aux pieds de ma mère des vœux et des fleurs en saluant l'heureux anniversaire de sa naissance!

Comme cette joyeuse série d'anniversaires écoulée depuis mon enfance jusqu'à ton départ de cette vallée de pérégrination se présente vivement à mon esprit, ô ma mère adorée! Comme je me sens émue au souvenir de tes émotions pendant cette période commencée à la délicieuse *Floresta*, berceau de ma naissance, et terminée aux rives imposantes du Janeiro, dans le sein de ta famille dont tu étais l'âme, et où tu marquais chaque jour de ta vie par un nouveau trait de céleste bonté!

Hélas ! au milieu des fleurs de la ville qui en porte le nom, que ne puis-je en déposer une, arrosée de mes larmes, sur ta tombe dont deux vastes mers me séparent ! Mais, si mes mains ne forment plus de guirlandes pour t'offrir dans ce jour, si elles ne peuvent déposer de nouvelles immortelles sur la terre qui te ravit à jamais à mes yeux, les prières les plus ferventes sortent de mon cœur en s'adressant vers toi au sein de l'Éternel.

Puissent-elles être exaucées ! Et la fille dont l'âme est brisée depuis qu'elle ne reçoit plus tes tendres soins sera consolée, sinon heureuse ; et le chemin qu'il lui reste à parcourir pour te rejoindre à toujours, lui paraîtra moins raboteux !

LE DOME ET SON CLOCHER

Gigantesque, grave et magnifique, cette merveilleuse création de Lapo, de Giotto et de Brunelleschi, ressort parmi tous les beaux édifices dont Florence est fière. Ce dernier artiste, élevant sa superbe et admirable coupole, compléta le plus majestueux monument de cette ville. Elle se présente la première aux regards des spectateurs, de quelque point des environs qu'il regarde cette réunion d'édifices admirables qu'on appelle Florence.

Revêtu extérieurement de marbre à trois couleurs, blanc, noir et jaune, qui avec le temps devinrent d'un sombre curieux, ce temple offre dans son intérieur une imposante sévérité qui impressionne.

C'est vers le soir que nous y entrâmes la première fois ; à peine quelques dévots s'y tenaient çà et là plongés dans leurs prières. Le silence n'était troublé que par nos pas en faisant le tour des nefs pour admirer cette simple et grandiose architecture, cet ensemble imposant qui frappe l'œil et communique une religieuse mélancolie à l'âme sous ces

voûtes de style gothique, admirables comme tout le reste de ce temple par sa rigoureuse et artistique simplicité, qui le distingue si particulièrement des autres cathédrales trop chargées d'ornements.

Les deux monuments avec des bustes de Brunelleschi et de Giotto y attirèrent notre attention, et nous firent penser aux scènes nombreuses et variées dont ces murailles, cette coupole, ont été témoins depuis que ces deux génies de l'architecture disparurent de cette terre en y laissant leur empreinte immortelle !

Comme Florence, son dôme (*Santa-Maria de Fiori*, nom qui remplace celui de l'ancien temple de *Santa-Reparata*) a une grande et curieuse histoire, qui se continue, ainsi que celle de sa ville, suivant les événements divers qui s'y sont succédé. Des partis opposés, des opinions politiques diverses, y vinrent exposer sur les autels et leurs prières et leurs actions de grâces ! Ce fut sous ses voûtes et pendant qu'on célébrait la messe, que se commit l'attentat de la conjuration des Pazzi, auquel succomba Julien ; et Laurent, appelé depuis le Magnifique, se sauva à travers les conjurés en se réfugiant d'abord dans la sacristie.

La franchise, cette divine spontanéité de cœur que les formules d'une civilisation raffinée repoussent et condamnent, me paraît toujours charmante, même quand elle néglige certaines règles dont, en général, les femmes sont si grandes appréciatrices.

Le savant Florentin que j'ai connu dans notre voyage de Rome à Naples, venant aujourd'hui me voir, me dit avec une simplicité tout italienne qu'étant venu, le 9 courant, pour me rendre visite, il avait été très-heureux de ne point me trouver chez moi. « Le ciel était beau, ajouta-t-il, et, re-

tournant à l'Observatoire, j'ai découvert ce soir-là même une nouvelle comète, ce qui m'a causé une satisfaction bien grande et dont j'aurais été privé, madame, si vous aviez été chez vous pour me recevoir. »

Cet aveu si sincère, que bien des femmes eussent trouvé peu galant et même déplacé, me donna une haute opinion du digne astronome D***, et me le fait encore mieux apprécier. J'ai loué son amour pour la science, cette étincelle divine qui, descendue sur l'homme, en fait un être supérieur capable de produire tant d'utiles, de surprenantes choses!

Un Français qui aimerait comme M. D*** la science se garderait bien, dans une circonstance analogue, de dire pareille chose à une dame. Mais l'aveu simple et spontané de l'Italien qui sent, ne doit-il pas être préféré à la galanterie du Français qui flatte?

Pour moi, tout ce qui ne vient pas du cœur m'a toujours paru vide ou fade. L'esprit est beaucoup, le cœur est tout. Le premier séduit et quelquefois entraîne, mais le second possède seul la puissance de fixer à jamais. L'homme a beau faire de l'esprit, ce qui lui arrive souvent quand la nature ne lui en a point donné, sa conversation, quelque élégante qu'elle soit, si le cœur ne l'inspire, ne laissera jamais cette empreinte d'intérêt et de véritable charme qui peut être comparé au parfum extrait de certaines fleurs qui reste après qu'elles ont disparu.

SAINT-LAURENT

Grato m' è il sonno, e più l'esser di sasso,
Mentre che il danno et la vergogna dura;
Non veder, non sentir m' è gran ventura.
Però non mi destar! deh parla basso!

Ces beaux vers significatifs de Michel-Ange me vinrent à l'esprit en entrant dans la chapelle des *Depositi*, où sont les

célèbres statues, dont quelques-unes inachevées, de cet incomparable artiste. Je me sentis saisie d'admiration en face de cette grandeur d'originalité de pensée, de cette hardiesse d'exécution qui me frappa malgré mon ignorance de l'art. Toute âme enthousiaste du beau ne pourrait manquer de devenir artiste si elle contemplait constamment les œuvres des grands maîtres.

La statue de la Nuit (à laquelle les vers ci-dessus furent appliqués), endormie dans une attitude expressive et mélancolique, est, en effet, une véritable merveille. La tête languissamment penchée, la main qui la soutient et le reste de cette sublime production, sont d'un effet saisissant. Je la regardais, aussi immobile qu'elle, dans la rêverie qui avait succédé à mon admiration, en me répétant ces quatre vers sortis du grand cœur de Michel-Ange, si rempli d'amertume alors par les malheurs de sa patrie.

Ame d'élite, l'insigne artiste sentait bien qu'aucune gloire du monde ne peut étouffer une profonde et juste douleur. Le sommeil, mais le sommeil représenté par une statue, peut seul donner l'oubli des peines cuisantes; car, dans le sommeil réel, des songes douloureux viennent souvent troubler encore les esprits tourmentés, pendant les longues veilles, de pensées affligeantes. Combien ces images incertaines, qu'on a jusqu'ici cherché en vain à expliquer, des scènes qui se sont passées et de celles qui s'accomplissent encore dans l'avenir, se présentent à nous dans des rêves comme une réalité formelle, effrayante quelquefois, et dont l'impression profonde nous reste et trouble souvent notre repos pendant des jours entiers!...

En contemplant cette statue de la Nuit, on a vraiment envie de répéter : « Cette figure qui dort est vivante; si tu en doutes, réveille-la, et elle te parlera. »

Le Crépuscule et l'Aurore, celui-là représenté par une

superbe figure virile, les yeux tournés vers la terre; celle-ci; d'une physionomie gracieuse et noble, analogue au sujet qu'elle représente, sont encore deux magnifiques statues du même artiste, qui ornait le sarcophage de Laurent de Médicis, duc d'Urbino. Le Jour et la Nuit décorent celui de Julien, son frère.

Saint-Laurent est une église de belle architecture. Détruite par un incendie, Brunelleschi fournit le dessin pour sa reconstruction. Elle renferme d'intéressantes chapelles; mais ce qui lui donne une grande importance et une pieuse célébrité, c'est celle de Michel-Ange, et l'imposante et superbe chapelle destinée par Cosme Ier, grand-duc, à être un mausolée pour la famille ducale. Cette magnifique chapelle dite des Princes ou des Médicis, est octogone, l'effet général qu'elle produit est surprenant. Ornée de marbre, de pierres précieuses et de mosaïques, avec ses statues colossales de bronze des grands-ducs de Toscane et les fresques de Benvenuto, la statue dorée de Cosme II par Jean de Bologne, chacune de ses parties, ainsi que tout l'ensemble, offrent une harmonie admirable de richesses, de goût et de simplicité qui impose et émerveille! Rien dans ce genre ne m'avait tant frappée encore en Italie. Monument d'orgueil élevé avec tant de magnificence pour honorer la mémoire d'une famille, cette chapelle sombre et mélancolique, malgré toute sa splendeur de luxe et d'art, m'inspira un profond sentiment de tristesse.

Depuis que je vis en Europe, que je parcours ses champs, visite ses villes, admire ses monuments, cette tristesse entièrement étrangère à tout sujet qui m'est personnel me prend toutes les fois que je contemple un site ou un monument qui me raconte l'histoire de l'oppression d'un peuple et des triomphes d'un tyran.

Je quittai les chapelles de Michel-Ange et des Médicis,

l'imagination toute remplie de la grandeur réelle de l'un et de la gloire factice des autres, achetée par les larmes du peuple.

La voiture nous attendait à la place de l'église. Ordonnant au cocher de nous promener autour des murs de la ville, je me plongeai dans une méditation que me suggérait l'histoire de la noble enceinte entourée de ces hautes murailles à créneaux, rappelant le malheureux besoin de l'homme d'employer la force matérielle pour se défendre contre l'agression de son semblable.

Florence, comme toutes les villes de l'Italie, subit plusieurs dominations. Ses différentes formes de gouvernement depuis les Étrusques, à qui elle doit son origine, jusqu'à nos jours, lui imprimèrent tour à tour un caractère divers. Aucune histoire ne dit au juste de quel peuple l'Étrurie fut formée, si ce fut des Grecs, des Phéniciens, des Germains, des Celtes, etc.

Les Étrusques occupèrent, dit un historien, plus de mille ans avant J.-C. la partie située entre le Tibre et l'Arno, où ils fleurirent par le commerce et les arts, jusqu'à ce qu'ils tombassent sous la domination de Rome. Embellie de monuments par Sylla, cette remarquable ville fut alternativement dévastée par les barbares qui tombèrent sur l'Italie. — Quelques écrivains prétendent que ce fut Charlemagne qui la reconstruisit, mais il ne fit que lui donner son organisation politique. Elle passa ensuite par les diverses crises des factions qui se la disputèrent successivement sous les prétentions des papes et de Fréderic Barberousse, jusqu'au milieu du douzième siècle, que les cinq villes de la Toscane, Florence, Pise, Arezzo, Pistoie, se constituèrent en république indépendante.

La beauté d'une jeune fille (l'Hélène des Toscans) que la mère de la famille des Donati avait donnée pour épouse

à Buondelmonte, chef de cette famille puissante (comme alors était celle des Uberti), lequel s'était déjà engagé à prendre pour femme une autre jeune fille de la famille des Amedei; cette beauté, dis-je, fut l'origine des guerres acharnées entre diverses familles de Florence, après le meurtre de Buondelmonte par Lamberti et d'autres membres de sa famille, Uberti et Amedei. Vengeant ainsi une injure personnelle, ils ne se doutaient pas des maux qui déchirèrent depuis la mère patrie.

Chaque maison de grands à Florence était alors parée d'une tour où ces seigneurs se fortifiaient, et, dans ces sortes de forteresses, ils se combattaient entre eux ou menaçaient le peuple, qui savait alors leur résister dignement sur le sol où il laissa des traces de sa bravoure et de sa dignité, malgré les grandes puissances religieuses et civiles qui se conjurèrent de tout temps pour étouffer les nobles élans de ce véritable souverain, si éprouvé partout!

Les heureux marchands surgirent, avec leur ambition, sur cette noble terre arrosée du sang de tant de braves qui rêvaient une république que tant d'ambitions diverses tendaient à étouffer, et qui s'évanouit peu à peu sous la domination de ces brillants parvenus.

Le monde connaît toutes les intrigues et tous les efforts de cette famille pour s'affermir dans le pouvoir, toutes les haines, toutes les ambitions et tous les crimes même dont elle fut capable, couverts par la gloire retentissante qui l'entoura pendant deux siècles et qui finit d'une manière si misérable et si ridicule!

Le siége de saint Pierre fut occupé par trois fils (dont un naturel, Jules de Médicis, Clément VII) de cette maison dont ils soutenaient l'éclat, ne s'arrêtant pour cela devant aucune difficulté ni devant les fautes les plus graves. Sur le trône de France brillèrent deux de ses filles : une page de l'his-

toire, si affreusement ensanglantée par une d'elles, instruira à jamais les peuples des horreurs qu'une ambition outrée produit quand elle se cache sous les apparences du zèle religieux.

Cependant les arts et les sciences ressuscitèrent à Florence sous les Médicis, et y prirent un degré de développement qui marqua une nouvelle époque dans le monde artistique et scientifique. Des génies s'y multiplièrent et créèrent des chefs-d'œuvre immortels, malgré le despotisme et la dissolution de cette famille, combattus par l'éloquence du patriotisme et les mœurs sévères du célèbre dominicain italien qui osa déclamer avec force contre les abus du clergé, le despotisme de Laurent de Médicis, et signaler hautement les désordres et les crimes du pape Alexandre VI, qui l'excommunia. La patrie de Savonarola semblait se consoler, par l'impulsion qu'on y donnait aux arts, de la perte de la liberté; mais elle enregistra, sur le grand livre de la vengeance nationale, le bûcher qui consuma le corps du courageux prédicateur, naguère l'idole de ce même peuple qui assista indifférent à son supplice !

Comme l'Athènes de Périclès, Florence résume, dans les temps modernes, le splendide développement qui commença à décliner à son tour après la mort du célèbre Michel-Ange, surnommé à juste titre le Titan de l'art. Mais, si la célèbre école florentine ne produit plus maintenant la beauté virile, la perfection et la grâce naïve des œuvres immortelles de Mosaccio, de Beato Angelino, de Phillippino Ghirlandaio, de Buonarotti, de Léonard de Vinci, de Fra Bartolomeo, de Carlo Dolce, d'André del Sarto, de Sigoli, etc., etc., les galeries Pitt et Uffizi, les églises de Sainte-Marie Nouvelle, Saint-Laurent, *Carmine*, et d'autres sont ouvertes tous les jours aux étrangers qui viennent admirer ici les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres, dont quelques-

uns se distinguèrent dans plus d'un art, et cultivèrent (tels que le Titan des artistes) les Muses aussi glorieusement qu'ils manièrent les armes pour défendre la patrie.

L'artiste d'alors était complet; il connaissait à fond l'histoire, surtout celle de l'art, étudiait l'anatomie, les effets des couleurs et tout ce qui pouvait servir à rehausser son talent artistique. Les scènes de la nature lui étaient familières, ainsi que les élans de la poésie, dont il savait si bien s'inspirer pour donner à ses ouvrages cette expression d'originalité, de charme et d'intérêt qu'on cherche en vain dans la plupart des ouvrages de nos jours.

Qui n'éprouvera un vrai sentiment d'admiration en contemplant la *Transfiguration* et les madones de la chaire et de Faligno de Raphaël, les statues vivantes du Christ, de Moïse, de la Nuit, etc., de Michel-Ange? Rome et Florence sont avec raison les dignes rendez-vous des artistes, ces êtres privilégiés de la nature, qui mériteraient tous les hommages du monde et l'affection de tous les nobles cœurs, s'ils ne s'écartaient si souvent de la pureté de mœurs qui devrait être l'auréole de leur admirable talent.

19 juin.

Depuis une longue attente, mon rêve constant de chaque mois s'est réalisé ce matin. Aussitôt que s'ouvrirent les bureaux de la poste, j'y trouvai un gros paquet de lettres du Brésil à mon adresse. Avec quel empressement et quelle vive émotion je l'ouvris, là même, dans cette remarquable place du *Palazzo Vecchio*, précieux musée en plein air que j'admire chaque jour, mais qui alors n'attira pas un seul de mes regards! J'avais entre les mains un trésor inappréciable pour moi : les lettres que mensuellement m'envoient mon fils bien-aimé, mes frères et des amies. Je parcourais avi-

dement, en me promenant entre le David de Buonarotti et le Persée de Benvenuto Cellini, et parmi d'autres statues, ces chères pages du cœur qui viennent de si loin me communiquer une nouvelle vie!

Soyez mille fois bénis, tendres cœurs aimants, pour le bien que vous me faites goûter dans ces douces et éloquentes épîtres, qui résument toute une existence d'amour, tout un monde d'espérance que Dieu veuille réaliser pour nous.

Rassurées par les bonnes nouvelles que nous avons reçues ce matin, nous visitâmes dans l'après-midi quelques établissements publics et le bel atelier de M. V***, dont on m'avait beaucoup vanté le talent. Né dans la haute Italie, M. V***, homme maintenant d'environ cinquante ans, était allé de bonne heure à Rome s'inspirer des chefs-d'œuvre de la sculpture, dont il étudiait l'art avec succès. Marié depuis quelques années et déjà père, il fut présenté au marquis de ***, qui cherchait un bon sculpteur pour lui confier l'exécution de son buste. Le marquis, âgé de soixante ans, avait épousé une jeune Française dont il était devenu, malgré son âge, éperdument amoureux, et qui se trouva tout à coup élevée au rang d'une des premières familles de Rome, et maîtresse d'une grande fortune. Il posa, et l'artiste commença son ouvrage.

Les séances se multiplièrent, le buste allait être bientôt terminé, lorsqu'un matin le marquis attendit longtemps l'artiste qui ne vint pas. Étonné de voir passer ainsi l'heure de la séance sans recevoir aucune excuse d'un pareil retard, il sonne et demande à son valet de chambre s'il n'avait pas quelque lettre de l'artiste à lui remettre. Non, Monseigneur, lui répondit celui-ci ; mais j'ai à annoncer à Votre Excellence que madame la marquise a quitté le palais, accompagnée de M. le statuaire.

La situation du marquis fut cruelle et terrible. Sa puis-

sance était grande parmi la noblesse romaine : en quelques heures tous les ordres furent donnés pour atteindre et ramener à Rome les deux coupables qu'on signala à Paris, où l'on pensait que probablement ils se rendraient. La police les atteignit au bout de quelques jours; l'artiste rentra enchaîné à Rome, et la jeune Française, par un excès de générosité maritale, reprit tous ses droits près de l'époux trahi.

Quelque temps après, la mort vint rayer du nombre des vivants, et l'épouse malheureuse de l'artiste et le marquis de ***. La jeune Française, dont la coupable passion ne s'était point calmée, même en présence de la bonté excessive du mari offensé, devint la femme de l'artiste en lui apportant une partie de la fortune avec laquelle le faible et malheureux marquis de *** avait récompensé, en mourant, la femme qui avait su si mal porter son nom.

Le bonheur des époux ne fut pas de longue durée. Ils quittèrent Rome et vinrent se fixer à Florence. Un jour l'ancienne marquise soupçonna son mari d'infidélité. Elle fait atteler sa calèche, et court le surprendre en criminelle conversation... Sans dire un seul mot, elle retourna dans son appartement, où son infidèle n'osa d'abord rentrer; il n'y retourna que pour être témoin de la mort de sa femme. En effet, elle mourut presque subitement après, on ne sait si ce fut du remords d'avoir trahi le mari à qui elle devait toute l'élévation dont elle avait su si mal jouir, ou de douleur de se voir à son tour trahie par le seul homme qu'elle eût aimé.

Un enfant de cette seconde femme reste encore à l'artiste, qui semble avoir tout à fait oublié la malheureuse qui lui avait tout sacrifié. Trois ans se sont à peine écoulés depuis cette scène, et il étale dans son palais ses ouvrages au milieu d'un grand luxe.

Invitée à voir ces œuvres d'art, je me rendis chez ce sculpteur. Il était dans son vaste atelier lorsque nous y entrâmes. Prévenu par la personne qui nous accompagnait que nous venions admirer ses travaux artistiques, il commença par me faire remarquer avec une vanité extrême ses productions en sculpture, auxquelles, disait-il, Michel-Ange lui-même ne trouverait rien à reprocher. « On s'ébahit à tort devant les statues antiques quand les modernes présentent cette perfection-là, me dit-il, en découvrant une statue déjà à demi encaissée. — Tenez, continua-t-il sans me donner le temps de rien dire, je fais emballer ce chef-d'œuvre commandé par un *Signore* américain, qui doit être à juste titre orgueilleux de porter dans son pays un tel échantillon de la sculpture moderne qu'on ne trouve que dans cet atelier. »

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent et des gestes qui feraient honneur au plus raffiné des fats.

— « Vous ne connaissez pas bien les Américains, monsieur, lui dis-je; ces hommes, d'une trempe tout à fait diverse de celle des Européens, ne s'enorgueillissent que des œuvres qui portent le cachet de l'utilité, et concourent aux progrès tant matériels que moraux qui s'accomplissent dans cette robuste partie du monde, où les idées sont aussi fécondes que le sol! — Mais l'Amérique ne possède pas des ateliers comme celui-ci, répliqua-t-il du même ton prétentieux; l'artiste n'y est pas encore venu, et les œuvres d'art n'y sauraient être dignement appréciées. — Pardon, le goût des arts ne manque pas aux Américains, et la preuve, vous venez de l'avoir en vendant au prix si élevé que vous dites la statue qui est là. Mais, il est vrai, ajoutai-je, qu'un autre art dont la haute conception est tout américaine, art bien plus important que tous ceux dont les musées d'Europe sont enrichis, occupe encore de préférence les ar-

tistes de la jeune Amérique qui le cultivent avec cette conviction, cette persévérance, cet enthousiasme qu'inspire seul le noble patriotisme d'un peuple agissant dans le but d'accomplir de grandes choses. Cet art, c'est la liberté, c'est-à-dire le progrès de l'humanité ! Et vous conviendrez que les œuvres de tels artistes enrichissent bien plus glorieusement la patrie que ceux des Michel-Ange, des Thorwaldssen, des Canova, et même les vôtres, permettez-moi de le dire. »

Celui qui lira ces lignes se sera déjà aperçu que l'homme à qui je parlais manquait autant d'esprit et d'instruction que de modestie. Aussi ne comprit-il pas l'ironie de mon dernier mot. Tout préoccupé de me faire connaître les productions de son génie, dont il se charge le premier de proclamer la grandeur, il étala à nos yeux des globes et des cartes géographiques de son invention. Une toute jeune fille mal mise et à l'air très-malheureux, à laquelle il parla fort durement, se tenait debout dans un coin derrière le fond de l'atelier, et travaillait courbée sur une de ces cartes, avec la gêne et l'attention craintive de l'esclave devant un maître.

Je détournai mon attention des objets exposés par l'artiste à mes regards, et me mis à regarder cette frêle créature dont l'air doux et malheureux m'avait beaucoup touché. Je m'approchai d'elle, et louai avec intérêt sa grande application et son travail. « C'est ma fille, me dit l'artiste d'un ton de maître satisfait, plutôt qu'avec cet accent paternel tendre et protecteur qui commande la bienveillance et la considération pour ses enfants qu'il présente à des étrangers. — « Comment, c'est votre fille ! » me suis-je écriée avec un étonnement involontaire que je n'avais pu contenir et qui le frappa sans doute ; car il me dit d'un air un peu embarrassé : « Je la fais travailler comme je travaille, madame,

souvent sans relâche du matin au soir, prenant même mes repas ici, entouré de mes ouvrages. (Et en ce moment un domestique entra, apportant un plat contenant un bifteck, qu'il déposa près de son maître.) Voyez-vous, quand on est actif comme moi, on a le temps pour tout : on donne une caresse à ses enfants (et il regarda un petit garçon frêle comme sa sœur et aussi négligé qu'elle), et l'on continue les compositions sérieuses. Tenez, le travail est une belle chose, et l'artiste en sait plus que tout autre, croyez-le bien. — Certainement que le travail est une belle chose, dis-je. Tout le monde n'est pas artiste, mais tout le monde doit connaître le besoin et le noble but du travail. Heureux ceux qui savent par lui se préserver des passions qui, laissant après elle des marques ineffaçables de honte et de misère, entraînent souvent dans le malheur d'innocentes victimes ! »

Cette petite réflexion, qui aurait frappé tout autre qui se fût trouvé dans le cas de celui à qui je la faisais, sembla, au contraire, exciter sa dominante vanité, et, cherchant à nous faire voir tout ce qu'il y avait de précieux chez lui, il nous montra un joli portrait de jeune fille, d'une douceur vraiment angélique. Ce fut la chose que j'admirai le plus parmi ce qu'il m'avait montré de beau. Son orgueil fut satisfait de l'enthousiasme avec lequel je vantai la régulière beauté des traits de ce portrait dont je ne connaissais pas l'original, et il s'empressa de me dire avec emphase : « C'est le portrait de ma femme, c'est-à-dire de celle dont je possède le cœur, et qui dans quelques jours portera mon nom. » — Un nom bien fatal pour celles qui l'ont porté ! pensai-je.

Pauvre fille ! me disais-je en remarquant dans la physionomie de ce fat les signes visibles d'un cœur blasé et d'une santé abîmée par les passions, que tu es à plaindre

de vouloir enchaîner ta belle et jeune existence à l'existence usée et coupable de cet homme ! — Mais qui sait si ce n'est pas pour plaire à des parents éblouis par une fortune si mal acquise, que cette douce créature se sacrifie ainsi !

Et, en effet, en quittant l'atelier de M. V***, la personne qui m'avait accompagnée me parla de la répugnance que la jeune fiancée éprouvait pour ce mariage si mal assorti; mais sa famille, ajouta-t-elle, fait tous ses efforts pour le faire conclure ; car M. V*** possède une belle fortune et un talent remarquable.

O parents! parents mille fois coupables de sacrifier à votre ambition ou à votre orgueil l'enfant que Dieu vous confia comme un dépôt sacré sur qui vous devez constamment veiller dans le seul but de son bonheur à venir ; si vous avez du cœur, quels remords doivent vous déchirer quand vous les voyez malheureux par votre faute !

Comme à Rome et à Naples, on nous entoure ici de témoignages sympathiques et d'affectueuses attentions, qui nous rendent de plus en plus agréable le séjour de cette bonne Italie : tout le monde la visite, mais peu de personnes savent rendre justice aux excellentes qualités de son peuple ; elles ressortent partout malgré la main de bronze qui cherche toujours à étouffer et à anéantir chez lui tout sentiment de grandeur.

Les Florentines sont, en général, des femmes aimables et insinuantes; tout en participant de ce qu'on appelle de l'esprit chez les Françaises, elles conservent bien plus que celles-ci du naturel dans leurs manières et dans leur conversation. Elles aiment beaucoup le plaisir et le luxe, qu'elles se procurent cependant à bien moins de frais,

car, en général, leur goût pour la toilette dispendieuse n'est pas encore aussi développé que chez la Parisienne ; celle-ci se prive souvent du confortable dans son intérieur et quelquefois même d'une convenable nourriture, afin d'avoir de la vraie dentelle et d'autres accessoires pour se faire remarquer dans le monde. Leur parler est comme une douce musique qui frappe et charme l'oreille, en donnant un attrait de plus à l'accueil plein de grâce et de bienveillance qu'elles font aux étrangers avec une bonté obligeante et spontanée, et une délicate affabilité dépourvue des prétentions qui rétrécissent au lieu de rehausser le mérite personnel.

Quant aux Florentins, ils ressemblent beaucoup dans leur vie extérieure aux Parisiens, dont ils ont la fine politesse, les phrases choisies, souvent guindées, le bon ton et le goût du plaisir, quoique moins exagéré que chez ceux-là. Plusieurs d'entre eux représentent en miniature l'immense tableau des flâneurs de Paris ; jeunes gens comme il faut, lettrés ou non lettrés, fréquentent les cafés et s'étalent en dandys dans la promenade favorite de Florence, le Casino; seulement ils ne s'affichent pas ici comme là avec certaines compagnies dont les Italiens rougiraient encore, quelle que soit la dissolution de mœurs qu'on leur attribue. Je n'ai pas rencontré en Italie, me promenant le soir dans ses villes, ces femmes dégradées qui s'offrirent la première fois à mes yeux sur le pavé de Paris, et dont le spectacle me serra le cœur autant qu'il m'effraya l'esprit pour mon cher fils, jeune homme de seize ans déjà très-développé, mais ayant toute la naïveté et l'inexpérience de cet âge, où souvent le fruit de l'éducation la plus sage est emporté par les tourbillons délétères que la soi-disant civilisation souffle sur la société en communiquant la mort morale, sinon physique, à ceux qui respirent dans cette atmosphère.

Oh ! pourquoi, m'écriai-je alors dans le silence de mon âme, pourquoi ceux qui ont entre les mains le gouvernail des nations ne préfèrent-ils pas, aux gloires factices qui les éblouissent et qui ruinent des populations entières, la gloire véritable de tarir cette corruption toujours envahissante qui ternit les plus belles perspectives des progrès d'un peuple !

Que de sommes d'argent, que de vies sacrifiées pour soutenir ce qu'ils appellent l'honneur de la nation, tandis que l'éducation des peuples, cette base principale du grand édifice social et du bonheur public et particulier, reste de côté comme chose secondaire ! ! ! Malheureux, ils oublient l'éloquente, l'épouvantable leçon fournie par le plus grand génie, mais le plus ambitieux des temps modernes, qui, négligeant dans ses réformes sociales celle que, plus que tout autre, il aurait pu réaliser, l'éducation du peuple, se berçait de la chimère de soumettre toute la terre à sa domination, et n'eut pour résultat de tous ses triomphes qu'un îlot pour prison, le mépris des philosophes, la malédiction des mères.

La dissolution des mœurs des grandes villes, la misère qui règne partout, et tant d'autres plaies dont la société est rongée, ne sont-elles pas la conséquence inévitable de cette fatale incurie que l'on a toujours eue pour l'éducation morale des peuples ? N'est-ce pas là la source empoisonnée qui flétrira à jamais les plus belles fleurs de la civilisation, si l'esprit humain qui les produit ne parvient à rompre avec tous les préjugés surannés, et, comme première condition des progrès futurs, à tarir complétement cette source funeste ? N'est-ce pas là la réforme la plus essentiellement importante qui devrait avant tout préoccuper un gouvernement prévoyant et comprenant bien sa mission providentielle ?

Ayons cependant foi dans l'avenir. L'attention des peuples aveuglés s'éveillera tout à fait sur leur intérêt le plus palpitant ; ils apprécieront, ils sauront mettre en pratique, espérons-le, cette éloquente réflexion d'un esprit progressiste, d'un célèbre écrivain français : « Philosophes, physiologistes, économistes, hommes d'État, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la femme.

« Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore): voilà l'affaire de la femme.

« *Fons omnium viventium!* Qu'est-ce qu'on ajoutera à cette grande parole !.... »

La musique est, comme on le sait, la passion dominante en Italie; le clergé lui-même s'y livre avec plaisir. Quelques ecclésiastiques ont cultivé avec grand succès cet art divin qui s'accorde si parfaitement avec les douces et harmonieuses inspirations religieuses, quand ils savent s'en servir avec la dignité et la circonspection de leur état.

Invitées à un concert chez Monseigneur C***, ancien professeur de harpe de la reine d'Espagne, prieur de Saint-Laurent, et portant très-bien ses quatre-vingts ans accomplis, nous nous y rendîmes et trouvâmes déjà une nombreuse société, composée pour la plupart de prêtres de tous les grades.

Monseigneur C*** et son intéressante nièce nous accueillirent, ma fille et moi, avec une bonté, une distinction toutes particulières, accompagnées de cette amabilité distinguée et de cette grâce facile qui caractérisent l'homme de bonne compagnie et la jeune personne italienne.

Un vieux chanoine, bonhomme aimant beaucoup la

musique et jouant encore assez bien du piano, dont il s'accompagne quelquefois en chantant des chansons un peu trop gaies, nous avait rencontrées un jour lorsque nous sortions des galeries des Uffizi, et nous avait offert avec toute la politesse d'un Toscan de nous montrer l'intérieur du *Palazzo Vecchio*, dont nous admirons la gracieuse tour. Il se trouvait à cette soirée, et nous indiqua plusieurs personnages que nous voyions pour la première fois.

Quelques instants après, le concert commença, et l'attention de tous les assistants se tourna vers un enfant de huit ans qui jouait de la harpe avec une dextérité prodigieuse et un goût exquis. Je n'avais jamais entendu pareil phénomène. J'étais autant émerveillée de l'expression intelligente et céleste de la physionomie du petit artiste, qu'émue en entendant les sons harmonieux d'une justesse admirable que ses petits doigts tiraient de l'instrument qui dépassait de beaucoup sa frêle taille ! On eût dit un ange révélant dans ses doux accords les mystères du Créateur vers lequel il allait s'envoler en laissant dans l'âme de ceux qui l'écoutaient avec ravissement l'empreinte ineffaçable de ces notes divines.

En effet, l'enfant dont le remarquable talent émerveillait toute cette réunion paraissait d'une santé extrêmement délicate, et il était facile de lire dans son regard qui rayonnait du feu sacré du génie je ne sais quelle pâleur morbide semblable à la lueur qu'un souffle éteint avant qu'elle soit bien prise.

Quand il finit son premier morceau, une salve d'applaudissements se fit entendre. Moi seule je n'applaudis pas, quoique non moins ravie que toute l'assemblée de cet extraordinaire talent musical si précoce. Mais la pensée qu'une mort prématurée planait peut-être sur cette tête enfantine qui usait ainsi dans une étude si forte des facultés

encore en germe m'attrista malgré moi; et je dis tout bas à ma fille : « Pauvre ange ! je crains bien que ses parents ne jouissent pas longtemps d'un triomphe qui les aveugle sur la vie de leur fils !

Une dame âgée, mais élégamment mise, qui, avec une affabilité remarquable, m'avait cédé sa place pour que je fusse tout à fait à côté de ma fille, fut la seule personne qui entendit ces paroles, car elle semblait nous observer avec une grande attention, pleine cependant de bienveillance, dès que nous entrâmes dans la salle. — « Vous craignez pour la santé de cet admirable enfant, madame, me dit-elle d'un accent affectueux. J'admire cet intérêt que vous témoignez pour un enfant étranger dont la mère (et la dame m'indiqua une femme qui se tenait tout près des artistes), enivrée des éloges prodigués à son fils, ne pense même pas que la santé de cet enfant puisse être altérée par le travail excessif auquel elle le soumet, et qui est de huit heures par jour, dit-on.

— Je la plains bien sincèrement, répondis-je; car, si elle a un cœur de mère, peut-être se repentira-t-elle amèrement, mais trop tard, d'avoir trop hâté les succès de son fils.»

La dame ne dit plus rien, mais elle témoignait une vive impatience pendant le reste de la première partie du concert; cette partie terminée, on distribua des rafraîchissements aux invités : elle profita de cet intervalle pour dire quelques mots à voix basse au maître de la maison ; et ce vénérable vieillard, s'adressant à moi, me dit : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter M^me^ la marquise G***. » Puis, se retournant vers cette dame, il répéta la même formule en me présentant à elle. Après cette banale formalité, à laquelle la marquise donnait toute l'importance que lui attache l'étiquette britannique, elle nous témoigna, pendant tout le reste de la soirée, la plus vive sympathie.

« J'attendais avec impatience que vous me fussiez présentée, » me dit-elle avec une naïve franchise, « pour me procurer le plaisir de votre société et celle de votre charmante fille ; car il y a peu de temps qu'une dame belge de passage ici, que je rencontrai chez une de mes amies, m'a parlé de deux Brésiliennes, la mère et la fille, qu'elle avait connues aux bords du Rhin et dont elle portait un livre publié par vous ; elle m'en a dit mille belles choses. Je fis dès lors votre connaissance en esprit, et j'espérai vous voir un jour! J'ai su hier qu'une Brésilienne du même nom devait venir à ce concert, et ç'a été le plus grand attrait qui m'y ait attirée aujourd'hui. Vous venez d'arriver dans notre ville, où peut-être vous n'avez pas encore beaucoup de connaissances ; je me fais donc un plaisir de vous y offrir tout ce que je pourrai faire pour vous être agréable. On m'a parlé très-avantageusement des deux étrangères que j'ai devant moi, et j'espère que, pour mes offres de services, elles voudront bien m'accorder la préférence sur mes concitoyennes.

Ces bonnes et affectueuses paroles de la part d'une personne que je voyais pour la première fois, et quand je n'avais rien fait pour les mériter, me touchèrent d'autant plus, que je voyais la spontanéité d'élan et le désintéressement sincère de la noble dame. Je tâchai de répondre à ces obligeantes avances d'amitié en lui témoignant ma reconnaissance et celle de ma fille, ainsi que le désir sincère que son aimable accueil à deux inconnues nous inspirait de cultiver sa société de préférence à toute autre pendant le peu de temps que nous séjournerions dans sa belle capitale. — « Puisque ma ville natale vous plaît, me dit-elle, j'ai l'espérance que vous ne nous quitterez pas de sitôt. Vous verrez que plus vous resterez à Florence, plus vous vous attacherez à ce qu'elle contient de beau et de bon. »

Dans ce moment la voix d'un jeune abbé se fit entendre

accompagnée par un piano, et mon aimable voisine me pria tout bas d'observer la sensation que ce nouveau chanteur allait produire sur l'auditoire. C'était, en effet, une charmante voix, et tout le monde l'écoutait avec plaisir. Mais, au second couplet, un prêtre aussi jeune que lui, et le seul, excepté Mgr C***, qui portât l'habit sacerdotal, se leva brusquement et quitta le salon. Un petit murmure se fit parmi tous ceux qui le virent s'en aller; et personne ne s'étant empressé de le suivre, comme je pensais qu'on eût fait s'il s'était trouvé indisposé, je vis, au contraire, un sourire moqueur ou dédaigneux errer sur quelques physionomies. Le chanteur finit ses trois couplets, assez applaudis; un vieillard qui était devant moi se pencha vers la marquise G*** et lui dit : « Que pensez vous, marquise, de la conduite de ce grand pécheur faisant la leçon de sévérité au public qui connaît et tolère sa vie privée? Ses oreilles ont été blessées en entendant un couplet où se trouve le nom d'amour, et de ce pas il va peut-être.... — N'achevez pas, comte, reprit vivement et avec bonté la marquise; épargnez à cette chère étrangère qui nous écoute la connaissance de cette triste chronique. »

Elle nous présenta au vieillard, selon son attachement invariable à cette étiquette, en ajoutant, après mille choses obligeantes sur notre compte, que nous venions de visiter Rome, Naples, etc. Au nom de Rome, M. le comte O***, qui avait changé le rôle de censeur en celui de distributeur de politesses aimables, me dit avec beaucoup d'esprit : « La marquise avait raison, madame, de vouloir vous épargner la lecture attristante de l'immense collection ouverte à tous les regards dans la capitale du monde catholique, où l'on pourrait rester des années entières à la lire sans jamais l'épuiser. »

Un touchant morceau de l'inspiré Bellini, et d'autres de

Rossini, de Verdi, etc, vinrent nous distraire de ce sujet, dont on commençait à parler hautement. En sortant du concert, la marquise voulut que je renvoyasse ma voiture, et nous conduisit dans la sienne à notre hôtel, en me priant avec instance, pendant le trajet, d'accepter un appartement dans son palais, où je serais, disait-elle, traitée avec mon enfant comme elle-même.

« Je suis seule avec mes gens, ajouta-t-elle en me serrant affectueusement la main; vous serez chez moi comme chez vous; je serai heureuse de vous avoir sous mon toit, et de vous faire tant aimer le peuple florentin, que vous ne voudrez plus le quitter. »

Une hospitalité si franche dans une capitale d'Europe m'étonna autant qu'elle me toucha. Je fis comprendre à celle qui me l'offrait l'estime qu'elle avait conquise dans notre cœur par un si vif témoignage de sympathie pour nous, et les raisons qui me forçaient de ne point accepter son offre gracieuse. Elle parut extrêmement contrariée de ma délicatesse, et me fit promettre que du moins j'accepterais à dîner quelquefois chez elle, et sa voiture pour nous promener dans les environs de Florence.

Le lendemain elle vint nous rendre visite, et, dès ce jour, s'établit entre nous une liaison qu'on dirait formée depuis longues années. Ceux qui connaissent ici cette marquise, et qui voient son empressement à nous obliger, nous félicitent de la magie, disent-ils, que nous exerçons; car on prétend que la marquise n'aime guère à se déranger de ses habitudes domestiques, voulant vivre isolée dans son palais depuis la mort de son mari et d'une fille unique. Elle va rarement à la cour, bien qu'elle soit dame d'honneur de la grande duchesse.

Ses égards affectueux et assidus envers nous lui donnent de justes titres à notre reconnaissance et à notre amitié.

LES FÊTES DE SAINT JEAN-BAPTISTE, A FLORENCE

— 24 JUIN —

De tout temps et chez tous les peuples, il fut toujours des fêtes nationales et religieuses, rappelant à l'esprit de l'homme certaines époques remarquables par un fait glorieux, soit pour la patrie, soit pour la religion. Dans les anciens temps, et même au moyen âge, les fêtes religieuses se célébraient avec l'enthousiasme que donnaient les croyances non encore envahies par le torrent du scepticisme des temps modernes, qui leur enlève une à une les fleurs de leur poésie. De nos jours, les fêtes religieuses surtout ne présentent plus un caractère réel de solennité. Le faste qui succéda à la sublime simplicité du culte catholique perdit peu à peu son prestige; les esprits véritablement religieux n'ont jamais eu besoin, pour prier le Seigneur, d'un temple chargé de toute cette pompe inutile et profane qui frappe les sens sans toucher le cœur; le cœur, ce temple par excellence d'où doivent s'élever vers le Créateur, comme un pur encens, toutes les bonnes aspirations, toutes les pratiques charitables.

Depuis qu'il est permis de mettre au grand jour le manque d'harmonie qui règne parfois entre la conduite du clergé et la morale qu'il prêche, et que l'on comprend mieux la sainte charité au service de laquelle seraient employées avec plus de profit les sommes énormes qu'on dépense chaque année pour un faste dont on croit honorer celui qui donna aux hommes le plus sublime exemple d'humilité; depuis, dis-je, qu'on a vu et compris cela, on ne regarde, en général, ces brillantes fêtes d'église que comme une réunion mondaine, un amusement qui at-

tire plus les curieux que les personnes vraiment pieuses.

Des esprits médiocres ou peu éclairés se laissent éblouir par les brillants dehors, qui n'ont aucune signification spirituelle. Quant aux esprits vraiment religieux, ils voient avec tristesse les égarements de ceux qui s'écartent de plus en plus de la sainte pratique constituant la base fondamentale du principe prêché par le Christ. Et il ne pouvait pas en être autrement, car l'admiration cesse où l'on découvre les grands défauts des objets dont naguère notre cœur était touché.

Quelque splendide que soit un édifice, cet édifice s'écroulera avant le temps si les bases qui le soutiennent manquent de solidité. Bienheureux l'architecte qui, après avoir ébloui le vulgaire par la magnificence extérieure de son œuvre, ne se trouve pas lui-même entraîné dans cet écroulement inévitable. . . . . .

. . . . . .

Depuis mon arrivée à Florence, on me parlait souvent des grandes fêtes de la Saint-Jean, patron de cette ville. Courses de voitures qui durent plusieurs jours, illuminations, grande solennité à la cathédrale et au Baptistère, troupe de musiciens sur la place de la première, brillant feu d'artifice sur l'Arno, etc., tout a été déployé avec un grand art pour donner de la splendeur à cette fête religieuse

Les fêtes de la Saint-Jean commencèrent le 23. A 6 heures de l'après-midi, un grand cirque élevé en amphithéâtre autour de l'arène, sur la belle place de Santa-Maria Novella, était rempli de monde et présentait un magnifique coup d'œil. La tribune où se trouvaient le grand-duc, sa famille et sa cour, était placée au bout de la place, du côté opposé à l'église, sous les arcades ou loges de Saint-Paul, établissement d'éducation de filles pauvres. Un orchestre nombreux exécutait des morceaux choisis.

A un signal donné, les chars à la romaine, *cocchi*, entrèrent dans l'arène et firent les quatre tours prescrits par le programme; un d'entre eux l'emporta sur les autres par la vélocité des chevaux que conduisait une main habile, mais non romaine. Aussitôt le peuple, contenu quelques instants pendant cette course, accourut et couvrit de ses applaudissements le char victorieux, qui alla promener son triomphe par toute la ville.

Cette représentation des jeux Olympiques de l'ancien cirque romain, imitation de ceux de la Grèce, me parut une véritable caricature à l'époque de décadence où l'Italie se trouve encore. Les chars, au lieu d'avoir deux roues, comme ceux des anciens, en ont quatre, les athlètes modernes comptant moins sur leurs propres forces et sur leur adresse que ne le faisaient ceux qu'ils singent. Les *cocchi*, les valets (deux pour chaque *cocchio*), les harnais des chevaux, les équipages de différentes couleurs, ce cirque improvisé, cette arène, cette multitude de spectateurs animés par l'enthousiasme des applaudissements, tout cela était très-pittoresque et très-amusant.

Ces jeux eurent lieu pour la première fois à Florence sous Cosme de Médicis, surnommé le Père de la patrie, despote sournois et fastueux, préparant déjà, avec les fleurs fanées de la république toscane, la couronne de prince qui orna depuis le front de ses petits-fils. Voulant s'attirer le peuple qu'il opprimait en le flattant, il institua pour lui cette sorte de spectacle.

Vers 9 heures du soir du même jour 23, une foule considérable se dirigea vers l'Arno pour voir le beau feu d'artifice. Les fenêtres de toutes les maisons de l'une et l'autre rive étaient remplies de monde, et les rues adjacentes donnaient difficilement passage. Ce fut avec peine que nous parvînmes au palais Corsini, où nous étions invitées de-

puis quelques jours pour voir le feu d'artifice qui, reflété par les eaux, présentait un spectacle des plus pittoresques.

Le lendemain eut lieu, dans la cathédrale, une fête brillante à laquelle toute la cour assista et y déploya un grand luxe. L'après-midi, les courses de voitures commencèrent.

Parmi ces joyeuses fêtes populaires où régnèrent l'ordre et le calme le plus complet, un seul spectacle me déplut, et je m'étonne qu'un peuple civilisé comme le peuple florentin le puisse admettre : c'est la course de chevaux lâchés d'un point de la ville et courant avec une rapidité effrayante à travers les rues au milieu de deux grosses haies de peuple, jusqu'à une des portes à l'extrémité de la ville. Le grand-duc, qui paraît aimer beaucoup cette sorte d'amusements, présidait avec sa femme et ses enfants, du haut de la tribune qu'on lui avait préparée en face du palais Rouge, d'où nous les regardions, au départ de ces chevaux, qui, dans leur course dangereuse, risquaient d'écraser quelques malheureux.

J'ai assisté par curiosité à toutes ces fêtes. J'ai vu d'un regard mélancolique ces multitudes enjouées se livrant à la joie sous leur ciel natal ; j'ai remarqué les riches équipages que Florence étale dans les trois jours de Corso, ce Longchamps de Paris.

Le soir, une belle musique se fit entendre sur la place du Dôme.

Je me sentais triste au milieu de tous ces plaisirs populaires, et c'était avec effort que je refoulais dans mon âme cette tristesse devant les aimables personnes qui nous avaient témoigné le désir obligeant de nous procurer la vue de tous ces spectacles : c'est que cette animation, cette musique, ces réunions, ces fêtes, me rappelaient plus vivement et la patrie et la famille si loin de nous. Quand on voyage avec ces deux pensées dans la tête et ces deux

amours dans le cœur, une teinte de mélancolie se répand sur tous les objets qui nous frappent, et, plus ces objets nous représentent une idée ou un événement de notre pays, plus ils réveillent dans notre esprit le souvenir d'un passé toujours si cher à ceux qui y aimèrent et qui y furent aimés.

La présence de la grande-duchesse qui était là devant nous, prenant part aux spectacles qu'offrait la ville des fleurs, me retraçait les pompes dont Rio-Janeiro se para pour recevoir et fêter sa nouvelle impératrice, sœur de cette grande-duchesse et la plus heureuse épouse des têtes couronnées. Et quittant par l'esprit Florence, sa cour et son peuple joyeux, je revoyais cette ville majestueuse, reine de l'Amérique du Sud ; je me croyais encore sur une de ses montagnes, occupée jadis par les jésuites qui y avaient un couvent, et formant aujourd'hui une ville suspendue sur l'autre ville. Et je regardais de là le plus admirable, le plus grandiose panorama, ces cités, ces environs délicieux, ces îles verdoyantes et coquettes qui semblent nager avec leurs palmiers et leurs bosquets d'orangers sur le plus superbe golfe du monde ; ce golfe, traversé pendant presque trois siècles et demi par diverses nations qui vinrent dans leur ambition disputer aux Brésiliens cette terre de promission et d'un si grand avenir.

De nombreux groupes de famille et une multitude de peuple de toutes les classes montaient, dès la pointe du jour, les sept collines qui, comme dans la ville éternelle, couronnent la ville de Janeiro. Les rues et les fenêtres regorgeaient de monde ; la joie et le soleil rayonnaient sur le peuple.

Pourquoi ces arcs de triomphe, ces orchestres nombreux, cette troupe en grand uniforme, ce joyeux mouvement partout dans la pittoresque capitale de l'empire de

Santa-Crux, tout ce monde empressé, tous ces regards avides se dirigeant vers la vaste entrée de son port et vers la haute mer, que chacun cherchait à découvrir en montant sur les terrasses des maisons et sur les éminences des montagnes?

« La voilà! » s'écrie le peuple, en apercevant la flotte attendue qui rentrait toute pavoisée dans le golfe splendide dont les forteresses saluaient la belle frégate qu'elle accompagnait, rapportant de Naples l'heureuse princesse qui venait recueillir sur ces plages fortunées les premiers parfums d'une belle fleur qu'elles lui réservaient. Et des cœurs ouverts et généreux lui offrirent dès lors un empire de paix et d'amour dont elle jouit depuis le 4 septembre 1843.

Le débarquement eut lieu sur un des quais, qui prit dès lors le nom de quai de l'Impératrice. Depuis cette place jusqu'au palais de la ville, une foule considérable se pressait dans les rues et aux fenêtres pour voir passer les équipages des particuliers et de la cour, au milieu de laquelle la princesse napolitaine se montrait joyeuse et belle de son bonheur, et remerciant gracieusement les foules qui saluaient la nouvelle impératrice, l'épouse du premier monarque né au Brésil, et de son second empereur. Arrivé à peine dans l'adolescence, et doué d'excellentes qualités et d'un goût particulier pour les études sérieuses, il fit présager à ce jeune et vaste empire un grand développement de progrès tant moral que matériel, qui devait marquer dans les fastes de son histoire une époque de bonheur et de gloire.

Mais laissons là cet Éden de l'Amérique et ses futures destinées. J'ai voulu seulement signaler, en passant, le souvenir d'un événement que me rappelèrent les fêtes de la Saint-Jean à Florence et la présence de la grande-duchesse.

28 juin.

J'ai reçu ce matin, la visite du jeune malade dont nous avions fait la connaissance à Rome.

Je l'accueillis comme un ami qui, dans son élan affectueux, me représentait mon fils arrivant à l'improviste près de moi et chassant la tristesse de mon âme.

Le bon climat d'Italie n'a pas encore produit sur lui l'amélioration désirée. Il restera à peine deux jours à Florence, me dit-il, et retournera en France, où il croit pouvoir reprendre l'enseignement de sa chaire et payer à la patrie son tribut de travail et de gloire.

Les ménagements qu'il est forcé de prendre pour sa faible santé le firent rentrer de bonne heure à son hôtel, en me laissant le regret sincère que tant de mérite se trouvât ainsi en butte à des souffrances physiques.

Que de grands résultats peuvent obtenir la prévoyance et l'énergie réunies au dévouement maternel !

J'ai connu autrefois une mère dont l'enfant, qui s'était livrée très-jeune encore à de grandes études, commença tout à coup à languir, sans qu'aucune maladie caractéristique se déclarât. Cette mère fit d'abord cesser à son enfant toute espèce d'études et lui fit respirer l'air pur de la campagne. Mais l'enfant continua de languir, malgré tous les soins maternels et l'assistance des médecins. Un jour, un vieux docteur, ami de la famille, cherchant à rassurer la pauvre mère effrayée d'un mal que rien ne guérissait : « Cette langueur, dit-il, ne tient qu'au développement physique de votre enfant, qui s'opérera difficilement dans les conditions où elle se trouve. Si je ne vous savais pas si attachée aux obligations qui vous retiennent dans votre patrie, je vous conseillerais de faire tout de suite un long voyage

avec votre enfant : un changement complet de climat, pendant deux ou trois ans, la fortifierait tout à fait, j'en suis sûr. »

Le docte médecin finit de parler sans que la mère l'interrompît par aucune considération; elle réfléchissait, ou plutôt agissait déjà : les saintes affections, les devoirs, les considérations qui l'attachaient à son pays natal, sans se taire dans son cœur, firent place à l'accomplissement d'un devoir plus impérieux. Les craintes d'un long voyage, les sacrifices, l'intérêt matériel, la perspective même de la pauvreté et les réflexions saugrenues d'un certain monde idolâtre de la fortune et contempteur des grands élans de l'âme, qu'est-ce que tout cela quand il s'agit de la vie d'une enfant bien-aimée? Tout pâlit devant l'amour maternel.

Vingt jours s'étaient à peine écoulés, que la mère avait tout quitté, sa famille, la position assurée dont elle jouissait, entourée de l'amour et de la considération des siens, son repos, les beaux aspects de ses aspirations vers l'avenir; elle brava tout, traversa de longues mers, de lointains pays, et, après un séjour d'environ trois ans à l'étranger, elle rentra dans sa patrie, avec son enfant rendue à la santé, en bénissant Dieu de lui avoir inspiré et donné la force d'accomplir un des devoirs les plus sacrés.

LE DERNIER CORSO ET LA PROMENADE DU CASINO

J'avais rêvé toute la nuit que je voyais mon enfant, non pas gai et bien portant comme je l'avais laissé là-bas, mais triste et souffrant. L'âme remplie de ces images, j'ai fait venir une voiture, et, après avoir fait un tour dans la ville, nous quittâmes le Corso, et ordonnâmes au cocher de nous conduire vers la rive droite de l'Arno, à la promenade du Casino.

La soirée était délicieuse : la vieille et pittoresque Fiesoli se montrait au loin sur son éminence comme une reine dépouillée de sa grandeur et de ses charmes. L'air embaumé des champs nous inondait, en nous faisant goûter dans le calme de la nature ce bien-être de la solitude que le philosophe Zimmermann décrit avec tant de cœur!

Le Casino était désert; les beaux équipages qui y affluent chaque soir promenaient encore dans le Corso un monde toujours avide de fêtes et de plaisirs bruyants.

Cette promenade ne nous avait jamais paru si belle, ses ombrages si frais, si poétique le coucher du soleil, dont les derniers rayons se dessinaient sous les nuages roses et nuancés de l'horizon que nous contemplions à travers les feuillages. Dans ma rêverie je me figurais serrer la main de mon cher enfant, qui pressait tendrement la mienne et faisait passer en moi les émotions de son âme.

Qu'elles étaient pures et nobles, ces douces émotions, et qu'elles traduisaient éloquemment l'histoire de sa vie loin de sa mère et de sa sœur! Que de paroles mentalement échangées! que de regards où l'âme se reflète tout entière! que de saint abandon! que de bonheur suave et pur! O bienfaisante illusion! pourquoi t'es-tu sitôt évanouie!...

A neuf heures du soir, aux dernières lueurs du plus beau crépuscule de ce mois aux longsjours, nous rentrions à l'hôtel, et je versai dans une lettre à mon fils l'expressions de mon cœur.

LA BIBLIOTHÈQUE MAGLIABECHIANA

Cette bibliothèque contient plus de cent soixante mille volumes et douze mille manuscrits. Le vénérable docteur D***, dont j'avais fait la connaissance chez la marquise G***, nous conduisit la première fois à la *Magliabechiana*. Le conservateur

de la bibliothèque nous montra les précieuses curiosités qui y sont sous clef, entre autres, une édition intéressante, et deux manuscrits de trois de nos vieilles connaissances : Dante, la *Divine Comédie*, imprimée sur parchemin en 1481 ; Sanovarol, écrits *ascetici*, original; Machiavelii, *Esquisse de l'art de la Guerre.* Ces deux derniers ouvrages sont des manuscrits de la propre main de leurs auteurs,

J'ai eu plus d'occasions ici que dans les autres villes de l'Italie de mieux apprécier le goût du public pour l'étude.

Quoique la jeunesse de Florence aime beaucoup le plaisir, on voit toujours, de 9 à 4 heures de la journée, cette bibliothèque pleine de lecteurs. Toutes les fois que nous y allions, à l'aspect de ces groupes studieux consultant les œuvres précieuses des auteurs du moyen âge et d'autres, j'admirais la passion des Toscans pour l'étude; mais hier un savant florentin me fit observer que la plupart de ces hommes que je rencontrais à la bibliothèque Magliabechiana étaient des étrangers des différents Etats de l'Italie. Ce nom d'*étrangers*, dans la bouche d'un Italien parlant de ses frères Italie, me choqua. Mais c'est ainsi qu'on désigne les naturels des villes et même des bourgs les plus voisins. La fatale semence des discordes civiles antiques, jetée à dessein parmi le peuple italien par les despotes qui se partagèrent les dépouilles de cette grande nation, aujourd'hui si divisée et si désunie, y produit encore ses fruits empoisonnés. Espérons que des cultivateurs éclairés de l'arbre sacré, qui a été arrosé par tant de sang, trouveront les moyens de détruire complétement les racines vénéneuses qui arrêtent les progrès de cette terre encore si fertile !

FIESOLE

— 6 JUILLET —

Solitaire et pittoresque Fiesole, antique et glorieuse souveraine, maintenant triste squelette enveloppé dans ton linceul de verdure, tu sembles dire du fond de ton cercueil au voyageur qui monte jusqu'au sommet de la montagne : « Les siècles et l'inconstance des hommes m'ont plongée, avec tout mon éclat et ma puissance, dans le néant ! Mais regarde là-bas, et sois émerveillé à l'aspect des nouvelles beautés éparses çà et là sur les collines et les plaines environnantes qui furent jadis les fleurs de la guirlande dont se parait mon front. »

Et, en effet, quand, après une charmante route en zigzag, de Florence à Fiesole, on arrive au haut de cette montagne où est la pauvre petite ville actuelle, remplaçant la grande ville étrusque, et qu'on regarde en bas les villas des seigneurs et les maisons des paysans disséminées dans l'immense vallée de l'Arno, parmi les oliviers grisâtres, sous les doux rayons du soleil couchant, et, au fond de la plaine, la reine de l'Arno coupée gracieusement par cette rivière qui a reflété tant d'ombres illustres ; quand on contemple, dis-je, ce vaste et ravissant tableau empreint de grands souvenirs, le cœur semble se dilater dans la poitrine pour recevoir et contenir les émotions nouvelles offertes par cette vieille contrée si bouleversée, si changée et si poétique encore !

Florence la Belle se montre d'ici plus belle encore, avec ses palais, ses tours à l'aspect sévère, ses beaux temples, parmi lesquels le fameux dôme de Brunelleschi, ainsi que le *campanile* de Giotto et la ravissante tour de Lapo, se dressent vers les nues dans toute leur majesté artistique.

Je m'incline devant toi, ô génie puissant de l'Italie, merveilleuse grandeur de l'art, répandue partout avec tant de profusion sur cette terre fertile ! Je m'incline devant la magique influence que donnent à tes charmes les souvenirs de ton grand passé !

La voiture montait lentement en suivant les détours de la ville de Fiesole, et en nous permettant de contempler à l'aise les magnifiques spectacles qui se déroulaient à nos yeux et faisaient tressaillir mon cœur au souvenir d'autres sites plus riches, plus beaux, plus grandement doués par la nature, à défaut des surprenantes œuvres d'art qui honorent l'Italie. Ma fille, ravie des nouveaux points de vue que nous découvrions à mesure que la voiture montait, s'écriait à chaque instant en me faisant remarquer les prairies, les collines dont les blanches maisons ressemblent à des poignées de perles jetées çà et là au milieu des oliviers et des sapins.

L'excellente Allemande, maîtresse de la maison où nous sommes à Florence, et que j'avais invitée à faire cette promenade avec nous, se réjouissait en voyant l'enthousiasme de ce jeune cœur pour les beautés d'une terre qu'elle aime avec passion.

Arrivées tout en haut, nous descendîmes de voiture pour aller visiter la vieille basilique de Fiesole, le reste de ses murs étrusques, et l'église du couvent des Franciscains, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne acropole.

Quant aux restes de l'amphithéâtre qu'on y désigne encore sous ce nom, rien n'en donne plus l'idée. La forme de la cathédrale ressemble à celle de l'église de Saint-Meniato aux portes de Florence, là où l'ombre du grand architecte guerrier plane encore toute vivante, rappelant le courage qu'il déploya en défendant sa patrie.

Rien de bien remarquable dans la vieille cathédrale de Fiesole, où l'on nous a fait voir le mausolée de l'évêque Sa-

lutati, de 1465, le tabernacle par Mino da Fiesoli et quelques fresques par Ferrucci. Malgré la ravissante vue qu'on découvre de ces hauteurs depuis la vallée arrosée par l'Arno, jusqu'au chemin des Apennins, et les montagnes élevées de Carrare, malgré le bon air qu'on y respire, Fiesole n'est maintenant habitée, en général, que par de pauvres gens qui se livrent à la fabrication des tresses de paille dont les femmes font le commerce.

Je revins de cette promenade l'âme suavement imprégnée des souvenirs qu'elle avait réveillés en moi plus vivement ce jour-ci, et me sentant le désir de revenir séjourner quelque temps à Florence pour mieux goûter les charmes de cette illustre et douce Toscane dont le peuple me devient de jour en jour plus sympathique.

FLORENCE

— 10 JUILLET —

L'AMOUR DANS LE MARIAGE.

Les partisans du célèbre romancier qui prétend que le mariage détruit l'amour ne manqueront pas de s'écrier, en jetant les yeux sur le titre ci-dessus : « L'amour dans le mariage est un phénomène ! » Phénomène qui n'est pourtant pas rare chez les êtres qui, en formant ces liens, n'ont pas été attirés par l'attrait de la richesse ou par certaines froides considérations portant souvent en elles-mêmes l'anéantissement du bonheur conjugal, mais par une véritable affection de cœur fondée sur le mérite réel de l'être qu'on choisit pour l'associer à ses plaisirs et à ses peines.

C'est une grande erreur de croire que les richesses ou une belle position dans le monde puissent par elles seules procurer le bien le plus doux et le plus à désirer ici-bas, le

bonheur domestique. L'argent achète tout dans ce monde, titres, honneurs, hommes, femmes, etc., mais il ne peut, il ne pourra jamais acheter les vertus ni les cœurs. Et comme l'amour vient du cœur, et que, sans ce puissant mobile de nobles actions, il n'y a pas d'union heureuse possible, il ne faut pas, ce semble, accuser le mariage comme cause de refroidissement dans l'amour, mais bien l'homme ou la femme qui s'y engage légèrement et sans amour.

Plaignant donc plutôt que je ne blâme les esprits frivoles, les cœurs blasés qui s'attachent à profaner une sainte institution, la plus capable de développer et d'entretenir ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de plus noble dans l'amour, je citerai ici un des exemples de cette flamme divine, brûlant toujours avec intensité dans le cœur de deux époux après de longues années de mariage.

E. M***, appartenant à une honorable famille, Romain de naissance, Florentin de cœur depuis qu'il a épousé une digne Florentine, faisait sa quatrième année d'études à la Sapienza, à Rome, lorsque la passion de la musique l'emporta, chez lui, sur la brillante carrière qu'il suivait. Son père, homme d'une extrême sévérité, et aussi ambitieux qu'indifférent aux plus doux sentiments de la nature, aurait voulu que son fils épousât une riche héritière, jeune Anglaise qui s'était éprise du jeune M***.

Mais la fortune qui éblouissait le père ne toucha aucunement le fils, et celui-ci, ne pouvant pas aimer celle qui la possédait, refusa de l'épouser.

Le père, ne comprenant pas ce qu'il y avait de noble dans cette conduite, fut inexorable envers son fils. E. M*** quitta Rome, se rendit à Naples, en Sicile ; puis il vint à Florence, où l'amour triompha de son indifférence, sous les traits d'une jeune femme qui fixa son choix et devint pour toujours l'objet de sa plus vive affection. Ame à la fois

douce et passionnée, abritant toutes les vertus qui font de la femme un être presque divin, Mme M*** charme depuis seize ans la vie de son mari en se rendant chaque jour plus digne du tendre et profond attachement d'un des meilleurs cœurs d'homme de lettres que j'aie jamais connu jusqu'ici en Europe. Onze enfants ont été le fruit de cette union. Des revers de fortune que ce digne couple a essyués, au lieu d'affaiblir, vint resserrer les liens que leur tendresse mutuelle sait dorer, malgré la lourde main de l'infortune qui a pesé sur leur vie.

C'est dans la puissance de ce sentiment sublime que l'un et l'autre puisent de douces consolations. Littérateur, musicien et poëte, E. M*** occupe toutes ses journées à un travail assidu et intelligent, qui lui donne pourtant à peine de quoi satisfaire aux premiers besoins de sa famille. Mais cela n'aigrit pas son caractère et n'affaiblit pas son zèle et son amour. Il passe toutes ses soirées auprès de sa femme et de ses enfants, en faisant de la musique avec la première, qui possède, comme lui, une voix des plus mélodieuses ; il repasse avec elle leurs auteurs de prédilection, ou il lui explique le Dante, et compose des cantiques pour ses enfants, qu'il élève dans les principes d'une saine morale.

Souvent sa muse lui inspire des vers touchants, où l'amour, la foi conjugale, la religieuse résignation dans le malheur et le bonheur domestique de ce tendre couple ressortent au milieu des plaintes contre l'ingrate fortune qui a cessé de lui sourire.

Une dame piémontaise, demeurant en face de la maison que j'habite ici, ayant entendu la voix de mon enfant au piano, désira faire notre connaissance et vint nous rendre visite avec ses deux filles, jeunes personnes très-intéressantes, dont une est artiste. Ce fut chez elle que je vis pour la première fois M. M***. Madame S*** me le présenta

comme un littérateur et un poëte de distinction, qui instruisait ses filles et perfectionnait chez l'une d'elles l'art du chant. « C'est un homme d'un grand mérite, me disait-elle, avant que je ne l'eusse vu, et que je désire vous présenter. Il n'a qu'un seul défaut, celui d'aimer trop sa femme. Il refuserait le plus grand avantage qu'un emploi quelconque pourrait lui rapporter, si, pour l'exercer, il lui fallait la quitter pour quelques mois seulement. Aussi préfère-t-il, depuis qu'il a perdu une assez belle position, traîner une vie de gêne avec le peu de ressources que lui donne son professorat, à entreprendre quoi que ce soit d'avantageux qui le priverait longtemps de sa chère moitié. Il va même, ajouta madame S***, jusqu'à négliger de fréquenter le monde et à fuir les cercles où son talent ne manquerait pas certainement de lui être profitable ; et cela pour passer toutes ses soirées dans des pratiques sentimentales qui ne lui rapportent rien ! »

Madame S***, femme d'esprit et de calcul, tout en me déroulant le tableau des rares et précieuses qualités de ce mari phénomène, selon l'expression de cet adepte féminin de la nombreuse école dont j'ai parlé en commençant cet article, regrettait qu'un si digne homme se laissât dominer par une tendresse conjugale aussi mal entendue, disait-elle.

Ayant habité longtemps Paris, où l'expression d'un tendre attachement et les prévenances caressantes du mari pour sa femme sont, en général, tournées en ridicule, je ne m'étonnai pas de la censure faite par madame S***. Mais, dès qu'elle m'apprit ce qu'elle nommait un grand défaut, et que moi je vénère comme une grande vertu chez M. M***, cet homme estimable et sa digne femme attirèrent toute ma sympathie, et, en les connaissant de près, je les apprécie et les affectionne chaque jour davantage.

Les premiers jours de notre arrivée à Florence, dans notre avidité de voir les trésors d'art qu'elle renferme, ne voulant pas rentrer à l'heure précise du dîner italien (*al tocco*), nous allions dîner dans un restaurant où autrefois Orsini et Louis Napoléon venaient souvent ensemble prendre leurs repas.

Parmi les personnes que j'y rencontrais se trouvait un homme d'environ quarante ans, à la physionomie sérieuse des habitants du Nord ; il dînait à une table en face de la nôtre, et paraissait examiner avec une attention discrète le monde qui entrait dans la salle où nous étions. La troisième fois que nous y retournâmes, trouvant notre table habituelle occupée par d'autres dames, nous prîmes les places que nous offrit le contemplateur muet que j'avais remarqué auparavant à la table qui n'était occupée que par lui.

A la manière dont il m'adressa quelques mots de politesse, ainsi qu'à son accent, quoiqu'il parle parfaitement l'italien, je reconnus que je ne m'étais pas trompée en le croyant un homme du Nord. En effet, M. R***, apprenant que j'étais récemment arrivée à Florence, m'offrit obligeamment ses services ; il m'apporta dès le lendemain des journaux à lire. C'est une des personnes les plus estimables de cette fertile contrée, qui, par le développement des idées autant que par les affections viriles du cœur de ses nationaux, fut appelée à juste titre, par une des plus brillantes plumes françaises féminines, la patrie de la pensée et du sentiment.

Malgré sa prédilection pour cette bonne Toscane, où il vit depuis sa première jeunesse, M. R*** garde religieusement les principes austères de morale qu'il a reçus dans la mère patrie, et, tout en aimant les douceurs de la vie florentine, il révèle par son caractère la solidité d'esprit de sa noble nation.

Son goût pour le commerce, dont il suivit la carrière, l'emporta, chez lui, sur les suaves et sublimes inspirations de ses grands poëtes, de ses profonds philosophes, et il resta homme de calcul. Mais le côté positif de la vie, avec lequel il paraît s'être identifié, n'a fait aucunement tort aux bonnes qualités de son cœur.

Appréciant à un haut degré ces qualités, ainsi que les simples et franches manières germaniques que j'ai toujours préférées aux manières guindées de la politesse des salons, je me plais dans sa société plus que dans celle de bien des personnes d'un esprit hautement cultivé, mais dont le cœur n'abrite aucune des vertus qui donnent seules un véritable prix aux avantages de l'instruction.

Aussi nous attachons-nous de jour en jour à la bonne marquise de G***, qui ne cesse de nous prodiguer les attentions les plus délicates et les plus obligeantes d'une affection toute spontanée dont elle s'est prise pour nous. Agée d'environ soixante-dix ans, cette dame possède à peine la culture d'esprit qu'en général la vieille noblesse trouvait suffisante pour faire connaître à ses enfants la nomenclature de ses ancêtres, et les droits qu'elle s'arrogeait, dans des temps heureusement déjà éloignés, de faire incliner devant elle non pas de pauvres malheureux Africains abrutis par l'esclavage, que dans quelques pays une loi honteuse permet d'acheter, mais des hommes intelligents et de grand mérite valant bien mieux, par leurs vertus personnelles, que ces êtres orgueilleux de leurs titres de naissance passés de mode. Notre noble amie de Florence s'est révélée à nous tout à fait affranchie de ces vieux préjugés. Elle se montre même trop simple et trop naturelle pour une dame de son rang, et c'est là ce qui me fait apprécier surtout l'affection qu'elle nous témoigne. Connaissant bien la cour de Florence, dont elle s'est un peu retirée depuis 1848

à cause de ses idées libérales, elle m'a mise au courant d'une infinité de choses concernant l'intérieur de cette cour, sur la haute société de Florence, afin, me dit-elle, que je la connaisse bien lorsque je retournerai me fixer dans sa ville, comme elle me presse chaque jour de le faire. Pour m'y décider, cette bonne dame cherche avec empressement à me faire voir tout ce qui peut m'intéresser sous le rapport de la vie calme et douce qu'on mène à Florence, où l'on goûte à la fois les avantages matériels et les agréments de l'esprit. Elle vient souvent nous chercher dans sa voiture, tantôt pour aller nous promener dans les sites les plus délicieux des environs de Florence, tantôt pour nous retenir chez elle à dîner et nous présenter à quelque personne de mérite qu'elle invite, pour nous rendre, dit-elle, sa société agréable.

Tant d'amabilité et d'obligeance me confondent presque, et je ne puis faire moins que de consigner dans ces pages ma reconnaissance et ma vénération pour celle qui nous comble ainsi de témoignages d'amitié et de considération, sans avoir pour cela d'autre mobile que la bonté de son cœur.

Un de ces jours où je ne pus sortir, elle vint passer la soirée avec nous, et dit au comte O***, noble vieillard florentin qui venait de nous réciter un beau morceau de poésie avec tout l'enthousiasme encore du jeune poëte parlant dans cette divine langue toscane dont aucune autre langue ne possède la douceur et le charme : «Savez-vous, comte, que, malgré la sympathie que notre Florence inspire à ces chères créatures et mon vif désir de les posséder parmi nous, je crains bien qu'elles ne m'échappent pour toujours? — Mais j'espère que madame et sa demoiselle, répondit le comte O***, appréciant comme elles le font les beautés de l'Italie, ne manqueront pas d'y revenir et de

penser à leurs amis de Florence surtout. — Vous êtes trop bon, répondis-je à ce dernier, de donner le saint nom d'amis aux excellents cœurs qui ont eu l'amabilité de nous faire un accueil si sympathique et si obligeant dans votre beau pays. J'en conserverai toujours la reconnaissance la plus vive et le plus doux souvenir. J'emporte de l'Italie un cœur tout italien, c'est vous dire non-seulement que je partage et les douleurs et les espérances de ce bon peuple, que j'apprends chaque jour à aimer de plus en plus, mais encore que j'ai le ferme propos de revenir près de lui pour mieux me pénétrer de ses vertus et de ses malheurs ! »

Il est inutile de mentionner ici les belles paroles dont un poëte, et un poëte italien, se servit pour applaudir à un tel sentiment de la part d'une personne étrangère.

« Mais c'est très-peu pour moi, ajouta la marquise, que ce ferme propos de revenir en Italie ; et, tout en admirant vos beaux sentiments pour cette terre, je tiens à ce que vous donniez la préférence à ma bonne Florence, parce que ce sera de la sorte seulement que j'aurai le plaisir de pouvoir me dire : « Elles sont là près de moi. »

Ces paroles affectueuses, prononcées avec un accent de simple vérité qui me toucha, n'étaient pourtant que l'expression renouvelée d'un désir témoigné plus d'une fois par toutes les personnes qui nous fréquentent ici, et parmi lesquelles cette dame se fait remarquer, en m'attachant à elle et par son âge et par la prédilection qu'elle montre pour mon enfant quand elle parle des autres jeunes personnes.

Obéissant à mon penchant pour la patrie du Dante, j'ai promis facilement de revenir ici aussitôt que j'aurai visité les autres villes de l'Italie, et disposé mes affaires à Paris afin de me fixer pendant quelque temps à Florence. Aussi

ai-je remis à mon retour dans cette intéressante ville l'excursion de la Vallombrosa, que la marquise m'avait invitée de faire avec elle maintenant. Je préfère, cette fois, connaître Sienne, et quelques autres villes de la Toscane.

SIENNE

— 18 JUILLET —

Sous la salutaire influence des nouvelles lettres que je reçus avant-hier de notre chère famille, nous prîmes hier à 7 heures le chemin de fer de Pise jusqu'à Empoli, où, en changeant de waggon, nous entrâmes dans la vallée de l'Elsa, puis dans celle de la Staggia, et nous visitâmes la maison de Boccace, au village de Certaldo, la ville de Saint-Gimignano, avec ses restes curieux du moyen âge, ses monuments d'art, sa curieuse église toute peinte à fresque par Berna et Benozzo Gozzoli, à Casciano, la villa où Macchiavel composa son fameux ouvrage du *Prince;* et enfin Sienne.

En sortant de Florence, nous revîmes avec plaisir la charmante vallée de l'Arno, semée, aussi de ce côté, de ses villas pittoresques se continuant jusqu'à Empoli, puis la vallée de l'Elsa et celle de la Staggia, sinon belle comme la première, du moins aussi fertile qu'elle, déroulant à nos yeux une série de tableaux riants, un long et poétique panorama de l'un et de l'autre côté de la route, et s'étendant à perte de vue à travers les collines couronnées de verdure et cultivées partout, jusqu'au sommet des montagnes éloignées, ramification des Apennins, qui se perdent dans l'horizon.

Nous passâmes en revue Granajolo, de l'autre côté de

l'Elsa, avec son importante école agricole; Castel-Fiorentino, perché sur le sommet d'une montagne; la vieille Certaldo, aussi sur une hauteur, ayant à ses pieds le nouveau village qui porte le même nom. Nous y visitâmes la maison où Boccace avait demeuré et où il fut inhumé, ainsi que la pierre qui couvrit, dit-on, son tombeau; nous allâmes voir en outre l'église de Saint-Jacques, où avait été érigé, en 1503, un monument à ce poëte, dont les restes conservés longtemps disparurent entièrement depuis.

Non loin de là se trouve Gimignano, dont les douze tours anciennes et ruinées ressemblent à des colonnes vues de loin.

Gimignano, entourée d'une enceinte fortifiée, fut autrefois constamment en guerre avec Volterre et Sienne; mais aujourd'hui, réconciliée avec ses ennemies sous le même gouvernement, elle se repose avec elles de ces luttes intestines qui les déchirèrent tour à tour. Elle déploie dans un grand calme, comme les autres villes de la Toscane, ses monuments, ses ruines et ses chefs-d'œuvre aux yeux des étrangers, en attendant que la régénération de l'Italie leur permette de déployer leur activité dans l'œuvre essentielle pour la grandeur à venir de toute cette péninsule opprimée.

Poggibonsi, assise au bas d'une colline couronnée des ruines d'un vieux château présentant l'aspect le plus pittoresque parmi la superbe verdure qui l'entoure, tous ces beaux sites enfin que nous venions de parcourir, disposèrent mieux notre âme à apprécier l'artistique Sienne, que nous découvrions peu après avoir passé un tunnel d'un mille d'étendue. Après avoir admiré les beautés naturelles de la route, l'esprit du voyageur se recueille quelques minutes dans cette profonde obscurité pour se livrer entièrement à une juste admiration devant les beautés de l'art que Sienne renferme.

A peine descendues dans la gare, nous nous fîmes conduire à l'hôtel de l'*Aquila-Nera* que je choisis pour être en face du palais Tolomei, dont la vue nous rappelle un des plus beaux chants du Dante, où il parle si mystérieusement de la malheureuse Pise. Puis nous nous rendîmes d'abord au Dôme (cathédrale), une des merveilles de la Toscane, qui nous fit oublier pour quelques instants les grandeurs artistiques de Brunelleschi, de Giotto et de Buschetto. Quelle puissance d'architecture et de sculpture ! quelle richesse de marbre, de mosaïques, de lapis-lazuli ! Située sur une des hauteurs de la ville, entre le palais du grand-duc et celui de l'archevêque, la façade actuelle de cette cathédrale, attribuée à Jean de Pise, et couverte de remarquables sculptures, parmi lesquelles ressortent les prophètes et les anges de Jac. della Luercia, éblouit au premier abord. Divers animaux héraldiques symboliques des villes avec lesquelles Sienne fut alliée : « la louve, c'est Sienne ; la cigogne, Pérouse ; l'oie, Orvietto ; l'éléphant, Rome ; le dragon, Pistoie ; le lièvre, Pise ; le rhinocéros, Viterbe ; le cheval, Arezzo ; le vautour, Volterra ; le lynx, Lucques ; le bouc, Grossette. » Mais c'est l'intérieur qui attira le plus notre admiration par les beautés de ses piliers artistiquement ouvragés, de ses voûtes azurées et étoilées d'or, de son maître-autel, de son tabernacle en bronze, de la chapelle *del Voto*, enrichie de marbre, de lapis-lazuli et de précieuses mosaïques, de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, contenant des sculptures des artistes de Sienne, et la statue du saint, par Donatello, de la chaire, magnifique ouvrage de Nicolas de Pise, et d'Arnolfo ; de tous ces tableaux enfin et de ces objets variés d'art renfermés dans le dôme de Sienne. Une chose principalement y ressort sur toutes ces beautés, une chose que Sienne possède à un degré de perfection si remarquable ; c'est le pavé de sa cathédrale. Il est en marbres de diverses

couleurs, et représente plusieurs scènes de l'Écriture Sainte et d'autres travaillées avec un art admirable. Ces dessins et cette peinture sans rivaux dans leur genre sont recouverts d'une planche mobile qui ne se lève qu'à certaines fêtes de l'année. Sachant qu'on enlève quelques parties de ce plancher pour les montrer aux étrangers, je me suis adressée à un gardien de l'église, qui découvrit à nos yeux divers endroits de ce pavé magnifique, en finissant par l'Ève incomparable, le Sacrifice d'Abraham, et Moïse sur le mont Sinaï, ouvrage de Beccafumi. Dans une galerie attenante à l'église et qu'on nomme *Libreria*, bibliothèque fondée par le cardinal Piccolomini (depuis Pie III), on nous fit voir les peintures empruntées à l'histoire de Pie II, son grand-oncle, et au couronnement de Pie III, exécutées, nous dit le custode, d'après les dessins de Raphaël âgé à peine de vingt ans, par Pinturicchio, qui en avait plus de quarante. Les deux célèbres artistes y sont représentés l'un près de l'autre.

Après que nous eûmes admiré le tombeau de Mascagni et le groupe antique des trois grâces qui se trouve dans cette *libreria*, on nous montra aussi des antiphonaires ornés de miniatures de différents peintres.

En retournant dans l'église, nous remarquâmes encore les trophées de la terrible bataille de *Monte-Aperto* sur l'Arbia, contre les Guelfes de Florence, et les statues du tombeau de Bandino Bandini par Michel-Ange, quand il était encore jeune. Les colonnades qui divisent les nefs sont, comme l'extérieur et l'intérieur du temple, en marbres blanc et noir, ce qui lui donne un aspect à la fois grave et majestueux. On attribue en général le mélange de ces deux couleurs, dans les dômes de cette partie de l'Italie, à l'intention d'engager les factions nommées les Noirs et les Blancs à se réconcilier ; mais il est certain que, bien avant

l'existence de ces deux factions politiques, on voyait en Italie des monuments en marbres blanc et noir.

On disait la grand'messe ce matin, lorsque nous retournâmes au Dôme. Les sons harmonieux de l'orgue, cet instrument si religieusement poétique, réveillèrent dans mon âme une douce mélancolie ; et, la mort et la vie se confondant dans ma pensée, je te mêlai dans ma prière, ô ma mère, avec mon fils bien-aimé et ceux qui continuent comme moi le pèlerinage de cette vie d'ici-bas, en attendant le jour où nous te rejoindrons dans le sein de Dieu !

J'étais là tout absorbée dans ces idées religieuses lorsqu'une voix enfantine et sonore, appelant doucement : « Maman, » et un frôlement de robe près de moi, me firent tourner la tête. C'était une petite fille et une dame qui s'agenouillaient à mes côtés. La vue de ces deux créatures étrangères fut pour moi comme un miroir magique où se reflèta un des tableaux vivants qui me charmaient le plus autrefois et qui reste vivement empreint dans mon âme. Cette petite fille de Sienne priait dans un temple de sa patrie, comme toi, ma Nini bien-aimée, ange d'amour et d'innocence, tu priais naguère à l'église du couvent de Sainte-Thérèse, à côté de ta chère *mamita*, ainsi que tu nommais celle qui te conduisait, dans les rayonnantes matinées de notre zone, respirer l'air pur et embaumé de cette poétique montagne de Rio-Janeiro. L'enfant que j'ai vu ce matin avait ta vivacité et ton âge d'alors ; ses petites mains jointes, elle répétait la prière que lui avait indiquée sa mère, comme toi tu répétais celle qu'à ta bonne mère et à moi avait transmise le cœur pieux qui nous avait élevées dans le sanctuaire de la famille, en nous apprenant chaque jour par son exemple à glorifier Dieu et à aimer l'humanité.

La présence d'une petite fille agenouillée sous les voûtes du dôme de Sienne me représentait à l'esprit tous ces tableaux rétrospectifs, et réveilla dans mon cœur le vif regret de la privation que je me suis imposée de tes douces caresses, ô fille d'une sœur chérie, toi que j'aime comme si tu étais mon enfant.

Pour faire diversion à la tristesse qui s'emparait de mon cœur, nous sommes allées visiter un de ces asiles que la charité publique offre aux malades qui ont le malheur d'en avoir besoin. Sur la place du dôme de Sienne dans le grand hôpital de Santa-Maria della Scala, le triste spectacle des souffrances physiques d'un grand nombre d'hommes et de femmes arracha mes pensées à toutes préoccupations personnelles pour les concentrer sur le sort de ces infortunés qui, ici comme partout, sont obligés de quitter le pauvre toit de leur famille dans l'espérance de se guérir, et qui meurent, en général, au milieu des indifférents, sans qu'une voix amie les vienne consoler dans leurs derniers moments ! En sortant de cet hôpital, nous visitâmes encore l'église de San-Domenico, remarquable par son style gothique et par les belles peintures qu'elle renferme de Guido, de Matteo de Sienne et d'autres, et surtout par le tableau admirable exécuté par Sodoma, représentant l'Extase, ou miracle de sainte Catherine de Sienne.

Dans l'église Fonte-Giusta, le tableau de Bald. Peruzzi nous rappela les sibylles de Raphaël, à Rome. La sublime sibylle de Peruzzi est représentée annonçant la venue du Christ à Auguste.

L'église de Saint-Augustin renferme, parmi plusieurs autres peintures d'artistes célèbres, un beau tableau représentant le Christ en croix, par le fameux Perugin.

Dans l'Académie des beaux-arts nous trouvâmes une riche collection de remarquables tableaux d'anciens maîtres,

tels que Guido, Simonet, fra Bartolommeo, Palma, Basson, Tintoret, Albert Dürer, etc. Après avoir visité l'oratoire de Sainte-Catherine de Sienne, lequel, dit-on, est construit sur l'emplacement occupé jadis par la maison et la boutique de son père, un teinturier de cette ville, nous allâmes voir le palais public et celui de Piccolomini, aujourd'hui palais du Gouvernement, sur la Grande-Place, où l'on voit une magnifique *loggia*. Le premier de ces palais, bâti par les architectes de la république siennoise, renferme plusieurs peintures remarquables de Sodoma et d'autres grands artistes.

Les salles de l'ancien tribunal, du grand conseil et d'autres en offrent en assez grand nombre aux visiteurs pour qu'ils y puissent passer des heures entières. La chapelle de ce palais possède aussi des choses très-intéressantes.

Nous sortions de l'église de Saint-Augustin à côté du collége Tolomei, lorsque nous rencontrâmes une dame habillée de noir, donnant le bras à un vieillard très-distingué. Ils étaient arrêtés devant la façade que ma fille et moi nous regardions en nous communiquant nos remarques. « Ce sont des Françaises, » disait la dame en parlant de nous dans cette belle langue italienne qui semble redoubler de douceur dans la bouche des naturels de Sienne. — « Non, lui répondit le vieillard, ce sont sûrement des Anglaises, ces voyageuses intrépides par excellence. — Et comme ils prononçaient ces paroles tout à côté de nous, et que l'air distingué de ce vieillard me plut autant que la douceur de la jeune femme qui était avec lui, je leur dis en italien : « Pardon, vous vous trompez tous deux : nous ne sommes ni des Françaises ni des Anglaises. » — « Mais excusez mon indiscrétion, » madame, dit aussitôt le vieillard; « en vous entendant parler une langue étrangère, j'étais bien loin de penser que vous fussiez italiennes. » — « C'est trop

flatteur, monsieur, pour ma fille et pour moi, que vous nous preniez maintenant pour des Italiennes : nous ne le sommes que de cœur, et non pas de naissance. » Alors il me demanda avec une déférence et une affabilité exquise de quelle nation nous étions, et si lui et sa fille (qu'il me présenta), naturels de Sienne et y résidant, pouvaient m'être de quelque utilité dans cette ville. Je lui appris d'où nous étions, et je le remerciai de ses offres hospitalières, qui me prouvaient, du reste, que la réputation dont jouissaient à cet égard les Siennois n'était que très-méritée. Sa fille se joignit à lui pour nous témoigner le plaisir, disait-elle, qu'un heureux hasard lui procurait en lui faisant connaître des personnes d'un pays dont elle avait lu les récits les plus beaux et les plus poétiques. Puis elle ajouta avec beaucoup de grâce : « On dit que la curiosité est le partage de nous autres femmes ; mais mon père vient de vous prouver, madame, que les hommes n'en sont pas exempts. Nous allions voir mon fils au collége Tolomei, lorsqu'il vous a aperçues, et sa bonne curiosité nous a procuré le plaisir de vous parler. »

Apprenant que nous étions à Florence depuis presque deux mois, ils me demandèrent si j'y connaissais quelques-uns de leurs amis, parmi lesquels ils nommèrent l'illustre marquis G*** C***, monsignor C*** et la marquise G***. D'après notre liaison avec cette dernière, ils s'étonnèrent que la marquise de G*** ne nous eût pas adressées à eux. Mais je leur répondis que, devant rester deux jours seulement à Sienne, j'avais refusé d'accepter les recommandations que cette amie avait voulu me donner.

« Puisque nous devons nous séparer sans nous être à peine vues, chère dame, dit la jeune femme, venez du moins avec nous voir mon fils tout à côté ; nous vous ferons visiter un établissement qui peut-être vous intéressera. » — « Oh !

oui, tout ce qui concerne l'éducation de la jeunesse m'intéresse vivement, madame, lui répondis-je, et je serai témoin aussi avec intérêt d'un bonheur dont je suis privée, celui d'une mère revoyant son fils! »

Elle comprit ce qu'il y avait de mélancolie dans l'accent de ces derniers mots, me donna le bras, et nous entrâmes au collége. Son fils était un jeune homme de treize à quatorze ans; il vint se jeter dans ses bras avec cette tendresse expansive des cœurs du midi qui me rappela vivement mon fils quand j'allais le voir au collége anglais d'Andarahy, dans les charmants environs de Rio-Janeiro.

C'était aujourd'hui le second spectacle qui m'impressionnait. Je ne sais ce que je vis de tout ce que ces obligeants étrangers me firent visiter; à peine pouvais-je contenir mon émotion. Prétextant une grande fatigue, je pris congé d'eux, et nous nous retirâmes.

Après dîner, nous allâmes nous promener sous les allées de la promenade publique, sur l'emplacement du fort qui y avait été élevé par Charles-Quint, et qui fut détruit. Une forteresse construite par Cosme Ier se trouve tout à côté de cette promenade, qui contient plusieurs statues et de beaux arbres.

Sienne, bâtie sur une colline, est une ville maintenant déchue de son ancienne gloire; mais elle offre encore un grand intérêt, autant par les chefs-d'œuvre qu'elle renferme que par la douceur de son climat et de son peuple accessible et hospitalier, mais qui semble avoir cette extrême vanité dont l'accusait le Dante.

C'est une ville à l'aspect antique, avec de grandioses palais, de riches églises, de belles fontaines, des places remarquables, telles que celle de *Campo di Sienne*, sinon propre comme Florence, du moins aussi bien pavée. Quoique située au centre de la Toscane, elle ne possède aucun

vestige d'antiquités étrusques. C'est le moyen âge qui s'y révèle tout entier avec les souvenirs de son ancienne république et de sa grande époque de l'art, dont on trouve encore partout des traces brillantes. Les monuments du douzième et du treizième siècle lui donnent un caractère tout particulier. Elle a eu un grand nombre d'artistes célèbres et a donné naissance à sainte Catherine. Ce fut elle qui, dit-on, engagea Grégoire XI à quitter Avignon.

On conserve, dans la bibliothèque de l'Université, les lettres de cette sainte écrites par elle-même, selon les uns, et, selon d'autres, seulement dictées par elle, car on prétend qu'elle ne savait pas écrire.

On nous a montré, derrière le Dôme, l'endroit du grand escalier de marbre par où elle passait habituellement, et qui est indiqué par une petite croix incrustée dans le marbre.

PISTOIA

En revenant de Sienne, le 19 courant, nous sommes allées visiter Pistoia avant de rentrer à Florence. Quoique j'aie l'intention de retourner bientôt en Toscane, je n'ai pas voulu la quitter sans jeter du moins un coup d'œil sur cette ancienne ville historique aux rues larges et bien alignées, aujourd'hui morne et solitaire, mais assez intéressante encore par sa richesse en sculptures des treizième et quatorzième siècles.

Quelques-unes de ses églises, et plusieurs de ses palais contiennent de beaux ouvrages d'artistes femmes. Ce fut à Pistoia que Catilina fut battu; une rue portant son nom y rappelle encore ce fameux conspirateur. Il paraît qu'une certaine férocité naturelle qu'on attribue à ses habitants leur avait été communiquée par les soldats de Catilina. Dante

fait allusion à une telle origine dans une imprécation violente contre leur patrie (1). En effet ce fut à Pistoia que se forma dans le parti guelfe cette terrible division en blancs et en noirs, ces deux factions si funestes aux destinées de la république florentine et à la vie du Titan des poëtes.

Parmi les palais de Pistoia, on montre encore celui de la puissante et redoutable famille Cancellière, nom à jamais horrible dans l'histoire de ce peuple par la haine implacable et les actes de barbarie qu'elle pratiqua. Ce fut dans ce palais, dit-on, que le féroce Gualfredo, appartenant à cette famille, fit couper, dans une mangeoire à chevaux, la main à un jeune homme, son parent des Cancellière blancs, qui avait insulté un des noirs, et dont le père l'avait envoyé demander satisfaction au père de l'insulté.

Ce crime donna origine aux deux partis qui ensanglantèrent cette belle contrée au moyen âge, temps de chevalerie barbare dont les atrocités jettent comme un voile lugubre sur les grandes choses qui s'y accomplirent.

Le poëte et légiste Cino a sa tombe dans la cathédrale de Pistoia. Il est représenté en bas-relief dans sa chaire et enseignant le droit. Au milieu d'un auditoire attentif on remarque parmi ses élèves une figure de femme qu'on croit être cette Selvaggia bien-aimée à laquelle il a dédié ses sonnets.

Dans la plus belle église de Pistoia, *Santa-Maria dell' Umilità*, on voit encore la couronne de laurier en argent reçue au capitole par la célèbre Morelli Fernandez, paysanne des environs de cette ville, et qui prit depuis les noms de Corilla Olimpica.

La belle ville de Puccini offre, à un mille de Pistoia, une très-belle promenade.

(1) Inferno, xxv, 10,

ENCORE A FLORENCE

— 22 JUILLET —

Notre premier séjour à Florence est terminé; nous allons partir pour Bologne demain matin. Depuis deux jours nous ne sommes sorties qu'un peu le matin pour revoir encore quelques-unes des choses qui nous intéressent le plus, entre autres, le palais Bargello (1), où se trouve le portrait le plus vrai de Dante, fait par Giotto.

A partir de onze heures, la chaleur est étouffante, et c'est vers le soir qu'on respire librement sur la place du Dôme, remplie, à cette heure-là, de promeneurs qui vont prendre des sorbets aux cafés voisins ou dans la large *via* Calsajuolo.

Les bords de l'Arno nous attiraient de préférence, nous qui aimons la vue de l'eau et qui nous plaisons à y voir se refléter les réverbères qui garnissent les deux rives. Souvent nous allions plus loin, en longeant le *Cacino*, admirer ce ciel splendide de la ville de Dante, et ses astres se mirant dans cette rivière bien plus poétique de son temps, où elle coulait entre des tapis de verdure et des allées naturelles dont les arbres croissaient en liberté avant que la main de l'homme ne les eût abattus pour agrandir et embellir Florence.

La nature perd toujours où l'art triomphe. Aussi l'on prétend qu'à mesure que les peuples avancent dans la civilisation, la poésie s'en va, et que les âmes poétiques restent comme des exilées au milieu des sociétés modernes. Cela peut être, mais je crois que la patrie du poëte n'ayant

(1) Prison de Florence.

jamais été sur la terre, son âme y vécut toujours exilée.

Nous avons été, de 4 heures à 10 heures du soir, toujours entourées des obligeantes personnes de notre connaissance qui, sachant que je pars demain, sont venues encore, tour à tour, me témoigner leurs sentiments sympathiques, et me faire renouveler la promesse de retourner bientôt parmi elles.

La marquise G. est venue, la première, m'exprimer son regret de ce que je n'ai pas voulu accepter le dîner d'adieu qu'elle voulait me donner. Je m'excusai en lui montrant les lettres que j'avais reçues hier de Rome, et auquelles il m'avait fallu répondre, aujourd'hui, en ajoutant à cette raison le besoin que je me sentais de reposer à la maison la veille d'un voyage fatigant par les grandes chaleurs de la saison. Elle me fit promettre qu'à mon retour je la dédommagerais amplement de cette privation, me dit-elle, que je lui avais imposée, avec tout le ménagement que mérite sa bonté pour nous. Mais je me refusai d'accepter son offre de descendre dans son palais en arrivant à Florence. Ma chère enfant se joignit à moi pour lui exprimer toute notre reconnaissance et notre particulière affection pour elle ; la bonne dame nous embrassa les larmes aux yeux et, nous priant de ne pas l'oublier et de lui écrire bientôt, elle nous quitta. Quand elle fut partie, je dis toute émue encore à mon enfant : Voilà comme le monde juge souvent mal ; on croit cette femme avare et indifférente, et elle traite et regrette ainsi deux étrangères.

BOLOGNE

— 26 JUILLLET —

Dès l'aube du 23 courant, la maîtresse de la maison où nous logions à Florence, chargée par moi de quelques dis-

positions pour notre départ, vint elle-même nous annoncer que tout était prêt. La bonne femme me témoigna son regret de nous voir quitter sa ville adoptive. « Vous êtes si aimées ici, mesdames, nous disait-elle, et vous appréciez tant cette bonne Florence, que je crois que vous y retournerez.

Tout semblait m'attacher à cette ville, depuis ses chefs-d'œuvre immortels et sa beauté naturelle, la vie douce et facile qu'elle offre aux étrangers au milieu d'un peuple affable, poli et le plus distingué *de l'Italie*, jusqu'à l'affectueux attachement d'une classe qui a partout la réputation de ne s'attacher qu'à l'argent. En descendant, nous rencontrâmes en face de la porte l'obligeant M. R. qui nous y attendait à cette heure matinale pour nous accompagner jusqu'à la poste et nous faire ses derniers adieux au moment du départ.

Cette délicate attention que je ne pouvais m'attendre de mes connaissances florentines, car je ne leur avais point fait part de l'heure où nous partirions, me surprit autant qu'elle m'émut ! Et, le remerciant du fond du cœur, nous quittâmes Florence, aussi impressionnées que touchées du bon accueil que nous y avions reçu.

Les premiers rayons du soleil commençaient à dorer la coupole de Brunelleschi, le brillant campanile de Giotto, et la gracieuse tourelle d'Arnolfo, lorsque, déjà assez loin, nous nous retournâmes pour les saluer encore une fois. Nous avions pris le coupé de la diligence, d'où nous pouvions voir à l'aise les points de vue plus ou moins intéressants qui se déployaient devant nous quand nous montions ou descendions les Apennins par la route de Porretto.

Au relais de ce village la diligence s'arrêta le temps nécessaire pour que les voyageurs pussent dîner à la hâte dans une auberge assez confortable dans ces hauteurs arides

pour la plupart. Après quinze heures de voyage nous arrivâmes à cette antique Felsina des Étrusques, aujourd'hui Bologne, la seconde capitale des États du pape, sous la surveillance d'une garnison autrichienne depuis la dernière tentative des Bolonais en 1848, pour reconquérir leur liberté.

Il était déjà nuit quand nous entrâmes dans la ville, qui me parut aussitôt d'un aspect sombre par ses portiques et par la présence de ces gardiens armés à qui il semble tout naturel et tout juste, comme aux Français, d'agir en maîtres chez les autres. Et la liberté de la noble Italie, s'enveloppant du long crêpe que lui ont jeté ces deux grandes ambitions politiques, se débat en silence dans sa longue agonie, en attendant, dans cette terre fertile en prodiges, un miracle qui puisse la sauver !

Nous descendîmes au grand hôtel Brun, ou Pension suisse, et, le lendemain, reposées un peu de la fatigue du voyage, nous sortîmes pour aller à la cathédrale et pour voir Bologne, dont l'aspect ne me parut pas plus beau le jour que la nuit. La plupart de ses rues, bordées des deux côtés de portiques assez irréguliers, lui donnent un air presque taciturne. Mais, lorsque le soleil se montra dans toute sa splendeur brûlante, je m'aperçus que les anciens Bolonais avaient eu raison de chercher un abri contre l'excessive chaleur en se promenant à pied dans les rues de leur ville, aussi chaude, me dit-on, en été, que froide en hiver.

Si Bologne me paraît triste par ses portiques et sa garnison autrichienne, ainsi qu'insupportable à cause de la grande chaleur qu'il y fait maintenant, elle ne m'inspire pas pour cela moins d'intérêt comme une des villes où les arts et les lettres brillèrent avec plus d'éclat, et dont le peuple a prouvé par sa lutte héroïque contre la tyrannie de ses oppresseurs, combien la devise : *Libertas*, qu'il avait adoptée,

est en harmonie avec le développement de l'intelligence humaine.

On connaît les trafics qu'ont fait tour à tour de cette illustre ville ses usurpateurs, souvent renouvelés, et les efforts de son peuple pour s'affranchir du joug qu'il déteste.

La trame ourdie entre le pape Eugène IV et le duc de Milan, par suite de laquelle fut assassiné Annibal Bentivoglio, qui avait été mis à la tête de la république ; la bulle publiée par Jules II abandonnant au pillage les biens de ce chef et ceux de tous ses partisans, et vouant leurs personnes à l'esclavage ; l'entrée militaire de ce pape à Bologne, et tant d'autres tristes souvenirs ne se sont pas effacés dans la mémoire de ce peuple. Il attend, sinon résigné, du moins patient comme ses frères d'au delà et en deçà des Apennins.

Ne pouvant pas voir, le jour qui suivit notre arrivée, la fameuse sainte Cécile de Raphaël, je suis allée, en sortant de la cathédrale, remettre une lettre que l'archevêque de T. m'avait donnée à Rome pour que je la remisse moi-même à son ami le chevalier U., quand je passerais à Bologne, où il exerce les fonctions de commandant de la place. J'ai trouvéchez ce digne chevalier l'accueil le plus obligeant et la délicatesse la plus exquise. Jamais des manières si distinguées et tant de douceur et de politesse dans la tenue et dans la conversation, réunies aux avantages d'une noble physionomie révélant une âme héroïque, ne s'étaient offertes à mes yeux sous le costume militaire. Vers trois heures de l'après-midi il se présenta dans notre hôtel, pour commencer, nous dit-il gracieusement, son heureux emploi de notre cicerone dans la vieille Felsina. Sachant les occupations qui absorbent le temps du chevalier U., je fus très-touchée de ce qu'il voulait ainsi nous consacrer quelques heures. Sa voiture nous attendait en bas, et, nous ayant entendu dire que nous avions regretté de n'avoir pu com-

mencer à voir les curiosités de Bologne par la sainte Cécile de Raphaël, il ordonna au cocher de nous conduire à l'Académie des Beaux-Arts, qui, comme l'université tant l'ancienne que la moderne, nous fut ouverte hier même par son intervention.

Je le remerciai de cette double amabilité, et, en entrant dans la Pinacothèque, ou galerie de tableaux, mon enfant et moi nous cherchâmes avec avidité, parmi le grand nombre de tableaux, de l'école bolonaise et de divers autres écoles italiennes contenues dans huit salles de cette célèbre galerie, l'admirable sainte Cécile, un des objets principaux de notre curiosité.

Le divin peintre représenta la sainte tombée en extase en entendant la musique exécutée par des anges. Vasari appelle avec raison ce tableau : *Tavola divina e non dipinta.* La sainte Cécile de Raphaël est peinte sur bois, et entourée de saints. En effet, quand on contemple cette délicieuse peinture d'un style si parfait et puissant, on reste comme saisi d'admiration autant pour la pensée créatrice de l'auteur que pour l'exécution de l'ouvrage. Et je me demande comment celui dont l'âme était si hautement, si divinement inspirée, se laissa entraîner par l'excès d'une passion toute terrestre qui abrégea son existence !

Après cette sublime production de Raphaël, nous passâmes en revue quelques-uns de beaux ouvrages de Francia, le grand peintre bolonais, d'Albano, des Carrache, du Dominiquin, de Guido Reni, de son élève Élisabeth Sirani et d'autres artistes célèbres.

Puis, le chevalier U***, nous fit visiter les deux universités, dont l'ancienne m'intéressa plus particulièrement par les souvenirs qui s'y rattachent. Elle est après celle de Salerne l'université la plus ancienne d'Italie. On voit les noms de tous les étudiants des divers pays qui y ont été lauréats, et les armes

de leurs nations, ainsi que des tombeaux de professeurs, décorés d'armoiries de toutes les nations. Tout y parle encore éloquemment de ces temps glorieux pour Bologne autrefois si renommée, surtout, pour l'étude de droit de cette université. Elle renferme là une grande bibliothèque communale. L'ancienne salle d'anatomie contient plusieurs statues remarquables, représentant divers savants des siècles passés.

Ce fut là que le Bolonais Mondini disséqua le premier cadavre au commencement du quinzième siècle. Ce fut encore dans cette université que le célèbre Galvani, né aussi à Bologne, fit la découverte qui devait avoir une si grande portée pour la connaissance des phénomènes électriques. Parmi le grand nombre d'illustrations remarquables en toutes les sciences et arts, dont la Bologne d'aujourd'hui, dans sa décadence, se glorifie encore à juste titre, il y eut plusieurs femmes, dont un certain nombre occupèrent des chaires de droit, de philosophie, de langues, et même d'anatomie et de chirurgie. La belle Novella remplaçait, au quatorzième siècle, son père dans sa chaire de droit canon, et on lit dans plus d'un récit sur cette savante fille, qu'elle avait une petite courtine au-devant d'elle afin que sa beauté ne pût distraire l'attention de son auditoire. Caëtana Agnesi, et tant d'autres, sont encore citées ici comme de beaux ornements de cette légion de talents bolonais dont la mémoire fera toujours revivre leur patrie. Le dernier des grands talents féminins qui se distingua le plus dans l'université de cette ville, ce fut la célèbre Tambroni qui y occupa la chaire de langue grecque jusqu'en 1798, et qui mourut au commencement du siècle actuel.

La nouvelle université renferme, outre les musées d'antiquités, ceux de minéralogie et de zoologie, une collection d'anatomie comparée, un cabinet de physique, etc. Le cé-

lèbre polyglotte l'abbé Mezzofanti, qui savait quarante-deux langues, et qui mourut en 1849, a été conservateur dans la bibliothèque de l'université. Ce ne fut pas sans émotion que nous visitâmes la salle où le *stabat mater* a été chanté pour la première fois en présence de son auteur le célèbre Rossini, qui se choisit dernièrement Paris pour en faire sa demeure, par dépit, dit-on.

En visitant aujourd'hui la grande basilique inachevée de Saint-Petronio, imposante par son architecture, nous y rencontrâmes son prieur l'abbé D. J*** que le chevalier U*** nous présenta comme son ami, et qui nous fit l'accueil le plus flatteur en nous offrant ses services à Bologne, et en m'exprimant comme le chevalier le regret de ce que je ne voulais rester plus de trois jours à Bologne. « Nous y retournerons plus tard, leur dis-je, mais maintenant nous avons hâte de connaître Venise. » Il nous fit voir ce qu'il y a de plus intéressant dans son église, actuellement en réparation. Parmi plusieurs ouvrages artistiques de divers auteurs, nous y trouvâmes des sculptures remarquables de Niccolo Tribolo, et de la célèbre artiste Properzia de Rossi, qui était à la fois peintre, graveur, sculpteur et musicienne. Le grand amour de l'art n'a pas cependant malheureusement suffi à son cœur, elle languit et mourut d'un autre amour non payé de retour. C'était sous la grande porte de cette basilique que se trouvait la statue de bronze modelée par Michel-Ange, Alfonso Lombardi, et élevée à Jules II, et brisée par le peuple en 1511. Le curé D. J*** nous montra dans une des chapelles le tombeau de la sœur de Napoléon Ier, Élisa, de son mari et de leurs enfants.

Le lendemain matin, l'officieux curé s'empressa avec une extrême obligeance de venir nous chercher pour visiter les églises de Saint-Dominico, Saint-Paolo, et Corpus Domini. La première renferme des œuvres d'arts remarquables de

plusieurs grands artistes, le magnifique tombeau de Saint-Dominique, des sculptures, peintures, bons tableaux de Filippino, Lippo, Jean de Rimini, François et Jacques Francia, et du Guerchin. Le célèbre Guido-Reni et son élève, Élisabeth Sirani, empoisonnée dans toute sa gloire d'artiste à l'âge de vingt-six ans, y furent enterrés. Dans la belle église de Saint-Paolo, parmi les peintures de L. Carrache et de plusieurs autres artistes célèbres, on nous fit remarquer celles de l'infortuné Cavedone. Puis nous allâmes voir l'église Corpus Domini, et la chapelle de la *Santa* qui s'y trouve. Cette chapelle est éblouissante de richesses ; mais je ne saurais rendre le sentiment de répulsion qui s'empara de moi en y trouvant sur un fauteuil dans une espèce d'estrade richement décorée, un hideux squelette noir paré avec un luxe inouï. C'est là, dit-on, le corps de sainte Catherine dite de Bologne, ancienne abbesse dans le couvent attenant à l'église! On voit à côté de la sainte, et sous une glace, son scapulaire et d'autres objets qui lui ont appartenu, ainsi que le violon dont elle jouait. Les Bolonais ont une grande dévotion pour cette sainte qui est là depuis plus de quatre siècles, m'a-t-on dit, opérant de grands miracles ! La sainte Catherine que j'ai vue à Rome couchée dans son cercueil sous le maître-autel de Sainte-Marie sur Minerve, me parut plus convenablement placée pour recevoir la vénération des dévots, car les restes de la sainte femme tout recouverts de cire n'inspirent pas comme celle-ci de la répugnance en étalant au public l'affreux ravage de la chair, contraste singulier de la pureté de l'âme qui anima ce corps.

Dans l'après-dînée le chevalier U*** vint encore nous prendre pour nous faire voir le *Campo-Santo*, et le pittoresque Saint-Michele in Bosco. Avant de sortir de la ville il nous fit conduire à la petite place de la porte de Ravenne, pour voir de tout près les deux curieuses tours penchées, nommées

Asinelli et Garicenda. Puis nous nous adressâmes d'abord à la nécropole toute récente de Bologne peuplée déjà de 174,000 sépultures, plus du double de la population vivante de la ville actuelle ! Dans l'ancienne église de la Certosa, nom que porte ce splendide cimetière, on nous montra, dans une de ses chapelles, deux beaux tableaux, l'un d'Élisabeth Sirani, l'autre de son père. Le *Campo-Santo*, comme on appelle les cimetières en Italie, est une suite de galeries voûtées et en arcades formant une grande place au milieu. Ces galeries contiennent de l'un et de l'autre côté des tombes à simples inscriptions, et un grand nombre de mausolées dont plusieurs assez remarquables. Celui du comte Zambicari est un des plus beaux et des plus riches en sculpture. Nous fûmes arrêtées devant lui pour admirer ce délicat travail, et, selon l'information que m'en donna notre illustre cicerone, j'ai appris que ce Zambicari était de la famille d'un comte du même nom que j'ai connu autrefois à Porto-Allègre, capitale d'une province du Brésil au sud, où il s'était réfugié après avoir échoué en 1831 dans la grande cause qu'il soutenait avec tant d'autres nobles Italiens. La galerie ou salle où sont les tombes des hommes illustres de Bologne avec leurs simples bustes m'intéressa beaucoup. Mais ce qui me toucha profondément, ce fut la pieuse précaution, si digne d'un peuple religieux, qu'on a ici d'attacher au pauvre cadavre destiné à la fosse commune, une plaque de métal où est gravé le nom de l'individu et la date de sa mort, afin que, si quelque personne de sa famille, ou ami du pauvre, acquiert à l'avenir de quoi acheter un morceau de terre pour l'ensevelir à part, il puisse retrouver ses restes.

Le soleil baissait tout à fait à l'occident, et une agréable brise commençait à chasser la chaleur étouffante de la journée, lorsque nous descendîmes à *Saint-Michel en Bosco*, ancien couvent, devenu caserne et puis une des résidences

du légat de Bologne. Située sur une belle colline, cette résidence offre de charmants points de vue sur la ville et ses environs semés d'habitations pittoresques. Les belles fresques des Carrache, et de leur école, ainsi que toutes les autres productions d'arts qui ornaient le cloître de l'ancien couvent, sont entièrement ruinés. On nous en fit voir çà et là à peine quelque reste.

Le Chevalier U*** nous fit voir la chapelle privée du Légat et la demeure habitée autrefois par son ami, l'archevêque de T. dont nous nous entretenions en parcourant ces lieux.

Une des plus splendides soirées d'Italie s'annonçait sous la coupole céleste de Bologne, lorsque nous retournâmes à la ville laissant derrière nous le monte della Guardia, dominé par l'église de la Madona de Saint-Luca, et le long portique de six cent quarante arcades, qui y mène de la porte de Saragosse, tout en sortant de la ville. Avant de nous reconduire à notre hôtel, l'obligeant chevalier U. nous fit voir l'extérieur de quelques-uns des beaux palais de Bologne, et, ordonnant au cocher de s'arrêter en face d'un beau café, il fit porter à la voiture des sorbets, comme on fait à Florence.

28 Juillet.

Il était 8 heures du matin quand nous quittâmes Bologne. Le chevalier U*** vint nous trouver à 7 heures à notre hôtel, et nous accompagna avec bonté jusqu'à la diligence. Le curé D. G*** vint nous rejoindre, au moment du départ, pour nous faire ses derniers adieux. De telles marques d'attention et d'estime de la part de personnes qui nous connaissaient à peine me touchèrent sincèrement. Et mon passage à Bologne ajouta encore une page éloquente au livre de reconnaisance affectueuse qu'Italie écrit dans mon âme.

FERRARE.

La route que nous avons faite de Bologne à Ferrare est une plaine immense bordée d'arbres et de vignes grimpantes, très-fertile, mais dénuée d'intérêt. Voulant abréger le voyage en diligence, qui m'est très-antipathique, surtout dans cette saison de chaleur, j'ai laissé l'ancienne route qui passe à *Cento*, petite ville où naquit le Guerchin, et dont la maison, dit-on, contient plusieurs de ses peintures, ainsi que les églises, et la pinacothèque de la commune. Mais où est le coin de cette artistique Italie qui ne recèle pas un chef-d'œuvre. Et cela même après tant de bouleversements et de vols qu'elle a subis !

C'est un vaste trésor inépuisable de beautés artistiques et naturelles, qui restera toujours serré dans son grand écrin de souvenirs pour éblouir et intéresser tous ceux qui le contempleront.

A une heure précise de l'après-midi nous descendîmes à Ferrare à l'hôtel de l'Europe.

Ferrare est la première ville d'Italie, dont l'aspect, quoique empreint d'une certaine grandeur, ne m'inspire aucun sentiment agréable. Je sens même un malaise que cet aspect triste et monotone semble augmenter, en me représentant vivement l'illustre poëte prisonnier, qui y aima et souffrit. Après avoir pris un bain, et dîné, nous sortîmes pour visiter tout d'abord la prison du Tasse.

Je t'ai vu, ô Ferrare, l'esprit rempli du Tasse, et, avant de payer mon tribut à Arioste, dont tu fus le berceau, et en restes la gloire, j'ai voulu répandre une larme dans cet antre obscur et humide, où le Génie de Sorente fut neuf ans la victime d'un tyran despote !

Tant d'illustres voyageurs ont parlé de ces quatre pas murs

voûtés et étroits, où tant de muses de diverses nations se sont inspirées, parmi d'autres, celle du brésilien Magalhans; où tant de grands génies, tels que Gœthe, Byron, C. Delavigne et Lamartine, y sont venus s'entretenir avec l'ombre plaintive du sublime chantre de la *Jérusalem délivrée*, que ma pauvre plume n'y pourrait rien ajouter. Mais une larme sincèrement versée n'est jamais de trop pour un grand malheur, et cette larme fut sans doute la première répandue par une femme brésilienne dans la prison du Tasse.

Ferrare, peuplée d'environ 25,000 habitants, population trop minime pour sa vaste enceinte, est presque déserte, on y parle un italien détestable. La plupart de ses rues sont larges, longues ; elle contient des édifices assez remarquables, parmi lesquels ressort le magnifique palais qu'on appelle *palazzo dei diamanti*, à cause des marbres taillés à facette qui le revêtit. C'est actuellement là la Pinacothèque, et l'Académie Ariostea y tient ses séances. On y voit quelques belles peintures de Dosso Dossi, Garofalo, et d'autres artistes ferrarais.

On sait que cette ville, outre la splendeur dont elle jouit du temps de sa cour renommée des ducs de Ferrare, brilla autant par les lettres que par son école de peinture qui compta, après les vieux maîtres ferrarais, les Dossi, et le Garofalo, nommé le Raphaël de Ferrare, Ortolano, Scarcellino, Succi, Bastianino, qu'on dit le Titien de Ferrare, Carlo Bonone, etc. Mais de toute la splendeur que donnèrent les princes d'Est à cette ville, il ne reste que le souvenir. Et le voyageur arrivé à Ferrare, qui parcourt ses rues où croît l'herbe, n'y trouve de véritablement grand et d'un intérêt réel que l'ombre des deux insignes poëtes l'Arioste et le Tasse : l'un y brilla et jouit, pendant toute sa vie, de la faveur des ducs de Ferrare; l'autre n'y parut,

entouré de sa brillante auréole de gloire, que pour souffrir et languir d'un amour malheureux, au fond d'une prison affreuse où sa raison s'altéra. Ceux qui ne peuvent croire que l'infortuné amant de la sœur d'Alphonse, duc de Ferrare, ait pu vivre sept années dans le caveau humide de l'hôpital Sainte-Anne, semblent avoir oublié l'histoire de tant de victimes de la tyrannie, dont l'organisation a résisté à un plus long séjour dans des cachots plus affreux encore que celui du grand poëte. Latude à la Bastille en est un exemple, pour ne point citer tant d'autres !

En sortant de la prison du Tasse, nous avons visité le vaste hôpital de Sainte-Anne, si rempli de son souvenir ! Puis nous sommes allées voir la maison d'Arioste, sur laquelle est l'inscription suivante :

Parva sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parta meo sed tamen ære domus.

Un vieillard et une jeune fille nous y reçurent gracieusement, et nous firent visiter toutes les pièces, en nous arrêtant plus longtemps dans celle où était écrit : — « Ludovico Ariosto in questa camera scrisse, e questa casa da lui abitata *edificò*, etc. » On nous y montra avec vénération un encrier et une plume dont il s'était servi. Je ne sais s'il y a écrit ou non son *Orlando furioso*, cela ne nous préoccupa du tout ; ce qui est incontestable, c'est qu'il y a demeuré et que les murs quels qu'ils soient entre lesquels a vécu un grand génie respirent toujours de la solennité. Dans une grande place, appellée *Piazza Ariostea*, se trouve un monument élevé à la mémoire du grand poëte de Ferrare.

La cathédrale fut la seule église de Ferrare que nous visitâmes ; elle est gothique à l'extérieur, renferme de belles peintures de Garofalo, de Bastianino et d'autres.

En regardant la statue d'Albert d'Est représenté allant

en pèlerinage à Rome chercher le pardon de ses péchés, il me semblait que la taciturne population de Ferrare perdue dans sa ville morte était autant d'autres pénitents en procession derrière ce pieux personnage, mais animée de tout autre sentiment que lui.

Le palais ducal, actuellement palais du légat, cette sombre construction du moyen âge isolée par des fossés remplis d'eau sur lesquels sont jetés les ponts, et toute flanquée de tours, présente au centre de la ville où il est situé un des aspects les plus mélancoliques qui m'aient jamais frappée. Le souvenir de deux femmes aussi belles que méchantes qui y ont brillé, l'une stigmatisée dans la postérité par ses crimes, quoique chantée par Bembo et par Arioste, dont le génie entreprit de la présenter innocente et pure au monde; l'autre coupable par le triste rôle que sa froide coquetterie, dit-on, fit jouer à un grand poëte; ce souvenir, dis-je, plus que tous les autres qui se rattachent à ce noir château, me suivit comme nous franchîmes le pont-levis jeté sur un des fossés qui l'entourent, pour le visiter. Rien de curieux dans l'intérieur de cet édifice. Pour tremper notre esprit dans les seuls souvenirs que nous voulions emporter de Ferrare, nous sommes allées dans le palais des Études voir, entre autres choses, les manuscrits du *Roland furieux;* la *Jérusalem délivrée*, avec des notes écrites par son auteur en prison, et le manuscrit du *Pastor fido* de Guarini, un des poëtes italiens que j'aime le plus, écrit de sa propre main.

Le conservateur de la bibliothèque mit une extrême complaisance à nous faire voir toutes ces précieuses choses, et à nous renseigner sur ce qu'il y avait de plus intéressant à visiter dans cet établissement. Il nous montra lui-même le monument funèbre d'Arioste contenant les cendres du poëte, un fauteuil de bois qui lui appartenait, et son écri-

toire de bronze. Puis il nous accompagna jusqu'à la pièce de la bibliothèque où nous trouvâmes une collection de portraits d'auteurs ferrarais.

Je me sens la plus grande envie de m'éloigner de Ferrare; l'air de sa plaine marécageuse semble alourdir mon esprit qui me fait pressentir je ne sais quel danger. Je pris le coupé de la diligence, et nous allons partir pour Padoue à l'instant même.

PADOUE

Il y a bien des mystères dans la nature de l'homme que toute la science de l'homme n'a su ni ne saura jamais expliquer. Tels sont certains vagues pressentiments qui nous saisissent, certaines antipathies que nous inspirent au premier abord quelques personnes, et même quelques lieux.

Sans être du tout superstitieuse, j'atteste, pour ma part, que plus d'une fois, dans le cours de ma vie, j'ai vu ces pressentiments, sinon ces antipathies, justifiés. Sans parler des rêves, cet autre phénomène non moins important pour ceux qui ont vu souvent en songe représentée une scène que l'avenir leur déroule, et quelquefois emporte à jamais leur bonheur, je consigne ici le pressentiment que j'appelais malaise, éprouvé par moi à Ferrare. Aucune cause nouvelle de tristesse, ni souffrance physique n'existait chez moi, et pourtant je ne trouvais plus le même intérêt que m'inspirent plus ou moins les nouveaux objets qui se déploient à mes yeux. J'avais quitté cette ville avec plaisir, pensant que, m'en éloignant, la désagréable impression qu'elle m'avait offerte, étant disparue, je reprendrais mon bien-être ordinaire.

Vers 7 heures du matin nous franchîmes dans une

vaste barque le Pô assez large et beau dans cet endroit, et nous entrâmes dans le royaume lombard vénézien. Cette rivière sépare dans ce point-là les États du pape de celui-ci; avant de l'avoir franchi et lorsque j'avais présenté mon passe-port à un employé de la douane située sur l'autre rive, il se passa une scène qui m'aurait bien amusée dans une autre situation de mon esprit, qui se trouvait impressionné par une crainte vague de quelque mal qui semblait me menacer.

L'employé de la douane qui avait visité notre bagage et pris notre passe-port pour le faire viser, vint un instant après nous prier très-respectueusement de vouloir venir avec lui près du chef de bureau, qui, ne pouvant pas par indisposition venir lui-même où nous étions, désirait beaucoup nous voir. Nous nous rendîmes aussitôt près de lui, pressée que j'étais de quitter ces lieux.

En entrant dans un petit salon assez confortable, nous y trouvâmes un vieillard à l'air maladif, qui nous reçut avec une grande politesse, et, nous faisant nous asseoir, sembla interroger des yeux et avec étonnement l'employé qui nous y avait conduites. Puis, se retournant vers nous, il dit : « Pardon, mesdames, de vous avoir dérangées, mais êtes-vous sûrement les dames brésiliennes dont je viens de voir le passe-port. — Certes, lui répondis-je, pourquoi ce doute? Nous avons hâte de franchir votre magnifique Pô, dont la plaine ne me semble pas bien saine. — Non je ne doute pas, madame, me dit-il, mais, arrivant à mon âge sans avoir jamais vu des Brésiliens, et en sachant par votre passe-port que deux dames de ce pays-là passaient par ici, je n'ai pas voulu manquer de satisfaire ma curiosité de voir les naturels d'un pays dont j'ai lu les descriptions les plus belles. — Et plus grotesques à l'égard de ses naturels, n'est-ce pas? lui dis-je en l'interrompant avec bonhomie ;

vous vous attendiez à voir deux bonnes sauvages, pittoresquement habillées de plumes, et même sans ce vêtement, comme vos ancêtres les ont trouvées en Amérique, et comme quelques-uns de vos écrivains européens se plaisent encore à dépeindre ce peuple, supérieur sous bien des rapports à ses frères d'outre-mer. — Hélas ! madame, vous avez raison, et je vous dois de m'avoir désabusé d'une grande erreur dans laquelle j'ai vieilli. Je vous remercie infiniment de votre complaisance, et, si jamais vous repassez ici, et que vous ayez besoin des services de quelqu'un, je vous prie de donner la préférence au chef. »

Je le remerciai de son offre obligeante en lui serrant la main qu'il me tendit avec une respectueuse amabilité, et nous nous séparâmes, la vieille Europe étonnée de son ignorance, et la jeune Amérique indulgente envers ses détracteurs. J'ai franchi le Pô sans le plaisir que je ressens ordinairement à la vue d'un beau fleuve.

La diligence arriva à Rovigo, petite ville d'environ 7,000 habitants, et non loin du village d'Arqua, où vécut longtemps et mourut Pétrarque. Il était temps, car depuis une demi-heure je ne pouvais plus souffrir la marche des chevaux, tant ma tête était malade ! Nous descendîmes, ma fille et moi, dans la première auberge qui se présenta ; je demandai un lit, et je m'y jetai pour me reposer un instant, en cachant à ma fille la moitié de mes souffrances pour ne point l'effrayer, là où nous ne connaissions personne. Mais on dirait qu'une influence bienfaisante nous enveloppait partout où nous arrivions, et que c'était parmi une nombreuse famille de frères, et non d'étrangers, que nous voyagions. C'était l'influence de ma sainte mère qui, du haut du ciel, bénit sa fille et sa petite-fille parcourant ainsi des pays inconnus si loin de leur sol natal.

Le même conducteur de la diligence, homme rustique mais au cœur italien, avait eu la complaisance, en me voyant si souffrante de faire aller les chevaux à petit pas, et, d'accord avec les quatre voyageurs qui se trouvaient dans l'intérieur, attendit presque deux heures afin que je me trouvasse un peu mieux pour continuer le voyage.

Ce trait de bonté mérite que je le désigne, car il est extraordinaire dans de telles circonstances, où le règlement des diligences défend aux conducteurs de s'arrêter à la volonté des voyageurs. Je ne dois pas manquer non plus de signaler ici les bons soins que me donna une femme de l'auberge de Rovigo, qui s'empressa avec une sollicitude et la tendre prévoyance d'une sœur de charité non officielle, de me faire respirer l'odeur de certaines herbes qu'elle brûla dans un petit réchaud, et de me tremper le front d'une eau spéciale dont elle me vantait l'efficacité pendant l'opération et dont elle me donna un petit flacon.

Je me sentais mieux, plus peut-être à cause de la touchante impression que produisirent sur mon esprit tous ces soins spontanés dont j'étais l'objet là où je me croyais isolée, qu'à cause des herbes et de l'eau de Rovigo.

Ce conducteur de diligence, ces voyageurs, cette femme d'auberge m'entourant de tant d'attentions et de soins, me semblaient tous inspirés par l'ombre de ma mère, et cela me fit un bien infini, le moral avait opéré puissamment sur le physique. En me levant, je remerciai mon excellente sœur de charité, ainsi que les autres personnes, et, à la grande joie de ma chère enfant, je me trouvais assez bien pour continuer le voyage, et enfin nous arrivâmes à Padoue, où nous descendîmes à l'hôtel *Stella d'Oro*.

Quoique souffrante, j'avais remarqué la route de Padoue suivie par nous; on côtoya tantôt le Pô, jusqu'à une petite ville très-gracieuse, Poliselle, coupée en deux par

un canal qui se jette dans cette rivière, tantôt longeant le canal jusqu'à l'entrée d'une longue et belle allée. La campagne, toujours plane, est couverte d'une riche plantation de riz qu'on y cultive abondamment. Plusieurs jolis villas se présentent à la vue, surtout à l'approche de Venise dont Padoue est la voisine.

Le court voyage de Ferrare à Padoue m'avait plus fatiguée que tous mes autres voyages, même les plus longs, et ce ne fut qu'après avoir passé tout un jour à l'hôtel que j'ai pu sortir le lendemain pour visiter d'abord la brillante église de *Santo-Antonio*, sans doute la merveille de Padoue. Les coupoles de cette église, ainsi que de celle de Sainte-Justine, donnent à ces deux temples l'air de mosquées, lorsqu'on les aperçoit de loin.

Un sentiment filial, plus que la curiosité de voir les magnificences artistiques de cette église, sur la place de laquelle se trouve la statue équestre en bronze du célèbre Condolliere Gattamelata, ouvrage de Donatello, m'y amena. Le nom et la patrie du saint à qui l'on a bâti à Padoue cette église magnifique firent palpiter mon cœur au double souvenir du couple bien-aimé qui me donna le jour.

Saint Antoine de Padoue (qu'on ne doit pas confondre avec le saint Antoine de Coma en Égypte supérieure, et dont on raconte les tentations singulières) naquit à Lisbonne en 1195, enseigna avec une grande réputation dans différentes universités d'Italie, ainsi qu'à Montpellier et à Toulouse, et mourut à l'âge de trente-six ans, ici à Padoue. On l'honore, en Italie, avec autant de dévotion qu'en Portugal et au Brésil.

Il serait trop long d'énumérer les splendides œuvres d'art que cette église renferme. Plusieurs grands artistes de Padoue et de bien d'autres pays d'Italie, l'ont enrichie de statues, de superbes bas-reliefs, de peintures remarqua-

bles et d'autres ouvrages précieux. Parmi les beaux mausolées on y remarque, entre autres, ceux du professeur Trombetta, par Riccio, du général Contarini, et de Lucrèce-Hélène Cornaro Piscopia, jeune personne qui cultiva avec un grand succès les lettres et les langues, et s'y rendit si habile, que l'université de Padoue l'admit au nombre de ses docteurs en lui en donnant le bonnet.

La riche chapelle de Saint-Antoine, à l'autel recouvert de marbre vert antique, est un trésor de sculpture et de somptuosité; quelques-uns des beaux bas-reliefs qui décorent les murs de cette chapelle représentent les miracles attribués au saint.

Quoique ce fût un jour de semaine, nous y trouvâmes plusieurs personnes qui se pressaient derrière l'autel de la chapelle de Saint-Antoine; elles s'agenouillaient les unes après les autres en posant la main sur la plaque de bronze qui recouvre le tombeau du saint, où elles faisaient leur prière avec un grand recueillement.

De l'église de Saint-Antoine nous passâmes à celle de Sainte-Justine, fameuse par son architecture, qui est d'une grande magnificence, ainsi que par sa vaste nef. Nous y admirâmes un beau tableau de Paul Véronèse, représentant le martyre de sainte Justine. Le gardien de l'église nous fit voir dans le coin d'une muraille une espèce de trou assez large pour y contenir une personne, et qu'il indique aux voyageurs comme ayant été la prison de la sainte.

Les huit dômes recouverts en plomb dont cette église est surmontée lui donnent à l'extérieur un aspect tout particulier.

Padoue, une des villes les plus anciennes d'Italie, eut son époque de gloire; les arts comme les sciences y fleurirent avec éclat. Giotto et d'autres maîtres célèbres y laissèrent l'empreinte de leur génie. Son université, une des plus fa-

meuses d'Italie du treizième au dix-septième siècle, comprend cinq facultés : théologie, philosophie, droit, médecine et mathématiques.

Sous le portique de ce palais, entouré d'une colonnade de Sansovino, se trouvent les noms et les armoiries des docteurs de l'université de Padoue et la statue de la belle et érudite Hélène-Cornaro Piscopia, morte à l'âge de trente-huit ans, sachant, outre le français, l'espagnol, le latin, le grec, l'arabe, l'hébreu, la théologie, les mathématiques, et l'astronomie. Poëte et musicienne, cette illustre savante, qui n'avait point voulu se marier, charmait ses moments de loisir par l'harmonie de ces deux arts divins.

On a annexé à cette université un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, où l'on voit le portrait de Pétrarque, un observatoire, un cabinet de physique où l'on conserve une vertèbre de Galilée, qui fut aussi professeur à Padoue. Dans le jardin botanique on nous a montré un palmier planté, dit-on, par Gœthe. Après avoir parcouru la ville, dont une partie me parut fort sombre à cause des bas portiques qui bordent ses rues étroites, nous descendîmes à l'ancien palais qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *il Salone* à cause de son immense salle, qu'on prétend être la plus grande de l'Europe. Une méridienne est tracée dans cette vaste salle, située parallèlement à l'équateur. De beaux escaliers conduisent aux galeries, où sont plusieurs peintures murales allégoriques.

Deux monuments attirent ici mon attention, l'un de Tite-Live, né à Padoue, et dont on prétend avoir trouvé le squelette non loin du monastère de Sainte-Justine ; l'autre élevé par la ville de Padoue, en 1661, à la femme du marquis des Obizzi, Lucrezia Dondi, assassinée dans sa propre chambre, sept ans avant, par un amant, ou plutôt un scélérat qui n'avait pu parvenir à la séduire. Ne calculant pas, comme

l'ancienne Romaine, sur les suites d'une calomnie quelconque qui pourrait la noircir après sa mort, cette digne Lucrèce moderne préféra être tuée par le misérable qui attentait à son honneur, plutôt que de céder à ses désirs. Résolution héroïque de la véritable pudeur chez une femme en pareilles circonstances, qui ne sera jamais assez louée.

Padoue, qui compte environ 45,000 habitants, est située sur une plaine fertile baignée par le Bacchiglione ; communiquant avec les lagunes de Venise par la Brenta et son canal, sept portes donnent entrée à la ville, dont la fondation est attribuée par le grand historien Tite-Live à Anténor, après la guerre de Troie.

Parmi ses places on remarque celle *dei Signori*, où est l'ancien palais des Carrara, seigneurs de Padoue, avec un beau portique, et le Prato della Valle, la plus grande place de cette ville. Une très-belle promenade se trouve au milieu de cette place entourée d'eau et plantée d'arbres, et ornée de soixante-quatorze statues de Padouans et d'autres Italiens célèbres.

En retournant à l'hôtel, nous descendîmes dans le magnifique café Petrocchi, tout construit en marbre, et une des curiosités de cette ville.

Il y a encore à Padoue plusieurs palais renfermant d'intéressantes œuvres d'arts à visiter ; mais j'en ai vu assez pour satisfaire ma curiosité à l'endroit de cette ville, et Venise est là qui nous attend avec les lettres de notre chère famille. Nous nous empressons de quitter Padoue et la grande ombre de notre poëte favori, qui y vécut quelque temps chez son ami Giotto.

VENISE

Oh Venice ! Venice ! when thy marble walls
Are level with the water, there shall be
A cry of nations o'er thy sunken halls,
A loud lament along the sweeping sea !
If I, a northern wanderer, weep for thee,
What should thy sons do ? — any thing but weep :
And yet they only murmur in their sleep.

BYRON.

Venise ! une sorte de rêverie s'empare de mon esprit en traçant ces trois syllabes si sonores, si pleines d'harmonie.

Tout ici se présente à mes regards sous un aspect nouveau, singulier, bizarre. Ville, peuple, habitudes, monuments, nature et art produisent sur moi une impression qui n'a rien de commun avec celles que j'ai reçues dans les autres villes d'Italie.

C'est que Venise reste en vérité une ville à part entre toutes les villes du monde, et que ce que l'on y éprouve est mêlé d'un je ne sais quoi de fantastique qu'il me serait impossible de bien rendre.

Après les saisissantes et admirables pages que le puissant génie de lord Byron a consacrées à cette belle reine de l'Adriatique déchue de sa gloire passée, on ne devrait jamais oser rien dire sur elle, car tout reste au-dessous de la description vive, animée, enthousiaste et sublime sortie de

cette plume de flamme et dont les beautés poétiques n'ont point de rivales de nos jours.

Mais, ainsi que les faibles étincelles passent, quoique inaperçues, à travers la pleine clarté du soleil, et que les modestes ruisseaux coulent à côté des grands fleuves, de même j'irai, moi, ramassant çà et là les quelques fleurs fanées de mon pauvre esprit, pour en faire une humble guirlande qui portera cependant à ma chère patrie un souvenir de mon séjour chez le bon peuple italien.

Si jamais une réunion d'habitations d'hommes pouvait être comparée à une apparition magique, c'est ainsi que je chercherais à faire comprendre l'effet que Venise a produit sur mon esprit la première fois que je pénétrai, assise dans la classique gondole, à travers ses rues aquatiques, dans le grand canal bordé de l'une et de l'autre rive de superbes palais rappelant presque tous une histoire intéressante ou un drame ténébreux.

En contemplant cette bizarre ville qui nage sur les eaux de ses lagunes avec tous ses mystères et le souvenir de ses fameux exploits et de ses scènes nocturnes, je me crois par moment comme dans un rêve où l'on ne peut bien saisir les objets qui nous charment, et qui nous fuient souvent pour faire place à ceux qui nous serrent le cœur.

Le souvenir de la patriotique ville où naquirent mes chers enfants, et que l'on nommait autrefois — la Venise du Brésil — vient encore contribuer à ma rêverie dans cette cité que tant de beaux génies ont chantée, et qui a fourni de si nombreuses pages aux historiens et aux romanciers.

N'ayant donc rien à ajouter aux descriptions déjà trop répétées de cette fée endormie dans le souvenir de ses prodiges d'autrefois, je signalerai à peine un objet, un chef-d'œuvre quelconque, qui se présenteront à mes regards dans

une ville dont l'ensemble attire et absorbe trop mon admiration pour que je puisse m'arrêter à ses détails.

La florissante fille des anciens Vénètes, si fameuse par son commerce, sa bravoure et ses lois, qui faisait respecter son drapeau parmi toutes les nations de l'Europe, qui résista victorieusement à l'Asie et à l'Europe réunies pour écraser sa république; le théâtre sanglant du despotisme des Dix, ce gouffre de l'orgueil des patriciens et des malheurs dont ils avaient voulu opprimer le peuple et où ils tombèrent eux-mêmes par la suite; cette brave conquérante d'Alexandrie, de Constantinople et de tant d'autres villes, cette merveille de l'art et de la nature, surmontée du formidable lion de Saint-Marc, cet écrin précieux de nobles cœurs vénitiens, tout cela, dis-je, n'est plus qu'une vision du passé se montrant maintenant tout éplorée sous le joug despotique de l'Autriche, qui voit en elle encore le plus beau fleuron de sa couronne!

Déplorable catalepsie qui retient ainsi partout le peuple italien sur son lit resplendissant de tout ce que la nature et l'art renferment de beau et de grand!

En quarante-deux minutes nous franchîmes par le chemin de fer l'espace qui sépare Venise de Padoue en traversant une plaine fertile coupée de canaux, et puis le pont monumental de 3,603 mètres de long, construction remarquable de nos jours, qui enjambe la lagune et réunit Venise à la terre ferme.

Un homme âgé et à l'air très-respectable, qui était entré avec nous dans le même wagon en quittant la gare de Padoue, remarqua avec plaisir, me dit-il après, l'enthousiasme avec lequel je parlais à mon enfant en regardant cette lagune

sur laquelle s'élançait le convoi. Il nous prit, je ne sais pourquoi, plutôt pour des Grecques que pour des personnes appartenant à toute autre nation dont la langue lui était étrangère, et il me demanda avec assez de politesse si c'était la première fois que nous venions en Italie, et combien de temps nous avions mis pour venir d'Athènes à Venise.

— Nous sommes d'un pays bien plus éloigné que la Grèce, monsieur, lui répondis-je; notre patrie est dans une des régions du nouveau monde où les arbres ne se dépouillent jamais de leur beau feuillage, et où quelques esprits éclairés, goûtant les exquises beautés des anciens Grecs, rêvent une gloire plus adaptée à ses futures destinées, gloire qui devra éclore du développement du progrès sur le riche sol de la jeune Amérique. »

Aussitôt que cet homme respectable, M. G***, apprit que nous étions Brésiliennes, il montra tant de surprise et tant de satisfaction de faire notre connaissance, que je fus portée à croire que, comme le chef des employés de la rive du Pô, il s'était toujours figuré que les Brésiliens étaient d'une tout autre espèce que la nôtre ! Du reste, la civilisation actuelle du Brésil, je le répète, est encore très-peu connue dans une grande partie de l'Europe, où les écrits de quelques soi-disant critiques des mœurs et des habitudes de ce vaste empire ne font guère qu'entretenir les Européens dans une complète ignorance sur ses progrès, et l'on ne doit pas s'étonner de la surprise que nous produisons sur ceux qui ne connaissaient encore le Brésil que par ces écrits ou par les gravures représentant les castes aborigènes. Combien de fois, lors de mon premier séjour à Paris, parmi ce peuple qui se croit supérieur à tous les peuples de la terre et qui, en vérité, sait tout, moins ce qu'il lui conviendrait plus de savoir, afin de mettre mieux à profit sa grande intelligence et ses progrès incontestables dans toutes les

sciences et dans tous les arts; combien de fois, dis-je, ai-je eu l'occasion d'être témoin de cette ignorance qui choquait quelques-uns de mes compatriotes et qui m'amusait beaucoup, au contraire ! Dans les classes lettrées elles-mêmes de cette vieille Europe, on commet souvent des erreurs grossières quand on parle des peuples d'au delà de l'Atlantique. On peut ajouter même, sans craindre de manquer à la vérité, qu'en général, on tombe aussi quelquefois dans ces erreurs quand on parle des différentes nations voisines.

Si cette ignorance était un malheur, je pourrais dire, comme le proverbe français : « A quelque chose malheur est bon, » car elle nous a procuré plus d'une fois, soit chez le peuple du Nord, soit en Italie, un accueil assez gracieux, et, à part toute vanité, nous sommes bien souvent heureuses de pouvoir donner aux personnes qui nous y connaissent une opinion plus digne de notre Brésil que la plupart des écrits qu'on a publiés sur lui en Europe.

En arrivant à la gare de Venise, M. G*** offrit de nous accompagner à l'hôtel de la Grande-Bretagne, où j'avais voulu descendre avant de trouver une maison meublée. Toutes les chambres de cet hôtel étant occupées dans la saison actuelle des bains, le respectable M. G*** me pria de lui laisser ordonner au gondolier que nous avions pris, aussitôt descendus du convoi, de nous conduire près de la place Saint-Marc, où il m'indiquerait un appartement convenable.

Sachant qu'il connaissait bien Venise, où il a une partie de sa famille, je lui confiai volontiers le choix d'une habitation. Après quelques détours dans les rues aquatiques de cette singulière ville, la gondole s'arrêta devant un escalier de pierre qui conduisait à une maison indiquée par notre excellent guide comme celle dont il m'avait parlé.

Nous montâmes ensemble au premier étage, où une brave femme nous ouvrit le salon et nous y reçut avec certains

égards qui ne me parurent point ceux d'une simple hôtesse. Mais tout ce que je voyais dans cette ville me paraissait si bizarre, que je ne m'étonnai aucunement de la différence que je trouvais entre les manières de cette femme et celles des maîtresses des autres maisons meublées où j'avais jusqu'alors résidé. M. G***, qui avait fait déjà monter mon bagage, ne me laissa pas le temps de réfléchir sur cette différence. En ouvrant aussitôt deux grandes chambres donnant sur le salon, il nous dit avec une bonhommie charmante : « Ces chambres sont à vous, mesdames; disposez-en pendant tout le temps qu'il vous plaira de rester à Venise; je regrette de n'avoir rien de mieux à offrir aux deux dignes Américaines que j'ai le bonheur de recevoir chez moi. »

Je compris alors seulement la ruse dont cette belle âme s'était servie pour me forcer à accepter l'obligeante hospitalité qu'il voulait m'offrir chez lui, hospitalité toute spontanée et cordialement offerte à des voyageurs qui passent, comme je ne l'avais pas encore vue exercée hors du Brésil.

Ce trait de bonté, cette généreuse offre faite avec une délicatesse et une sincérité dont je sentais le prix, me touchèrent autant qu'ils me surprirent. Je l'en remerciai en lui déclarant cependant qu'il m'était impossible de l'accepter. Il fut si affligé de mon refus et me pria avec tant d'instance de le révoquer, en me disant qu'il n'habitait pas cette maison et que nous serions en toute liberté avec la seule femme qui la garde, que je ne pus moins faire que de lui dire que j'y resterais jusqu'à ce que j'aie trouvé une habitation plus rapprochée encore de la place Saint-Marc, comme je le désirais. Cet excellent homme, contrarié de ce que ma délicatesse ne me permit point d'habiter sa maison de Venise, voulut du moins être mon cicerone dans cette ville durant le peu de jours qu'il restait ici, car il habite près de Padoue avec un de ses fils, marié. Ce fut donc à lui que je dus mes premières

impressions à Venise, où il me fit connaître, outre les choses qu'un étranger a toujours besoin d'apprendre en arrivant dans une nouvelle ville, tout ce qu'elle possède de plus exquis et de plus précieux parmi ses chefs-d'œuvre.

Il me présenta un de ses fils établi ici, ainsi que la belle-mère d'un autre, madame D***, femme très-aimable avec laquelle nous avons beaucoup sympathisé, et M. S***, élevé dans sa famille et qu'il nous recommanda comme une personne très-digne et capable de nous conduire dans nos excursions à travers les réseaux de canaux de cette ville.

Pour nous faire voir un des plus ravissants points de vue du grand canal, l'obligeant M. G*** vint nous prendre le lendemain de notre arrivée et nous amena dans un palais appartenant à son beau-frère, M. F***, dont il me dépeignit les grandes qualités et l'affection qui l'attachaient à lui. Nous nous y rendîmes plutôt pour contenter cet excellent cœur, qui tenait si fort à nous obliger, que pour satisfaire notre curiosité de voir sitôt ces belles vues que nous aurions assez de temps de contempler.

Nous allions admirer un point de vue du grand canal, mais, en entrant dans ce palais, j'oubliai et le canal et les magnificences de Venise.

Il me semblait arriver au milieu d'une de ces bonnes et dignes familles de mon cher Brésil, renommées dans le pays pour leur expansion dans le généreux accueil qu'elles font aux étrangers.

Deux dames vinrent à notre rencontre et nous y reçurent avec la plus gracieuse et la plus charmante franchise. Aussitôt un homme d'environ quarante-quatre ans, à la taille élancée, à la physionomie douce et noble, parut parmi ces dames et rehaussa par les paroles d'une politesse aussi délicate que naturelle qu'il m'adressa le charme de cette affectueuse réception.

C'était le maître du palais, le docteur F***, personne d'une intelligence hors de ligne et d'un véritable cœur d'or dont les rares qualités se révèlent dès le premier abord.

Les deux dames étaient l'une sa femme, l'autre une amie de celle-ci.

Ils étaient sans doute prévenus de notre visite par leur beau-frère, et l'accueil qu'ils nous firent me prouva qu'ils étaient de dignes parents de M. G***.

La conversation élevée et affectueuse du docteur F*** et ses manières distinguées, dépourvues de toute sorte d'affectation, lui attirent à juste titre la sympathie de tous ceux qui l'approchent. Il parle des arts avec goût, étant lui-même artiste, et toutes les sciences lui sont familières. Mais ce qui constitue le plus haut mérite de cette âme d'élite, c'est son amour profond pour l'humanité, dont l'amélioration a toujours été le plus beau rêve de sa vie, s'épuisant, comme toutes celles qui se sont vouées à ce grand but, dans un constant labeur et dans les déceptions qui n'affaiblissent pourtant pas cet élan divin communiqué par le Créateur aux âmes plus pénétrées de la grandeur de ses œuvres!

Après nous avoir fait admirer de sa terrasse la vue du grand canal, le docteur F*** nous montra sa galerie de tableaux, son cabinet de physique et son laboratoire.

Puis, sa femme pria ma fille de jouer quelque morceau sur le piano, et, pour nous plaire, elle pria son amie de nous en jouer un de Marino Faliero, en nous disant qu'elle avait elle-même négligé beaucoup la musique après la perte de son dernier enfant.

A ce mot d'enfant, un gros nuage de tristesse passa sur le noble front de son mari, et, malgré l'air jovial qu'il s'efforça de reprendre aussitôt, je compris d'un coup d'œil rapide que cette grande âme avait été éprouvée par une douleur profonde.

Cette découverte fut à mes yeux la consécration du haut mérite d'un homme qui me semble digne à tous les égards du plus grand bonheur dont on puisse jouir ici-bas.

Nous quittâmes cette première fois le palais F***, charmées de ses maîtres, qui, ne se bornant pas à nous y faire l'accueil le plus flatteur, nous offrirent de nous faire bien connaître Venise, et nous prièrent de regarder désormais leur maison comme la nôtre.

C'est ainsi que cette bonne Italie, déployant chaque jour à mes yeux un tableau splendide ou intéressant à étudier, m'offre aussi partout de nouvelles sympathies qui me la rendent de plus en plus chère. Aussitôt que nous quittons une ville où l'on nous avait accueillies avec des égards affectueux, nous trouvons dans celle où nous arrivons de nouvelles marques d'attention délicates, chez ceux dont nous faisons la connaissance.

N'ayant jusqu'à présent trouvé en Italie qu'à me louer de la politesse et des bonnes manières de ses nationaux, je ne puis comprendre ceux qui s'amusent à leur prêter toute sorte de défauts.

Abstraction faite de l'accueil que j'y reçois, je pense que, s'il y a un peuple digne autant par ses grands malheurs politiques que par la douceur de son caractère du respect et de la sympathie des autres peuples, c'est sans contredit le peuple italien.

août.

Suave et cher souvenir d'une cérémonie religieuse, tu es la seule fleur qui embaume mon âme dans un mois qui fut si fatal à ma vie par la triple mort dont il la brisa !

Sur les lagunes de Venise, au milieu de ses magies, le tableau rétrospectif d'une fête splendide qui succéda à cette cérémonie se déploie encore à mon esprit.

Un bel enfant, nouvel objet des plus chères espérances d'un tendre couple, venait d'être inscrit dans la grande famille chrétienne.

La musique, les fleurs, l'amitié, l'amour et le ciel répandaient tous leurs charmes dans ce jour déjà bien loin, qui devait être le dernier de joie et d'ivresse, pour deux âmes prêtes, l'une à s'envoler vers le sein de Dieu, l'autre à s'envelopper à jamais dans le deuil !

De ce couple, de cet enfant, de cette fête et de ce deuil qui lui succéda, je t'envoie dans ce jour-ci le souvenir, à toi, ô mon cher fils !

6 août,

Un fort ouragan, tombant sur cette belle dormeuse qui rêve la liberté au milieu de ses fers, m'empêcha de consacrer cette journée à visiter Malamocco, où fut jadis la capitale des peuplades vénètes, et où se trouve la fameuse digue, d'un travail colossal, que l'on m'a proposé d'aller voir. Mais si le grand spectacle de la mer, mêlé à l'œuvre de l'homme pour la soumettre à ses besoins, ne fut pas déployé aujourd'hui à mes yeux, le spectacle de la pluie, bien plus analogue à mes souvenirs aujourd'hui, me fait éprouver une émotion qui n'est pas sans charme pour mon esprit. Toujours prêt à s'envoler au delà de l'Atlantique, chaque fois que quelque chose m'émeut ou au plus petit rapport avec ce qui m'y charmait, cet esprit me représente en ce moment des fenêtres sur les rives du Janeiro, d'où tant de fois je prenais plaisir à regarder la tempête dérouler, sur le golfe et les montagnes qui l'entourent, le tableau imposant d'une incomparable beauté !

Au lieu de cette immense baie, de cette forêt de mâts s'agitant avec leurs pavillons divers, ces vastes horizons où de gros nuages se levaient comme d'incommensurables

châteaux aériens, et montaient rapidement dans l'espace, se heurtant avec fracas, et tombant en pluie torrentielle; ce sont ici des canaux étroits formant des rues dans la ville, ce sont des gondoles en grand nombre qui passent sous ma fenêtre, poussées avec vélocité par la force du vent et conduites par des gondoliers habiles courbés sur leurs rames. Le peuple court dans les rues aussi larges que des rubans, à travers les nombreux petits ponts qui enjambent les canaux, et une partie va s'abriter sous les belles arcades de la place Saint-Marc (procuraties).

Le vent souffle avec violence, le tonnerre gronde et la pluie tombe par torrents.

Que tu es belle, ô Venise, même sous la tempête déchaînée ainsi sur toi!

Bienfaisante pluie, après des jours d'une chaleur étouffante, et dans le premier jour, *six*, que je passe à Venise, si tu n'as plus pour moi la poésie de mes orages natals, ton aspect ne réveille pas moins dans mon cœur les émotions que j'y éprouvai autrefois.

Malgré les efforts obligeants de l'estimable monsieur G*** pour me décider à accepter sa maison pendant mon séjour à Venise, j'ai pris un logement chez une bonne vieille femme qui fait tout son possible pour nous être agréable.

La famille T***, dont la mère, d'une ressemblance frappante avec une de mes amies de Paris, madame G***, lui attira ma sympathie dès le premier moment que je la vis, me procura cette maison tout en face de la sienne, dont un canal la sépare.

J'avais porté pour cette dame une lettre d'une personne qui avait vécu ici chez elle et qui, sachant que je venais dans

cette ville, me pria d'aller voir cette famille, dont elle me fit, dans le peu de temps que nous nous parlâmes, à Florence, les plus grands éloges.

En effet, les bonnes manières et l'aimable accessibilité de cette dame me préviennent de plus en plus en faveur des femmes vénitiennes dont j'avais souvent entendu vanter la grâce.

Madame T***, mariée à un vénérable octogénaire dont elle semble plutôt la fille que la femme, en a deux enfants, une fille et un fils.

Ce dernier est bibliothécaire de Saint-Marc, et se distingue par son érudition dans les langues anciennes et par son maintien grave et sérieux. La première fois qu'il vint me rendre visite, il me parla de Camoens, et me témoigna le désir de lire avec moi, dans l'original, l'immortel poëme de ce grand génie portugais. Je fus autant satisfaite que surprise de rencontrer dans cette partie de l'Italie un homme lettré qui a le bon goût de vouloir connaître les beautés de la riche langue portugaise. Je lui parlai de plusieurs poëtes actuels du Portugal et du Brésil, tels que Patto, Castilho Mendes Leal, J. de Lemos, Silva, Azevedo, Gonsalves Dias, Porto-Allègre, Magalhans, Souza et plusieurs autres dont il n'avait jamais entendu nommer les ouvrages.

Invitées par ce jeune savant, nous avons assisté, le 8 courant, à une grande séance à l'Académie des beaux-arts pour la distribution des prix, et j'eus le plaisir d'y voir, par l'enthousiasme qu'excita le discours éloquent et patriotique d'un des professeurs, que les nobles sentiments de la jeunesse vénitienne ne sont pas étouffés dans son cœur, malgré le joug atroce sous lequel le tient l'usurpateur de sa patrie.

Quel sera le voyageur doué d'un cœur généreux qui puisse rester indifférent en présence du sort que l'exécrable traité

de *Campo-Formio* fit à cette partie du peuple italien, déjà déchue de sa grande gloire guerrière, commerçante et artistique, mais qui jouissait encore de ses droits nationaux?

Quand je me promène sur cette place splendide de Saint-Marc, où les curieux enfants ailés de la défunte république (des pigeons) descendent encore régulièrement chaque jour, à 2 heures précises, des tours et des arcades pour prendre leur nourriture, et que je contemple la magnifique basilique de Saint-Marc, ses portes et sa façade chargées de mosaïques représentant l'enlèvement du corps de l'apôtre d'Alexandrie; ses chevaux de bronze doré d'une haute antiquité et qui, après avoir été portés dans tant de lieux divers, retournèrent de Paris à Venise; ses colonnes de marbre, de vert antique, de porphyre, de serpentine, au nombre de 500; toute cette profusion de richesses enlevées à l'Orient, tous ces précieux travaux d'artistes grecs, byzantins et italiens, contenus dans ce temple singulier, à l'intérieur très-austère malgré ses dorures; quand je contemple, à côté de cette merveilleuse basilique, cette construction imposante, le palais des Doges, dont on ne peut approcher sans se sentir saisi d'une certaine émotion au souvenir des grands drames, brillants ou ténébreux, qui s'y passèrent, en présence de toutes ces traces d'une extraordinaire puissance, j'ai peine à croire que la Venise actuelle soit encore habitée par cette race vénitienne qui arbora longtemps avec tant de gloire l'étendard de la plus puissante république, après la chute de celle de Rome.

Si l'on juge les Vénitiens d'après leur apparence calme et résignée, se livrant aux charmes de la promenade sous les belles procuraties de la splendide place de Saint-Marc, et aux rives du canal, ou dans les gondoles, cette gracieuse et commode voiture aquatique inventée pour bercer mollement le corps et faire rêver l'âme, ou encore par le goût

exquis avec lequel ils font étaler sur le grand canal leurs éblouissantes sérénades, échantillon féériquement poétique des traditions de leur temps de galanterie, on les croira complétement insoucieux du lendemain, et cherchant à prolonger, sous la clarté du gaz, les illusions du jour.

Mais ne vous y trompez pas, ô vous qui passez à Venise en voyageur distrait pour cueillir les fleurs des plaisirs tout nouveaux qu'elle seule possède dans son type original : sous cette apparence calme et ce laisser-aller, l'esprit qui se réveilla en 1848 avec tant d'énergie et un héroïsme si digne d'un autre résultat, réside encore chez ce qui reste de ces nobles cœurs qui ont succombé en combattant pour l'affranchissement de leur chère Venise. Tout cœur vraiment vénitien est rempli du même sentiment patriotique, et se courbe en rugissant de colère devant l'usurpateur qu'il déteste sans pouvoir lui résister.

Ils attendent . . . . . .

. . . . . .

Notre visite à l'intérieur du palais Ducal, ou des Doges, nous a laissé des impressions profondes et diverses.

Ce grandiose et curieux édifice a été assez souvent décrit pour qu'on juge de l'intérêt que sa vue doit inspirer aux visiteurs étrangers qui l'examinent dans tous ses détails. Son aspect original frappe au premier abord. Ses magnifiques escaliers conduisent à des salles somptueuses, dont une, la salle du grand conseil, est très-vaste, et décorée de peintures précieuses, représentant les fastes de la république vénitienne ; dans son riche plafond, on voit, entre autres peintures, la splendide composition de P. Veronèze : Venise au milieu des nuages, couronnée par la Gloire. En regardant la belle peinture de Tintoret, qui l'y représenta entourée de divinités ayant au-dessous le doge du Ponte avec les sénateurs qui reçoivent les soumissions des villes,

je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : « Pauvre Venise! aujourd'hui c'est à toi le tour de te soumettre !..»

On voit dans la frise, autour de cette salle, le portrait de tous les doges, excepté celui de Marino Faliero, dont la place est occupée par un tableau noir portant l'inscription suivante: *Hic est locus Marini Falethri, decapitati pro criminibus.*

Parmi toutes les salles de ce superbe palais, plus ou moins curieuses soit par les œuvres d'art qu'elles renferment soit par le souvenir que leur vue révèle dans l'esprit du visiteur, le docteur F***, qui nous accompagnait, et avec une obligeance extrême faisait ouvrir toutes les portes des salles et des chambres qui contenaient quelque chose de curieux, pour que nous les vissions toutes, me fit remarquer, dans la salle *della Bussola*, une ouverture à côté de la porte, où était posée autrefois la tête d'un lion de marbre, qui masquait cette ouverture, et dans la gueule duquel on faisait glisser les dénonciations secrètes. C'était là l'antichambre du terrible conseil des Dix.

En voyant l'imposante salle du Collége (où l'on recevait les ambassadeurs) avec ses richesses de décoration et ses admirables peintures de grands maîtres; la salle de l'Anticollége enrichie par de belles peintures de Tintoret et d'autres; celles *dello Scudo,* où l'on suspendait les armoiries du doge régnant; des bas-reliefs; *dei Capi*, les chefs du conseil des Dix; du sénat, et d'autres salles encore; la chapelle du Doge, et enfin la bibliothèque formée d'une partie de celle de Pétrarque et de toute celle du cardinal Bessarion, son fondateur : toute mon admiration pour ces trésors d'art et de sciences, tous les souvenirs historiques que l'intérieur du palais des Doges faisait revivre dans mon esprit, s'évanouirent bientôt à la vue des prisons des Plombs et des cachots qu'on nommait *les Puits.*

Quoique j'aie visité des prisons plus affreuses, je n'ai pu pénétrer dans celles-ci sans un frémissement d'horreur pour les tyrans qui les avaient créées, et une vive pitié pour les malheureux qui y avaient gémi! Le souvenir de Silvio Pellico se présenta avec celui de bien d'autres à mon esprit lorsqu'on me montrait les *Piombi*, ou plutôt la partie qui reste de ces prisons. Je demandai quelle était celle dont Pellico avait fait le récit en y ajoutant les tristes épisodes des souffrances qu'il y avait endurées. On me répondit que sa prison n'existe plus, depuis les nouvelles réparations.

J'avais assez vu tout ce que renferme d'intéressant ce palais encore splendide et aussi bizarre que cette ville elle-même, et, en l'examinant, je m'étais assez figuré les tortures inouïes qu'avaient subies le brave Carmagnola et tant d'autres malheureuses victimes jetées dans ces affreux cachots, et dont les cadavres, transportés à travers un passage aboutissant à une porte basse sur le canal, dans la gondole qui les y recevait, allaient joncher le fond des lagunes!

J'ai quitté donc le palais des Doges l'âme attristée, et cherchant à trouver dans la physionomie de Venise quelques traits sinon de bonheur, du moins de courage et d'espérance, pour y puiser quelque consolation à ces douloureux souvenirs et à son état actuel si affligeant!

Mais elle incline son beau front et regarde mélancoliquement ses chaînes!

UNE GRANDE SÉRÉNADE A VENISE.

C'est un spectacle féerique qu'une grande sérénade sur le grand canal de Venise. Elle n'a plus lieu qu'une fois l'an, et nous avons eu l'heureuse chance d'être ici témoins de cette

poétique représentation du goût vénitien, dans le temps où la Venise glorieuse fit place à la Venise galante.

C'était la nuit du 9 courant août, et; du balcon d'un des palais au bord du grand canal, je contemplais, livrée aux idées que me suggérait la vue de Venise, toute cette pompe d'art et de luxe, ces nombreuses gondoles étincelantes de lumière, glissant lentement sur les eaux du canal au son de la musique, et parmi lesquelles ressortait en splendeur la barque qui portait la troupe de musiciens et d'élégants personnages de cette fête nocturne.

Venise s'amuse même sous le poids de ses chaînes, pensais-je!

Il en est ainsi de toutes les nations, même les plus opprimées. Le peuple est toujours avide de plaisir, quel que soit le tyran qui l'opprime, il saisit toutes les occasions de se désaltérer dans ce torrent qui rappelle les eaux du fabuleux Léthé, où il oublie ses soucis, et quelquefois même sa dignité, en faisant des ovations brillantes à des despotes qui abusent de ses droits.

Mais ce cas ne s'offre point ici, car c'était pour jouir du spectacle ravissant d'une sérénade sur le grand canal, que ces ondes de peuple accouraient gaiement à ses bords.

L'absence de lune faisait mieux ressortir l'illumination à couleurs variées des barques où se donnait cette sérénade; d'autres portaient une foule prodigieuse d'amateurs qui les suivaient aux sons d'une belle musique, dont les échos résonnaient à travers ces deux longues et imposantes files de superbes palais encore debout, là où ils furent témoins jadis d'autres scènes et d'autres sérénades bien différentes de celles que Venise présente aujourd'hui!

LE MAURE DE VENISE

JOUÉ A VENISE MÊME.

Le lendemain du jour de cette fête, madame F*** et son mari vinrent nous chercher et nous amenèrent au théâtre de la Fenice, pour y voir jouer *Othello*.

Quoique nous n'aimions pas beaucoup cette composition du grand poëte anglais, je n'ai pu refuser à ces aimables personnes, qui prennent à cœur de nous obliger en toute chose dans leur patrie, de me rendre à leur gracieuse invitation, laquelle, comme les autres, semble porter le cachet de la plus franche cordialité. Aussi, leurs attrayantes manières nous dédommagèrent-elles des mauvais acteurs de la troupe actuelle de la Fenice, qui, ce soir-là, assassinèrent paisiblement le grand génie de Shakspeare, en vengeant de la sorte la malheureuse Derdemonda d'une misérable passion qu'il a immortalisée.

L'Italie, la terre par excellence du chant, ne garde jamais ses grands chanteurs.

Ces *rossignols* italiens vont successivement partout ailleurs porter dans leurs notes mélodieuses le charme et le plaisir, comme leurs grands ancêtres portaient jadis la gloire du nom romain chez tous les peuples du monde.

Quel singulier contraste ! quelle déplorable dégénération !

J'ai toujours mieux aimé donner qu'accepter un dîner, et c'est pour moi plutôt presque un sacrifice qu'un plaisir que de me rendre à ces sortes d'invitations. Cependant, quand elles semblent partir du fond du cœur et non pas d'une étiquette quelconque, je ne peux faire autrement que de par-

tager la satisfaction qu'on m'exprime et que je crois sincère. Telle a été l'invitation que nous firent la maîtresse et le maître du palais Z..., où j'ai eu cette fois, plus que dans les autres, l'occasion de faire une étude sur les mœurs et les usages domestiques de la famille vénitienne.

La grâce des femmes et la politesse délicate des hommes, leur accessibilité ainsi que la douceur extérieure de celles-là et la conversation sérieuse d'une partie de ceux-ci, répandent un vrai charme sur leur société, malgré l'empreinte sensible du joug étranger qu'elle porte.

Parmi les choses bizarres de cette ville, une m'a frappée singulièrement; ce fut la vue de la gondole mortuaire. Elle est la seule qui, par ses ornements rouges, se distingue de toutes les autres gondoles recouvertes, sans exception, en noir.

Cette après-midi, nous sortions de la poste avec des lettres que j'y avais trouvées pour moi venant de Rome, de Naples, de Florence et de Paris, et nous lisions celle de notre vieille amie de G..., qui nous priait de nous hâter de voir les villes du nord de l'Italie pour retourner près d'elle à Florence, lorsqu'une de ces gondoles, parée de rouge et portant un mort, se croisa avec la nôtre.

Quoique cette étrange voiture funèbre ne présente pas extérieurement le sombre aspect de toutes les voitures funèbres des autres pays, j'ai éprouvé, en la voyant passer si près de nous, une triste impression, comme il m'arrive toujours à la rencontre d'un convoi !

Peu d'instants après, une autre gondole passa tout à côté de la nôtre, et nous fit faire diversion aux pénibles pensées de la mort. C'était la gondole de la duchesse de Berri qui s'y promenait et qui paraît porter encore très-bien son âge avancé. Nous la rencontrons souvent sur le grand canal ;

mais jamais sa présence ne nous suggéra des réflexions comme cette fois où l'aspect d'une gondole funèbre rouge fit place à celui de sa gondole noire.

A Venise, plus que partout ailleurs, nous aimons à sortir de grand matin pour nous promener soit sur la place de Saint-Marc, ce beau et vaste salon en plein air, entouré de remarquables édifices et d'arcades, où sont de beaux cafés remplis d'un monde qui y prend des glaces et écoute des concerts donnés sur la place chaque soir; soit sur le pont du Rialto, regardant des deux côtés ces nombreux palais d'architecture diverse et si diversement occupés aujourd'hui !

Les puissantes familles des doges, les patriciens et les plus anciennes illustrations de Venise y firent place aux employés de la poste et d'autres établissements publics, ainsi qu'aux princes étrangers, aux danseuses, etc.

Quelquefois nous longeons aussi le quai dei Schiavoni, après avoir donné un triste regard au célèbre pont des Soupirs, qui a inspiré parmi tant d'autres les sublimes vers de lord Byron, et nous nous dirigeons jusqu'au jardin public.

C'est le seul point de Venise, après le petit jardin du Palais-Royal, ouvert dernièrement au public par le duc Maximilien, où nous trouvions à respirer au milieu de la végétation, dont la vue nous repose agréablement l'esprit après que nous avons contemplé l'un ou l'autre des prodigieux objets d'art que cette ville renferme.

La vieille basilique de Saint-Marc, trop chargée d'une richesse prodigieuse de marbres rares, de mosaïques, de sculpture, son maître-autel (sous lequel se trouve le corps de saint Marc), ses deux curieux tableaux, l'un servant de couverture à l'autre, et dont un est nommé la *Pala d'Oro*,

riche peinture ornée de pierres précieuses, monument d'art commandé, dit-on, à Constantinople, par un doge de Venise, en 976; le trésor dit de Saint-Marc, contenant encore, après l'enlèvement en 1797 de ses plus riches objets, parmi d'autres curiosités, l'urne de granit oriental où furent trouvés les cendres d'Artaxerxès, l'épée donnée par le pape Paul VIII à un doge, la coupe de la communion apportée de Sainte-Sophie de Constantinople, le sceptre de François Ier, l'empereur, et deux magnifiques candélabres, ouvrage admirable de Benvenuto Cillini. Cette basilique seule, dis-je, où se trouve accumulés une infinité d'ouvrages d'artistes orientaux et vénitiens, suffirait pour absorber l'attention du voyageur dans un long séjour à Venise. Mais, outre cette bizarre basilique, il y a encore partout des grandes œuvres d'art en tout genre, dont la vue récompense en quelque sorte le voyageur de cœur de la douloureuse impression qu'il reçoit en arrivant ici et en contemplant cette belle tête de l'infortunée Italie, ceinte du crêpe dans lequel l'enveloppèrent les canons autrichiens !

L'Académie des beaux-arts, un des premiers établissements publics de Venise, que nous avons visité, est un musée vraiment vénitien, enrichi de remarquables peintures des grands artistes Titien, Paul Véronèse, Tintoret et plusieurs autres. Les grands tableaux de l'Assomption, par Titien, et du Miracle de saint Marc délivrant un esclave du supplice, par Tintoret, sont considérés comme des chefs-d'œuvre.

Le dernier de ces deux tableaux m'intéressa doublement par la pensée qui l'avait inspiré à l'artiste.

Hélas ! me disais-je en le regardant, ce n'est pas des miracles des saints ; c'est de la raison et de la morale plus dignement développées parmi les peuples de la terre, qu'on

doit espérer non pas la délivrance de quelque esclave, mais la liberté générale accordée à toutes ces malheureuses classes, de défendre leurs droits les plus sacrés.

Dans les églises de Venise abondent aussi les œuvres d'art. Nous en avons visité à peine cinq : Saint-Paul et Saint-Jean, sorte de Panthéon vénitien où se trouvent plusieurs beaux mausolées de doges et de grands personnages de la république, ainsi que de précieuses peintures parmi lesquelles ressort une splendide peinture de Titien.

Frari, vaste église contenant encore un grand nombre d'œuvres d'art en peinture, en sculpture, et de remarquables mausolées parmi lesquels ceux de Titien et de Canova.

Santa-Maria della Salute, église somptueuse, à double coupole, offrant une des magnifiques perspectives de Venise, tout à l'entrée du grand canal. Titien, Tintoret, Besciano, Sasso Ferrato, Salviati et d'autres maîtres y ont laissé de beaux ouvrages.

L'église des Jésuites, sans grande importance sous le rapport de l'art, présente la curiosité d'une profusion de marbres de couleur formant les degrés dumaître-autel comme tendus de tapis, et se pliant sur la chaire en forme de rideau.

L'église *S-Giorgio Maggiore*, bel ouvrage de Palladio, renferme de remarquables œuvres d'art, et quelques mausolées.

MURANO

De nos promenades aux îles des environs de Venise, une surtout m'intéressa vivement : ce fut celle que nous fîmes par une matinée douce et poétique, à Murano, pour y visiter les célèbres fabriques de glaces et de cristaux. La pluie

tombée la veille avait rafraîchi le temps, les lagunes étaient calmes, l'atmosphère limpide, et Venise me souriait de ses sourires les plus magiques.

Après avoir examiné tout ce qu'il y a de curieux à voir dans les fabriques et dans l'île de Murano, nous retournâmes à la ville où nous visitâmes la scuola di San-Rocco, confrérie ouverte ce jour-là au public qui y était accouru pour la fête du saint, et qui remplissait encore les salles lorsque nous y entrâmes. C'est un bel édifice, à façade remarquable, avec un magnifique escalier, et contenant, parmi plusieurs ouvrages en sculpture, une profusion de peintures de Tintoret sur divers sujets de l'Écriture sainte, et le crucifiement de Jésus.

Il faisait très-chaud à la confrérie de Saint-Roch à cause de la foule qui s'y pressait ; et, en la quittant, nous sentîmes du plaisir à nous rafraîchir avec les délicieuses *angurias* de Venise que nous avions fait porter dans notre gondole.

C'est la première fois que je vois en Europe une si grande abondance de ce fruit, très-commun dans mon pays, et jamais il ne m'avait paru si bon qu'aujourd'hui.

L'ARSENAL DE VENISE

ET LA PIROGUE DU BRÉSIL.

Malgré mon horreur naturelle pour toutes les inventions que la plus terrible passion du genre humain ait inspirées à l'homme pour détruire son semblable, je ne peux faire autrement que de la surmonter quelquefois pour satisfaire à ma curiosité de voyageur. Pouvant visiter l'arsenal de Venise, je n'ai pas voulu manquer d'emporter un souvenir de plus, et *l'unique dans ce genre*, de cette terre dont l'image se

grave chaque jour dans mon esprit avec tous ses mystères, ses malheurs et son éternelle poésie.

Et puis, il y a tant de charme à se promener mollement bercé par cette noire gondole qui vous raconte tant de choses, vous inspire tant de pensées en regardant Venise!

La mélancolie qui m'accompagne partout si loin de ma chère patrie et les tristes pensées qui m'oppriment semblèrent me fuir un instant pour me permettre de goûter le calme dans une douce rêverie.

J'allai visiter l'enceinte où se préparent des instruments demort, et mon âme se livrait aux beaux rêves de la vie, la vie toujours si fertile en espérances pour ceux qui aiment et sont aimés; si stérile en consolations pour ceux qui ne croient pas, ou qui, croyant, ne comprennent point leur véritable mission sur la terre.

Nous arrivâmes à l'arsenal, séparé de la ville par des canaux et de solides murailles. Deux lions de marbre pentélique, qui furent enlevés en 1687 du port d'Athènes (cette mère des arts si déplorablement dépouillée par toutes les nations de l'Europe!), sont placés devant la porte d'entrée de cet immense et remarquable arsenal. Les chantiers de constructions, bassins, corderie, fonderie de canons, etc., occupent l'étendue de deux milles, dit-on. Parmi les curiosités de l'arsenal d'anciennes armes on nous montra l'armure de Henri IV, dont il fit présent à la république; celle de Gattamelata, et les instruments de torture dont F. de Carrara, tyran de Padoue, se servait pour martyriser ses victimes.

La vue d'un objet de mon pays me fit faire une agréable diversion au sombre souvenir que rappellent ces instruments.

Nous parcourions ces vastes salles en remarquant l'ordre, l'extrême propreté, qui y régnaient, ainsi que l'art avec

lequel les armes étaient rangées, lorsque la vue d'une pirogue ou plutôt d'un canot comme j'en avais tant vu dans mon pays natal, me frappa singulièrement. Étonnée de rencontrer un tel objet parmi les curiosités de l'arsenal de Venise, je m'arrêtai devant lui comme devant une ancienne connaissance qu'on rencontre sans qu'on s'y attende, et j'ai vu que mon émotion était justifiée par un fait véridique. C'était effectivement un ancien canot du Brésil dont sa première impératrice, princesse autrichienne, avait fait présent à Venise, comme curiosité d'un pays qui en possédait un si grand nombre d'autres plus intéressantes et plus dignes de figurer parmi celles qui attirent l'admiration des Européens. Mais dans une ville où la gondole est la seule voiture qu'on y connaisse, un tel objet de curiosité ne me semble pas déplacé.

Quoi qu'il en soit, j'ai éprouvé une vive émotion à l'aspect de cette pirogue qui me rappela mes excursions champêtres au nord de mon cher Brésil, non pas en gondole à travers les rues d'une ville, mais dans un de ces canots perfectionnés comme ils le furent depuis, et sillonnant mes magnifiques rivières natales ombragées d'arbres superbes ou longeant les rives garnies de beaux jardins et de riantes et belles habitations, comme celles de la jolie *Capitaribe*.

Je retournai à Venise, l'âme remplie des poétiques images que ces souvenirs et la magie qu'elle exerce sur moi m'offrirent plus puissamment ce jour-ci, pour faire pâlir le sentiment d'indignation qui s'était emparé de moi, en voyant l'arsenal des Vénitiens occupé par ses ennemis, qui y fabriquent des instruments de mort pour conserver Venise esclave chez elle-même.

Un de ces jours, en retournant du Lido, île très-animée dans cette saison des bains et une des plus agréables pro-

menades des environs de Venise, nous montâmes au Campanile pour voir à vol d'oiseau cette étonnante ville. Les étrangers font bien de ne pas manquer de faire cette ascension, qui du reste n'est pas trop difficile. Du haut de ce campanile, Venise et ses îles environnantes se montrent aux regards comme flottant sur les eaux des ses lagunes. Ses magnifiques monuments, ses palais et ses maisons à deux entrées (l'une sur les canaux, l'autre sur les petites rues aboutissant à elles) semblent sortir tout à fait de l'eau; le grand canal et celui plus large encore de la Giudecca où stationnent les navires, paraissent d'étroits ruisseaux quand on les regarde de cette hauteur, d'où on aperçoit au loin dans l'horizon les montagnes du Tyrol.

En t'enveloppant d'un long et mélancolique regard, ô ville infortunée! je fis du haut de ton Campanille les vœux les plus ardents pour ta résurrection et celle de tes sœurs.

LE GONDOLIER AMATEUR

Je manquerais à un des devoirs les plus saints imposés à l'homme — la reconnaissance — si je ne signalais dans ces pages fugitives ma gratitude et ma sincère estime pour M. S***, qui m'avait été présenté par le vénérable M. G***, et qui a voulu plus d'une fois être notre gondolier.

D'une naïveté rare et d'une complaisance des plus obligeantes, il s'offrait avec une sollicitude et une bonté admirables à conduire tout seul la gondole qu'il se procurait, pour avoir le plaisir, disait-il, de nous faire promener lui-même dans ses lagunes et nous en montrer les grandes beautés.

La simplicité avec laquelle il me faisait cette offre et les instances dont il l'accompagnait pour que je l'acceptasse me forcèrent de m'y rendre, quoique très-peu de fois. Il tenait

beaucoup à nous faire voir les églises et les peintures du Tintoret, pour lequel il a une extrême admiration, que nous ne partageons pas.

17 août.

Le cœur chargé de deuil au souvenir douloureux que ce jour me rappelle plus vivement du grand malheur qui frappa ma famille en me privant d'un père adoré, je sortis ce matin plus tôt que d'ordinaire pour chercher, dans les fatigues d'une longue promenade à pied, à atténuer la force d'une image qui me brise encore le cœur depuis plus de trente ans.

Après avoir parcouru une partie de ce labyrinthe de rues microscopiques, passant souvent des unes aux autres à travers les ponts qui, au nombre quatre cent cinquante, relient les groupes de soixante-dix îles environ dont Venise est formée, je suis entrée cette fois à Saint-Marc, non pas pour admirer la profusion d'œuvres d'art que contient cette singulière basilique, mais pour me recueillir dans mes pensées, dans cette enceinte religieuse, dont l'aspect sombre et austère me plut infiniment dans les dispositions d'esprit où je me trouvais. Là, agenouillée devant l'image du Christ, en me représentant cette divine abnégation de soi-même, ce suprême sacrifice pour améliorer les hommes, j'ai senti l'influence de cette résignation incomparable. . . . . Et la prière soulagea mon âme remplie de ton image, ô mon père! à plus de deux mille lieues de distance du coin de terre qui couvre tes restes mortels.

. . . . . .

Dans ce triste anniversaire, Venise perd pour moi toute sa magie. En vain son beau ciel, ses lagunes placides, sa brillante place, ses somptueux monuments s'offrirent à mes regards, et une belle musique se fait entendre : tout me

semble triste et morne aujourd'hui chez cette puissante fée qui finit de m'enchaîner à l'Italie; les charmes exquis qu'elle renferme s'échappent à mes yeux au souvenir accablant de ma première douleur filiale!

Le soir, ma chère enfant, désirant me faire respirer le grand air dans la chaleur excessive qu'il fait à présent, et donner une diversion à mes pensées mélancoliques, m'engagea à nous promener sur le grand canal, promenade que nous préférons ici à toutes les autres. La lune était voilée, comme si elle reprochait à Venise la fête qu'on y donne à son oppresseur. Le calme où était le grand canal, plus que la gaîté de la place de Saint-Marc, d'un effet éblouissant quand elle est illuminée comme ce soir, convenait mieux à l'état de mon esprit.

A la douce fraîcheur de l'eau se joignit une légère brise, qui semblait porter à nos oreilles, dans le silence de la nuit, les sons plaintifs des cœurs qui gémirent parmi les heureux habitants de ces palais entre lesquels notre gondole glissait doucement. Éclairés par la pâle lune, ils s'échappaient derrière nous comme des fantômes, en ravivant dans notre mémoire une foule d'événements historiques dont nous nous entretenions, mon enfant et moi, avec une sorte de solennité que nous inspire, avec le silence de la nuit, cette lune éclairant les lieux où se passèrent de grandes scènes.

Là, c'est le squelette du somptueux palais Foscari, enrichi autrefois de peintures de maîtres et orné de toute la magnificence dont s'entourait cette puissante famille patricienne qui finit si tragiquement après les brillantes conquêtes du doge François Foscari, ce père infortuné. Ici, c'est le palais Vendramin, appartenant aujourd'hui à la duchesse de Berry, qui vint endormir ici, parmi les débris de tant de gloires éteintes, le souvenir de sa gloire rêvée! Plus loin, le palais d'où s'enfuit Bianca Cappello, cette noble et belle

Vénitienne qui brilla à Florence d'un éclat si peu mérité.

Les trois palais Mocenigo, dont deux furent habités par Byron, projettent leur ombre sur les eaux de ce canal, qui fut témoin de scènes qu'ils rappellent, plus récentes et plus à plaindre, car elles déparent, flétrissent la vie privée de l'homme qui entoura la vieille Albion de la fraîche et splendide auréole de son grand génie, et succomba si prématurément sur l'illustre terre des anciens Grecs, où un noble élan l'avait conduit pour aider à réaliser le rêve des Grecs modernes!

L'horloge de Saint-Marc sonnait dix heures lorsque nous descendions de notre voiture aquatique sur le quai de la Piazzetta (petite place), formée par le prolongement de la place de Saint-Marc, qui aboutit au rivage, ayant d'un côté le palais Ducal, de l'autre la *Libreria Vecchia*, bel édifice qui fait partie du palais où réside le Gouvernement; cette petite place contient deux belles colonnes de granit surmontées, l'une, de la statue de saint Théodore, premier patron de Venise; l'autre, de celle du lion ailé de saint Marc.

Ici, un des affreux souvenirs du terrible Conseil des Dix qui faisait attacher à ces colonnes les cadavres des criminels d'État. Là, tout près, la musique autrichienne animant la place de Saint-Marc, pour distraire ses malheureux enfants, en attendant que de nouvelles chaînes et de nouveaux canons résonnent encore sur eux!

L'AMÉRIQUE AU GÉNIE DE VENISE

— 19 AOUT —

« Oh! Venise! que tu es délicieuse et poétique dans ton malheur, dans ton délabrement même! Noble génie d'une grandeur mal comprise, tu te débats encore sous la pesante main de bronze qui te tient en t'enveloppant de cette maille de fer que tes bras paralysés par des tortures inouïes ne peuvent parvenir à rompre! Dans tes cruelles souffrances, tu sembles repousser tout espoir de régénération, tout rêve de bonheur.

« Ton mélancolique sourire, ton œil profondément attristé, contrastent singulièrement avec les chants dont résonnent tes places, là où circulent tant de têtes vides, tant de cœurs frivoles courant après les plaisirs du jour, sans penser au lendemain...

Une lourde, trop lourde chaîne t'étreint les bras et fait courber ton noble front d'où jaillissaient naguère tant de grandes pensées!

« Épuisée par tant de combats, déchue de tant d'espérances, tu oublies que la tâche donnée par Dieu au génie de certaines nations ne pourra pas manquer de s'accomplir, quand même les bouleversements politiques les plus déplorables plongeraient pendant des siècles ces nations dans le gouffre de la domination des tyrans.

« Tu te crois un cadavre, toi, quand dans ta poitrine palpite encore un cœur de flamme!

« Oh! reviens de ton dangereux et funeste découragement; lève les yeux, regarde ce ciel si limpide reflété dans les eaux

de tes lagunes qui ont été témoins de tes grands triomphes. — Contemple cette voûte infinie d'une splendeur inénarrable, ces astres sans nombre qui s'y tiennent fixes ou dans leur rotation perpétuelle, constatant l'incommensurable, l'incompréhensible puissance du Créateur de tant de merveilles! N'y lis-tu rien?... Ne déchiffres-tu pas dans ton signe les hiéroglyphes de ton avenir?...

« Oh! ne te laisse pas abattre dans ta douleur; sois forte pour la surmonter, attends avec dignité, agis avec sagesse, et tu triompheras. Car de tes ruines, sur lesquelles ton puissant usurpateur étale ses armes et fait flotter son drapeau, surgira un jour le bras de la justice qui brisera tes fers et punira tes oppresseurs.

« Le monde te dit morte pour la gloire, pour le bonheur, et tous les éléments de gloire et de bonheur sont dans ton sein. Crois-moi, ils se développeront encore, mais d'une manière plus digne de l'humanité, pour t'offrir une félicité réelle par des plaisirs purs, exquis et ineffables, que tu n'as jamais goûtés au milieu de ta grandeur passée qui t'étourdissait, t'enivrait, sans te faire connaître les suprêmes douceurs de la paix.

« Mais tu baisses le front, et tu pleures!... Oh! que je voudrais tarir ces larmes, les échanger pour des sourires éternels de la nature sur mon sol, te ranimer, ô génie, de toute ma vigueur! — Puissent cette vigueur et les énergiques aspirations vers l'avenir de mon jeune monde s'accumuler sur toi!...

« Hélas! je voudrais trouver une parole magique pour endormir ton agonie, pour te consoler en attendant que la lumière se fasse... Mais cette parole manque dans le langage des hommes. Le christianisme en a écrit une autre en caractères divins dans les grands cœurs: — Abnégation. — C'est une vertu aussi rare qu'elle est vieille, mais elle ra-

jeunit chaque fois qu'une âme d'élite la fait briller sous la forme qui la rend céleste sur la terre.

« Donne-lui cette forme.

« Aie de la persévérance, non pas stérile comme celle de l'esclave soumis, résigné au despotisme d'un maître qui le fait servir à ses caprices; mais de cette persévérance sublime qui tient sa force d'une volonté ferme, d'une héroïque résolution de vaincre en nous ce qu'il y a de faible et de nuisible au bien de l'humanité, afin de nous rendre dignes de suivre ceux qui travaillent pour le grand œuvre de l'avenir.

« Comme les missionnaires de l'humanité et les explorateurs des nobles sentiments, le philosophe et la femme, que l'Amérique et le Génie de Venise, réunis par la sympathie de ses futures aspirations, attendent, en persévérant dans leur labeur et dans leur foi, qu'aient défilé ces tumultueuses légions de prétendus réformateurs de la société moderne, se frayant à travers les larmes et le sang de leurs semblables une route à leur ambition despotique, que recouvre le masque de la gloire.

« Les principes de la vieille civilisation écroulée, dont ces usurpateurs armés sont encore les adeptes fidèles, disparaîtront à mesure que la civilisation de l'avenir, toute débile qu'elle est de nos jours, grandira en âge et en force pour chasser tout à fait de la surface de la terre ces actes de carnage et de honte qui dénaturent encore l'esprit humain !

. . . . . .

« Je souffre avec toi de tes souffrances, ô noble Génie de Venise, et, en y compatissant, j'oublie presque mes propres afflictions, qui ont été pourtant bien plus grandes et bien plus imméritées que les tiennes; car, innocente et libre parmi mes forêts vierges, je n'ai jamais apporté aucun mal à des peuplades quelconques du vieux monde.

« Fille de prédilection de la nature, je me suffisais à moi-même, et ma vie d'amour et de liberté s'écoulait au milieu des vastes et splendides horizons de mon ciel, où je ne connaissais pas les vices, les misères, les ambitions de cette orgueilleuse Europe, qui vint usurper mes droits les plus saints. Non contente d'assouvir sa cupidité dans mes trésors inépuisables et de chasser mes premiers enfants de leurs plages heureuses, elle les persécuta, les massacra lâchement, avec une atrocité barbare, et en opprima le reste jusqu'à effacer même les noms de leurs nombreuses nations !

« Mais mon Génie ne se découragea point en présence de toutes ces scènes d'horreur, car je savais que le Génie des nations est immortel sous la main de Dieu.

« Il vint un jour où les descendants de ces mêmes Européens et mes nouveaux enfants levèrent le bras pour venger mes aînés et m'affranchir du joug de l'Europe, qui ne pourra plus jamais, quelles que soient ses futures prétentions, faire incliner devant sa décrépitude fardée, la jeune, la vigoureuse tête de la vaste Amérique remplie de grandes pensées sur l'avenir, vers lequel elle marche avec la force que lui donnent et ses avantages naturels et ses croyances inébranlables.

« Quoique dans une situation bien différente de la mienne actuellement, crois et espère, ô beau Génie de Venise ! Le temps de tes malheurs nationaux touche peut-être à sa fin ; l'ange des nations étendra sur la tienne ses ailes protectrices...

« D'ici là, viens trouver dans le foyer du cœur et dans les ressources de l'intelligence dont Dieu t'a douée si prodigueement, de quoi atténuer les tourments de cette longue et cruelle attente ! Viens travailler pour cet avenir auquel tu as constamment rêvé dans tes jours de détresse ! Viens, oh !

viens te ranger sous le drapeau de la noble croisade morale et intellectuelle que les deux mondes préparent pour rendre les peuples frères et jeter les fondements solides d'une nouvelle et véritable civilisation.

« Et les générations à venir, te voyant au nombre des moissonneurs infatigables à recueillir les productions abondantes et salutaires que leur zèle aura cultivées dans le champ fertile du cœur pour les leur offrir, te béniront en bénissant leur bonheur. »

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

GÈNES 1
Livourne 11
Pise 16
Civita-Vecchia 24
ROME 27
Une première nuit à Rome 27
Rêve 31
Saint-Pierre 37
Le mercredi saint 40
Quelques mots sur la Trinita de pèlerins à Rome 53
Colisée de Rome 60
A Frascati (10 avril) 62
Le Forum romain 67
Le tombeau du Tasse 87
La voie Appienne 91
Le Vatican et le pape 102
Le Capitole et la Roche Tarpéienne 109
Le tombeau d'Adrien ou le château Saint-Ange 113
Le musée du Vatican 120
Tivoli (23 avril) 144
Le concert des rossignols 154
Un crime commis par amour, et sa punition 156
Villas 163
Route de Rome à Naples 169
NAPLES (4 mai) 175
Le miracle de saint Janvier 177
Cava et Pompéi (6 mai) 185

Sorrente la Gentille..... 193
Une ascension au Vésuve (10 mai)..... 197
Maisons de charité..... 235
De quelques églises de Naples..... 238
Palais et villas de la ville et ses environs..... 253
Une éruption du Vésuve..... 257
Encore à Naples (31 mai).. 262
Florence (3 juin)..... 264
La maison du Dante. — Son monument à l'église de Sainte-Croix. — Baptistère (6 juin)..... 267
Le dôme et son clocher..... 281
Saint-Laurent..... 283
Les fêtes de saint Jean-Baptiste à Florence (24 juin)..... 304
Le dernier Corso et la promenade du Casino..... 311
La bibliothèque Magliabechiana..... 312
Fiesole (6 juillet)..... 314
Florence (10 juillet). — L'amour dans le mariage..... 316
Sienne (18 juillet)..... 325
Pistoia..... 334
Encore à Florence (22 juillet)..... 335
Bologne (26 juillet)..... 337
Ferrare..... 347
Padoue..... 351
Venise..... 359
Une grande sérénade à Venise..... 374
Le Maure de Venise (joué à Venise même)..... 376
Murano..... 380
L'arsenal de Venise et la pirogue du Brésil..... 381
Le gondolier amateur..... 384
L'Amérique au génie de Venise (19 août)..... 387

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

ERRATA.

Page 13, ligne 15, *au lieu de* Tarioca, *lisez :* Carioca.
— 39, — 28, *au lieu de* d'une profond sentiment, *lisez :* d'un profond sentiment.
— 49, — 22, *au lieu de* hymen, *lisez :* hymne.
— 56, — 9, *au lieu de* précoces, *lisez :* précaires.
— 172, — 21, *au lieu de* Forre, *lisez :* Torre.
— 221, — 15, *au lieu de* 1838, *lisez :* le 27 septembre 1538.
— 262, — 2, *au lieu de* — 31 MAI — *lisez :* 1er JUIN.
— 272, — 4, *au lieu de* ferende, *lisez :* prende.
— 274, — 30, *au lieu de* Fête, *lisez :* Tête.
— 313, — 5, *au lieu de* Sanovaroldi, *lisez :* Savonarola.
— 327, — 5, *au lieu de* Pise, *lisez :* Pie.
— 327, — 15, *au lieu de* Guercia, *lisez :* Quercia.
— 345, — 1re, *au lieu de* Garicenda, *lisez :* Garisenda.

TROIS ANS

EN ITALIE

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.

TROIS ANS

EN ITALIE

SUIVIS

D'UN VOYAGE EN GRÈCE

PAR

UNE BRÉSILIENNE

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES LITTÉRAIRES ET MORAUX

ÉCRITS EN PORTUGAIS, EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

ET PUBLIÉS A RIO-JANEIRO, A FLORENCE ET A PARIS

S'élancer au hasard, tout voir sans rien juger,
C'est parcourir le monde, et non pas voyager.
(MILLEVOYE.)

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17-19, GALERIE D'ORLÉANS (PALAIS-ROYAL)

ET JEFFS, LIBRAIRE A LONDRES, 15

BURLINGTON (ARCADE PICCADILLY.)

AVANT-PROPOS

Aucune nation n'a mérité plus que l'Italie d'attirer l'admiration du monde, soit par la multiplicité de ses hauts faits d'armes, soit par l'immense développement qu'elle donna aux arts et aux sciences importés de l'Orient, soit enfin par sa trop longue et douloureuse lutte contre la constante série de tyrans qui se sont partagé son sol, et y ont persécuté plus ou moins cruellement les idées d'indépendance nationale et de liberté.

Aussi, tous ceux dont l'esprit est à une certaine hauteur, et dont le cœur sait compatir aux souffrances des peuples qui ont perdu leur liberté sans cesser d'en être dignes, ne peuvent toucher ce sol, respirer sous cette atmosphère imprégnée du souvenir de tant de grandeurs et de tant de malheurs, sans éprouver une sorte d'enthousiasme et de vénération.

Les beautés de la nature et les œuvres d'art que cette grande héritière du génie de l'Orient renferme

encore dans son sein, quelque ravissantes et précieuses qu'elles soient, ne constituent point le principal intérêt ni l'attrait le plus puissant de ce pays. Ce sont d'abord les nobles aspirations d'un grand peuple en décadence, mais rugissant toujours sous la pression des chaînes dans lesquelles l'ont de siècle en siècle retenu les usurpateurs de ses droits, qui méritent surtout de fixer l'attention des visiteurs éclairés de l'Italie.

Si vous y venez sans aucune de ces injustes et souvent ridicules préventions que vous ont données les récits d'un certain nombre de voyageurs oisifs ou fiers de la supériorité de leur propre jugement, vous ne pourrez manquer, après une étude sérieuse de son peuple, de vous convaincre que, tout avili qu'il paraisse par ses longues tortures, son cœur est encore tout palpitant des vertus qui pourront répandre un nouvel éclat de gloire sur cette terre classique.

Les imperfections des choses qui vous choquent en Italie tiennent plutôt au despotisme ou à l'impéritie de ses divers gouvernements, dont la mauvaise administration est trop connue, qu'aux propres défauts des Italiens eux-mêmes. Mais, comme je l'ai fait observer ailleurs, on s'acharne à leur attribuer toute sorte de fautes sans se donner la peine d'en rechercher la véritable cause.

Malgré tous les obstacles, ou toutes les manœuvres inouïes qui ont détourné la marche progressive

de l'esprit de liberté chez les Italiens, ils gardent toujours religieusement leur ferme et inébranlable croyance dans la sainteté de leur cause. Et de nobles cœurs ont été de tout temps prêts à se sacrifier avec bonheur à cette cause, aussitôt qu'une espérance de régénération politique rayonnait sur l'horizon de leur patrie, dont ils ont la juste prétention de faire revivre la gloire adaptée à la civilisation moderne.

Puis, outre les vertus civiques, les Italiens en possèdent d'autres non moins précieuses, et qui donnent à leur société un attrait tout particulier. Ils se distinguent surtout par la douceur de leurs manières et leur généreuse accessibilité envers les étrangers, qui se trouvent parmi eux aussi à l'aise qu'on peut l'être chez soi. On trouverait difficilement ailleurs, en Europe, un accueil si gracieux, si bienveillant. Soit chez la noblesse, soit chez le peuple, cet accueil porte en général le cachet d'une sincérité charmante, qui est un des traits caractéristiques des habitants de ce beau pays. L'aristocratie italienne, tout en ayant la conscience de sa plus ancienne et illustre origine, ne fait pourtant pas étalage de ces dehors trop cérémonieux et de ces manières guindées dont se pare l'aristocratie de quelques autres nations d'Europe.

On remarque, en général, chez ce peuple, un mélange singulier d'enthousiasme et de retenue, d'expansion et de réserve, de vivacité et de calme,

de force et de flexibilité de volonté, de fougueuse ardeur et de courage calme dans les entreprises. ainsi que de patiente persévérance pour en atteindre le but.

Avec de telles qualités jointes à sa haute intelligence dans l'étude des sciences, avec les avantages d'un climat délicieux, d'un sol enrichi de tous les dons de la nature et de tant d'œuvres d'art, un sol qui a vu éclore de si puissants génies, le peuple italien a le droit d'espérer, et il espère, de se constituer encore en grande nation. Son histoire, ses ressources naturelles et intellectuelles, son activité dans les efforts qu'il fait pour réunir les membres dépecés de cette mère martyre..., tout semble lui dire que son espérance est bien fondée.

Dans l'esprit moderne qui se fait jour partout, en indiquant aux nations les seuls moyens d'atteindre au véritable progrès, la nation italienne peut devenir plus justement glorieuse par les bienfaits de la paix qu'elle ne le fut jadis par la force des armes, dont les mugissements des mers classiques qui l'embrassent, semblent répéter encore les triomphes éclatants.

TROIS ANS EN ITALIE

SUIVI D'UN VOYAGE EN GRÈCE.

VÉRONE

— 10 HEURES DU SOIR —

« From ancient grudge break to new munity
« Where civil blood makes civil hands unclean.
« From fort the fatal leins of these two foes
« A pair of star cross'd lovers take their life;
« Whose misadventur'd piteous overthrows
« Do, with their death, bury their parents' strife
« The fearful passage of their death — mark'd love,
« And the continuance of their parents' rage.
« Which, but their children's end, nought could remove,
« ..... » (Shakespeare.)

Quand on a rêvé sur les lagunes de Venise, on se sent l'esprit disposé, en arrivant à Vérone, à errer à travers ces âges de haines invétérées d'où sortit, parmi tant d'autres, le lamentable fait historique de Juliette et Roméo que le grand génie du savant poëte anglais embellit du charme puissant qui les a immortalisés.

Ils sont encore là, les débris des deux vieux manoirs Capulet et Montai. En regardant hier ces débris, je me figurais le tendre couple que la haine de famille divisait et que l'affranchisseur de tout préjugé ici-bas, l'amour, unit dans une irrésistible ivresse sur la tombe elle-même.

Maintenant la lune répand ses mélancoliques rayons sur ce qu'on appelle encore à Vérone la tombe de Juliette et de Roméo. Près des bords de l'Adige, à l'extrémité sud, où étaient autrefois le cimetière des Franciscaines et le cloître du bon frère Laurent, dans un coin de jardin complétement négligé, on voit une misérable ruine formant une espèce de bassin entouré de vignes et d'herbes sauvages où l'on lave du linge : voilà ce qu'on indique vulgairement comme étant le reste du sarcophage de la splendide fille des Capulet !

Cette même lune, me dis-je, qui éclaire maintenant Vérone et les objets qui me parlent de toi, ô jeune fille infortunée ! éclaira jadis le jardin, la fenêtre où l'on te figure reparue, plongée dans tes tendres pensées, aux yeux de ton amoureux Roméo.

« It is the east, and Juliet is the sun.
« Arise, fair sun and kill the envious moon,
« Who is already sick and pale with grief,
« That thou her maid art far more fair than she. »

Mais c'est dans ton sublime élan, lorsque tu évoques le nom de celui qui venait de prononcer ces paroles, que le poëte traduisit avec une vérité palpitante l'abnégation dont la femme est capable quand elle sait aimer :

« O'Romeo, Romeo ! where fore art thou Romeo !
« Deny thy father, and refuse thy name :
« Or, if thou will not, be but sworn ruglove
« And I'll no longer be a Capulet. »

Puis, une pensée bien plus haute, le souvenir d'un personnage historique bien plus important, d'un puissant génie, vint remplacer dans mon esprit l'image de ces deux jeunes amants infortunés, et les y fit pâlir comme les astres de la nuit pâlissent à l'approche de la radieuse planète du jour.

Comme à Florence, la grande ombre de Dante me précède partout à Vérone, non plus entourée des émanations de l'air natal qui adoucissent en quelque sorte les peines de l'infortune, quelque cruelles qu'elles soient, mais courbée sous le poids écrasant de l'exil, ce tyran à face calme qui vous étreint partout le cœur, même au milieu des plus brillantes compagnies et des tableaux les plus ravissants, en vous soufflant constamment à l'oreille : Tu es seul!

Heureux encore l'exilé qui ne connaît pas ce qui a fait dire au grand poëte :

« Tu lascerai ogni cosa diletta
« Più caramense, e questo è quello strale
« Che l'arco dell' esilio pria saelta.
« Tu proverai si come sa di sale
« Lo pane altrui, e come è durocale
« Lo scender e il salir per altrui scale. »

Gargagnano, site aux environs de Vérone, remarquable par le souvenir que son aspect mélancolique réveille chez ceux dont l'image du divin poëte remplit l'âme, Gargagnano fut un des premiers lieux que nous avons visités en arrivant dans cette ville.

Ce fut là qu'il composa son *Purgatoire*, lors de son séjour à Vérone, où l'Auguste du moyen âge, comme quelques-uns se plaisaient à appeler ce *Can Grande* della Scalla, le recevait dans sa cour littéraire.

Je me figure voir le mélancolique regard du poëte errer sur ces sites lorsque de sa main vigoureuse il traça ces lignes du premier chant du *Purgatoire:*

« Per correr miglior acqua alza le vele
« Omai la navicella del mio ingegno,
« Che lascia dietro a sè mar si crudele.
« E canterò di quel secondo regno,
« Ove l'umano spirito si purga,
« E di salire al ciel diventa degno. »

Vérone, qu'on prétend avoir été fondée par les Euganéens quatre ou cinq siècles avant Jésus-Christ, fut tour à tour occupée dans la suite par les Étrusques, les Vénètes, les Romains et les descendants de Charlemagne, sous lesquels elle devint la capitale du royaume d'Italie. Puis elle s'érigea en république en 1201, et subit divers changements sous les différents maîtres qui la gouvernèrent, tels que le tyran Ezzelin, podestat, les Scaliger, le Visconti, duc de Milan, et les Carrare de Padoue. Elle a vu dans son sein les Vêpres Véronaises, et des congrès tristement remarquables. Depuis lors elle se réunit à Venise, et supporta avec elle et ses illustres voisines le joug de l'usurpateur autrichien.

La ville est divisée par l'Adige en deux parties inégales, et avec ses monuments de l'antiquité et du moyen âge, ses palais, ses larges rues, ses places, ses ponts bordés de parapets à créneaux, ses bastions et ses portes, elle a encore l'aspect d'une certaine grandeur.

Les tombeaux des Scaliger, une des premières curiosités qu'on indique à l'étranger en arrivant ici, méritent d'attirer l'attention du voyageur. Ils sont disposés en plein air, resserrés dans un espace assez étroit à côté d'une rue, non loin de la *Piazza dei Signori*, où était la demeure des Scaliger, aujourd'hui le siége de l'administration municipale.

Quand nous entrâmes dans l'enceinte entourée d'une grille où sont ces tombeaux, nous y rencontrâmes une famille anglaise qui examinait attentivement et admirait le plus remarquable d'entre eux, celui de Can Signorio, l'assassin et l'héritier de Can Grande II, et qui fit depuis étrangler son plus jeune frère ! Nous nous approchâmes pour examiner à notre tour ce beau travail si improprement consacré aux restes d'un tel scélérat... Dans ce moment un

autre étranger vint rejoindre le personnage anglais et les deux dames qui étaient avec lui. Ils se parlaient en français ; mais à peine le nouveau venu eut-il prononcé le premier mot, que nous reconnûmes le doux accent italien qui, ainsi que tous ceux des peuples du Midi, ne peut se confondre avec le dur accent anglais. Aussi le caractère et les goûts de ces deux nations hétérogènes se révélaient-ils dans la contenance et dans la façon de s'exprimer de ces deux messieurs qui semblaient des amis, visitant les curiosités de Vérone.

L'un parlait avec vivacité et enthousiasme de la beauté du monument et de l'auréole de gloire qui avait ceint jadis cette ville patrie de Pline l'Ancien, de Catule et de tant d'autres hommes illustres, et maintenant une des places fortes de l'Autriche en Italie !

L'autre réfléchissait gravement et laissait à peine échapper quelques mots avec un flegme inaltérable, mais tout en ayant l'air de s'étonner de l'ardeur que son compagnon mettait à exprimer des faits dont personne ne doute.

Et la trop circonspecte Albion et l'expansive Italie se résumaient là d'une manière frappante dans ces deux visiteurs des tombeaux des Scaliger.

Les *ladies*, dont les riches robes trop chargées me rappelèrent le raisonnement spirituel de Goldsmith à propos du manque de goût de ses belles compatriotes pour s'habiller, étaient moins roides et plus accessibles que ne le sont en général les Anglaises au delà de la Manche. Elles mêlaient leurs réflexions aux nôtres avec cette aisance et cette agréable politesse de la bonne société dont la connaissance solide des choses, acquise par une étude sérieuse dans les voyages, rehausse l'intérêt et le charme.

J'ai souvent remarqué que l'Anglais, partout où il se trouve, reste presque toujours tel qu'il est chez lui, mais

que ce n'est pas de même de l'Anglaise. Celle-ci, qui ordinairement chez elle suit avec la régularité d'une pendule les étiquettes, les habitudes, les usages et jusqu'aux pensées dont sa grande, sa positive nation s'est fait une si merveilleuse uniformité dans sa façon de vivre et même de sentir, ne manque point, quand elle franchit le détroit, de modifier ses goûts.

Il paraît très-incommode, le besoin de toujours poser. Quelque longue que soit l'habitude de remplacer le naturel par des dehors façonnés, il reprend ses droits aussitôt qu'une occasion se présente.

L'éducation doit viser au perfectionnement de la nature et non pas à la contrefaire, car, en cherchant à détruire cette puissance indestructible, non-seulement elle n'atteint pas son but, mais elle dépouillera son œuvre de tout véritable attrait.

Parmi les antiquités de Vérone, ressort l'Amphithéâtre ou Arène, grandiose monument de forme ovale, comme le Colisée de Rome ; il révèle encore dans sa ruine elle-même la magnificence des empereurs romains. On a prétendu que ce fut ici que Dante prit l'idée des cercles de son *Enfer ;* mais cela ne peut pas être, car au dix-septième siècle seulement cette vieille Arène fut déblayée des constructions qui l'encombraient. Dans les quarante-cinq rangs de gradins qui règnent à son intérieur, on affirme que *cinquante mille personnes purent être commodément placées* lors de la fête donnée à l'empereur François Ier. Diverses boutiques de vieille ferraille, des forgerons et d'autres, occupent présentement quelques-uns des vomitoires.

Cette après-midi, lorsque nous visitions l'Amphithéâtre,

une foule de peuple se réunissait dans une partie de l'Arène où se trouve un petit théâtre provisoire de jour. On y jouait, dans ce moment, une pièce dramatique tirée de l'histoire romaine. La voix des acteurs retentissant en plein air au milieu de cette imposante ruine, leur costume romain si peu en harmonie avec leur gesticulation vulgaire et leur mauvaise diction sans noblesse, me parurent une caricature ridicule du grand peuple dont ils s'efforçaient d'imiter les allures.

L'héroïsme ou le sentiment d'une action, quelque éclatante et noble qu'elle soit, perd toujours considérablement de l'intérêt qu'elle inspire, quand les acteurs qui la représentent ne sont pas doués d'un vrai talent pour s'approprier le rôle qu'ils jouent et bien rendre les beautés de l'expression avec laquelle le poëte la transmit à la postérité.

Parmi les églises de Vérone, Saint-Zénon, bâtie par Pépin, est la plus remarquable. Son architecture, modèle du moyen âge, son porche à colonnes portées par des lions, ses vieilles portes en bronze, sa façade en marbre, ses sculptures, ses tombeaux et ses peintures, la statue de saint Zénon, sa *coppa*, immense vase de porphyre, la crypte au-dessous du chœur, contenant des fresques, et le sarcophage de saint Zénon, évêque de Vérone, le tombeau apocryphe du roi Pépin : tout cela mérite d'attirer l'attention du voyageur qui visite cette église. J'écoutais avec intérêt l'appréciation savante que faisait de ce temple, dont l'intérieur frappe par la grandeur de ses proportions, un évêque allemand qui y était descendu, avec sa suite, en même temps que nous.

Parmi les avantages et les amusements qu'offrent les voyages, il y a celui de pouvoir se recueillir en liberté devant les objets d'art et de nature qui vous touchent le plus,

et celui d'entendre les réflexions ou les raisonnements souvent discordants entre eux qu'en font les voyageurs avec lesquels vous vous trouvez en contact.

En retournant à notre hôtel, le Grand-Paris, notre petit cocher, car cette fois-ci c'était un enfant aussi vif que prudent qui conduisait notre voiture, longea rapidement le quai, passa devant le vieux château pour nous le montrer encore, et en rentrant par la porte Borsari nous promena dans la partie de la ville que nous n'avions pas encore visitée.

Les façades d'un grand nombre de maisons de la place *delle Erbe* (autrefois forum de la République), décorées de peintures à fresque, présentent un curieux aspect. Le meurtrier de Can Grande II fit construire dans cette place une grande tour. Les tyrans, tout en se flétrissant l'âme par toute sorte de crimes, aiment à élever des monuments grandioses pour imposer au peuple qui a la faiblesse de les tolérer.

Dans cette même place un pilier, élevé par les Vénitiens en 1524, rappelle leur domination sur cette ville dans des temps plus glorieux pour eux !

Je passe sous silence les souvenirs que les campagnes véronaises révéleront toujours des combats que l'armée républicaine y livra sous Bonaparte. Lannes y fut gravement blessé en le couvrant de son corps.

Quelques palais de Vérone, comme un grand nombre de ceux des autres villes d'Italie, construits par les célèbres architectes italiens, offrent de très-intéressantes galeries, telles que celles appelées Canossa, Bevilacqua, Ridolfi, qui renferment, entre autres peintures, celle du couronnement de Charles V, à Bologne, par Ricci ; Maffei, Giusti avec ses beaux jardins, ses terrasses, ses hauts cyprès et son curieux labyrinthe. Ces palais sont, dit-on, au nombre des

meilleures œuvres de Sammicheli, célèbre architecte né à Vérone.

Notre dernière visite fut à la bibliothèque du Chapitre, fondée avant le neuvième siècle. Ce fut dans cette bibliothèque qu'apparurent à Pétrarque les *Lettres familières* de Cicéron, dont nous avons vu à la Laurentienne le manuscrit de sa main ; ce fut là aussi que Niebuhr découvrit les *Institutes* de Caïus.

Il est tard, et la lune qui verse ses rayons mélancoliques sur Vérone, semble dire à sa rêveuse contemplatrice : « J'éclaire en ce moment les sites que tu as tant aimés, ils te regrettent. Console-toi à cette pensée. »

MANTOUE

Vous qui, l'âme attristée par les désillusions de la vie, fuyez le mouvement bruyant d'une société aussi active dans son œuvre de progrès que lente à saisir le véritable sens de la religion et de la philosophie renfermant les seuls éléments de la bien consolider, venez chercher sur les rives du Mincio les charmes paisibles de la solitude empreinte de l'image, toute vivante ici, du Cygne de Mantoue.

Une ombre ailée, tenant la lyre d'or, semble encore planer sur la ville en décadence des Gonzague, et sourire d'un sourire ineffable au voyageur qui approche ces sites, avide d'y retrouver quelque trace qui lui parle du sublime chantre Montovano.

Ce n'est pas la série plus ou moins élastique de conquérants nationaux et intrus, soit barbares ou tyrans, soit héroïques ou protecteurs des arts, qui subjugue ici la pensée du voyageur méditatif, tout en sentant des élans

poétiques. C'est le phare lumineux d'un génie qui l'y attire et jette sur ces lieux solitaires un éclat éblouissant sous lequel pâlit la mémoire de tous ces faiseurs de pouvoirs éphémères, depuis les Étrusques, Gaulois, Romains, Carlovingiens, seigneurs féodaux, Guelfes, Gibelins, les tyrans Bonaccorsi, etc., jusqu'aux somptueux Gonzague qui surent s'acquérir du renom en protégeant les arts et les sciences. C'est le prince des poëtes latins, le doux Virgile, le docte choisi par le premier des poëtes modernes pour lui servir de guide dans sa fantastique pérégrination à travers les horreurs éternelles de son *Enfer* et les tourments limités de son *Purgatoire*.

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis que, au village d'Andes, à quelques milles de Mantoue, sous l'humble toit d'un potier de terre, les premiers vagissements du futur auteur des *Géorgiques* se firent entendre, et on sent encore aujourd'hui, en parcourant ces sites, l'air tout imprégné des suaves accents de sa lyre immortelle.

Une enfant du nouveau monde, qui y goûta de bonne heure les sublimes accords de cette lyre, désira visiter les champs qui, ayant été compris dans le territoire partagé aux troupes romaines après la bataille de Philippes, furent restitués par ordre d'Auguste à Virgile.

Sa première églogue, composée à Rome lorsqu'il y vint pour réclamer son champ, contient, comme on le sait, le récit de ces circonstances sous une forme allégorique.

Par la matinée d'un beau jour sans soleil, si délicieux dans nos climats des tropiques, nous prîmes le chemin qui conduit à cette partie de la contrée où l'on suppose qu'étaient autrefois les champs du poëte. A quelques milles de la ville nous fîmes arrêter la voiture et en sortîmes pour traverser, en marchant quelque temps, ces solitudes qui avaient pour nous un langage éloquent, un

charme nouveau. Nous nous arrêtions çà et là, où peut-être Virgile s'était jadis arrêté lui-même, ou du moins sa pensée dans les scènes champêtres qu'il décrit si bien.

L'imagination remplie de ces scènes, nous avons parcouru un long espace de cette campagne où rien n'indique la trace des temps où vivait le poëte.

La nature seule, cette merveilleuse et impérissable œuvre du Créateur, y conserve sa puissance immuable. Là, les eaux placides du Mincio se jouant parmi les joncs de ses rives, pliés sous la brise légère qui passe; ici le frissonnement du feuillage des arbres et le gazouillement des oiseaux entonnant des hymnes indéchiffrables pour les hommes, soupirent à nos oreilles le doux nom de Virgile.

Que les images du passé se présentent plus vivantes à l'esprit, quand nous nous trouvons au milieu du silence solennel de la nature! Je vois passer tour à tour devant moi les visions de toutes ces figures plus ou moins saillantes dans l'histoire de ce coin de terre où naquit celui qui illustra par son génie, plus que ne le firent les armes romaines, le règne du grand fourbe couronné. — Puis, dans un recueillement plus intime, il me semblait écouter encore les sons si chèrement aimés d'une voix argentine que la mort étouffa à l'aurore de la vie! Elle déclamait mon passage favori de l'*Énéide* (le touchant dévouement du fils d'Anchise) avec le même charme qui m'avait souvent tant émue sur nos plages natales!

Merveilleuse puissance de l'imagination, les rives qui recèlent tout ce que la nature a de plus beau et de plus imposant, ces plages éternellement couronnées de hauts palmiers panachés, d'odorants bosquets d'orangers, semblaient se mirer maintenant, sous mes yeux, dans les eaux du solitaire Mincio, aux rives bordées d'une mesquine végétation! Et il me semblait encore y apercevoir

le jeune couple dont l'étude et l'amour avaient charmé la trop courte existence sous les ombrages poétiques de la paisible et fraîche Bébéribe (1).

Et, comme sous l'influence d'un fluide magnétique, je marchai quelques instants sans conscience du présent, à côté de ma chère enfant, elle toute préoccupée de la pensée d'un de ses poëtes de prédilection, moi toute livrée à la douce illusion qui me précédait sur les anciens champs de Virgile.

La nuit tombait lorsque nous rentrâmes à Mantoue, en emportant de cette longue excursion champêtre des souvenirs plus glorieux que ceux de bien grands palais que nous avons visités.

Après les champs nous devions connaître la ville de Mantoue, où nous sommes venues nous reposer. Cette ville ne garde plus aucun vestige des grandeurs romaines; pas de ruines qui signalent ici quelque monument du temps de Virgile.

Le palais ducal, renfermant environ cinq cents chambres, est un vaste et vieil édifice du commencement du quatorzième siècle, reconstruit en partie par le célèbre élève de Raphaël, Jules Romain, qui l'enrichit d'un grand nombre de peintures, dont quelques-unes, assez belles, restent encore. Même dans sa triste décadence, cet édifice révèle la magnificence de ceux des Gonzague, qui firent fleurir les arts et les sciences dans leur petit État, où Andrea Mantegna, célèbre artiste né à Padoue, vint établir son école avant que celle de Jules Romain y dominât. Mais plus que le palais ducal (Corte impériale aujourd'hui) le palais du Te attire la curiosité des étrangers qui visitent

(1) Jolie rivière d'Olinda, au Brésil.

Mantoue. Nous avons payé notre tribut à cette curiosité générale; à force, peut-être, d'entendre tant vanter la beauté de ce palais et des peintures qu'il contient, notre admiration en le voyant ne correspondit nullement à notre espérance. Un comte polonais, que nous avions rencontré dans une de nos excursions à Rome, nous avait tant recommandé de ne pas manquer de voir ce qu'il appelait un des plus grands chefs-d'œuvre d'Italie, le palais du Te, que, aussitôt le but de notre voyage à Mantoue accompli, nous pensâmes à ne point quitter ce pays sans connaître cette merveille. Mais il y a des choses comme des personnes dont on nous a trop vanté les perfections, qui perdent souvent de leurs charmes lorsque nous les voyons de tout près. Je demande bien pardon aux artistes si je ne me suis pas extasiée devant cette création hardie, colossale et étonnante, — *l'Assaut de l'Olympe* — que renferme la chambre des Géants, la plus célèbre du palais du Te.

A part l'appréciation critique de ces robustes peintures, pour laquelle, du reste, je décline toute compétence, ces énormes et étranges figures écrasées par la petitesse de la salle basse où elles se trouvent, ont plutôt l'air de géants vaincus rugissant sous les basses voûtes d'une prison d'homme, que de redoutables assaillants escaladant les olympiques demeures.

Les autres salles de la partie plus ancienne de ce palais, quoique déjà délabrées, étalent aussi plusieurs remarquables peintures de Jules Romain et de son école; parmi d'autres, une belle composition bien endommagée de Psyché tenant une lampe et regardant l'Amour; Vénus, Bacchus et Ariane, une Femme jouant des cymbales, Jupiter et Olympia que transmit à la postérité, non-seulement l'imagination licencieuse de Jules Romain, mais aussi le manque de pudeur de la cour pour laquelle il exécuta cette

composition. Parmi les autres salles, les décorations de celle dont une peinture représente la Chute de Phaéthon sont d'un goût élégant. Les salles dites du Zodiaque, des Stucs, de César, et autres, offrent encore de l'intérêt. Des sujets tirés de la vie de David et d'autres personnages bibliques y sont représentés par des peintures plus ou moins bonnes.

Ce palais, dont l'architecte fut le même Jules Romain, est situé au milieu de longues avenues solitaires qui présentaient, dit-on, autrefois la forme d'un T, ce qui lui donna le nom qu'il garde encore.

Il y a à Mantoue quelques palais particuliers remarquables, entre autres, celui du comte Balthasar Castiglione, l'auteur du livre célèbre — *le Cortegiano*, — et l'ami de Raphaël, le vieux palais de la Ragione avec sa tour, et le Coloredo avec ses belles fresques de l'école de Jules Romain dont on montre ici la maison construite par lui-même et décorée par Primaticcio.

La bibliothèque publique, fondée par la célèbre Marie-Thérèse, est assez importante pour cette ville qui, une des plus fortes places de guerre de l'Europe, comme on dit, est trop préoccupée des mesures hostiles prises par ses usurpateurs afin de s'y soutenir, pour fournir un très-grand nombre de lecteurs.

Le musée des antiquités contient plusieurs statues et bustes antiques qui y ont été portés lors du sac de Rome par un des Gonzague, — qui servait dans l'armée de Charles-Quint. — Il y a un beau Cupidon dormant qu'on attribue à Michel-Ange. Je demandai à un vénérable personnage, qui me parut le premier employé de ce musée, dans laquelle des salles se trouvait le buste du Cygne de Mantoue.

Cette juste dénomination, que je venais de répéter avec tant de cœur, sembla beaucoup toucher ce cœur man-

touan. Il se leva et nous offrit avec une effusion tout italienne de nous servir de cicerone dans un musée « trop pauvre (ajouta-t-il en apprenant que nous étions du Brésil) pour satisfaire votre curiosité si elle est aussi grande que la splendeur naturelle de votre beau pays. »

« Et puis, continua-t-il, vous venez de Rome, de Florence, de Venise ; quand on a admiré les magnificences artistiques de ces villes, on ne peut rien trouver ailleurs qui contente des regards habitués à fixer les vastes trésors accumulés dans ces trois sanctuaires de l'art.

« — Tout à fait de votre avis sur la classification de ces trois nobles sœurs de votre Mantoue, je vois cependant, lui dis-je, que cette chère Italie recèle partout des chefs-d'œuvre qui commandent l'admiration de ses visiteurs.

« Ne possédez-vous pas ici un précieux trésor qui manque partout ailleurs, le seul buste ressemblant, affirme-t-on, de votre grand poëte ? »

Une étincelle de fierté nationale rayonna sur la physionomie à la fois expansive et grave de ce savant, dont le large front intelligent était orné de ces rides profondes qui sont chez l'homme de bonnes mœurs et de travail intellectuel plutôt l'empreinte des fatigues de l'étude que celle de l'âge.

Il nous conduisit voir le fameux buste que nous tenions à connaître et qui en vérité est, sans contredit, supérieur, en exécution artistique du moins, sinon en ressemblance, à tous les autres que nous avions vus indiqués comme étant de Virgile.

Tout en visitant ce musée, nous goûtions le charme de la conversation érudite de notre obligeant cicerone qui, en nous montrant les quelques échantillons de l'art antique qu'il contient, nous entretenait des traits les plus intéressants de l'histoire de sa ville natale en remontant jus-

qu'à l'antiquité pélasgique. Ce savant antiquaire nous faisait assister, pour ainsi dire, à une curieuse fouille de faits remarquables, soit historiques, soit traditionnels, attachés à cette partie de l'Italie occupée jadis par les Étrusques auxquels les anciens Romains durent les premiers reflets de leur civilisation.

Géants tombés sous les tourbillons destructeurs des ouragans politiques qui dans un temps donné engloutissent tout dans leurs ravages, n'épargnant ni art, ni science, ni vertu, ni grandeur de nation, les peuples étrusques, après avoir fleuri sur la meilleure partie de cette illustre péninsule, Rome comprise, disparurent de la scène du monde pour y faire place aux aventuriers privilégiés qui parvinrent à la dominer tout entière. La florissante Mantoue d'autrefois se plia peu à peu sous les fléaux de tout genre destinés à torturer les membres de ce redoutable corps sorti d'une colline sauvage, paré du grand nom de Romain.

La population de Mantoue fut grandement décimée par l'invasion des Impériaux qui la saccagèrent, et par la peste. Privée de tous trésors artistiques par la guerre de Succession, elle y perdit encore son indépendance (paix de Cherasca) en appartenant tantôt à l'un, tantôt à l'autre maître, qui en trafiquèrent avec la France. Elle fit partie, en 1797, de la République cisalpine, puis retourna au royaume d'Italie jusqu'à ce qu'on la réunit au royaume Lombard-Vénitien, sous le joug de l'Autriche qu'elle subissait naguère.

Propre et bien bâtie, Mantoue respire, comme Ferrare, un air de mélancolie qui sied toujours bien aux opprimés quand ils n'ont point assez d'énergie pour lutter contre la main qui les enchaîne. Située au milieu d'une espèce de lac formé par les eaux du Mincio, elle est divisée en deux parties par un canal qui forme le port où viennent des bateaux du Pô et de l'Adriatique. Six portes donnent ac-

cès à cette ville. La digue la plus remarquable de celles à l'aide desquelles on élargit le lit du Mincio est celle du pont des Moulins, communiquant avec la citadelle. En nous arrêtant quelques instants sur ce pont, nous regardâmes les eaux paisibles de ce lac, image contrastante du fracas des guerres dont cette ville fut déjà et sera sans doute encore le théâtre ! La rumeur produite par les moulins à eau réveilla dans mon esprit une foule de souvenirs des pays lointains et des scènes qui s'y sont passées. Et Mantoue avec sa noble place Virgiliana si prosaïquement transformée, ses restes de beautés artistiques, sa remarquable basilique contenant, entre autres, le tombeau de A. Montegna, et tout empreinte de la mémoire ténébreuse de la fureur des soldats qui la profanèrent; tout cela, et Virgile lui-même dont l'attrait nous avait attirées dans ces lieux, disparut aussitôt de mon esprit.

La morne lagune de Mantoue ne me dit rien des lagunes de Venise encore si vivantes, si poétiques, malgré la lourde atmosphère autrichienne qui pèse encore sur elles !

BRESCIA

La patrie d'une des plus grandes victimes de la liberté mérite sous plus d'un rapport que le voyageur en Italie s'y arrête un peu, la contemple et y médite... La déplorable fin du célèbre réformateur brûlé tout vivant sur la place du Capitole à Rome pour assouvir la vengeance du Saint-Père, Adrien IV, et de ses cardinaux, n'est pas la seule tragique histoire ou le seul fait capital que le berceau d'Arnaud de Brescia réveille dans l'esprit du visiteur de cette ville. Avant et après que ce disciple infortuné d'Abeilard eût fait son difficile trajet dans cette vie, d'autres

calamités sans nombre sont tombées sur la vieille et la moderne Brescia, la domination autrichienne en étant une encore de nos jours!

Entourée de murs et dominée au nord par une forteresse bien garnie, cette ville a la forme d'un quadrilatère, offre à ses usurpateurs un des points les plus sûrs de résistance contre toute tentative pour l'affranchir du joug qu'elle déteste.

Ses riantes collines semées d'habitations pittoresques lui donnent l'aspect le plus gracieux.

L'origine de Brescia se perd dans l'antiquité. J. César en fit un municipe romain ; puis elle subit avec les autres villes de la Lombardie diverses vicissitudes politiques. Des ducs lombards, des comtes et des évêques la gouvernèrent tour à tour ; ces derniers y abusant de leur pouvoir sur les Brescians, ceux-ci les secouèrent. Brescia se constitua ensuite en république et fut déchirée par les partis guelfe et gibelin. Carmagnola la conquit, puis les Français la prirent (1509), en furent chassés trois ans après ; Gaston de Foix la livra au pillage avec la fureur sauvage que sa nation civilisée blâme chez les barbares et dont elle fait preuve elle-même quand l'occasion s'en présente. Le grand Bayard fut blessé à ce siége; on nous a montré la maison apocryphe où il fut si généreusement soigné (1).

Brescia perdit dès lors son éclat, elle fut rendue aux Vénitiens, et eut à souffrir cruellement ensuite de la peste, de l'incendie et de la dernière guerre contre les Autrichiens en opposant une héroïque défense au général Haynau.

Cette ville d'environ quarante mille habitants est une des belles villes de la Lombardie dont j'aimerais bien à m'occuper dans ces pages, si celles-ci pouvaient contenir l'his-

(1) « Dieu ne m'a pas mis en ce monde pour vivre de pillage ni de rapine, » disait alors ce bon et brave soldat.

toire des faits qui ont eu lieu dans les luttes de ce peuple contre ses oppresseurs.

Laissons cette tâche à des plumes plus exercées que la mienne à décrire tous les fléaux sous lesquels gémit partout cette bonne Italie, et continuons par ces quelques esquisses à marquer çà et là mon passage sur son sol classique.

Parmi les antiquités romaines que Brescia possède, les ruines du temple de Vespasien, monument de style corinthien et bâti en marbre, sont les plus remarquables. Le musée est placé dans les salles de ce temple, ce qui rehausse de beaucoup l'intérêt qu'il inspire. Nous venions de parcourir la ville avec ses nombreuses fontaines alimentées par des aqueducs dont l'un fut construit au temps de Tibère, ses portiques servant de lieu de promenade, et de voir en passant la Loggia, palais municipal, magnifique édifice en marbre, et l'ancien palais de la République, lorsque nous descendîmes dans ce musée contigu à la colline où se trouve la forteresse présentant un si étrange contraste avec les souvenirs que ce temple réveille! En entrant dans la cour, d'un aspect assez négligé et renfermant plusieurs fragments antiques dispersés çà et là, le guide nous conduisit à l'intérieur du musée par les anciennes marches du temple dédié jadis à cet empereur romain qui, avant de parvenir à l'empire, encourut la disgrâce de Néron pour s'être endormi tandis que ce despote récitait ses vers.

Si les mauvais vers de Néron endormaient Vespasien, ce qui reste du temple de celui-ci à Brescia me fait rêver tout éveillée.

Je m'arrêtai quelque temps en face de la magnifique statue en bronze de la Victoire ailée, trouvée dans les fouilles avec d'autres objets dont ce musée est enrichi. Et je me dis, en arrêtant ma pensée sur la destinée de l'Italie plus encore que je n'arrêtais mon regard sur l'élégance et

a perfection de cette belle statue: « Hélas ! le grand artiste qui t'ajouta ces belles ailes dans un temps où la victoire suivait partout les aigles romaines, ne se doutait point que tu t'envolerais un jour fatalement loin de ses descendants. » Symbole splendide de la fortune du grand peuple de jadis, cette statue sortit-elle, en 1826, des décombres de ce temple comme une leçon pour l'orgueil des grandeurs humaines, une ironie à l'adresse de la situation actuelle des Brescians, ou comme le signe d'un heureux avenir ?

La galerie Tosi, qu'on appelle Pinacothèque municipale, contient, entre autres œuvres d'art en peinture et sculpture, un beau petit tableau du Christ par Raphaël, un buste de l'Éléonore du Tasse, par Canova, et le Jour et la Nuit par Thorwaldsen ; il y a à Brescia des collections et des galeries de tableaux particulières d'un grand mérite, dit-on, car nous n'avons pas eu le temps de les visiter. De même, de plusieurs églises contenant des peintures du Titien et d'autres maîtres, nous n'avons visité que la vieille et la nouvelle cathédrale. La première, qu'on nomme la Rotonda, avec ses grandes chapelles, ses mausolées, ses peintures remarquables et son ancienne basilique souterraine assez bien conservée, nous intéressa beaucoup plus que la seconde, quoique toute bâtie en marbre et d'une grande magnificence. Sa coupole, dit-on, est la plus grande de l'Italie après celles de Saint-Pierre de Rome et de la cathédrale de Florence.

Dans ma prédilection pour l'antiquité, j'aime tout ce qui me parle d'elle. Puis, voyant partout en quel mépris on tient les saints principes prêchés dans l'Évangile, il y a une sorte de consolation de penser sous les vieilles voûtes des cryptes aux œuvres du Christianisme dans des jours plus glorieux où des âmes pieuses toutes remplies d'une véritable foi venaient y prier.

Brescia possède un très-beau *Campo Santo*. Le soleil se couchait lorsque nous quittâmes cette triste nécropole dont la vue des tombes, disposées à la manière d'un columbarium antique, ramena mon esprit vers les anciennes générations qui se succédèrent dans Brescia et qui ne reposent point dans ce cimetière commencé seulement en 1810.

En longeant l'avenue de cyprès qui s'étend de ce lieu des morts vers la porte Saint-Jean, une légion de braves esprits semblait se dessiner à mes yeux à travers ces arbres mélancoliques, symbole de la tristesse éternelle des tombeaux !

Parmi d'autres figures célèbres, celle de l'intrépide Brigitte Avogadro qui, « à la tête des femmes de Brescia armées de cuirasses et de lances, repoussa vaillamment, en 1438, l'assaut donné à leur ville par le redoutable Piccinino», se présenta toute rayonnante d'abord à mon imagination. Puis, triste et désolée des maux présents de sa patrie qu'elle ne peut plus défendre contre la main qui l'écrase, son ombre s'évanouit en gémissant et, comme un sourd écho de voix moribonde, le murmure du vent agitant les cyprès sembla répéter : « L'avenir te vengera. »

LAC DE GARDA

Après avoir visité Brescia et sa fertile campagne toute semée de moulins et d'usines où l'on file la soie (son principal commerce), la laine, le lin, où l'on écorce le riz et où l'on travaille les armes à feu et d'autres, nous nous rendîmes par Peschiera aux bords du lac de Garda, le *Benacus* des anciens, chanté par Virgile et par Catulle. Les temps sont bien changés ! Cependant les bords de ce lac, le plus grand de l'Italie et l'une de ses oasis, recèlent encore des charmes

ravissants. Des bateaux à vapeur parcourent chaque jour ce beau lac et offrent une large voie de communication entre l'Italie et le Tyrol.

Une famille anglaise, avec laquelle nous fîmes le voyage de Brescia à Peschiera, ville fortifiée et port militaire encore sous la domination autrichienne, nous engagea beaucoup à faire avec elle une excursion dans le Tyrol. Mais cela nous retarderait trop dans cette partie de l'Italie qui, quoique très-remarquable et d'une grande beauté, présente partout l'aspect attristant d'une domination étrangère sous laquelle le vrai cachet italien semble s'effacer!

Rien n'est plus pittoresque ni plus ravissant que la vue des bords de ce lac. Quand on en fait le tour en bateau, on a constamment sous les yeux des scènes magnifiques et variées, tantôt sévères, tantôt riantes. Les beautés de la nature sont mêlées ici de tant de beautés répandues çà et là par la main de l'homme qu'il me serait impossible de les énumérer en passant. Tantôt ce sont des rochers à pic dans lesquels on a taillé des marches conduisant à une église isolée, ou à un village pittoresquement placé sur leurs hauteurs; tantôt, des châteaux, des maisons de plaisance, des bourgs situés sur la rive du lac, ou sur une colline couverte d'oliviers. Çà et là des fabriques nombreuses de papier et d'autres; des champs de mûriers, de citronniers et d'orangers qui abondent sur une partie de ces bords, et dont les jardins soigneusement et gracieusement disposés en terrasse offrent un coup d'œil admirable et délicieux.

La vue de ce lac, de ces montagnes, de ces collines, et surtout de ces jardins parfumés, me fit éprouver une si vive, si déchirante *saudade* de mes rives natales, que je fus incapable de me livrer aux souvenirs historiques qui se rattachent à ces lieux charmants.

Nous avions parcouru tous ces beaux sites en nous

arrêtant plus ou moins dans ceux qui nous inspiraient le plus d'intérêt, soit par les faits historiques anciens et modernes qu'ils rappellent, soit par le charme naturel ou artistique qu'ils renferment. Au nord comme au sud de cette admirable Italie, non-seulement les grandes villes, mais les bourgs, les villages, quelque petits et dépourvus d'intérêt qu'ils paraissent, contiennent des trésors d'art ou de grands et glorieux souvenirs. Goiro, village à la droite du Mincio, rappelle la glorieuse victoire remportée en 1848 par les braves Piémontais sur les Autrichiens, alors que leur malheureux roi, légèrement blessé, ne se doutait pas encore de la fatalité qui devait le faire mourir en exil. Ce beau pont sur l'Adda rappelle la bataille que Napoléon livra aux Autrichiens en 1796. Non loin du bourg Belgiojoso, plane encore le souvenir d'Annibal et de Scipion qui y livrèrent bataille. De toutes parts une place, un monument, un chef-d'œuvre, ou un trait saillant de l'histoire se présente aux yeux ou à l'esprit du voyageur.

MILAN

— 25 AOUT —

Les voyages et la vie ! la vie, qui n'est qu'un voyage plus ou moins pénible, plus ou moins court ! Voyager dans ce voyage, dont Dieu seul connaît le terme, c'est-à-dire se transporter de pays en pays, de scène en scène, passer d'émotion en émotion selon l'intérêt qu'inspirent les divers objets offerts à nos regards, c'est atténuer en quelque sorte le poids d'une grande douleur dont on se sent opprimé. Cependant, quels que soient l'intérêt des lieux où l'on s'arrête, le charme qui nous y attache, le bien-être matériel et moral dont on jouit, il y a des jours où rien ne peut distraire un seul instant l'esprit du sujet de cette grande douleur. Aussi il y a toujours dans l'âme, outre la tristesse que nous laissa la perte d'un être adoré, un certain vide que rien ne peut remplir.

On aura beau s'entourer de tout ce qui constitue le bonheur d'ici-bas, le vide est là. Réveillé, on désire; en dormant on rêve, et, en désirant et en rêvant, la vie s'écoule, s'envole sans que ce vide se remplisse jamais.

Qu'est-ce donc que ce désir incessant, cette anxiété secrète de ce je ne sais quoi qui manque à l'âme, chez ceux mêmes dont les jours sont entourés de toutes les prospérités de ce monde ?

Toi, ô ma mère ! toi dont l'image adorée se présente plus vivement aujourd'hui à mon esprit et remplit tout mon cœur torturé encore par la douleur de t'avoir sitôt perdue, tu me révélerais ce grand secret, s'il était possible aux pèlerins d'ici-bas d'interroger ceux qui reposent dans le sein de Dieu !.. C'est vers lui, sans doute, que tend cette secrète et vague anxiété... Croyons-le ; l'âme a besoin de croire.

. . . . . .

Il y a aujourd'hui trois ans, sous les rayons splendides d'un soleil tropical, sur les rives majestueuses du plus beau golfe du monde, des ténèbres profondes semblèrent envelopper soudainement mon esprit, et une tristesse suprême recommença à me serrer le cœur.

Elle avait rendu le dernier soupir ! elle dont les élans maternels ne répondraient plus désormais à mes élans ! dont la douce voix si persuasive ne frapperait plus mon oreille en fortifiant de plus en plus les sentiments qu'elle m'avait inspirés et que de cruelles secousses menaçaient parfois d'ébranler !

Son âme si pure, si belle, s'envola, hélas ! de ce cher corps encore tout chaud que j'arrosais de mes larmes ! Elle s'envola sans pouvoir me communiquer le secret de la mort...

Mystère !

. . . . . .

Depuis lors, et lorsque le paroxysme d'une douleur inutile fit place à cette morne mélancolie qui, à la suite d'une affliction inconsolable, s'infiltre, pour ainsi dire, dans les profondeurs de l'âme et lui paralyse l'enthousiasme sans lequel la vie, chez certaines natures, n'est plus qu'un squelette à ressorts se mouvant automatiquement ; depuis lors, dis-je, mon esprit cherche constamment à démêler dans ce

calme et dernier regard si tendrement fixé sur moi la double expression du sentiment qui l'animait encore.

Dans ce moment douloureux et solennel où l'embrassement glacial de la mort étreint, étouffe la vie du corps, et que cette bonne mère entrevoyait déjà l'éternité inexorable qui allait la ravir à jamais à mon amour, avait-elle voulu m'initier au redoutable secret? Voulait-elle m'exhorter à la résignation et au dévouement par une dernière parole de ces chastes lèvres d'où avaient émané tant de paroles de consolation pour tous ceux qui souffraient autour d'elle ?

Mystère!

. . . . . .

Hélas! la mort et la vie ne sont que des mystères! Mystère restera toujours tout ce que la faible science humaine ne pourra jamais expliquer.

Les siècles roulent et se précipitent dans l'abîme du temps en y entraînant les générations qui se succèdent plus ou moins éclairées, plus ou moins soumises aux fléaux moraux et physiques, leur infaillible cortége! Les phénomènes de la nature se reproduiront sans cesse en offrant partout à l'homme des merveilles nouvelles, de nouvelles et intarissables sources d'étude où le labeur de toutes les générations ne suffira pas à épuiser un seul de leurs sujets. Tout s'agite, s'opère, se reconstruit, se transforme, se renouvelle sur notre petit globe par les puissantes lois de la nature et les efforts incessants de l'esprit humain. Mais rien n'a jamais pu ni ne pourra jamais éclairer l'homme sur le plus triste des phénomènes reproduit chaque jour sous ses yeux!

Dans l'impénétrable obscurité où notre esprit s'égare, en voulant expliquer ce redoutable secret, que nous reste-t-il à faire? Courber le front devant cette infaillible, mystérieuse loi, et marcher dans la voie des vertus qui distin-

guent ici-bas les hommes, jusqu'à ce que l'heure suprême arrive où chacun résoudra par soi-même le grand problème !

Milan, la capitale de la Lombardie, et contenant environ cent soixante mille habitants, sans y comprendre la garnison autrichienne, est située entre le Ticino et l'Adda, dans une vaste et riche plaine. Elle présente un aspect général de beauté et de propreté qui plaît à première vue. Ses beaux jardins, ses superbes promenades ombragées d'arbres, ses belles maisons, ses larges rues bien pavées, ses établissements charitables et scientifiques, et surtout sa magnifique cathédrale gothique resplendissante du pur marbre blanc dont elle est toute construite, charment le voyageur qui s'y arrête.

La cathédrale produisit une vive impression sur moi la première fois qu'elle s'est présentée à mes yeux. Il était déjà nuit quand, tout en finissant de nous installer dans l'hôtel de la *Bella Venezia*, dont le nom avait attiré ma préférence, nous nous rendîmes sur la place étroite du Dôme pour le voir à l'intérieur. La nappe étoilée et infinie qui brillait dans un firmament limpide et serein, se reflétant sur le peuple de blanches statues placées sur le vaste toit du temple, donnait à ce magnifique môle un aspect à la fois imposant et prestigieux ! En le regardant, je suis restée un moment comme subjuguée sous une apparition fantastique. Et mes idées s'envolèrent vers je ne sais quelle région aérienne dont ce ciel étoilé, ce monde de statues, cet air si doux d'Italie, cette brise qui me semblait imprégnée des parfums d'une rive lointaine, me traçaient l'image confuse !

Ce fut une rêverie momentanée, mais elle laissa un sou-

venir profond dans mon esprit, souvenir qui se rattachera toujours à celui de la cathédrale de Milan.

On a appelé ce merveilleux monument un chaos gothique, un amas d'insignifiants ornements.

Je laisse aux artistes à accueillir ou à réfuter cette opinion. Pour moi, je ne peux juger que de l'impression que j'ai reçue à la vue de ce sublime chaos, où je retournai, le lendemain de mon arrivée ici, pour le visiter dans son entier.

Environ quatre mille statues de saints, d'anges, de martyrs et d'autres ornent le haut et le bas de ce dôme, qu'on dit être « le plus beau monument actuel de l'antique architecture dont le style, maintenant abandonné, est vraiment magnifique en soi-même. »

Un large escalier conduit aux cinq portes qui donnent sur la façade, et qui correspondent aux cinq nefs de l'église.

Quelle que soit la sévérité du critique de cette cathédrale, il ne pourra regarder tout cet extérieur imposant, pénétrer dans ces nefs, voir cette voûte si élevée, ces piliers si élancés et si vigoureux, toute cette riche ornementation sculpturale, éclairée mystérieusement par la lueur multicolore qui y pénètre par les hautes croisées en verre jaune, en se répandant sur les nefs et tous les objets contenus dans cet intérieur grandiose; ce critique, dis-je, ne manquera pas de sentir le puissant effet de cet ensemble majestueux.

La chapelle souterraine, ou crypte, d'une grande magnificence, ainsi que l'escalier qui y conduit, est cependant d'un aspect très-mélancolique. Le souvenir des anciens chrétiens qui s'y réfugiaient pour échapper à leurs persécuteurs et pour y prier, donne un grand intérêt à ce lieu de parfait recueillement. Les dépouilles mortelles de saint Charles Borromée, enveloppées de riches étoffes, et posées

dans une bière, châsse toute d'argent, y attirent les dévots et les curieux. La richesse de sculpture, de ciselure et d'orfévrerie de ce monument est en vérité inouïe ! Saint Charles Borromée est revêtu de ses habits pontificaux. Les panneaux de la châsse sont de cristal de roche, avec des moulures de vermeil. La pâle lumière des lampes sépulcrales, qui y brûlent constamment, comme à Saint-Pierre, se reflétant et traversant à peine l'obscurité de cette chapelle, remplie d'une grande série de tombeaux d'archevêques, donne à cet amas de pompe souterraine un aspect lugubre, sans inspirer la pensée religieuse dont nous sommes saisis en présence d'une simple tombe !

Il serait très-long de décrire minutieusement les splendeurs de ce dôme, ses cinq voûtes à ogives soutenues par cinquante-deux énormes colonnes octogones, ses autres immenses colonnes de granit rouge qui soutiennent le balcon au-dessus de la porte principale, ses deux chaires en bronze doré toutes couvertes de bas-reliefs et reposant sur des cariatides colossales, qui représentent les quatre évangélistes et les quatre docteurs de la foi, ses magnifiques fenêtres avec leurs brillantes verrières à mille couleurs, représentant des scènes de la Bible, ses remarquables bas-reliefs de la partie supérieure du mur d'enceinte du chœur, et le rétable de l'autel dans la chapelle de la Présentation, ses deux sacristies, dont une renferme le reste de l'ancien et riche trésor de cette cathédrale, et toutes ses autres œuvres d'art plus ou moins intéressantes qui ne me touchent pas autant que l'ensemble singulier de ce temple.

La vue d'une des statues placées dans l'intérieur de la cathédrale, *celle de saint Bartholomée, représentant le martyr tout écorché, la peau pendante,* me frappa d'horreur !

Elle passe pour une œuvre d'art très-remarquable; mais, malgré tous mes bons désirs de l'admirer et de lire l'inscription qu'elle porte, je n'ai pu la considérer une minute. De tels sujets n'auraient dû être jamais traités, je pense, que par les historiens. En lisant le récit qu'ils font de pareilles barbaries, l'esprit se les figure assez et le cœur en est ému, sans que l'œil en soit choqué. Il y a des représentations matérielles qui nuisent en quelque sorte à la grandeur du sujet.

Après avoir visité tout l'intérieur de cette riche cathédrale d'une forme si différente de toutes les autres que nous avions vues auparavant, nous gravîmes, précédées d'un guide, les quatre cent quatre-vingt-six marches jusqu'à la pyramide centrale.

C'est de ce point qu'on peut mieux apprécier la vaste forêt de statues, la profusion de terrasses, d'escaliers et d'aiguilles surmontées de statues qui peuplent le sommet de ce temple splendide. Une statue de la Vierge en bronze doré surmonte la pyramide centrale, d'où l'on a une admirable vue sur l'immense et riche plaine autour de Milan et sur la chaîne des hautes Alpes.

Nous avions perdu beaucoup de temps à parcourir ces innombrables terrasses en nous arrêtant plus longuement devant les statues qui nous intéressaient le plus. On cite celles d'*Adam* et d'*Ève* comme les plus remarquables, la dernière surtout nous parut extrêmement belle.

Quand nous quittâmes les hauteurs de cet admirable toit, le soleil répandait ses dernières lueurs sur l'horizon. Quelle magnificence déployée dans l'imposant panorama que nous avions sous les yeux ! Ce n'était plus pourtant Venise et ses lagunes.

Les splendeurs de la nature et l'image du passé enchaînè-

rent seules maintenant tout mon esprit, j'avais oublié la magnificence artistique de la grandiose cathédrale de Milan.

Des lettres venues de Naples, de Bologne, de Paris et de Venise m'attendaient ici, où l'on savait que nous serions maintenant. Parmi ces lettres il y en avait une qui m'avait été envoyée de Leipzig par un de mes compatriotes de notre Légation dans cette ville, le jeune littérateur França, qui me croyait à Paris, m'invitait pour assister à la grande fête scientifique de Iéna.

Cette après-midi, comme je répondais à cette obligeante invitation, on vint m'annoncer, avec l'empressement grave que la vue d'un visiteur de marque communique aux gens de service, qu'un *signore*, dont on me remit la carte, désirait me parler.

Depuis quelque temps nous remarquions un personnage que le hasard plaçait toujours dans le même wagon que nous. Descendues dans les gares des villes que nous visitions, nous le perdions de vue, et puis, au moment de partir, nous le voyions monter de nouveau dans notre compartiment et y prendre place silencieux et pensif.

Son maintien très-distingué, ainsi que sa mise élégante et d'un goût irréprochable, faisait penser qu'il appartenait à un rang supérieur de la société. Une abondante chevelure blonde dorait son large front, d'une blancheur éclatante. Sa belle physionomie était empreinte d'une mélancolie profonde.

— C'est un fils du Nord qui, étranger comme nous dans ces pays, regrette une patrie et peut-être une chère famille, dis-je à mon enfant.

— Mais en descendant à Bergame pour jeter un coup d'œil sur cette antique ville étrusque dont César avait fait

une cité romaine et qui passa depuis, ainsi que ses sœurs, par toutes les vicissitudes qui élevèrent et abaissèrent tour à tour ces anciennes villes jadis si florissantes; en descendant à Bergame, dis-je, j'entendis ce personnage ordonner au cocher d'une voiture qui l'attendait à la gare, de l'emmener au cimetière...., et je fus très-étonnée qu'un fils du Nord parlât si purement l'italien! Qui était donc ce mystérieux compagnon de voyage? En descendant au salon de l'hôtel, je le reconnus dans la personne qui m'avait envoyé sa carte et qui m'y attendait.

C'était le comte de M., dont le frère aîné fut une des nobles victimes tombées dans la grande et désastreuse lutte de 1848 pour affranchir l'Italie du joug qui pèse encore sur elle!

— Daignez pardonner ma visite, Madame, me dit-il du ton le plus respectueux et d'une voix comme caressante, en venant à ma rencontre aussitôt qu'il me vit entrer au salon. En arrivant chez moi, j'ai trouvé une lettre d'une des anciennes amies de ma famille accompagnant celle-ci qu'elle me prie de vous remettre moi-même.

Et il me remit une lettre de la marquise Geppi, de Florence. Elle me présentait le jeune comte de M., le fils d'une de ses intimes amies d'autrefois, lequel venait de rentrer en Italie après un long séjour en Allemagne et me serait de quelque utilité, disait-elle, pour me faire bien connaître Milan et ses environs où il avait sa terre.

— Celui qui m'est présenté par ma meilleure amie de Florence ne peut être que le bienvenu, Monsieur, dis-je à mon noble visiteur. Il paraît que vous faites de fréquentes excursions dans la haute Italie, car je vous y ai vu toujours depuis que j'y voyage.

— C'est vrai, Madame, répondit-il avec un peu d'embarras, et je reconnais avec plaisir une des deux dames que

j'ai eu l'honneur de rencontrer souvent en chemin de fer. J'étais loin d'espérer que j'aurais l'honneur de faire votre connaissance sous les bons auspices de la digne amie de ma mère que j'ai connue quand j'étais tout jeune, et alors que la mort n'était pas encore tombée sur toute ma famille! J'avais écrit à la marquise pour lui annoncer mon retour dans la patrie, sans me douter du bonheur qu'elle me procurerait d'offrir ici tous mes services aux mêmes dames avec qui le hasard m'avait fait voyager silencieux et accablé sous le coup dont je venais d'être frappé en perdant ma mère et une dernière bien-aimée sœur qui vivait encore à Bergame!

Sa voix était émue en prononçant ces dernières paroles, et une profonde tristesse se répandit sur tout son visage.

Cette tristesse fraternelle et filiale fut à mes yeux une plus puissante recommandation que celle de la bonne marquise Geppi elle-même. Qui mieux que moi était à même de comprendre et d'apprécier ces douleurs dont le jeune comte M. semblait opprimé? Ne les avais-je pas éprouvées, ne les éprouvé-je pas toujours moi-même, et bien plus amèrement que lui ? Si ce noble jeune homme, en rentrant dans sa patrie, déplore la perte de sa famille, surtout celle d'une mère et d'une sœur qu'il adorait, et qu'il avait espéré y retrouver encore, du moins il est sur le même sol, maintenant, où ces chers êtres ont vécu, où toutes les choses qui l'environnent lui parlent d'eux, où il respire l'air qu'ils ont respiré, touche les objets qu'ils ont touchés, se recueille sous la voûte du temple où ils ont prié. Sa main peut déposer une immortelle sur leur tombe toutes les fois que son cœur sentira le besoin de pleurer sur elle; tandis que moi, je suis privée de toutes ces consolations ; les pays et les peuples que je traverse, les précieux objets qui attirent çà et là mon attention, la

société même des obligeantes personnes qui nous accueillent partout avec des attentions délicates et sympathiques, rien ne peut me parler de ceux que j'ai eu le malheur de perdre sitôt, ni de ceux qui vivent encore dans ma lointaine, si lointaine patrie ! L'esprit surtout rempli de leurs chères images me les représente partout.

Les douleurs dont on est opprimé sous le ciel natal, quelque poignantes qu'elles soient, ne portent jamais dans le cœur les muettes et atroces contorsions de ce spasme moral qu'on appelle vulgairement — mal du pays, — *saudade !* Ce mal est pour les cœurs patriotiques et aimants un lourd fardeau qui les écrase petit à petit sans que les suaves brises qui les réveillèrent jadis leur murmurent les notes magiques qui adoucissent un moment les angoisses du mourant lui-même.

Je compatis cependant sincèrement au chagrin filial du jeune comte M., quoiqu'il respire maintenant, dans toute la plénitude de la fortune, l'air vivifiant de la patrie ! Puis, en le remerciant de ses offres obligeantes, je lui fis comprendre avec tous les ménagements que la délicatesse prescrit, notre habitude de nous trouver seules dans nos excursions. Ma réponse parut l'attrister, et il me demanda si je permettrais du moins au jeune ami de ma meilleure amie de Florence de venir souvent s'informer de notre santé et de chercher à mériter notre estime.

Il mit, dans ces derniers mots empreints de sincérité une si exquise politesse et une si charmante douceur qui me rappelait mon fils, sa voix en les prononçant était si émue et son regard si mélancolique, que je dus lui assurer de nouveau que, recommandé par ma meilleure amie de Florence, il serait toujours le bienvenu près de moi.

— Merci, Madame, murmura-t-il en se levant.

Je lui tendis la main qu'il serra avec un mouvement d'affection filiale, et nous nous séparâmes.

MANZONI

Ce nom qui, par une chance de certains auteurs vivants, est plus généralement connu dans les pays étrangers que les noms de bien d'autres remarquables écrivains modernes d'Italie, ne pouvait manquer d'attirer mon attention en parcourant la contrée à laquelle il est si dignement attaché.

L'auteur des *Promesi Sposi* sortait à peine d'une grave maladie quand nous arrivâmes à Milan. Il était en convalescence hors de la ville dans une simple et gracieuse villa entourée de fleurs.

Son gendre, l'illustre Massimo d'Azeglio, se trouvait avec lui lorsque nous y descendîmes, et j'eus l'avantage de faire à la fois la connaissance de ces deux beaux astres de la littérature actuelle d'Italie. A peine descendues de voiture, M. d'Azeglio vint à notre rencontre et nous conduisit lui-même près de l'illustre convalescent. En entrant dans la pièce où celui-ci se tenait, je fus frappée, en le voyant, de sa ressemblance physique avec un des poëtes les plus goûtés de ma jeunesse, Lamartine. Mais à part cette ressemblance de physionomie et de taille, rien ne réveille chez le modeste Manzoni l'ostentation vaniteuse du brillant poëte français d'autrefois. Il fut très-touché de notre visite et du vif intérêt que je lui exprimai pour la régénération de l'Italie. Comme tous les dignes fils de cette noble mère opprimée, son cœur soupire après le jour où elle brisera les chaînes qui l'attachent encore au despotisme étranger dans son propre sol ! Mais soit que son esprit se ressente encore

de la faiblesse que lui laissa sa grave maladie, soit que les déceptions essuyées par son pays, ou d'autres causes aient influencé sur lui, aucun élan ne se manifesta dans ses paroles. L'auteur du *Cinque Maggio* et de la tragédie *del Conte di Carmagnola* me parut très-changé. Cependant la noble simplicité de sa nature, ses manières polies et délicates et son juste raisonnement sur l'état de choses actuel rehaussèrent bien plus encore l'opinion que je m'étais déjà formée de son mérite.

Nous quittâmes son agréable solitude charmées de l'accueil franc et si italien que nous venions de recevoir.

En m'éloignant de cette paisible habitation, dont la présence de deux remarquables écrivains faisait le seul grand ornement, je pensais au contraste qu'elle représentait avec une autre habitation pittoresque, dont l'exquis goût français rehaussait le charme ; située à *Madrid* dans ce bois de Boulogne si splendidement transformé depuis, elle était occupée par le sublime chantre des *Mélodies*, vers le déclin de sa retentissante gloire littéraire. Il s'y tenait entouré d'une brillante société, en 1851, lorsque toute ravie, moi, d'être entourée de mes deux enfants, et à la perspective du prochain bonheur de revoir ma patrie avec tous les trésors de l'amour maternel qui m'y attendaient, je suis allée lui faire mes adieux et à sa digne compagne qui s'y trouvait aussi en convalescence après une grave maladie. Maintenant, j'étais seule avec ma fille, et mon cœur soupirait après ce fils bien-aimé, dont aucune des beautés de l'Italie ne me parle comme celles de France et d'Angleterre que nous avons vues ensemble.

Ma chère enfant, comprenant ma pensée, tâchait de me distraire en me faisant remarquer le charme de la riche campagne que nous traversions en retournant en ville par

une autre route, et la magnificence du firmament qui lui servait de dôme.

Le soleil venait de se coucher, laissant après lui des nuages dorés et éclatant de mille couleurs variées au-dessus de l'immense plaine si admirablement cultivée qui se déployait au loin toute frémissante sous le souffle du vent. Ces nuages transparents formaient comme des tours, des montagnes, des édifices étranges, des images fantastiques, se cherchant, s'embrassant, puis s'éloignant et s'évanouissant peu à peu, tels que des groupes amoureux en se disant adieu, jusqu'à se perdre de vue. Une de ces soirées splendides et embaumées dont l'Italie plus que tous les autres pays d'Europe possède le magique attrait, se déroulait sous un ciel pur et diaphane; les douces brises du soir imprégnées du délicieux parfum des roses et du jasmin qui porte le nom de cette belle contrée, caressaient tout ce qui respirait dans ces alentours après la grande chaleur de la journée. Toute cette riche nature si calme, si souriante, contrastait singulièrement avec les troubles qui agitent l'esprit des Milanais, en voyant passer l'habit blanc qui excite leur juste colère.

Nous nous livrions à la contemplation de ces spectacles ravissants, tandis que la voiture roulait entre une série successive de beaux et de frais jardins, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre, et, quelques instants après, l'élégant cavalier domptant la fougue de sa monture la mit au pas, et nous salua avec une gracieuse distinction. C'était le comte M.... « Je bénis le hasard qui me met ainsi sur votre route, Madame, me dit-il ; j'étais allé cette après-midi vous rendre visite et vous engager à voir demain la fête qui aura lieu au dôme, à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur.

Peu de Milanais y assisteront ; notre absence de cette fête, comme de toutes les places où paraît le représentant de cet usurpateur de nos droits, est la seule manifestation que nous puissions faire, pour le moment, de nos sentiments nationaux. Mais j'ai pensé que, pour des étrangers, ce sera une des meilleures occasions de voir, avec Maximilien et sa femme, l'apparat des personnages et des gardes autrichiennes qui les entourent chez nous ! Permettez-moi de vous y accompagner, et je surmonterai ma répugnance de me trouver à une semblable réunion, » ajouta-t-il en rougissant un peu.

— Non, lui dis-je, votre répugnance, que moi j'appellerai un devoir, est trop juste pour que je consente à ce que vous cherchiez à la surmonter pour nous accompagner à cette fête. Ma curiosité de voyageur peut, sans nuire à mes sentiments pour l'Italie, me permettre d'assister à cette cérémonie. Mais il n'en est pas de même pour vous et pour tous les dignes Milanais. Suivez donc leur exemple de ne vouloir montrer aucune sorte d'hommage aux usurpateurs de vos droits nationaux. La force peut paralyser pour un certain temps l'action d'un peuple libre, mais jamais elle ne pourra ni ne devra étouffer chez lui le sentiment national, et la plus éloquente expression de ce sentiment, c'est la dignité qui relève l'homme même sous la pression des chaînes dont le chargent ses tyrans. »

Le jeune comte M., dont l'extrême politesse envers des étrangères qui lui avaient été si particulièrement recommandées, lui faisait négliger dans cette circonstance ce qu'il devait à la dignité de la cause de son pays et de son propre nom, comprit la justesse de mes réflexions, et prit congé de nous en me priant de lui permettre de venir me voir le lendemain de la fête, car il avait à me communiquer une affaire de grande importance pour lui.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, je regardai fixement mon enfant pour voir si elle devinait comme moi le sujet de cette affaire. Mais son regard me révéla la plus grande froideur pour ce personnage dont l'assiduité et l'empressement avec lesquels il nous recherchait, prouvaient assez qu'elle avait fait sur lui une sérieuse impression. L'indifférence que cette enfant montra pour un jeune homme qui réunissait tout ce qui peut le plus flatter une jeune fille et décider de son choix, aurait étonnée tout autre mère que moi qui connais la solidité de ses goûts simples, dépourvus de toute ambition, et sa résolution de consacrer sa vie à l'étude et aux affections filiales.

Puis, ce n'est pas l'éclat d'un titre, d'une position brillante dans le monde, ni la beauté régulière d'une physionomie qui font vibrer cette corde mystérieuse du cœur, dont les sons endorment les peines de la vie, quand ils n'y en réveillent pas de plus amères!

Toutefois je crus de mon devoir de lui représenter les avantages dont elle pourrait jouir si, comme tout le faisait croire, l'affaire dont parlait le comte M*** était la demande de sa main. — « Quittons bientôt Milan, ma chère maman, les attentions affectueuses de ce comte m'ennuient, me dit-elle ; tu sais que je ne veux pas me marier, je suis si heureuse avec toi ! »

Le dôme de Milan, si luxueusement enrichi d'œuvres artistiques, brillait doublement maintenant à l'intérieur d'une grande profusion de lumières qui faisaient plus ressortir la beauté de cette riche ornementation sculpturale qu'on y admire. Un élégant mais non pas nombreux concours de personnes s'y trouvait déjà réuni, lorsque l'archiduc Maximilien entra avec sa femme et leur cortége,

et le *Te Deum* commença. J'avais déjà vu ce couple ailleurs, mais non pas de si près ni si à l'aise que maintenant. L'archiduc est un élégant jeune homme, dont la physionomie agréable ne révèle aucun trait de grande ambition, moins encore de cette arrogance que l'on aurait pu s'attendre à trouver dans un frère de l'usurpateur de cette contrée, chargé de l'y représenter. Sa tenue était plutôt celle d'un homme persuadé de la non-stabilité du rôle qu'il joue ici, que celle d'un gouverneur consciencieux de son droit.

Sa femme, au contraire, cette petite-fille de Louis-Philippe que nous avions vue à Bruxelles avant qu'elle fût devenue autrichienne, avait l'air de se croire plus à sa place que son mari. Ses traits révèlent de l'énergie et une grande ambition que, j'en suis sûre, ceux des Milanais même les moins fatigués du joug de son beau-frère ne seraient nullement disposés à servir...

Je la contemplais en silence et je me disais : « La fin de son vieux grand-père ne semble pas avoir laissé une grande et salutaire impression dans cet esprit-là, ni le noble désintéressement dont sa vertueuse grand' mère, la vieille reine détrônée, fit toujours preuve dans ses jours de prospérité. »

Au sortir du Dôme nous rencontrâmes une jeune dame dont nous avions fait la connaissance de Bergame à Milan, visitant comme nous les mêmes sites. C'est la femme d'un artiste distingué ; elle possède toute la vivacité et l'esprit de sa ville natale, Bergame.

Elle nous invita à aller avec elle voir un hôpital de femmes aliénées dont une de ses parentes était la supérieure directrice.

Après avoir assisté comme à un spectacle à cette représentation du couple autrichien et de son cortége dans un

temple d'Italie, le spectacle de ces malheureuses privées de raison n'était pas déplacé dans notre itinéraire de ce jour. Nous nous rendîmes donc à l'invitation de la très-gracieuse Lombarde madame J***, qui, depuis notre arrivée à Milan, vient chaque jour nous prouver sa sympathique affection. Arrivées à l'établissement, on nous fit voir l'intérieur assez bien tenu pour consoler un peu le cœur des visiteurs qui se sentent sincèrement touchés à la vue des malheureux qui ont subi la mort de l'intelligence avant celle du corps!

Nous descendîmes ensuite dans le jardin où les malheureuses, dont l'état ne forçait pas leurs surveillantes à les condamner à une constante réclusion, se promenaient à cette heure-là sous l'œil de leurs gardiennes.

Je m'approchai de l'une d'elles qui venait de s'asseoir à l'écart sous un petit berceau. C'était une belle femme, encore jeune, pâle, à la chevelure et aux yeux noirs; elle causait attentivement avec une petite branche d'arbre qu'elle tenait entre ses mains. Aussitôt que je fus près d'elle, elle se leva, me regarda d'un œil égaré, et toute sa physionomie prit une expression à la fois effrayante et comique, qui, chez ceux pour qui le flambeau de la raison s'est éteint, inspire un sentiment mêlé de pitié et d'horreur. « Io t'amo tanto, e tu mi tradice, crudele! dit-elle avec un accent déchirant, ah! torna... viene... Ma non; lasciami, non voglio più di te, va accanto ad essa... io andero soletta alle nostre nozze. » Et elle s'est mise à rire d'un rire convulsif.

La douleur d'un amour trahi avait perdu la malheureuse!

Touchée du déplorable état de cette infortunée, j'allais rejoindre madame J***, pour m'éloigner de ce triste lieu, quand une autre femme, passant près de moi, me demanda

pourquoi je ne lui avais pas ramené sa fille pour qu'elle la conduisît elle-même à l'autel déjà préparé... Cette fois-ci l'image d'une malheureuse amie renfermée dans l'hospice de la *Praia Vermelha*, à Rio-Janeiro, se présenta vivement à mon esprit, ainsi que celle de sa fille unique, noble et courageuse enfant dont j'avais jadis dirigé quelque temps l'éducation. Puisse le germe vigoureux des vertus que ton jeune cœur renfermait déjà alors s'être développé, oh! digne fille! puisses-tu te soutenir dans ce coup fatal dont tu as été si cruellement frappée, depuis que j'ai quitté nos plages natales, en voyant ta pauvre mère livrée à la plus affreuse des maladies morales !

Les beautés de Milan m'auraient intéressée beaucoup si je les avais vues avant celles de Rome, de Naples, de Florence et de Venise, auxquelles elles ne ressemblent guère. Non-seulement on ne trouve pas ici les ruines antiques ni la profusion de grands chefs-d'œuvre d'art qui commandent l'admiration dans ces villes et dans bien d'autres d'Italie, mais on s'y croirait presque dans une ville de France, si l'on n'y entendait pas partout la belle langue italienne.

Les Gaulois qui, sous la conduite de Bellovèse, s'établirent jadis, comme on le sait, à Milan et fondèrent la Gaule Cisalpine, semblent y avoir laissé une certaine empreinte que ni les anciennes conquêtes des Romains qui les chassèrent de tout le nord de l'Italie, ni les transformations successives par lesquelles cette ville a passé depuis sous les diverses puissances dont elle a subi les lois et le joug, n'ont pu jamais entièrement effacer.

Milan a été une des villes d'Italie les plus éprouvées. Sous toute sorte de gouvernement, depuis les Insubres

et les Romains jusqu'aux temps présents, les plus grands fléaux s'y sont alternativement succédé.

Au moyen âge et dans les temps modernes on y voit se lever les noms fameux de Charlemagne, qui vainquit les Lombards et annexa leur royaume à ses États; d'Othon le Grand, dont le fils (Othon II) fut appelé le Sanguinaire; des papes et des empereurs allumant les terribles guerres des Guelfes et des Gibelins; de Frédéric Barberousse, ce redoutable envahisseur de l'Italie; des Torriani, des Visconti, d'affreuse mémoire; des Sforza, More, Louis XII, François Ier, Charles-Quint, et de tant d'autres qui trouvèrent leur gloire dans le sang que leur ambition ou leur soif de crimes firent répandre! Sous la république comme sous la monarchie soit de ducs, soit d'empereurs, Milan eut toujours à essuyer de grands malheurs, sans que ses oppresseurs soient jamais parvenus à éteindre la sainte flamme dont brûle ici comme ailleurs tout digne cœur italien.

Espérons qu'un jour non éloigné cette flamme immortelle brillera dans toute sa pure splendeur, sur une Italie rajeunie et heureuse, effaçant les douloureux souvenirs de 49 et de tant d'autres luttes acharnées et inutiles, pour reconquérir sa noble place parmi les grandes nations du monde (1).

Comme je l'avais prévu, le comte de M*** me fit la demande formelle de la main de ma fille, qui la lui refusa avec la même froideur qu'elle l'avait fait de celle du baron allemand E*** à Paris, en octobre 1856. Son chagrin en se voyant déçu dans l'espérance d'un bonheur qui, disait-il, pouvait seul lui faire aimer la vie après les pertes cruelles

(1) Il est inutile d'avertir le lecteur que tout ce livre était écrit avant que les grands événements de ces dernières années eussent enfin rendu l'Italie à elle-même et accompli les vœux des vrais Italiens.

dont il venait d'être frappé, fut si vif qu'il me parut exagéré. La rencontre fortuite d'une jeune personne qui n'avait jamais arrêté sur lui un regard complaisant pouvait-elle avoir produit sur son cœur une si sérieuse impression ?

Mais n'étions-nous pas sur le sol de l'Italie, ce pays de volcans dont les éruptions n'attendent pas, pour déborder, les calculs des géologues? L'amour et l'amitié elle-même y sont trop spontanés, trop vifs, trop enthousiastes, ainsi que tous les autres sentiments. L'Italien sent, exprime, et se dévoue en moins de temps qu'il ne faut à l'Anglais pour réfléchir s'il doit sentir.

Ce sont là deux caractères, deux cœurs développés et nourris dans un milieu si divers, sous deux atmosphères si différentes, qu'on ne doit pas cependant pour cela juger de la véritable intensité du sentiment de l'un ou de l'autre. L'Italien est tout flamme ; l'Anglais est tout raison.

L'amour ne peut donc pas exercer son influence de la même façon sur ces deux natures hétérogènes.

Heureuse la femme qui les trouve réunies dans l'homme qu'elle aime !

29 août.

Jour d'éternel deuil pour mon cœur. Cette aurore se lève à mes yeux depuis une série de longues années toujours chargée de tristesse ! C'est trop longuement déplorer la perte même prématurée d'un époux, pensera-t-on peut-être. Mais moi, je sens avec toute mon âme que c'est trop tôt pour oublier un ange qui n'a fait que passer un moment sur la terre pour répandre dans mon âme le charme d'un bonheur dont il emporta le secret dans le ciel !

Nous quittions ce matin, mon enfant et moi, un coin du

Dôme où nous étions allées nous recueillir quelques instants à l'écart, lorsqu'une ombre se projeta, non loin de nous, sur la nef. C'était celle du comte M*** qui s'était glissé à notre insu dans le temple et s'y recueillait comme nous. Ayant lu *Mes Conseils à ma fille* que j'avais écrits aussi en italien autrefois et qui furent imprimés dernièrement à Florence, il connaissait le malheur que ce jour me rappelle et voulut sans doute nous prouver, par sa présence dans cette circonstance, que son cœur y était sensible. Il s'inclina silencieux et mélancolique en passant devant nous, et disparut à travers les colonnes du temple.

Le souvenir de mon cher fils, qui ce jour-ci se recueillait toujours avec sa sœur à mes côtés, se présenta plus vivant encore à mon esprit en voyant passer ce jeune homme silencieux et qui semblait prendre part à la douleur que m'apportait ce triste anniversaire. Et je fus sincèrement ouchée de cet acte de piété chez un prétendant malheureux.

J'ai vu ce qu'il y a de plus remarquable à Milan, hôpitaux, églises, palais, théâtre, musées, et tout ce qui mérite d'être connu dans cette ville. Le Palais des Sciences et des Arts est sans doute la plus grande curiosité artistique de Milan, avec la Bibliothèque Ambrosienne, contenant des manuscrits précieux et des copies d'anciens auteurs. Les galeries des tableaux et des fresques, dont une partie y fut transportée des couvents supprimés, contiennent de précieuses œuvres d'art. Outre le Musée et la Bibliothèque, le Gymnase, l'École des beaux-arts, l'Observatoire et l'Institut des sciences et des lettres se trouvent réunis dans ce vaste édifice aux portiques imposants.

Le palais de la Cour, qui ne conserve plus du vieux palais bâti par un des Visconti que la petite église dédiée à

saint Gothard, et restaurée depuis, offre parmi d'autres curiosités le beau salon des cariatides et de remarquables fresques, telles que celles représentant l'apothéose du plus extraordinaire ambitieux moderne sous la figure de Jupiter sur un aigle! Les peintures de Giotto, dont le vieux palais était décoré, firent place à ces trop prétentieuses fictions!

Quant aux églises, après la superbe cathédrale, la vieille basilique, fondée en 387 par saint Ambroise dont elle porte le nom, fut celle qui m'intéressa le plus. De nombreux objets y rappellent les premiers temps du christianisme, inscriptions, bustes, bas-reliefs, monuments, et tant d'autres qui font comparer cette basilique à un véritable musée. On y voit le trône en marbre des premiers évêques de Milan, et une colonne de porphyre avec un serpent de bronze qu'on a apporté de Constantinople et que, dit-on, une croyance populaire faisait passer pour celui que Moïse éleva *et qui devra siffler à la fin du monde.* Moyennant cinq francs, on nous a montré la plus grande curiosité de cette église, le *paliotto*, c'est-à-dire le devant du maître-autel en or et d'un travail merveilleux du IX^e^ siècle.

Ce fut des portes de cette basilique que, dit-on, saint Ambroise repoussa Théodose après le massacre de Thessalonique. Dans nos temps les *massacreurs* des peuples ne trouvent plus des saint Ambroise pour les arrêter devant les portes des églises où ils vont étaler leur hypocrisie!

Ce fut encore dans cette église que saint Augustin abjura ses erreurs.

A défaut d'antique amphithéâtre dans cette ville, nous venons d'y voir l'Arène moderne, construite sous la domination française en 1805. Un vieillard, enthousiaste de Napoléon I^er^, nous montra, avec une solemnité théâtrale, la place que son grand homme avait occupée lorsqu'il y vint assister à une grande régate en 1807.

La Scala, le plus vaste théâtre de l'Italie, est un des plus beaux édifices que j'aie vus dans ce genre. Nous y avons assisté avec la belle Lombarde M^me^ J*** à la représentation du *Trovatore*, qui ne fut pas mieux exécuté que le *Maure de Venise* que nous avions vu jouer au théâtre de la Fénice, à Venise.

Ici, comme ailleurs, la plupart des constructions modernes remarquables ont été bâties sur la place occupée jadis par quelque édifice ou monument avec lequel elles n'ont aucun rapport. Le magnifique théâtre de la Scala remplaça l'église de Santa-Maria della Scala, fondée par la femme de Barnabo Visconti, de la famille des Scala de Vérone, dans le but pieux peut-être d'obtenir du ciel le pardon des grands crimes dont les Visconti souillèrent leur nom ! Un des rôles de la femme ne doit-il pas être de prier, par ses bonnes œuvres, Dieu que les hommes oublient si souvent?

Le palais des Sciences et des Arts, agrandi plus tard, avait été naguère l'établissement de l'ordre des *Humiliés*, qui dans toute leur humilité attentèrent à la vie de saint Charles Borromée, lorsque celui-ci voulut réformer leurs désordres. Ils furent supprimés, et cet édifice, après avoir été occupé par les Jésuites, ces éternels diplomates, qui leur succédèrent en 1572, fut employé depuis à la noble et utile destination qu'il a de nos jours. Sur l'emplacement d'un ancien monastère de Cîteaux se trouve un des beaux édifices de Milan, l'hôpital militaire.

Je désignerai ici en passant l'émotion profonde que j'ai sentie en visitant le *Grand Hôpital*, immense édifice agrandi par la généreuse donation de trois millions que lui laissa le docteur Machi à la fin du dernier siècle.

Je le visitai avec l'intérêt que m'inspirent toujours ces sortes d'établissements, en m'arrêtant çà et là près des lits

des malades pour leur adresser quelque parole de consolation que ces êtres souffrants ne dédaignent jamais, lorsque, en entrant dans la vaste infirmerie des enfants, considérablement peuplée de ces innocentes créatures en proie à des souffrances qu'elles n'ont point méritées, je remarquai un pauvre groupe de ces petits êtres dont la maigreur faisait pitié ! En m'approchant de la gardienne qui en tenait un dans ses bras, je caressai celui-ci, toute touchée de sa situation, car il venait de perdre sa mère, me dit-on, dans le même hôpital où elle était venue très-malade avec lui. Le malheureux enfant me sourit d'un sourire d'ange prêt à s'envoler. Puis, levant ses petites mains maigrelettes, il me pria de l'emmener avec moi.

« Il poveretto non è avvezzo a sentire nessun parlargli tanto da madre come Lei fà, Signora, » me dit la gardienne, et elle continua à parler sans que je l'écoutasse; mon esprit voguait vers un autre hémisphère. Je pensais aux pauvres malades de l'infirmerie de la *Conceiçan* que, ainsi que d'autres, des âmes charitables maintinrent à Rio-Janeiro lors de la première invasion du choléra dans cette ville vers la fin de 1855. Je venais alors d'être frappée de la perte de ma bien-aimée mère, et dans ma douleur je trouvai une sorte de soulagement en courant près des infortunés attaqués de l'affreuse épidémie, pour leur donner mes faibles soins. Là, à côté de leurs lits, il me semblait toujours apercevoir l'ombre radieuse de bonté de cette chaste mère, que j'avais tant de fois suivie dans mon enfance chez les pauvres malades des environs de la *Floresta*, près desquels elle se glissait à la dérobée avec toute la sollicitude de son âme pieuse et charitable. Mon imagination me la représentait satisfaite de mon œuvre, qui était la sienne, et je la poursuivis, cette œuvre, avec une sincère ferveur, pendant tout le temps que le fléau dura à

Rio-Janeiro, dans sa plus grande intensité, sans obéir aux craintes journalières de ma chère famille et des amis qui tremblaient pour ma vie, sans prêter l'oreille aux mesquines considérations de ceux dont l'esprit n'est jamais capable de comprendre le dévouement, sans un but quelconque d'intérêt personnel.

Maintenant le malheureux petit enfant, dans le Grand-Hôpital de Milan, me priant de l'emmener avec moi, me rappelait vivement encore les enfants dont le sort m'avait tant touchée dans le temps du choléra à Rio. L'innocente image d'une pauvre petite conduite avec sa mère, malheureuse femme portugaise, mourante à l'infirmerie de la *Conceiçan*, se présenta à mon esprit en commandant à mon cœur de faire, pour le petit malheureux Italien, ce que j'avais fait pour elle autrefois, en la prenant dans mes bras quand les soins de sa mère lui manquèrent, et la conduisant, au milieu d'une nuit orageuse, dans mon cher foyer. Mais, hélas! les voyageurs, comme des pèlerins dans de lointains pays, n'ont point de foyer.

J'ai quitté le Grand-Hôpital trop émotionnée pour pouvoir apprécier l'*Annonciation* par Guerchin, qu'on nous montra dans la petite église qui se trouve au milieu de la cour. Moins sensible aux beautés des œuvres d'art, malgré mon admiration pour elles, qu'aux souffrances des malheureux recueillis dans ces établissements créés par la charité, mais auxquels la charité ne préside pas toujours, je passai ce même jour à visiter, entre autres, l'hospice Trivulzi, fondé pour les septuagénaires des deux sexes. Le souvenir d'un des plus illustres noms féminins est dignement attaché à cet hospice. Ce fut ici que la célèbre mathématicienne Gaëtana Agnese se consacra, dans les dernières années de sa vie, au service des malades, et y mourut en 1799.

Sur le lac de Como. — Je trace ces lignes entourée des beautés ravissantes que ce lac et ses rives offrent aux yeux de ceux qui en font le tour en bateau à vapeur ou en barque. Ce jour est un de mes jours sans soleil que j'aimais tant sur les bords majestueux du Janeiro et dans le nord de mon Brésil, là où, le ciel étant toujours limpide et le soleil souvent brûlant, de tels jours répandent une poésie exquise sur toute la nature. En Italie, dans cette saison, ces jours ont aussi un grand charme pour moi.

Mais de magnifiques scènes se succèdent autour de nous ; je m'interromps pour les admirer.

Vers six heures du matin, nous quittâmes Milan pour cette excursion ; en laissant de côté la porte Comasina et l'arc d'ordre dorique surmonté de figures colossales représentant les fleuves Pô, Tésin, Adda et Olona, nous prîmes le chemin de fer, qui nous mit en quelques minutes à la station de Monza, vieille ville célèbre par la couronne de fer gardée dans le trésor de l'ancienne cathédrale, fondée par la fameuse Théolinda, reine des Lombards. Munies de la permission nécessaire, nous fûmes admises à voir cette couronne historique dont on ignore l'origine. Elle est en or, enrichie de pierres précieuses, et contient à l'intérieur un cercle de fer qu'on dit avoir été fait avec un des clous qui servirent au martyre du Christ. On la garde comme une relique précieuse au trésor de Monza. Charles V s'en servit pour son couronnement à Bologne ; puis le merveilleux acteur du dix-neuvième siècle se la posa lui-même un moment sur la tête. En quittant Monza avec ses curieux souvenirs, nous arrivâmes à Como, ville dont la fondation remonte, selon Caton, à 300 ans avant celle de Rome. Gloires antiques et modernes y passèrent et s'éteignirent, n'y laissant, ainsi que les désastres et les luttes politiques dont elle fut une des

victimes, surtout au douzième siècle, que le souvenir auquel vinrent depuis se joindre tant d'autres souvenirs! Dans la façade de sa cathédrale, une des plus belles églises du nord de l'Italie, les statues des deux Pline, dont le Jeune était naturel de Como, rappellent, ainsi que la belle statue en marbre du grand physicien Volta sur la place du même nom, trois des grandes gloires de cette contrée.

Une foule de passagers se pressaient sur la rive du lac et commençaient déjà à monter sur le paquebot qui les attendait pour partir, lorsque nous y arrivâmes et prîmes nos places. Il y avait à bord une nombreuse société de touristes de l'un et de l'autre sexe, qui se dirigeaient aux différents points des rives du lac où le bateau s'arrête pour descendre et prendre de nouveaux passagers. Tous, hommes et femmes, semblaient se récréer en présence des scènes glorieuses de la nature qui s'ouvraient devant nous à mesure que le bateau avançait.

Moi, tout en subissant le charme de ces scènes, je me sentais prise de nostalgie, comme il m'arrive souvent, surtout à la vue des paysages où je trouve quelque ressemblance avec ceux qui me ravirent jadis sur mon sol natal. La vue de ce bateau à vapeur se détachant de la rive de Como et fendant, rapide, les eaux du lac encaissé entre de hautes montagnes et des collines verdoyantes, rejeta mon esprit sur la baie imposante du Guanabara parsemé d'oasis. — Et je perdis pendant quelques instants la conscience des lieux où je me trouvais maintenant!

Le bateau s'arrêtant à la première station, le mouvement du bord et des personnes qui descendaient me rappela à la réalité.

— C'est bien beau, c'est magnifique, dis-je alors à une dame qui causait avec mon enfant en admirant la superbe perspective variée des points de vue pittoresques qui se

déroulaient à nos yeux; mais que sont ces beautés, ces magnificences, comparées à celles de notre baie de Rio Janeiro avec ses coquettes et riantes îles revêtues d'une végétation éternelle, parmi laquelle de hauts palmiers dressent, tout orgueilleux, leurs têtes panachées !

Et je me mis de nouveau à regarder les beaux paysages des rives du lac de Como, l'esprit tout rempli de celles de ma zone natale. Il n'y a rien qui gâte tant la beauté des scènes que nous voyons comme de songer à celles qui nous ont frappés auparavant. La comparaison diminue souvent le charme que nous en goûtons; il faut donc ne jamais comparer et tâcher d'apprécier isolément les choses par elles-mêmes.

Arrivées à Cadenabbia, dans la plus agréable partie du lac, nous quittâmes le bateau à vapeur et sa joyeuse société, et nous prîmes une barque pour visiter plus à l'aise les rives du lac et quelques-unes de ses intéressantes villas, en commençant par la Sommariva, délicieusement située, et renfermant, entre autres objets d'art, des statues de Canova et des bas-reliefs par Thorwaldsen; puis, entre autres villas, Serbelloni, Melzi, cette dernière avec ses peintures et ses beaux jardins; nous descendîmes ensuite dans une anse mélancolique où se trouve la villa Pliniana. Le temps était calme, aucun des deux vents qui soulèvent parfois les eaux du lac à effrayer ceux qui y naviguent, ne s'annonçait ce jour-là. Nos bateliers attachèrent la barque sur la rive, et l'un d'eux nous apporta la collation que j'avais fait préparer à l'hôtel Brentani, composée de truites du lac, de fromage et de fruits, près de la célèbre fontaine intermittente décrite par Pline le Jeune, et dont on voit encore aujourd'hui comme de son temps les phénomènes de crue et de décroissance périodiques.

Les ombrages solitaires de ces sites pittoresques me

plurent infiniment. Les anciens et modernes événements dont toutes ces rives ont été les témoins se présentèrent vivement à mon esprit, et firent diversion à mes pensées que le murmure de l'eau et la caressante brise de ses bords réveillaient si puissamment.

Les voyageurs en Italie ne devraient jamais manquer de visiter ses beaux lacs du nord, parcourir en détail leurs rives enchanteresses, où croissent les plantes des tropiques, au pied des Alpes couronnées d'éternels glaciers. Ce ne sont pas seulement les beautés des villas, leurs œuvres d'art et leurs jardins magnifiques, non plus que celles des bourgs, des villages, et de tant de sites plus intéressants les uns que les autres, au point de vue historique, qui nous enchantèrent dans notre excursion sur le lac de Como; ce fut principalement cet ensemble grandiose de beautés naturelles qui se continue à environ six lieues de l'une et de l'autre rive, en variant d'aspect, sans diminuer l'intérêt qu'elles inspirent pendant la journée.

Le soleil, qui s'était montré dans toute sa splendeur italienne, venait de se coucher maintenant, en laissant toute cette admirable et immense scène que nous avions sous les yeux prendre un aspect plus calme et plus imposant!

La plus haute montagne de la Lombardie, le mont Legnone, se dessinait en toute sa majesté sous ce ciel resplendissant d'un féerique coucher de soleil, qui faisait ressortir toutes les magnificences des bords du lac, sur les eaux duquel la barque nous balançait, tirée par les bateliers dont l'activité redoublait depuis qu'aux ardeurs du soleil avait succédé une douce fraîcheur.

Le jour était près de nous quitter, et je voulais quitter avec lui le lac dont nous avions déjà parcouru toutes les parties les plus intéressantes, en descendant çà et là sur les endroits de ses rives qui attiraient le plus notre atten-

tion, ou qui m'avaient été indiqués comme les plus remarquables et dignes d'être visités. Les bosquets d'orangers de Varenna, un des plus beaux villages des bords de ce lac, m'apparurent avec le charme particulier que la vue de ces arbres m'offre toujours.

J'étais tellement subjuguée par une multitude de pensées que ces beaux sites, ces grandioses tableaux encaissant le lac, ces eaux doucement ondulantes et cette barque glissant sur elles me rappelaient, que je prêtais à peine attention au récit que faisait un de nos bateliers des circonstances d'un affreux accident arrivé, il y avait peu de jours, dans le lieu même sur lequel nous passions, près de Dervio, où le lac a plus de profondeur ! « C'était un monsieur avec trois dames, disait-il dans son rustique langage et avec cette simplicité insouciante de certaines âmes qui, quoique bonnes, ne comprennent point du tout la désagréable impression que peut produire un triste récit dans des occasions inopportunes; deux de mes compagnons les conduisaient, comme je vous conduis maintenant, dans différentes parties du lac. Arrivés ici, continua le bonhomme en nous indiquant la partie de l'eau sur laquelle notre barque se trouvait en ce moment, un grand coup de vent se leva tout à coup, leur barque tournoya, chavira et disparut à jamais avec sa charge. »

— Vous choisissez fort mal l'occasion de raconter cet affreux accident aux voyageurs que vous conduisez sur ce lac, bonhomme, lui dis-je.

Mais je me sentis rassurée en voyant que mon enfant ne s'en était point effrayée. Seulement, en déplorant le sort de ces victimes, nous nous dîmes avec mélancolie : « Auraient-elles laissé dans des pays lointains une chère famille qui sera désolée en apprenant leur fin si désastreuse ? »

Voulant finir de visiter les villes du nord de l'Italie, que

nous tenions à voir, nous ne prolongeâmes pas notre excursion de Colico (où nous reprîmes le bateau à vapeur pour retourner plus vite à Como) jusqu'à Lecco, petite ville industrielle, dans le voisinage de laquelle Manzoni plaça la scène de son roman *I Promessi Sposi*. Nous laissâmes aussi de côté la Brianza, cette jolie et fertile contrée qu'on appelle le Jardin de la Lombardie, avec ses lacs, ses nombreuses sources d'eau, ses belles villas si multipliées, sa douce température, et le souvenir des hommes éminents qu'elle a produits : Cantù, Parini, Manzoni, etc.

Les trésors de tout genre de beautés sont si multipliés sur le sol italien, qu'il faudrait s'arrêter longtemps à chaque endroit pour les bien connaître et les bien apprécier. Les grands souvenirs que partout y évoquent ces trésors, et même tel ou tel petit coin de terrain, en apparence insignifiant, rehausse infiniment le charme et l'intérêt dont on se sent de plus en plus pris en parcourant attentivement cette séduisante, splendide et, — espérons pouvoir le dire bientôt, — libre Italie !

Retournées à Milan, nous visitâmes quelques-uns de ses environs, jusqu'au village de Carignano, dont l'église possède d'admirables fresques de Daniele Crespi, parmi lesquelles se trouve l'effrayante figure du « damné revenant un moment à la vie, » qui frappa tant Byron. Le souvenir de Pétrarque est attaché aux sites près de Carignano, où il vécut retiré. Nous prîmes ensuite la voie de Pavie, par le beau canal de Naviglio, dont la navigation me parut curieuse à travers les écluses qui s'ouvrent tour à tour pour donner passage aux barques. Nous descendîmes sur la

rive de la Certosa, où conduit une belle allée. La belle madame J*** nous accompagna jusqu'au port, et nous nous dîmes adieu comme d'anciennes amies, en nous promettant de nous écrire mutuellement. Elle connaissait le comte M*** et regrettait son insuccès. Car, disait-elle, si le comte eût été favorablement accueilli, elle aurait été heureuse de nous posséder à Milan. Mais son bon sens et sa propre expérience excusaient bien mon enfant de ne vouloir pas unir sa destinée à un homme pour qui elle éprouvait de l'estime, mais non de l'amour.

Ayant vu de la Chartreuse ce qu'une femme peut voir de ces saintes demeures, c'en fut assez pour me faire une idée de la grandeur et de la richesse inouïe de cet immense édifice, qu'on nomme monastère, où tant de millions furent engloutis pour embellir ce séjour somptueux des *humbles serviteurs du Christ!*

Ce fut dans le parc de ce monastère qu'on arrêta François Ier, après la bataille de Pavie. A sa demande, on le conduisit à l'église de ce couvent, où il fit sa prière. Ce fut encore d'ici qu'il écrivait à Louise de Savoie, sa mère, les paroles qu'on a tant répétées depuis : « Madame, tout est perdu, fors l'honneur. »

Sous la charge de ses grands crimes, Jean Galéas Visconti, fondateur du Dôme de Milan, fonda aussi ce monastère, en 1396. Il est à quatre milles de Pavie, où nous descendîmes à l'hôtel de la Croce-Bianca.

En entrant dans Pavie, je pensai à un des plus grands traits de vandalisme attaché au nom français par Lautrec, qui livra cette ville « au pillage pendant sept jours pour la punir de la joie qu'elle avait montrée de la captivité de François Ier. »

Une des plus anciennes villes d'Italie, Pavie se recommande par ses grands souvenirs, sinon par ses malheurs,

qui du reste continuent la série de ceux de toutes les nombreuses villes de cette noble péninsule, où toutes les nations barbares et civilisées vinrent, avec d'absurdes prétentions, l'une après l'autre, porter le fléau de la guerre et la dépouiller plus ou moins de ses trésors inépuisables. L'université, une des plus anciennes et autrefois des plus renommées de l'Europe, est l'établissement le plus important de Pavie. Ville d'une apparence triste, située sur le Ticino, avec ses ponts, ses édifices, le reste de ses nombreuses tours, sa place environnée d'un grand portique, ses portes et ses souvenirs historiques, Pavie inspire encore un grand intérêt. Nous y arrivâmes au lendemain de la fête de la clôture de l'université, pour les vacances, pendant lesquelles la ville est sans animation; mais, dans cette circonstance, nous pûmes visiter ce vaste et bel établissement. Il renferme un très-intéressant musée d'histoire naturelle, un grand et important cabinet anatomique, auquel est attachée la mémoire de son fondateur, le docteur Scarpa; un beau cabinet de physique, une riche bibliothèque, et un jardin botanique. Sur les murs des portiques des cours, on voit des monuments commémoratifs des anciens professeurs de cette université. En entrant dans l'amphithéâtre, où l'on fait le cours de physique, l'obligeant employé qui nous conduisait, en nous montrant minutieusement tout ce qu'il y a d'intéressant dans l'établissement, nous fit voir la place occupée autrefois par Volta, qui y enseigna longtemps cette belle science. Cette belle place, cet amphithéâtre et la statue du célèbre physicien ramenèrent mes idées de Pavie à Paris, dans le vaste amphithéâtre de physique aux Arts-et-Métiers, où tant de fois j'ai goûté, avec mes deux enfants, les savantes leçons de M. Pouillet, qui nous parlait si souvent de Volta, en démontrant de sa voix éloquente et sympathique le grand

développement de la simple pile. Ce fut à Pavie, dans une tour qui n'existe plus, que le grand écrivain Boezio, cette noble victime de la barbarie de Théodoric, composa son traité des *Consolations de la Philosophie*, qui l'a immortalisé.

Attristée du joug étranger qui pèse encore sur toutes ces villes que je viens de visiter, au lieu d'aller maintenant éprouver la même tristesse à Modène et à Parme, pour y voir des Corrége, quand j'en avais tant vu ailleurs, je préfère aller respirer l'air libre du Piémont.

Sentinelle avancée de la liberté en Italie, ce brave pays, le seul de son vaste sol qui jouit de nos jours d'un gouvernement national, est là avec tout son trésor de virilité et de croyances patriotiques, attendant le moment d'accomplir sa grande œuvre commencée.

Nous prîmes donc une voiture à Pavie pour nous conduire jusqu'à la station de Casteggio, bourg qui rappelle encore le souvenir d'Annibal, qui le réduisit en cendres quand c'était une colonie romaine. C'est près d'ici, à Montebello, que Lannes soutint le choc des Autrichiens. En traversant le grand pont couvert dressé sur le Ticino, qui est très-large et très-beau à Pavie, nous franchîmes bientôt la frontière lombarde en y passant par les formalités de la douane, et nous nous trouvâmes sur le sol piémontais.

A quelque distance de Pavie, nous traversâmes encore le Pô, dans lequel le Ticino a son embouchure, et continuâmes à travers une route magnifique, en nous livrant toutes deux à ces entretiens intimes et sérieux de deux cœurs qui sentent, à l'unisson de deux esprits qui se nourrissent, si loin du sol natal, des chers souvenirs qu'ils en gardent et des grandes choses du passé de l'humanité, dont l'Italie a été un des plus vastes et des plus surprenants théâtres ! Les

villes, les villages, les sites que nous traversions ou que nous laissions de côté nous déployaient tous une page plus ou moins héroïque, plus ou moins remarquable de sa grande histoire, où l'on aperçoit des signes infaillibles du glorieux avenir qui lui est encore réservé.

Les derniers rayons du soleil couchant illuminaient encore la plaine sur laquelle le vagon où nous nous trouvions volait rapidement, et le féerique tableau que présentait toute la nature environnante me tint momentanément comme sous un fluide magnétique! Tout à coup la voix d'un Piémontais résonna à mes oreilles; en me croyant française, il me dit avec enthousiasme: « Madame, voilà Marengo!.. — Marengo! répétai-je comme en me réveillant en sursaut, et avec un élan plus que français, américain; oui, je les vois, ce champ de bataille, ce monument qui rappellent une grande gloire française, une remarquable victoire contre les Autrichiens. Vainqueurs et vaincus, usurpateurs d'un sol qu'ils ont inondé de sang, s'y disputaient des droits que l'ambition et le despotisme savent toujours créer chez les oppresseurs de l'humanité. — L'Italie, aidée par sa libre sœur, la terre du Piémont, se débarrassera bientôt de ceux qui l'oppriment encore, » dit le brave Piémontais. Et son regard brilla de cette flamme divine que les hommes appellent liberté, et qui se propage, sinon avec plus d'énergie qu'autrefois, du moins avec une intensité plus sûre, vers tous les points de cette péninsule, en poussant les cœurs dignes d'elle à lui reconquérir sa place perdue.

Avec une ferme conviction basée dans leurs droits et plus encore dans la force, bien caractérisée dans ces derniers temps, de leur tendance vers l'unité nationale, les dignes Italiens espèrent se constituer de telle sorte que jamais peuples étrangers ne puissent venir se disputer le par-

tage de leurs provinces, en foulant aux pieds l'honneur national du peuple classique qui leur avait transmis naguère les trésors de l'art, du bon goût et de l'influence civilisatrice par laquelle ils s'affranchirent de la domination de nations barbares.

TURIN

Before me so successive visions pass'd.
Tchernaya's field I saw, that glorious field,
Where won their spurs our latter-found allies,
Sardinia and her valiant Piedmontese.
In them we soothly see a dawning rise
Italia's hope, through which, if she be wise,
Her classic soil, round run by classic seas,
Shall shake off strangers' tyrant-tread, and so
By steady increment shall ever grow
Her tree of liberty, till men shall know
The lovely thrall'd no more, but she shall be
Italia bella, Italy the free!

W. G. T. Barter.

Le voyageur ami de l'Italie qui en visitant ses autres villes se sent attristé au spectacle du joug qui pèse encore sur elles, ne pourra manquer d'éprouver une sorte de soulagement en arrivant à la capitale du Piémont. Les souvenirs historiques que cette ville rappelle, sa politique dictée de longue date par un attachement sincère à ses malheureuses sœurs italiennes, la grande et constante pensée des princes de Savoie que l'infortuné Charles-Albert essaya en vain de réaliser et que son brave héritier mûrit pour en recueillir des fruits meilleurs : tout cela se présentant à son esprit lui donne une assurance certaine d'un noble appui aux idées qu'il a vu partout éclore des esprits fatigués de souffrir.

En descendant à Turin, je sentis donc le bien-être de cette atmosphère de liberté sarde sous laquelle se continue et progresse avec activité le travail de l'émancipation de l'Italie contre toute prévision de ses oppresseurs.

Comme l'aigle vigilant planant sur les hauteurs, le génie de la grande nation dans sa décadence s'abrita sur le versant des Alpes illustré par cette noble race à laquelle se rattache l'énergique dynastie de Savoie, d'où sont sortis tant de princes remarquables, et y guette le jour favorable où il pourra l'envelopper encore de ses ailes bienfaisantes.

Dépourvue du type des autres villes italiennes, Turin me plaît plus par cette influence morale qu'elle est appelée à exercer sur les destinées du reste de la péninsule, que par sa beauté matérielle. C'est une grande et populeuse ville, à l'aspect propre et riant, aux larges rues symétriques se coupant presque toutes à angle droit, un peu monotones, il est vrai, mais très-animées par la grande circulation du peuple et des voitures qui s'y croisent constamment. Ses vastes et nombreuses places entourées de beaux édifices, ses belles promenades plantées d'arbres tout autour de la ville y remplaçant les remparts en terrasses et les bastions qui ont été détruits, lui donnent l'aspect d'une des plus belles villes modernes de l'Europe. Agréablement située presque au pied des Alpes dans une plaine fertile arrosée par le Pô et la Dora, cette capitale du Piémont, l'antique Taurasia saccagée par Annibal, et sous les murs de laquelle Constantin remporta contre Maxence la bataille décisive prédite par le — *In hoc signo vinces* — de la céleste apparition, fut, après une longue série d'événements divers, reprise et démantelée par les Français (1800) qui en firent le chef-lieu du département du Pô sous le *fameux* empire français. Refoulant au fond du cœur l'amour de sa nationa-

lité devant le célèbre usurpateur des trônes, le Piémont y resta incorporé jusqu'en 1814. Bien plus que celle de Milan, la société de Turin présente une physionomie française. Malgré l'ardeur de leurs sentiments nationaux, les modernes Taurini semblent s'être un peu trop identifiés avec certaines habitudes de ces intrus qui dominèrent chez eux et dont les prétentions et les ravages sur ce sol datent de bien avant François Ier, qui, tout en ayant le titre de protecteur des beaux-arts, fit, dit-on, anéantir les monuments que les barbares eux-mêmes avaient respectés, détruisit son amphithéâtre et brûla les faubourgs.

Les États du roi de Sardaigne se sont beaucoup agrandis depuis les guerres acharnées que le Piémont eut à soutenir contre le brillant despote Louis XIV, et présentent, dans nos jours, par l'assemblage de peuples et de pays divers qu'il comprend, des contrastes très-bizarres de mœurs, ainsi que de sol.

Mais cette désignation d'États de Sardaigne, comme celle d'États de Naples, de Toscane, d'États Lombardo-Vénitiens, etc., me sonnent mal à l'oreille et m'attristent depuis que je vis en Italie et que je vois de près les funestes conséquences que cette division d'un même peuple lui a toujours attirées.

Comme tous les cœurs amis de la liberté des peuples, j'aime donc mieux à me figurer cette chère Italie surgissant, glorieuse, de sa mort apparente et confondant sous ce seul nom si grand et si magnétique tous ceux avec lesquels on désigne encore à présent les parties politiquement séparées de ce grand tout à qui le monde moderne doit ses meilleures inspirations.

Turin possède de beaux palais, d'intéressants musées, y compris le musée Égyptien, le plus riche et le plus beau qui existe en Europe, importante acquisition faite par

Charles-Félix ; des établissements de sciences, de lettres et de bienfaisance en grand nombre, ainsi que plus d'une centaine d'églises, presque toutes enrichies de marbres. A la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, est la remarquable chapelle du Saint-Suaire, qui y communique. On peut la considérer comme une église à part, elle forme une rotonde très-élevée, environnée de colonnes de beau marbre poli dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré. Une des plus singulières constructions que j'ai vues en Italie, c'est la coupole qui termine cette rotonde composée de plusieurs voûtes en marbre percées à jour laissant voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre en forme d'étoile qui semble suspendue en l'air mais qui repose sur ses rayons. Sur le grand autel de marbre noir chargé d'ornements est une châsse d'argent couverte d'une glace, et enrichie d'or et de pierres précieuses, qui renferme la relique du Saint-Suaire, achetée en terre sainte, dit-on, « durant les croisades, par Geoffroi, de la maison de Charni, en Champagne, et transmise à sa fille Marguerite, mariée à un seigneur de Villars, gentilhomme d'Amédée I^er^ duc de Savoie. » Une anecdote curieuse est attachée à l'histoire de cette relique. Marguerite allant à Chambéry, à la rencontre de Louis de France et de son épouse, fut surprise par une bande de voleurs, qui se rendirent maîtres de ses gardes et pillèrent ses bagages. La relique était dans une caisse d'argent, et à peine les voleurs y mirent-ils les mains, qu'ils furent saisis d'une telle terreur, que non-seulement ils permirent à la princesse de continuer son voyage, mais encore ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient volé. Puis, le roi et la reine désirant posséder la relique, Marguerite la leur refusa, ne voulant pas s'en séparer. Mais quand elle voulut se remettre en route, on ne put parvenir à faire marcher les mulets qui portaient ce trésor sacré. Regar-

dant ce fait comme un signe de la volonté céleste, Marguerite laissa le trésor à Chambéry. Il fut mis dans une église qui plus tard fut entièrement détruite par un incendie, mais ce trésor y fut retrouvé intact. Tout cela fut écrit en réponse à Calvino qui avait contesté, nié l'authenticité de la relique. D'autres églises, comme par exemple, Saint-Pierre de Rome, prétendent posséder le Saint-Suaire, ce qui fait qu'on ne sait laquelle possède le véritable.

Deux escaliers de marbre conduisent à cette chapelle dont le pavé est de marbre bleuâtre incrusté d'étoiles en bronze doré. Elle est toute revêtue de marbre noir, l'arc soutenu par d'énormes colonnes lui sert d'entrée. Cette châsse, ces ornements, ces statues, tout cet ensemble imposant et triste à la fois lui donne un aspect des plus singuliers. On y remarque les quatre monuments érigés par Charles-Albert à la mémoire des quatre plus célèbres princes de la maison de Savoie, dont un Amédée VIII, ce prince guerrier et remarquable qui fut moine et pape (Félix V) sans laisser d'être un grand politique.

Le palais du roi, dont l'extérieur ne présente rien de remarquable, est un très-vaste édifice contenant des appartements richement décorés, de magnifiques collections de vases du Japon et de Chine, de peintures de batailles exécutées par d'Azeglio et d'autres artistes piémontais, des travaux de sculptures, et une riche et importante bibliothèque. Parmi d'autres tableaux il y en a un très-remarquable, exécuté par le vieux Palme, dans la salle de la Garde suisse, représentant la bataille de Saint-Quentin, si désastreuse pour la France.

Une statue équestre de Victor-Amédée I^er^, en bronze et en marbre, est sur le premier palier du grand escalier d'honneur. Dans le Musée royal des Armures on voit, entre autres objets très-curieux, l'armure d'Emmanuel-Phi-

libert, la cuirasse, les pistolets, l'épée du brave prince Eugène et d'autres armures qui appartinrent à différents princes de la maison de Savoie, ainsi qu'un bouclier admirablement travaillé qu'on attribue à Benvenuto Cellini. Le palais des ducs de Savoie communique avec le précédent par une galerie. Le palais Madame, ainsi appelé du séjour qu'y fit la duchesse de Nemours, femme de Charles-Emmanuel II, d'abord la résidence des ducs de Savoie, est à présent le siége du sénat. Charles-Albert consacra quelques-uns des appartements de ce palais à l'exposition publique de la Galerie royale des tableaux. Ce vieux et noble édifice est flanqué de tours et rempli de bas-reliefs, de statues, d'ornements et de trophées. Son grand escalier est un des plus beaux que j'aie vus en Italie. L'observatoire, construit par Victor-Emmanuel à son retour dans ses États, se trouve au-dessus de ce palais. La galerie de peinture renferme des œuvres des grands maîtres, Raphaël, Jules Romain, le Titien, Guide, Guerchin, Téniers, Holbein, Corrége, Veronèse, et plusieurs autres. Le vaste palais Carignan sert de chambre des députés (1). L'édifice de l'Université est entouré d'un beau portique, sa grande et importante bibliothèque occupe les salles supérieures.

Cette Université est fréquentée par environ 2,000 étudiants, elle a 65 chaires, en y comptant celles de médecine et chirurgie, de philosophie, d'éloquence, de théologie, de jurisprudence, et des sciences physiques et mathématiques. Des cabinets anatomique et pathologique, laboratoire de chimie, un jardin botanique, un cabinet de physique ; rien ne manque aux études de ces sciences dont je ne croyais pas Turin si bien pourvu avant d'y être venue

(1) A l'heure où je publie ce deuxième volume, c'est à la belle Florence que siégent les deux chambres.

et d'avoir visité ses établissements scientifiques. L'Académie des Beaux-Arts offre des peintures intéressantes, ainsi que différentes galeries particulières, telles que celles du comte Bertalazzone, de la marquise Falletti, du prince de la Cisterna, de l'avocat Cattino, etc., qui renferment des tableaux très-remarquables de maîtres. Une de nos premières visites à Turin fut au palais du Tasse, habitation particulière où l'on trouve l'inscription suivante :

« TORQUATO TASSO NEL CADERE DELL'ANNO MDLXXVIII
« ABITO QUESTA CASA PER POCHI MESI E LA CONSACRO PER TUTTI
« I SECOLI. »

Le palais Valentin, vaste château situé au bord du fleuve, et au bout d'une grande et belle avenue, offre une agréable promenade dans cette saison. L'aspect solitaire de cette résidence présente un grand contraste avec les souvenirs de la fête qu'y donnait la fille de Henri IV et de la malheureuse Marie de Médicis, Christine, femme de Victor-Amédée Ier. Ce fut de cette fête célébrée le jour de la Saint-Valentin, où chaque chevalier de la cour avait le privilége de tutoyer sa dame, et où chaque dame avait le droit d'appeler son Valentin le chevalier qui la servait (excepté les maris à qui il était défendu ce jour-là de servir leurs femmes) que ce chateau prit le nom dont on le désigne encore aujourd'hui. Turin possède tous les établissements et tous les avantages d'une grande capitale; ses théâtres sont nombreux, mais plus que ceux-ci ses nombreux établissements de bienfaisance lui font honneur.

Passons de la ville à ses environs. Rien n'est plus pittoresque que cette gracieuse chaîne de collines qu'on nomme colline di Torino, où parmi d'autres curiosités naturelles et artistiques nous avons visité la Vigne de la Reine, ancienne résidence du cardinal, le prince Maurice de Savoie, qui épousa sa nièce, la fille de Victor-Amédée Ier,

et la Superga, magnifique temple ou plutôt mausolée pour la famille royale du Piémont. Cette église fut fondée pour remplir un vœu fait à Dieu par Victor-Amédée lorsque Turin était menacé par Philippe d'Orléans en 1706. Ce fut dans ce lieu, dit-on, que le roi et le prince Eugène s'arrêtèrent pour faire le plan de la bataille par laquelle le siége fut levé et le Piémont ôté des mains des Français.

Les galeries souterraines renferment les tombeaux des rois de Sardaigne. Quelques-uns de ces tombeaux sont très-remarquables, entre autres celui de Victor-Amédée II, mais un seul attira toute mon attention et me remplit de tristesse, ce fut celui de Charles-Albert. La présence des restes de ce noble exilé sur les rives du Douro, le souvenir de ses dernières et malheureuses luttes sur le sol italien que la Providence ne l'avait pas destiné à affranchir lui-même, et (enfin celui de sa mort sur la terre étrangère, terre charmante et hospitalière), loin de son fils et de cette patrie qu'il aimait et à laquelle il n'avait pu donner son dernier regard, subjuguèrent quelques instants mon esprit et le laissèrent dans une profonde méditation... — « Ah ! m'écriai-je en contemplant cette tombe qui renferme une si éloquente leçon pour l'Italie, puisse celui dont le pieux devoir filial le fit placer entre les tombes de ses ancêtres, comprendre et mieux accomplir sa grande mission ! puisse-t-il faire disparaître bientôt les terribles calamités que la fatale journée de Novara fit de nouveau tomber sur le peuple italien ! »

Nous quittâmes les hauteurs de Turin avec la magnifique vue qu'elles offrent sur la plaine et sur les Alpes, et nous laissâmes après nous ses sites ravissants, ses belles maisons de plaisance, la remarquable Superga avec toutes ses royales magnificences, et, franchissant de nouveau le beau pont jeté sur le Pô, nous rentrâmes à notre hôtel de

Londres, où quelques instants après nous reçûmes la visite de notre estimable compatriote, M. V. de L. chargé d'affaires du Brésil à Turin. Il m'exprima avec l'aimable franchise qui le caractérise son regret que sa famille fût à la campagne loin de Turin, et que je quittasse sitôt cette ville, sans qu'il eût le plaisir de me la présenter. Nous causâmes longtemps sur la patrie bien-aimée, et ce fut là un charme de plus que m'offrit la société de ce digne diplomate dont les offres obligeantes, quoique non acceptées, lui attirèrent ma reconnaissance et mon estime.

De nouvelles lettres de mon bien-aimé fils et de toute ma famille vinrent d'au delà de l'Atlantique raviver plus encore, s'il est possible, dans mon esprit le mirage constant qui le suit partout, et soulager en quelque sorte la *saudade* qui me torture au milieu même des splendeurs de l'art et de la nature de cette bonne Italie !

Contrée magnétique où tout me charme, où je me sens comme renaître à mes premiers jours de jeunesse, non plus avec ses rêves, mais avec toute sa vigueur pour te parcourir d'un bout à l'autre et admirer tes trésors en goûtant l'influence de ton doux climat, je te bénis ! Mais, quelque puissants que soient tes attraits, ils ne pourront enchaîner mon esprit tant que les êtres aimés dont je déplore l'absence ne seront pas à mes côtés pour les goûter avec moi.

Si la ville de Turin ne possède pas l'attrait magique de Venise, la source intarissable de l'étude du monde qu'offre Rome, l'exquise gentillesse autant que l'intelligence supérieure de Florence, ni les grands trésors de l'art que ces trois sœurs renferment, elle ne se recommande pas moins par son esprit de liberté et le souvenir de ses luttes glorieuses pour préserver son indépendance nationale des naufrages où toutes les autres villes d'Italie perdirent peu à peu la leur.

Le souvenir d'une histoire dont le récit avait beaucoup frappé autrefois mon imagination enfantine m'inspira le désir de faire l'excursion de Pignerolo, éloigné d'une heure et vingt minutes de Turin par le chemin de fer. Ce ne fut pas pour voir l'agréable petite ville de Pignerolo d'environ 15,000 habitants, ni les fresques de sa cathédrale par les frères Pozzi, que nous traversâmes la partie de ces États qui rappelle le plus les guerres et les ravages portés par les troupes de Louis XIV sur le Piémont, que son ambition orgueilleuse cherchait à s'approprier, avant qu'une autre plus dure et plus tyrannique vînt tomber sur ces contrées. Les œuvres d'art, la beauté des sites et le souvenir des despotes étrangers qui envahirent avant et depuis ce temps-là l'Italie jusqu'à ceux qui y gouvernent encore, sont du reste partout. Je voulus seulement voir la place où était autrefois la citadelle construite par les Français et détruite en 1696 quand ils rendirent cette ville. La mystérieuse victime de la politique française connue sous le nom de Masque de fer, ce malheureux personnage inconnu (que le puissant ministre de Louis XIV lui-même traitait avec grande déférence), condamné à un supplice aussi étrange que cruel jusqu'au dernier jour de sa vie terminée à la Bastille où il fut conduit de l'île de Sainte-Marguerite ; cet illustre prisonnier, dis-je, dont on a caché si soigneusement le visage pour cacher peut-être un énorme crime du tyran qui le tenait ainsi sans oser le détruire, avait été enfermé dans cette citadelle (1). Fouquet et Lauzun se rencontrèrent dans leur disgrâce entre les murs de la même citadelle où ils furent emprisonnés. Mais ni

(1) Dans ces derniers temps, un écrivain distingué, M. Marius Topin, dans une étude longue et lucide, couronnée par l'Académie, après avoir passé en revue tous les personnages qu'on a supposés avoir pu être le Masque de fer, a résolu la question en faveur de Mattioli.

le souvenir du fastueux surintendant dont les splendeurs avaient donné de l'ombrage au grand roi, et dont les dilapidations dans les finances si sévèrement punies, furent bien inférieures à celles qu'y fit l'heureux cardinal Mazarin, ni celui du fat courtisan que la petite-fille de Henri IV eut le malheur de préférer à tant de souverains, ne m'inspira aucun intérêt en présence des faibles vestiges marquant la place du château fort sur une montagne qui domine la ville de Pignerolo. La mémoire de ces deux êtres différemment flétris ne méritait pas la sympathie que je sentais pour celle de la malheureuse victime mystérieuse le Masque de fer.

Une population d'environ 20,000 habitants affranchis de l'orthodoxie romaine dominante en Italie, vit dans les vallées voisines de Pignerolo. Lucerna, Perosa, San Martino et Clusone en forment les communes. Ce sont les Vaudois, « célèbres dans l'histoire par les persécutions qu'ils ont subies et par l'antiquité de leur christianisme épuré, qui a précédé de quatre siècles la réforme. » L'exemple des Vaudois sera-t-il suivi un jour par d'autres populations de l'Italie? Le catholicisme tel qu'il est devenu après les trois premiers siècles de la grandeur du christianisme dominera-t-il toujours chez le peuple italien ? Ce sont là des questions auxquelles on ne peut répondre, même en étant témoin de l'agitation sourde des esprits irrités sous l'oppression d'un pouvoir qui fut toujours un des plus grands obstacles à leur développement. Tout ce que j'ai entendu dire en Italie dans toutes les classes, et dans tous les ordres dont se compose la société, sur la réforme indispensable de l'Église et la séparation des deux pouvoirs, me porte à croire que la libre pensée religieuse n'est pas bien loin d'y triompher.

Puisse ce triomphe, si jamais il se consolide sur cette

chère terre italienne, y développer sagement les grands éléments de progrès qu'elle possède et que des obstacles considérés insurmontables ont paralysés pendant tant de siècles !

LAC MAJEUR ET LES ILES BORROMÉES

« Elles semblent être la réalisation de tout ce que la mythologie prête « aux jardins d'Armide et de Circé. »

Voulez-vous voir la réalité d'un de ces rêves fantastiques dans lequel, entouré des plus féeriques scènes de la nature, votre esprit cherche à démêler parmi les incertaines images vaporeuses qu'il vous y représente celle qui doit plus le fixer ? Prenez le bateau au bord du lac Majeur, dans une belle matinée sans soleil, parcourez ce lac, ses îles qui simulent de loin quatre immenses bouquets diversement arrangés, et, en descendant celle qu'on nomme à juste titre — Isola Bella, — enfoncez-vous dans ses jardins magnifiques, dans ses bosquets odorants où les exquises plantes des tropiques dissimulent par leur luxuriante floraison les mesquines grâces de celles du Nord. Promenez-vous sur les terrasses qui soutiennent cet Éden créé par les efforts d'un des Borromées, qui montre comment l'art peut vaincre la nature en transformant ce lieu qui n'était autrefois qu'un aride rocher ; plongez vos regards sur cette vaste et splendide masse d'eau transparente dont les bords se perdent au loin dans la teinte bleuâtre de l'atmosphère, au-dessus de laquelle se dessinent les crêtes imposantes des montagnes alpines et les nombreuses petites villes dont ce lac est entouré.

L'Isola Bella est sans contredit un de ces bijoux d'art et de nature qui charment le regard et versent dans l'âme comme un fluide magnétique dont vous sentez la secrète

puissance sans savoir la définir ! Ces parterres plantés des fleurs les plus suaves, ces espaliers, ces berceaux de limoniers et de jasmins, ces réduits mystérieux, ces terrasses, embaumées par des orangers en fleurs, aux angles desquelles s'élèvent sur des piédestaux des aiguilles et des statues, ces fontaines, ce vaste souterrain si curieux par l'espèce de mosaïque et d'autres pierres à couleurs diverses qui remplit le sol et la voûte, ces bosquets de lauriers, de grenadiers, et de tant d'autres plantes précieuses, ce singulier composé de magnificences diverses, ce lac, cette immense perspective à la fois pittoresque, sévère et riante, ce calme de la nature au milieu de ses trésors les plus recherchés, cette atmosphère imprégnée de parfums, ces ombrages délicieux rafraîchis par la brise qui souffle suavement à travers les feuillages en produisant avec le gazouillement des oiseaux la plus poétique harmonie : tout cet ensemble d'exquises beautés, cette oasis ravissante enfin dont tant de voyageurs en Italie parlent avec délices, est au-dessus de toute description. Cependant, comme tout ce qui a du mérite n'est pas toujours à l'abri de la censure, il y a quelques voyageurs, trop difficiles sans doute, qui parlent avec dédain de l'arrangement de ces jardins dont le genre d'élégance, quoique unique, leur déplaît. Mais je ne m'arrêterai pas sur leur analyse minutieuse, et je partage tout à fait l'opinion de ceux qui aiment à admirer l'ensemble d'une grande beauté sans descendre aux petits détails. « Tant de richesses naturelles, dit Roland de la Platière, tant de gradation et de variété unies à tant d'art, jointes au tableau vaste et pompeux qui s'offre au loin et à la vue de toute l'étendue du lac Majeur, animé par la navigation et la pêche, la transparence de ces eaux superbes et ces rivages charmants, font de ce lieu un séjour enchanteur, etc. »

Dans les appartements du palais on voit plusieurs tableaux de maîtres, de Luca Giordano, du Titien et d'autres, ainsi que divers paysages par le chevalier Tempesta, ce misérable lâche qui assassina sa femme pour en épouser une autre. Mais ce que nous n'avions pas encore vu jusqu'ici, c'est la richesse d'objets formés par une grande quantité de coquillages de toutes les nuances extraites des profondeurs des torrents, des pierres, quelques-unes micacées, imitant l'or et l'argent, et une variété immense de produits divers créés par une imagination fantastique, qui orne le rez-de-chaussée de ce palais présentant une suite de grottes en rocailles et en mosaïque extrêmement curieuses. Après les jardins, ces grottes m'attirent plus ici que les belles peintures du palais où les admirateurs du plus célèbre despote de notre siècle ne manquent pas de se récréer des souvenirs du séjour qu'il y fit deux jours avant la bataille de Marengo.

L'Isola Madre, moins soigneusement embellie, mais plus grande et plus pittoresque que l'Isola Bella, est à un mille de celle-ci et présente avec ses vastes jardins remplis d'orangers, de citronniers, ses quatre terrasses, sa fraîche verdure parmi laquelle des faisans et d'autres oiseaux errent en liberté, un aspect des plus charmants. Ce sont là de poétiques solitudes à souhait pour les âmes sensibles qui soupirent loin du nid natal, et qui aiment à rêver, Milton à la main, jusqu'à ce que le terme des illusions vienne leur enlever la dernière espérance dont elles se bercent!

Le lac Majeur avec ses ravissantes oasis, sa ceinture gracieuse de petites villes et de villas, parmi lesquelles Belgirata, résidence de Manzoni, Arona avec son colosse, et les ruines du château patrimonial de Charles Borromée, et tout cela encadré par de verdoyantes montagnes sur lesquelles

s'élèvent les majestueux sommets des Alpes, est le dernier grand tableau de cette puissante et poétique nature de l'Italie qui s'offre aux regards de ceux qui la quittent par la route du Simplon ; tableau qui laisse dans l'âme une empreinte ineffaçable.

En quittant Turin, nous prîmes le convoi qui nous amena à Novara en passant par une série de villes et de bourgs qui, comme partout en Italie, couvrent cette partie que nous venions de franchir, et qui offre, çà et là, des objets intéressants et des souvenirs plus ou moins anciens, plus ou moins dignes de fixer l'attention du voyageur. Ici, comme ailleurs, des champs cultivés, des fabriques de soie et d'autres, de beaux ponts sur les importants fleuves qui fertilisent cette riche contrée. Devant attendre cinq heures à Novara (embranchement du chemin de fer d'Alexandrie à Arona) le convoi qui nous conduirait directement à la ville natale de saint Charles Borromée, nous profitâmes de ce temps pour visiter la vieille cathédrale de Novara, ville de 21,000 habitants environ.

Un ecclésiastique qui se trouvait dans le même vagon que nous quand nous arrivâmes à Novara, nous demanda si nous allions visiter la cathédrale et nous y accompagna. C'était le curé de Mombasiglio, province de Mondovi ; il me parut, au premier abord, très-respectable et d'une réserve assez caractéristique de son état, mais qui n'ôtait rien à la bonté de ses manières.

Nous vîmes ensemble tout ce que l'église contient en œuvres d'art, qui ne m'intéressèrent pas beaucoup, ainsi que les arrangements modernes qui l'ont privée de son caractère ancien. Elle est précédée d'un portique où l'on voit réunis quelques fragments antiques. Outre des peintures

de Gandensio Ferrari, Bordone, Cesare du Sesto, Saletta et d'autres qui ornent la voûte du chœur et les chapelles, quelques petits anges modelés par Thorwaldsen embellissent le maître-autel. Un beau mausolée, ouvrage de Gobbo, mérite d'être remarqué.

Sur la place du théâtre est une belle statue en marbre de Charles-Emmanuel III, par Marchesi. Hélas! pensais-je en la voyant, dans tes jours de gloire, tu ne te doutais pas que là, non loin de cette place, au sud de Novara, Charles-Albert serait vaincu par les Autrichiens dans cette bataille désastreuse du 25 mars 1849, malgré le grand courage avec lequel il a combattu!

Arrivées à Arona au bord du lac, nous descendîmes à l'hôtel de la Posta, et le lendemain nous y prîmes une petite voiture qui nous conduisit sur la colline dominant le lac, et où s'élève la statue colossale du célèbre archevêque de Milan. Cette statue, la tête et les mains en bronze et le reste en cuivre battu, est placée sur un piédestal; elle a sous la main gauche un bréviaire, et bénit de l'autre la contrée. « Elle a 22 mètres de haut, et le piédestal qui la supporte, 14 mètres. » On prétend que c'est la plus grande statue qu'on ait faite après le colosse de Rhodes et celui de Néron à la Maison-Carrée. Elle est posée dans une attitude noble, et, lorsqu'on est sur le lac et qu'on la voit de loin, elle produit un effet des plus singuliers, apparaissant à l'horizon comme une sentinelle solitaire au-dessus des bois dont la colline est couverte. Les touristes ont quelquefois la fantaisie de monter, par l'intérieur de cette statue gigantesque, jusque dans la tête, qui, dit-on, peut contenir quatre personnes, mais nous nous contentâmes de l'admirer de la plateforme d'où elle s'élève sur son piédestal, et de tous les points du lac d'où l'on peut l'apercevoir.

Les beautés de tous ces sites, particulièrement recherchés des voyageurs qui les décrivent avec complaisance, sont si connues, que j'aimerais mieux, si le temps ne me manquait, décrire celles de l'immense plaine du Piémont dominée partout par les cimes aiguës du mont Rose, lequel, dans sa majesté solitaire, s'élève, avec le mont Blanc, au-dessus de la grande chaîne des Alpes. Toutes ces vallées à l'aspect tantôt riant, tantôt sévère, et leurs remarquables populations, curieuses à visiter et à étudier, offrent un intérêt bien plus grand qu'une excursion aux îles Borromées, d'ailleurs si attrayantes.

De Baveno, nous suivîmes par une belle route jusqu'à Domo d'Ossola, en traversant d'abord Gravellona, la Toccia, Vogogna, le val Anzasca, la vallée Pie di Mulera aux belles et élégantes maisons contrastant avec le sévère tableau de ces sites alpestres, Castiglione, plusieurs villages, et une admirable partie de ce vaste tableau formé par la richesse de la végétation, la variété des sites pittoresques, les villes, les bourgs, les collines, et toutes les curiosités de ce panorama, ayant pour fond les pics neigeux des géants des Alpes.

Rien n'offre, au nord de l'Italie, un tableau plus grandiose et plus frappant que ces deux lacs Majeur et d'Orta, que la vue embrasse du haut du mont Monterone, derrière Baveno, où, malgré ma naturelle frayeur des reptiles qui, dit-on, infestent ses pentes, nous étions montées sans aucun danger.

D'un côté se déroulait, à nos pieds, le lac Majeur, immense et magnifique nappe d'eau avec ses charmantes oasis, ses bords animés où ressortent çà et là, dans la brume, les clochers des madones vénérées et l'ombre de la sentinelle muette d'Arona; de l'autre, le lac d'Orta, très-inférieur en grandeur, et dont les beautés sont moins re-

cherchées, mais non moins réelles, avec son île San Giulio contenant une vieille et curieuse église et des restes antiques, avec sa petite ville et son mont sacré où s'élèvent dix-neuf chapelles à l'architecture élégante pour la plupart, lesquelles renferment des statues colossales et des fresques reproduisant les actions de saint François d'Assise. Ce vaste panorama, que la vue des Alpes rend si imposant, me frappa autant qu'il m'émut, au souvenir des tableaux autrement majestueux qui jadis se déroulaient à mes yeux sous mon beau ciel tropical.

ROUTE DU SIMPLON

Décidée à venir me fixer pour trois ans en Italie, il me fallut aller à Paris disposer de la maison que j'y avais montée, ce que mon activité naturelle me permit de faire en peu de jours. Je pris la route du Simplon, que je tenais à connaître ; pour faire ce trajet plus à l'aise qu'en diligence, j'avais loué à Domo d'Ossola une nouvelle voiture, et mon enfant et moi nous pûmes ainsi mieux jouir des aspects sévères et variés qu'offre cette route extraordinaire.

Après la bataille de Marengo, Napoléon décida de la faire construire. On mit six ans à la terminer, cinq mille ouvriers y travaillant, dit-on, pendant l'été, et les dépenses ayant été faites en partie par la République Cisalpine.

Je ne pourrais rendre l'émotion que j'éprouvai en descendant quelques instants dans l'hôtel de la poste à Isela, où se trouve la dernière douane sarde, et en regardant derrière moi les riantes terres d'Italie ! Le val d'Isela, d'un aspect désolant, que je venais de traverser, les sombres tableaux que la nature commençait ici à déployer à nos yeux, m'apparurent comme une douloureuse image du regret

que j'aurais si je quittais pour jamais cette bonne Italie. Une pluie fine tombait en ce moment, et une pensée poétique me fit dire à mon enfant: C'est l'Italie qui pleure en voyant s'éloigner les deux étrangères qui l'aiment et qui l'admirent!

Nous étions alors en face de cette chaîne de montagnes que les anciens appelaient monts Sempronius, et que Servilius Cœpio avait, dit-on, traversés déjà avant J.-C., en marchant contre les Cimbres. Les souvenirs des faits extraordinaires de ces époques reculées vinrent se mêler ici au souvenir de l'heureux soldat moderne qui eut la prétention de les surpasser tous. L'aspect imposant des beautés effrayantes et toutefois admirable qui se succédaient à nos yeux était en parfaite harmonie avec ce souvenir. Le grondement de la Dovera se précipitant dans des abîmes rappelle le souvenir du puissant despote qui le fit détourner de son lit naturel pour prendre la direction qu'il lui plaisait de donner aux fleuves comme aux hommes, en les soumettant à son impérieuse volonté.

La route en corniche passe tantôt suspendue sur un abîme grondant par la furie de la Dovera qui s'y précipite, tantôt sur des ponts hardis, ou à travers de longues galeries admirablement taillées dans les rochers. Celle de Gondo est la plus remarquable et la plus longue; deux grandes ouvertures pratiquées latéralement l'éclairent. Notre cocher prétendit nous montrer le nom de Napoléon gravé dans une des galeries, mais nous ne pûmes le distinguer, et je le fis avancer au plus vite, autant que le lui permettait la pente rapide, afin de franchir bientôt cette partie dangereuse de la route. Les montagnes qui s'élèvent et se resserrent, ne laissant apercevoir le ciel qu'à une hauteur démesurée, me parurent d'un aspect trop sombre, et j'eus hâte de franchir la galerie d'Algabi, la triste vallée de

Gondo, et d'arriver au petit village du Simplon, non moins triste par les hautes montagnes qui l'entourent, mais moins solitaire par l'affluence des voyageurs qui vont par cette route en Italie ou qui en reviennent.

Quand nous y descendîmes à midi précis à l'auberge de la poste pour dîner, plusieurs familles arrivaient en voiture et en diligence de Suisse, de France, d'Angleterre, etc.; aussi parlaient-elles diverses langues; personne ne parlant la nôtre, le portugais, nous nous en servîmes pour nous communiquer en liberté nos impressions sur ces voyageurs, dont quelques-uns, assez grotesques, arrivaient à pied portant de grands bâtons ferrés et se racontant leurs prouesses à travers les glaciers qu'ils venaient de traverser. Il faisait un froid excessif; de grands feux allumés dans les salles de l'auberge et des tables bien servies offraient un agréable confortable dans ces hauteurs des Alpes à ceux qui arrivaient et qui payaient, bien entendu, ce confortable, ne voulant pas recevoir l'hospitalité dans l'hospice à peu de distance de ce village, et sur un point des plus élevés de la route, où l'on reçoit gratis les voyageurs.

En quittant l'auberge du pauvre et triste village du Simplon, nous arrivâmes bientôt à cet hospice, où nous descendîmes un instant pour le visiter. Un grand feu brillait dans la pièce principale, et un des solitaires nous demanda avec bonhomie si nous voulions prendre quelque chose. Je le remerciai en lui disant que nous désirions seulement voir, s'il était possible, l'intérieur de la maison. Il nous la fit visiter, et, d'après le nombre de chambres propres et garnies du nécessaire qu'on y offre aux voyageurs qui en ont besoin dans ces hauteurs arides, nous pûmes juger de l'hospitalité de cette institution.

Sur le point culminant de cette route admirable je fis

arrêter pour quelques moments la voiture. Une croix en bois marque cette place ; je la regardai mélancoliquement en pensant à une autre croix, non pas placée sur les arides et désolantes hauteurs des Alpes sans autre perspective que celle des glaciers éternels qui les couronnent et d'un ciel glacial, mais sur une tombe chérie de la nouvelle nécropole de saint Jean-Baptiste à Rio-Janeiro, là où la nature éternellement souriante entoure de ses splendeurs la mort elle-même !

Une influence mystérieuse et puissante sembla relever mon âme de la douleur qui l'opprime souvent au souvenir de la mort de cette mère adorée. Je levai mes regards de la croix vers le ciel, et la résignation descendit encore dans mon âme. « O patrie ! patrie ! me suis-je écriée du fond de l'âme : ô mon fils bien-aimé, sœur, frères chéris, cœurs aimants qui me regrettez tout en respirant les brises embaumées de notre sol natal, la *saudade* dont je porte le fardeau écrasant loin de vous excède l'immensité de ces hauteurs alpestres d'où mes pensées s'envolent vers vous... » A ce cri échappé de mon âme répondit le tonnerre : une tempête tomba soudainement sur le versant des Alpes du côté par où nous commencions à descendre en pleine Suisse, et un des plus beaux spectacles, le premier de ce genre qui s'offrait à nous, se déroula à nos pieds. Les éclairs se succédaient avec rapidité. Ces sillons électriques se croisaient et passaient en éclairant les nuages condensés dans le vaste espace que nous apercevions au-dessous de nous. Le tonnerre grondait en retentissant à travers les montagnes avec un craquement prolongé et lugubre, comme s'il ébranlait ces énormes masses dans leur immobilité éternelle ! la pluie survint et enveloppa toute l'amplitude de la vallée qui s'étendait au loin au-dessous de nous, tandis qu'un ciel calme et sans

nuage, un beau soleil se montrait au-dessus. Ce spectacle me ravit et j'ordonnai au cocher d'aller très-doucement pour que nous pussions le contempler plus à l'aise.

Il était sept heures du soir lorsque après avoir franchi les galeries, les vallées, les ravins les plus exposés aux avalanches, les derniers refuges de ce côté de la route) il y a vingt maisons de refuge dans toute son étendue), le large pont de Ganther, etc., nous arrivâmes à Brieg.

Les aspects tout sauvages mais les plus grandioses et les plus imposants de cette route que nous venions de parcourir, les précipices insondables au fond desquels roulent en gémissant des torrents qui s'y précipitent avec fracas du haut des montagnes et des rochers tantôt crevassés, tantôt taillés à pic et menaçants comme l'ombre des Cyclopes qu'on dirait réfugiés sur les hauteurs inaccessibles des crêtes des Alpes, ces redoutables avalanches, ces glaciers éternels : toutes ces majestueuses horreurs d'une nature austère et tourmentée m'avaient saisie à la fois d'admiration et de tristesse !... Oh ! que la petitesse des œuvres de l'homme se fait sentir devant de telles créations !

GÊNES

NOVEMBRE

Nous voilà de nouveau sous le beau ciel de l'Italie : avec quelle effusion l'ai-je revue après trente-huit jours d'absence !

Je ne décrirai pas ici (ce serait une digression sans rapport avec ce deuxième volume) les impressions que me laissa mon court séjour en Suisse, dont les beautés me charmèrent sans me surprendre, moi qui ai tant voyagé dans l'intérieur du Brésil, où il y a plus d'une Suisse en nature, sauf les glaciers ; nous en avons vu non loin de Brieg, le plus grand est celui d'Aletsch.

Nous parcourûmes une partie des vallées, des montagnes de la Suisse, bien dépoétisées déjà dans la saison actuelle ; nous visitâmes ses villages où l'on voit encore çà et là des costumes pittoresques ; ses gracieux chalets, le beau lac de Genève avec ses jolies villes, Lausanne, Vivey et d'autres, depuis Villeneuve jusqu'à la belle ville de Genève admirablement située et traversée par le Rhône sortant du lac, aux bords duquel nous nous arrêtâmes trois jours pour voir ce que la ville renferme de plus intéressant. Descendues à l'hôtel du Lac, nous avions plaisir à voir de nos fenêtres la pittoresque petite île de J.-J. Rousseau avec sa statue se reflétant sur les eaux qui l'entourent

comme les robustes pensées de ce génie extraordinaire se reflètent sur l'esprit des partisans de ses idées. La perspective des sites que nous avions aperçus de la dunette du bateau à vapeur, surtout du côté de la Savoie, nous avait fait goûter quelques instants la douce illusion que nous voguions encore sur un de ces lacs de l'Italie dont les charmes exquis m'avaient tant ravie; combien avaient plus de poésie pour moi les lac de Garda, de Como et le lac Majeur!

En nous trouvant à Lausanne, le souvenir d'un des grands talents dont la France s'honore à juste titre ne pouvait manquer de nous attirer à Copet, si rempli du souvenir de l'illustre exilée, dont le puissant démolisseur de trônes redouta l'influence! — Je n'ajouterai pas non plus ici les impressions que j'y reçus, ni celles de ma rencontre au jardin botanique de Genève avec le comte allemand W., voyageur distingué qui avait été à Rio-Janeiro, dont il me parla avec enthousiasme. De même, je passe sous silence les circonstances intéressantes qui suivirent la rencontre de trois de nos amies qui nous attendaient à l'hôtel de l'Europe à Lyon pour nous conduire à leur maison de campagne, nid charmant, rendu plus charmant encore par leurs manières aimables et leur affectueux accueil.

Aussitôt que ce que j'avais à faire à Paris fut terminé, je repris le chemin de cette chère Italie par le mont Cenis en visitant d'abord Chambéry, la petite mais intéressante capitale de la Savoie, vieille souche de la noble race des princes de ce nom.

L'Alysse et l'Albane arrosent la plaine fertile et riante entourée de hautes montagnes où elle est située : sur la place du Palais de Justice s'élève la statue du fameux président Favre.

Il faisait déjà trop froid pour que nous pussions bien

jouir du charme qu'offrent, en été, les excursions dans les belles vallées de Lauterbrunnen, de Chamouny, et d'autres avec leurs beaux paysages et leurs glaciers, ainsi que celles des montagnes avec leurs chapelles, leurs vieux châteaux historiques, leurs ponts, leurs ermitages, leurs admirables retraites. Tout cela doit être d'une pittoresque magnificence pendant la belle saison; mais dans la présente, malgré tout l'intérêt que m'inspira le berceau des vaillants rois de Sardaigne, tant de fois pris et lâché par la France dont l'ambition de s'élargir de ce côté-là des Alpes ne s'assoupit jamais, je n'ai pu y trouver grand plaisir. Les Charmettes, célèbres par le séjour qu'y ont fait Rousseau et madame de Warens, étaient trop froides déjà pour que je pusse trouver de la poésie en parcourant les sites les plus remarquables.

Nous nous hâtâmes de franchir le mont Cenis en laissant après nous Saint-Jean de Maurienne et tous ses pittoresques ou sauvages alentours qui rappellent tant de grands souvenirs, mais si désolants et si tristes aujourd'hui, dans certaines parties surtout habitées par une population très-pauvre.

La route en zigzag du mont Cenis, une des plus sûres des Alpes et la plus praticable pendant l'hiver, est très-peu intéressante au point de vue pittoresque. Elle a vingt-trois maisons de refuge entre Lans-le-Bourg et Suze. Quand nous commençâmes à la monter, en quittant Saint-Jean de Maurienne, une foule de paysans se montraient çà et là en nous priant de leur acheter quelques fruits, ce qui nous fit trouver par moments moins aride et moins monotone cette route, malgré la beauté de son travail d'art, dont l'ingénieur Fabbroni fut chargé par Napoléon en 1803. Mille fois plus intéressante que celle-ci m'avait paru la route du Simplon, au milieu d'une nature sauvage et ténébreuse.

A un mille environ avant d'atteindre le point culminant du mont Cenis, la route passe près d'un lac morne, dont les rives arides et désertes possèdent quelques petites cabanes qui servent d'asile aux voyageurs pendant les tempêtes de neige. Il paraissait avoir déjà perdu la mobilité de ses ondulations quand nous passâmes. La vue de ses eaux, gelées pendant six mois de l'année, m'inspira un profond sentiment de tristesse qui n'était plus mêlé de la sorte d'enthousiasme que j'éprouvai sur les hauteurs du Simplon. Cette nature tout à fait paralysée qui s'offrait maintenant à mes yeux simulait trop l'image de la mort dans toute sa désolation. Oh! mes beaux lacs natals! Si vous ne réveillez pas chez ceux qui ont le bonheur de goûter vos charmes naturels le souvenir du grand monde romain et de ceux qui se levèrent après lui jusqu'à nos jours de ce côté de la vieille Europe, vous n'inspirez jamais, quelque solitaire que soit la plaine toujours fleurie et fertile où vous ondulez, l'idée pénible du néant que m'inspira le lac du mont Cenis. En laissant de côté l'hospice fondé jadis par Charlemagne qui traversa avec son armée le mont Cenis, nous nous éloignâmes bientôt de ces hauteurs neigeuses dont une, la Roccia-Melone, haute montagne qu'on aperçoit en quittant la plaine de Saint-Nicolas où se trouvent les limites du Piémont, est surmontée d'une chapelle dediée à Notre-Dame des Neiges, qualification qui, quoique contraire au véritable esprit chrétien, ne pouvait être mieux adaptée à ces lieux. A Suza, petite ville sans aucun reste des ruines de son antiquité romaine, nous quittâmes la voiture et prîmes la voie ferrée qui nous mena en une heure à Turin, d'où, après nous être un peu reposées à l'hôtel d'Angleterre, dont nous connaissions déjà le bon confortable, nous partîmes pour Gênes, croyant y trouver une température moins froide, et écrire plus à l'aise ma

correspondance qui devait partir par le paquebot de Southampton.

Mais Gênes, quoique étalant ses beaux orangers en plein air, est très-froide maintenant, et ce fut avec peine que je pus terminer cette tâche de chaque mois si douce à mon cœur, car nous fûmes forcées de nous contenter de chambres sans feu ; toutes les pièces à cheminée de l'hôtel de France où nous avions voulu descendre étant déjà prises par des familles anglaises qui fuyaient les brouillards de leur pays et allaient jouir quelque temps du beau ciel de Rome et de Naples. On apporta, comme une insuffisante compensation, dans notre petit salon une énorme cuvette en cuivre remplie de braises. C'est la première fois que je vois en Europe cette façon de chauffage qui me rappelle le *brazero* dont je faisais usage quelquefois dans la jolie capitale de Rio-Grande du Sud, au Brésil, où le peuple, aussi robuste que brave, ne s'aperçoit pas du manque de cheminées dans les maisons de leur beau pays si rudement froid pendant l'hiver sous l'influence du désagréable *minuano* qui y souffle périodiquement.

Gênes n'a pas produit sur moi cette fois-ci la même impression que j'ai reçue naguère en l'abordant par mer d'où on la voit dans sa plus charmante perspective. Puis, soit que je ne fusse pas alors accoutumée aux beautés splendides de l'Italie dont Gênes avait été le premier échantillon offert à mes regards, soit que le réveil de la nature, si précoce en deçà des Alpes, eût disposé mon esprit, dans ma première visite à cette ville au mois de mars, à goûter ses magnificences mieux que ne le fait maintenant la froide haleine de novembre, l'avant-coureur de l'hiver, le fait est que je revois Gênes, ses palais, ses églises, ses beautés que j'admire plus à l'aise cette fois, ses environs, sa splendide villa Pallavicini, sans me sentir nullement attirée par ses

charmes. Ainsi, ayant vu ce qui me restait à voir d'intéressant à Gênes, ses établissements de bienfaisance, parmi lesquels l'Albergo dei Poveri, et l'hôpital de Pammatone, très-beaux édifices, surtout le dernier, contenant un grand nombre de malheureux des deux sexes et de tous les âges, qui y trouvent les soins et le pain de la charité; ayant visité ces pauvres infirmes, dis-je, je me disposais à partir pour Florence, où nous étions impatiemment attendues, quand une circonstance vint tout à coup retarder notre départ.

LA POLCEVERA

En m'imformant à Gênes de M. S..., ce positiviste éclairé dont je parle dans mes pages de Naples qu'il était sur le point de quitter lors de mon arrivée dans cette ville au mois de mai pour venir vivre ici, j'ai appris qu'il se trouvait très-malade à la Polcevera, vallée à une demi-heure de Gênes par le chemin de fer. Je pris aussitôt le convoi qui m'y emmena, et, après une longue et fatigante recherche dans un terrain accidenté dont les maisons se montrent çà et là tantôt perchées sur une colline, tantôt masquées par des jardins à moitié défeuillés et faisant face à cette vallée maintenant aride, froide et monotone, j'ai pu enfin trouver la maison qu'il habitait. Une vieille femme, à la figure de sainte, me reçut dans une petite pièce du rez-de-chaussée en me disant que M. S... était bien malade! Je le sais, bonne femme, lui dis-je, et c'est pour cela que je désire le voir. En ce moment une jeune femme parut et me salua d'un air triste et gêné; en m'adressant à elle, je lui faisais connaître l'objet de ma visite, quand j'entendis une voix répéter: « C'est vous, madame Brasileira! Entrez, entrez. » Le son de cette voix amicale par-

tie de la chambre voisine me rassura un peu sur l'état du malade que j'avais cru mourant en remarquant la tristesse de celle qui m'introduisit près de son lit et qui fondit en larmes en l'entendant me raconter le danger auquel il venait d'échapper. Le tableau présenté alors devant moi me toucha vivement. Un digne démocrate français à la haute intelligence, au cœur rempli des plus nobles sentiments humanitaires, languissant dans la douleur d'un long exil, était là étendu, malade sur un lit au chevet duquel la fidèle et tendre compagne de sa vie d'épreuve à l'étranger pleurait en silence à l'idée de le perdre! Ce couple que l'amour avait uni malgré la différence de leur condition sociale et dont les peines de l'exil avaient plus resserré et sanctifié les liens, m'inspira un intérêt tout fraternel. Je me rendis donc avec plaisir à leur prière de différer mon départ pour Florence afin de venir passer quelques jours près d'eux dans cette solitude. Je louai pour cela une chambre dans la maison garnie qu'ils habitent, et nous retournâmes à notre hôtel de Gênes pour le quitter le lendemain avec nos objets de voyage. A six heures du matin une domestique frappa à ma porte, j'étais déjà levée, malgré le froid, et je terminais une lettre pour annoncer à notre bonne amie de Florence notre retard de quelques jours de plus aux environs de Gênes. J'ouvris, et la domestique me dit qu'un ecclésiastique arrivé la veille très-tard à l'hôtel demandait à me voir quand je serais visible. — Dites-lui que je le suis déjà, dis-je sans me douter quel était ce visiteur matinal. Et quelques instants après le bon curé de M., notre compagnon de voyage de Turin à Arona, entra. Sachant que j'étais de retour en Italie et devais séjourner quelques jours à Gênes, il eut la bonté d'y venir nous faire une visite et de nous offrir ses services.

Ayant une opinion du digne clergé piémontais (surtout

de celui de Mondovi sous la direction de son sévère évêque) tout à fait différente de celle que l'on a en général du clergé de Rome, et sachant les constantes et quelquefois rudes occupations qui en Piémont attachent un curé à sa paroisse, je fus très-touchée d'une visite à si grande distance et de la preuve de déférence que me donnait ainsi l'un des plus fervents apologistes des principes moraux qui doivent distinguer principalement les hommes chargés de servir de modèle de charité et de toutes les vertus chrétiennes. Ses paroles semblaient émaner d'une âme si pure, l'intérêt qu'il montra pour mon enfant et pour moi était si fraternel que je me sentis aussi confiante envers lui que touchée de reconnaissance. Je le remerciai avec effusion de ce qu'il avait fait tant de chemin pour venir passer quelques instants avec nous, et je m'aperçus par le soin qu'il mettait à faire disparaître à mes yeux la peine d'un tel voyage en diligence, que la modestie n'était pas la moindre de ses qualités.

Il nous fit le plaisir d'accepter à déjeuner avec nous; après quoi, madame S. étant venue elle-même hâter notre retour près de son mari malade, nous quittâmes l'hôtel ; le bon curé nous accompagna jusqu'à la gare du chemin de fer où il prit congé de nous, et partit dans une autre direction pour sa paroisse, en me laissant de plus en plus confirmée dans l'idée favorable que j'avais conçue de l'hospitalité du bon peuple italien.

Arrivées à la Polcevera, la satisfaction que montra le malade de nous avoir près de lui nous dédommagea de l'aridité et du froid incommode de ce lieu. Nous partagions notre temps ici entre lui et sa compagne dont j'ai maintenant l'occasion d'apprécier de près le dévouement de véritable sœur de charité dans le zèle tout particulier qu'elle met à lui adoucir les souffrances tant phy-

siques que morales, loin de la patrie et d'une mère qu'il adore. Parmi les nobles rôles de la femme, celui de soulager par une constante et douce sollicitude les peines des malades me fut toujours un des plus sympathiques. J'ai donc pris pour madame S. une affection sincère, et je me plais dans sa société, quoique sa conversation manque de l'agrément que des connaissances variées donnent à celle de son mari. Il y a sûrement des qualités bien plus précieuses chez la femme qu'une grande instruction ; telles sont, entre autres, la bonté de cœur, la droiture d'esprit, la douceur de caractère et la chaste dignité qu'elle doit savoir mettre dans toutes ses actions. Cependant, quand à ces qualités essentielles se joint une saine et solide instruction, elles ressortent avec plus d'avantage et ont un double prix aux yeux de l'homme supérieur qui fait d'une telle femme la plus chère société de sa vie. Si Dieu lui accorde des enfants, cette instruction lui offre alors un avantage plus grand encore, car il n'y a pas de meilleures et de plus profitables leçons pour ces jeunes esprits que celles qu'ils reçoivent d'une mère vertueuse et instruite.

Aussitôt que M. S... put descendre, nous nous réunissions tous chaque jour dans une salle basse, la seule pièce où nous pouvions avoir du feu, dont le besoin se fait grandement sentir ici dans l'hiver, où les maisons sont construites sans aucun confortable ! Les hautes idées de l'estimable convalescent sur la complète régénération de la société tant souhaitée par les vrais moralistes et malheureusement si difficile, sinon impossible, firent souvent l'objet de nos entretiens et nous faisaient passer agréablement le temps dans cette espèce de thébaïde. Mais plus encore que ses pensées et ses profonds raisonnements, la dévotion filiale qu'il a pour sa mère, dont l'absence était un de ses plus profonds chagrins, me le fait hautement apprécier. En

l'entendant toujours mêler le nom de cette bonne mère dans ses conversations, je me figurais entendre mon cher fils déplorer de l'autre côté de l'Atlantique ma longue absence. Et mes vœux pour le revoir bientôt redoublent de ferveur.

Madame S... seconde la profonde affection de son mari pour sa mère avec un si vif intérêt qu'on dirait que ce sont là plutôt frère et sœur regrettant en commun de vivre séparés d'une mère chérie, qu'un fils et une belle-fille surtout dont on se plaît toujours à dépeindre, quelquefois avec justice, les sentiments peu favorables envers celle qui lui a donné un mari.

Sur le haut de la colline au pied de laquelle est adossée la maison que nous habitions se trouve l'église paroissiale de la Polcevera. Le curé, homme simple et borné comme le sont la plupart de ces déshérités des douceurs de la famille, ne voit pas d'un œil très-favorable un habitant de sa paroisse dédaigner les pratiques du catholicisme, qui, selon lui, peuvent seules ouvrir aux hommes les portes du ciel. M. S... n'allant pas à confesse perd donc aux yeux du bonhomme toutes les qualités supérieures qui le distinguent. Nous fûmes un jour le voir seules avec madame S... Il nous reçut avec un naïf plaisir, nous fit voir son presbytère, ses quelques livres, et nous offrit un grand nombre d'images de saints. Sachant que j'avais ma famille au Brésil, il me pria avec instance de me charger d'une grosse lettre pour la faire parvenir à un de ses parents qui y avait fait une grande fortune et dont, depuis longtemps, il n'avait pas de nouvelles. D'après tout ce qu'il me dit là-dessus, je ne pus douter que la fortune de ce parent éloigné le préoccupât exclusivement. Je me suis prêtée cependant à son désir en envoyant sa lettre à Rio, mais non sans m'étonner qu'un simple curé de campagne, si attaché aux

intérêts de l'âme, montrât un si vif empressement pour des biens terrestres. A part quelques exceptions, il faut pourtant l'avouer à l'honneur de la vérité, il existe en général une sincère abnégation évangélique chez les pauvres curés de campagne. Dans son humble existence loin du luxe, des distractions mondaines et des intrigues politiques avec lesquelles plusieurs de ses confrères des villes mêlent leurs religieuses pratiques, le curé de campagne se voue de cœur et avec une touchante simplicité aux pieux devoirs de son état en bravant souvent les intempéries des saisons, en supportant toute espèce de privations sans murmurer.

Mais il était temps de nous rendre à Florence où l'on nous attendait anxieusement de jour en jour.

J'avais promis à madame S... de passer encore avec elle le 15 novembre, anniversaire de la naissance de son mari. Ce jour fut solennisé d'une manière touchante ; nous nous joignîmes à madame S... pour lui ménager la surprise de quelques musiciens qui vinrent le matin jouer sous ses fenêtres. M. S... parut très-touché de cette attention, ainsi que des vœux que nous faisions pour son bonheur sous le ciel natal. La nuit nous allâmes tous au théâtre à Gênes pour voir la Ristori jouer *Myrra*, pièce dont le sujet révoltera toujours les cœurs qui sentent toute la pureté du saint amour filial. — En souhaitant vivement à nos bons amis de la Polcevera un prochain et un heureux retour dans leur patrie, nous les quittâmes enfin, gardant comme eux l'espérance de nous revoir à Paris dans des jours meilleurs pour eux et pour la France.

Pour hâter notre arrivée à Florence, nous prîmes le bateau à vapeur qui nous conduisit en peu d'heures à Livourne, où nous rencontrâmes le respectable M. Braye-Debuysé qui, revenu d'un voyage en Orient, avait traduit

de l'italien en français et publia à Florence les *Conseils à ma fille*, en y ajoutant un prologue trop flatteur pour l'humble auteur qui fut surprise autant que touchée de cette traduction. La rencontre d'un ami est toujours agréable, surtout quand elle a lieu sur la terre étrangère où, par une mélancolique disposition de l'esprit, nous nous figurons souvent isolés de toute amitié sincère. Ainsi nous fûmes bien touchées du plaisir que montra ce vieil et digne ami en nous revoyant, et de son obligeante bonté en se chargeant de faire aussitôt débarrasser nos bagages des formalités de la douane afin que nous pussions partir tout de suite pour Florence où il me tardait d'arriver.

FLORENCE

Un charme infini se répand sur cette attrayante ville que nous revoyons avec une douce émotion comme on revoit une amie bien-aimée dont l'image nous avait toujours suivie souriante et calme dans des pays lointains. — La maison de la bonne madame Santi, où nous avions été lors de notre premier séjour dans cette ville, étant toute occupée dans la saison actuelle, nous descendîmes provisoirement à l'hôtel de la Porta Rossa, où nous attendait tout le confortable que nous pouvions désirer, et mieux que cela, la société des amis qui accoururent aussitôt qu'ils furent informés de notre arrivée. La marquise Geppi fut une des plus empressées, et ce ne fut qu'avec peine que je me défendis des reproches amicaux qu'elle me fit de n'avoir point accepté l'offre qu'elle m'avait renouvelée dans sa dernière lettre à Gênes, de descendre chez elle. Si à notre premier voyage à Florence, où nous ne connaissions encore personne, la vue seule de cette ville artistique, sa douce atmosphère et le souvenir de ses grands génies nous firent une agréable impression, que n'éprouverons-nous pas maintenant en nous trouvant entourées, à peine arrivées, de cœurs amis qui semblent se réjouir si sincèrement de nous revoir parmi eux ! Loin de la patrie et des chers êtres qui attirent constamment ma pensée, je

trouvai une sorte de soulagement dans la réunion que Florence sait offrir des plaisirs intellectuels et du confort d'une vie douce et paisible embellie par la société de son peuple spirituel et affectueux.

Dans une des principales rues de Florence parallèle à celle de l'Arno conduisant au Cacino, promenade favorite des habitants de cette ville, est située la belle maison où nous sommes venues habiter en quittant l'hôtel. La famille qui m'en loua la partie la plus élégante et la plus confortable, nous y entoura de toutes les attentions et de tous les petits soins que nous pouvions désirer. C'est un jeune ménage ayant avec lui une sœur et une mère, femme laborieuse qui fait tout pour l'aider dans les soins domestiques afin de nous rendre plus agréable notre séjour près d'eux. Ainsi, chaque chose concourt ici, même les soins qu'on paie, à rendre la vie de Florence confortable et délicieuse.

Outre les attraits variés que cette ville nous offre soit dans ses nombreux chefs-d'œuvre de l'art que nous revoyons toujours avec plus d'intérêt, soit dans la société des personnes distinguées qui nous y recherchent, nous trouvons encore un nouveau charme à fréquenter le cours de botanique fait par le savant professeur Parlatore dans une vaste salle de la Spécola. Un grand nombre de dames, presque toutes étrangères, suivent ici, comme à Paris, les cours publics, et c'est pour moi un attrait de plus à Florence que d'y trouver comme là l'utile récréation de cette étude qui m'attachait si fort autrefois au collége de France et au musée d'histoire naturelle. M. Parlatore, qui travailla jadis avec le grand savant Humboldt, a publié différentes études sur la botanique. Son livre sur la flore de la Norwége, où il a voyagé, contient des descriptions très-intéressantes des phénomènes que

présente la nature dans ces froides régions, qui comme toutes celles du voisinage des pôles n'ont pas encore été suffisamment étudiées. Il fait ses leçons avec une grande précision et beaucoup de goût, en remplissant dignement tous les devoirs que lui impose l'enseignement de la belle science qu'il professe. Mais ce qui le distingue particulièrement, c'est le son sympathique de sa voix et son esprit religieux en expliquant avec une éloquence toute naturelle la structure des plantes où, ainsi que dans tous les autres objets de la création, la puissance de Dieu se révèle si admirablement !

A la fin d'une de ces leçons dans laquelle il parut avoir mis plus de cœur en parlant des œuvres du Créateur et dirigeant ses regards de l'auditoire vers les arbres et les plantes qui ornaient très-artistiquement ce jour-là une partie de l'amphithéâtre, une jeune Anglaise avec laquelle nous causions souvent à la sortie du cours, miss D..., me dit avec un enthousiasme marqué qui me fit d'abord penser qu'elle était éprise du professeur : C'est dommage que M. Parlatore ne soit pas un prédicateur, il ferait de nombreux prosélytes. — L'excentrique Anglo-Saxonne ne comprenait point que la science est une religion et que les esprits capables de se vouer avec persévérance à l'investigation de ses secrets infinis pour y puiser des lumières utiles au développement du progrès de la civilisation, rendent à l'humanité un service non moins important que celui des meilleurs prédicateurs.

Ceux-ci, quoique enveloppant souvent d'un voile mystérieux la sainte vérité, enseignent le principe dont toute âme porte en elle-même la divine empreinte ; les savants travaillent incessamment à déployer et à expliquer sans mystère aux générations présentes et futures les surprenantes merveilles, les grands phénomènes de la nature

qui attestent plus que l'éloquence de la parole la toute-puissance de l'Être suprême.

Les jours se passent à Florence comme des jours de fête. Des visites, des concerts, des dîners, des théâtres, des promenades, des réunions diverses où l'on parle des beaux-arts et de littérature remplissent agréablement le temps. Quant à la politique, on s'en occupe ici comme partout, selon les opinions diverses des partis, mais avec un calme et une bonhomie dont je n'avais pas encore été témoin ailleurs. Chez le peuple florentin tout est douceur et gentillesse ; l'exaltation même de l'esprit politique qui porte souvent l'homme, dans les discussions chaleureuses, à manquer aux règles de la bienveillance, ne lui fait rien perdre de sa nature paisible d'aujourd'hui. Le nombreux parti libéral se plaint toujours beaucoup du gouvernement du grand-duc, qui, en jouissant de tous les droits et de toutes les douceurs que lui donne la Toscane, agit toujours en Autrichien dont le nom, comme celui de Bourbon, est de plus en plus en horreur au parti national dans toute l'Italie. On murmure partout ici au sujet de la conduite de sa famille, excepté celle de la jeune archiduchesse mariée à l'héritier dont, dit-on, elle est la victime résignée. Cette jeune princesse allemande semble en effet languir sous le beau ciel d'Italie et supporter avec résignation des souffrances cachées au public, mais dont tout le monde parle en la plaignant, car tout le monde ici l'aime pour sa bonté angélique. — « C'est un ange vivant dans l'atmosphère des vices, » me disait hier en parlant d'elle un attaché à la cour qui n'avait pas encore abdiqué le respect pour la vérité. Mon enfant et moi nous la rencontrons

souvent sous les ombrages du Cacino avec la grande-duchesse, ou ses fils, et j'aime à suivre des yeux cette douce créature dont la physionomie porte l'empreinte des vertus qui soutiennent son âme. On la voit quelquefois, quand elle y descend de voiture, tendre la main derrière le dos pour cacher à sa belle-mère ou à son mari l'aumône qu'elle donne aux pauvres qui la suivent. Touchante charité chez une princesse contrainte de cacher tous les nobles élans de son cœur afin de ne pas paraître déplacée près de sa famille ! Ses vertus comme ses souffrances y ressortent cependant malgré les soins qu'elle met à les cacher. La marquise Geppi elle-même, quoique attachée à la grande-duchesse, me donne à entendre avec la réserve de son rang que celle-ci ne s'était jamais conduite comme sa belle-fille. Dans un grand dîner que cette amie nous donna à notre retour dans cette ville, et dans lequel se trouvaient deux personnages de l'Église qu'elle avait invités pour me les faire connaître de près, on parlait avec éloge de la charitable princesse, et on gardait un profond silence sur le reste de la famille ducale. Cela me frappa de la part des personnes qu'on croit généralement appuyer le parti du grand-duc. Et je dis à un des deux éclesiastiques placé à côté de moi que la fille et la sœur des rois catholiques de Naples avait probablement donné à la belle-fille de si bons exemples. Il ne répondit rien et toutes les autres personnes se regardèrent en silence. Je m'aperçus alors qu'on me prenait pour une étrangère ignorant encore ce que savaient tous les Florentins et devant laquelle on devait se tenir au proverbe : C'est du linge sale que l'on doit laver en famille ; — proverbe peu convenable sans doute quoique créé par celui que l'on a honoré du nom de grand génie ! Dans sa toute-puissance il ne prévoyait point que toute l'eau du monde ne pourrait laver les taches que

lui et quelques-uns des siens laissèrent dans leur vie.

Je changeai donc de sujet en parlant du charme qu'offrent, à Florence, les beaux monuments de l'art et la bonne société, ce qui plut grandement à toute la compagnie, et chacun s'empressa de nous féliciter de notre goût et de nous demander quelles étaient nos impressions sur les autres villes de la Péninsule que nous avions visitées, surtout sur Rome.

En imitant leur réserve au sujet de la cour de Florence, je gardai le silence sur la cour de Rome, et je me bornai à parler des chefs-d'œuvre que j'avais admirés partout en Italie et de mon enthousiasme en contemplant les grandes ruines et les imposantes beautés de la ville éternelle. La marquise Geppi me pria de raconter à ses pieux convives les circonstances de ma visite au saint-père, ce qui parut les intéresser bien plus que toutes les autres choses de Rome dont ils m'avaient priée de leur faire le récit. La bénédiction que nous avait personnellement donnée le saint Pontife dans l'accueil tout paternel que nous avions reçu de lui, attira seule alors leur attention envers nous, comme si un acte généralement pratiqué par le bon Pie IX nous avait donné le plus grand mérite à leurs yeux ! Je ne sais si ces prélats et leurs confrères remarquables par leurs lumières attachent en réalité un si grand prix à cet acte ainsi qu'à bien d'autres. Mais tout ce qui tend à rallier les esprits sous l'empire absolu du Pape dont ils prêchent l'infaillibilité reçoit toujours leur générale approbation.

Revenons à la disposition défavorable du parti libéral de Florence contre le grand-duc et sa famille. Je n'y vois que ce que j'ai vu partout, c'est-à-dire le mécontentement général qui règne en Italie et qui augmente progressivement chaque jour chez un peuple trop fatigué de la

longue chaîne qu'il porte. Il veut la briser n'importe comment, pourvu qu'il remplace tous ces divers gouvernements despotiques, ou indifférents à la prospérité de sa noble patrie, par un gouvernement national sous lequel elle puisse déployer librement ses ailes emprisonnées sous la pression de ceux à qui fait peur la possibilité de sa glorieuse ressurrection. D'après ce qu'on fait et ce qu'on dit depuis quelque temps dans cette bonne Italie, il est très-aisé de prévoir une prochaine et grande crise qui changera la face actuelle de ses affaires politiques.

Puisse le sentiment national de ses fils s'y développer dignement, afin qu'ils puissent réaliser, après les nouvelles luttes qui se préparent et la victoire qu'on en espère, le beau rêve de toute leur vie !

LE CEPPO DE NOEL

En Italie, comme partout chez les peuples chrétiens, la fête de Noël garde son double cachet religieux et profane. L'Église y célèbre le grand mystère de la naissance du Fils de Dieu fait homme ; les familles s'y réunissent plus intimement, ainsi que les cercles d'amis, pour se livrer à des amusements qui varient selon les goûts et les usages de chaque population.

Le *Ceppo*, pris comme souche et lien de la chrétienté, désigne aussi, chez ce peuple, la grande bûche qu'on y brûle à la Noël, époque trop froide à Florence malgré son beau ciel, pour qu'on n'aime pas la chaleur d'un bon feu.

Quoique une rumeur politique, encore confuse comme celle de vagues lointaines, se propage dans l'air et ébranle certains esprits, les Florentins ne manquent pas pour cela de déployer le même spectacle de calme allégresse ordinaire au temps de Noël.

De toutes les invitations gracieuses que nous avons reçues pour ce jour-là, nous avons préféré celle de la modeste famille Marcucci, avec laquelle nous nous sommes plus intimement liées depuis notre retour à Florence. Ce tendre couple, dont j'ai eu l'occasion de parler dans le premier volume de cet ouvrage, attire de jour en jour davantage notre prédilection par l'harmonie de goûts et de pensées qui règne entre nous, et surtout par son élan d'affection à s'identifier avec tout ce que je sens loin de la patrie et d'un fils bien-aimé. Avec ces deux cœurs sympathiques entourés de leurs enfants, je me crois parfois tout à fait en famille ; car avec eux seuls je laisse librement éclater la tristesse de mon cœur que je dérobe aux cercles de brillants amis et à toutes les autres personnes avec qui nous sommes ici plus ou moins en relation.

Un feu magnifique brillait dans la cheminée de la pièce où nous attendaient nos amis, dont la physionomie douce et calme rayonna de plaisir à notre arrivée. Leurs filles, anges de ce paisible foyer, vinrent avec eux et une jeune tante, femme d'une voix superbe, à notre rencontre, et complétaient l'intéressant tableau de famille qui me touche plus que tout autre, car il me rappelle des jours heureux trop tôt, hélas ! envolés pour moi ! Un dîner tout italien, abondant et varié sans les raffinements culinaires des riches tables, fut aussitôt servi. L'esprit, la grâce, la franchise modeste et caressante, se réunissaient à l'amical empressement de nos aimables hôtes à nous rendre agréable un jour où ils nous savaient plus vivement affectées du souvenir de la patrie lointaine. Aux cœurs qui souffrent et qui luttent, aucune société ne plaît autant que celle d'autres cœurs qui ont aussi souffert et lutté. On y rencontre un je ne sais quoi de nous-mêmes, une sorte de fra-

ternité mystérieuse et suave à laquelle les soi-disant heureux d'ici-bas ne sont point initiés.

M. et madame M..., âmes d'élite planant sur les misères de la vie, avaient appris à l'école de la religion et de l'amour à marcher dignement, avec résignation et douceur, à travers les difficultés de la mauvaise fortune dont ils avaient été atteints, sans que pour cela leur bonne humeur ni leur tendresse mutuelle en fussent aucunement altérées. Dans une telle société je ne pouvais manquer de me plaire. Les fleurs et la musique concoururent à embellir encore le reste de la soirée; on chanta des hymnes touchantes, des morceaux ravissants. Ce fut une véritable fête de famille, une réunion intime de cœurs religieux et aimants, unanimes dans leurs fermes croyances à Dieu et à l'amitié.

1er janvier 1859.

Je vois avec une double émotion, pour la première fois en Italie, se lever l'aurore de ce beau jour, salué partout avec plus ou moins de plaisir, selon les espérances que chacun porte dans l'année qu'il ouvre.

Le fluide magnétique qui tient mon être moral attaché à la patrie, l'arrache plus puissamment aujourd'hui aux distractions dont on nous entoure à Florence, et l'attire au milieu de ma chère famille et du groupe d'amis qui y fêtent en ce même jour l'anniversaire de la naissance d'un être béni.

Toi, noble cœur, réceptacle des plus belles et des plus rares vertus, reçois dans ces pages imparfaites et mes tendres hommages et mes vifs souhaits pour ton bonheur dans une longue, longue série d'années !

Il y a des jours qui ne peuvent passer inaperçus, dans

la vie de l'homme sensible, à cause des souvenirs qu'ils éveillent, quels que soient les troubles ou la tranquillité dans lesquels elle s'écoule, quelle que soit la distance où l'on se trouve des lieux témoins des événements que ces jours rappellent.

Le cœur se serre ou se dilate encore à ces souvenirs, selon la douleur ou le plaisir que les événements de tels jours nous firent éprouver. Dans le dernier cas, le 6 et le 12 janvier, tout pleins de poésie et de *saudade*, reparurent et disparurent encore à mes yeux avec toute la solennité dont mon cœur d'amie et de mère les environne toujours.

Tandis que les habitants de Florence se partagent entre les distractions que cette ville offre et les pensées sérieuses de son avenir, un somptueux catafalque s'élevait dans une chapelle ardente où étaient déposés les restes mortels de la jeune archiduchesse, près desquels se pressait une foule immense frappée de sa fin si prématurée et si triste. Contrainte, affirme-t-on, d'accompagner sa belle-mère et son mari à Naples, lorsqu'elle se trouvait dans un état qui ne lui permettait pas de voyager, la douce et malheureuse princesse succomba en chemin. Ne voulant point répéter tout ce qu'on dit ici à propos de ce triste accident contre une famille déjà détestée par la plupart des Florentins, je passe sous silence les circonstances de cette mort inattendue. — Repose dans le sein de Dieu, âme pure, après ton court pèlerinage ici-bas ! pensais-je en contemplant les restes inanimés de celle que nous avions vue peu de jours auparavant pour la dernière fois sous le dôme de *Santa Maria dei Fiori*, brillant plus par les grâces de sa jeunesse et de son attitude modeste et recueillie que par les hon-

neurs éphémères d'une cour dont elle était le seul et véritable ornement !

Le grand événement qui se prépare en Italie rend tous les esprits plus ou moins agités ; tous les cœurs vraiment italiens palpitent de plaisir en prévoyant la prochaine régénération si longtemps rêvée de cette terre classique.

Le besoin d'une guerre dont les journaux parlent depuis quelque temps devient de jour en jour plus pressant. Les luttes suprêmes qu'on voit imminentes auront-elles l'heureuse issue sur laquelle compte le parti libéral ? Et puis, se fera-t-elle, cette réorganisation de la nationalité italienne qui doit être la conséquence du réveil de la race latine, en rapport avec la prépondérance déjà exercée sur le monde et avec les victoires auxquelles elle est nouvellement réservée parmi les nations ? — Espérons-le avec foi.

Cependant la nouvelle exagérée par les journaux des dangers d'une prochaine guerre générale dans cette péninsule, arrivant à Rio-Janeiro, a jeté de l'effroi dans le cœur de ma famille dont la tendresse pour ses chères voyageuses la porte à nous figurer entourées de ces dangers si nous prolongeons ici notre séjour.

A une grande distance, les causes d'inquiétude pour les êtres aimés prennent toujours des proportions exagérées, et l'absence, qui en elle-même est déjà un véritable martyre, devient alors une agonie de tous les moments. Ceux qui s'aiment ne devraient jamais se quitter. La vie est trop courte pour qu'on en dépense une partie dans les angoisses des adieux, dans les peines, les chagrins d'une absence qu'on aurait pu éviter ! Absence ! mot terrible, véritable chaos où l'esprit se perd dans de tristes conjectures, où le

cœur sensible contient avec effort les émotions parfois trop déchirantes que lui fait éprouver ce vague indécis dans lequel il flotte loin de ceux qu'il aime! Tous les dangers, toutes les douleurs endurées près d'eux me semblent préférables à cet état cruel d'incertitude et de craintes. Les anciens Germains, peuple chez qui la femme était regardée avec plus de respect et de vénération que chez tous les autres peuples de l'antiquité, avaient raison de se faire suivre de leurs femmes et de leurs enfants, même dans les guerres acharnées que leur faisaient les Romains pour tenter de subjuguer leur indomptable et saint amour de la liberté. Aussi, ils montraient par là un des résultats heureux de la séve abondante et robuste du sentiment que les siècles ont modifié, mais qui ne s'est point toutefois éteint chez leurs dignes descendants.

J'ai répondu aux touchantes missives dernièrement reçues de ma chère famille en lui assurant que nous étions à l'abri de tout danger dans cette bonne Toscane que les ravages de la guerre ne menacent aucunement.

Il est temps d'exécuter le projet d'un nouveau voyage que je méditais depuis mon séjour en Italie. Ayant vu tout ce que cette péninsule renferme de plus beau et de plus admirable; en goûtant le charme de la douce vie de Florence au milieu de ses chefs-d'œuvre immortels et d'une société choisie de cœurs affectueux, de personnes distinguées qui acquièrent chaque jour de nouveaux droits à ma prédilection pour le séjour de leur ville, je ne sens pas moins vif le désir nourri dès ma plus tendre jeunesse de visiter la partie de l'Orient où brillèrent les plus puissants génies de l'antiquité. La Grèce, ce noble et grand foyer de l'art et

des sciences, d'où émanèrent les lumières qui ont éclairé les nations de l'Occident, attire plus que jamais ma curiosité ; maintenant que la chère Italie est sur le point de renaître à la vie de nation libre et puissante, je contemplerai avec moins de tristesse les déplorables ruines de la terre des Hellènes, car elle aussi, elle ressuscitera un jour.

En attendant, j'irai demander à la brise qui passe gémissante sur cet immense et vénérable sarcophage des plus admirables grandeurs que l'esprit humain ait jamais produites, de me parler entre autres d'Homère, de Solon, de Socrate, d'Aristote et de mon divin Platon.

La vue des horizons où ces grands astres lumineux se levèrent allégera peut-être la tristesse filiale que je porte partout au fond du cœur.

LA SICILE

— AVRIL 1859 —

En allant visiter la Grèce, je ne pouvais manquer de m'arrêter chez celle de ses filles qui rivalisa avec elle dans les œuvres de l'intelligence et de l'art en partageant ses gloires, ses luttes et ses malheurs.

Le 10 avril, qui s'était levé pour moi à Florence cette année-ci comme à Rome l'année dernière, chargé des douloureux souvenirs que cet anniversaire de mon départ d'auprès de ma chère famille éveille puissamment dans mon âme, fut le jour maintenant décidé de mon départ pour la Grèce. Nos amis des bords de l'Arno regrettant notre absence, quoique momentanée, de leur ville natale, nous comblèrent de preuves d'amitié et de vœux pour notre heureux voyage et notre prompt retour. On me donna plusieurs lettres de recommandation, autant pour la Sicile que pour la Grèce, et à neuf heures du matin nous quittâmes la gare de Florence où, entre autres amies qui nous y accompagnèrent, se trouvèrent la famille E. M., et l'artiste distingué M. H. qui nous chargea de ses saluts pour la Grèce, sa patrie bien-aimée. Aussitôt arrivées à Livourne, nous prîmes passage dans le *Mont-Gibello* qui nous conduisit à Naples en s'arrêtant quelques heures à Civita-Vecchia

La vue des sites que j'avais le plus aimés à Naples me fit oublier le mal de mer dont je venais de souffrir ; nous nous y arrêtâmes trois jours pour revoir encore ces sites et les personnes que nous y avions connues. Le troisième jour, au retour d'une promenade aux environs de la ville et à la Chiaia, au milieu de ces sènes splendides de la nature que Naples seule possède en Europe, nous descendions à la Villa-Reale, lorsque nous y rencontrâmes le docteur G..., le mari d'une de nos plus chères amies de Paris, l'ex-consul du Paraguay. Il nous accompagna à l'hôtel de Rome où nous étions descendues cette fois-ci et me communiqua qu'il venait tâcher d'obtenir la protection de Ferdinand II pour l'affaire grandement importante, disait-il, d'une découverte qu'il avait faite et sur laquelle il compte pour réaliser une immense fortune. Aveuglé comme tant d'autres sur le prochain avenir du royaume des Deux-Siciles, cet ancien partisan de D Miguel du Portugal ne voulut pas croire aux renseignements que je tenais des principaux chefs du mouvement national en Italie à propos de l'expulsion préméditée de tous les Bourbons de la Péninsule. Il persista à garder ses espérances fondées sur la stabilité de cette monarchie chancelante. Cependant, en l'exhortant à ne pas exposer à la gêne ses enfants et son excellente femme, mon amie, une des plus estimables dames françaises que je connaisse, et à ne pas négliger, sur l'espoir incertain d'une *grande fortune*, les ressources modestes mais sûres de sa noble profession, je quittai Naples à bord du paquebot *Courrier Sicilien*, qui nous conduisit en dix-sept heures à Palerme.

PALERME

Concar d'Oro charmante ! que tes jardins sont ravissants et suaves, tes environs délicieux, tes points de

vue magnifiques, ton peuple accessible, aimable et doux !

Si le gentil peuple florentin n'existait pas en Italie, l'affable peuple palermitain y prendrait la première place dans ma prédilection. Son affabilité, ses manières franches et polies, son regard d'une suave et noble vivacité où brille la flamme sacrée de la liberté quand il parle des affaires de la patrie qu'il compte, comme ses frères du continent, voir bientôt affranchie du joug des Bourbons, ne peuvent manquer de lui attirer la sympathie du voyageur à qui il offre la plus cordiale hospitalité.

Il était neuf heures du matin, le 16 avril, quand, la tête alourdie par le mal de mer, ce mauvais compagnon qui ne me quitte jamais à bord, même dans les jours les plus calmes, nous arrivâmes à Palerme, dont l'aspect est admirable aperçu de la mer. Située au fond d'un golfe entre les sommets rocheux du mont Pellegrino et le cap Zafarano, cette ancienne ville tour à tour phénicienne, grecque, carthaginoise, romaine, sarrasine, etc., se déroula gracieusement à nos yeux avec sa verte forêt d'orangers, de citronniers et de caroubiers s'étendant derrière elle dans une fertile et belle plaine semée de nombreuses maisons de campagne et entourée d'une magnifique ceinture de montagnes.

Le circuit de la ville est d'environ cinq milles, et comprend quinze portes dont quatre principales. Deux longues rues, Cassaro ou Toledo et Macqueta, la partagent en quatre parties ou quartiers. Ces rues, coupées presque à angle droit, au centre de la ville, forment un très-bel octogone, qu'on nomme Piazza-Villena, ou Quattro Cantone, orné de quatre fontaines et de plusieurs grandes statues. D'autres places, un grand nombre de beaux édifices, d'églises somptueuses (et aussi de sombres et vastes monastères aux fenêtres grillées, aux galeries souterraines par où ils se

communiquent, etc.), des promenades et des jardins délicieux embellissent cette capitale de la Sicile dont la population monte à environ deux cent mille habitants. Parmi ses promenades il y a le cours Bourbon, splendide et immense promenade au bord de la mer; la terrasse publique où l'on monte par un escalier de pierre dure et d'où l'on domine la plage; la villa Giulia, magnifique jardin avec quatre pavillons, dont l'un est destiné à la musique.

La Marine, place ornée d'arbres et de siéges, renferme plusieurs édifices dont l'un très-remarquable, le palais des Tribunaux. On dit que cet édifice fut jadis le palais des princes musulmans. A la place Prétorienne, entourée de grands édifices, existe une fontaine admirable par son immense grandeur et ses ornements. Le palais du Sénat, où les corps de l'Académie des sciences et lettres, de l'Académie de médecine, les décurions, tiennent leurs séances, ainsi que le sénat, se trouve sur cette place. Des églises je n'ai visité que la cathédrale, dédiée à sainte Rosalie, la patronne de Palerme. C'est un temple imposant et très-curieux, à trois nefs et un grand nombre de colonnes de granit, et le chœur pavé de mosaïques, de porphyre et de vert antique; le maître-autel est formé de jaspes, d'agates et de lapis-lazzuli. Des statues en marbre blanc décorent le chœur; les chapelles contiennent de riches ornementations, des bas-reliefs en marbre par de grands artistes, et d'autres œuvres remarquables. L'autel de la chapelle et le sarcophage de la sainte sont en argent massif. — Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne église dont les Sarrasins avaient fait une mosquée, l'église Sainte-Rosalie présente à l'extérieur un mélange de style normand et d'ornementation mauresque. — « Si le palais de Grenade et les mosquées de Cordoue n'existaient pas, dit un écrivain français, la cathédrale de Palerme serait le modèle le plus précieux de l'architecture

arabe et du style oriental dans toute sa pompe. » Cependant on a fait des altérations disparates dans ce beau temple, comme il arrive souvent pour tant d'autres monuments que le vrai génie avait jadis créés et que des modernes gâtent tout en ayant la présomption de les améliorer.

Les tombes royales contenues dans deux chapelles de cette église sont très-remarquables et d'une grande magnificence. On a dit « qu'elles égalent l'ancienne grandeur romaine, si elles ne la surpassent pas. » Il y en a qui sont de porphyre d'une seule pièce, d'autres de marbre blanc. Ce sont les tombeaux du roi Roger, de l'empereur d'Allemagne Henri VI, qui domina en Sicile et se fit couronner à Palerme, de sa femme fille du roi Roger, de Constance II, Aragonaise, veuve de Henri roi de Hongrie, de Guillaume duc d'Athènes et de Néopatrie, fils du roi Frédéric II d'Aragon. De ces tombes la plus remarquable est celle de l'empereur Frédéric.

Le Tabularium conservé dans la sacristie des chanoines est composé de deux cents diplômes, arabes, grecs et latins. Le temps me manque pour parler de plusieurs autres choses remarquables que renferme la belle cathédrale de Palerme, bâtie en 1170, et de son admirable souterrain ou crypte, qui est considéré comme ayant été le siége de l'Eglise primitive.

Plusieurs monuments de cette ville conservent le cachet sarrasin, entre autres le palais de la Zisa, un des plus remarquables, et le palais Royal, « qui fut embelli par Robert Guiscard, par le roi Roger et par les deux Guillaume ; c'est le même palais qui, au temps de l'empereur Frédéric II et de son fils Manfrède, servit de siége aux sciences et aux lettres, ainsi que de berceau à la langue italienne. »

Parmi les beautés que cet édifice contient, il y a la remarquable chapelle Palatine, monument de l'art du douzième siècle, bâtie par le roi Roger; elle est toute resplendissante d'albâtre, de mosaïque, de marbre et d'objets d'art très-précieux. On monte par une galerie au-dessus dans les appartements du roi. On y voit la salle des anciens vice-rois, renfermant les portraits de ceux qui ont gouverné la Sicile depuis 1488; la salle du trône, celle qu'on appelle du Parlement, peinte à fresques par le célèbre Palermitain Vélasquez.

L'Observatoire d'astronomie, l'un des plus importants de l'Europe, nous fut montré minutieusement par son directeur, M. Ragona, qui en habite le premier étage où est la bibliothèque. Le directeur de l'observatoire de Florence, M. Donati, m'avait donné une lettre pour lui. Il vint aussitôt me rendre visite à l'hôtel de France, où nous sommes descendues. Il eut l'amabilité de m'offrir un de ses ouvrages et de nous faire voir en détail les salles qui contiennent de nombreux instruments astronomiques, entre autres le fameux cercle de Ramsden, puis la terrasse, et la tour. La coupole de la salle des observations astronomiques est mobile et à colonnes de marbre.

L'Observatoire d'astronomie de Palerme est remarquable par la perfection des instruments qu'il possède et par les travaux astronomiques du célèbre professeur Piazzi, qui l'illustra et y découvrit en 1801 la planète de Cérès.

Les collections renfermées dans l'Université sont très-importantes, surtout le Musée de sculpture contenant des restes antiques trouvés dans les fouilles faites en Sicile. Il y a aussi dans cette Université une galerie de tableaux, où l'on voit quelques chefs-d'œuvre. Une salle contient des vases anté-gréco-siciliens, etc. Mais laissons les œuvres de l'art de la ville de Palerme, qui, quel que soit leur mé-

rite particulier, ne peuvent pas exciter l'admiration de ceux qui vécurent au milieu des grandes et nombreuses beautés artistiques de Florence et de Rome.

Plus que la ville, les beaux environs de Palerme nous attirent et nous charment. Peu de villes en possèdent de si délicieux. La Bagaria, avec ses sites ravissants, est la partie de ces environs qui possède les plus magnifiques maisons de campagne de la noblesse palermitaine.

Le jardin botanique, aux portes de Palerme, est un des plus importants que j'aie visités en Italie. Il est construit en quatre parallélogrammes où sont disposées les plantes, dont une partie en floraison, surtout la grande quantité de roses de toute espèce, nous charma délicieusement. Des trois bâtiments qu'on a en face en entrant, deux servent de serres, et celui du milieu, d'ordre dorique avec deux vestibules ornés de colonnes cannelées, est une belle œuvre du célèbre architecte M. Fourny. Là sont l'école, la bibliothèque, l'herbier et l'habitation du directeur, à qui j'avais apporté une lettre du directeur du musée botanique de Florence, M. Parlatore. Une magnifique serre vitrée donnée par la reine, la bien connue Marie-Caroline, embellit en outre cet établissement.

L'hospice royal des pauvres est un des monuments de Palerme qui méritent d'être visités. Il rappelle la grandeur de Charles III, son fondateur. Isolé, de forme rectangulaire et d'une architecture simple, ce magnifique établissement renferme des dortoirs, des lavoirs, des filatures, des fabriques de bas; toute sorte d'ouvrages de coton, des ateliers pour les métiers à tisser, avec une excellente fabrique de soie, ainsi qu'une fabrique de macaroni et d'autres pâtes.

A quatre mille de Palerme, nous visitâmes la ville

de Montreale, bâtie au douzième siècle par Guillaume le Bon. La route qui y conduit de Palerme est remplie de maisons et de beaux sites. La cathédrale de Montreale est d'une sévère et imposante architecture grecque, mêlée d'architecture arabe ; elle est d'une grande richesse artistique. L'intérieur frappe par sa magnificence tout ornée de marbre, de mosaïques, d'arabesques couverts d'or, et on y voit les tombeaux de Guillaume le Bon et de Guillaume le Mauvais. Ses magnifiques portes de bronze, sur lesquelles sont reproduits en demi-bas-reliefs plusieurs faits de l'histoire sainte, sont très-remarquables.

On visite aussi dans cette ville le monastère des Bénédictins ; mais les femmes n'y étant pas admises pour voir les beaux ouvrages d'art, nous nous en dédommageâmes par la vue charmante d'une vallée qui se développe un peu plus loin, où végètent des figuiers de l'Inde, des oliviers et des aloès qui croissent naturellement et fleurissent au milieu des rochers.

En retournant, nous nous arrêtâmes près du couvent des pères capucins pour en visiter l'église et l'étrange cimetière situé au-dessous d'elle. Jamais une si prodigieuse quantité d'objets hideux ne s'était présentée à mes regards ! De vastes galeries souterraines sont remplies de l'un et de l'autre côté de caisses contenant les restes de plusieurs personnages distingués. Dans les murs sont pratiquées des niches superposées jusqu'à la hauteur de la corniche ; ces niches contiennent chacune un cadavre desséché ; ces cadavres sont couverts, les uns de la robe des pères capucins, les autres des mêmes vêtements dont on les avait habillés pour la dernière fois; et ceux-ci présentent une grande variété. Ces cadavres portent tous un écriteau indiquant leurs noms et l'année de leur décès.

Cette exposition hideusement bizarre me fit éprouver

un sentiment des plus pénibles. Mais une fois engagées dans ces horribles galeries, il a fallu suivre le père capucin qui nous guidait et qui nous les fit parcourir toutes, en nous expliquant avec une froideur toute monacale le procédé repoussant dont on se servait pour dessécher les cadavres et les poser dans les diverses attitudes où nous les voyions, les uns debout, les autres assis, etc. Cette préparation par laquelle on fait passer les restes d'un être humain pour les exposer à la curiosité de toute sorte de visiteurs me parut une profanation, un abominable usage des pères capucins dans quelques-uns de leurs cimetières. Nous retournâmes à notre hôtel avec la seule désagréable impression que nous ayons reçue parmi le sympathique peuple palermitain.

Les villas et les magnifiques jardins de la princesse de Butera et du duc de Serra di Falco nous offrirent la plus agréable distraction après la funèbre et repoussante vue du cimetière que nous venions de parcourir. Le jardin du duc de Serra di Falco surtout me fit goûter un charme infini lorsque, après le coucher du soleil, les allées touffues d'orangers et de citronniers parmi toutes sortes d'arbres et de rosiers, de gigantesques cyprès, des néfliers du Japon, etc., embaumaient délicieusement l'air. Le duc nous fit voir toutes les curiosités de son vaste jardin d'une beauté particulière, les jeux de plaisir, l'intéressant labyrinthe, les jets d'eau, les fleurs les plus exquises, les statues, et l'imitation des personnages grotesques cachés çà et là sous des grottes ou des groupes d'arbres, et qui, en sortant tout à coup au mouvement d'un ressort, font une surprise aux promeneurs. Comme la politesse et les manières distinguées de l'aimable vieux duc, esprit très-versé dans les antiquités de la Sicile, sa charmante villa nous laissa une suave impression.

Le mont Pellegrino, à deux milles de Palerme, est une excursion qu'aucun voyageur arrivé ici ne manque jamais de faire. Ce nom lui fut donné par les Arabes, il s'appelait anciennement Ereta, où le Carthaginois Amilcar Barcas se défendit pendant cinq ans contre les Romains. C'est une montagne-calvaire très-élevée, renfermant une quantité de concrétions stalactiques dans les fissures et dans les grottes. On parvient au point culminant par un magnifique chemin en zigzag pavé de petits cailloux. Sur ce point culminant s'élève une tour d'observation ; un télégraphe est placé au milieu d'elle. On a de là une des plus belles et des plus pittoresques vues sur la mer, Palerme et ses environs. Cette montagne remarquable, bordée de précipices, est chère aux Palermitains comme lieu de pèlerinage à leur patronne sainte Rosalie.

C'est une nièce de Guillaume le Bon qui, suivant la légende, renonçant au monde dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, se retira dans cette solitude et s'y voua à la prière. Cinq siècles plus tard (en 1624) on y découvrit son corps, qui fut transporté à Palerme, où la peste qui décimait alors la population cessa, dit-on, aussitôt. Depuis ce temps, sainte Rosalie devint la patronne de Palerme, et elle y inspire une grande vénération, et donne occasion à de splendides fêtes populaires qu'on célèbre les 11, 12, 13, 14 et 15 juillet, avec cette pompe de jeux, d'illuminations, de feux d'artifice, de courses de chevaux et de voitures, mêlée aux processions et aux actes divins, qu'on voit partout en Italie, ainsi que chez toutes les nations catholiques dans leurs fêtes religieuses.

Au-dessus de la tour qui s'élève sur le sommet du mont Pellegrino, sont placés le sanctuaire et l'église bâtis sur la place même où furent trouvés les restes de sainte Rosalie.

Un vestibule couvert, soutenu par des colonnes d'albâtre,

se trouve à l'entrée de l'église dont une partie est presque à ciel ouvert; de là nous entrâmes dans la grotte, qui est tout à fait pittoresque. L'autel de la sainte est sur la gauche, et au-dessous on voit sa statue de marbre, ouvrage de Grégoire Tedeschi. Couverte d'un riche vêtement, cette statue représente la sainte au moment où elle va fermer les yeux pour jouir du repos éternel. Sa belle tête est appuyée négligemment sur une main; elle tient de l'autre un crucifix.

Après l'excursion du mont Pellegrino, nous fîmes celle de la *Mare Dolce*, où l'on voit encore des restes de la magnificence des Arabes. Selon quelques auteurs modernes, c'est le lac célèbre connu sous le nom d'Albehira. Puis nous visitâmes une grotte où l'on trouve encore une quantité d'os fossiles, pour la plupart des os d'hippopotames. Avant de retourner dans la ville, nous avons visité le Campo Santo, construit en 1782. Ce lieu occupe une place importante dans l'histoire de Sicile, car ce fut là que commencèrent les célèbres Vêpres siciliennes.

Outre le charme que nous trouvons dans les beautés de Palerme et ses environs, et surtout dans l'agréable société des personnes dont nous y avons fait la connaissance, j'ai eu encore le plaisir d'y rencontrer un jeune compatriote, âme noble et enthousiaste, à qui le contact du vieux monde où il a fait ses études semble ne lui avoir rien ôté des douces et expansives manières qui caractérisent en général les bons Brésiliens. Le docteur P., appartenant à une famille de Rio-Janeiro à laquelle m'attachent les liens d'une véritable amitié, est un des plus dignes compatriotes que j'aie rencontrés en Europe. Il est fiancé ici à une très-jolie et intéressante Palermitaine qu'il nous présenta ainsi que son aimable famille, et le docteur La Loggi, son ami, esprit libéral et éclairé dont j'ai eu le plaisir

d'entendre hier un beau discours à l'Académie. Parmi les personnes qui m'ont rendu mon court séjour à Palerme plus agréable, le docteur P. a été une des plus empressées et des plus obligeantes. En m'entretenant avec lui de notre patrie lointaine, les beautés de Palerme semblent prendre un nouveau charme à mes yeux, et l'atmosphère embaumée de ses jardins, des bosquets d'orangers de ses environs, me fait goûter la douce illusion de me croire par moments sous les ombrages parfumés de mon cher Brésil.

Je resterais volontiers plus longtemps dans cette ville si je ne craignais pas la chaleur de la Grèce en m'y rendant trop tard dans l'été. Les dignes Palermitains à qui nous avons eu le plaisir d'être présentées me donnent une très-avantageuse idée du caractère de ce peuple, chez qui l'on trouve encore quelque chose du cachet grec, malgré les autres diverses nations qui s'y mêlèrent et le gouvernèrent. Il y a à peine six jours que nous sommes parmi les aimables personnes qui nous entourent ici, et il me semble pourtant que je vais me séparer d'anciennes connaissances qui nous chérissent, tant l'accueil qu'elles nous font est expansif et fraternel.

Nous partirons demain matin. Cette après-midi eut lieu notre dernière promenade à Palerme.

C'était au coucher du soleil, une foule de beaux équipages se pressaient sur une des belles allées du magnifique jardin le plus fréquenté du beau monde de Palerme.

Les nombreux rosiers grimpants et en pleine floraison qui s'enlacent gracieusement sur les troncs des arbres bordant cette agréable promenade répandaient à cette heure-là un plus suave parfum dans l'atmosphère où respirait tout ce monde au milieu duquel je me trouvais, tandis que, par la pensée, j'étais dans un autre hémisphère.

Notre obligeant compatriote, qui était allé nous prendre à notre hôtel, semblait ravi de nous conduire à cette dernière de nos promenades sur la terre poétique où l'enchaîne l'amour. Sa belle fiancée et sa famille nous y attendaient et, nos calèches se touchant, nous nous saluâmes et causâmes comme de vieilles amies. Je jouis alors pour quelques instants du bonheur de contempler le bonheur d'autrui.

Puisses-tu, ô digne couple, sur qui j'appelle toutes les bénédictions du ciel, honorer par ta constance dans l'amour et par tes vertus dans la vie privée et publique les deux ravissants pays qui te virent naître !

Le soleil répandait ses premiers rayons sur les beaux horizons de Palerme lorsque tout émue je recevais les derniers témoignages de sympathie des personnes que nous y avions connues, et qui vinrent comme de vieux amis nous accompagner jusqu'à bord. Jamais je n'oublierai cette splendide matinée, ces cœurs bienveillants et leurs affectueux adieux suivis des plus chauds souhaits de nous revoir encore. — Bons et aimables Palermitains, votre accueil est suave comme la brise printanière qui caresse vos bosquets fleuris ; la douceur de votre voix caressante et votre regard sympathique firent naître dans l'esprit de l'étrangère qui vint saluer votre beau pays une affection sincère qu'elle portera toujours dans le cœur comme un tribut dû à votre mérite.

Et le cœur serré comme il m'arrive toujours dans le moment des adieux depuis que j'ai quitté mon pays natal, je voguai vers Syracuse en laissant derrière moi la douce Palerme, le cap et la ville Milazzo, où le paquebot s'arrêta deux heures; Spadafora, petite ville sur un rocher sur la

côte de Sicile, que nous longions toujours, les îles Lipari, passant tout près de Messine, Catane, Carybde et Sylla si redoutés des anciens navigateurs ; le château crénelé du prince Olivere, les ruines de Tindare, Patti, et tous les points les plus remarquables, villes, ermitages, bourgs, de cette côte renommée dans l'antiquité.

SYRACUSE

De cette colonie grecque, la plus puissante d'autrefois, ville brillante et immense qui, selon Strabon, avait sept lieues de tour, il ne reste aujourd'hui d'habité que la seule partie de l'île Artygie formant la moderne Syracuse. Elle compte environ 16,900 habitants. On y entre en traversant quatre ponts-levis sur le canal qui la sépare de la terre ferme. Des murailles bastionnées et le château de Maniacé, construit par le général grec qui fut envoyé au XI^e^ siècle pour chasser les Sarrasins, défendent la ville. Rien de plus triste que ses rues étroites et tortueuses, en exceptant celle de Maëstraux, qui contient quelques belles maisons et est passablement large. Quel contraste entre cette ville et ses environs avec Palerme ! Si Palerme, la plus belle conquête de Bélisaire en 535, n'étale plus les magnificences des vieux temps, elle en contient d'autres plus modernes, avec les charmes soit naturels, soit d'une civilisation qui s'y est toujours plus ou moins propagée malgré tous les préjugés et le fanatisme de ses divers dominateurs.

Syracuse cependant ne possède rien qui puisse rendre agréable son séjour à l'étranger qui l'aborde. La nourriture y est très-mauvaise ; à défaut d'agréments modernes, l'esprit a besoin, pour passer le temps, de s'occuper de la recherche des faibles vestiges de la grandeur syracusaine,

d'errer dans un amas de contradictions historiques sur les théâtres, amphithéâtres, tombeaux, palais, temples et villes de jadis, sur toutes les ruines, la plupart sans aucun caractère visible ou intelligible, disséminées çà et là dans les champs près ou loin de la ville. De ce nombre sont : aux Épipoles entre Néapolis et Tycha, le Pentaphile, palais de Denys l'Ancien, et le château fort d'Euryale, au-dessous duquel il y a un chemin souterrain creusé dans le roc, qu'on suppose avoir été destiné aux sorties de la place. Ce fut par une de ses portes que les soldats de Marcellus pénétrèrent par surprise dans Syracuse quand le peuple célébrait la fête de Diane. Un faible reste d'amphithéâtre, un autre d'un théâtre creusé en partie dans le roc, dans lequel on peut encore voir quelques gradins. La voie sépulcrale bordée de grottes qui formaient autrefois autant de tombeaux, conduit à la galerie supérieure. Ce théâtre, selon Diodore, était le plus beau de la Sicile; Cicéron en a signalé la grandeur. La scène subsistait encore jusqu'au seizième siècle, dans lequel Charles-Quint en fit enlever les matériaux pour les constructions militaires que ce grand usurpateur laissa dans cette ville. De grands souvenirs historiques, dont les détails prendraient trop de place dans ces pages, se rattachent aux ruines de ce monument. Tout près de cet emplacement est la *Latomia del Paradiso* (on donne le nom de latomies à de nombreuses excavations qu'on voit à Syracuse). Un immense pilier se trouve encore debout au milieu de cette latomia à ciel ouvert, et à un des angles est l'entrée d'une énorme caverne que l'on nomme l'*Oreille de Denys*. Cette caverne, extrêmement haute et longue, communiquait, dit-on, avec une cellule creusée dans le rocher au-dessus de l'entrée de la grotte. On suppose que le tyran venait écouter de là les plaintes des victimes qu'il emprisonnait dans cette caverne, la-

quelle faisait résonner extraordinairement les moindres bruits. C'est de tous les imparfaits débris des constructions antiques de Syracuse celui qui m'a le plus intéressée. — « C'est dans ces latomies que furent emprisonnés, entre plusieurs autres, pendant huit mois, après la défaite de Nicias, les Athéniens en proie à la faim, à la soif, à une chaleur étouffante et à une révoltante malpropreté. » — On a trouvé il n'y a pas longtemps un squelette d'homme dans le canal qui termine la voûte. En passant par la latomia *dei Cordari*, je me suis arrêtée quelques instants pour y voir deux hommes et trois femmes qui travaillaient le chanvre avec une grande agilité. Un couvent de capucins près de Syracuse a aussi ses latomies, bien plus belles que les autres. Un vieux capucin dont les manières distinguées et le bel accent italien révélaient sous l'habit monacal un homme qui avait vécu dans la meilleure société du continent italien, nous conduisit voir un beau jardin situé au fond de cette latomie dans l'Achradine, où croissent spontanément l'oranger et d'autres arbres et des fleurs de ma zone bénie. La conversation variée et animée de notre vénérable guide me faisait trouver un grand charme dans cette solitude, que j'aurais préférée à la vie de la ville si j'étais obligée de quitter Syracuse. Dans le peu de temps que dura notre promenade à travers ce jardin au milieu de hautes murailles naturelles qui paraissent avoir été dans l'origine d'immenses carrières, il me fut facile de comprendre que d'incessantes et cruelles luttes intérieures avaient jeté là cette belle ruine humaine parmi les ruines de la ville éteinte dont Gélon avait fondé la puissance.

Et, comme toujours, en présence de ces pauvres condamnés à la privation des douceurs de la famille, je me demandais si la société moderne en pleine voie de progrès n'abolira pas le célibat chez le prêtre, évitant ainsi les

tristes et quelquefois abominables conséquences qui en résultent !

Après avoir vu les anciennes catacombes dont on ignore l'origine, découvertes dans la grotte appelée grotte de San Giovanni, formant une sorte de ville souterraine aux larges galeries bordées de colombaria, nous avons visité les débris d'un tombeau que l'on montre aux étrangers comme ayant été celui du grand mathématicien Archimède tué par un soldat après trois ans de ses nobles et héroïques efforts pour défendre Syracuse contre les Romains commandés par Marcellus.

Ce tombeau, non loin de l'Oreille de Denys, n'a aucun rapport avec celui décrit par Cicéron, qui le retrouva oublié des Syracusains dans une toute autre place près de la porte Agrigente, nommée alors Agragas par les Siciliens. Partout la même ingratitude des nations envers leurs grands hommes, la même indifférence pour les débris de leur grandeur éteinte.

Mais ici, si la fureur des barbares unie à celle de la peste, des tremblements de terre, etc., n'a rien laissé de l'opulente Syracuse, il y a pour l'imagination une inépuisable source d'événements mythologiques qui la dédommage en quelque sorte de l'aridité actuelle de cette ville.

Dans la prose de la vie, la poésie fut en tous temps, et elle le sera toujours, malgré les efforts que font les matérialistes pour la remplacer par de froids calculs, l'ange aux ailes dorées sur lesquelles s'envolent parfois les imaginations qui ne trouvent dans le monde des hommes aucun attrait assez puissant pour les y retenir.

Vers la partie occidentale de la moderne Syracuse se trouve la fontaine Aréthuse. Elle porte son nom d'une

nymphe changée par Diane en fontaine pour la soustraire à l'amour d'Alphée, un fleuve du Péloponnèse. S'ouvrant un passage sous la mer Ionienne, Aréthuse vint ressortir dans cette île d'Ortygée où Alphée s'engouffra en la poursuivant, et mêla ainsi son onde à celle d'Aréthuse. Pausanias, Pline et Pomponius Méla croient à l'identité de ces deux fleuves, l'un au Péloponnèse et l'autre en Sicile. En m'approchant de cette fontaine à laquelle se rattache un des plus beaux souvenirs mythologiques, je fis abstraction des sombres bastions du seizième siècle près desquels elle est aujourd'hui, ainsi que des blanchisseuses déguenillées et d'autres prosaïques créatures qui s'y trouvaient, et je remontai par l'esprit vers ces époques d'une si vigoureuse poésie, sortie du sein fertile de la Grèce.

« La Sicile est la terre classique de la mythologie. Ses premiers habitants sont les dieux. Jupiter règne sur l'Etna, sous lequel il tient enchaîné le titan Encelade. Cérès est la divinité principale de l'île ; elle y était adorée comme la bienfaitrice du genre humain, comme la déesse qui lui avait donné le froment et avait institué des lois douces qui humanisèrent et ennoblirent la vie. Sa fille Proserpine, Diane et Minerve passent leurs premières années dans les plaines d'Enna. C'est ici que Pluton enlève Proserpine. Vénus vient souvent visiter les sommets de l'Éryx. Le beau Daphnis, fils de Mercure, invente la poésie pastorale pour charmer Diane dans ses chasses. Alphée y poursuit de son amour la nymphe Aréthuse. Vulcain prépare les foudres dans ses forges de l'Etna, aidé par la troupe des hideux Cyclopes ; un d'eux, Polyphème, y devient amoureux de la néréide Galatée, qui lui préfère le berger Acis. Ulysse délivre ses compagnons de la caverne où Polyphème les tenait enfermés pour les dévorer. Après les dieux, les premiers habitants de la Sicile sont, selon les traditions poé-

tiques, des géants ayant pour demeure les nombreuses grottes qu'on retrouve encore dans cette île, etc. »

On le voit, avant d'entrer dans le domaine de l'histoire qui commence en Sicile avec les Sicaniens, premier peuple qui s'y établit, les Sicules qui, chassés d'Italie, y vinrent les soumettre, puis les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains et tous les autres qui y régnèrent tour à tour, avant et après la grande révolte des esclaves contre leurs tyrans, maîtres siciliens, parmi lesquels se distinguèrent, comme les plus barbares, Damophile et sa femme Mégallis, de l'ancienne ville d'Enna, le voyageur d'imagination qui aime à s'arrêter dans les sites où l'on a placé des fictions poétiques, trouvera ici à chaque pas des thèmes gracieux, bien propres à nourrir l'esprit le plus altéré d'antiques souvenirs. Ayant visité les deux seules choses intéressantes de la ville moderne si prosaïque de Syracuse, le temple de Minerve dépouillé par Verrès et servant maintenant de cathédrale, et le mesquin musée dans une vieille salle basse, ne contenant de remarquable qu'une admirable statue de Vénus, quoiqu'il lui manque la tête et le bras droit, en marbre de Paros, que l'on prétend être la Vénus Callipyge donnée aux Syracusains par Héliogabale, et des médailles, des monnaies de l'antique Syracuse, nous prîmes un bateau qui nous conduisit jusqu'au delà de l'embouchure de l'Anapo, rivière aussi poétique qu'historique. Les poésies pastorales de Théocrite lui furent inspirées sur les rives de ce petit fleuve ; le général athénien Démosthène y fut défait.

Notre barque voguait tranquille au milieu des deux rives couvertes de papyrus, cette plante égyptienne qui y croît encore en abondance, comme dans quelques autres parties de la Sicile, et dont les anciens se servaient pour écrire, après lui avoir fait subir une préparation par la-

quelle on la convertissait en une sorte de papier ou de parchemin. La tige de cette plante, haute d'environ neuf pieds, est couronnée d'une touffe formée par un grand nombre de filaments, comme une chevelure. Tandis que la barque, glissant sur les eaux paisibles de l'Anapo, rasait parfois les papyrus inclinés sur elle, et que mon enfant s'amusait à arracher les tiges qu'elle pouvait atteindre, mon esprit voguait vers les anciens temps de Syracuse, au milieu de ses splendeurs poétiques et historiques, ainsi que de ses horreurs, de ses tyrans, de ses misères ! Deux restes de colonnes que l'on aperçoit encore sur la rive droite de l'Anapo rappellent le magnifique temple de Jupiter Olympien, où l'on pense qu'était une admirable statue du même dieu, dont on dit que Denys prit le manteau d'or en le remplaçant par un de laine.

Nous étions arrivées à un bassin circulaire, source de la fontaine Cyané, dont le nom lui vient de la nymphe qui, voulant s'opposer à l'enlèvement de Proserpine par Pluton, a tant pleuré qu'elle fut changée en fontaine. Le batelier, en entrant dans la branche formée par le ruisseau de Cyané qui y conduit, se donnait grand'peine pour raconter dans son jargon syracusain l'histoire de la pauvre nymphe, comme il appelait Cyané, voulant de tout son cœur nous intéresser à cette source qu'on appelle maintenant Pisma.

Le brave homme comprenait qu'en dehors de ces souvenirs poétiques de la mythologie, rien ne mérite d'attirer le voyageur dans cette insipide navigation.

Bientôt toutes les images des vieux temps de Syracuse qui se groupaient dans mon esprit firent place à celles de mes chères promenades aquatiques d'autrefois sur le suave Beberibe, une des rivières de mon pays natal, bien plus poétique et intéressante que l'Anapo d'aujourd'hui. Là, au milieu des charmes variés d'une nature vigoureuse éter-

nellement souriante, vit un peuple dans la brillante aurore de la civilisation, conservant encore tous les trésors du cœur et s'acheminant avec une foi robuste, à travers les difficultés matérielles, vers le grandiose avenir auquel a droit d'aspirer le génie de ses jeunes mais déjà héroïques traditions.

J'ai dit avec plaisir adieu à Syracuse. Le souvenir du tyran et la vue d'un serpent qui passa sous mon cheval dans une de nos excursions hors de la ville me rendirent Syracuse antipathique. J'ai eu toujours pour les tyrans et les reptiles une insurmontable horreur.

Voulant mieux connaître cette partie de la Sicile, nous prîmes une voiture commode pour nous conduire à Catane et à Messine, en nous permettant de visiter quelques villes et ruines de l'intérieur et du littoral avant de nous y rendre. Partout des traces de la fureur des anciens conquérants et des volcans, ou de bourgs qui furent jadis de puissantes villes. Là, les restes des débris d'Hybla-Megara, détruite par Gélon et puis par Marcellus; ici Mellili, où l'on voyait jadis de grandes cultures de canne à sucre ; la ville d'Agosta perchée sur un rocher; Sortino, petite ville d'environ huit mille habitants, près d'une vallée arrosée par l'Anapo, où quelques antiquaires placent les ruines d'Erbessus ou Pentalica ; de curieuses grottes sépulcrales, des cavernes immenses, dont quelques-unes inabordables, à l'aspect mystérieux, percées dans des rochers verticaux; Carlentini, détruite par le tremblement de terre de 1693; Lentini, d'environ 8,000 habitants, ayant tout près plusieurs grottes sépulcrales qu'on croit avoir servi d'habitation « aux premiers habitants, géants désignés par les écrivains antiques sous le nom de Cyclopes ou Lestrigons» ; — plus loin,

Beviere di Lentini, le plus grand lac de la Sicile, aux bords très-arides; Giaretta, où abonde l'ambre jaune, et une infinité d'autres sites sans intérêt maintenant, mais qui s'offraient à mon esprit curieux des souvenirs anciens pour le distraire parfois du présent qui l'afflige.

Deux choses surtout me frappèrent, quoique bien différemment, dans ce voyage sur un des plus pittoresque coins du globe: la luxuriante végétation, parmi laquelle ressortent des milliers et des milliers d'orangers sauvages, de lauriers-roses, de cactus, etc., et l'Etna, redoutable volcan, le plus élevé de l'Europe. La première me représenta l'image chérie de mon éden natal; le second, avec ses nombreux cratères sur les flancs, ses laves noires et ses scories couvrant l'immense partie déserte, à l'aspect désolant, des alentours de ce formidable ennemi naturel de la Sicile, au sommet couronné de neige qui y lutte presque toute l'année avec le feu, l'Etna, dis-je, fit sur mon esprit, lorsque je l'aperçus mieux de la fertile plaine de Catane, près d'entrer dans cette ville, une des plus profondes impressions qu'aient produites sur moi celles des prodigieuses œuvres de la nature dont les débordements font trembler l'homme en lui montrant le néant de sa puissance éphémère tant préconisée!

L'ETNA

Depuis Pindare et Thucydide jusqu'à nos jours, on a tant parlé de cette montagne volcanique, tant de grands géologues anciens et modernes, ainsi qu'un nombre considérable d'autres visiteurs de ce volcan célèbre, ont tant écrit sur lui et ses terribles ravages, que je passerai sous silence l'imparfaite description que j'en pourrais faire.

Son ascension est immensément plus longue, sinon plus

difficile, que celle au cône du Vésuve, dans la hauteur où il était lorsque nous y avons grimpé avant l'éruption de mai de l'année dernière (1858). Le froid dans les hauteurs de l'Etna est encore en ce mois-ci, avril, si excessif que, pour en parcourir une partie, il nous avait fallu nous habiller comme en plein hiver dans les pays du Nord.

On prend des mulets et un conducteur à Nicolosi, sombre village construit avec de la lave noire, situé au milieu d'une plaine de cendre et touchant le pied des deux cônes volcaniques. On fait sur cette monture le trajet de Nicolosi à une espèce de cabane qu'on nomme encore *la casa Inglese*, qui fut construite à six heures de marche de ce bourg, au commencement de ce siècle, par les Anglais. De là on gravit à pic en deux heures la pente rapide jusqu'au sommet, à l'approche duquel on se sent la respiration gênée à cause des vapeurs d'acide chlorhydrique qui sortent de cet abîme béant, d'auprès duquel il faut s'éloigner bien vite. Les horreurs du Vésuve, que j'appelais belles horreurs, s'étalant à mes yeux, produisirent sur mon esprit une espèce d'exaltation religieuse qui adoucissait pour ainsi dire la frayeur qu'inspiraient les détonations sortant avec de gigantesques flammes de ses deux énormes cratères, et aussi les rivières de lave liquide qui en descendaient en crépitant et se répandaient partout dans les environs comme une inondation étrange ! Là, avant l'éruption dont j'ai parlé plus haut, je me plaisais à courir de l'un à l'autre de ces abîmes sur le sol flamboyant crevassé et grondant sous mes pieds, ensuite à m'arrêter en fixant par moments cette destructive production de la nature ; et mon âme se remplissait d'un saint enthousiasme en contemplant le contraste que présentait la fureur de ce volcan avec les calmes et les ravissantes beautés du golfe de Naples, des villes et de la verte campagne que domine le Vésuve.

Ici l'Etna ne produit sur moi qu'une morne tristesse, une sombre impression, sans aucun mélange des élans que je sentais toujours à la vue de tout ce qui est grandiose !

Les plus curieux phénomènes de cette immense montagne volcanique du sommet de laquelle l'œil embrasse de nombreuses villes ou bourgs et un horizon de plus de deux mille milles ; d'où, par un ciel serein, on aperçoit, dit-on (nous n'avons pas eu le bonheur de les voir nous-mêmes), les côtes d'Afrique ; l'intéressant spectacle que présente son ombre gigantesque projetée sur la Sicile ; la vaste nappe d'eau de la mer et des rivières, Cantara et Simeto s'étendant sur sa base : rien ne me communiqua un seul mouvement d'enthousiasme, qui m'arrachât, ne fût-ce que pour un moment, à mes pénibles souvenirs et à celui des milliers de victimes englouties avec leurs villes sous les amas de cendre et de lave vomies par ce volcan, formant à plusieurs milles autour de lui comme une vaste draperie noire jetée sur la nature riante de la Sicile.

CATANE

Catane, ville bien bâtie et construite sur plusieurs lits de lave au pied de ce fameux volcan qui l'a souvent ravagée et la menace toujours, compte environ 70,000 habitants, et est considérée par plusieurs personnes comme la plus jolie ville de la Sicile. Mais, outre que Catane est située dans le dangereux voisinage de l'Etna, elle ne peut aucunement rivaliser par ses attraits avec la charmante Palerme. Pour moi, même en revenant de la délabrée Syracuse, les beautés de Catane ne me touchent pas, et il me tarde de m'éloigner de cette contrée où j'ai sous les yeux le triste aspect de la désolation que présentent les vestiges de la colère de l'Etna.

Catane a un grand nombre d'églises et de couvents où l'on dit que toutes les branches cadettes des familles nobles vont s'éteindre ; elle est très-régulièrement bâtie, elle a de belles rues, dont les quatre principales, les rues d'Etna, du Corso, Ferdinanda et des Quatro Cantoni, la coupent en croix, de bons hôtels (nous sommes dans celui de France), une université, des fabriques d'étoffes de soie et de plusieurs objets en ambre jaune dont Catane fait le commerce, ainsi que du vin, du blé, de la laine, etc. Mais ce qui paraît étrange, c'est qu'une des sources des revenus de cette ville soit la glace qu'on extrait de l'Etna et dont elle approvisionne Malte et une partie de l'Italie. Cette montagne volcanique, dont les effroyables éruptions ont souvent endommagé Catane, retient une grande abondance de neige.

Ceux qui ont lu attentivement les intéressants ouvrages modernes de Recupero, d'Hoffmann, des géologues Élie de Beaumont et de Sartorius de Waltershausen, lequel consacra six années à l'étude de l'Etna, se formeront une idée des phénomènes présentés par cette montagne extraordinaire qui est à elle seule comme tout un monde, avec des zones, des climats et des aspects différents.

Nous avons parcouru Catane et ses environs, visité quelques-uns de ses monuments. La cathédrale dédiée à sainte Agathe, vierge sicilienne, martyrisée par ordre d'un préteur romain au troisième siècle, et qu'on fête ici, dit-on, avec la même solennité que sainte Rosalie à Palerme et saint Janvier à Naples, contient quelques beautés artistiques des sculpteurs et peintres siciliens, et une frise très-remarquable ornant la porte latérale en marbre blanc qui fut enlevée au théâtre antique de Catane, ainsi que les colonnes de ce temple. On nous a montré à la sacristie une fresque représentant la terrible éruption de 1669. Le musée Biscari, fondé par le prince de Biscari, esprit libéral et éclairé, qui a rendu de grands ser-

vices à Catane, où il exhuma plusieurs monuments antiques en y dépensant des sommes énormes, ce musée, dis-je, est ce qui m'a le plus intéressée à Catane. Outre les remarquables œuvres d'art, statues, bustes, bronzes, mosaïques, collection de vases gréco-siciliens, lampe curieuse, etc., on y voit les curieux costumes siciliens des douzième et treizième siècles, les armes à feu des premiers temps et du moyen âge. Il y a des salles contenant les objets d'histoire naturelle, qui méritent d'attirer l'attention du visiteur.

Des monuments antiques de cette ville il reste très-peu de chose, et ici comme en général presque partout en Sicile, il faut de l'imagination pour se figurer leur antique grandeur et leurs beautés en présence des faibles vestiges ou des restes qu'on y voit encore.

Près de la porte d'Aci, qu'on appelle aussi porte de Stésichore, en mémoire du poëte dont le tombeau fut placé tout près, on nous montra les vestiges de l'amphithéâtre que construisit la colonie envoyée par Auguste. Théodoric et le comte Roger, comme bien d'autres conquérants, peu soucieux de conserver ce qui révélait la grandeur des conceptions anciennes, firent de ce monument colossal une carrière dont on enleva les matériaux pour réparer les murailles de la ville et construire la cathédrale. Au milieu de la ville, sur le penchant d'une colline, sont les restes du grand théâtre qu'on croit avoir été aussi fondé par les Romains, et dont le comte Roger tira les colonnes et les bas-reliefs que l'on voit dans la cathédrale. Des maisons modernes recouvrent une partie de l'emplacement de ce théâtre; l'Odéon est aussi aujourd'hui tout converti en habitations différentes. « C'est dans un théâtre de Catane que le général athénien Alcibiade eut l'art d'occuper le peuple par ses discours, tandis que l'armée ennemie entrait dans la ville par une porte faiblement défendue. » Plusieurs restes des

bains ou thermes sont encore visibles dans différents endroits de la ville, ainsi que des tombeaux dans ses environs et un columbarium très-bien conservé.

Un des plus vastes et des plus somptueux édifices de Catane est le couvent des Bénédictins, reconstruit après le tremblement de terre de 1693. Ces bons serviteurs de Dieu, dont le couvent était autrefois dans les confins des lieux habités de l'Etna au delà de Nicclosi, se trouvent bien commodément logés dans cette vaste demeure qui ressemble plus à un palais qu'à un pieux monastère ; un très-beau jardin s'y élève, à la hauteur du deuxième étage, sur la lave qui avait détruit le premier et dont on voit encore une partie, qu'on montre aux visiteurs de Catane comme une de ses curiosités.

MESSINE

Nous arrivons de Catane. Depuis que j'ai quitté mon cher Brésil, jamais la nature n'avait déployé à mes yeux une végétation aussi splendide ni des scènes aussi grandioses et aussi variées que celles de la route de Syracuse. Sauvage dans ses beautés jusqu'à Catane, cette route, de Catane ici, présente l'aspect d'un vaste jardin où les plantes des tropiques étalent leurs beautés à côté des mélancoliques oliviers parmi les ruines des villes, des châteaux, des forteresses rappelant les temps des Grecs, des Romains, des Sarrasins, et d'autres peuples qui leur succédèrent. D'un côté, la vue si belle de la mer Ionienne, avec tous ses souvenirs anciens ; de l'autre, celle des pittoresques villages, de la campagne fleurie, et de l'Etna que j'aimais mieux à mesure que je m'en éloignais, offrent des tableaux si variés, si grandioses, si admirables, que le peintre le plus habile serait incapable d'en rendre toute la beauté.

Partout en Sicile les événements les plus reculés de l'histoire grecque, ainsi que de la mythologie, se présentent à la pensée du voyageur, et, malgré la tristesse qui s'était emparée de moi dans cette terre dont la végétation me transportait vers le sol natal, j'ai trouvé une diversion agréable à laisser errer mon esprit dans cet obscur labyrinthe de l'antiquité, en m'imaginant tantôt Ulysse débarquant, selon la description qu'en font Homère et Virgile, avec ses compagnons, dans le port ou anse de Scaro di Lognina, à peu de distance de Catane; tantôt l'amant de Galatée, Acis, tombant écrasé sous le morceau de rocher que lui lança le jaloux Polyphème, et changé par les dieux en un fleuve que nous avons franchi plus loin. Un village qu'on appelle encore Aci Castello est perché sur un très-haut rocher tout près de là, dominant la mer qui le baigne et l'immense plage toute couverte de laves.

Les îles Fariglioni. — Ces écueils des Cyclopes dans les temps les plus reculés, sont à peu de distance du village de Trezza, où l'on prend une barque pour aller les visiter. Ces masses informes et arides, d'un aspect singulier, n'offrent d'intérêt que par les souvenirs conservés dans l'*Odyssée* et dans l'*Enéide*.

Ce fut ici, selon Virgile, qu'Énée retrouva le Grec Achéménide, que ses compagnons y avaient abandonné, et qu'Homère place l'antre de Polyphème, d'où Ulysse eut l'adresse de s'échapper.

En parcourant la route de Catane, nous visitâmes plusieurs autres endroits curieux, en nous arrêtant à Aci Reale, ville antique, qui tire son nom du berger Acis; elle est d'environ 21,000 habitants; puis dans des villages, dans

d'autres villes, dans des lieux où il y a quelque ruine intéressante à voir, ou des points de vue ravissants.

A quelques milles du charmant bourg de Giarre, sont les débris du fameux *Castagno di cento cavalli*, comme on appelle encore ici le peu qui reste de l'énorme châtaignier sous les branches duquel s'abrita, avec cent cavaliers, Jeanne d'Aragon surprise par un violent orage.

Pour une voyageuse née dans le nouveau monde, où, parmi les admirables productions de la nature, les arbres gigantesques sont partout chose commune, la description qu'on a faite des grandes dimensions de ce châtaignier n'a rien de surprenant.

Je me souviens encore que, dans l'ancienne propriété de mes chers parents, la jadis florissante Floresta, emportée par le *vandeval* des révolutions et par des malheurs de famille, il y avait, entre autres beaux arbres, un manguier d'une dimension immense, et à l'ombre duquel mon père fit dresser des tables pour deux cents convives dans une fête qu'il donna un 12 octobre.

Plus curieux que les débris qui restent encore du *Castagno di cento cavalli*, sont les sites pittoresques, tantôt d'une fertilité luxuriante, tantôt coupés par des torrents à sec et présentant des vestiges des ruines de villes détruites par les tremblements de terre. Là un courant de lave qui, en 396 avant Jésus-Christ, empêcha, dit-on, les Carthaginois de suivre leur flotte et les obligea de contourner l'Etna ; ici les vestiges de Naxos, une des premières colonies grecques en Sicile ; plus loin, Tissa avec son bon peuple de laboureurs, ses restes de murailles antiques, ses maisons construites en lave noire et ses monuments du moyen âge, avec quelques peintures d'artistes siciliens.

A quelque distance de Ramazzo, l'on rencontre une remarquable chapelle byzantine ; puis, en passant par Fran-

cavilla, d'environ 4,000 habitants, on arrive, en suivant le cours du Simeto, au village Giardini, situé près du rivage; là nous trouvâmes, pour passer la nuit, un hôtel qui nous offrit tout le confortable des hôtels des grandes villes du pays, et nous allâmes le lendemain de bon matin visiter une des plus célèbres cités de l'ancienne Sicile.

TAORMINE

Lorsque, quatre siècles avant Jésus-Christ, Denys détruisit la ville de Naxos, ses habitants vinrent peupler Taormine. Située sur une éminence rocheuse très-élevée et d'un difficile accès, Taormine fut une des plus célèbres places fortes de la Sicile, après la conquête de laquelle elle résista longtemps aux Sarrasins.

Entre autres tremblements de terre, celui de 1693 contribua à sa décadence.

Entourée de fortifications presque entièrement détruites aujourd'hui, et n'ayant plus qu'environ 9,000 habitants, elle ne conserve plus de son antique opulence et de sa célébrité que peu de restes d'une piscine, d'une naumachie, d'aqueducs, et quelques édifices du moyen âge, la Casa del Duca, la Badia Vecchia et l'ancien hôpital. Les voitures n'y pouvant monter, nous prîmes à Giardini des ânes et un guide qui nous conduisit par un sentier escarpé et tortueux, excessivement incommode, jusqu'au haut de la ville. En vérité, « on ne peut concevoir qu'étant d'un abord si difficile, elle ait été si célèbre jadis et soit encore habitée ».

Après avoir visité ce qui reste encore d'intéressant à voir dans cette ville d'aspect tout mauresque, nous nous dirigeâmes sur une autre éminence peu éloignée, pour visiter une ruine objet principal de notre excursion à Taormine :

c'est le théâtre antique creusé en partie dans le roc, monument des plus célèbres et des plus renommés de la Sicile.

C'était un immense et magnifique édifice grec-romain, que les Normands dépouillèrent et dégradèrent; et, malgré les quelques réparations qui y furent faites dans la première partie du siècle dernier, on n'y trouve plus qu'un amas de décombres. Une caricature d'antiquaire, chargée de montrer ses ruines, nous y avait accompagnées, et d'un ton d'importance nous faisait l'histoire de ce monument, qu'il semble tenir beaucoup à graver dans la mémoire de ses visiteurs.

Il nous faisait remarquer avec un intérêt croissant, mais un peu grotesque, la longueur du diamètre de ce théâtre, la place où étaient les gradins, le reste des petits murs qui environnent le podium, la scène, etc.

Sur la fin de sa longue péroraison, je ne l'écoutais plus; car, outre la distraction de mon esprit habituellement porté vers l'hémisphère où vivent un cher enfant et des frères que j'associe toujours à toutes mes grandes émotions sur la terre étrangère, j'avais devant les yeux un des plus beaux spectacles de la nature, et mon âme rendait grâces à Celui qui l'avait créée capable de goûter la grandeur de ses œuvres!

L'admirable vue dont on jouit du haut des gradins de ce théâtre me tenait en extase. D'un côté, un ancien fort sarrasin et les restes de sarcophages grecs, de tombeaux arabes épars dans la campagne, des rochers, des torrents qui descendent de la chaîne du Pelore qu'on aperçoit; de l'autre, les villages, la belle mer azurée aux nuances diverses se confondant avec celle de la Grèce, l'Etna dominant toute cette scène splendide qui se déploie à l'œil jusqu'aux côtes de la Calabre, tout cela éclairé par un

superbe soleil du matin sous le féerique ciel sicilien remplissait mon âme d'admiration et de mélancolie ! Les souvenirs historiques de ces plages et ceux de ma chère patrie lointaine vinrent se joindre à mon émotion, et peuplèrent pour quelques instants mon esprit de mille images fantastiques se mêlant à la réalité sur laquelle je méditais en laissant derrière moi la célèbre ruine, Taormine, Giardini et plusieurs autres villages, villes, sites, ruines pittoresques et habitations différentes qui se succèdent dans cette route des plus intéressantes, bordée çà et là de grenadiers, d'orangers, d'aloès, de mûriers, de lauriers-roses, etc., jusqu'à Messine.

Messine est ma dernière étape en Sicile, et, quel que soit l'intérêt que m'ont inspiré les beautés, les curiosités et le peuple de cette île importante, si digne d'une meilleure administration, j'attends avec impatience le moment de la quitter pour me rendre en Grèce, objet de mon voyage.

L'origine de Messine, l'ancienne Zancla des Grecs, se perd dans la nuit des temps. Les Sicules, chassés du continent d'Italie, s'y établirent, puis les Chalcidiens et les Samiens. Après la guerre du Péloponnèse, les Messéniens chassèrent ces derniers, et donnèrent leur nom à la ville. Son histoire est presque la même que celle des autres villes de cette grande île; car elle se mêla aux guerres avec Athènes et Carthage, et partagea les destinées de la mère patrie. Puis, comme ses autres sœurs, elle résista aux Sarrasins, subit ensuite le joug des Espagnols et d'autres nations étrangères, jusqu'à celui de la dynastie dont le despotisme l'écrase encore aujourd'hui.

Messine ne conserve aucune trace de son antiquité ; rebâtie à neuf en amphithéâtre, elle présente un aspect de

propreté qui plaît au premier abord. De jolies rues, dont plusieurs aboutissent par autant de portes sur le port, un des plus vastes de la Méditerranée ; de belles constructions et des statues bordant les quais, où l'on voit une fontaine, dite de Neptune, et deux monstres enchaînés que l'on pense représenter Charybde et Scylla. La rue du Corso et le jardin de Flora sont les deux promenades principales de la ville. Il y a à Messine quelques belles églises, une université, avec une bibliothèque et des tableaux d'artistes siciliens. La cathédrale, dont la façade est en marbre de diverses couleurs, renferme, entre autres œuvres d'art en sculpture et en mosaïque, une élégante chaire sculptée par Gagini. Dans cette église on conserve la traduction en grec, par saint Paul, de la lettre que la Vierge, à ce qu'on prétend, écrivit aux Messinois, en réponse à une députation que ceux-ci lui avaient envoyée à Jérusalem. Mais, malgré la peine que se donnent un grand nombre de dévots, et tout ce qu'a écrit le jésuite Melchior pour soutenir l'authenticité de cette lettre, on continue d'en attribuer l'invention à Constantin Lascaris.

Les Messinois, quoiqu'ils paraissent attachés à de telles traditions, au fond n'en sont pas du tout pénétrés.

Une statue équestre en bronze de Charles II, par Serpotta, s'élève sur la belle place de cette cathédrale, qu'orne aussi une curieuse fontaine avec de nombreuses sculptures allégoriques, ouvrage de Fra Angelo Montorsoli.

La ville et surtout le port de Messine sont très-animés, et son peuple vif et intelligent, aimable comme le sont en général tous les Siciliens, chez qui je n'ai rien trouvé de la rudesse et de la mauvaise foi dont quelques voyageurs parlent avec âcreté ou avec mépris.

Il y a sans doute des bandits en Sicile comme dans le

continent, quoique je ne les ai jamais rencontrés, même dans les sites les plus solitaires que j'aie traversés.

Mais ce fléau si déplorable, ce dégradant métier doublement criminel sur un sol dont la fertilité invite l'homme au travail et lui facilite la noble tâche de se suffire à soi-même et de concourir au bien de l'humanité, fut toléré, ordonné autrefois, comme l'on sait, dans ces belles contrées, par des grands seigneurs et même par des têtes couronnées qui devaient le plus veiller à la sûreté des populations. De telles graines ne pouvaient manquer de produire les fruits les plus nuisibles, et de pousser des racines bien difficiles à extirper. D'ailleurs, quand on jette les yeux sur la plus grande et la plus libre nation de l'Europe si justement vantée par ses lois, son éducation morale et son admirable police, et que l'on y voit tant de crimes se commettre au milieu des brillants progrès de sa civilisation, on ne doit pas, ce me semble, être si sévère envers ceux d'un peuple chez qui la loi est la volonté d'un tyran despote, et l'éducation celle que lui administre le fanatisme d'une classe qui, soit par ignorance, soit par calcul, a dans tous les temps tenu à priver le peuple des lumières qui mettraient au grand jour les erreurs qu'elle commet et l'éclaireraient lui-même sur ses droits.

6 mai.

En face du ravissant spectacle qu'offrent les admirables effets de lumière sur les montagnes de la Calabre et Reggio avec ses blanches maisons, en descendant jusqu'au pied des coteaux dont nous sépare le détroit, mes actions de grâces s'élèvent plus solennelles dans ce jour-ci au ciel pour l'heureux succès de l'esprit libéral de Florence la

Belle. Le drapeau de l'indépendance s'y déploie enfin au milieu de l'enthousiasme paisible mais ferme de son bon peuple, du sein duquel le grand-duc et sa famille viennent de se retirer, sans que personne, même de la populace, me dit-on, dont il est difficile de contenir les passions dans de pareilles circonstances, lui adressât la moindre insulte. On lit dans le *Monitore Toscano* du 28 avril : — « Alle 6 pom. il principe con la sua famiglia, accompagnato dal corpo diplomatico sino alla frontiera parti tra la folla silenziosa e s'indirizzò alla volta di Bologna. »

« Jamais, peut-être, m'a-t-on écrit de Florence, la manifestation d'un peuple contre un gouvernement qu'il abhorre ne fut si dépourvue de tout mouvement de colère contre le chef détrôné. On se livre ici aux réjouissances publiques que produit la chute d'un prince qui s'attira le mécontentement et le mépris des Toscans, et l'on semble oublier maintenant qu'il ait même existé ! »

Depuis quelque temps la Toscane nourrissait plus vif le désir de s'allier avec le Piémont pour faire la guerre de l'indépendance de l'Italie.

Les personnes les plus remarquables du pays avaient fait connaître au gouvernement, soit par leurs écrits, soit par des lettres particulières, les intentions générales.

Dernièrement l'armée toscane elle-même donna des signes manifestes de son intention de se conformer aux vœux des citoyens. Divers personnages de Florence eurent beau chercher, par de longues et continuelles démonstrations secrètes auprès du prince et du ministère sur l'état des choses, à décider le gouvernement à approuver la résolution du pays.

Le terme de la bien connue intimation autrichienne au Piémont étant sur le point d'expirer, cet état de choses devint plus grave ; et dans la matinée du 27 avril dernier une multitude de gens de toutes classes se réunit dans la vaste place de Barbano, à Florence, avec des drapeaux tricolores, en criant : *Viva la guerra! Viva Vittorio Emmanuele! Viva l'indipendenza!*

Les deux forteresses (dans l'une desquelles un des fils du grand-duc ordonna, dit-on, à la garnison de tirer sur le peuple, ordre barbare, digne d'un jeune tyran que les soldats méprisèrent), les deux forteresses de San Giorgio, et de San Giovanni déployèrent aussi les mêmes drapeaux qui furent salués avec les formes militaires ; toute la ville en fut aussitôt remplie en se montrant heureuse et enthousiaste sans dépasser les bornes de la plus stricte modération.

Ce fut alors que le prince appela D. Neri Corsini, marquis di Lajatico, lequel lui parla respectueusement des besoins du pays, son abdication étant le premier. En attendant, il convoqua le corps diplomatique et lui déclara qu'il n'y pouvait pas condescendre. Puis il pria que l'on pourvût à sa propre sécurité et à celle de sa famille jusqu'à ce qu'il pût abandonner le sol de la Toscane.

Tous les ministres et en premier lieu celui de la Sardaigne le lui promirent, quoique les conditions dans lesquelles se trouvait la ville ne lui offrissent aucun danger.

Après le départ du grand-duc, le municipe de Florence se fit, comme dans d'autres occasions semblables, l'interprète fidèle des vœux universels, et, reconaissant la suprême nécessité du pays, nomma un gouvernement provisoire, composé du chevalier Ubaldino Peruzzi, de l'avocat Vicenzo Malenchini, et du magg. Allessandro Danzini.

Le gonfalonier de Florence fit publier cette nomination,

du Palais municipal le 27 avril 1859. Le même jour les trois membres du gouvernement publièrent la proclamation suivante :

« Toscani ! Il Granduca ed il suo governo, anzichè « sodisfare ai giusti desideri in tanti modi e da tanto tem- « po manifestati dal paese, lo hanno abbandonato a se stesso. « In questi frangenti il Municipio di Firenze, solo elemen- « to di autorità rimasto, adunatosi straordinariamente « volendo provvedere alla suprema necessità di non « lasciare la Toscana senza governo, ha nominato i sotto- « scritti a reggerla provvisoriamente.

« Toscani ! Noi abbiamo assunto questo grave incarico « per il solo tempo necessario perchè sua maestà il Re « Vittorio Emmanuele provveda tosto, e durante il tempo « de la guerra, a reggere la Toscana in modo che essa « concorra efficacemente al riscatto nazionale.

« Confidiamo nell' amore della Patria italiana che anima « il nostro paese, onde l'ordine e la tranquillità vengano « mantenuti. Coll'ordine e colla disciplina soltanto si « giunge a rigenerare le nazioni e a vincere le battaglie.

« Firenze, 27 aprile 1859.

Cav. Ubaldino Peruzzi.
Magg. Vincenzo Malenchini.
Alessandro Danzini ».

Les gazettes de Florence et de Turin, que l'on m'a envoyées ici, où l'on savait que je devais venir prendre le paquebot pour me rendre en Grèce, sont remplies des récits du début de ce grand mouvement politique dont tous les esprits se préoccupent depuis longtemps et qui était sur le point d'éclater à mon départ de Florence.

Le puissant défenseur de la politique nationale, l'énergique comte de Cavour, cet astre lumineux de l'horizon

italien, déploie avec gloire dans la Chambre et dans le Sénat de Turin sa haute intelligence et le tact profond qui caractérise le grand homme d'État.

Les troupes italiennes, ayant à leur tête le brave roi-soldat, se préparent à la suprême lutte qui va bientôt se livrer et qui décidera du sort de l'Italie.

L'ancien et le plus noble champion de son indépendance accourt silencieux, intrépide, et, grand comme il sait l'être dans les graves événements, pour continuer sa sublime croisade contre le despotisme et la tyrannie des oppresseurs de sa patrie, sinon de l'humanité. Garibaldi, le génie de la liberté dans nos temps modernes, cet homme qui réunit en lui toutes les vertus de l'antique Romain, quand Rome possédait de grands hommes dans la véritable acception de ce mot (qu'on a si souvent profané en le conférant à ceux qui se sont grandis au prix des souffrances des peuples qu'ils oppriment), émeut par son noble, son sublime élan patriotique, les cœurs dévoués à la sainte cause nationale pour faire triompher la jeune Italie.

Mais que le cœur de ce héros doit se contracter douloureusement quand il reconnaît encore, après les onze dernières années d'humiliation qui ont si durement pesé sur l'Italie depuis les grands exploits et la cruelle défaite de ses fils en 48, à Rome surtout, l'impossibilité de transmettre à chaque Italien son intrépidité, son noble désintéressement, son véritable amour et ses fermes croyances patriotiques, afin de pouvoir affranchir la patrie de ses oppresseurs sans l'aide d'un étranger qui déguise sous les dehors d'une généreuse protection son but de la tenir toujours sous son influence, en cherchant par tous les moyens possibles d'arrêter ses élans nationaux !

Louis-Napoléon, ayant publié dans sa proclamation contre l'Autriche qu'il rendra libre l'Italie jusqu'à l'Adria-

tique, vient de donner aux officiers l'ordre de se tenir prêts.

Le général Canrobert est déjà parti le 23 avril dernier pour se mettre à la tête de son corps d'armée, qui marchera aussitôt avec d'autres régiments français pour se réunir aux troupes piémontaises et à tous les Italiens qui accourent à cette nouvelle croisade de l'indépendance de leur pays, en commençant par combattre l'Autriche sur leur territoire, dont elle s'est depuis longtemps emparée et qu'elle s'obstine à garder sous son joug.

L'archiduc Maximilien, gouverneur général du Lombardo-Vénitien, quoique ne partageant pas au fond les vues de son frère sur l'Italie, part pour Venise, où il doit passer en revue la flotte impériale.

On fait à Pavie de grandes concentrations de troupes, commandées par le sous-lieutenant général Benedech.

Les deux frères Finzi et d'autres personnes sont arrêtés à Mantova. Partout ce sont de suprêmes efforts, opposés entre eux, pour briser ou pour resserrer les chaînes de la palpitante Italie.

En faisant les vœux les plus ardents pour le triomphe complet des premiers de ces efforts, je pars demain matin pour la Grèce, à bord du paquebot qui touche à plusieurs îles de l'Archipel.

VOYAGE EN GRÈCE

En quittant les belles et fertiles plages ombragées de Messine, nous voguâmes bientôt dans cette mer Ionienne dont la seule vue réveille dans l'esprit tant de grands et de classiques souvenirs! Le temps était splendide, le vent calme; et je pus boire à longs traits, en me tenant souvent bien avant dans la nuit sur la dunette avec mon enfant, l'air imprégné de ces souvenirs qui opéraient comme une transformation dans tout mon être, à mesure que j'approchais de la célèbre Hellas, en saluant la guirlande d'îles historiques et si poétiques qui jadis formaient l'Archipel.

Ici, soit à cause du calme de la mer qui permettait au bateau de glisser en côtoyant les îles avec la sérénité d'un cygne fendant les eaux paisibles d'un lac, soit à cause des impressions nouvelles et grandioses qui se groupaient dans mon âme sous le ciel de la Grèce, je ne sentais aucunement les atteintes pénibles du mal de mer auquel je suis sujette. Et je pus me livrer à l'aise aux souvenirs qu'à travers ces îles et tant de lieux remarquables m'offrait une heureuse navigation.

Nous avions passé les détroits entre le continent et l'île Sapienza, célèbre par le combat qui y eut lieu, par terre et par mer, des Spartiates et des Athéniens, et plus tard par la bataille entre Génois et Vénitiens, ces frères si longtemps

divisés ! Zante, Céphalonie, avec leurs grands souvenirs et les traces des ravages qu'y firent les Turcs comme partout en Grèce; Ithaque, avec l'ombre d'Ulysse et de ce qu'on appelait Château d'Odyssée et l'école d'Homère, Ithaque, cette petite île classique, qui fut le berceau de l'histoire grecque, et où une grande partie de la population actuelle éternise encore les noms d'Ulysse et de Pénélope en les donnant aux enfants quand on les baptise, se montrèrent à nos regards avec leurs nobles fantômes de grandeur passée et leur désolation présente!

Plus loin se déploient les côtes de Corfou, avec ses jolies villas, ses villages, ses églises et ses champs cultivés ou boisés, présentant l'aspect d'un vaste parc. Corfou, avec sa capitale et son beau port couvert de navires, puissante clef par laquelle l'Anglais garde encore sous sa dépendance la république ionienne des sept îles, qui, tout en goûtant les bienfaits de la civilisation britannique, soupirent après leur réunion à celles de leurs sœurs déjà affranchies du joug barbare des Turcs.

Le sentiment national parle toujours plus haut dans le cœur des peuples que les plus grands avantages dont ils puissent jouir sous un gouvernement étranger. L'amour de la patrie est une flamme sacrée qui brûle partout dans le cœur des peuples, quelle que soit leur position politique, ou leur état de civilisation arriérée, même de barbarie. Et aucun cœur vraiment patriotique, sinon humanitaire, ne manquera par exemple de sentir, ce me semble, que les Algériens et les Indiens eux-mêmes, déchus de nos jours, ont raison de se révolter contre la domination des deux modernes nations civilisatrices dont ils subissent les lois.

Quand les Bretons et les Gaulois, encore peuples barbares, résistèrent si noblement aux armes romaines qui finirent par les soumettre, se trouvèrent-ils moins mécon-

tents et plus résignés sous la domination de leurs vainqueurs, usurpateurs de leurs droits, que ceux qu'ils oppriment à leur tour maintenant?

Mais les nations semblent oublier, avec les leçons qu'elles reçurent, leurs propres maux passés, pour être insensibles à ceux des autres.

C'est là, du reste, dans tous les temps, l'esprit des nations conquérantes. La vieille Ionie a donc raison de désirer, et elle le doit par nature, nationalité, histoire et affection, se réunir à la Grèce régénérée et partager son sort.

En revenant au classique Archipel, dépouillé aujourd'hui des splendeurs glorieuses qui le rendirent autrefois si remarquable, je voyais ces îles paraître et disparaître à mes yeux comme des ombres vénérables et plaintives attendant que les générations futures leur rendent sous une nouvelle forme leur grandeur évanouie.

Pendant une nuit étincelante d'étoiles, embaumée par les brises suaves, j'écoutais rêveuse la rumeur de l'eau que la marche du bateau agitait seule dans cette soirée calme et mélancoliquement splendide, quand la roche de Leucate, inclinée sur la mer, se dressa dans l'ombre avec tous les souvenirs de son temple d'Apollon et de la plus célèbre poëtesse de l'antiquité, dont le funeste amour pour un ingrat la porta à se précipiter dans la mer, dans l'espérance d'oublier ses maux.

Il me semblait voir la grande ombre de Sapho planant encore sur cette île, que son génie ainsi que son malheur immortalisa, et dont toute poésie s'enfuit pour faire place au prosaïque état où elle se trouve aujourd'hui sous le nom de Santa Maura.

Et continuant à contempler, plus ou moins touchée, toutes ces belles ruines des arts, éplorées et déchues de leur

gloire passée, je m'écriais avec Byron, dans le silence de mon cœur :

« The isles of Greece, the isles of Greece !
Where burning Sapho loved and sung,
Where grew the arts of war and peace,
Where Delos rose and Phœbus sprung !
Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun, is set. »

Cerigo, l'ancienne Cythère, cette île ravissante qui fut le foyer principal de Vénus, dont le temple y attirait des foules d'amoureux, est maintenant presque partout couverte de rochers nus entourant quelques vallées encore fertiles et labourées par une population assez prosaïque. Cependant, si la déesse de l'amour a perdu à jamais ses temples, ses attributs et les hommages que lui offraient les païens, elle conserve toujours, chez tous les peuples, un temple dans chaque cœur humain, et son règne, plus stable que les règnes des rois, durera autant que le monde lui-même.

Il y a peu d'années, dit-on, le sculpteur Siegil, cherchant, dans ses excursions, à découvrir l'ancien marbre-carré, visita une vieille et pieuse femme qui lui raconta l'histoire de son bonheur passé en prouvant que dans la vieille Cythère, aujourd'hui si transformée, la puissance de l'amour se fait encore sentir dans toute sa plénitude. Son jeune mari et elle, qui s'aimaient tendrement, bâtirent eux-mêmes une maisonnette sur la plage de cette île, où ils vivaient très-heureux, séparés de tout le monde. La terrible envieuse des bonheurs d'ici-bas vint, inexorable, couper cette sainte et douce union de deux cœurs qui se suffisaient à eux-mêmes : la mort enleva le mari, et la

veuve, dans sa grande douleur, sentit alors tout l'isolement de sa maisonnette et de toute l'île, qui lui devinrent intolérables. Elle quitta l'une et l'autre et se retira dans un couvent de l'ordre de Saint-Basile, parmi les rochers de la Morée, où, malgré toutes les pratiques religieuses qu'elle y avait suivies, l'amour et le chagrin qu'elle portait dans le cœur ne purent être étouffés, même dans sa vieillesse, quand elle en faisait l'histoire à Siegil.

Les macérations prescrites dans ces tombeaux des vivants pour adorer un Dieu tout de bonté ne parviennent jamais en Grèce ni ailleurs à supplanter dans les cœurs l'adoration de la reine des Cythère.

A quelque distance de Cerigo est Morée avec ses roches, ses villages, ses tours de marbre et son couvent, renfermant comme tant d'autres couvents des cœurs brisés.

Dans la pointe du cap Matapan, si tourmenté par les tempêtes, un petit ermitage se montre comme un nid d'aigle suspendu entre de hautes roches sur la mer. Là vivait un solitaire dont on ne connaît pas l'histoire, une touchante ou grande histoire peut-être comme celles de tant d'autres qui s'ensevelissent dans le sanctuaire du cœur et descendent silencieusement dans l'obscurité de la tombe.

Il déployait, me dit-on, du haut de l'éminence qui domine son ermitage, le drapeau grec toutes les fois que les bateaux à vapeur passaient près de son rocher. Je regardais curieusement ce rocher, mais ni le drapeau ni l'homme ne s'y montrèrent plus à mes yeux. Est-il mort ? demandai-je au capitaine; il ne sut me le dire, mais il m'affirma que dans son passage en ce même lieu, il y a peu de temps, il l'avait encore aperçu avec son drapeau.

Maintenant l'ermitage est désert, l'ermite qui bénissait les navires a disparu, et une croix noire plantée dans la roche indique qu'il était chrétien.

Que de réflexions ne suggèrent-elles pas, cette croix, cette roche suspendue sur la mer, cette cabane où vécut longtemps un solitaire livré peut-être à la contemplation du néant de cette vie !

Hydra, Égine, la fameuse Égine, Salamine sur laquelle l'ombre du grand général Thémistocle, le sauveur d'Athènes lors de la seconde invasion des Perses, semble encore planer, m'offrirent comme toutes les autres îles que je venais de voir des impressions profondément mélancoliques. Où sont vos splendeurs artistiques et guerrières, ô brillantes sœurs d'Hellas? Comment osèrent les hommes, plus féroces que les siècles, détruire jusqu'au fondement vos beautés merveilleuses, tant d'ouvrages admirables?

Mais mon âme s'apitoyait sur la déplorable décadence des îles de la Grèce, quand la plus glorieuse de ses ruines se montra au loin à nos yeux, et comme en disant : « Regardez la plus noble et la plus grande victime de la déplorable fureur des hommes ! »

— Voilà l'Acropolis et le Parthénon d'Athènes! s'écrièrent quelques passagers en se groupant près de la proue du paquebot avec des longues-vues qu'ils dirigeaient sur la vénérable colline toute radieuse encore non plus de la statue de Minerve, ouvrage de Phidias, dont le manteau et la lance dorée brillaient de loin aux yeux des marins qui approchaient du port du Pirée, mais du souvenir de ses gloires passées, sous les derniers rayons du soleil couchant!

Parthénon! ce nom retentit dans mon esprit avec tous les grands noms de la Grèce que le meilleur des pères m'avait fait connaître et apprécier en des jours, hélas ! déjà trop éloignés.

Et nous entrâmes aussitôt dans le célèbre port de l'Attique, le Pirée.

On n'y voit plus aucune trace de son ancienne gloire, la rive elle-même devient basse de nos jours ; on dirait qu'elle aussi suit l'abaissement des générations qui succédèrent au grand peuple.

Lors de l'occupation française au Pirée, ce port subit cependant quelque amélioration; mais on ne peut se féliciter de progrès matériels qui s'obtiennent au prix de l'humiliation d'un peuple.

Les édifices du Pirée sont insignifiants, ils n'attirent aucunement l'attention. Mais, en revanche, les souvenirs qui s'attachent aux grands noms de Salamis, de Psytale, de Thémistocle, d'Aristide et de tant d'autres donnent encore à ces plages un véritable intérêt aux yeux de ceux qui les abordent l'esprit rempli des splendeurs de l'ancienne Grèce.

Aussitôt que le paquebot mouilla près du Pirée, une foule de petits bateaux l'entoura, et je pus jouir du curieux spectacle que présente une multitude de bateaux pêcheurs montés par des hommes au costume pittoresque composé d'une blanche et large jupe, qu'on appelle ici fustanelle, d'une veste courte et d'un bonnet rouge, ou bien d'un immense pantalon à la turque, moins élégant que le vrai costume national que j'ai vu depuis porter à Athènes et dans d'autres parties de la Grèce. Les gens du monde ont presque tous le mauvais goût d'échanger l'ancien costume des Grecs pour les disgracieux habits modernes. Ces Grecs-là, dans leur décadence, copient surtout de préférence les modes françaises.

Il était déjà nuit quand nous descendîmes à terre, car nous avions voulu visiter d'abord la pierre battue des vagues que l'on nomme ici Tombe de Thémistocle ; ce fut là, dit-on, qu'on porta les restes du célèbre général mort à Magnésie, banni par ses ingrats concitoyens.

Il était intéressant de voir l'agilité et la bonne humeur avec lesquelles ces pêcheurs en fustanelle montaient et descendaient portant les colis, conduisant les passagers dans leurs petits bateaux à terre, où des cochers habillés de la même façon les emmenaient à Athènes à une petite heure du Pirée, ou dans quelque hôtel de ce même port.

Nous fûmes du nombre de ces derniers, car, désirant entrer de jour dans la ville de mes rêves de jeunesse, nous passâmes la nuit au Pirée.

De grand matin j'ouvris une des fenêtres de ma chambre donnant sur la mer, et Salamine, de nos jours si morne et si triste, se présenta de nouveau à mes regards, tandis que la Salamine des vieux jours, avec toutes ses gloires retentissantes, s'étalait radieuse et heureuse aux yeux de mon esprit.

Ma chère enfant vint m'interrompre dans ma contemplation muette, et toutes deux nous communiquant nos réflexions sur les objets qui nous environnaient, nous prîmes le café et partîmes pour Athènes dans une voiture qui nous attendait depuis une demi-heure à la porte de l'hôtel.

ATHÈNES

— 12 MAI 1859 —

La route du Pirée à Athènes, tout aride et monotone comme elle a paru à divers voyageurs qui en ont parlé, offre cependant des beautés particulières, surtout à ceux qui la parcourent l'esprit tout rempli non pas de l'Athènes de nos jours, mais de l'Athènes d'autrefois, dont vous parle encore cette immense vallée semée çà et là de bosquets d'oliviers, de beaux peupliers, d'amandiers, de

vignes, et entourée de collines, de montagnes célèbres qui se présentent au regard à mesure qu'on approche de la cité disparue de Solon. L'Hymette, la montagne du bon miel, se montre à droite tout éclairé de cette lumière si poétiquement brillante particulière au ciel de la Grèce; du côté gauche, la lointaine étendue du Parnasse avec ses sommets dépouillés, puis le mont Pentélique et tant d'autres montagnes, et des sites renommés jadis, déserts et désolés maintenant, mais regardant tout fiers encore cette ancienne citadelle des dieux, l'Acropolis d'Athènes, qu'on ne peut approcher sans une secrète vénération comme celle que nous inspire un grand génie que la colère ou l'ingratitude des homme traîne dans la misère.

Après avoir passé le Céphise, cette poétique rivière réduite ici en un ruisseau presque imperceptible, la route longe un bois d'oliviers qui s'étendait jadis jusqu'autour de la ville d'Athènes. Les sourires du printemps répandaient sur les champs tous leurs charmes, et jamais les plus beaux bois de l'Europe ne me ravirent autant que celui-ci, car j'approchais de la villle de mes rêves!

Nous entrâmes enfin à Athènes par des rues étroites et sales, de misérable aspect, entre les restes des habitations des Turcs. Le bazar d'Athènes conserve encore l'horloge que lord Elgin donna à la ville pour la consoler de la perte des trésors de l'art qu'il lui enleva.

Mais j'étais trop émotionnée pour fixer mes regards sur cette triste partie de l'Athènes moderne. Le soleil brillait avec une nouvelle splendeur à mes yeux sur les vénérables restes de l'ancienne Athènes, sur ceux du Parthénon dont les blanches colonnades de beau marbre qui y sont encore debout, éclairées par ce beau soleil, enchaînaient seules mes regards, comme si j'y voyais paraître les grandes ombres avec lesquelles je viens m'entretenir!

Quelques instants après, notre voiture traversait le beau quartier aux larges rues bordées de jolies maisons et de jardins verdoyants qui s'étendent des pieds de l'Acropolis vers le rocher pyramidal de Lycabète, formant la nouvelle Athènes élevée sur une partie des ruines de l'ancienne.

Dans une de ces belles rues est l'hôtel d'Angleterre, rue d'Éole, parfaitement situé et offrant tout le confortable qu'on trouve dans les bons hôtels de Londres et de Paris. Nous y descendîmes en arrivant et trouvâmes une société choisie, et une table splendidement servie où l'on voyait des fruits frais de l'Orient et les délicatesses raffinées de l'Occident. On nous conduisit ensuite dans une vaste chambre à deux larges fenêtres, d'où j'aperçus à mon grand plaisir l'Acropolis avec son Parthénon, et le monticule ou roche d'Arès avec les débris de quelques marches, jadis l'Aréopage, le temple de Thésée avec sa magnifique rangée de pilastres, le Pnyx qui avait jadis sa tribune des orateurs, le rocher du Muséum où se trouve maintenant un observatoire, et plus loin la baie de Salamine, la vallée semée d'oliviers séculaires, et toute une vaste scène imposante par les souvenirs qu'Athènes réveille dans l'esprit.

J'ai donc sous les yeux le solennel et majestueux, le grand et vieux monde grec !

Ne venant dans la vieille terre des Hellènes que pour m'y abreuver de leurs souvenirs, je ferai, autant que possible, abstraction de la Grèce moderne, en espérant fermement, comme pour l'Italie, que des jours meilleurs luiront encore pour elle dans une régénération complète.....

15 mai.

Est-il bien vrai que je sois à Athènes, qu'un des rêves de ma verte jeunesse se soit réalisé?

Ce que j'éprouve en m'y trouvant est indicible.

Ah! pourquoi l'image chérie de mon foyer natal, dont me voilà plus éloignée que jamais, vient-elle disputer à mon esprit l'enthousiasme religieux qui m'attire vers chaque ruine de l'illustre Athènes? Pourquoi la lumière brillante de cette atmosphère diaphane qui semble communiquer la vie aux ruines elles-mêmes, ne peut-elle point chasser de mon âme l'épais brouillard de tristesse qui m'enveloppe en me rendant incapable d'exprimer mes grandes impressions sur le sol des Hellènes ?

Oh! mon fils, mes frères bien-aimés, je n'ai jamais senti plus profondément que maintenant le regret de ne point vous avoir à mes côtés!

Toi, Brasil, mon philosophe chéri, toi dont les hautes et saines idées exposées dans un langage correct et éloquent ont tant de fois procuré de pures jouissances à ta tendre sœur lors de nos entretiens métaphysiques sous notre beau ciel natal, tu me communiquerais maintenant un double intérêt pour tous ces illustres morceaux du vénérable squelette de l'ancienne Grèce, avec les philosophes éminents de laquelle tu as su si bien t'identifier!

Mais de ta retraite au delà de l'Atlantique, sur les rives du majestueux Parahiba, où méprisant les ambitions des médiocrités en faveur, tu as voulu t'éclipser loin des gloires dues à ta vaste érudition, à ton puissant génie philosophique si digne d'autres horizons, un courant magnétique semble venir me pousser ici vers les sites où tu aimerais de préférence méditer sur les cataclysmes moraux qui portent la ruine des nations.

Athènes! ce nom réveille tout ce que l'esprit humain a produit de plus beau et de plus parfait.

Athènes ! que puis-je écrire sur toi en me trouvant si émotionnée au milieu de tes grandioses souvenirs? Décrire les nobles restes de ton antiquité? D'autres plumes plus capables que la mienne l'ont déjà fait suffisamment. Critiquer, censurer les choses de ton actualité ? D'autres l'ont aussi déjà fait avec plus ou moins de vérité, avec plus ou moins d'injustice et d'exagération.

Je ne ferai donc que t'embrasser de mes regards avides de contempler non-seulement les débris des chefs-d'œuvre qui attirent encore l'admiration de tes visiteurs éclairés, mais encore tous les sites, tous les coins de ton sol remarquable par les grandes scènes qui s'y sont données. Je laisserai ici comme partout en Grèce mon esprit se nourrir de cette exquise substance morale que son puissant génie légua au monde moderne.

Ses dieux, ses temples, ses villes, ses inimitables magnificences artistiques, tout a disparu avec son ancien peuple et sa gloire !

Mais les rayons du grand foyer de cet astre lumineux qui se répandirent sur les nations venues après, en éclairant l'esprit des infatigables mineurs des travaux de l'intelligence, illumineront encore pleinement, n'en doutons pas, la nouvelle route à suivre par la civilisatrice du monde, la race hellénique, qui ne voulut, ne veut ni ne doit mourir....

SOCRATE

Ma première visite à Athènes fut pour la prison de Socrate, c'est-à-dire une ouverture percée dans le flanc de la colline du Musée dont il n'existe plus de vestiges ; c'étaient là les cachots de l'Aréopage. Je m'approchai de cette ouverture avec une profonde vénération, et assise sur une

pierre isolée, je me figurais voir le Christ du paganisme calme et grand sous l'implacable arrêt de mort que lui valurent les injustes persécuteurs de ses sages doctrines. Il était là, ce philosophe des philosophes pratiques qui enseignait la sagesse dont toute sa vie était l'image vivante, déplorant les ténèbres qui enveloppaient encore l'esprit de ses concitoyens, s'efforçant d'accréditer l'idée d'une véritable et divine puissance unique qui régit le monde, et vers laquelle doivent tendre toutes les aspirations de l'âme.

Socrate, ce sublime martyr de la vérité, qui, étranger à toute sorte d'égoïsme, obéissant à la haute loi de son esprit, ne cherchait qu'à instruire les hommes et à les perfectionner!

Il avait vu, il osa dire ce que personne avant lui n'avait vu ni osé dire.

Les hautes vérités qu'il enseignait furent alors méconnues, et les hommes que les sages maximes et la pureté de ses mœurs n'avaient pu arracher à l'erreur lui donnèrent la ciguë pour récompense. Qu'elle est grande, même depuis plus de 2,400 ans, l'ombre de cet illustre philosophe, « qui marque, dans l'histoire de la philosophie, une époque nouvelle, car il détourna, comme on le sait, les philosophes des spéculations obscures ou trop élevées auxquelles ils s'étaient livrés jusqu'à lui, et les engagea à ne s'occuper que de l'homme et de la morale, répétant sans cesse la sublime maxime de Thalès : Connais-toi toi-même. » C'est ici, me dis-je, que l'ont amené les calomnies des sophistes dont il avait attaqué les fausses maximes; ici il reçut avec la tranquillité du juste l'arrêt fatal que l'accusation présentée contre lui par le méprisable Mélitus avait obtenu à la honte de l'Aréopage, ce tribunal que Démosthènes disait n'avoir rendu, pendant la longue suite

des siècles qui s'étaient écoulés, aucun jugement qui ne fût équitable!

Justice! désintéressement! liberté! quel sera le peuple assez heureux pour savoir comprendre ces trois grands mots, et en faire le triple fondement de toutes ses actions?

Les erreurs et les infamies du vieux monde qui avait condamné Socrate semblaient agoniser parmi les ambitions, les grandeurs et les misères dorées déjà de ces temps. Environ quatre siècles après, une nouvelle ère parut avec le régénérateur des hommes! Le Christ se montra dans toute la perfection humaine et enseigna les plus sublimes vertus dont il donna l'exemple pendant sa divine mission ici-bas. Le sacrifice du Golgotha s'accomplit; mais les hommes restèrent les mêmes! Les nations continuèrent à s'entr'égorger, comme de nos jours, pour s'agrandir ou se défendre; les vices à triompher de la vertu, et le genre humain porte encore sa croix de fléaux.

LE PARTHÉNON D'ATHÈNES

L'Acropolis d'Athènes fut le point principal de nos promenades les premiers jours de notre arrivée dans cette ville. De grand matin ou vers le coucher du soleil, nous y montions, et chaque fois les débris des superbes monuments que ce fameux rocher cyclopéen renferme encore nous offraient un nouvel intérêt. Les Propylées, monument tout en marbre blanc et dont il reste de belles colonnes d'ordre dorique datant de la période la plus brillante d'Athènes (437 ans avant Jésus-Christ), servaient de vaste et magnifique vestibule à la citadelle des dieux.

Des ruines des trois temples célèbres de l'Acropolis, le Parthénon qui était dédié à Minerve, l'Erechthéion, dé-

dié au roi Erechthéus, ancêtre de Thésée, et Nikè, dédié à la déesse de la victoire; de ces ruines, dis-je, mon esprit remonte aux temps les plus héroïques de la Grèce, et mes regards dominent les sites les plus illustres du monde.

On nous a montré dans le temple d'Erechthéion, où l'on voit encore quatre belles statues, des cariatides, et d'autres beaux restes d'ornementations, la place supposée où Neptune et Pallas se disputèrent la domination d'Athènes. Là la vieille fable mythologique représente Neptune frappant de son trident la terre d'où sortit une source saline. L'olivier poussa par ordre de Minerve, et les Athéniens choisirent pour leur protectrice celle qui leur donna cet arbre. De grandes fissures distinguent maintenant, prétend-on, la place où parurent et la source et l'olivier.

Mais laissons la mythologie, et, regrettant que l'emblème de la paix donnée par la déesse à la ville d'Athènes ait manqué son but, admirons les colossales, les magnifiques colonnes et le reste des frises du Parthénon que le vandalisme des Turcs et d'autres nations laissa encore à la citadelle dévastée.

Il reste très-peu de chose du Parthénon d'Athènes, mais ce peu atteste encore le haut degré de civilisation auquel était parvenue la maîtresse du monde intellectuel.

La rage sauvage et dévastatrice des hommes qui a tout bouleversé, détruit, profané chez cette prodigue mère de la civilisation, s'acharna ici, comme partout en Grèce, à fouler aux pieds les merveilleuses productions du génie grec. Athènes fut dépouillée des œuvres de Solon, de Périclès, de Phidias. Les magnificences splendides de l'art ne suffisaient cependant pas à leur fureur, il leur fallait saper jusqu'aux fondements la grandeur morale des Hellènes, l'anéantir avec leur patrie !

Le fer, le feu, les plus horribles supplices servirent à exterminer ce peuple, dont l'héroïsme ne s'est point toutefois éteint sous l'oppression inouïe et les tortures de ses stupides et féroces bourreaux ! Sa longue guerre contre ses derniers bourreaux, les Turcs, les admirables faits de courage et de patriotisme qu'il accomplit pour reconquérir son indépendance, prouvèrent au monde que les Grecs, épuisés et dégénérés, comme le disent certains écrivains, gardent encore dans le cœur le germe de la valeur et de l'héroïque constance qui distinguèrent leurs grands ancêtres. Jetez un coup d'œil sur ces populations courbées pendant tant de siècles sous la tyrannie, la barbarie de monstres tels qu'Ali-Pacha, et luttant contre l'usurpation du sultan qui les faisait massacrer sans qu'aucune nation chrétienne prît à cœur de les arracher au despotisme musulman, et vous verrez que chez les descendants des Hellènes ne s'est pas tout à fait éteint l'esprit des Épaminondas, des Léonidas, des Thémistocle et de tant d'autres grands héros.

L'épuisement ou, disons mieux, l'affreuse dévastation qu'a subie la Grèce, après les anciennes pirateries des Romains et d'autres peuples, après les horreurs modernes de la domination turque dont la diplomatie machiavélique retarde l'affranchissement complet de toutes ses parties, n'empêche point que de ces innombrables hécatombes grecques ne surgissent partout d'intrépides défenseurs de la liberté hellénique.

Des femmes elles-mêmes (les femmes maniotes, qu'on dit le modèle de toutes les vertus) surent, comme la brave et vertueuse Bolbina, se montrer dans l'occasion suprême dignes de leur ancêtre, la fameuse Thélésila.

Bolbina, dont le Grand Seigneur avait, par de faux prétextes, fait assassiner l'époux, nourrissait une juste haine

contre le barbare sultan. Douée d'un caractère énergique et possédant une grande fortune, elle arma et équipa à ses frais trois vaisseaux aussitôt après la révolution de 1821, et courut venger son époux qu'elle pleurait depuis quelques années, en combattant parmi les capitaines de la flotte grecque.

Elle prit elle-même le commandement d'un de ses vaisseaux, en emmenant avec elle ses fils encore enfants.

« Mes enfants, leur dit-elle en s'embarquant avec eux, les barbares que nous allons combattre ont assassiné votre malheureux père, vous devez comme moi venger sa mort. »

La Grèce admire l'intrépide courage de cette héroïne samienne qui s'immortalisa comme tant d'autres dans la longue guerre de l'indépendance.

Tout en rendant hommage au noble ressentiment et à l'intrépidité de Bolbina, femme d'ailleurs illustre par sa naissance et plus encore par le courage, la constance et l'ordre qu'elle sut déployer au milieu des plus grands dangers, j'engagerais toutefois les femmes que Dieu a douées de telles qualités de les employer dans des entreprises plus dignes de la femme, de la mère et de la chrétienne.

Mais la Grèce se débattait dans le paroxysme du désespoir contre les Musulmans égorgeurs, les profanateurs de ses enfants et de ses liens les plus sacrés en face de cette Europe indifférente aux sublimes et suprêmes efforts de toutes ses îles pour s'affranchir du pouvoir sanguinaire qui les écrasait !

« Des croisades s'établirent, dit avec raison un écrivain, vers le douzième siècle pour délivrer le tombeau du Christ d'entre les mains des infidèles, et dans le dix-neuvième les rois chrétiens renièrent le Christ lui-même dans un peuple composé de ses plus valeureux enfants. »

Je m'assois sur une des majestueuses colonnes écroulées des temples de l'Acropolis d'Athènes, et je regarde avec une profonde pitié pour la barbare folie des hommes le Parthénon, c'est-à-dire son squelette si beau, si imposant encore ! Quel contraste avec vos œuvres sublimes, ô Solon ! ô Phidias ! qu'une mosquée, un harem, un magasin de poudre que la main profane des Turcs avait érigés ici, à côté des temples vénérés des dieux ! Ce harem, cette mosquée n'existent plus ; l'un et l'autre furent détruits par le magasin de poudre qu'y bâtirent aussi les Turcs, et qui sauta sous les coups des boulets lors du dernier siége d'Athènes.

Malheureusement, avec ces odieux bâtiments s'écroulèrent aussi quelques colonnes de l'Erechthéion et de l'inimitable Parthénon. Mais j'aime mieux voir ainsi ces ruines majestueuses que comme elles étaient, ayant là à côté d'elles un harem, cette création dégradante du matérialisme musulman, transportée et tolérée sur le sol de la Grèce chrétienne !

Les heures volent rapidement quand vous êtes sur ce plateau de l'Acropolis encombré de morceaux précieux de toute sorte de ruines, et en face de ces uniques panoramas qui se présentent à vos yeux : d'un côté, la vaste vallée d'Athènes, avec ses groupes de vieux oliviers ; çà et là, ses montagnes à coupures ravissantes, ses grandioses souvenirs, ses sites les plus remarquables dans l'histoire ; de l'autre, la mer, les îles au delà du Pirée jadis si fameux. Il me semble entendre, dans ce doux murmure qui monte avec le parfum des jardins de la nouvelle Athènes qui est là-bas à mes pieds, la voix forte et sonore de Démosthènes tonnant contre les intrigues des étrangers, et excitant le peuple à courir aux armes pour défendre la patrie.

Là-bas est la place où jadis le peuple s'assemblait, le

Pnya, pour écouter le grand orateur ; cette tribune aux admirables harangues que le monde connaît était là ; là je fixe mes regards, appuyée à la balustrade du rocher qui donne sur ce côté, et je jouis par l'esprit de l'imposant spectacle d'un grand orateur libre haranguant un peuple libre !

Le glorieux disciple des deux orateurs Isocrate et Isée, qui sut par la persévérance de ses efforts et par son amour des études oratoires vaincre les deux obstacles physiques qui s'opposaient à ses succès dans la brillante carrière de sa vocation, était là encore sous les yeux de mon imagination, et ses patriotiques accents semblaient frapper mes oreilles et communiquer à mon cœur tous ses nobles élans.

Une fille du nouveau monde, un humble esprit brésilien, se sent toute émue, ô ombre de Démosthènes, dernier grand champion grec, en contemplant la place de tes triomphes à Athènes, ta chère patrie ! Les ravages du temps et des hommes balayèrent cette tribune d'où partirent tes éloquentes harangues que le monde admire ; mais ni l'un ni les autres ne purent détruire l'immortelle gloire du plus grand orateur de l'antiquité, lequel déconcerta longtemps les projets ambitieux de Philippe et de son fils Alexandre. Je te suis dans tes triomphes avant et après ce conquérant, et jusque dans ta noble résolution de mourir plutôt que de tomber entre les mains d'Antipater, son successeur dans les provinces d'Europe, et le destructeur du gouvernement démocratique de ton illustre patrie !

Antipater, disciple comme Alexandre de l'éminent philosophe et savant Aristote, oublia ainsi que le célèbre conquérant le but sacré de la philosophie, en lui préférant les sanglantes luttes qui mènent à la renommée !

Mais j'aperçois à distance un site qui attire maintenant

toute mon attention et réveille dans mon esprit les plus beaux souvenirs des études de prédilection de ma jeunesse.

C'est là le lieu où se trouvait l'établissement qu'on appelait jadis Académie, d'où les disciples du divin philosophe qui s'y établit et y forma une célèbre école prirent le nom d'Académiciens. Là le digne descendant de Solon et de Codrus, le divin Platon, interprétait et enseignait sous une nouvelle forme tout à lui la philosophie qu'il avait puisée dans l'enseignement de Socrate son maître, et faisait couler de ses lèvres cette douce éloquence qui lui avait fait donner par le philosophe martyr le nom de Cygne de l'Académie.

Une fraîche brise se levant sur les débris de l'antique Athènes semble porter jusqu'à moi la voix du divin Platon cherchant à faire passer dans le cœur de son illustre auditoire la croyance des sains principes philosophiques dont son propre cœur était le foyer. Cet auditoire était composé d'Isocrate, qui aima mieux se laisser mourir de faim que de voir Athènes asservie aux Macédoniens; de Speusippe, neveu de Platon, qui le remplaça à l'Académie, mais n'hérita pas de ses vertus, car, selon Diogène Laërce, ce fut un homme rempli de vices; de Xénocrate, philosophe qui succéda à Speusippe dans l'Académie d'Athènes, et d'autres disciples distingués de Platon, parmi lesquels se rangeait un grand groupe de femmes qui se rendirent célèbres par leur instruction; Aristote surtout se leva comme un astre radieux dans l'horizon de la philosophie pour répandre des flots de lumière sur les siècles à venir.

Je me figure cet illustre fondateur de la secte des péripatéticiens, ce génie le plus vaste de l'antiquité, qui en embrassa toutes les sciences, suivant là, pendant vingt ans, les leçons du sublime disciple de Socrate et amassant cet im-

mense trésor philosophique et scientifique que son puissant génie transmit à la postérité.

C'était pendant la nuit, une nuit éclairée par un brillant clair de lune de Grèce, clair de lune qui ne trouve de rival que dans mon cher Brésil, que nous quittâmes le Parthénon, lequel ne m'avait jamais paru si beau ni si solennel que sous les mystérieux rayons de cet astre poétique donnant sur le reste de la colonnade encore debout dans le plateau de l'Acropolis d'Athènes.

Image de ton présent encore mélancolique, ô noble Grèce, me suis-je dit en quittant l'Acropolis, cette lune brille d'une lumière empruntée sur les ruines de ta grandeur passée! Espère cependant, confiante, que le plus grand et le plus noble travail de l'esprit humain s'accomplisse! Et le soleil, depuis tant de siècles éclipsé sur ton horizon, reparaîtra dans tout son éclat éblouissant!

Nous avons employé nos premières journées à visiter les sites les plus remarquables d'Athènes et de ses vastes environs, ses ruines, ses temples écroulés, entre autres celui de Jupiter Olympien, dont il reste encore debout quelques belles colonnes, rappelant l'orgueilleuse prétention de l'empereur Adrien qui le fit construire pour qu'il surpassât, dit-on, tous les temples grecs, mais qui ne parvint point à le finir.

L'Ilissus d'autrefois ainsi que le poétique Céphise ne réveillent plus rien dans l'âme par leurs doux murmures; car leurs courants paraissent paralysés comme le sont les grands progrès de l'esprit sur le sol qu'ils arrosent!

Sur les rives de l'Ilissus, dans la plaine au-dessous du jardin royal d'aujourd'hui, s'élevait le temple colossal de

Jupiter Olympien, dont on admire encore les ruines. On y a construit dernièrement un café où viennent se rafraîchir promeneurs et visiteurs.

Hier, en prenant du café, mon enfant et moi, assises près des colonnes de ce temple, nous réfléchissions sur le passé, le présent et l'avenir de la Grèce, renaissant de ses cendres, comme le phénix, mais tout étourdie encore des luttes sanglantes auxquelles la laissèrent pour tant de siècles les ambitions extérieures et intérieures, et puis l'affreuse domination des Musulmans, qui n'a pas encore cessé de peser sur une de ses parties, qu'ils torturent à la honte de la chrétienté !

Que de scènes grandioses et terribles aussi se sont passées à Athènes dont ces colonnes ont été les muets témoins! Puissent les nobles et grandes mémoires du plus illustre passé, jointes à celles plus récentes de ces légions d'intrépides héros et héroïnes qui se levèrent partout en Grèce dans la guerre de l'indépendance pour s'affranchir du joug des Turcs sous lequel ils souffraient toute sorte d'atrocités, indiquer à la génération présente la voie à suivre pour consolider l'œuvre glorieuse commencée par les Bozaris, les Mavrocordato, les Ypsilanti, les Canaris, les Koundouriotis, et tant d'autres champions qui bravèrent, en véritables imitateurs des anciens héros hellènes, les plus grandes privations, les dangers les plus terribles, la mort même pour donner à la Grèce ce reflet du beau soleil de la liberté dont elle jouissait jadis dans toute sa plénitude !

Que les Grecs, repoussant tout élément de discordes intestines, se resserrent dans ce grand amour de liberté nationale qui les distingua sous les Léonidas, les Épaminondas, les Aristide, les Thémistocle et les Démosthènes ; et ils parviendront à élever leur patrie si atrocement dépecée et

si bien douée de la nature au rang des plus grandes nations, malgré les vues ambitieuses des puissants ennemis qui avaient tenté de l'anéantir, et qui cherchent encore par des voies détournées à entraver les progrès par lesquels elle parviendra à faire encore briller dans son fertile foyer les sciences et les arts qui la rendirent jadis la plus illustre nation du monde.

Dans une de nos excursions aux environs d'Athènes, j'ai parcouru religieusement la partie où l'on suppose qu'était jadis l'Académie de Platon. Les bouleversements produits par les siècles et par les guerres n'ont rien laissé qui en marque la place, indiquée seulement par une tradition incertaine en un endroit couvert d'oliviers, de vignes et d'autres plantations.

A peu de distance d'un reste du bois classique, à travers lequelles eaux du Céphise coulent dans diverses directions, on aperçoit encore quelques restes de colonnes de marbre et d'autres débris qu'on nous dit avoir fait partie de la célèbre Académie.

Là, en remontant par l'esprit la grande série des siècles écoulés, je me figurais écouter le divin philosophe à la parole douce et éloquente que les plus grandes intelligences de son temps venaient entendre, et boire les belles doctrines qu'ils devaient transmettre aux générations futures.

Qu'importe l'incertitude que les transformations opérées sur le sol d'Athènes ont jetée sur l'emplacement de l'Académie du digne disciple de Socrate, sur celui du lycée d'Aristote, et de tant d'autres établissements, places célèbres d'où partirent les plus utiles leçons, les exemples les

plus remarquables de grandeur morale, de vertus civiques pour toutes les générations humaines ?

Quand on est en Grèce, sa lumière et son sol ne sont-ils pas suffisants pour vous montrer partout les grandes ombres des héros, des législateurs, des savants, des philosophes, des artistes, des poëtes, qui l'ont enrichie d'inimitables et immortels trésors de l'esprit humain et dont l'influence s'étendra à jamais sur le monde?

En venant en Grèce, cherchez-y de préférence les grands souvenirs du passé, les espérances de l'avenir, et vous ne serez jamais désappointé, comme dit l'avoir été un certain écrivain contemporain dont les moqueries triviales sur tout ce qu'il dit avoir vu prouvent plutôt son incapacité de bien juger la Grèce et les Grecs, que la véracité de ses récits exagérés, de ses assertions dégradantes sur l'une et sur les autres. Ayant parcouru la brochure qu'il a publiée il y a peu de temps sur la Grèce, lorsque je m'y trouve moi-même au milieu de ses scènes et de ses souvenirs grandioses, quand ses braves populations font de nobles efforts pour reconquérir les avantages qu'une longue et barbare domination leur avait fait perdre, j'ai jeté avec indignation cette brochure, en déplorant que des talents comme celui de son auteur aiment mieux faire rire les lecteurs par des traits d'esprit moqueur ou injuste contre un pays qui mérite à tous les égards la sympathie des hommes d'intelligence et de cœur de toutes les nations, que de les instruire, comme quelques-uns de ses contemporains, par un récit sérieux et historique des causes de la décadence des Hellènes, de leurs souffrances incroyables, des incroyables sacrifices qu'ils se sont imposés avec le courage et la persévérance les plus héroïques pour secouer les chaînes musulmanes sous le poids desquelles ils avaient enduré, comme une partie de leurs frères endure encore, la

tyrannie, le despotisme, les traitements les plus affreux !

Quand on trouve dans la longue guerre de l'indépendance des Grecs modernes, et dans leur noble esprit national, dont de dignes femmes elles-mêmes, comme les Maniotes entre tant d'autres, donnèrent les plus frappants exemples, les plus grands et les plus beaux traits à raconter, on ne doit pas, ce me semble, s'amuser à faire l'énumération des fautes et des erreurs inévitables chez tous les peuples, et à plus forte raison chez celui qui a cessé, pour ainsi dire, pendant des siècles, de vivre d'une vie à soi.

Laissons les Grecs arranger avec le temps et la liberté leurs propres affaires, laissons-les s'affermir sur ce sol si longtemps convulsif et bouleversé par les plus affreux tremblements politiques, et la grande œuvre de leurs modernes héros, secondée par tant d'étrangers illustres accourus, comme le grand poëte anglais, pour verser leur sang en faveur de la cause de l'indépendance hellénique, se consolidera, croyons le fermement....

Dans mon juste enthousiasme pour les lieux et les choses antiques d'Athènes, j'avais oublié de parler de l'accueil obligeant que nous firent M. B***, chargé d'affaires du gouvernement brésilien à Athènes, et son aimable épouse. Ayant lu mon nom dans mon passe-port, que le maître de l'hôtel où j'étais descendue lui avait présenté, il accourut avec empressement, ayant été surpris, me dit-il, d'apprendre qu'une de ses compatriotes se trouvât sur le vieux sol de la Grèce pour visiter ses ruines. Ses manières franches et nobles ainsi que celles de sa digne compagne me plurent au premier abord; nous parlâmes de la chère patrie éloignée, entretien que j'ai toujours tant à cœur;

nos vœux pour elle se trouvent les mêmes, mais non pas nos opinions, ou plutôt nos goûts pour la Grèce, car il ne l'aime pas, et je l'adore ; il soupire après le jour où il pourra la quitter, et je regrette de ne pouvoir y vivre au moins deux ou trois ans. L'antipathie de cet honorable diplomate pour tout ce qui est grec est telle, qu'il ne veut pas même que ses deux fils, très-intelligents du reste, apprennent le grec ! Cette étrange disposition m'étonna fort de la part d'un homme tout jeune encore, et qui me paraît à tous les égards digne de la plus haute estime.

Que les affaires politiques de ce nouveau royaume encore vacillant, ou quelque autre cause générale ou particulière lui fassent désirer si ardemment de quitter la Grèce, je le conçois, mais qu'y étant, il empêche ses enfants de se familiariser avec la belle langue grecque moderne, parce qu'elle n'est pas tout à fait celle que parlaient les anciens Grecs, cela me semble tenir à un caprice qui sied mal à une intelligence cultivée comme celle de mon illustre compatriote M. B***. Mais tous les hommes ont leurs idées propres, ainsi que leurs manies, et il y en a de certaines qu'il ne faut pas combattre. Je laisse donc chacun s'exprimer librement sur ce pays dont le sort m'intéresse vivement, et mon admiration pour ce qui y mérite d'être admiré ne sera point diminuée par de tristes détails qui jetteraient de l'ombre même sur les plus brillants tableaux généraux que présentent les nations encore les plus civilisées de la terre.

Le directeur du jardin botanique d'Athènes, M. von H., pour qui était une des lettres que j'avais apportées de Florence, vient aussi nous rendre visite et nous offrir ses services à Athènes. C'est un très-digne Allemand d'un savoir profond et vivant depuis longtemps en Grèce, sur laquelle il me fournit des renseignements précis. Marié à

une estimable Grecque, M. von H. garde intact le cachet du savant du Nord. Nous avons visité ensemble l'Université, à la belle façade, fondée par une souscription des Grecs, et bien improprement appelée Université d'Othon, un des rares monuments remarquables de la nouvelle Athènes ; l'Observatoire, la naissante École des beaux-arts et la Bibliothèque. Le conservateur de celle-ci, un Grec très-poli et très-aimable, comme le sont en général ses compatriotes, nous fit remarquer les ouvrages les plus importants et le grand nombre de volumes qu'elle possède déjà. J'offris à cette Bibliothèque un de mes humbles livres, que son conservateur bienveillant accueillit avec plaisir. Puis nous visitâmes le Musée zoologique et le Jardin botanique tout près de la ville, et où de beaux échantillons du monde animal et végétal m'offrirent aussi beaucoup d'intérêt. La Chambre des représentants et le grand Institut de jeunes filles attirèrent particulièrement mon attention par l'influence que l'une et l'autre doivent avoir sur l'avenir de cette nation.

A une demi-heure d'Athènes se trouve une place où le grand et le petit monde de la ville se donnent rendez-vous pour entendre de la musique militaire et voir la foule qui s'y rend en voiture, à cheval et à pied. La route qui y conduit, toute plantée d'arbres jeunes encore, est la continuation de la rue d'Eole, une des plus belles d'Athènes et où s'élève la remarquable tour des Vents, à demi enfoncée dans le sol. C'est le Corso de cette ville ; on y voit des promeneurs de toutes les classes, quelques-uns assis devant des cafés qui bordent les côtés de la route, regardant les voitures, les piétons qui passent, et attendant le couple royal qui ne manque pas de se rendre au lieu de la

musique, où il reste quelques instants comme dans un théâtre pour se faire voir de la foule toujours avide de regarder ce qui est étrange, ou ce qui fait de l'effet. L'après-dîner du dimanche dernier nous nous y rendîmes, non pas pour voir le roi Othon et la reine Amalia, que nous voyions chaque jour dans les rues d'Athènes lorsqu'ils sortent du palais pour aller se promener en voiture ou à cheval, mais pour observer cette réunion en plein air et aussi en pleine poussière qui commence à incommoder avec la chaleur déjà brûlante à la fin de mai. Une dame grecque de l'île de Délos, qui se trouve dans le même hôtel que nous et qui parle bien l'italien, m'engageait souvent à faire cette promenade, en me disant que les ruines et les souvenirs de sa chère Grèce ne devaient pas m'empêcher de connaître un peu les choses de son actualité. Elle a raison sans doute; mais pour me faire une idée des Grecs modernes, n'est-ce pas assez de savoir l'histoire de leurs nobles luttes dans la guerre de l'indépendance commencée ouvertement en 1821? Quant aux choses de leur actualité, elles sont telles qu'elles peuvent être sous un gouvernement encore très-mal organisé, que lui ont imposé les grandes puissances, jalouses ou insouciantes de la prospérité future de la Grèce renaissante.

En allant à la place du Concours public pour entendre la musique le dimanche vers quatre heures, après avoir, comme les autres promeneurs, fait le tour d'une espèce de temple aux arcades ouvertes d'où partaient les sons de la musique, je fis arrêter notre voiture sur un côté du cercle formé par le peuple, et nous pûmes observer plus à l'aise la multitude des personnes qui passaient, en voiture et à pied, en se saluant ou en causant les unes avec les autres. Il y en avait plusieurs qui portaient le costume grec, si élégant et si gracieux chez les Grecs qui le savent

bien porter. Les jeunes filles surtout et les jeunes gens grecs ne devraient jamais le changer pour d'autres ; cette courte veste richement brodée, cette blanche tunique ou jupe à plis, et spécialement ce fez rouge mis avec tant de grâce, le gland doré pendant de côté, leur donnent un cachet tout particulier et séduisant. Nous passions en revue les palicares à la taille svelte, et les Phanariotes, les premiers conservant fidèlement le costume national dont ces braves montagnards du nord, initiateurs de la guerre de l'indépendance, ont raison de s'enorgueillir ; les seconds, hommes et femmes, habillés presque tous à la française ; les insulaires à la veste courte et au pantalon turc (qu'ils n'auraient jamais dû porter), ayant sur la tête un bonnet rouge avec un certain pli particulier ; les Albanais, race qu'on distingue aisément de la fine et belle race grecque ; enfin des étrangers de diverses nations, tout ce monde varié, tous ces types curieux défilaient devant nous, lorsqu'on aperçut un officier qui s'approchait à grand galop du square, et aussitôt après, le roi, la reine avec leur suite, qui galopaient de même, arrivèrent au milieu du cercle, s'y arrêtèrent en figurant deux statues pendant quelques minutes, et partirent toujours au galop vers la ferme de la reine, comme on appelle ici la maison de campagne avec ses vignes et ses animaux, appartenant au couple royal, qui donne ainsi devant son peuple rassemblé un véritable spectacle théâtral. La reine, femme énergique et excellente écuyère, portait l'habit d'amazone, et d'un air fier ne semblait rien remarquer de ce qui se passait autour d'elle. Le roi portait, comme toujours, le costume grec, sous lequel il paraît beau, malgré sa pâleur et son air maladif. Il salue avec plus d'amabilité que sa femme le peuple, quoiqu'il l'aime peu, dit-on, n'ayant jusqu'ici rien fait pour prouver son intérêt pour

la Grèce, qui à son tour ne l'aime pas du tout. Ce deuxième fils du roi Louis de Bavière, continuant après sa majorité, en 1835, le système du conseil de régence, préféra les Bavarois aux nationaux pour les hauts emplois de la Grèce et s'attira tout au début de son règne le ressentiment des Grecs.

Tous les villages à quelque distance d'Athènes sont intéressants, soit par les souvenirs que leur sol rappelle à l'esprit, soit par leur charmante position, les verts ombrages de quelques-uns, ou la vie de leurs habitants aux costume variés. Ampolokepsi, village célèbre par la naissance de Socrate et le séjour qu'il y fit pendant quelque temps, étale maintenant de beaux ombrages et des vergers dont on retire d'excellents fruits et les plus délicieuses figues qu'on vend à Athènes. Cette ville, qui recevait jadis les plus grandes et les plus sages leçons du philosophe des philosophes, reçoit aujourd'hui du lieu qui le vit naître les meilleurs fruits.

Du lieu de la naissance du grand poëte tragique Sophocle, qui, selon quelques auteurs, mourut de joie, à 91 ans, en apprenant qu'il avait remporté encore le prix aux jeux Olympiques, il ne reste plus aucun vestige. On chercherait en vain à reconnaître bien d'autres places où virent le jour des grands hommes que célèbrera toujours la postérité : sept villes de cette illustre Grèce ne se disputent-elles pas la gloire d'avoir donné naissance au poëte des poëtes, dont les deux puissants et immortels poëmes resteront toujours une œuvre typique et incomparable? Personne ne connaît au juste l'endroit où il naquit, mais la patrie d'un génie tel qu'Homère est dans les esprits élevés de toutes les générations, dans tous les cœurs dont les vers sublimes de ce chantre immortel font vibrer les cordes depuis près de trois mille ans.

LE PENTÉLIQUE ET MARATHON

Une de nos excursions les plus pittoresques et les plus intéressantes hors d'Athènes fut à cette immense et magnifique montagne de marbre qu'on appelle le Pentélique, et à Marathon. Nous prîmes à Athènes une voiture pour faire le trajet jusqu'au pied de la montagne, et des chevaux pour la monter et parcourir son immense étendue. En trois heures nous arrivâmes, par une belle route carrossable aux bords tapissés de fleurs variées et d'arbres divers, qui étalent dans cette saison printanière toute leur pompe végétale à mesure qu'on s'éloigne de la plaine où s'élève la nouvelle Athènes. Près du monastère situé au pied du mont Pentélique, nous quittâmes et renvoyâmes la voiture. Étant remontées à cheval, et suivies d'un guide et d'un garçon qui nous portait des provisions pour la journée, nous nous dirigeâmes, à travers une riche végétation d'arbrisseaux et d'arbres dont les vallées et les collines d'une partie du Pentélique sont parées, vers le plateau de son sommet. Ici nous nous arrêtâmes extasiées en présence de la splendide et grandiose vue d'une étendue incommensurable qui se déploya à nos regards. C'est l'immense vallée de l'Attique, avec ses souvenirs classiques, la mer, les îles et les montagnes qu'on aperçoit les unes après les autres, toutes fières de leurs beaux ou nobles souvenirs autant anciens que récents, et toutes riantes sous un magnifique soleil dont les rayons doraient, çà et là, magiquement les eaux bleues qui les entourent, en faisant ressortir les formes gracieuses de ces îles, grand faisceau de gloires héroïques, d'héroïque persévérance dans leur mission militante dans la guerre comme dans la paix. Mais la vaste et

mélancolique plaine de Marathon s'étend à nos yeux au pied du Pentélique du côté opposé à celui par où nous y sommes montées, et mon attention se tourna toute alors sur cette immense tombe des braves Hellènes qui y périrent pour la liberté de leur illustre patrie envahie par les Perses sous Xerxès.

Où étaient ces remparts sous lesquels des Perses et des Grecs restèrent ensevelis ? Personne ne le sait plus aujourd'hui. Mais la plaine est encore là, sur la côte de l'Attique qui a été témoin des deux plus formidables batailles des anciens Hellènes, Marathon et Salamine. Cette plaine solitaire et silencieuse maintenant me semblait pourtant retentir encore, depuis plus de 2200 ans, de l'affreux fracas des redoutables armées (celle des Grecs bien inférieure par le nombre à celle des Perses) qui s'y choquèrent, se taillèrent en pièces jusqu'à ce que le triomphe couronnât la valeur héroïque des Hellènes, dont le sol et la liberté ne furent jamais la proie des barbares tant que des cœurs comme ceux de Miltiade et de Thémistocle battirent dans toutes les poitrines grecques. Livrée aux réflexions pénibles que me suggère toujours la vue des lieux marqués par une grande bataille où des hommes égorgèrent des hommes, je regardais muette cette plaine historique, que nous parcourûmes depuis à cheval, en mettant pied à terre çà et là sur la plage pour ramasser des coquillages. Puis je m'écriai : Salut à toi, Marathon ! Et vous, ombres vénérées des grands héros qui avez immortalisé cette plaine par la gloire que vos armes remportèrent contre les envahisseurs de votre illustre patrie, inspirez vos nobles descendants afin qu'ils sachent dignement mener à bout la grande œuvre de leur complète régénération politique et morale !

Les vastes carrières de marbre blanc que la montagne

possède, formant quelques-unes des hautes murailles perpendiculaires d'où l'on a tiré des matériaux pour construire des temples et tant d'autres monuments de l'antique Athènes, me parurent comme des témoins vivants çà et là du travail colossal de tant de générations éteintes au pied du Pentélique.

Pour mieux parcourir la partie la plus intéressante de ces magnifiques carrières, nous avions confié nos montures aux guides et nous vaguions en montant et en descendant au milieu de ce labyrinthe de cavernes énormes, de rochers, de blocs de marbre dépecés çà et là comme par des mains de géants. Un morne silence règne maintenant sur toute cette enceinte qui rappelle solennellement le travail gigantesque de tant d'esclaves et d'hommes libres. Le soleil dardant ses rayons sur cet admirable désert éblouit les yeux jusqu'à incommoder le spectateur. Nous arrivâmes ainsi, en retournant des hauteurs du Pentélique, à sa grotte autrefois si célèbre — le Grotto — où était jadis un autel dédié à Zeus, et où l'on voit maintenant une petite chapelle grecque avec de vieilles peintures et des sculptures curieuses tombées en ruines, rappelant l'antiquité la plus reculée de la Grèce, ainsi que le style byzantin. Quel contraste présentent le beau ciel, la lumière diaphane, les blanches carrières de marbre, toute cette nature riante que nous venions de laisser là-haut, avec le sombre et étrange aspect de cette grotte! Que de pensées variées rappelle ce site! les Pélasges et leur divinité principale, les modifications des religions qui lui succédèrent jusqu'à nos jours, les deux mondes grecs, ancien et moderne, passèrent alternativement dans mon esprit, qui se fixa ensuite dans l'image de la patrie lointaine et d'un fils chéri, avançant l'une et l'autre dans le printemps de la vie, tandis que je parcours le vieux sol de la Grèce, et tâche de cueillir les

dernières et pâles fleurs de mon automne et d'en faire une simple guirlande pour la leur offrir.

Le tonnerre se fit entendre tout à coup lorsque nous atteignîmes la voûte à moitié détruite dans laquelle se bercent en grimpant d'immenses masses de lierre qui y forment comme une épaisse draperie où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Un moment après, une pluie torrentielle tomba, produisant avec le retentissement du tonnerre entre ces énormes murailles de marbre, et le vent qui sifflait, un spectacle imposant comme les orages qui me ravissaient tant sous mon soleil tropical; mais, sur le Pentélique, je n'en ressentis qu'une impression des plus profondes.

En attendant que l'orage passât, nous prîmes notre déjeuner dans l'endroit le plus touffu de la grotte, à côté des fleurs sauvages qui s'y épanouissent au murmure mystérieux des eaux que ce lieu renferme et qui réjouissent le voyageur dans les heures de grande chaleur.

Le ciel devint plus limpide, les bois plus frais, l'aspect de toute la nature plus doux et plus attrayant après la pluie ; nous marchâmes quelques instants, et, parvenues à la bonne route, nous reprîmes nos montures, et continuâmes à visiter d'autres sites des alentours très-pittoresques, sauvages et d'un charme infini. Les villages Céphisiat et Marousi conservent, entre autres, le souvenir d'Herodes Attico et de ses beaux jardins. Partout des sites intéressants. Dans une des bases du Pentélique on voit des maisons de campagne où quelques riches habitants d'Athènes viennent dans la chaude saison jouir de l'air frais et sain qu'on y respire. Quelques-unes de ces maisons, et d'autres du voisinage de la ville, ont été bâties ou commencées par une femme très-excentrique dont on m'a parlé souvent à Athènes. C'était la fille d'un ministre de Napo-

léon Ier, madame Sophie de Barbé-Marbois, duchesse de Plaisance, qui, après avoir brillé dans le grand monde, vint vivre ici retirée et isolée avec ses chiens, jusqu'à sa mort, arrivée il y a peu de temps. Elle a laissé diverses anecdotes curieuses sur son étrange manière de vie. Elle n'a jamais voulu finir aucune des constructions qu'elle avait commencées, prétendant, dit-on, que sa vie finirait aussitôt qu'elle terminerait une de ses maisons ! Cette femme, extraordinaire en son genre, me fournirait des matières pour de longues pages, si en Grèce quelque chose pouvait m'intéresser outre la Grèce elle-même.

Nous visitâmes d'autres villages, où l'on trouve encore le vrai type grec, des mœurs pures et des habitudes patriarcales, la plaine de Marathon, et celle où s'élève la colline d'où Antigone décrivait à son père aveugle Athènes qu'elle apercevait de là. L'immortelle tragédie de Sophocle prêtait à cette colline un vif intérêt à mes yeux par les pages touchantes de l'amour filial qui m'avaient autrefois tant émue. On y voit maintenant une petite chapelle bâtie sur la place où était jadis un temple, car les Grecs chrétiens comme les Italiens aimaient à ériger des églises sur l'emplacement des anciens temples païens.

Partout des paysans actifs et laborieux, hommes et femmes ; partout l'amour de la liberté et de la famille qui se montre dans chaque foyer avec toutes ses sublimes vertus, et prouve que le peuple grec, qui du reste est encore le plus intelligent de la terre et le plus capable de s'assimiler l'esprit d'égalité que nous voyons déjà dans Homère, est bien loin de mériter l'injuste et virulente diatribe que lui jeta un écrivain du temps où Athènes était encore sous les Turcs, en prétendant qu'il n'était « *plus qu'un troupeau de* « *serfs abrutis* : servir et trembler, voilà sa vie, ajoute-t-il ; « être égorgé, son avenir. » Mais le monde a vu si tant de

siècles d'esclavage ont paralysé jamais le courant électrique et saint de liberté qui se communiquait d'île en île, de montagne en montagne où respiraient des cœurs grecs lors de la guerre de l'indépendance. Quand les grandes nations d'Europe regardaient avec mépris ou indifférence ces nobles populations qu'elles laissaient torturer par les Turcs en pleines contrées chrétiennes (comme ils le font encore maintenant dans une de leurs parties), il se formait partout sur le sol des Hellènes des ligues patriotiques pour chasser leurs tyrans. L'association célèbre connue sous le nom d'Hétérie devint la cause principale de l'insurrection de la Grèce.

Quelques-unes de ses peuplades, on le sait, ne déposèrent jamais tout à fait les armes, tels que les montagnards de Souli, lesquels ont offert en tout temps un imposant spectacle dans leur héroïque valeur et leur noble obstination à rester libres quand même ! Dignes descendants des Spartiates qui *remplirent le monde de leur gloire et la Grèce de leur puissance*, ceux qui survécurent à la ruine de leur patrie se réfugièrent sur leurs montagnes et ne furent jamais soumis.

« Toujours trompés par un gouvernement dont la politique fonda ses rêves de domination, dans le midi de l'Europe, sur les malheurs et sur la bravoure des Hellènes, les peuples de la Grèce ont repris plusieurs fois le glaive. Séduits par de grandes promesses, et bientôt abandonnés à eux-mêmes, leur courage accablé par le nombre devait succomber. Je n'examinerai point quels furent les plus criminels dans ces terribles circonstances, ou de ceux qui les appelèrent au combat, sous le fallacieux espoir de leur protection, ou de ceux qui, les traitant comme de vils troupeaux, les égorgeaient même au sein de la paix. La postérité dira peut-être que la dévastation des plus belles

contrées de l'Europe,et le meurtre de plus d'un million de ses généreux citoyens, ont été également l'ouvrage de leurs barbares oppresseurs et de leurs perfides coreligionnaires. »

L'auteur de ces lignes les écrivait avant que la guerre de l'indépendance des Grecs fût terminée. Après d'autres réflexions sur la bravoure de ce peuple et sur sa noble persévérance à reconquérir sa liberté malgré tous les obstacles qui s'y opposaient, l'auteur ajoute : « Si les puissances abandonnent cette cause sainte, elle n'en triomphera pas moins : elle a pour soutien le ciel, la justice et la vérité. Les ruses de la diplomatie pourront retarder le grand jour de l'affranchissement entier de la Grèce; elles ne l'empêcheront point d'arriver, etc. » Ce sont là des réflexions d'un esprit qui a su profondément et sans prévention analyser ce qu'il y a encore de grand et de noble dans le caractère grec, et les causes qui ont retardé et qui retarderont encore la complète régénération qui devra suivre le complet affranchissement de toute la Grèce, pour qu'elle puisse étendre sans gêne ses ailes retenues par tant d'entraves funestes à sa prospérité, et mettre à profit les immenses ressources dont la nature l'a si prodiguement douée.

Disons quelque chose maintenant du plus beau jardin d'Athènes, où nous aimions à venir respirer quelquefois le parfum des orangers et rêver, en regardant le panache de ses quelques palmiers, aux forêts de palmiers de notre terre natale. Ce jardin, c'est le jardin de la reine, ravissante oasis, soignée et embellie à grands frais sous la propre direction de la reine Amalia, qui l'aime plus que tout autre chose de son royaume.

La belle rue d'Hermès conduit à la magnifique place du palais, édifice bien peu royal, représentant plutôt une caserne qu'un palais. Cette place, qu'on nomme le Carré, est plantée de fleurs diverses, d'orangers et de figuiers; on la traverse par des escaliers de marbre, et au delà du boulevard on entre dans le jardin, qui devient public aussitôt que la reine sort, et elle sort tous les jours pour se promener à cheval ou en voiture. Des fleurs et des plantes de toutes les contrées sont soigneusement cultivées dans ce beau jardin ou, à plus proprement parler, dans ce parc, le seul bijou d'Athènes, comme l'appelle un Français qui est ici maintenant et qui ne voit, m'a-t-il dit, aucun intérêt à regarder les colonnes brisées du Parthénon! Ce grand jardin renferme de charmants bosquets de beaux orangers, de citronniers, de néfliers, d'arbustes du Japon, de camellias et de rosiers de toutes les espèces, ainsi que de gracieuses allées tournantes comme dans les jardins anglais, des massifs où le soleil ne pénètre jamais, et de délicieux berceaux avec des siéges commodes où le promeneur se repose entouré de murailles de roses, de jasmins, de clématites et d'autres plantes grimpantes. Mais ce qui m'y a le plus intéressée, ce furent les restes d'une villa romaine découverte lorsque la reine fit défricher ce jardin, précieuse trouvaille qui fournit au couple royal la possession d'une immense galerie et de cinq cabinets charmants dont le pavé est en mosaïque. Des camellias et des passiflores forment maintenant les murailles et les ornements principaux de ce vaste et délicieux réduit à la voûte de rosiers grimpants entrelacés et artistiquement nattés ensemble.

Les Athéniens, tout en jouissant de cet éden, murmurent des dépenses qu'il leur coûte pour l'entretenir, surtout les pelouses, dont le gazon absorbe dans les étés

brûlants d'Athènes une quantité immense d'eau, et des travaux assidus qu'ils payent, disent-ils, pour satisfaire le goût de la reine, tandis qu'il y a encore tant à faire de plus utile pour douer Athènes de bien des choses nécessaires qui lui manquent. « La reine a fait venir à grands frais les beaux palmiers que vous admirez vous-même, madame, vous qui êtes originaire du Brésil, me disait un jour un Athénien dans un pur italien, et cela pour charmer ses yeux, en voyant réunies dans son jardin les beautés végétales de tous les climats de la terre. Indifférente à la vraie grandeur de la Grèce renaissante, elle ne songe qu'à embellir son jardin, dont, je l'espère, elle ne jouira pas longtemps; la construction d'un hôpital et de tant d'autres établissements plus nécessaires qu'un jardin est encore en projet; il n'y a pas d'argent pour y songer! Le roi comme la reine d'ailleurs n'aiment pas assez les Grecs pour avoir à cœur la prospérité de notre patrie. Pas de bonnes routes, dans la plus grande partie de l'intérieur du pays, pour faciliter les communications entre sa capitale et d'autres villes qui refleuriront encore quand nous aurons un autre gouvernement.

« On s'occupe des routes qui servent aux promenades des chevaux de la reine, telles que celle qui conduit aux rochers de Phalères, qu'on a bordée de poivriers; la reine va prendre des bains sur la mer à Phalères, mais on ne pense nullement à construire de bonnes routes et des ponts solides qui serviraient au développement du commerce intérieur. L'agriculture, comme les arts, n'est pas encouragée encore, comme devrait l'être celle d'une contrée que la nature doua admirablement pour devenir, avec une sage direction, une des plus importantes nations du monde par ses produits précieux et son commerce, surtout maritime. Mais, malgré les dévastations dont la

Grèce a été la victime, malgré tous les fléaux que nous valurent tant de siècles d'oppression, en dépit même de l'état peu flatteur de notre présent, nous cueillerons encore, la Grèce l'espère avec moi, les fruits salutaires des graines précieuses que notre sublime Rhigas a semées par ses chants patriotiques et immortels... » Ce sont là les raisonnements que font, en général, les Grecs sur le gouvernement du roi Othon, qui règne, dit-on, tandis que la reine gouverne. Le mécontentement grandit chaque jour, et il semble que c'est avec raison. Mais, quelle que soit la justesse des plaintes des Grecs contre le gouvernement de ce royal couple resté Allemand sur le trône de Grèce, je doute que le simple changement du roi Othon, ce premier acteur du drame nouveau de la monarchie grecque, puisse satisfaire les légitimes aspirations des Hellènes. Non un roi, mais un Washington conviendrait seul à la Grèce. Puisse l'avenir lui en donner un!

ÉLEUSIS

Nous voilà dans la ville des grands mystères sacrés de l'ancienne Grèce, maintenant un triste squelette, un village sans autre importance que les fouilles qu'on y a entreprises bien lentement encore, et qui seront continuées sous la direction du jeune Lenormant, dont le père, philhellène français et professeur d'archéologie au Collége de France, où j'eus l'avantage de suivre son cours, est mort il n'y a pas longtemps.

Le mois de mai touchait à sa fin; les rossignols exécutaient leurs plus mélodieux concerts dans la partie ombragée du Céphise et de l'Illissus, dont le faible murmure semblait porter à mon oreille les soupirs plaintifs des

générations helléniques éteintes avec la grandeur et la poésie qui s'attachaient à leurs rives, lorsque nous quittâmes Athènes par la route d'Éleusis qui conduit à Thèbes, à Lebadea, la capitale de la Levadia, et à d'autres villes ou ombres de villes remarquables dans les anciens temps de la Grèce.

Les premières choses qui m'intéressèrent en m'éloignant d'Athènes cette fois, ce furent Daphné, où il y avait jadis un temple et un bosquet consacrés à Apollon et à Daphné, puis une église byzantine, maintenant couvent grec avec deux femmes qui y vivent isolées, mais libres de recevoir les étrangers curieux de voir ce qu'il y reste encore de colonnes brisées, mosaïques, sarcophages du moyen âge et d'autres souvenirs, tels que celui de la domination des Vénitiens en Grèce. En traversant la vallée de l'Attique de ce côté et en longeant l'ancienne voie Sacrée dans la vieille route d'Éleusis, où l'on distingue encore çà et là la trace des niches qui indiquent des lieux antiques d'adoration, quelle riche moisson de souvenirs historiques d'un des plus remarquables usages du paganisme en Grèce n'ai-je pas recueillie! Mais ce furent ces deux femmes isolées au déclin de la vie, et toutefois vigoureuses et d'une affabilité extrême, vivant entre les murs délabrés d'un vieil édifice que l'on nomme couvent grec, qui attirèrent le plus mon attention à Daphné. Dans le peu de temps que je passai près d'elles, j'appris plus que dans toutes mes excursions en Grèce, et je regrette que l'histoire d'une d'elles surtout ne puisse trouver place dans ces pages fugitives.

« Pourquoi ne venez-vous pas vivre ici avec nous? » me dit la plus âgée, sachant que j'aime la Grèce et que le calme dont elle jouit sous son beau ciel me toucha autant que la simplicité de sa conversation. — « Parce que

j'ai un cher fils, une chère famille à rejoindre, et cette moitié de moi-même, lui répondis-je en lui montrant ma fille, que je ne devrais pas, quand même je le pourrais et le voudrais, arracher tout à fait au monde pour vivre de cette vie retirée qui me serait certes bien douce, si, comme vous, je n'avais pas goûté les affections de la famille, si je n'avais pas les saints devoirs de mère à remplir. »

Le monde, c'est-à-dire ses bruyants plaisirs, ses vaines gloires, ses misères dorées n'ont jamais attiré mon cœur vers leurs domaines éblouissants. Dans l'âge même où les séductions des objets extérieurs ont le plus d'empire sur l'imagination, la mienne se plaisait toujours à me représenter comme le type du bonheur ici-bas le charme d'une vie paisible au sein de la famille et au milieu des pompes réelles de la nature.

La solitude des champs eut toujours pour moi un grand charme ; dans les trop courts moments où je l'ai goûtée, mon cœur semblait se dilater pour contenir la trop grande abondance des émotions que me fait éprouver la contemplation d'une montagne boisée, d'un rocher escarpé, d'une vallée semée de fleurs, d'une rivière majestueuse ou d'un humble ruisseau racontant dans son poétique murmure mille choses fantastiques, des astres scintillant dans une nuit sereine, ou d'un splendide coucher de soleil au milieu du calme silencieux et solennel de la nature, de toutes ces magnificences enfin qui révèlent si hautement la puissance de Dieu, duquel il me semble que je me rapproche toutes les fois que je m'éloigne des villes et me trouve en pleine nature, respirant les suaves émanations des champs. Vivre dans une agréable solitude entourée de mes deux bien-aimés enfants et des autres chers membres de ma famille, nous y faire ensemble une

existence toute d'amour et de plaisirs intellectuels, c'est mon rêve le plus doux. Mais, quelque puissants que soient l'attrait des beautés de la Grèce et mon enthousiasme pour elle, je ne la choisirais point (si je pouvais choisir) pour réaliser ce beau rêve ; car, quoique née sous les tropiques, je n'aimerais pas à vivre toujours dans un pays aussi chaud que celui-ci ; et puis, tout en aimant mieux la nature du midi de l'Europe que celle du nord, je trouve entre les peuples de ce dernier, surtout chez les Français, les Anglais et les Allemands, une existence plus conforme à mes goûts intellectuels.

En descendant la route de Daphné vers Éleusis, une des plus splendides perspectives se présenta à nos regards avec tous les glorieux souvenirs attachés à ces parages : la baie, le détroit, l'île de Salamine d'un côté ; de l'autre, les plages de l'Attique où s'élève la colline sur laquelle le monarque perse fit placer, dit-on, son trône d'or pour voir de là le triomphe de sa flotte, sans se douter que cette flotte y serait défaite, et que les noms des Hellènes, parmi lesquels ressortirent si héroïquement ceux de Thémistocle et du bon Aristide, brilleraient éternellement dans l'histoire de cette fameuse bataille.

Tout en longeant la blanche et gracieuse rive de la magnifique baie d'Éleusis sur les eaux de laquelle se bercent paisiblement maintenant çà et là de petits bateaux de pêcheurs comme des cygnes sur un lac, nous regardions avec intérêt cette mer où la liberté avait écrasé le despotisme, ce monstre renaissant toujours dans la suite des siècles, et partout, pour faire gémir l'humanité !

Le soleil dorait au loin l'île Psythalia, d'où, dit-on, le grand Aristide décida en partie la victoire. En l'apercevant je me suis écriée : Oh ! puissent les modernes Hellènes, en imitant ce prudent autant que valeureux héros, chasser

de tout leur illustre sol les usurpateurs actuels, qui en possèdent encore une des plus belles parties!

L'Éleusis d'aujourd'hui est un triste village; il ne possède rien de beau que la splendide vue sur la mer dont on jouit pleinement du haut du rocher où était jadis l'Acropolis de cette ville.

Avant d'y monter, nous avons examiné quelques statues et d'autres objets, tels que les anciennes marches en beau marbre qui conduisaient aux temples de Cérès et de Proserpine, de petits autels, dont un très-grand, contenant des torches en bas-reliefs et une inscription qui le montre comme une offrande d'Acharnian à Cérès; les autres autels plus petits, et quelques débris de monuments, étaient, comme l'indiquent leurs inscriptions, consacrés à ceux qui avaient assisté aux mystères.

Éleusis était, croit-on, dans son origine une ville de sanctuaires; les prêtres de la déesse Cérès qu'on y adorait faisaient le service de son temple, et résidaient dans une partie de ces sanctuaires, dont l'autre recevait les pèlerins venus de toutes les parties de la Grèce.

Les fouilles qu'on y continue révéleront peut-être quelques indications certaines sur la position et le style des temples qui servaient aux mystères. Ce sera tout ce qu'on pourra savoir, car pour les mystères eux-mêmes, ils resteront aussi obscurs dans les temps à venir qu'ils l'ont toujours été pour le passé. La mythologie place l'origine de l'adoration de Cérès en Sicile. Elle y était adorée, ainsi que j'en ai fait déjà mention dans mes pages sur la Sicile, comme la bienfaitrice du genre humain. Ce fut là qu'elle pleura d'abord sa bien-aimée fille enlevée par Pluton, et alluma dans les flammes de l'Etna des torches pour la chercher partout sur la terre. Là, Cérès pleurait l'enlèvement de son enfant qu'elle avait en vain cherchée partout, lorsque Héléos, qui

voyait tout, touché de sa douleur, lui révéla le lieu où elle se trouvait, et cela du consentement de Zéos (Jupiter). Dans sa fureur, Cérès frappa le sol de la Sicile de stérilité et menaça de quitter l'Olympe pour toujours. Alors le père des dieux s'en alarma et obligea le roi des enfers à rendre la fille à sa mère si elle n'y avait pris aucune nourriture. Après toutes les négociations entre les deux dieux et les longues angoisses de la pauvre mère, ce fut à Éleusis que celle-ci revit encore sa bien-aimée Proserpine, et, retournant avec elle à l'Olympe pour y passer ensemble six mois chaque année, elle révoqua sa malédiction sur la Sicile, et établit certaines fêtes et certains sacrifices à Éleusis, etc.

Quoique fabuleux, le récit de la rencontre qui eut lieu ici de cette mère éplorée et de son enfant contrainte de l'abandonner, préoccupa plus mon esprit à Éleusis que tous les débris de sa grandeur éteinte et mystérieuse.

C'est que tout ce qui a rapport au saint sentiment filial et maternel m'intéresse et me touche bien plus vivement que tout au monde.

L'histoire présente les fêtes d'Éleusis comme les plus anciennes en Grèce; on croit que leur usage vient de Crète. Elles furent célébrées aussi dans bien d'autres parties de la Grèce, mais cette ville en était le principal siége. Leur célébrité s'augmenta encore lorsque Athènes conquit Éleusis. On appela alors les mystères qu'on y célébrait les hauts mystères. On prétendait qu'ils pouvaient préparer les hommes pour une plus sainte et heureuse vie, ainsi que les éclairer sur leur état après la mort.

Les femmes étaient aussi admises à ces mystères. Le récit de ces fêtes célébrées ici jadis au printemps et à l'automne en faveur de Cérès, leurs symboles, leurs processions, etc., sont en vérité excessivement curieux, mais le temps me manque pour en parler.

Quant aux mystères, c'est un problème que personne ne put jamais résoudre, malgré tout ce qu'on a écrit sur eux. « Béni soit celui, dit Pindare dans un hymne, qui descend dans l'abîme de la terre après avoir vu les mystères d'Éleusis! Il connaît le sujet de la vie et la loi de Jupiter. »

L'illustre poëte thébain, constamment vainqueur de ses rivaux, excepté de la célèbre Corinne qui remporta cinq fois sur lui le prix de la poésie, ne déclara cependant pas quel était ce sujet, quelle était cette loi!

Sophocle, Aristote, Cicéron, et d'autres grands génies en parlent sans les éclaircir davantage. Le premier dit: « Trois fois heureux les morts qui descendent dans le royaume souterrain après avoir assisté à ces mystères sacrés, car pour eux seuls la demeure de la terre peut être une vie, pour les autres elle n'est qu'un malheur. »

Cynésius, savant disciple de la fameuse Hypatia, dit: « Aristote pense que les initiés dans ces mystères n'apprennent rien de décidé, mais qu'ils reçoivent certaines impressions qui produisent certaines conditions dans l'âme. »

Dans le traité *De la nature des dieux*, Cicéron dit que « les mystères éleusiens donnent la connaissance du bien de la nature, mais non pas de la théologie, etc. »

Ce mythe de Cérès fut, dit-on, introduit à Éleusis par des prêtres Orphiques (Orpheon); le plus grand silence devait être gardé sur le mystère des symboles qu'ils représentaient. On sait qu'Eschyle, un des combattants à Marathon, à Salamine et à Platée, ce Shakspeare de l'antiquité, créateur du théâtre qui jusque-là n'était encore qu'aux informes essais de Thespis, fut accusé devant l'Aréopage pour avoir révélé, dans une représentation des *Euménides*, une des scènes des mystères éleusiens.

Je passerai sous silence le récit d'une infinité de repré-

sentations qui faisaient une partie de la doctrine religieuse des anciens Grecs, ainsi que celui de toutes les supercheries des prêtres des faux dieux, et dont quelques-unes ont été grossièrement copiées sous des formes diverses par une partie de ceux qui se disent les interprètes fidèles du véritable Dieu!

Les oracles du paganisme tombèrent, on en reconnut la fausseté. Mais les hommes dans leur faiblesse se plurent à rechercher toujours depuis dans le surnaturel quelque chose qui les remplaçât.

Les difficultés qui se présentent quand on voyage dans l'intérieur de la Grèce ne sont pas si terribles que le disent certains voyageurs qui ont l'habileté d'exagérer tout ce qui peut mettre en relief l'abaissement ou les fautes des peuples qui ne leur sont pas sympathiques.

La Grèce, dans son difficile réveil après tant de siècles de la plus rude et lourde oppression, n'offre certainement pas encore de voies ferrées, des hôtels partout et le confortable qu'on peut rencontrer ailleurs. Mais il faut parcourir le pays des Hellènes sans l'esprit de partialité ou de prévention qui porte souvent l'homme à méconnaître ce qu'il y a de bon chez les peuples et dans les pays qu'il traverse, pour ne faire attention qu'aux choses qui sont défavorables aux uns et aux autres. Soit dans l'intérêt qu'inspire la vue des lieux les plus célèbres et des nombreux restes de ruines de l'ancienne Grèce, répandus partout, quoique bien dégradés; soit dans la beauté des scènes splendides que la nature y présente, et dans les mœurs des habitants, très-hospitaliers en quelques contrées, le voyageur trouve une ample compensation aux fatigues qu'occasionne le voyage

à cheval, moyen de locomotion peu dispendieux, tandis que les voitures coûtent extrêmement cher; aussi l'on s'en sert rarement même dans la partie où existent déjà de bonnes routes carrossables, comme celle d'Athènes à Thèbes, trajet qu'on peut faire très-commodément en voiture et en quatorze heures, quand on ne veut pas s'arrêter çà et là pour visiter les divers lieux historiques ou curieux qui s'offrent ici comme partout en Grèce.

Thèbes, l'illustre patrie d'Épaminondas et de son ami Pélopidas, braves et nobles cœurs dont les vertus et les exploits glorieux font d'eux les plus beaux types de l'ancienne Grèce, ne garde aucune trace de monument qui y parle de ces deux grands généraux thébains.

On sait qu'Alexandre le Grand (le grand usurpateur) détruisit de fond en comble la patriotique ville de Thèbes, n'y épargnant que la maison de Pindare, car les despotes et les tyrans rendent aussi quelquefois hommage au génie. De cette fameuse ville qui occupa dans l'histoire de l'ancienne Grèce la première place après Athènes et Sparte, il ne reste donc plus que de très-faibles vestiges de quelques portes dont deux étaient nommées jadis des Sept-Rois et d'Antigone.

La vielle Acropolis (Cadmea) dont on n'avait préservé, dit-on, qu'une partie pour y mettre une garnison macédonienne, ne présente maintenant qu'un reste, un débris de murailles et de fossés.

Thèbes ne conserva des gloires passées que le nom.

La vue du beau sommet du Parnasse entouré de ses verdoyantes et fertiles vallées, et ses pins d'Apollon, ses vignes, ses champs de blé, tout cela féeriquement éclairé par un splendide coucher de soleil, ce mythologique séjour d'Apollon et des Muses réveillant mille souvenirs fantastiques qui bercèrent notre jeunesse, attirent faiblement l'attention

même du voyageur sensible qui contemple contristé l'héroïque cité morte!

En vain je me figurais, pour faire diversion à mes idées mélancoliques, Deucalion et Pyrrha se réfugiant sur le mont Parnasse pour échapper au déluge que la tradition grecque présente comme universel, les étranges pierres dont elle forma des êtres humains, etc., toutes ces traditions et bien d'autres, ces fables tant poétiques que prosaïques, qui perdirent depuis longtemps leur prestige ou leur charme, même sur le sol de la Grèce où elles naquirent, ne peuvent arracher à une triste méditation le visiteur de Thèbes, de Corinthe, de Sparte, de toutes ces autres illustres sœurs rivales jadis en gloire comme en politique, ces martyres de tant de siècles, se réunissant enfin dans leur malheur commun et s'harmonisant sur leurs ruines et sous les mêmes inspirations pour marcher à la grande croisade des progrès modernes.

Les tremblements de terre qui ont dernièrement détruit ce qui restait encore de belles ruines à Corinthe, ont aussi fait beaucoup souffrir la nouvelle Thèbes, située dans une plaine élevée environnée de collines, et offrent un aspect mélancolique; on dirait que la nature y porte encore le deuil des héros que les hommes ont oubliés!

La ville nouvelle ne présente rien de remarquable, le peuple y est, comme presque partout dans l'intérieur de la Grèce, très-arriéré, mais affable et hospitalier en général.

Les Grecs, un des peuples les plus spirituels et les plus intelligents du monde, sont aptes à toutes les études, et apprennent avec une facilité merveilleuse tout ce qu'ils désirent savoir; mais il leur manque encore de bonnes écoles; le système et les moyens d'instruction chez un peuple qui a instruit jadis tant d'autres peuples, n'ont reçu jusqu'ici qu'un faible développement.

Le gouvernement n'a pas encore pu ou voulu s'occuper sérieusement de l'instruction du peuple. Il y a bien dans le royaume de Grèce un grand nombre d'écoles communales, un immense Institut à Athènes pour l'éducation des filles, une grande Université, des écoles militaire, normale, d'agriculture et polytechnique ; mais l'organisation de ces établissements laisse encore beaucoup à désirer.

L'instruction publique en Grèce est gratuite, depuis les écoles de villages jusqu'aux cours de l'Université ; les écoliers grecs étudient, m'affirme-t-on, avec une application remarquable, avec acharnement. Dans toutes les classes, riches et pauvres, dans toutes les conditions, la jeunesse grecque est avide de s'instruire, et comme cette jeunesse n'est portée à aucune sorte de débauche, ni aux passions qui dégradent l'homme (l'ivrognerie par exemple, vice presque inconnu chez les Grecs, qui sont du reste très-sobres), on peut compter encore sur un grand développement intellectuel dans cette nation, ainsi que sur celui de l'industrie, du commerce et de tout ce qui rend un pays important, aussitôt que la Grèce sera en possession d'un bon gouvernement. Et n'est-il pas permis d'espérer beaucoup pour un peuple parmi lequel se distinguent des hommes qui portent à un haut degré l'amour de la liberté et d'autres vertus politiques, des femmes héroïques et d'excellentes mères ? La Grèce, comme je l'ai déjà dit, a été favorisée par la nature, elle possède des terrains fertiles et appropriés à toute sorte de culture ; les céréales, les vignes, le coton, le tabac et toute espèce d'arbres à fruit y viennent parfaitement. Des oliviers couvrent le sol ainsi que des mûriers, et il ne s'agit que de les bien cultiver pour en avoir de l'huile et de la soie à remplir abondamment tous les marchés et à en exporter.

Les mines et les carrières, à elles seules, feraient la ri-

chesse de la Grèce si elle avait un gouvernement patriotique, c'est-à-dire un gouvernement qui s'occupât sérieusement et sans relâche de la prospérité de la nation.

Mycènes, cette ancienne résidence royale du fameux Agamemnon, le roi des rois, comme on l'appelle, mais dont le royaume si vanté était pourtant bien inférieur en étendue à certaines terres que possèdent de riches planteurs du Brésil, renferme quelques ruines, telles que celle qu'on appelle encore chambre du trésor d'Atrée, ou, selon Pausanias, la tombe d'Agamemnon, ensevelie à demi sous terre, et de précieux débris de la sculpture antique. C'est à l'aide de torches qu'on pénètre dans la chambre sépulcrale qui date de trois mille ans et qui est cependant d'une parfaite conservation. On voit encore debout à Mycènes tous ses anciens remparts; ces vieux murs cyclopéens ont échappé à la démolition, et les deux immenses portes, dont l'une surmontée de deux lions énormes, représentent le plus ancien monument de l'art grec dans son enfance. C'était là, dit-on, l'entrée du palais d'Agamemnon, ce château et cette ville où se passèrent tant d'événements ténébreux où Sophocle et Racine ont puisé d'admirables pages.

Parmi les repoussants souvenirs d'Atrée, d'Oreste et d'autres que le sombre aspect de Mycènes rappelle, la douce et fraîche image d'Iphigénie conduite au supplice par Agamemnon apparaît au voyageur et semble lui dire: « Plaignez plutôt le bourreau si hautement chanté par le poëte des poëtes, que son innocente victime. »

La Livadie, comme toutes les autres contrées de la

Grèce, présente partout, outre une curieuse variété de végétaux d'aspect plus ou moins remarquable, des débris de ruines ou des vestiges d'une ville jadis fameuse, d'une place intéressante, soit par les hauts faits d'armes qui s'y sont accomplis, soit par les oracles et diverses cérémonies religieuses ou profanes dont les récits constituent une partie de l'ancienne histoire grecque.

Les poétiques souvenirs mythologiques se mêlent aux souvenirs historiques, et prêtent souvent du charme aux lieux que les révolutions de la nature et la fureur des hommes transformèrent si déplorablement.

Là, les grottes près de la fontaine du Léthé et de Mnémosyne et le large souterrain où se trouvait jadis le sombre oracle de Trophonia, dont nous donne une curieuse description le célèbre géographe Pausanias, auteur d'un voyage historique de la Grèce, ouvrage le plus étendu qui existe sur l'art ancien ; ici cette source salutaire, divisée anciennement, selon une poétique tradition, en deux branches, l'une dont les eaux faisaient oublier le passé, l'autre qui le rappelait vivement. Double puissance imaginée par la fertile poésie grecque, que de bienfaits ne répandrais-tu pas sur l'esprit de l'homme, si ton influence n'était pas une fiction !

Plus loin, c'est la délicieuse plaine de l'Eurotas, qui coule en quelques endroits entre des touffes épaisses de saules, de peupliers, de lauriers-roses gigantesques et d'autres arbres ou arbustes odorants, tels que figuiers aux larges feuilles, églantiers, genêts, mauves sauvages, clématites, embaumant l'air, et réveillant dans l'esprit une infinité de doux, d'enivrants récits mythologiques qui attachent si puissamment l'imagination avant que la raison nous reprenne sous son empire et nous fasse préférer à d'attrayantes fictions les saines jouissances de la réalité morale.

Sparte, virile création de Lycurgue, cette ancienne et puissante rivale d'Athènes qui après une lutte de plus de vingt siècles lui fut soumise, n'est plus qu'un amas de ruines !

Dans la place où fut jadis son Acropole, on voit un portail de marbre que l'on suppose avoir appartenu à un célèbre temple de Minerve. Ici se conserve encore, entre autre souvenirs des temps reculés, celui de la trop sévère Spartiate, la mère de ce général lacédémonien, Pausanias, qui, après s'être tant signalé à la bataille de Platée, passa en Asie avec les troupes qu'il commandait et trahit sa patrie en offrant au roi de Perse de livrer la Grèce. La correspondance du traître ayant été découverte, on le poursuivit, et il parvint à se réfugier dans ce temple ; or, comme il n'était pas permis de violer le sanctuaire de Minerve, ses concitoyens s'arrêtèrent, irrésolus, devant la porte ouverte du temple de la déesse.

En ce moment, dit-on, on vit une femme s'avancer silencieuse et triste à travers la multitude, à pas lents mais fermes : c'était la mère du coupable ! Elle prit une pierre, la plaça à l'entrée de la porte, et disparut..... Le peuple, ayant compris son silence et sa terrible insinuation, boucha avec des pierres la porte fatale, condamnant le traître à mourir de faim. — Certes, « les trois cents Spartiates qui périrent aux Thermopyles sont une preuve moins forte de l'enthousiasme pour l'honneur de leur pays, que Lycurgue infiltrait dans l'âme de son peuple, que le terrible exploit de cette mère. Ils sacrifièrent seulement la vie, elle sacrifia ce qui est bien plus que la vie, — l'amour maternel !

Cependant, quelle que soit mon admiration pour les grandes actions patriotiques, j'ai toujours eu en horreur celles que commande une vertu contre nature qui rend le père ou la mère le bourreau de ses enfants !

Lycurgue et Romulus eurent beau créer des lois austères et cette organisation artificielle qui força une poignée d'hommes à se transformer par la suite en de redoutables légions de braves ou de féroces soldats, la mémoire de ceux qui se signalèrent à la façon de la mère spartiate invitant par un geste la foule à fermer irrévocablement sur son fils la porte du temple de Minerve, ou de Lucius Brutus condamnant ses deux fils sans laisser paraître aucune émotion de regrets, se présentera toujours repoussante à tout esprit qui sait faire la part du respect que commandent les lois de la nature, même dans les cas les plus graves où les lois de la société semblent ordonner de leur imposer silence.

Des restes de constructions du moyen âge, de mosquées, d'habitations turques, de chapelles grecques, se montrent aussi çà et là dans les villes, sur les montagnes et dans les campagnes qu'on traverse, comme dans celle de Mistra, la brillante ville au quatorzième siècle, alors capitale de la vallée de Sparte; mais quant aux restes des plus antiques monuments, aucun ne vaut ceux d'Athènes.

A Sparte et ailleurs, l'orge, la vigne et d'autres plantations couvrent à présent les débris de nombreuses tombes, de murailles, de temples et de mille constructions fameuses dans l'antiquité.

La nouvelle Sparte, bâtie à quelque distance de l'ancienne, commence lentement à prospérer; elle contient à peu près treize cents habitants, dont une partie se livre à la culture de la soie, de la vigne, et à d'autres productions qui promettent au pays une plus grande prospérité future. Après les ravages soufferts dans la guerre de l'indépen-

dance, toute la Grèce travaille pour les réparer, et Sparte, dont la vallée est une des plus fertiles et des plus célèbres en glorieux souvenirs, n'oubliera pas son œuvre de civilisation, qu'elle accomplira sous l'influence, non pas de la force brutale, mais de lois propres à amener le dévelopement moral des peuples modernes.

Ville d'administration et de commerce, la Sparte d'aujourd'hui est remplie de boutiques, de casernes et de bureaux; ses beaux habitants sont moins élégants que les Athéniens, mais ils rappellent encore, ainsi que l'aspect de leur contrée, l'idée de la force. Là, comme dans toutes les villes de la Grèce, on voit, les jours de fête, les dimanches et dans les réunions, tant de costumes riches et variés brodés en or, tant d'aisance chez beaucoup de familles, qu'on croirait au premier abord que la pauvreté de la nation grecque n'est pas aussi grande qu'on le dit.

En peu de jours, guidé par de bons agoyates (courriers), on peut parcourir la fertile Laconie, aux frais ombrages de mûriers et de figuiers, cette patrie d'un peuple beau et actif, voir ses sites les plus remarquables dominés par le Taygète, dont le front s'élève majestueusement et rappelle, entre autres gracieuses scènes anciennes, celles d'Hellène et de Léda dansant les danses sacrées de Bacchus.

L'Arcadie, tant chantée par les poëtes, n'offre plus d'antiquités que les ruines d'un temple d'Esculape; elle étale un terrain peu cultivé, des montagnes escarpées d'un aspect sévère et des vallées où un peuple de bergers conduit encore de nos jours d'immenses troupeaux à travers le pays jusqu'aux rives de l'Eurotas, de l'Alphée, du Néda, et du romantique Ladons, aux bords d'une splendide et luxuriante végétation. Là se trouve l'Eau-Noire, comme on y appelle maintenant le Styx, cette rivière bruyante, impétueuse et terrible, se précipitant dans un gouffre pro-

fond avec un fracas effrayant qui vous présente à l'esprit la pensée des anciens qui en firent une rivière des enfers, avec le batelier Caron y conduisant les âmes.

Les deux parties de ce pays présentent les aspects les plus variés: le nord avec ses sites sévères d'une singulière beauté, le midi avec sa riante végétation de palmiers, d'orangers et d'autres arbres de la zone torride, parmi lesquels des plantes grimpantes s'entrelacent, retombant en forme d'épaisses draperies vertes, qui préservent le voyageur des rayons brûlants du soleil.

Les *khlanis*, espèce d'auberge publique sans aucune sorte de confort, s'offrent çà et là aux voyageurs, qui peuvent, la nuit, s'y mettre à l'abri des orages, et qui y trouvent aussi un refuge contre les ardeurs du soleil, assez intolérable déjà au mois dejuin, après une marche fatigante dans la partie du pays dépourvue des villes ou des villages où l'on est toujours sûr de trouver une franche hospitalité chez les familles grecques pour lesquelles on porte des lettres de recommandation.

Hors d'Athènes je n'ai plus rencontré personne qui parlât le français, et nous nous servîmes de la langue italienne que quelques personnes parlent, surtout dans les parties qui furent occupées par les Vénitiens.

Dans les endroits où personne ne comprend d'autre langue que la sienne, le voyageur se fera toujours bien comprendre, en Grèce comme ailleurs, s'il porte avec lui le meilleur interprète de toutes les langues, — l'argent.

Argos, une des vieilles cités de la Grèce, que le souvenir de la brave héroïne Thélésila, si caressé autrefois dans mon esprit de jeune fille, me faisait désirer de visiter, est

une ville assez laide, — je veux dire un gros village, — terminée par la forteresse Larisse et habitée par des laboureurs.

Les compatriotes modernes de la célèbre libératrice d'Argos filent du coton devant leurs portes en attendant de meilleurs jours où elles seront de nouveau douées de cette éducation à la fois virile et cultivée qui distingua jadis la femme grecque.

Des restes de colonnes antiques de marbre, ainsi que de vastes et noires ruines de murailles et de châteaux y parlent encore des anciens temps grecs et romains, comme, par exemple, le vieux et splendide amphithéâtre dont la construction titanique est encore visible.

Là était anciennement le bois sacré d'Esculape, et c'est en cet endroit même qu'eut lieu la première assemblée populaire de la nouvelle Grèce, sous la présidence du comte Capodistria, que le jeune George Maure Michalis tua publiquement en 1831 dans une église de Nauplie, pour venger son père, Petro Bey, un vieux prince Maniote, victime du premier président devenu, dit-on, un traître.

A part les glorieux souvenirs anciens, et ceux non moins héroïques qu'Argos et ses environs gardent de la guerre de l'indépendance de la nouvelle Grèce, sa seule beauté est la vue splendide dont on jouit du haut de l'amphithéâtre sur la magnifique baie qui se déroule au delà de cette vaste plaine déjà renommée du temps d'Homère pour la pâture des chevaux, et presque toute couverte maintenant de plantations de tabac, dont Argos fait une de ses principales branches de commerce.

La route d'Argos à Corynthe n'est plus aussi commode que celle d'Athènes à Thèbes. Elle ne présente d'autre intérêt que les souvenirs d'un glorieux passé que plusieurs de ses points font revivre dans l'esprit du voyageur.

Tout près du passage de Devernakie eut lieu une des scènes les plus sanglantes où les Grecs obtinrent une remarquable victoire sur les Turcs pendant la guerre de l'indépendance. Mais bientôt le spectacle magnifique de la baie de Corynthe et des ruines de la célèbre ville qu'on découvre du sommet des montagnes qui divisent Argos et Corynthe, vient vous arracher aux pénibles réflexions qu'on est porté à faire sur le fatal besoin de l'homme d'ensanglanter la terre pour assouvir son ambition, ou pour défendre les droits les plus sacrés de sa nationalité.

Arrêtons-nous ici un moment et détournons notre esprit de ces scènes lugubres, en contemplant d'un côté cette baie splendidement bleue, ces restes de nobles ruines que bouleversèrent les tremblements de terre, qu'outragea ou emporta le vandalisme des conquérants et des voleurs ; de l'autre, les hauteurs jadis si célèbres de Cythère, de l'Hélicon et du Parnasse. C'est en vérité une vue incomparable !

Mais si la vue de Corynthe, de sa baie, de sa plaine verdoyante d'oliviers et de vignobles, où se cultivent les fameux raisins de Corynthe, dont cette ville fait un grand commerce avec toute l'Europe, surtout avec l'Angleterre qui en emploie de prodigieuses quantités pour les puddings, présente de loin un riant sinon imposant spectacle, on est obligé de déplorer l'aspect désolant de l'intérieur, car le voyageur y pénètre dans des rues jonchées de morceaux de pierres, de débris, d'ordures, et bordées de maisons écroulées ou s'écroulant.

Voilà maintenant la célèbre, l'artistique, la glorieuse ville d'où sortirent jadis tant de génies, et tant d'éléments civilisateurs qui formèrent de puissantes colonies en Sicile, en Italie et ailleurs, voilà Corynthe! Le dernier tremblement de terre a détruit le reste des remarquables ruines qu'elle possédait encore.

Un groupe d'antiques colonnes doriques en marbre, reste de l'ancien temple de Minerve, se présente au milieu de ces déplorables décombres comme les derniers vestiges des œuvres grandioses d'art qui embellissaient Corinthe. Ce grand tremblement de terre qui acheva la ruine de Corinthe ne dura que deux minutes, dit-on; il eut lieu un jour de fête, par un magnifique temps; presque toute la population était dans les rues quand on sentit le premier ébranlement si violent que tout le monde tomba à terre.

Un épais nuage de poussière et de fumée enveloppait les ruines de la ville quand les habitants purent se reconnaître et constater que beaucoup d'entre eux étaient restés sous les décombres.

Depuis lors, on abandonna tout projet de construire encore une fois de nouvelles maisons dans la vieille ville, ces fréquentes catastrophes faisant croire qu'une issue souterraine du volcan qui produit ces affreuses oscillations, passe sous l'ancienne Corinthe.

C'est tout à fait à côté de la baie, en un endroit où se trouvaient quelques maisonnettes épargnées par le tremblement de terre, qu'on commence à bâtir la nouvelle Corinthe. Un quartier en ruine, mais encore debout, de la vieille ville contient une partie de la population assez courageuse ou assez imprudente pour continuer à y vivre. On y voit encore de jolies figures et d'élégants costumes.

Mais rien ne donne plus ici aucune idée du grand commerce que faisait autrefois Corinthe avec le monde entier, ni de ses pompes antiques.

Il n'existe aucun débris des temples de Vénus et de Dionysius, dont Corinthe célébrait le culte avec tant de munificence et de splendeur.

L'acropolis de Corinthe, dont le plateau est immensément plus large que celui d'Athènes, ne conserve rien de

remarquable dans ses ruines. Seuls s'y retrouvent quelques pans de murailles et un portail massif marquant l'entrée de l'antique forteresse des dieux.

Sur le sommet de la montagne, au lieu des débris du temple de Vénus, c'est une mosquée turque en ruine qui se présente aux regards des visiteurs.

L'antique Corinthe a été l'un des plus grands théâtres de toutes les splendeurs et de toutes les erreurs du paganisme, de ses guerres et de sa fin; des triomphes salutaires du christianisme porté en Grèce, sinon affermi par le grand apôtre saint Paul, dont les Épîtres aux Corinthiens font un des ornements du Nouveau Testament; du luxe asiatique, de l'usurpation tyrannique des adorateurs de Mahomet, de leur défaite et de leur extinction en Grèce.

Quels seront les événements que l'avenir réserve encore à Corinthe? Puisse le bon génie de la Grèce inspirer à ses nouvelles générations, comme à toutes celles de ses sœurs, les grandes vertus qui rendent vraiment heureux les peuples libres!

Des bateaux à vapeur qui partent du Pirée pour Corinthe, Patras (la plus commerçante ville maintenant de la baie de Corinthe), Chalcis et plusieurs autres points des côtes du continent et des gracieuses îles, permettent aux voyageurs en Grèce d'en faire très-aisément le trajet. Ceux qui craignent les fatigues, selon moi bien grandement compensées, qu'on éprouve à parcourir à cheval l'intérieur de la Grèce (une grande partie de la contrée ne peut être parcourue en voiture), et qui veulent se borner à jouir d'un aperçu général de son extérieur; ceux-là pourront voir, en prenant un des bateaux à vapeur des messageries, ou un bateau grec, plusieurs points historiques et non moins

beaux des côtes de l'Attique, du Péloponnèse et de toutes ces nobles îles qui leur forment comme une guirlande de gloire immortelle.

Les aspects les plus variés se déroulent à vos yeux, tandis que le bateau glisse sur cette mer classique qui a vu passer les personnages illustres de l'histoire ancienne et moderne.

Des rochers escarpés, des montagnes nues ou boisées, des champs cultivés plus ou moins soigneusement, de blanches maisons sur la rive, des chapelles grecques pittoresquement suspendues au flanc d'une éminence et se reflétant dans les eaux bleues de la mer, les restes des ruines d'un temple, d'une construction jadis célèbre, indiquant çà et là une place fameuse dans les siècles reculés : tout passe alternativement sous vos yeux et réveille dans votre esprit un monde mythologique et historique qui comprend tous les âges de la Grèce.

Ici se montre Ocha, l'orgueilleuse montagne des dieux, où eut lieu, selon la Fable, le mariage de Jupiter et de Junon ; là, le promontoire baigné par les vagues et où l'on voit encore quelques blocs de marbre désignés comme ayant été jadis la place des célèbres temples de Némésis et de Thémis.

La plaine de Marathon s'aperçoit aussi avec toute son imposante solennité, quand on longe la côte en bateau. La célèbre Égine, qui garde encore la magnifique ruine de son temple fameux, et où pousse une riche et splendide végétation, Eubée, et toutes ses nobles sœurs tombées de leur ancien prestige, gardent encore, les unes, de précieux débris de leurs glorieux monuments ; les autres, une population de matelots intelligents, de laboureurs actifs, cherchant à réparer par leur labeur les dévastations déplorables que la cruauté et le vandalisme des Turcs firent subir à

leur pays lors de la guerre de l'indépendance, pendant laquelle ils détruisirent les vignes, les oliviers, et dévastèrent les champs en pleine culture; toutes ces îles enfin renferment des cœurs d'hommes et de femmes vraiment grecs, c'est-à-dire brûlant du saint amour de la liberté, et nourrissant plus qu'aucun peuple de l'Europe ce sentiment d'égalité qui distingua de tout temps la patrie hellénique.

D'après tout ce que j'ai vu et entendu au milieu de cet illustre peuple si méconnu, si calomnié, comme l'est son frère le noble peuple italien, j'oserai dire, sans avoir la prétention de formuler un jugement politique, encore moins une prophétique inspiration, que ni la cour actuelle du roi Othon, dont on est ici on ne peut plus mécontent, ni toute autre qui lui ressemblera, ne seront jamais stables en Grèce.

La monarchie telle qu'elle est actuellement sera toujours un gouvernement d'emprunt sur le sol hellénique.

Ce qu'il adviendra du présent roi et des autres qui pourront lui succéder, personne ne saurait précisément le dire; mais ce qu'on peut affirmer, ce me semble, c'est que les Grecs aspirent, et avec raison, à un gouvernement tout national qui sache et qui veuille pourvoir aux besoins du pays par une sage et patriotique administration, afin qu'il puisse dignement sortir de cet état de tutelle où il se trouve encore depuis trente ans qu'il a secoué le joug des Turcs, et développer les éléments qui lui permettront de se constituer sur des bases plus solides.

Sur Missolonghi, ce noble, cet admirable théâtre de tant d'héroïsme, de tant d'abnégation patriotique pendant les terribles attaques des Turcs, plane encore, outre d'au-

tres gloires, l'ombre du plus grand poëte de nos temps.

Après la plus héroïque résistance de la part des assiégés, plusieurs sautèrent avec la ville au moment où les Turcs y entraient. La main d'un vieux boiteux mit le feu au magasin de poudre, sous lequel un évêque, sa famille et la partie de la population qui ne voulait pas sortir de la ville s'étaient placés, préférant mourir quand tout espoir de résister au grand nombre des assaillants fut perdu.

Ce fut à Missolonghi, la plus remarquable place forte de Grèce en 1825 et sur laquelle s'acharnait principalement la fureur des musulmans, comme étant le rempart de la liberté de la Grèce, que l'illustre barde anglais, lord Byron, vint en 1824 joindre la gloire de son nom et de son noble enthousiasme pour la liberté hellénique aux glorieux noms des Grecs et des philellènes, dans les combats où se trouvaient engagés partout contre les Turcs les grands héros Mavrocordato, vénérable vieillard, aveugle maintenant, Canaris, Marco Bozzaris, Colocotroni, Odysseo, Diaki, Conduriotis, Miaulis, et une infinité d'autres dont la bravoure et les faits d'armes, en combattant pour l'indépendance de leur patrie à travers les plus grandes difficultés, en apparence insurmontables, ne furent jamais surpassés, peut-être même égalés par aucun peuple de nos jours.

De tous les coins du continent, comme de chaque petite île, sortait un héros, et des légions de braves se formaient partout sur terre et sur mer pour secouer le joug ottoman, ou mourir en défendant leur nationalité.

Les femmes elles-mêmes donnèrent d'admirables exemples d'héroïsme et d'étonnante intrépidité depuis le commencement de la campagne en 1821 jusqu'à ce qu'elle fût terminée en 1830, où la nouvelle Grèce a été reconnue par les puissances de l'Occident comme un État libre.

Malheureusement le jeune roi que la conférence de

Londres donna à la renaissante Grèce, en espérant peut-être que, sortant à peine de l'enfance, il s'identifierait avec son peuple, n'était point à la hauteur de sa mission ! Et tous ces nobles élans patriotiques, tous ces sublimes dévouements et l'intérêt universel que la cause hellénique avait si justement excités d'un bout à l'autre du monde civilisé, ont manqué jusqu'ici le but auquel s'attendait la nation grecque une fois délivrée de ses oppresseurs musulmans !

Mais détournons les regards de l'état présent des modernes Hellènes et fixons-les sur cette mer poétique, rappelant éternellement et si vivement à l'esprit de ceux qui la contemplent, les merveilleuses scènes des deux premiers chefs-d'œuvre de la poésie, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, cette mer qui embrasse gracieusement partout la terre de Grèce, en lui disant dans le mystérieux langage de son murmure : « Attends, tu auras encore un brillant avenir, je te le promets ! »

LA MER ET LA LUMIÈRE DE LA GRÈCE.

La mer et la lumière, ces deux éternels, incomparables charmes de cette terre classique, ces grandes inspiratrices de la poésie grecque restée sans rivale à travers les siècles et le développement moderne de l'esprit humain, sont ici d'une beauté inénarrable.

Tout ce que les anciens Grecs ont su si bien dire dans leur style unique, incomparable ; tout ce que les modernes, par imitation ou par propre conviction bien sentie, y ont ajouté, restera toujours au-dessous de cette merveilleuse perspective que présente l'effet de la lumière, principalement vers le soir, sur la mer et sur les montagnes de la Grèce.

Quand on vogue sur cette admirable mer, ou quand on erre à travers les vieilles ruines qui couronnent encore çà et là les collines, ou qui se perdent dans la plaine, sous les plantations et les ronces qui les couvrent, et qu'on contemple ces milles couleurs variées, ces ravissantes nuances intraduisibles, revêtant les ondes et les montagnes d'un charme infini, couleurs et nuances dont aucune plume, pas même celle d'Homère, ne parvint jamais à bien rendre la magique beauté, on comprend aisément que la Grèce avait été créée pour être, comme elle le fut, la mère suprême de la poésie et des arts.

Située au sud-est de l'Europe, et placée à deux pas de l'Asie, de l'Afrique et du littoral nord de la Méditerranée, cette contrée célèbre, aux plus nobles souvenirs, a, en outre, reçu de la nature le grand avantage de pouvoir un jour devenir le point principal du commerce de ces trois parties du monde.

C'est donc aux Grecs, dirai-je avec un des plus sincères écrivains de nos jours, « à se rappeler qu'ils sont les descendants de Thémistocle, d'Aristide et de Solon ; que tous leurs efforts doivent tendre vers le commerce, l'agriculture, cette mère nourricière des peuples, et surtout vers la navigation.

« La destinée de leur pays est écrite par la nature : c'est la mer. »

Que les leçons de la grande maîtresse, l'infortune, dont les anciens Grecs avaient fait une divinité, servent à éclairer les générations nouvelles dans la sainte mission de régénérer cette illustre mère plongée pendant tant de siècles dans le chaos que lui avaient ouvert ses cruels oppresseurs, en déchirant impitoyablement de leurs puissantes griffes son cœur toujours palpitant !.

Ayant trempé mon esprit dans les grands souvenirs que

partout la Grèce réveille puissamment, je m'empressai de retourner à Athènes, où j'espérais trouver ma chère correspondance du Brésil venue par le dernier paquebot de Southampton. Mais je restai désappointée et triste en ne la trouvant pas parmi les lettres de France et d'Italie qui m'y attendaient.

La satisfaction que me causa la nouvelle de la continuation des triomphes de cette dernière ne put aucunement me distraire de l'inquiétude que me causait l'absence de lettres de mes chers d'outre-mer. Quand cette consolation de chaque mois me manque, je me sens comme affaissée sous le poids de la *saudade*.

Saudade est un mot qui ne trouve pas d'équivalent dans les autres langues. Il signifie le désir ardent de quelque bien dont on est privé. Si ce bien est le pays natal, et si la *saudade* présente des symptômes maladifs, elle se traduit par le mot grec *nostalgie*, commun à toutes les langues cultivées. C'est alors le *mal du pays* des Français, le *heimweh* des Allemands, le *homesick* des Anglais, etc.

La poste d'Athènes, si l'on doit donner ce nom à la maison qui y reçoit la malle, est encore très-mal organisée. Les lettres qui y arrivent sont exposées dans une espèce de fenêtre vitrée, les adresses tournées du côté de la rue, afin que les passants, en lisant les noms, réclament celles qui leur sont adressées.

Cet étrange usage, qui peut permettre aux curieux de s'emparer des lettres qui ne leur appartiennent pas, me fit craindre que celles que j'attendais si impatiemment n'eussent le même sort.

En vain j'allais, les derniers jours de mon séjour à Athè-

nes, regarder dans la fenêtre aux lettres, dans l'espoir d'y trouver mon nom ; en vain j'interrogeais les employés ; je retournais dans mon hôtel chaque fois plus triste, faute de cet élément moral sans lequel je reste indifférente à toutes les curiosités qui frappent l'esprit, à tout l'intérêt qu'inspirent les objets les plus dignes d'admiration.

Un accès du mal dont j'ai fait mention plus haut me reprend au milieu de mon enthousiasme pour l'antique Athènes. Je veux encore revoir, pour m'en distraire, la place où furent jadis l'Aréopage, imprégnée encore de tant de grands souvenirs païens et de ceux de saint Paul qui y vint prêcher le christianisme ; le temple de Thésée, et nos ruines favorites, celles du Parthénon ; dire un dernier adieu à cette noble vallée, à cette mer incomparable.

Tout est encore palpitant d'intérêt, de grandeur, de beauté et d'espérance.

Mais la *saudade* me dévore, je suis ici trop loin de la patrie, d'un fils bien-aimé, d'une chère famille qui m'aime et dont je n'ai plus de nouvelles depuis si longtemps !

Deux grandes puissances se heurtent constamment en moi : l'esprit qui aspire à tout voir, à tout connaître chez les divers peuples, et le cœur que rien ne contente loin de la patrie et du foyer de la famille, la famille qui fut et qui sera toujours mon amour prédominant.

Pour imposer silence à la voix si éloquente du cœur et satisfaire les exigences de l'esprit, il faut donc un grand courage !

Le courage est toujours fort pénible, et c'est ce qui fait qu'il mérite tant d'estime, dit Aristote, ce grand connaisseur et éclaireur de l'esprit humain.

Je venais de faire mes derniers adieux à l'Acropolis,

lorsque, près de la vieille tour des Vents, à demi enfouie dans le sol, j'ai rencontré encore un Grec vénérable, personnification du courage et de l'héroïsme, Mavrocordato.

Marchant au bras de son fils, l'illustre patriote n'a plus d'yeux pour contempler ces vallées qu'il avait vues ensanglantées il y a maintenant juste trente ans, dans la lutte suprême de l'indépendance, cette Athènes qu'il voudrait faire vivre d'une vie nouvelle, après l'avoir tirée, pour ainsi dire, de la tombe creusée par les Turcs.

La présence de ce respectable aveugle me ranima, car rien ne relève tant un esprit abattu par une souffrance quelconque, que la vue d'une autre souffrance plus grande.

La vue de cette noble ruine du dévouement hellénique moderne déplorant, sous le poids du plus triste malheur physique, la réussite imparfaite de ses patriotiques efforts et de ceux de tant d'autres dignes champions de l'indépendance grecque, m'arracha donc à mes réflexions personnelles, et me ramena à celles qui touchent à la destinée générale de l'humanité, dont le sujet mérite d'occuper sérieusement l'esprit de tout être capable de s'oublier soi-même pour soulager ou plaindre le malheur de ses semblables.

Et, tournant maintenant mes pensées vers les destinées nouvelles de la Grèce, j'élève au ciel mes vœux les plus sincères pour que les vertus civiques et domestiques, nobles héritages que les modernes Grecs reçurent de leurs grands ancêtres, se développent, sous l'aurore de la liberté, en proportion du brillant avenir auquel ils sont de nouveau appelés.

UN GÉNÉRAL TURC ET UNE FAMILLE ALLEMANDE.

Tourmentée par le retard des nouvelles de ma chère fa-

mille, je me suis empressée de quitter la Grèce, en prenant au Pirée un des bateaux des messageries, qui y passe, venant de Constantinople. Il nous conduisit directement en Italie, où j'eus la consolation, tout en y arrivant, de trouver des lettres de Rio-Janeiro plus récentes que celles qu'on m'avait adressées de là à Athènes ; ces dernières étant arrivées trop tard, notre illustre compatriote B. eut la bonté de me les renvoyer ensuite à Florence. Je lui fais encore ici mes plus sincères remercîments.

N'ayant point souffert du mal de mer dans notre traversée du Pirée à Naples, qui s'accomplit par un temps très-calme et très-beau, j'ai pu me livrer, même émotionnée comme je l'étais en voguant pour la dernière fois sur cette belle mer héllénique, à la distraction curieuse d'étudier certains types parmi les personnes qui nous entourent dans un voyage en mer. Il y avait à bord une société choisie ; entre plusieurs autres passagers, une famille allemande qui retournait de l'Orient en Prusse, et un général turc venant de Constantinople et allant à Paris, chargé d'une mission politique par son gouvernement.

Madame von W., femme charmante, mère caressante et soigneuse, épouse dévouée, me présenta pendant le temps que nous eûmes le plaisir d'être ensemble, un tableau des simples et solides vertus de la femme allemande. Son mari, homme profondément instruit et modeste comme sont en général les savants de son pays, présentait par son esprit religieux et ses idées sur les droits de la femme un contraste des plus frappants avec le général turc, notre compagnon de voyage, avec qui nous causions ; en plaignant une fois le sort de la femme musulmane, nous l'entendîmes faire la réflexion suivante malheureusement très-juste : — Vous autres chrétiens, vous nous jugez bien mal, nous dit-il, sous plusieurs rapports, outre celui

qui touche à nos femmes. Sur celui-ci vous oubliez, en nous blâmant d'en avoir plus d'une, selon nos moyens, bien entendu, pour donner à chacune le même traitement, que nous ne faisons pas un crime en cela, car notre loi et notre religion nous le permettent, et pourtant il y a des musulmans qui, comme moi, n'ont qu'une seule femme et lui restent fidèles !

Maintenant dites-moi franchement quel est le plus blâmable du musulman qui ne désobéit point au précepte de sa religion en prenant plus d'une femme dont la loi reconnaît les enfants et le droit d'être également maintenues, ou le chrétien à qui sa religion et ses lois ne permettent que d'avoir une seule femme à laquelle il jure devant ses autels de rester fidèle, et qui cependant en a quelquefois plusieurs dont il renie les enfants, ou les abandonne avec les malheureuses mères, s'il ne veut ou s'il n'ose pas s'afficher, ce dont la loi lui fait un crime !

J'ai vécu dans vos pays chrétiens, à Paris surtout plus qu'ailleurs, et j'y ai vu comment agissent en telle matière ceux qui semblent le plus se révolter contre nos mœurs musulmanes.

. . . . . .

. . . . . .

VOYAGE EN ITALIE

J'arrivai à Naples, très-fatiguée de la mer ; nous n'y restâmes que deux jours cette fois, seulement pourme reposer et revoir Pompéi. Pendant mon séjour en Grèce la mort avait frappé Ferdinand II; les esprits des Napolitains étaient partagés entre le soulagement que la perte de ce malheureux roi leur donnait et l'espérance bien douteuse d'un meilleur gouvernement sous le règne de son fils. Tout était ténébreux dans cet horizon moral, ce qui contrastait encore avec les scènes splendides de la nature de Naples. Je fis mes adieux, probablement éternels adieux, à cette ville, en invoquant pour elle des flots de lumière morale, comparables à ceux que verse le soleil sur les sites ravissants dont la nature la plus prodigue l'entoura.

Le chemin de fer de Civita-Vecchia à Rome étant fini, nous descendîmes dans ce port pour aller revoir Rome, la première spoliatrice de la Grèce, cette puissante mère des arts dont je venais de voir le squelette qui en garde les plus glorieux souvenirs, l'impression la plus profonde. Tout en sortant de la douane de Civita-Vecchia, nous rencontrâmes une vieille connaissance qui venait de Paris et allait à Rome ; c'était M. A. Hubert, le malade qui m'avait inspiré un intérêt tout maternel lors de mon premier séjour dans la ville des prêtres. Nous fîmes ensemble le

court trajet de deux heures en chemin de fer jusqu'à Rome, en bénissant cette amélioration tardive du gouvernement papal, qui en attend encore vainement bien d'autres plus importantes.

J'ai vu avec douleur que le mauvais état de la poitrine de l'estimable M. A. Hubert s'était beaucoup aggravé. Il ne parlait qu'avec difficulté, et, pour se faire comprendre, écrivait sur une tablette. Était-ce là l'indice de l'effrayant progrès d'un mal trop réel, ou seulement une simple précaution de prudence? Je fais les vœux les plus ardents pour cet intéressant malade; car, en vérité, outre le sentiment de cordiale affection que m'ont fait éprouver ses manières distinguées et ses qualités morales, ne serait-ce pas bien malheureux de voir mourir sitôt un jeune Français rempli de talents et possédant, avec le goût des études classiques, un esprit sérieux qui pourrait servir de modèle à la jeunesse de son pays?

Nous descendîmes encore cette fois, à Rome, à l'hôtel de la Minerve, mon hôtel favori, parce que je voyais de mes fenêtres le Panthéon, la ruine encore debout de la vieille ville des empereurs romains. Mais, voulant rester plus à l'aise avec mon enfant, nous prîmes un logement chez une famille romaine où nous étions comme chez nous, ayant un agréable jardin à notre disposition et la société d'une charmante jeune fille. En vérité, je ne puis assez me louer de la délicatesse et de l'extrême bienveillance avec lesquelles nous fûmes traitées.

ROME

Voir Rome comme elle mérite d'être vue, c'est donner à notre esprit une abondante et solide nourriture. La re-

voir quelque temps après l'avoir quittée, c'est jouir plus pleinement des bienfaits de cette nourriture. Et puis un second séjour à Rome nous fait mieux apprécier ses chefs-d'œuvre de l'art, ses innombrables beautés qui nous avaient trop éblouies naguère pour que nous fussions capables de les bien goûter. D'ailleurs, l'enthousiasme est un sentiment peu propre à nous faire bien juger des choses, et rarement, je pense, les voyageurs manquent d'enthousiasme en visitant Rome, s'ils foulent pour la première fois ce vieux sol, siége de trois grands mondes politiques différents.

Pour moi, le cœur encore tout palpitant des grands souvenirs de la Grèce, je revois cette ville, ses environs et tout ce qu'elle contient de plus remarquable, sans sentir l'élan qui m'y avait d'abord guidée. J'en ai peut-être trop ressenti sur les ruines de la savante et malheureuse Hellas, pour en rapporter encore sur le sol d'où sortirent les premiers Vandales qui la ravagèrent.

Rome, ce formidable colosse des anciens temps, gardant encore dans sa double décrépitude matérielle et morale toutes les prétentions d'un pouvoir évanoui et des gloires balayées par les siècles et par l'influence irrésistible des progrès modernes, Rome offre et offrira toujours l'intérêt le plus profond à ceux qui aiment à se livrer à une ample étude soit des arts, soit de toutes les autres productions de l'esprit humain dont il reste encore des échantillons immortels, comme pour faire rougir les Romains contemporains de l'état où ils se sont laissés tomber.

Outre les études dont je fais mention ci-dessus, il y en a une surtout que l'on ne peut faire et dont on ne peut bien profiter qu'à Rome même. Entre autres grands esprits qui se sont livrés à cette étude, on peut citer Pétrarque, qui nous en a laissé un résumé dans une pièce de vers immortels.

Pétrarque était un prêtre, un littérateur de goût et, plus que tout cela, un philosophe et un grand poëte, couronné au Capitole en 1341. L'esprit du poëte, se révoltant contre les affreux égarements de la cour de Rome, oublia l'esprit du prêtre en composant, entre autres, le sonnet suivant :

Fontana di dolore, albergo d'ira,
Scola d'errori, esempio d'eresia,
Gia Roma, or Babilonia falsa e ria,
Per cui tanto si piange, e si sospira ;

O fucina d'inganni, o prigion dira,
Ove 'l ben more, e 'l mal si nutre ecria ;
Di vivi inferno, un gran miracol fia,
Se cristo teco alfine non s'adira.

Fondata in casta ed umil povertate,
Contra tuoi fondatori alzi le corna,
..... sfacciata, e dov' hai posto spene ?

Negli adulteri tuoi ; nelle mal nate
Ricchezze tante ? or Costantin nontorum ;
Ma tolga il mondo tristo, che 'l sostene.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis que j'avais visité pour la première fois Rome, admiré ses monuments, médité sur ses ruines, observé ses habitants, les uns taciturnes ou pensifs, résignés en apparence aux institutions que leur raison réprouve et soutenus par l'espoir d'une amélioration politique; les autres se tenant tout fiers, comme sûrs de leur affaire, proclamant la justice de ces institutions et cherchant par tous les moyens à endormir dans le cœur des Romains le sentiment de leur dignité nationale.

Maintenant, ce monde présente un tout autre aspect. Le cri d'indépendance a retenti dans tous les vrais cœurs italiens, et jette comme un sombre nuage sur les esprits de ceux qu'effrayent les progrès de l'esprit humain. La ville semble presque déserte, une partie de la jeunesse romaine est allée grossir les rangs de l'armée italienne;

l'autre, cachant avec effort son enthousiasme ou sa colère, reste à Rome en contenant son élan patriotique par des considérations plus ou moins justifiables.

Le triomphe des armes italiennes et des alliés dans la Lombardie a jeté le deuil dans la cour romaine. Tandis que les succès obtenus contre l'Autriche, à Palestro, à Magenta et à Solférino, renversaient les premières barrières élevées par la domination étrangère en Italie, et étendaient à plusieurs villes leur puissante influence, en faisant éclater partout chez le peuple l'élan national si longtemps comprimé et toutes les démonstrations d'un vif plaisir en vue de sa régénération, une morne tristesse règne au centre de Rome. Mais il est facile de comprendre le trouble qui s'empare de certains esprits à mesure que l'horizon d'Italie s'éclaire et s'élargit.

Les plus hauts personnages de cette cour, que j'ai vus naguère encore tout radieux et tout rassurés sur la stabilité de l'État papal dont Bologne et d'autres villes commencent à se détacher, s'efforcent avec peine maintenant de montrer une contenance calme et sereine au milieu des profondes préoccupations que leur inspire l'avenir. Cependant les solennités des fêtes religieuses qui eurent lieu au *Corpus Christi* n'étalèrent pas moins de pompe qu'à l'ordinaire. Le Saint-Père, entouré de ses cardinaux, s'y montra comme toujours avec sa physionomie d'évangélique bonté. Mais quel changement s'est opéré dans tout son physique, sous l'influence des combats qui se sont peut-être livrés dans son cœur italien, obligé qu'il se croit de condamner l'œuvre vers laquelle il parut naguère si incliné, la régénération de l'Italie !

En présence de ce vénérable vieillard, si leste encore

lorsque nous avions été admises à causer avec lui au mois d'avril de l'année dernière, et si cassé maintenant, je ne puis manquer de déplorer la dure tâche qu'impose à une telle âme l'esprit d'une ambition anti-évangélique.

Les actes barbares que la troupe des Suisses vient de commettre au nom de ce pauvre pape sur la population de Perugia, non pas aussi affreux que ceux qu'ordonna jadis Auguste, mais plus abominables et plus repoussants, pour émaner du chef du christianisme, ont eu pour résultat de diminuer beaucoup les sympathies pour les choses de Rome. La cour romaine, dans sa fureur contre l'élan si légitime des Pérugins, oublia, comme elle sait souvent oublier, sa mission de paix sur la terre!

En apprenant à Rome la nouvelle du massacre de Pérouse, je fus sur le point de retourner à Florence par une autre route, afin de ne pas voir de tout près le triste contraste que présentait une population encore tout effarée des sanguinaires tableaux dont elle venait d'être témoin, avec celle des bords de l'Arno, où j'allais me pénétrer de ses inspirations au milieu des triomphes qu'elle venait d'avoir dans sa révolution paisible. Mais je ne voulus point manquer de voir les chefs-d'œuvre d'art que Pérouse renferme, en abandonnant l'occasion opportune d'y aller que m'offrait le voisinage de la ville d'Assise, où je devais m'arrêter. Ainsi, en invoquant pour cette partie de la Péninsule italienne, comme pour toutes les autres, la réalisation des paroles du dernier prophète d'Italie, le noble Gioberti, je me fortifiai moi-même, en m'approchant aussi de la malheureuse Pérouse, dans l'espérance qui avait animé ce grand cœur.

« Les nations chrétiennes peuvent tomber malades, peuvent devenir agonisantes, mais elles ne peuvent point mourir. »

ROUTE DE ROME A FLORENCE

Le Colisée, le Panthéon, le Forum, le Capitole, Saint-Pierre et toutes les autres grandes choses de la ville aux sept collines qui avaient enchaîné mon esprit étaient déjà derrière moi, et déjà j'avais quitté à regret de très-estimables personnes que j'y avais revues avec plaisir. D'autres vues, d'autres peuples remplaçaient maintenant la vue et le peuple de Rome, que nous avions quittée cette fois par la porte du Peuple en jetant un dernier regard plein d'espérance sur cette place remarquable qui reconquerra un jour la puissance qui semble inséparable de son nom.

Le Pincio, frais et suave sous la rosée de l'aube, se montrait en haut tout souriant aux approches des premiers rayons du soleil, le Pincio d'où tant de fois j'avais regardé cette lourde dormeuse dans sa couche de marbre, rêvant au génie puissant de la liberté qui la forcera un jour de se réveiller malgré elle et de prendre sa place dans le monde moderne !

Nous passâmes bientôt le *Ponte Molle*, sur le Tibre. Là était autrefois l'ancien pont Milvius, près duquel Cicéron avait fait arrêter les ambassadeurs des Allobroges. Ici se livra la bataille entre Constantin et Maxence; ce dernier fut précipité dans le Tibre et s'y noya. On y jeta aussi le célèbre chandelier d'or à sept branches apporté de Jérusalem à Rome, afin qu'il ne tombât pas, dit-on, au pouvoir de Constantin. — Un plus récent souvenir s'attache tristement à ce lieu, c'est celui d'une entreprise extravagante des temps modernes, celle de la république française acharnée contre la république romaine ! Celle-ci, cherchant à se défendre en 1849 contre les Français, endom-

magea beaucoup l'ancien pont Milvius, ou Ponte Molle, comme on l'appelle depuis que Pie VII le fit reconstruire.

Tous les abords de Rome sont arides; par quelque côté qu'on s'approche de la ville des Papes, rien n'indique qu'on approche de la ville éternelle qui a remué et qui remue encore le monde même dans sa décadence.

A peu de distance de Storta, première station de poste, se trouve le hameau d'Isola, l'emplacement où était jadis Veïes, la grande rivale de Rome, sous le pouvoir de laquelle elle ne tomba qu'après cent ans de guerre et encore par un stratagème de Camille, qui la prit au bout d'un siége de dix ans au moyen d'une galerie souterraine que les Romains creusèrent et par où ils parvinrent à s'introduire dans la ville. L'emplacement de Veïes fut longtemps l'objet d'un thème très-débattu ; des archéologues modernes ont enfin découvert la véritable place où elle était. Les ruines de Veïes, la cité la plus belle, la plus riche et la plus méridionale de l'Étrurie si enviée des Romains, font encore l'objet des études des antiquaires.

On y a fait des découvrtes précieuses ; le marquis Campana y découvrit en 1842 un tombeau qu'on considère comme un des plus anciens des villes étrusques. D'autres ruines et d'autres places intéressantes par les souvenirs qu'elles rappellent se présentent dans cette route de Rome à Florence. Nous suivions maintenant l'ancienne voie Flaminia, et parcourûmes toute cette belle partie entre Terni et Narni, à travers une campagne magnifique, et jouissant de l'agréable perspective des sommets boisés de l'Apennin et des vertes vallées de l'Ombrie. La contrée volcanique et aride que nous venions de traverser fit place à une des plus intéressantes de ce côté de l'Italie ; la route passe par divers bourgs et petites villes, tous plus agréables les uns que les autres. Nepi, le mont Soracte à quelque

distance, avec sa petite ville et son couvent de Saint-Oreste « fondé par Carloman, frère aîné de Pépin le Bref, qui, tourmenté de remords du sang qu'il lui fallait répandre pour établir l'autorité d'une nouvelle dynastie, se consacra ici à Dieu ; » Civita Castellana, sur une hauteur escarpée à côté de la rivière Maggiore, sur laquelle est jeté un beau pont ; Otricoli (anciennement *Otriculum*), aujourd'hui un village insignifiant, situé sur une colline, où ne se trouve plus rien qui rappelle les magnificences des monuments dont l'espace d'ici jusqu'à Rome était rempli, à tel point que la première fois que Constantin vint en Italie, il crut, en sortant d'Otricoli, qu'il entrait dans Rome; Nardi et Terni, toutes ces variétés de sites plus ou moins beaux et curieux par les restes des ruines de temples, d'amphithéâtres, de bains et de murailles antiques, tout cela avait déjà disparu à nos yeux lorsqu'une des merveilles de l'Italie attira notre attention et charma nos yeux plus que tout autre chose sur cette route. C'est la cascade ou chute d'eau de Terni. Comme à Tivoli, la main de l'homme imprima ici le cachet de sa force dans une de ses œuvres qui depuis plus de deux mille ans attire l'admiration des voyageurs, dont les regards se fixent dans ces merveilleuses nappes d'eau du Velinus, détourné de son cours par Curius Dentatus, au moyen d'un canal creusé dans le rocher et tombant par-dessus un autre rocher dans la Nera, d'une hauteur, dit-on, de 370 mètres. L'effet en est saisissant et pittoresque. Nous étions descendues à l'hôtel d'Europe, où je pris une voiture qui nous conduisit jusqu'aux approches de la cascade ; nous fîmes à pied tout le reste du chemin, tantôt descendant, tantôt montant, pour bien la contempler d'en bas et d'en haut. Jamais rien en ce genre ne m'avait tant frappée, et pourtant j'ai vu les plus belles cascades de mon cher Brésil, dont la magnificence

est encore ignorée de ceux qui s'extasient devant celles de la Suisse, qui ne sont, en comparaison, que des miniatures. Mais si les unes et les autres ont sur la cascade de Terni l'avantage de n'être pas artificielles, elles n'ont pas eu, pour les chanter et les immortaliser, de poëte comme Byron.

Entre Terni et Spolète, la Somma, la montagne la plus élevée de cette partie des Apennins, nous offrit d'autres vues et d'autres aspects d'une beauté toute sauvage. En un certain endroit sombre et désolé, l'air d'inquiétude et les efforts du postillon pour hâter le pas des chevaux me firent comprendre que nous franchissions un passage dangereux et renommé à cause de certaines mauvaises rencontres qu'on dit fréquentes en Italie et en Grèce. Mais j'ai éprouvé toutes les émotions des voyages à travers les contrées les plus solitaires des deux pays, excepté celle de me voir tout à coup entourée par des brigands.

Après avoir visité les ruines et magnificences antiques que Spolète (jadis *Spoletum*) conserve encore, avec quelques œuvres de maîtres et tous les souvenirs d'Annibal, après que ce général eut défait l'armée romaine à Trasimène, de Charlemagne, et de l'empereur Frédéric Barberousse, qui saccagea la ville et l'incendia, nous gagnâmes, par Trevi (la Trebia de Pline), Foligno, ville industrielle, qui se ressent encore avec Spello des dommages que leur causèrent les tremblements de terre de 1831 et 1839, dont tant de monde fut victime. Incorporé en 1439 aux États de l'Église, après avoir soutenu longtemps son indépendance, Foligno vient d'être forcé avec ses sœurs les plus voisines d'y rentrer de nouveau après quelques jours de rejouissance nationale que Perugia surtout paya si cher!

A Foligno (*Fulginium* des Latins), j'ai quitté le *veturino*, et j'ai loué une voiture particulière pour nous conduire à

Assisi et de là à Perugia, où l'on trouve d'excellentes diligences pour aller à Florence.

Il faut que je dise ici quelques mots d'un de nos trois compagnons de voyage de Rome à Florence, qui étaient une agréable dame romaine, son mari fuyant, me dit-il, la *sainte* atmosphère de Rome, avec sa chère moitié, avant que les prêtres en fissent une prêtresse (ce sont ses propres expressions), et un jeune Américain de Boston, d'une tristesse si profonde qu'il me parut mourant la première fois que je le vis.

Les effets d'un grand amour sont si rares de nos jours qu'ils méritent qu'on en parle quand ils se manifestent à nos regards.

En montant en voiture de grand matin dans Rome, le couple dont je parle ci-dessus vint se placer près de nous ; la voiture allait déjà partir quand nous vîmes une ombre qui en approchait. A la clarté encore incertaine de l'aurore, j'avais aperçu une forme humaine étendue immobile sur un banc, à quelque distance du veturino. Un moment après, cette forme se remua, se leva et marcha. C'était un homme triste et silencieux, ou plutôt une ombre qui, entrant dans la voiture, se glissa dans un coin, se couvrit la figure d'un mouchoir et y resta immobile, en apparence tout à fait indifférent à l'intérêt ou à la beauté des objets qu'offrait la route. Les villes, les villages, les œuvres d'art, les ruines, les sites les plus pittoresques, rien n'attirait sa curiosité, on aurait cru que le monde extérieur n'existait pas pour lui et qu'il se faisait conduire d'une ville à l'autre insouciamment et sans but. Une pâleur extrême se répandait sur sa physionomie d'une finesse tout aristocratique, et quand il ouvrait ses grands yeux noirs et caressait distraitement sa belle chevelure de la même couleur, on aurait dit Apollon chassé de l'Olympe, ou plutôt Endy-

mion blessé à mort, cherchant d'un regard égaré la déesse souveraine de son cœur pour lui dire un dernier adieu ! Le pauvre souffrant se tenait à peine sous le poids de la tristesse qui l'écrasait, quand pour la première fois je le vis s'asseoir à la table de l'hôtel où nous étions descendus; c'était à Foligno. On le servit, mais il prit à peine quelques cuillerées de soupe. Cette image muette de la douleur me toucha; j'adressai la parole à ce jeune homme et lui demandai si l'endroit où il allait était encore loin, et s'il avait besoin de quelque chose que je pusse lui procurer. Ce peu de mots sortis d'un cœur maternel qui s'apitoyait sur les souffrances d'un fils peut-être très-éloigné comme le mien d'une tendre mère, parut faire sur lui une profonde impression. Il me remercia pourtant sans effusion, et mettant tristement la main sur son cœur, il ajouta que son mal était incurable! Puis, sachant que j'étais comme lui née au delà de l'Atlantique et voyant l'intérêt que je prenais à sa douleur, sans chercher à en connaître la cause, il rompit son long silence que j'avais respecté et trouva une sorte de soulagement à me parler de ce qui l'avait mis dans l'état où je le voyais. Il me paraît convenable de taire la partie confidentielle de l'histoire de ce voyageur, qui appartient à une riche famille d'Amérique ; malgré tous les avantages de sa position et de sa personne, il n'a pu obtenir le consentement du père d'une jeune personne qu'il adore et qui l'aime à son tour, et ses pas suivent depuis quelque temps les pas de cette famille qui voyage en Europe. Tout en tâchant de se soustraire partout aux regards de ces durs parents qui, par des raisons en apparence déraisonnables, s'opposent au bonheur de leur propre fille, il se contente de l'apercevoir de loin, ou même de se trouver sur le même sol qu'elle. Jeune, riche, beau et instruit, il évite toute distraction qui arracherait sa pensée, ne fût-ce

que pour un moment, du cher objet de son amour. Toutes ses facultés semblent dominées par l'image de cette digne jeune fille, dont il me fait l'éloge le plus attrayant, mais en peu de mots, car le véritable amour n'est pas prodigue de phrases, surtout chez un petit-fils d'Albion.

Dans les peu de jours que nous avons voyagé ensemble, après qu'il m'eut confié ses peines, je tâchai de relever son esprit par l'espérance que les parents de sa bien-aimée consentiraient enfin à exaucer ses vœux. « Vous êtes trop bonne, madame, me dit-il, de m'encourager ainsi à vivre; mais si mon espoir est trompé, que deviendrai-je... » Et une larme brilla malgré lui dans ses grands yeux languissants, et il retomba dans sa morne tristesse! Le monde sans celle qu'il aimait lui semblait un vrai chaos, et les avantages dont la nature et la fortune l'avaient favorisé n'étaient plus qu'une insulte à sa douleur.

Qu'y a-t-il de plus admirable de nos jours qu'un tel amour chez un homme doué comme celui-là?

En quittant Foligno et Spello, l'une depuis longtemps privée de son chef-d'œuvre, la madone de Foligno, que nous avions vue au Vatican, l'autre avec ses restes d'antiquités, son souvenir héroïque de Roland et ses quelques beaux tableaux de Pérugin et de Pinturicchio, nous arrivâmes, en traversant une vallée déserte et mélancolique, à cette montagne célèbre toute remplie de la vie et du céleste amour de saint François d'Assise. Le monastère fondé par lui s'élève au haut de la montagne surmontée d'une citadelle depuis longtemps abandonnée et tout entourée de murs à créneaux.

Assise est une petite ville sans autre importance que celle que lui donnent les monuments de l'art qui la décorent et le souvenir de saint François, qui y naquit en 1182 et y fonda l'ordre des Frères Mineurs.

Tout en admirant comme Gœthe les magnifiques restes d'un antique temple de Minerve en style corinthien-romain, qui se trouve sur la place du Marché de cette petite ville, je ne partage pas le mépris qu'il semble avoir pour un des sanctuaires de l'art italien primitif, auquel il dédaigna de s'arrêter en venant à Assise et qui est pourtant en effet une des œuvres les plus dignes de fixer l'attention du voyageur. Ce sont trois églises, dont deux de la même étendue, qui s'élèvent l'une sur l'autre au-dessus du tombeau de saint François. Les restes dusaint, qui avait été placé dans un caveau creusé dans le roc, furent retrouvés en 1818, en dépit de l'opinion du peuple, qui le croyait « dans un lieu inaccessible où il devait prier jusqu'à la fin du monde. »

Une espèce de moine, jeune novice d'un regard plus terrestre que céleste, nous fit avec une grande complaisance faire le tour de la chapelle souterraine richement décorée. Les deux autres églises sont de la plus grande curiosité, elles renferment de beaux tableaux de maître, et des chapelles ornées de fresques à la voûte et aux murs. Quand on est sous la voûte des deux premières églises, on se sent dans l'atmosphère de la pénitence que l'austérité de ces sombres constructions respire partout.

C'est dans la voûte d'une de ces chapelles que se trouvent les belles fresques d'Adone Doni, représentant les Prophètes et les Sibylles, que Raphaël imita dans l'église de Santa Maria della Pace à Rome. Contrastant avec les deux églises du dessous, la supérieure présente le plus brillant, le plus éblouissant aspect. Le passage en est saisissant, vous laissez là-bas des chapelles ténébreuses, de sombres

fenêtres, des vitraux peints, des ouvrages remarquables de Spagna, de Buffalmacco, de Taddeo Gaddi, de Puccio Capanna, de Giovanni de Milan, de S. Memmi, du grand Giotto, qui y représenta de sa main puissante les vertus pratiquées par saint François, — la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance et la Glorification.

L'église inférieure offre l'image de la vie austère du saint religieux; l'église supérieure, contenant des ouvrages attribués à Cimabue et à Giotto, représente dans sa splendeur la richesse et l'esprit d'aristocratie qui succédèrent ici à l'esprit d'humilité et au mépris des grandeurs humaines dont s'honora si hautement le saint moine que les âmes pieuses, plus que cet admirable monument de l'art, éternisent dans le monde chrétien.

Plusieurs milliers de moines animaient jadis cette immense construction, et l'on y en trouve aujourd'hui à peine quelques-uns, gardiens oisifs du *sacro convento* qui fut le savant et aristocratique monastère où brillèrent les lettres, qui le distinguèrent jadis de bien d'autres monastères d'Italie.

Ce qui reste du couvent de Santa Chiara, cette sublime mystique dont on connaît les pures amours, est à peu de distance de celui de saint François d'Assise. Une très-complaisante religieuse nous fit visiter l'église et voir ce qu'il y a de visible dans cette pieuse maison. De nouvelles restaurations ont fait perdre son caractère primitif à cet édifice où Giottino avait peint toute la vie de sainte Claire, peintures qui y rappellent encore cette âme sœur de l'âme de saint François d'Assise.

PÉROUSE

Perugia, la capitale de l'Ombrie, ville située sur une

haute colline à la droite du Tibre, me fournirait maintenant par ses récents malheurs de quoi remplir un gros volume. Mais, outre que d'autres plumes s'occupent déjà de faire connaître au monde les actes d'affreuse barbarie dont se sont rendues coupables les troupes du pape, à la honte du pouvoir temporel du représentant du Christ ici-bas, un si déplorable événement me fait tellement horreur que je ne pourrais peut-être pas me borner aux règles d'une simple narration. Le calme et la froideur nécessaires à l'historien ne sont pas possibles chez ceux à qui les faits qu'il doit transmettre à la postérité se présentent sous les formes les plus cruelles, les plus révoltantes, les plus capables de les émouvoir. C'est ce qui fait qu'on trouve en général presque toujours exagérés les historiens des faits contemporains. Faites le récit d'un événement arrivé il y a un siècle, quelque horrible ou triste et poignant qu'il soit, vous sentirez, en le faisant, votre esprit libre, quoique votre cœur en soit profondément touché. Mais si ce même événement arrive sous vos yeux, ou si vous en voyez des traces toutes palpitantes encore, il est dificile que votre récit ne se ressente pas trop de la part que vous prenez au sort des malheureux qui y succombèrent ou y perdirent ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

Pérouse eut à subir sous les ordres du saint pontife, ou de celui qui le mène, une des plus affreuses catastrophes politiques qu'on ait vues de nos jours surprendre une ville paisible qui se livrait à ses réjouissances nationales! La vengeance papale fut effrayante... elle excéda toute mesure!... Quelques-uns des étrangers eux-mêmes qui y étaient au moment de l'entrée des troupes envoyées de Rome y périrent. Une famille américaine qui se trouvait dans l'hôtel où nous sommes descendues, passa vingt-quatre heures cachée dans un coin obscur où le sang des

victimes immolées par la fureur des serviteurs armés du pape venait lui mouiller les pieds. La mère tomba malade de frayeur et mourut quelques jours après.

Le cœur se serre encore au souvenir des atrocités commises sur la bonne population de Pérouse par les troupes du pape! Que d'autres plumes fassent le récit d'un tel carnage, et qu'à l'avenir les progrès de l'esprit humain évitent à l'Italie un semblable fléau!

Laissons les douloureuses images que la vue de Pérouse rappellera éternellement de l'affreuse vengeance d'Octave et de Pie IX, et parlons un moment de la place importante qu'elle occupe dans l'histoire de l'art.

Centre de l'école d'Ombrie, Pérouse, qui avait été une des principales villes de l'ancienne Étrurie, devint au moyen âge le foyer le plus fertile des inspirations religieuses que le sanctuaire d'Assise fit naître partout dans cette vallée retirée du Tibre supérieur, si remplie alors de la foi ardente et enthousiaste dont saint François avait donné l'exemple. Cette école, qui se distingua plus par le sentiment, le charme intime et l'expression douce et tendre que ses peintures révèlent, que par le style ou la manière d'exécution, produisit un grand nombre d'artistes célèbres, tels que Benedetto Buonfiglio, Fiorenzo di Lorenzo, Nicolò Alunno di Foligno, Bernardino di Betto, le Pinturicchio, et d'autres, au-dessus desquels plane le Pérugin, qu'on nomme le prince de l'école ombrienne. Ses anges surtout sont admirables de naïveté et de grâce. Chose singulière, cet artiste remarquable, qui puisait toutes ses inspirations dans des sujets religieux, faisait profession d'athéisme, selon Vasari, le grand historien de la peinture en Italie. On trouve à Pérouse ce que ce grand artiste a produit de plus remarquable. Mais le titre glorieux de maître du grand génie de la peinture moderne l'honore plus que toutes ses belles

productions. Raphaël, l'Ange de l'école ombrienne, comme on l'appelle, ne fit pourtant que la traverser, son génie s'élève à une hauteur que personne n'a pu encore atteindre, et révéla au monde dans toute sa magnificence une esthétique nouvelle. Fondateur de l'école romaine, cet artiste privilégié la dirigea à un point de vue nouveau et avec une conception tout idéale.

J'avais vu à Pérouse, avec le cœur attristé de ses malheurs, tout ce qu'il y a de remarquable en fait d'art, les restes d'antiquités étrusques, les établissements de tout genre, les galeries, les églises. En la quittant, nous nous dirigeâmes vers Florence, qu'il me tardait de revoir, en passant par le lac de Trasimène, ou de Pérouse, comme on le nomme maintenant, tout entouré d'éminences boisées, parmi lesquelles on remarque encore les collines où était postée la cavalerie d'Annibal qui fondit sur les troupes romaines commandées par le consul Flaminius, dans la plaine et au milieu d'un brouillard épais qui leur cachait la vue de l'ennemi. Le ruisseau Sanglant (Sanguinitto) qui coule des montagnes vers le lac porte encore dans son nom la mémoire de l'affreux carnage qu'Annibal fit ici des troupes romaines dans cette désastreuse bataille livrée aux bords du lac Trasimène! On nous a montré le lieu où l'on prétend que le consul romain tomba mort, et les endroits les plus tristement célèbres qui marquent le souvenir de la victoire du fameux Carthaginois.

Quel que fût l'intérêt que l'Ombrie m'avait inspiré, je

franchis avec plaisir la frontière de la douce Toscane, et en me trouvant à Arezzo, nous ne pûmes manquer d'aller saluer à quelque distance de cette ville la maison où naquit Michel-Ange, dont le souvenir a droit à cet hommage de la part des voyageurs qui touchent à sa terre natale. Puis, après quelques excursions dans des villes, des villages ou des endroits plus ou moins remarquables par les faits historiques qui s'y sont passés, ou les œuvres d'art antiques et modernes qu'on y trouve, nous arrivâmes dans notre chère Florence, où nous avons été de nouveau entourées des bonnes connaissances que nous y avions faites et des douceurs que cette ville seule en Italie sait offrir dans toute plénitude morale.

Tout était changé dans la politique, et la joie nationale débordait partout. Avec quel enthousiasme, quelle expansion on me racontait tous les détails des faits accomplis pendant mon absence! avec quelle assurance on attendait que la dernière influence des Bourbons s'effaçât complétement d'un bout à l'autre de l'Italie! Mais aussi quel désappointement et quelle colère y avait produits la *paix* de Villafranca!... Tout en partageant le ravissement encore mêlé de soucis des dignes chefs et du peuple florentin, je me livrais à la douce satisfaction personnelle que m'offraient les nouvelles lettres de ma chère famille de Rio, reçues à mon arrivée à Florence, et celles plus anciennes que j'avais d'abord crues égarées et que notre obligeant chargé d'affaire à Athènes y reçut après mon départ et qu'il me renvoya; je me livrais, dis-je, à ce bonheur le plus grand pour moi sur la terre étrangère, lorsqu'une affaire d'intérêt m'appela en France pour quelques jours.

Jamais le séjour de Florence ne m'avait offert plus d'intérêt et d'attrait qu'à mon retour de la Grèce, car mon esprit, tout rempli de l'antiquité brillante dont il s'était

inspiré sur le vieux sol hellénique, se sentait plus à même d'apprécier maintenant les trésors de cette riche ville où je me trouvais entourée de ce qu'il y a de plus noble et de plus hautement intellectuel dans sa société. Les familles qui nous y aiment apprirent avec regret que j'allais les quitter de nouveau aussitôt après mon arrivée auprès d'elles, pour aller en France d'où elles craignaient que je ne revinsse plus. En vain je leur affirmais que dans dix jours je serais de retour à Florence, elles en doutaient encore.

Le vénérable marquis Capponi, dont je goûte tant l'estime et les sages instructions, me disait lui-même que, malgré mon énergie naturelle, il craignait pour ma santé ce départ violent aussitôt après les fatigues que j'avais dû endurer dans mon voyage en Grèce. Mais cet homme judicieux ne chercha pas à me détourner de l'accomplissement d'un devoir qui m'éloignait provisoirement de sa société, et il crut à ma promesse de ne point rester à Paris.

Il n'en fut pas de même pour nos autres connaissances, surtout pour notre vieille amie la marquise Geppi. En amitié comme en amour, l'homme apprécie souvent mieux que la femme les raisons qui nous font agir. Cette amie ne voulut donc pas croire que je quitterais Paris pour retourner encore près d'elle, et elle fit tous ses efforts pour obtenir de mon amitié la garantie de mon retour en laissant avec elle ma chère enfant pendant ma courte absence. « Vous êtes assez forte, vous, me dit-elle, pour partir et revenir bien vite près de vos amies de Florence, mais cette chère enfant si délicate ne pourra le faire sans compromettre sa santé. Et puis, je suis sûre que sans elle vous nous reviendrez le plus tôt possible. Allons ! cédez à ce désir de votre vieille amie, et vous serez contente en la contentant. »

J'hésitais encore, quoique je reconnusse que mon enfant

était aimée et considérée par cette amie qui me remplacerait dignement près d'elle pendant ces quelques jours d'absence, et que je lui éviterais les fatigues d'un nouveau voyage, quand elle venait d'en faire un si long. Mais il me coûtait tant de me séparer, même pour peu de jours, de mon inséparable compagne ! Je la consultai avant de me rendre à la prière de notre amie. Cette enfant, n'aimant pas beaucoup Paris et pensant qu'en effet j'y resterais peut-être, malgré mon penchant pour Florence, si je l'emmenais avec moi, entra dans les vues de la marquise et voulut attendre près d'elle dans son palais de la ville mon retour, qu'elle me pria d'abréger, car mon absence lui serait trop pénible. Satisfaite de me voir céder à son désir, la marquise m'accompagna avec mon enfant au chemin de fer, où d'autres amies m'attendaient, et toutes m'embrassèrent en se réjouissant de me voir partir seule pour revenir bientôt.

Mon assentiment au désir de ces bonnes âmes fut-il une décision providentielle ? Un avenir prochain le montrera.

Une étrange préoccupation se mêlait à la tristesse que j'avais sentie plus vivement cette fois-ci en voyant disparaître derrière moi la superbe coupole de Brunelleschi et la gracieuse tour incomparablement jolie d'Arnolfo di Lapo.

Serait-ce simplement l'isolement où je me trouvais loin de mon cher trésor resté à Florence, ou le pressentiment de quelque malheur qui m'attendait en l'absence de cette bien-aimée enfant ? Je ne pus le définir.

Et l'express vola sur la route de Livourne, où seulement en arrivant je parvins à m'arracher à l'espèce de torpeur

douloureuse qui m'avait saisie depuis que la marquise, me déposant à la gare de Florence, s'éloigna vite dans son équipage avec ma fille pour nous éviter, disait-elle, l'émotion des derniers adieux. « Elle est bonne, m'écriai-je en fondant en larmes entre les bras de ma chère Clorinda qui se trouvait en ce moment-là auprès de moi avec son bon mari ; mais elle n'a pas un cœur de mère pour comprendre le besoin que j'avais d'embrasser encore mon enfant. »

Pour abréger mon voyage, je pris le premier bateau à vapeur qui partait à l'instant pour Marseille en touchant à Bastia, dans l'île de Corse, où j'ai passé à peine quelques heures ; j'en suis partie avec une aimable famille d'Ajaccio qui amenait une de ses filles à Marseille où elle devait passer des examens nécessaires pour obtenir une chaire dans sa ville natale.

Cette courte traversée fut des plus heureuses ; la mer était calme, et la conversation de la jeune candidate était si intéressante, ses manières si distinguées, si sympathiques, et son enthousiasme si naturel en me racontant le plaisir qu'elle avait senti en lisant un livre nouvellement publié, le *Scintille d'una anima brasiliana*, qu'il me fut impossible de résister à sa prière de rester avec elle sur la dunette, où elle prétendait que je ne sentirais aucune atteinte du mal de mer auquel j'étais sujette. En effet, soit à cause du temps splendide que nous avions, soit à cause des remarques spirituelles, remplies de saillies exquises, qu'elle faisait sur un article de ce livre qui l'avait le plus intéressée et sur le sujet qui l'amenait en France, car la Corse, me disait-elle, sera toujours italienne au fond, le fait est que je n'ai point senti le terrible malaise.

L'admirable influence du moral sur le physique avait exercé une fois encore sur moi son effet salutaire. L'aima-

ble jeune fille, me voyant arriver fraîche et leste au port de la vieille ville phocéenne, m'embrassa avec une joie enfantine en me disant qu'elle désirait faire ce que dans mon article sur la *Donna* je recommandais aux femmes, et réussir aussi bien dans ses examens qu'elle avait réussi, par sa sympathie et son affection pour moi, à me soustraire au mal de mer. Nous nous dîmes adieu jusqu'à l'année suivante, où elle compte venir à Florence passer un mois chez une de ses parentes.

Aussitôt débarquée à Marseille, je pris l'express, dont la grande vitesse n'allait pas encore au gré de mes désirs, tant était grande mon impatience de retourner en Italie. Je me rendis vite au lieu où j'avais affaire, je remplis aussitôt l'objet de mon voyage, et six jours après je montais encore le mont Cenis, le cœur tout palpitant de plaisir en pensant à l'agréable surprise que j'allais faire à mon enfant me revoyant plus tôt qu'elle ne s'y attendait.

. . . . . .

Ci prepara la sorte colpi funesti, quando più ci abbandoniamo ai piaceri ; chè brilla il sole nell'oriente, ma tempesta orribile poco dopo lo eclissa.

CONSIGLI A MIA FIGLIA.
(2ª *Ed. in italiano.*)

SUSE

Les féeriques nuances multicolores qui annoncent un beau lever du soleil du mois d'août se dessinaient à l'horizon,

lorsque les diligences venant de France et d'autres directions arrivèrent à Suse, petite ville autrefois célèbre par la longue résistance dont elle s'honora avant de se soumettre aux Romains, et située à la jonction des routes du mont Genèvre et du mont Cenis.

En descendant du coupé d'une de ces diligences que j'avais pris avec une dame française venant tout accablée de douleur, en Italie, chercher le corps de son fils unique tué à la bataille de Solferino, je m'empressai de me rendre à la gare pour partir dans le premier convoi des quatre qui font chaque jour le trajet de Suse à Turin sur la seule voie ferrée terminée en 1854.

Une immense foule de voyageurs s'y pressait, mais peu à peu une partie se dispersa dans la ville, sachant que le train ne pouvait partir avant l'arrivée de celui qu'on attendait de Turin. Les deux mères, poussées avec un vif empressement sur le beau sol d'Italie par des raisons diverses, préférèrent attendre à la gare; elles se regardèrent un instant en silence, puis l'une dit en soupirant à l'autre: « Votre impatience est juste, vous allez rencontrer une enfant qui vous attend. Moi, hélas! qui ne verrai plus que les restes inanimés du fils qui était ma gloire et mon seul bonheur dans ce monde, je me soucie peu du retard des trains. » Et la pauvre mère pleurait en regardant le ciel.

Quant tout espoir ici-bas s'est évanoui dans le dernier souffle d'un être aimé qui était la seule clef de notre bonheur, la vie n'est plus qu'un pénible voyage sans but; aller ici ou là, arriver plus tôt ou plus tard, qu'importe? On attend avec résignation le moment où l'âme, délivrée de son enveloppe mortelle, s'envolera pour le rejoindre dans la patrie éternelle.

Ainsi me paraissait cette mère désolée de la perte d'un des plus braves lieutenants, enlevé dans la dernière bataille.

Que peut-on dire pour consoler une mère dans de telles circonstances? Des paroles? Elles me semblèrent toujours banales en présence d'une immense, d'une irremédiable douleur. Une larme silencieuse, souvent plus éloquente que toutes les exhortations, s'échappa de mes yeux. La pauvre mère m'en sut gré et reconnaissante me serrait les mains, lorsque la voix d'un garde de la station, en annonçant qu'un train allait partir, résonna à nos oreilles. Les voyageurs, dispersés quelques instants auparavant, accoururent en foule pour profiter de ce premier départ. Nous les suivîmes, et nous nous plaçâmes dans la quatrième voiture des premières avec le comte A..., sa femme et ses deux filles.

Le soleil se levait alors tout radieux à l'horizon, et la douce splendeur de ses premiers rayons répandait un charme infini sur toute la nature environnante. C'était une matinée superbe, les eaux de la Doria que le convoi côtoie quelque temps, reflétaient les rayons du soleil naissant; les bourgs, la campagne, tout semblait en fête sous l'atmosphère douce et brillante de cette matinée mémorable.

Le sifflement régulier de la vapeur se confondait avec les chants joyeux des soldats qui retournaient victorieux à Turin, et semblait répandre dans l'espace des louanges bruyantes au travail et à la gloire.

Le train avait déjà franchi les stations San Ambrosio et Vegliana, et, laissant à droite Rivoli, volait maintenant sur la vaste plaine qui s'étend de Turin jusqu'aux pieds des Alpes.

Contre mon habitude, j'étais indifférente à la vue des beaux paysages qui se déroulaient rapidement à mes re-

gards. La splendeur de la matinée, les chants d'allégresse qui frappaient mes oreilles, la douce espérance elle-même de serrer le lendemain sur mon cœur ma chère enfant, rien ne put m'arracher à je ne sais quel étrange trouble dont je me sentais saisie depuis quelques instants. Pour m'en distraire, j'ouvris un petit sac de voyage que j'avais sur mes genoux, et en ôtant les photographies de ma mère et de mes enfants dont je ne me sépare jamais, je me mis à les regarder, et la vue de ces chères images m'absorba tout entière.

Il était sept heures du matin.....

Tout à coup un choc terrible, comme si la terre s'écroulait dans ses fondements, suivi du fracas infernal de deux machines qui se brisaient en se heurtant, nous culbuta avec violence les uns contre les autres dans la voiture.

— Miséricorde! miséricorde! s'écria autour de moi tout le monde, resté immobile à la vue d'une mort imminente.

— Dieu! mes enfants! m'écriai-je en me croyant à mon dernier moment, car tout paraissait ici-bas fini pour moi et mes compagnes de wagon!

Une seconde s'écoula peut-être dans cette agonie inénarrable. Puis, nous voyant encore en vie, chacun tâcha de s'échapper de la voiture fatale; impossible! Les portières étaient fermées à clef, et personne n'accourait à notre secours...

Rapide comme l'éclair, une idée traversa mon esprit; le plafond de la voiture qu'on sentait craquer sous la pression de l'autre train allait s'abattre et nous écraser!...

Évoquer le nom de ma sainte mère, tenir le petit sac à la main, et m'élancer par la fenêtre de la voiture, ce fut fait en un clin d'œil.

En tombant sur deux corps étendus au fond du vallon, au bord duquel s'étaient choqués les deux trains, je crus leur avoir fait du mal, et quoique tout étourdie de la chute et ne me voyant pas encore hors de danger si près des wagons qui volaient en éclats, je me levai et m'arrêtai un instant pour examiner ces corps. C'étaient deux cadavres tout broyés, défigurés!

La malheureuse mère, qui, à mon exemple, venait de sauter avec les autres après moi de la voiture, était pâle comme la mort, elle me traîna loin de la voiture funeste qui s'affaissa aussitôt.

Réunies, à quelques pas de là, aux passagers échappés à cet affreux désastre, nous pûmes alors connaître la cause qui l'avait produit. Le train venu de Turin par la même voie et à grande vitesse se heurta contre le nôtre sans que les machinistes, qui en furent les premières victimes, pussent l'empêcher, et le feu des deux machines, se communiquant aux wagons des bagages, produisit l'incendie qui vint rendre plus lugubre cette scène d'horreur!

Deux ans se sont déjà écoulés depuis que cette affreuse catastrophe eut lieu sous mes yeux, et pourtant il m'est encore impossible d'en parler avec calme, et moins encore de bien décrire le spectacle déplorable d'angoisse et de mort dont j'ai été témoin dans cette matinée effrayante, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Dans un endroit solitaire de la plaine, à deux milles de Turin, gisaient çà et là, de l'un et de l'autre côté des deux trains en flammes, des mourants et des cadavres mutilés qu'on avait ôtés entiers ou par morceaux des wagons pressés les uns sur les autres tout près des machines. Plus malheureux que ceux que la mort avait subitement frap-

pés au moment de l'horrible collision, les mourants prononçaient dans leur affreuse agonie le nom de Dieu, d'une mère, d'une épouse, d'un fils, d'un ami !

Là, un jeune homme s'arrachait les cheveux de désespoir et embrassait le cadavre de son père qu'il venait de reconnaître et qui tenait encore serré dans une main le journal qu'il lisait au moment où la mort le surprit. Ici, c'étaient une mère, un père, un parent ou un ami qui, échappés au danger, cherchaient parmi les morts et les blessés les chers êtres qui leur manquaient.

C'était une calamité navrante que ma plume est incapable de rendre !

Au milieu de cette effroyable confusion, deux femmes qui venaient d'échapper à la mort s'arrêtèrent, l'une devant le wagon incendié, déplorant la perte de son bagage, quand tant de ses semblables étaient là étendus sans vie, l'autre au pied d'un mourant qui appelait sa mère ! Elle leva sa tête, la déposa sur ses genoux, et, déchirant sa jupe pour bander la large blessure ouverte d'un côté du crâne, elle lui adressa des paroles de consolation.

Le malheureux la regarda d'un œil déjà sans lumière, et balbutia : « J'avais échappé au feu des batailles..., j'allais revoir ma mère....., et..... Mon Dieu !... » Il rendit le dernier soupir !...

Saisie de pitié, la femme regarda le ciel ; sa prière fut muette, mais Dieu entend mieux les prières du cœur que celles des lèvres. Puis elle déposa pieusement la tête du mort sur quelques branches d'arbrisseau et vola près des autres qui respiraient encore. Le même empressement à étancher le sang qui coulait à flots des têtes, des poitrines, des bras, des jambes ! Les mêmes soins inutiles ! la mort planait déjà sur ces infortunés...

Vers neuf heures du matin quelques habitants des cam-

pagnes environnantes étaient accourus au lieu du désastre. Des jeunes filles apportaient de l'eau et des esprits pour faire revenir ceux qui s'étaient seulement évanouis.

Elles se montrèrent bonnes et charitables. Dieu les bénisse! La femme dont j'ai parlé plus haut tenait sur ses genoux la tête d'un mourant lorsqu'un prêtre s'en approcha, se courba sur lui, et lui cria : « Frère, oubliez la terre, craignez l'enfer, songez à votre salut, confessez-vous! » Mais le pauvre mourant et tant d'autres étendus là dans la plaine ne pouvaient plus écouter celui qui leur parlait d'enfer et de confession, quand leur dernière pensée se retournait peut-être encore dans ce moment suprême vers la terre où étaient ceux qu'ils avaient aimés! Et ils rendirent l'âme à leur Créateur, dont la bonté infinie les accueillit, croyons-le fermement, malgré ce que disent ceux qui vont à travers la vie faisant le mal, et :

« A salvação esperando
Da mão do homem da terra,
Que a sancta vontade encerra
Em seu mundo miserando ! »

Il était dix heures du matin, lorsque tous les morts et les blessés furent transportés à Turin, d'où on envoya aussi un train express pour y conduire les passagers échappés à la catastrophe.

Ce fut alors que je sentis les contusions graves que j'avais reçues! Mon esprit et mon cœur avaient été trop préoccupés du sort des malheureux qui périssaient d'une manière si déplorable autour de moi, pour que je m'aperçusse de mes douleurs physiques.

Je me fis porter à l'hôtel d'Angleterre, dont je connaissais déjà le comfort, et un excellent médecin homœopathe, appelé aussitôt près de moi, m'assura que mon état, quoique douloureux, ne présentait aucun danger sérieux, mais qu'il me fallait garder le lit huit jours au moins et suivre strictement l'ordonnance qu'il me prescrivait. « Être encore huit jours loin de mon enfant! Impossible! docteur, lui dis-je en sortant d'une triste rêverie dans laquelle j'étais tombée dès le moment où j'avais quitté la plaine fatale! Je ferai tout ce que vous me prescrivez, excepté cela. » On lui avait sans doute parlé de ce qu'on appelait mon courage dans le désastre de la matinée, car il me regarda en silence et dit : « Un voyage dans les conditions où vous vous trouvez, madame, vous sera trop pénible, et aggravera peut-être votre mal; mais un esprit comme le vôtre qui vous a fait surmonter si bravement la douleur qu'ont dû vous causer de si grandes contusions, pour vous occuper des malheureux qui vous étaient inconnus, pourra, je n'en doute pas, mieux le faire pour vous rejoindre à votre propre enfant. Restez cependant sans bouger dans votre lit jusqu'à demain; je reviendrai encore ce soir et demain matin pour voir comment vous vous trouverez après l'application de mes ordonnances. »

Aussitôt seule, l'image de l'affreux événement auquel je venais si miraculeusement d'échapper, se présenta à mon esprit avec toutes les circonstances déchirantes dont j'avais été témoin. Il me semblait entendre encore les gémissements des blessés, le râle des mourants, les cris, les pleurs et tout cet horrible vacarme de la vapeur qui fumait encore sur les corps dépecés de plusieurs des victimes!

Et je me demandai, toute meurtrie que je me sen-

tais, s'il était bien vrai que je vivais encore, que mon corps n'était pas resté étendu dans cette plaine solitaire où étaient les malheureuses victimes! Oh! mes enfants, ma sœur, mes frères bien-aimés, vous n'auriez pu peut-être même savoir alors où reposaient les restes de celle qui vous est si chère, qui se seraient confondus avec ceux des victimes d'une négligence fatale des employés du chemin de fer. Dans ces moments inénarrables, ma pensée était tout à vous. Et pour la première fois je pus ce jour-là me recueillir dans une prière d'action de grâces au Tout-Puissant pour le bienfait que je venais de recevoir. Puis, je me fis apporter sur mon lit du papier et de l'encre pour écrire à ma fille. Ne pouvant pas lui cacher une catastrophe que les journaux de Florence lui apprendraient avant la réception de ma lettre, je tâchai de bien la rassurer sur mon compte, en lui disant que j'étais saine et sauve, et que je partirais à l'instant pour la rejoindre si nos bons amis de Mombasilio, la comtesse Vianson Ponte et l'archiprêtre Pregliasco ne m'avaient fait promettre de m'y arrêter quelques jours, etc. Après avoir envoyé ma lettre à la poste, je me fis acheter quelque linge et une malle, car la mienne avait été brûlée avec tous mes effets, parmi lesquels j'avais mis une somme de réserve qui ne put être retrouvée au milieu des décombres de l'incendie. La compagnie du chemin de fer m'indemnisa plus tard, moi, comme bien d'autres, d'une partie de cette somme, que j'employai à des œuvres de charité en mémoire de ma délivrance.

Le surlendemain de la catastrophe on me porta à la gare avec toutes les précautions qu'exigeait mon état, et on me plaça le plus commodément possible dans une voiture des premières du train qui passe le plus près de Mondovi. Là m'attendait déjà l'excellent curé archiprêtre

D. Pregliasco avec une voiture qui me conduisit en une heure à Mombasilio, près de la bonne comtesse Vianson Ponte. Ces belles âmes me firent goûter au milieu de mes souffrances tout ce que l'amitié peut offrir de soulageant tant pour le physique que pour le moral. Elles m'entourèrent de tous les soins dont mon corps et mon esprit avaient si grand besoin, et me firent presque oublier que j'étais loin de ma chère famille. Dans leur obligeante sollicitude à m'être utiles, elles ne voulaient pas me laisser partir avant de me guérir, et employèrent tout pour me décider à consentir à envoyer chercher mon enfant. Le curé lui-même s'offrit d'aller à Florence pour la rassurer et l'accompagner. Mais je résistai à toutes ces prières, désirant épargner à cette chère enfant toute frayeur; je voulais qu'elle n'apprît mon accident que de moi-même.

Ainsi, quoique mes contusions me fissent encore bien souffrir, je feignis, le lendemain de mon arrivée à Mombasilio, de ne plus sentir de douleur, afin que ces bons amis me laissassent partir. La lettre que je venais de recevoir de ma fille, m'exprimant dans les termes les plus touchants sa tristesse loin de moi et l'impatience où elle était de me revoir après le terrible accident auquel je lui disais que j'avais échappé, m'encouragea à me remettre en voyage.

« Reviens bien vite, mia diletta Mamina, me disait-elle en terminant sa lettre. Dans ces peu de jours d'absence trop longs pour moi, je me suis convaincue encore plus qu'il me serait impossible de vivre sans toi. Notre illustre amie a beau chercher à me distraire en m'amenant tantôt dans le monde dont tu sais que les attraits ne me touchent point, tantôt dans le Cacino ou dans les environs les plus beaux de cette ville. Sa bonté et son affection pour moi redoublent de jour en jour depuis que tu es partie, je lui en ai d'autant

plus de reconnaissance, mais il n'y a que toi au monde avec qui je puisse être heureuse. Reviens donc bien vite combler les vœux de ta tendre enfant. »

La marquise m'écrivait à son tour pour me dire qu'elle avait pris toutes les précautions pour dérober à notre Livietta la connaissance de mon état physique, qu'elle savait n'être pas aussi satisfaisant que j'avais voulu le lui faire croire. Et en me rassurant sur la santé de cette enfant, elle me conseillait de ne point exposer la mienne pour arriver plus tôt près d'elle, où elle cherchait toujours à me remplacer. Ce conseil était prudent, il venait du cœur d'une amie, mais cette amie n'était pas mère, elle ignorait que le sentiment maternel centuple la force morale chez la femme et qu'il rend capable, même la plus faible de corps, de supporter des épreuves devant lesquelles le sexe fort reculerait. Sourde au conseil de mon amie de Florence comme je l'avais été aux prières des bons cœurs de Mombasilio, je partis vers mon enfant qu'il me tardait trop de revoir! En arrivant à Gènes, je me sentis tellement souffrante, qu'avant de prendre le paquebot *Phebus* qui partait pour Livourne, j'écrivis les lignes suivantes que je confiai à une famille toscane de passage sur le même bâtiment : « Si je meurs avant d'arriver à Florence, je vous prie de faire porter mes dépouilles chez la marquise Geppi, où se trouve ma fille, Livia Augusta de Faria. »

Mais mon heure n'était pas encore sonnée, et, grâce aux soins qu'on me prodigua et à l'énergie dont Dieu m'avait douée, je pus supporter, mieux que mon état ne me le faisait espérer, même le mal de mer pendant une traversée de huit heures. J'arrivai enfin à Florence. A peine eus-je fait tirer le cordon de la sonnette du palais Geppi, que mon âme s'épanouit en voyant mon enfant accourir devant moi et se jeter dans mes bras. Je montai les escaliers,

aidée par deux des domestiques de la marquise qui m'avaient portée de la voiture à la première salle du rez-de-chaussée du palais. Ce fut alors que cette enfant connut et mon état réel et le danger que j'avais couru. Nos larmes de bonheur en nous retrouvant de nouveau ensemble se confondirent, et notre vieille amie fut tout émue à la vue de cette intime action de grâces que mère et fille adressaient, dans un éloquent silence, à Celui qui les réunissait sur la terre après le danger terrible auquel je venais d'échapper. Elle voulut me forcer à demeurer dans les belles pièces qu'elle avait fait préparer pour mon enfant et moi dans son palais ; mais, résistant à ses désirs trop obligeants, je n'y restai que le peu de jours qu'il me fallut pour me soigner. La joie (la meilleure de toutes les médecines) de me retrouver de nouveau avec mon enfant au milieu du cercle de mes bons amis de Florence hâta ma guérison. Mais toute leur sollicitude affectueuse et tous leurs efforts pour me distraire de la douloureuse impression que m'avait laissée le spectacle des malheureuses victimes du fatal accident de Suza ne purent parvenir à le chasser de mon esprit !

Cette image lugubre m'était toujours présente, surtout dans le silence de la nuit, et deux mois s'étaient déjà écoulés, que je n'avais pu encore goûter un moment de sommeil réparateur ! Guérie de corps, je commençais à craindre une maladie morale, ce que je cachais bien soigneusement à ma chère enfant et à ma famille, ainsi qu'à toutes mes amies. Heureusement ma prédilection pour l'Italie porta ma pensée à se mêler aux chants d'allégresse qu'on faisait retentir partout pour célébrer l'heureux début de sa résurrection.

Deux petits ouvrages que j'avais écrits en italien et publiés à Florence avaient reçu l'accueil le plus sympathique et m'attirèrent des éloges trop au-dessus de leur mérite. La bienveillante appréciation que les personnes dont se composaient notre cercle daignèrent faire de ces écrits et les lettres que je recevais à ce sujet des autres villes d'Italie m'en auraient donné de l'orgueil, si mon esprit en était susceptible. Puis, deux choses seules devaient produire chez mes lecteurs les belles et obligeantes paroles qu'ils m'adressaient : la nouveauté de lire des ouvrages d'une Brésilienne, écrits dans leur sonore et poétique langue, et le cachet d'amour maternel et d'élan humanitaire que portent ces petits ouvrages.

Du reste, les Italiens sont si accessibles, si obligeants et si indulgents envers les étrangers, que je ne m'étonnais pas du tout de la bienveillance et de la considération marquée que me prouvaient plusieurs d'entre eux dont je voudrais posséder l'érudition et imiter les vertus. Dans leur société j'apprenais chaque jour à comprendre, à apprécier la cause italienne, et à me pénétrer des inspirations des grands cœurs qui s'y livraient. Et, tandis que les hommes de cabinet et les braves de l'armée travaillaient pour surmonter les difficultés qui s'opposaient encore à consolider cette sainte cause, les vieux et les jeunes poëtes italiens tiraient de leur lyre des accents patriotiques toujours bien venus quand un peuple se lève pour secouer le joug de la tyrannie. Nicolini, le sublime poëte octogénaire, qu'on a encore le plaisir de voir passer chaque jour dans les rues de Florence dans sa promenade avec son jeune ami C..., sent rajeunir sa noble muse sous le soleil de la liberté italienne. Ce poëte national, le premier après Dante, est trop connu en Italie et aussi dans les autres nations pour que je parle même de ses plus récentes productions, qui ne sauraient

être jamais trop lues, surtout en France. — « *Non più la forza è dritto.* »

Le cœur du vieux poëte qui avait autrefois commencé par ce vers un de ses plus beaux chants, doit palpiter de bonheur en l'entendant répéter par ses dignes compatriotes qui ont su déjà remplacer la force par le droit. Mais, hélas! quelles seront les générations assez heureuses pour voir s'accomplir toute sa sublime prophétie que j'ai citée dans le premier volume de cet ouvrage.

Tant que l'ambition des grands entretiendra l'affreuse gloire de la guerre dans l'esprit des nations ; tant que les peuples ne comprendront pas unanimement et leurs droits et leurs devoirs, l'œil sera toujours attristé par le spectacle des boucheries humaines, et l'âme gémira des maux dont la main de l'homme accable l'homme!

Chassons cependant cette idée trop affligeante. L'Italie s'égaye malgré les nuages qui se heurtent encore dans son vaste horizon... égayons-nous avec elle.

Tout en admirant les productions sublimes du plus grand poëte vivant d'Italie, Nicolini, et bien d'autres ayant rapport aux événements actuels, je ne transcrirai ici que deux pièces dédiées au roi-soldat, l'une par un jeune professeur dont les qualités exquises du cœur et de l'esprit me présentèrent un des types les plus beaux que j'aie connus de la jeunesse italienne dans sa glorieuse résurrection, l'autre par deux époux dont j'ai déjà eu occasion de parler et dont j'ai su apprécier les vertus.

IL PRIMO SOLDATO DELLA INDEPENDENZA ITALIANA

SONETTI DI CIRO GOJORANI

I

Giurò disfar ciò chei la forza ha fatto,
E la proscritta libertà raccolse
Nella sacra ed illesa Arca del Patto
Che fra le sirti destreggiando volse;

Maturò per dieci anni il gran Riscatto,
E, quando il cielo arrise, il brando tolse
E roteollo più che folgor ratto
E nel sangue tedesco il voto sciolse.

Allor che il braccio gli fermò scortese
La man del Fato, lacrimò d'un pianto
Che Italia tutta palpitando ammira.

Ed or colà dove il genial Paese
Ancor s'imbruna di straniero ammanto
Con sull'elsa la man guata e sospira.

II

Regnò, speranza degli oppressi! avvinse
In forte laccio le divise posse,
E udito un Grido di Dolor, si cinse
L'elmo dei padri e il suo scudo percosse.

Il labaro d'Italia in pugno strinse
Ed all'onda nemica incontro mosse;
Un patto fece con la morte, e vinse,
E di barbari scheltri empi le fosse.

San Martino e Palestro, eletti campi,
Che vedeste il valor del gran Soldato
Ed esultaste del suo ferro ai lampi,

Lievi la salma degli eroi vi provi;
Ma il loro sangue non sarà placato
Fin che il vindice di non si rimovi!

III

Già le glorie del nuovo Emanuele
Volan, raggianti di virtù sovrana,
Signoreggiando i cuori e le favelle
Dal Cenisio all'estrema onda sicana.

Già nel bacio di Lui ridon più belle
Milan l'invitta e Brescia la romana,
E la maschia Bologna, e le sorelle
Modena e Parma, e la gentil Toscana.

Gual manca serto al gran trionfo? Attenda
I novissimi tempi e vegli armato
L'italo Achille nella regia tenda;

Poi la spada sollevi e dica: Io voglio!
E salirà, voglia o non voglia il Fato,
Sugli Omeri d'Italia in Campidoglio.

— Pescia, settembre 1859.

A VITTORIO EMANUELE

IN FIRENZE.

Quell'io che osai del ferrarese Omero
Destar la tromba, e un' età d' or predire;
Quell'io che al suon dell'armi alzai primiero
Il giuro d' esser liberi o morire;

D' un umil fiore anch' io spargo il sentiero
Che Fiorenza ti schiude, italo Sire,
Trionfator di barbaro straniero,
Termine fisso del comun desire.

Ma rugge ancora il veneto leone,
E agli alti suoi ruggiti eco fa il duolo
De' popoli soggetti al vil Borbone.

Compi la santa gesta! e il patrio suolo
Per te, di libertà vero campione,
Sia dal Cenisio all' Etna un regno solo.

ETTORE MARCUCCI.

Sei tu dell' Alighiero il veltro arcano
Per rimetter la lupa nell' inferno,
Che ingorda solo di tesor mondano,
Fece di molte genti il mal governo.

I fulmini temprati in Vaticano,
Onde il cielo quaggiù si prende a scherno,
Alfin dinanzi a te caggion di mano
A chi s' inebria di rancore eterno.

Ben VITTORIO sei tu, che debellato
L'austriaco lurco, offrirti a noi ti lice
Con segno di vittoria incoronato.

Ben pur nomarti EMANUEL tu dèi
(Se interpretato val, come si dice),
Poichè d' Italia il redentor tu sei.

CLORINDA MARCUCCI.

1860

L'année 1859, si remarquable pour les Italiens, s'était écoulée avec tous ses grands événements dont l'histoire enregistrera et les gloires et les déceptions. A la pâle aurore aux lueurs de laquelle se dessinaient depuis de longues années leurs destinées nouvelles, avait succédé le beau soleil qui brillait maintenant sur l'horizon de l'Italie. Mais il y avait encore des points noirs sur son ciel; l'influence bienfaisante de la liberté ne s'était pas partout étendue. L'éplorée Venise, Naples, la Sicile, et le cœur naturel de la Peninsule, Rome, gémissaient encore en se débattant dans leurs dures chaînes, tandis que leurs sœurs jouissaient déjà des chauds rayons bienfaisants de la liberté. Cependant les dignes Italiens qui, laissés seuls par leurs généreux alliés, combattaient encore dans la haute Italie pour l'entier affranchissement de leurs frères, murmuraient et souffraient profondément d'être tout à coup arrêtés au milieu de leur œuvre glorieuse pour obéir à la volonté inexplicable d'un PUISSANT chef allié qui présenta au monde le spectacle nouveau du vainqueur allant à la tente du vaincu demander la paix! conférence, mystérieuse alors, suivie de ce mémorable sinon honteux armistice que le monde connaît et que l'Italie et ses bons amis déplorèrent tant. Toutefois, quels que fussent le désappointement et le regret éprouvés en présence de l'affaire de Villafranca, af-

faire que l'opinion publique blâmait ou excusait, selon la manière de l'envisager, les nobles ouvriers du saint édifice de l'Union italienne ne continuèrent pas moins leur grande œuvre. Garibaldi, ce génie vivant de la liberté, ne pouvant se soumettre aux formules de la diplomatie franco-italienne, méditait, tout en combattant encore au nord avec ses braves chasseurs des Alpes et d'autres pour la construction de cet édifice, le plan le plus hardi que l'on ait vu exécuter dans les temps modernes ! Son grand cœur avait saigné en voyant le déplorable obstacle qui avait arrêté ses efforts et ceux de ses dignes concitoyens pour délivrer complétement la haute Italie de ses oppresseurs; mais il parut se consoler en quelque sorte du retard qu'on jugeait nécessaire de mettre à l'accomplissement de la délivrance générale de ses frères du nord, en tournant toute son activité et ses élans patriotiques vers ses frères du midi.

Fatigués de la tyrannie du gouvernement despotique des Deux-Siciles continué sous le nouveau et jeune roi qui, en grossissant ses troupes de mercenaires suisses et autrichiens, opprimait de plus en plus son peuple, ils levèrent enfin l'étendard de la révolte en Sicile, révolte en apparence étouffée par les nombreuses troupes royales envoyées de Naples avec ordre, dit-on, d'exterminer sans pitié tous ceux mêmes qu'on pourrait soupçonner d'avoir de la sympathie pour le nouveau gouvernement de l'Italie.

Le jeune Bourbon des Deux-Siciles oubliait comme son père que ce n'est pas en opprimant et en tyrannisant son peuple qu'un roi parvient jamais à affermir les bases de son trône. Il semblait ignorer l'histoire qui présente l'exemple des couronnes les plus puissamment soutenues, tombant et se brisant à jamais tout à coup, au moment où ceux qui les portaient, tout fiers de leur gloire éphémère, s'y attendaient le moins!

« Il n'est pas encore temps de nous réjouir, mes amis, attendez, » disait de sa voix douce et prophétique le chef des volontaires italiens à ceux qui l'applaudissaient lors de son passage par Florence au mois d'août dernier.

Ces simples paroles, renfermant un grand sens, me venaient à l'esprit toutes les fois que je voyais la joie éclater parmi les Florentins à la nouvelle d'un nouveau triomphe, ou à l'occasion d'une fête soit populaire, soit religieuse, le sujet étant toujours le bonheur national dont leurs cœurs débordaient. Et ces triomphes, et ces fêtes se succédaient depuis plus d'un an ; tantôt c'était l'annexion d'une province, tantôt l'arrivée des troupes victorieuses, de volontaires, d'un général, d'un héros, l'anniversaire d'un jour remarquable dans les annales de l'indépendance, la cérémonie de bénédiction d'une bannière, comme celle qui eut lieu à Livourne le 29 janvier de la présente année, et dans laquelle le digne baron Ricasoli adressa un de ses plus beaux discours à la garde nationale de cette importante ville, enfin la fête de l'Estatuto, et tant d'autres réjouissances publiques.

Tout cela se passait sans distraire pourtant les organisateurs infatigables des éléments qui doivent régler des affaires nombreuses pour les diverses administrations autant internes qu'externes de la nouvelle Italie.

Après Cavour, cette première tête politique de la nation, un des plus laborieux de ces organisateurs, c'était le baron Bettino Ricasoli, homme actif, patriote infatigable, travaillant sans relâche, soit dans son cabinet, soit en allant d'un point à l'autre où sa présence pouvait concourir au bien de la cause italienne à laquelle il se voua de cœur comme tous ses dignes concitoyens. Roi, ministres, troupes, généraux, officiers, soldats, employés de toutes les classes, etc., tout le monde, les petites exceptions des

rétrogrades à part, travaillait à consolider la grande œuvre commencée. On savait que tout était à faire chez un peuple surgissant à peine du chaos politique où l'avaient jeté ses ennemis depuis des siècles.

Il y a une si nombreuse légion de braves et de penseurs tous livrés avec un saint dévouement à cette digne cause, la servant soit d'une façon active, soit d'une façon passive, partout en Italie (et même hors d'Italie), selon leurs moyens, leurs aptitudes, leur degré d'énergie et leurs ressources intellectuelles, qu'il serait trop long d'énumérer leurs glorieux noms, que du reste l'histoire de la renaissante Italie nouvellement constituée ne manquera pas d'enregistrer dans ses pages immortelles.

Je ne dois pourtant pas terminer cet imparfait aperçu de mes impressions sur le mouvement politique d'alors sans citer le grand nom d'un illustre Florentin, un des plus intègres caractères de nos jours, qui, quoique retiré depuis longtemps de la scène publique, n'est pas moins considéré autant par la fermeté, la justesse de ses opinions et la lucidité de son esprit puissant, que par la prudence et le patriotisme classique qui le caractérisent. Astre lumineux du firmament italien, un nuage éternel lui a ravi à toujours les perspectives du monde matériel ! Mais son âme d'élite semble grandir sous les ombres de cette nuit perpétuelle, et son intelligence supérieure, son esprit hautement éclairé brille d'une divine lumière à travers laquelle Homère, Bélisaire, Milton et Castilho virent et jugèrent si bien les hommes et les choses. Ce grand nom que les ennemis de la liberté de l'Italie eux-mêmes prononcent avec un profond respect, c'est Gino Capponi. Le marquis Gino Capponi, connu partout dans sa belle patrie et à l'étranger même par tous ceux qui s'y sont occupés de l'histoire de la Toscane, où un de ses no-

bles ancêtres brilla par son audace patriotique envers un puissant roi de France, le marquis Capponi, dis-je, est un des rares et beaux modèles de la véritable noblesse léguée à notre époque. Ceux qui se glorifient d'un titre hérité, quelquefois honteusement gagné, souvent forgé par le calcul d'un maître pour s'entourer de sujets puissants et prêts à servir ses volontés despotiques, ou bien ceux qui se croient dispensés de garder des croyances religieuses parce qu'ils ont acquis un peu plus de lumière que le vulgaire, devraient venir étudier, chez ce noble et généreux patriote, la grandeur morale dans toute la beauté de sa simplicité. Voyez comme il sait porter au plus haut degré la dignité sans orgueil, l'humilité évangélique au milieu de sa grande fortune et du prestige d'une des plus anciennes maisons dont il est le digne représentant ! Avant d'avoir eu l'avantage de le connaître de près, je sortais un jour de l'église de l'Anunziata lorsque j'aperçus un vénérable vieillard qui en sortait aussi au bras d'un homme encore jeune, et qui s'éloignait d'un pas ferme. « Ce bon marquis Capponi va toujours ainsi à pied à travers les rues au bras de son secrétaire, lui qui possède de si beaux équipages ! » disait un monsieur à côté de moi en parlant à la dame avec qui il était, et je vis alors pour la première fois un des grands esprits dont la société et la conversation firent ensuite un des charmes de ma vie à Florence.

Ce qu'il fut, et ce qu'il est encore comme un des meilleurs et des plus sages travailleurs dans la cause de la régénération de son pays, ses concitoyens le savent assez, ma plume est trop faible pour y ajouter un éloge digne de ses vertus civiques. Quant à ses autres vertus, une des plus belles, la charité, personne ne la sait pratiquer mieux que lui selon le précepte du Christ. Nous nous entretenions un

jour de quelques exilés de la haute Italie qui se trouvaient à Florence ; un des plus remarquables venait de sortir de chez moi, Thomaseo, dont les écrits sont bien connus, et dont la cécité presque complète, que la pauvreté lui rendait plus douloureuse, attirait surtout mon intérêt et ma compassion. « Comment ! marquis, dis-je à Capponi, au milieu de tant de cœurs généreux et pleins de patriotisme, à Florence, et lorsqu'on y fait tant de frais pour fêter la résurrection de cette chère Italie, on laisse un de ses écrivains de mérite y languir avec sa famille faute de ressources matérielles ! — Vous avez raison, me répondit-il dans ce bel accent viril que l'âge n'avait pas changé, Thomaseo est un écrivain de mérite et, plus que cela, un homme d'honneur. » Et il se tut sans plus rien ajouter à mon observation, ce qui me surprit. Mais quand je sus plus tard que le sort de cet exilé n'était pas aussi à plaindre que je l'avais cru, car le même marquis, l'ayant pris sous sa protection, lui faisait une rente qui le mettait à l'abri de la misère, j'en fus touchée et j'admirai cette grande modestie qui lui fit endurer mon reproche indirect sans qu'il me dévoilât ses bienfaits envers celui que je plaignais !

Les cœurs et les esprits distingués dont j'avais l'avantage d'être entourée à Florence semblaient augmenter leurs bontés et leurs trésors d'amitié envers moi depuis l'accident dans lequel j'avais failli périr. Chaque jour c'était quelque charme nouveau dans leur société. Souvent, abandonnant le sujet palpitant qui était dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres, on parlait de science, de littérature et des arts ; la poésie et la musique venaient à leur tour se mêler à ces entretiens remplis d'attraits qui, sans me

consoler de vivre si loin de mes chers d'outre-mer, endormaient en quelque sorte la douleur que je portais dans l'âme depuis la mort de ma mère, n'ayant plus à mes côtés le plus aimé des fils.

Dans une de ces soirées où de beaux morceaux de poésie ayant rapport aux triomphes de l'Italie venaient d'être déclamés avec enthousiasme, un digne poëte, ignoré encore de la foule, et sur qui pesait le poids d'une infortune imméritée, épancha son âme affligée dans ces strophes trop décourageantes qui formaient le plus grand contraste avec les vers pleins d'enthousiasme, d'espérance et de bonheur qu'on venait de déclamer devant nous :

La vita che vale
Si dubbia, si frale !
Que vale la vita
Di pianto nutrita ?
In tanti martir
È meglio morir.

Non riso, non fiore,
Non bacio d'amore...
Ma truce, ma eterno
Suplizio d'inferno...
Son tutti così
Passati i miei dì

Ah ! venga la morte :
L'attendo da forte.
Chi è privo di speme,
La morte non teme ;
Temerla non può
Chi tanto penò.

Destino beatto
Non esser mai natto !
O, natto all' ambasce,
Morir nelle fasce.
La vita è martir ;
È gioia il morir.

Ce cri de désespoir jeté au milieu des réjouissances nationales par un digne Italien que je connaissais être un des esprits les plus religieux de nos temps, l'époux le plus aimé et le plus aimant, ainsi que le meilleur des pères, me montrait une fois encore l'inégalité des destinées humaines et de quelles manières diverses les hommes l'envisagent. Les uns (et ce sont les moins nombreux), en prenant

en vrais philosophes les malheurs qui leur arrivent, passent avec un calme inaltérable à travers les grandes luttes de la vie en poursuivant leur mission, celle de faire entendre à leurs semblables la voix de la vérité. Les autres (nous ne parlerons pas ici de ceux dont les vices et les crimes déparent ou déshonorent l'humanité) représentent dans la scène de la vie des rôles différents, où se dessinent plus ou moins visiblement l'énergie ou la faiblesse de leur caractère, qui sont souvent les seules causes de leur réussite ou de leur insuccès.

Désirer mourir quand notre Italie triomphe ! La vie sous le soleil de la liberté, c'est le meilleur de tous les biens ; on doit l'aimer quand même, disait un brave Florentin qui venait d'entendre les strophes ci-dessus. — Il faut prendre la vie comme elle vient, ou combattre sans jamais se décourager pour la rendre meilleure, disait un autre. — Oui, dis-je à mon tour en tendant la main au poëte découragé dont la digne épouse est une de mes plus chères amies d'Italie, il faut combattre et non pas appeler la mort comme pour se soustraire à cette noble lutte de la vertu contre des adversités particulières. Il ne faut jamais se lasser de répéter aux hommes ce qu'Alvarès dit, dans *Alzire*, aux Américains dont il vient de briser les fers : « Soyez libres ! vivez. » L'Italie est libre, et, quels que soient les efforts de ses ennemis pour arrêter l'élan national de quelques-unes de ses provinces, le drapeau de la liberté sera bientôt arboré dans toute son étendue du nord au sud. Que votre belle muse, au lieu d'évoquer la mort, chante la brillante aurore qui se lève sur ce vaste horizon si longtemps obscurci par tant d'affreux orages.

Vers la fin de cette même soirée où un poëte attristé disait que, « la vie n'étant qu'un martyre, c'était une joie

de mourir », l'image de la mort se présenta à mes yeux dans toute sa laideur et sous la forme la plus lamentable.

Un étranger que je connaissais de vue vint me dire qu'une jeune femme arrivée depuis peu à Florence où elle n'avait aucune relation était rue *** n° *** dans l'état le plus désolant, au chevet de son mari qui se mourait sans autre secours que les faibles soins de cette jeune femme trop délicate pour résister au plus affreux coup qui la frappait ainsi au milieu d'une ville étrangère.

Sans laisser voir mon émotion et m'excusant près des personnes qui nous entouraient, je volai vers la maison de douleur ; il pleuvait à verse. J'entre ; la première et seconde pièce étaient désertes, je pénètre dans la troisième. Quel spectacle déchirant ! quelle lutte entre l'amour et la folie, entre la vie et la mort ! Le cher poëte découragé qui avait déclamé les susdites strophes aurait dû venir la contempler.

Le comte Baratiere, dont le vieux père gardait intacts tous les préjugés de son ancienne souche, s'éprit d'amour pour une jeune fille orpheline qui se trouvait en pension à Crémone. Celle-ci répondant à son amour, il ne songea depuis qu'à l'épouser. Mais le vieux comte et toute la famille s'y opposèrent, et pour mettre un obstacle de plus à ce mariage, on fit valoir le devoir du célibat qu'impose l'ancien ordre des chevaliers de Malte auquel l'amoureux fils avait appartenu. Celui-ci, désespérant de fléchir son père, eut recours à la cour de Rome, plus flexible que tout autre tribunal quand ceux qui ont besoin de ses grâces savent s'y prendre. En obtenant la permission de se marier, les deux amoureux vinrent à Florence où le prieur du couvent S. T. bénit leur union.

Huit jours après cet acte religieux, le nouveau marié voulut rendre visite au prieur; on lui annonça que ce prélat venait de rendre le dernier soupir, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Cet accident naturel arrivé dans un pareil moment ébranla si rudement l'esprit du comte que la folie s'en empara... Ainsi, l'esprit qui avait été assez fort pour s'affranchir des vieux préjugés aristocratiques de sa famille, résister à la volonté de son père enraciné dans ces préjugés, et surmonter tous les obstacles qui s'étaient opposés à la réalisation de son mariage, s'affaiblit et s'obscurcit tout à coup en voyant, à sa première visite, la mort foudroyer celui qui huit jours auparavant avait béni son mariage!

Était-ce là la réaction du fanatisme, presque inné dans certaines natures, d'un préjugé ou d'un remords que l'amour avait endormis? ou bien encore, le phénomène naturel de l'organisation de ce cerveau qui, perdant l'équilibre de la vie morale, tombait dans l'état le plus déplorable où l'homme puisse arriver? Mystère!

Le comte et sa jeune femme, c'étaient les malheureux vers lesquels j'étais accourue; lui, il était fou, et, heureusement pour lui, la mort ne devait pas le laisser longtemps languir sur la terre. Elle, l'épouse de quelques jours, baignait de larmes les mains du malade et cherchait en vain à recueillir ses paroles incohérentes parmi lesquelles les mots *Amore! poveretta!* s'échappaient de ses lèvres. Je m'étais glissée près de ce couple infortuné sans que personne me vît, il paraissait là dans un complet abandon! La visite d'une inconnue dans une semblable occasion fit comprendre à la jeune femme désolée qu'un cœur compatissant venait l'aider à supporter avec courage son malheur.

Elle se leva, car elle était agenouillée près du lit de son

mari, et me tendant ses deux mains délicates, elle me dit d'une voix sortie du fond d'un cœur déchiré : *Iddio vi benedicca, Signora* — « Dieu vous bénisse, madame. »

Ce fut tout ce que la malheureuse jeune femme put dire dans ce moment-là, et ce fut assez pour que je comprisse toute l'étendue de son infortune, car elle perdait, dans le comte, non-seulement l'amour le plus tendre d'un époux dévoué, mais aussi le seul protecteur, le seul bien qu'elle avait dans le monde ! Je restai une partie de la nuit près d'elle et du pauvre aliéné mourant, en cherchant à apaiser la poignante douleur de l'une et à aider à contenir l'autre dans ses accès que le médecin disait toucher à leur fin avec sa vie.

Quelle lutte affreuse entre la vie, la folie et la mort ! Cet homme qui, il y avait à peine quelques jours, était si rempli de vie, d'esprit, d'amour et d'espérance, gisait là maintenant privé de toutes les facultés et en proie par moments à une agonie qui me glaçait d'horreur et me remplissait de pitié ! On aurait dit que cet esprit sur lequel les ténèbres de la mort morale étaient descendues avant que celles de la mort physique l'enveloppassent tout à fait, recevait dans de courts intervalles quelque faible étincelle de lucidité, et que, voyant le triste abandon où celle qu'il aimait allait rester sans lui, il voulait réagir, lutter et vaincre la mort ! — Efforts inouïs et vains de la nature dans les paroxysmes du mal auquel elle doit succomber !

En allant à la cuisine préparer des sinapismes pour les appliquer aux pieds du malade, j'y vis entrer la femme qui lui avait loué l'appartement assez élégant où il se trouvait, laquelle, tout en déplorant le malheur de ce couple, se plaignait de la perte qu'elle allait faire de son loyer. « Je croyais le comte riche, me dit-elle, lorsque je lui ai cédé la plus belle partie de ma maison. Mais maintenant je sais qu'il était déjà en grande détresse avant le coup qui vient de le frapper,

car son père lui a tout refusé, et l'on assure qu'il ne fera jamais rien pour la *nouvelle* comtesse, qui n'a plus de parents et qui ne possède aucune fortune à elle, la poveretta !» Ce mot me rappela celui que le pauvre aliéné répétait constamment, et ce que je venais d'entendre sur son état m'expliqua la double agonie de cet esprit qui, comme je le pensais, avait sans doute quelques instants de lucidité. Ma pitié pour lui redoubla, et je fis comprendre à la loueuse de l'appartement que c'était presque un crime que de regretter la perte d'une petite somme quand un si affreux malheur frappait celui qui la devait. L'amour de la charité, ce flambeau divin qui guide les bons cœurs, brilla enfin dans celui de la propriétaire, et elle me promit même de donner à ces malheureux tous ses soins pendant les heures où je m'absentais.

Le lendemain, lorsque je retournai près du malade, sa femme vint se jeter dans mes bras en s'écriant: «Il va mourir, mon seul bonheur sur la terre! que deviendrai-je! — « Dieu vous protégera, chère enfant, soyez courageuse dans la douleur, lui dis-je, elle est juste, car votre malheur est immense, je le sais, et... » Mais quelle est cette lugubre rumeur de voix que j'entends!... Et j'entrai avec elle, qui se soutenait à peine, dans la chambre nuptiale où la mort planait maintenant, précédée des apprêts trop lugubres que l'Église romaine ordonne comme indispensables pour faire monter au ciel l'âme qui va abandonner le corps.

Un prêtre et un acolyte se tenaient en face du moribond et lisaient à haute voix le *livre des morts*, que le premier passait au second quand il se sentait fatigué, afin que cette lecture et le *Requiem* prononcé d'un ton effrayant, plus propre à terrifier l'esprit qu'à y faire descendre la paix, ne fussent point discontinués. La physionomie du mourant exprimait plutôt l'horreur et l'impatience que la prétendue

salutaire influence de ce long ensemble de paroles prononcées bruyamment et empreintes de la froide indifférence que donne en général l'habitude de cet exercice religieux.

Ce doit être, je n'en doute pas, très-consolant pour ceux qui touchent à leurs derniers moments en conservant toute la lucidité de leur esprit que d'écouter ainsi la parole d'un prêtre sage et éclairé qu'ils ont demandé eux-mêmes près de leur chevet. Mais imposer à un fou agonisant et même à un malade quelconque qui va mourir cette parole malgré lui, et lui en faire des marches pour le conduire au ciel, cela me parut toujours un des abus les plus graves qu'on fait de la religion chrétienne, si douce, si pure et si tolérante pour ceux qui la comprennent bien.

J'étais encore enfant lorsque pour la première fois un pareil spectacle se présenta à mes regards, et ma bonne mère, une des meilleures catholiques qui eussent jamais existé, eut toute la peine du monde à me faire revenir de la fâcheuse impression qu'il avait laissée dans mon jeune esprit!

Parmi les dames qui me fréquentaient à Florence, il y avait une veuve, née en Chypre, qui vivait depuis longues années en Italie, où son âme avait été cruellement éprouvée par la perte de sa fille unique. Sa douleur, que le temps ni l'amitié filiale du jeune mari de cette fille bien-aimée, artiste distingué, esprit véritablement grec, n'avaient pu consoler, l'absorbait tellement qu'elle en faisait le sujet de toutes ses conversations. Les personnes qui la connaissaient s'en fatiguèrent bientôt, car le monde se fatigue vite de ce qui ne l'intéresse pas particulièrement. L'expression continuelle des douleurs d'autrui, quelque vraie et juste qu'elle soit, lui paraît à la longue monotone et importune.

Pour moi que tout ce qui vient d'un cœur maternel, joie ou douleur, émut toujours profondément, j'avais sincèrement sympathisé avec cette mère éplorée qui avait fait d'une salle de sa maison une sorte de sanctuaire où le grand portrait de sa fille et les objets travaillés par elle se trouvaient disposés avec goût. Cette salle était pour elle l'objet d'une solennelle vénération. Elle y venait se rassasier de doux et tristes souvenirs, pleurer sa chère Zoé qui était allée, si jeune encore et presque aussitôt après son mariage, l'attendre dans l'éternité! Quelque excessif que semblât aux autres le long chagrin de cette tendre mère, il me paraissait aussi touchant que sacré, et je la plaignais tant du fond du cœur, qu'elle m'en sut gré, car elle avait trouvé un cœur de femme qui comprenait le sien. Sachant qu'il n'y a que l'exercice de la charité qui puisse apaiser dans un bon cœur une grande douleur irremédiable, j'engageai cette mère inconsolable à aider mes efforts pour être utile à la jeune comtesse dans l'abandon où elle se trouvait. Le langage du cœur manque rarement de trouver de l'écho dans un cœur sensible. Celui de la bonne madame Cabana se rendit à mon désir d'offrir à la malheureuse veuve un asile dans sa maison jusqu'à ce que nous pussions lui procurer un moyen de vivre dignement par son travail quand son esprit se trouverait capable de vaincre sa douleur.

J'avais pris pour la jeune veuve Baratiere un véritable intérêt, une affection toute maternelle, je la voyais avec plaisir lutter avec courage contre son ingrate destinée, et surmonter le chagrin qui l'opprimait en travaillant tantôt à la broderie qui lui rapportait peu de chose, tantôt à s'instruire pour se livrer plus tard à l'enseignement, noble carrière que je lui avais conseillée comme la seule qui pourrait dans sa position lui procurer un avantage réel si

elle avait la persévérance et le goût nécessaires à ceux qui répandent la lumière dans l'esprit de la jeunesse et la savent dignement diriger. A cette condition l'enseignement est le vrai sacerdoce de l'humanité.

Le sentiment le plus puissant de la nature était venu se joindre aux souffrances de la jeune veuve Baratiere, et l'envelopper, malgré tout, d'une suave atmosphère. Elle sentit qu'elle allait devenir mère, et son cœur repoussait parfois toutes ses douleurs pour se livrer au charme indéfinissable d'un bonheur encore invisible qui attache déjà si fortement la mère au petit être qui remue dans son sein ! C'est tout un monde nouveau qui s'ouvre maintenant pour elle dont le cœur palpite des plus tendres émotions, et dont l'esprit se remplit des images les plus douces, les plus consolantes ou les plus brillantes, selon la perspective sous laquelle l'avenir se déploie à son imagination. Elle est heureuse du saint amour de mère quand même! Mais, hélas! la jeune pauvre comtesse vit bientôt se rompre le fil magnétique qui la tenait sous le charme puissant de la maternité.

Elle me fit prier un jour de grand matin d'aller la voir, j'y courus ; elle venait de mettre au monde une petite fille déjà morte; la femme chez qui elle avait loué une chambre et où elle vivait depuis son départ de la maison de la bonne madame Cabana, l'emporta dans son salon et fit croire à la pauvre mère qu'elle avait reçu le baptême avant de mourir. L'état de la malade exigeait cette innocente ruse. On doit ménager les esprits faibles, surtout celui d'une mère, dont les croyances religieuses lui donnent, après la perte de ses chères espérances sur la terre, la fortifiante consolation d'avoir au ciel un ange qui prie pour elle! Avec la

mort de l'enfant, la jeune comtesse perdit tout espoir de toucher le cœur si peu paternel du vieux comte, qui resta indifférent à son sort après comme avant le dernier coup qui l'avait frappée. Toutes les démarches qu'elle fit et que firent deux de mes amies de Florence qui connaissaient de nom ce vieil endurci, furent complétement inutiles, il ne voulut jamais accueillir celle que son fils avait épousée sans son consentement. Il lui refusa même la charité qu'elle trouvait chez des étrangers! Une telle dureté cessa de m'étonner quand j'appris que ce comte était un dévot! il n'aurait pour rien au monde manqué à une messe, pour rien au monde il n'aurait refusé une aumône à l'église, m'a-t-on dit. Et pourtant il laissa manquer de toutes ressources son propre fils, et laisserait mourir de besoin sa veuve, si des âmes pieuses qui prient Dieu partout et pour lesquelles l'Église est aussi le foyer du pauvre, n'étaient venues à son secours!

ENTRÉE DE VICTOR-EMMANUEL A FLORENCE

— 16 avril 1860 —

Depuis l'heureuse annexion de la Toscane au Piémont, les Florentins soupiraient après le bonheur de voir dans leur ville le roi gentilhomme, comme ils appellent celui que leurs cœurs avaient spontanément élu leur souverain, en lui livrant en toute confiance les futures destinées de cette docte et florissante partie de la Péninsule. Déjà l'arrivée de son illustre envoyé, le bienfaisant prince de Carignano, le 31 mars, avait excité un grand enthousiasme populaire. Des acclamations sincères retentirent partout sur son passage, accompagnées d'un épais nuage de fleurs

tombées de toutes les fenêtres; le soir toute la ville s'était illuminée, et le peuple en fête parcourait les rues en exprimant une vive joie. Mais tout cela ne fut qu'une pâle image auprès des fêtes brillantes que Florence déploya pour recevoir son roi bien-aimé. Le dimanche 15, qui précéda ce jour si ardemment désiré, presque tous les étrangers qui se trouvaient dans les différents points de la Toscane et même dans les autres États de l'Italie se rendirent à Florence. De nombreux curieux venus de toutes les villes toscanes, de tous les bourgs, nobles, bourgeois, paysans, descendirent, comme des torrents, dans la ville des arts, et augmentèrent tellement sa population qu'on circulait avec peine dans les rues. Tous les hôtels, toutes les maisons meublées regorgeaient de monde. On ne trouvait plus où se loger. Florence la belle était rayonnante de gaieté et semblait dire à ses hôtes : « Détournez pour le moment vos regards émerveillés de mes chefs-d'œuvre immortels; contemplez ce noble élan de plaisir, ce vif et cordial intérêt manifesté par tout un peuple en recevant dans son sein le roi populaire qui le premier comprit la sainte mission que Dieu donna aux souverains ici-bas. »

Vers midi et demi on entendit les six coups de canon qui annonçaient le départ de Livourne du convoi portant à Florence Victor-Emmanuel, attendu ici avec la plus vive impatience. Des arcs de triomphe artistement parés d'emblèmes s'étaient élevés dans différents points de la ville, par où il devait passer; son buste et son portrait entourés de couronnes de laurier ornaient le devant de plusieurs maisons. De toutes les fenêtres pendaient de riches damas et des bannières tricolores qui formaient, avec de nombreuses guirlandes de camélias naturels et des bouquets de mille fleurs variées, un spectacle admirablement beau, hautement relevé par les gracieuses et sou-

riantes physionomies des dames florentines, munies de fleurs rares pour les jeter sur le héros qu'elles attendaient avec un enthousiasme unanime.

Dans la place de *Santa Maria Novella,* une belle colonne surmontée d'une statue colossale de Victor-Emmanuel, tout entourée à sa base d'armes et de figures allégoriques, révélait le goût d'une société particulière d'israélites et son enthousiasme pour le nouveau règne.

La rue Calzaiuola était plantée d'un bout à l'autre d'arbres en forme de pyramides, tous enveloppés de camélias; les arcs, les niches, et surtout les salles et l'embarcadère du chemin de fer où il devait descendre brillaient d'une telle quantité de fleurs naturelles artistiquement rangées, que tout ce luxe de décor frappait d'admiration le regard de ceux mêmes qui étaient nés comme moi sur un sol toujours fleuri, et qui avaient vu les plus belles expositions de fleurs en Europe.

On aurait dit que le prodigue printemps avait réuni tous ses trésors pour les donner à Florence. Dans tous les édifices publics on lisait des inscriptions, des épigraphes, relatives à la fête de cette journée mémorable.

Il faisait un de ces beaux jours sans soleil qu'un grand roi comparait à la jeune et belle aveugle dont il était amoureux; un de ces jours magiques qui faisaient jadis mes délices, lorsque je respirais sous la zone torride l'air embaumé de ses enivrants parfums.

Deux grosses murailles de peuple se prolongeaient entre les maisons et les files de soldats en grand uniforme, de l'embarcadère du chemin de fer de Livourne jusqu'à l'imposant et sévère palais Pitt. Cette habitation jadis des Médicis, et puis, jusqu'au 27 avril de l'année dernière, des grands-ducs dits alors de Toscane, ouvrait toute fière et radieuse maintenant ses somptueuses, splendides

salles au roi guerrier, dont le cœur et le bras s'étaient voués à l'affranchissement de l'Italie. Vicissitudes des choses humaines! en moins d'un an ce palais se ferma derrière la dynastie d'Autriche, qui tomba ici comme doit tomber tout ce qui pourrit, et s'ouvrit tout rayonnant de fête, au noble et brave représentant de l'illustre et ancienne maison de Savoie!

Toutes les autorités de la ville, les corps diplomatiques, la nombreuse garde nationale et toutes les personnes illustres du pays se rendirent à l'embarcadère pour le recevoir. Diverses bandes de musique, postées çà et là dans de vastes tribunes élevées et ornées avec goût, attendaient, en jouant les plus beaux morceaux italiens et l'hymne national, le passage du victorieux soldat couronné. Tout respirait joie et bonheur, et le ciel, un peu couvert auparavant, devint tout à coup splendide sous les brillants rayons du soleil qui reparut radieux comme pour saluer aussi l'heureux bienvenu et faire ressortir la beauté sévère de l'architecture toscane, parée ce jour-là de milliers de bannières flottant sur le haut et aux façades de tous les monuments, palais, maisons, etc., de l'artistique Florence.

Au milieu de toutes ces splendeurs et de ces grandes démonstrations de joie, démonstrations spontanées des sentiments que produisent de tels moments uniques dans la vie d'un peuple renaissant à la liberté, les trois émigrations de Venise, de Rome, de Naples et Sicile, réunies, au premier coup de canon, sur la place de Santa Maria Novella, se dirigèrent, précédées de trois bannières en deuil, vers le débarcadère où le gonfalonier de Florence leur avait réservé une vaste place, disposée de manière que les premiers regards du roi pussent tomber tout en arrivant sur ces représentants des malheureuses provinces italiennes encore sous le joug de leurs oppresseurs! Toute

la population postée dans les rues et aux fenêtres, les voyant passer ainsi mélancoliques et dans un silence solennel à travers la publique allégresse qui régnait partout, éclatait en applaudissements encourageants et sympathiques en versant une pluie de fleurs sur les drapeaux noirs symboliques, sur ceux qui les portaient et sur ceux qui les suivaient !

Rien de plus profondément touchant que ce spectacle de tristesse muette, cette image vivante de la douleur de tant de nobles populations italiennes se déployant ainsi au milieu de la réjouissance et du bonheur de leurs frères les Toscans !

Deux heures venaient de sonner lorsque Victor-Emmanuel descendit, au milieu de frénétiques acclamations, au débarcadère transformé en vaste et élégant jardin. Introduit dans la salle parée avec un goût exquis pour le recevoir, la municipalité florentine lui adressa par son gonfalonier le discours suivant que je traduis :

« Sire! le municipe de Florence qui, il y aura dans « quelques jours un an, vous proclama le chef suprême de « la guerre nationale, vous rend aujourd'hui hommage « comme à son roi, en se faisant l'interprète de ce peuple « qui, transporté de joie, salue en vous le libérateur de « l'Italie. Le prix que notre persévérance reçoit mainte- « nant nous rend fiers des épreuves heureusement sur- « montées, toujours confiants dans votre loyauté et dans « vos promesses. D'accord avec les peuples de la Lom- « bardie et de l'Émilie, nous nous embrassons auprès de « votre trône constitutionnel. A vous seul est donné « d'unir ces familles de peuples et d'en faire une nation « libre et forte. Sire! dans notre ville qui conserve le bril- « lant souvenir de deux civilisations qui eurent ici leur « origine et leur développement, votre grande âme s'a-

« grandira encore, et acquerra toujours la plus haute in-
« fluence sur les nouvelles destinées de l'Italie. Soyez le
« bienvenu dans notre ville, ô généreux roi! A vous, qui
« avez écouté le cri de douleur des peuples opprimés, à
« vous est dû le cri d'enthousiasme des peuples affran-
« chis. Votre épée victorieuse nous a soustraits à l'humi-
« liation de l'oppression étrangère; la reconnaissance po-
« pulaire vous donne une couronne que personne ne
« pourra impunément toucher. Puisse ce jour-ci vous
« être à jamais d'agréable souvenir, comme il sera pour
« nous le plus glorieux et le plus mémorable. »

Après avoir répondu à ce discours avec des paroles affectueuses, le roi tout ému quitta la salle, accompagné de son état-major et de toutes les autres personnes de sa suite, monta à cheval, et entra par la porte Prato dans la ville, au milieu des plus vives acclamations. Les trois députations de Venise, de Rome, de Naples et Sicile, émues jusqu'aux larmes, à plusieurs reprises le saluèrent d'un cri unanime roi d'Italie. Les nobles exilés exprimaient ainsi dans ces deux mots et leurs vœux et leurs espérances. De vifs applaudissements au noble patriote comte de Cavour sortirent encore de ces cœurs partagés entre la douleur de l'atroce oppression de leur patrie et l'enthousiasme des Toscans heureux de la régénération de la leur. A la porte Prato, un bel enfant présenta au roi une riche guirlande emblématique; c'était le cadet des fils du marquis Laiatico (frère du prince Corsine), mort dernièrement à Londres et si justement pleuré ici.

Le prince de Carignano et le baron Betine Ricasoli suivaient à cheval Victor-Emmanuel, et, après ceux-ci, un grand nombre d'officiers supérieurs précédaient les riches équipages de la cour où, parmi les ministres Mamiani, Corsi et Jacine, le grand homme d'État, Cavour, attirait,

après le roi tous les regards et était l'objet des plus grands témoignages d'admiration et de sympathie. Il serait impossible de décrire les détails de cette fête populaire, de cette belle tempête d'acclamations qui retentissait d'un bout à l'autre des rues, lorsque Victor-Emmanuel y paraissait ! Ce n'était pas cette joie extérieure, ces vains applaudissements que le peuple prodigue souvent à un chef quelconque qui se montre revêtu d'un pouvoir usurpé ou obtenu aux dépens des larmes et du sang qu'il a fait verser ! C'était un élan spontané, libre, généreux, élan sincère et général comme avaient été sincères et unanimes les vœux des cœurs toscans en offrant à ce premier soldat de l'indépendance italienne la plus précieuse perle qui embellit maintenant sa couronne de roi. Ce n'étaient pas des phrases, des paroles étudiées; c'était l'âme de tout un peuple qui semblait se fondre dans un frémissement solennel, une expression prolongée d'intime satisfaction pour redire au zouave couronné : « Nous sommes heureux « de te posséder dans notre ville et de voir ainsi fleurir « l'espérance de la complète union italienne, base de la « grandeur future de notre bien-aimée patrie. »

Arrivé à la place du Dôme (cathédrale), le roi et toute sa suite s'arrêtèrent et, y entrant, rendirent à Dieu des actions de grâces pour l'heureux avénement. L'archevêque de Florence, dont j'appréciai hautement l'affection et la simplicité touchante envers son vieux père qui venait sans gêne le voir dans son costume de paysan à son palais épiscopal, eut l'honneur de célébrer cette cérémonie religieuse. On disait qu'il l'avait fait bien à contre-cœur et en regrettant de ne pouvoir reculer les esprits actuels aux temps *bienheureux* où, à la voix des Ambroise, la porte de l'Église était interdite aux empereurs.

Victor-Emmanuel, qui marche véritablement avec son

siècle, après avoir accompli avec recueillement cet acte religieux, continua sa marche, entouré de son immense cortége de citoyens de toutes les classes, à travers un nuage de fleurs et au milieu d'acclamations toujours croissantes, jusqu'au palais Pitt.

Là il reçut avec la cordialité la plus marquée les sénateurs, les députés, le conseil d'État, les directeurs des sections ministérielles, les chefs des départements, la magistrature, le gonfalonier, etc., etc., et témoigna à tous son inaltérable sympathie et sa vive satisfaction pour l'accueil qu'il venait de recevoir. Il les remercia de leur coopération assidue au bien de la cause italienne; recommanda l'union et la foi comme seules capables de consolider et d'élargir le naissant édifice de sa liberté, et, pour témoigner le plaisir qu'il éprouvait de se trouver à Florence, il rappela les souvenirs d'enfance par lesquels cette ville avait été toujours chère à son cœur. Puis, il se montra encore à la façade du palais Pitt, devant laquelle se portait la multitude en exprimant le désir de le revoir. Il la remercia encore d'une ovation chaleureuse qu'on lui fit dès qu'il mit le pied sur le sol toscan. Son amabilité martiale, ses manières franches et ses paroles royalement simples lui attiraient l'estime et la confiance de tous. Après le somptueux dîner qu'on lui avait préparé ce jour-là, il se plaça dans une élégante loge dressée au centre de l'immense passage qui réunit les deux palais Pitt et Vecchio, et y assista au merveilleux feu d'artifice disposé sur un des ponts de l'Arno. Les nombreux jets de feux de couleurs variées se reflétant dans les eaux de cette poétique rivière produisaient un effet magique! Aussitôt le feu terminé, les deux rives de l'Arno présentèrent symétriquement une des plus brillantes illuminations qu'on eût jamais vues. Tous les édifices publics, temples, arcs,

colonnes, ponts et maisons rivalisaient de goût et de splendeur dans cette fête de nuit. Les édifices sur le haut des collines environnantes présentaient un spectacle non moins féerique. Florence, toute revêtue de fleurs depuis le matin, brillait maintenant d'un nouveau charme sous la clarté de ces milliers de fanaux variés, qui éclairaient partout l'effigie ou le nom de celui à qui elle était heureuse de rendre de si grands hommages, de prouver tant d'amour. Plusieurs bandes de musiciens parcouraient les rues et augmentaient l'enthousiasme et la franche gaieté de cette nuit splendide digne sœur du jour qui l'avait précédée.

Entre dix et onze heures Victor-Emmanuel en voiture découverte parcourut les principales rues de la ville, suivi d'une foule immense qui entourait son carrosse, avide de le voir et de le saluer de tout près. Ne craignant point de poignards cachés, ni de bombes infernales qui cherchent quelquefois à délivrer les peuples des tyrans qui les oppriment, son cœur ne battait que de l'émotion de se voir ainsi entouré comme un bon père de famille revenant, après de grands dangers, à son foyer où des enfants affectionnés le fêtent du fond de l'âme avec un enthousiasme bien senti et bien mérité.

Théâtres, bals, concerts, course de chevaux, tout était animé par la présence du roi-soldat, de Cavour et de leurs admirateurs. Cour et peuple se confondaient en ces jours de rejouissances nationales dans une seule pensée, dans un désir unanime que le grand ministre avait à cœur de satisfaire bientôt complétement, ignorant, hélas! le coup prématuré qui devait le frapper presque au début de son œuvre glorieuse, et qui à l'heure où je trace ces lignes fait gémir tous les cœurs italiens ! Mais revenons à nos beaux jours de

Florence. Malgré notre éloignement naturel pour les plaisirs du monde, nous assistions, avec l'intérêt que notre vive sympathie pour l'Italie nous inspira toujours, à tous ces spectacles et à toutes ces fêtes créés par l'esprit national dont les ailes se déployaient de jour en jour avec une vigueur toujours croissante. Outre les nombreuses remarques qui s'offraient à notre esprit parmi les grandes réunions de ces jours-là, nous avions eu l'occasion d'apprécier de près les manières distinguées et l'aimable politesse de l'illustre homme d'État, le comte de Cavour.

Si l'on peut lui faire le reproche d'avoir appuyé une alliance monstrueuse en sacrifiant une des plus douces et innocentes princesses à des convenances politiques, son cœur tout italien, ses actes de patriotisme, et ses démarches éclairées pour élargir l'horizon de la liberté dans son pays, en consolidant sa dignité, rachètent bien, ce me semble, cette faute et d'autres qu'il eût pu commettre dans la trop difficile position où se trouvaient alors les affaires d'Italie.

Mai 1860.

Une entreprise gigantesque, hardie et on ne peut plus noble allait commencer, toute l'Italie était émue ! On mêlait partout la crainte à l'espoir, l'approbation à la réprobation. Qui a eu raison ? on le sut bientôt. Le lecteur sait déjà que je veux parler de cette intrépide, héroïque expédition des braves en Sicile. Noble résolution, d'autant plus glorieuse qu'elle fut hérissée de dangers nombreux et mise en pratique par de simples volontaires, patriotes résolus et tout de cœur qui écoutèrent plutôt les cris de leurs frères opprimés là-bas que les convenances qui portaient alors le gouvernement du bon roi Victor-Emmanuel à différer l'aide qu'il devait et

qu'il désirait prêter aux Siciliens et Napolitains pour secouer le joug qui les écrasait.

Les journaux annoncèrent au milieu de l'émotion générale que le héros venait de quitter clandestinement Gênes, accompagné d'une poignée d'intrépides Italiens qui, comme lui, comprenaient la grandeur de l'héritage légué par les anciens héros du sol romain à leurs dignes descendants. Ils volaient au secours des braves qui se battaient sans ressources contre les troupes disciplinées du despote des Deux-Siciles. Leur élan fraternel méritait la surprenante réussite que le monde admire.

Comme personne n'ignore aujourd'hui les particularités de cette admirable expédition et de ses heureux résultats traduits en toutes les langues de l'Europe, j'épargnerai au lecteur la répétition de leurs détails ; mais je ne me refuserai pas le plaisir de transcrire ici textuellement quelques-unes des pièces, ayant rapport à ce grand événement, telles qu'elles ont été publiées dans les journaux d'alors. En les copiant dans leur original italien, il me semble les entendre sortir de la bouche même de cet homme admirable qui fut et qui est encore le symbole vivant de l'amour de la liberté, partout où il l'avait trouvée aux prises avec la tyrannie, le défenseur infatigable de la nationalité italienne, le brave dépourvu de tout intérêt personnel, le cœur capable de l'abnégation patriotique la plus rare, la plus digne d'une glorieuse immortalité ; mieux que tout cela, l'exemple personnifié des vertus d'époux, de père, d'ami et de citoyen humanitaire. Mais laissons à la postérité la véritable appréciation d'un des plus grands cœurs de notre époque dont les nobles aspirations ont désarmé, froissé ou contrarié trop d'orgueils et de vanités pour qu'elles puissent trouver, de nos jours, l'approbation, la justice générale qu'elles méritent.

Voici la lettre qu'on a lue dans les journaux de Florence le 23 mai et qui a mis différemment en émoi tous les cœurs italiens. Elle est du digne général (méconnu encore alors par quelques-uns) à un de ses meilleurs amis :

« Caro Amico,

« Il giorno in cui riceverai queste poche righe io sarò « ben lontano in mare.

« L'insurrezione siciliana porta nelle sue viscere i destini « della nostra nazionalità, io vado a dividere la sua « sorte ; io vado a trovarmi alfine nel mio elemento, « l'azione, messa al servizio di una grande idea.

« Non ci voleva di meno per rialzare il mio coraggio nel « mezzo ai disinganni di ogni specie che mi avevano ama- « reggiato.

« Che non si gridi all'imprudenza ; che si aspetti !

« Io sono pieno di speranza e di confidenza. La nostra « causa è nobile e grande, l'Unità d'Italia, il sogno più caro, « l'aspirazione di tutta la nostra vita. Che i venti ci siano « propizi ?

« Castiglia e mio figlio sono con me, e ti abbracciano. « Tu sei del piccolo numero degli amici ai quali io ho « voluto stringere la mano e dire addio avanti di partire.

« Tutto tuo,

« GARIBALDI. »

Quand cette lettre parut dans les journaux, le héros populaire respirait déjà depuis quelques jours sous le ciel sicilien ! — Le journal *Il Movimento* publia une dépêche au sujet du débarquement de Garibaldi près de Marsala, dans la nuit du 12 au 13 mai.

L'apparition subite de cet homme extraordinaire, suivi de quelques braves compagnons, dans la Sicile gardée par

des troupes bien disciplinées sous le commandement des dépositaires fidèles des ordres de François II de Naples, son audacieuse entreprise, son courage, sa valeur et les triomphes qu'il obtint, sont des faits presque uniques dans l'histoire ; ils passeront aux générations à venir comme une légende, un miracle bien caractérisé !

Alors on discutait encore sur le continent au sujet de l'événement qui allait s'accomplir, quand l'île, la vieille et brave fille de la Grèce, devenue aujourd'hui tout italienne, se rajeunissait dans son immense élan patriotique en combattant pour cette union de l'Italie si longtemps, si ardemment rêvée et enfin sur le point de se réaliser !

On lisait avidement les journaux, mais maintenant c'était vers la Sicile que volaient toutes les pensées. Le peuple se souciait fort peu du blâme qu'on jetait sur son héros. On attendait, ainsi qu'il l'avait demandé.

Dans le *Constitutionnel*, du 14 mai, Grandguillot, sur la réponse de Cavour à Thouvenel, prouva que le Piémont comme la France blâmait la tentative audacieuse de Garibaldi. Celui-ci, sûr de la justice de la cause à laquelle il était allé sacrifier son repos et peut-être sa vie, ne continua pas moins sa grande mission.

« Si l'expédition de Garibaldi est contraire aux intérêts « du Piémont, lisait on dans le *Moniteur Toscan*, elle ré- « pondait toutefois aux vœux de la partie du peuple dont « il est le héros.

« Le Piémont ne pouvait pas employer la violence en- « vers un homme qui représente une si grande force po- « pulaire. Un tel acte aurait soulevé en Italie une réaction « dangereuse, etc. etc. »

Tandis que les opinions du dehors et même en Italie étaient divisées sur la démarche hasardeuse de cet homme providentiel, nous lisions à Florence entre autres articles

palpitants d'intérêt, la proclamantion suivante qui porte l'empreinte du véritable patriotisme dont son grand cœur est animé.

« *Proclamazione del generale Garibaldi all' Italiani.*

« Italiani !

« I Siciliani si battono contra i nemici dell'Italia, e per « l'Italia ! — è dovere d'ogni Italiano di soccorrerli — colla « parola, e coll'oro, coll'armi, e sopratutto col braccio.

« Le sciagure dell'Italia hanno fonte dalle discordie « — e dall'indifferenza d'una provincia per la sorte « dell'altra.

« La redenzione italiana cominciò dal momento che gli « uomini della stessa terra corsero in aiuto dei perico- « lanti fratelli.

« Abbandonando a loro soli, i prodi figli della Sicilia — « essi avranno a combattere i mercenari del Borbone non « solo, ma quelli dell'Austria e quelli del Prete di Roma.

« Che i popoli delle provincie libere alzino potente la « voce in favore dei militanti fratelli e spingano la gio- « ventù generosa ove si combatte per la patria.

« Che le Marche, l'Umbria, la Sabina, Roma, il Napo- « letano insorgano per dividere le forze dei nostrii nemici.

« Ove le città sieno insufficienti per l'insurrezione, « gettino essi bande de' loro migliori nelle campagne.

« Il valoroso trova un'arma dovunque ! — Non si as- « colti, per Dio, la voce dei codardi, che gozzovigliano in « laute mense ! Armiamoci ! e pugniamo per i frattelli, « domani pugneremo per noi !

« Una schiera di prodi che mi furono compagni su ! « campo delle patrie bataglie — marcia con me alla ris-

« cossa. — L'Italia li conosce ! — son quelli stessi che si « mostrarono, quando suonò l'ora del pericolo. Buoni e « generosi compagni ! — essi sacrarono la loro vita alla « patria ! — e daranno ad essa l'ultima stilla di sangue! — « non sperando altro guiderdone che quello dell'inconta- « minata coscienza.

« Italia, e Vittorio Emanuele ! — gridaron passando « il Ticino ! — Italia e Vittorio Emanuele ! — rimbombera « negli antri infuocati del Mongibello.

« Aquel fatidico grido di guerra — tonante dal gran « sasso d'Italia al Tarpeo — crollerà il tarlato trono della « tirannide e sorgeranno come un solo uomo i coraggiosi « discendenti dal vespro.

« All'armi dunque ! finiamo una volta — le miserie di « tanti secoli ! Si provi al mondo una volta che non fu « menzogna — essere vissute su questa terra — Romane « generazione. »

« GIUSEPPE GARIBALDI. »

Rien de plus commun dans tous les temps et chez tous les peuples que l'émotion, plus ou moins sentie, produite dans les populations qui lisent des proclamations de chefs du pouvoir légitime ou usurpé, aux prises avec les ennemis qu'ils combattent dans un moment critique. Mais la proclamation que je viens de transcrire fidèlement dans son original, et qui par sa simplicité sublime puisée dans la flamme pure du cœur ne ressemble aucunement aux phrases officielles, souvent banales, dont on se sert quelquefois en des circonstances pareilles, eut un si profond retentissement dans les vrais cœurs italiens, y fit vibrer si puissamment les cordes patriotiques, croître et rassurer si énergiquement les espérances pour la prochaine défaite du dernier Bourbon des Deux-Siciles et la délivrance heureuse de

neuf millions d'Italiens de plus, que le récit qu'on en a fait et qu'on en fera restera toujours au-dessous de la grandeur de cet élan national dont le monde connaît les immenses résultats.

Le député Bertani avait écrit de Gênes au directeur du journal *la Nazione*, en appuyant la démarche du capitaine du peuple, comme il appelle Garibaldi, et le priant de donner toute publicité à la lettre suivante :

« Mio caro Bertani,

« Spinto nuovamente sulla scena degli avvenimenti, « io lascio a voi gli incarichi seguenti : — Raccogliere « quanti mezzi sarà possibile per coadjuvarci nella nostra « impresa. — Procurare di far capire agli Italiani, que se « saremo ajutati dovutamente sarà fatta l'Italia in poco « tempo, e con poche spese, ma che non avran fatto il « dovere quando si limiteranno a qualche sterile sotto- « scrizione. — Che l'Italia libera d'oggi, in luogo di cento- « mila soldati deve armar ne cinquecentomila — numero « non certamente sproporzionato alla popolazione, e che « tale proporzione di soldati l'hanno gli stati vicini che non « hanno indipendenza da conquistare. — Con tale esercito « l'Italia non avrà più bisogno di padroni stranieri che se « la mangiano poco a poco col pretesto di liberarla.

« Che ovunque sono Italiani che combattono oppressori, « là bisogna spingere gli animosi, e provvederli del ne- « cessario per il viaggio — Che l'insurrezione siciliana « non solo in Sicilia bisogna ajutarla, ma dovunque sono « dei nemici da combattere — Io non consigliai il moto « della Sicilia, ma venuti alle mani quei nostri fratelli, ho « creduto obligo di ajutarli.

« Il nostro grido di guerra sarà :

« — Italia e Vittorio Emanuele ! — e spero che la ban-
« diera italiana anche questa volta non riceverà strazio.

« Con affetto, vostro

G. Garibaldi.

(Dal giornale *la Nazione*.)

Voici maintenant un appel de Garibaldi aux dames :

ALLE DONNE ITALIANE

Quando le signore di Milano, Venezia ed altre città italiane chiedevano, nelle riunioni della sera, ai loro figli, ai loro amici, ai loro amanti, se non partivano ancora per la guerra santa — e così accrescevano di valorosi distinti giovani le file del prode esercito liberatore; allora, dico esse impressero al carattere dell'epoca, quel suggello brillante di patriottismo femminile che ci tramanda la storia del valore delle donne di Roma, di Sparta, di Cartagine. — Ebbene! quelle signore, quelle donne degne dei tempi dell'Italia antica, che ci mandavano i loro cari al consorzio di sangue. — Ripugneranno oggi di gettare sulla bilancia del riscatto italiano il loro superfluo? La Cajroli di Pavia, la Martinez, la Deorchi, la Sironi, la Biancardi di Como — la Pallavicino, la Speri, la Pepoli, la Salvi non hanno forse per compagne di cuore nelle cento città italiane, a migliaja le Verri, le Casani, le Mantegazza, le Araldi, le Adamoli, le Lomellini che getteranno in faccia a chi ci vuole opprimere i suoi superflui, le loro gioje, le loro treccie, i loro figli in olocausto per la redenzione di questo popolo, che non vuol servire al capriccio di signori estranei, ma sedersi uguale accanto alle sorelle nazioni dell'Europa di cui si sente degno?

Dunque una signora, una donna d'ogni città italiana, d'ogni borgo, inviti il sesso gentile (fatto gagliardo dalla

coscienza di un atto solenne! vitale per la patria!) quella donna dica ad ognuna : non monili, non treccie (non è tempo ancora), ma il superfluo venite ad offrire a quella Italia che noi possiamo fare un giorno ! se volenterose davvero!.... perchè ai milioni di superfluo, al milione di cittadini armati chinerrano il capo i potenti del mondo !.... I nostri figli non vedremo esposti mai più ai macelli dei campi di battaglia... e Dio benedirà la santissima opera nostra.

G. Garibaldi.

Il n'est ni un diplomate, ni une forte tête politique, non, vous avez raison, vous autres pour qui les vertus civiques et les faits glorieux de ce grand patriote sont un sujet d'envie ou d'éternel reproche.... Il n'est qu'un grand cœur et un bras courageux voués l'un et l'autre depuis plus de trente ans à la sainte cause de la liberté partout où elle est aux prises avec le despotisme. — Maintenant le voilà encore, entouré de quelques braves, combattant la soi-disant *invincible* troupe napolitaine chez laquelle le seul nom de Garibaldi et de son *Maure le Diable*, comme elle appelait le fidèle noir qui l'accompagnait en 1848, jetait la plus grande frayeur. Le voilà maintenant, dis-je, repoussant les cohortes de François II de Naples qui tente vainement d'étouffer l'élan national dans les Deux-Siciles. Le roi de Naples et ses nombreux serviteurs viennent de présenter encore une fois aux monarchies absolues et despotiques l'exemple de l'impuissance des troupes même les mieux exercées contre une armée de citoyens décidés à faire revivre, les armes à la main, leurs droits les plus sacrés.

L'esprit juste du chef de l'insurrection de la Sicile fait pourtant de grands éloges à la bravoure des troupes napolitaines, qui se sont battues comme des lions, dit-il, et il

ajoute dans une de ses lettres : « Certainement je n'eus jamais en Italie de combat si acharné, ni d'adversaires si braves. Ces soldats, bien dirigés, combattront comme les premiers soldats du monde. »

Tandis que les triomphes de Garibaldi sur le général Landi et toute la troupe éclataient partout en Sicile, François II faisait proclamer à Naples la complète déroute du même Garibaldi.

Ce fut là souvent une des tactiques des tyrans sur le point d'être écrasés; le mensonge vient toujours à leur aide, et quelquefois ils s'en servent avec avantage, ne fût-ce que pour quelque temps. Mais dans cette circonstance la vérité reparut aussitôt tout éclatante, et avec une surprenante rapidité se succédèrent les victoires signalées de Garibaldi et de ses braves chasseurs des Alpes suivis des Siciliens, à Calatafimi, à Montreal, la prise de Palerme, et enfin, après la déroute finale du parti bourbonien, la prise même de Naples par l'heureux général qui, en terminant sa noble tâche de ce côté de la Péninsule, offrit à la couronne du roi-soldat cet important et beau joyau en confondant de la sorte ceux de ses envieux dont les calomnies lui avaient prêté des vues ambitieuses dans une expédition toute d'abnégation et purement patriotique.

Puisse le roi-soldat savoir toujours se montrer aussi digne de ce don que le fut dans la grandeur de son désintéressement celui qui le lui offrit.

Les triomphes de Garibaldi et le service qu'il a rendu à sa patrie appartiennent maintenant à l'histoire. A elle d'en raconter les détails; à moi et à toutes les femmes de déplorer les victimes de la guerre, quel que soit le drapeau qui y mène les hommes! Que la liberté triomphe une fois

pour toutes du despotisme qui l'écrase ; qu'elle se consolide partout dans le monde civilisé, afin que la tuerie n'y soit plus une loi, en mettant sous les yeux des peuples frères ces scènes de carnage, ces affreux spectacles qui font gémir l'humanité en face d'une civilisation qu'on dit toujours progressive.

Si la révolte était jamais excusable, ai-je dit dans le premier volume de ces impressions, ne serait-ce pas quand elle a pour représentantes les nobles races de sauvages (les esclaves noirs) qu'on torture en les dégradant?

Aussi, si la guerre, ce fléau infernal dont l'esprit devrait être banni de chez tout peuple civilisé, peut être en quelque sorte excusée, c'est lorsqu'elle est faite pour affranchir notre sol des tyrans envahisseurs qui s'y tiennent en maîtres. — L'Italie a gémi, non pas des jours, des mois, des années, mais des siècles sous le joug despotique de maîtres de toute espèce. — Sa guerre est donc excusable, juste même. — Et cependant le cœur saigne et se décourage presque pour le vrai progrès de l'esprit de concorde en présence de ces hécatombes humaines qu'on n'a pas encore pu ou voulu éviter depuis dix-neuf siècles d'une rédemption de paix inutilement prêchée dans le monde chrétien !

Honte et malédiction éternelle aux usurpateurs, aux tyrans des peuples que l'ambition de gouverner force à allumer le funeste flambeau de la guerre en y entraînant les nations, comme la noble Italie, qui ne demande que la liberté d'action sur son propre sol pour faire prospérer les éléments du bonheur populaire avec les lumières dont elle fut, après la Grèce, le grand foyer du monde.

L'Italie revient à ses braves enfants échappés aux lourdes chaînes dont leurs tyrans les avaient entourés. La mère éplorée en voyant depuis tant de siècles ses nobles filles divi-

sées et victimes sous le despotisme ambitieux d'usurpateurs étrangers, recouvre enfin sa liberté et ses droits. Rome seule, sa chère aînée, ne lui a pas encore été rendue. Rome, qui fut jadis la tête du monde, sera toujours le cœur de l'Italie. Elle ne manquera pas, quoi qu'on fasse pour la retenir séparée, de revenir compléter la grande unité italienne. La vénérable famille rajeunie par les aspirations modernes se réunira heureuse et forte dans son splendide foyer pour y consolider sa grande œuvre. Elle retirera plus tard du récit de ses malheurs passées, d'utiles leçons pour les éviter à l'avenir, et pour obtenir par la paix le renom qu'elle s'était fait jadis par son génie guerrier qui a conquis le monde.

« Rome a beaucoup péché, elle a beaucoup à souffrir pour se purger de ses péchés, » me disait monseigneur G... à Mondovi. Ce digne prélat voyait juste ; la prison du château Saint-Ange, loin d'éteindre le rayon de vérité qui brillait dans son esprit, n'avait fait que le raviver davantage, quelle que fût la prudence de sa conduite postérieure. L'obscurité d'un cachot devient souvent la plus limpide clarté pour tous ceux qui, comme Galilée, y ont souffert pour l'amour de la vérité dont les tyrans hypocrites redoutèrent en tout temps et redoutent encore la propagation divine.

Rome souffre encore sous le joug des armes françaises qui, après avoir commis le fratricide le plus scandaleux, s'y sont depuis toujours maintenues par le dévouement religieux du célèbre auteur du coup d'État, sous prétexte d'empêcher les prétendus dangers qui menaceraient, sans ces armes, la personne du Saint-Père !

Mais elle sortira, n'en doutons pas, toute radieuse, un jour qui n'est pas éloigné, des ténèbres où l'on croit la retenir pour jamais. La lumière se fait jour tôt ou tard dans l'esprit des hommes, Dieu l'a faite pour éclairer surtout ses créatures.

Malheureusement il faut quelquefois de grands fléaux pour que le bandeau tombe des yeux des hommes, de nombreuses victimes immolées pour que la vérité et la justice triomphent; mais nous ne pouvons rien changer aux décrets de la Providence, ou, selon ceux qui n'y croient pas, aux évolutions inévitables de l'esprit humain frappé de l'évidence de la science qui démontre par elle seule la route sûre à suivre et celles à éviter.

Tout en m'inclinant devant la supériorité de ces puissants investigateurs de la science, qu'il me soit pourtant permis de croire qu'il y a un châtiment providentiel réservé à ceux qui font souffrir les peuples pour assouvir leur ambition personnelle et se faire un grand nom dans le monde au prix du sang et de l'oppression de leurs semblables. Sans aller chercher dans l'histoire ancienne, ni dans celle du moyen âge qui offre de nombreux exemples de la chute des despotes qui ont ensanglanté la terre pour agrandir leur puissance, il nous suffit d'ouvrir les premières pages de l'histoire de notre siècle pour y trouver le résumé de toutes les ambitions, de tous les despotismes, de toutes les usurpations et tyrannies des vieux temps, incarné dans le célèbre tueur qui ferma le siècle dernier et ouvrit le présent en laissant à la France le funeste héritage d'un nom sous l'influence duquel elle a tant souffert et aura peut-être à souffrir encore beaucoup.... Le souvenir des maux amassés sur les nations que ce grand despote couronné dévasta, insulta, dépeça à son gré en s'en emparant pour lui et pour les membres de sa famille, restera éternellement chez ces populations nombreuses et, qui sait? y nourrit l'espérance d'autres revanches que celle de Waterloo!

Le philosophe anglais Stuart Mill dit avec raison :

« L'excellence d'un gouvernement se mesure à la somme de qualités morales et intellectuelles qu'il répand dans la nation ; un gouvernement qui rend les hommes aptes à se diriger eux-mêmes est bon : celui qui les rend impropres à se conduire seuls est mauvais, car, pour n'obéir qu'aux lois qu'ils font eux-mêmes, il leur faut plus de prévoyance, plus de vertu, plus de sagesse que pour obéir à un maître.

Le roi de Naples, le moins fait pour comprendre que pour la grandeur réelle d'une nation il faut rendre les hommes aptes à se diriger eux-mêmes, aimait mieux mesurer sa propre puissance, non pas à la somme de qualités morales et intellectuelles de ses sujets, mais à celle de l'ignorance et du fanatisme qui devait, selon lui, les porter à obéir aveuglément à sa volonté toute-puissante, parce qu'elle émanait de Dieu lui-même.

Bercé de l'illusion qu'il pourrait continuer à imposer un régime des plus despotiques et des plus rétrogrades, ce gouvernement mêlait, disait-on, sans scrupules, l'influence de la religion et les préjugés les plus grossiers aux actes de tyrannie qu'il exerçait pour comprimer l'élan national qui avait pris cette fois un caractère plus accentué et plus général. Le fait suivant, dont parlèrent les journaux, démontre comment la corruption dans ce royaume avait atteint ceux mêmes qui étaient les dépositaires sacrés des confidences des fidèles : « Le jour où le roi Victor-Emmanuel arriva pour la première fois à Naples, au milieu de toutes ces félicitations banales qui vont d'un gouvernement à l'autre, il reçut une étrange confidence. Un dignitaire ecclésiastique s'approcha de lui, et lui demanda tout bas avec candeur à qui il fallait remettre désormais le rapport sur les confessions. Victor-Emmanuel écouta sans trop comprendre ; il eut besoin de se faire expliquer un moment après ce que cela voulait dire, il se révolta de la confidence. »

On sait comment un tel gouvernement se soutint. Il tomba enfin avec toute sa force et ses appareils inquisitoriaux sous la pression immense du général Garibaldi, en dévoilant une fois encore au monde ce que c'est qu'un pouvoir basé sur l'ignorance et l'hypocrisie.

La main de la liberté tira le rideau qui cachait toutes les plaies à guérir, tous les abus à déraciner chez la population la plus vive, la plus remuante de l'Italie et une des plus dignes d'être revenue au grand noyau de la famille italienne. Puisse le nouveau gouvernement bien comprendre et accomplir la grande tâche que lui imposent l'amour et la confiance que déposent en lui les populations actuelles d'Italie, en lui assurant des institutions libres et sages sous lesquelles elle puisse atteindre la perfection morale dont elle est capable dans les temps modernes. En attendant, jetons un rapide regard sur l'état des esprits de cette péninsule en matière de religion.

Le récit qu'en fait une des meilleures plumes contemporaines, quoique postérieur au temps où j'écrivais ces pages, me paraît assez exact pour que je lui emprunte le passage suivant, au moment de les livrer au public :

« Il est aussi en Italie des esprits qui, justement irrités des obstacles religieux qui s'opposent à l'achèvement de l'unité, ne reculent pas, dans leur impatience, devant la pensée de s'en débarrasser par une rupture avec Rome. Les éléments d'une solution de ce genre sont plus nombreux qu'on ne le pense parmi nous. Rien de moins papiste au ond que le génie italien. Une longue malédiction contre Rome retentit dans les écrits de ses plus grands écrivains. Pétrarque appelle sur elle le feu du ciel dans ce fameux sonnet qui se chante encore dans les cercles littéraires :

« *Fiamma del ciel sulle tue treccie piova*, etc.

« Le Dante a mis des papes dans le dernier cercle de son enfer. Guicciardini les accuse d'avoir fait de l'Italie la plus impie des nations catholiques par les corruptions dont ils lui ont donné le spectacle pendant plusieurs siècles. Machiavel leur reproche d'avoir livré la nation à l'étranger en empêchant la formation d'un pouvoir national capable de résister à l'invasion. La politique des gouvernements italiens ne s'est pas montrée plus respectueuse que la pensée des écrivains, des poëtes, et du système gouvernemental de l'Église, travail silencieux qui déplace peu à peu les bases de l'ancienne foi, et les fait résider non plus dans l'autorité hiérarchique, mais dans la libre acceptation individuelle, non plus dans la tradition infaillible, mais dans des textes connus et librement interprétés. C'est l'individu qui fait son entrée dans l'Église par le libre examen, comme il l'a fait dans l'État par le suffrage universel. La société religieuse et la société politique tendent à s'équilibrer sur le même plan. Parti des pieds des Alpes, du sein de ces populations vaudoises qui ne se rangèrent jamais sous le niveau de l'orthodoxie romaine, le mouvement d'émancipation individuelle s'est étendu d'abord sur le Piémont avec la liberté sarde, puis sur l'Italie centrale et méridionale, à mesure que ces contrées se sont ouvertes à la libre discussion. Dès 1861, trois ans avant le transfert de la capitale, le centre de cette action hétérodoxe s'est porté à Florence dans le palais d'un ancien archevêque de cette ville. C'est là, sur cette terre qui a dévoré tant de dissidents au moyen âge, que la seule hérésie qui ait survécu aux persécutions, la *Chiesa Valdese*, est venue s'installer. Elle a établi dans ce palais son siége, sa faculté de théologie, ses écoles, ses presses et ses journaux, tous ses moyens d'action; déjà ce foyer rayonne sur les points extrêmes de l'Italie. La tragédie récente de Barletta, où sept personnes

ont été massacrées et brûlées sur la place publique avec les meubles de leurs maisons dévastées, atteste que la contagion de la libre pensée religieuse gagne jusqu'à ces population du Midi traditionnellement attachées à l'orthodoxie. La protestation s'amasse visiblement dans l'atmosphère morale de l'Italie, elle se condense çà et là et forme des centres indépendants. L'idée italienne, désormais triomphante des obstacles militaires et politiques, menace d'emporter aussi les obstacles d'une autre nature, » etc.

Tout esprit sérieux qui examine consciencieusement l'état de la religion en Italie ne pourra manquer, ce me semble, de reconnaître qu'ici comme en France ce lien sacré entre l'homme et son Créateur, qui, comme le dit si bien un moraliste brésilien, le marquis de Maricà, attache la terre au ciel, n'y est pas ce sentiment profond qui s'infiltre pour ainsi dire dans l'être moral et se mêle à la vie intime. Elle y est, en général, plutôt une chose d'imagination, qu'une *croyance profonde*, inébranlable, fondée par le libre examen exclu encore de l'Église romaine.

Les innombrables erreurs dont on a chargé l'enseignement religieux, la multiplicité de fausses doctrines qui, malgré les efforts que font les esprits éclairés pour les combattre, ont été ajoutées à la pure et saine doctrine du Christ, ne sont-elles pas la cause principale de l'affaiblissement qu'on remarque dans la croyance catholique? La simple demande d'un retour à la doctrine primitive du Christ, des Apôtres et des Pères avec l'indépendance entière de l'Église et de la papauté, que firent Lamennais et Lacordaire, ces éloquents et sublimes organes de la vérité chrétienne, parut chose très-grave à la cour de Rome; elle se fâcha contre les novateurs! Que réservera-t-elle main-

tenant, cette cour, non pas à quelques défenseurs des principes de ces deux grands continuateurs des idées de réforme religieuse, mais à l'esprit de toutes les populations qui veulent se débarrasser des entraves, qui empêchent de constituer une Église libre dans une libre nation? Aura-t-elle recours à l'excommunication? « Les excommunications du Pape, qui faisaient trembler les grandes puissances étrangères, laissaient tout à fait indifférents un doge de Venise, un Visconti de Milan et un Médicis de Florence. Le premier y répondait en faisant planter une potence à la porte de chaque église pour indiquer au prêtre qui aurait publié la bulle le sort qui l'attendait; le second en faisant manger cette bulle avec les sceaux de plomb et les lacets de soie aux prélats qui la lui avaient apportée; le troisième enfin en portant la guerre dans les domaines de l'Église au cri de *Libertà e popolo*. L'ascendant sous lequel pliaient les souverains du dehors était sans effet sur les pouvoirs italiens. La passion de l'unité nationale, irritée trop longtemps par le *Non possumus*, pourrait bien en fin de compte aboutir à ce résultat inattendu. Divers symptômes trahissent la sourde agitation des esprits. La littérature et la science italiennes prennent une attitude plus tranchée. La réforme de l'Église, la séparation des pouvoirs n'est pas appelée seulement par des laïques, elle trouve des adhérents à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et jusque sur les marches du trône électif des papes. Sous les mouvements bruyants et tumultueux de la politique qui seuls attirent les regards, il se fait à cette heure un grand travail de révision des croyances, » etc., etc.

Quand on est à même d'observer la marche progressive des idées en Italie, et qu'on y entend partout maintenant exprimer librement ce qu'on appelait autrefois du courage chez Perugini, professeur de droit canonique à Rome, en

donnant un démenti public à la proposition absurde que le pouvoir temporel venait de Dieu, on ne peut douter en effet que le jour approche où nous verrons ce pouvoir se dissoudre. Toutes les prévisions ne manqueront pas de se réaliser, paisiblement, comme il importe au caractère d'un peuple doux et humain, tel que le peuple italien.

C'est un beau, c'est un grandiose spectacle que celui auquel nous assistons de tout un peuple depuis les Alpes jusqu'aux confins de la Sicile, unanime dans ses sentiments, dans ses vœux et dans ses efforts pour consolider l'œuvre nationale tant de fois recommencée, tant de fois interrompue, mais toujours se poursuivant par l'épuisable génie italien que les plus rudes et longues épreuves n'ont jamais pu parvenir à décourager.

A côté de l'élan patriotique des hommes se place l'élan humanitaire des femmes italiennes, lesquelles sans bruit et sans jactance se sont montrées dans la grande lutte nationale les dignes représentantes de leurs illustres aïeules romaines.

Les mères, les épouses, les filles, les sœurs, les fiancées, toutes ont plus ou moins contribué, non-seulement à raffermir le courage de leurs chers, dévoués à la sainte cause de l'indépendance nationale, mais encore à soulager les malheurs des familles privées de leur chef. A Jési, ville à dix milles d'Ancône, elles sont allées même, dans leur dévouement humanitaire, jusqu'à braver la volonté du chef de l'Église pour lequel elles ont pourtant la vénération la plus profonde. Trente dames de cette ville, étant sorties partout pour une quête en faveur des familles des exilés, et le Pape ayant ordonné à leurs maris de leur défendre cette démarche spontanée, n'en continuèrent pas moins leur digne mission. Guandalina Borguesi, noble

dame romaine que la mort vient d'enlever à un grand nombre de malheureux dont elle adoucissait la misère, a laissé dans le beau souvenir de ses vertus et de son véritable esprit de charité le plus digne exemple à suivre non-seulement par les Italiennes, mais par toutes les nobles femmes des autres nations qui trouveront dans les actes de sa vie des leçons précieuses comme le sont celles que tous les hommes devraient puiser dans les deux grandes histoires, remplies des plus utiles enseignements, de sa glorieuse patrie.

La femme n'est jamais plus à sa place que lorsqu'elle répand d'un cœur dévoué et d'une main prodigue autant que modeste les bienfaits de la charité sur ceux qui souffrent. Quoi qu'on ait dit et fait jusqu'ici pour l'émancipation de la femme, son importance réelle ne sera sérieusement établie dans la société que lorsqu'elle y saura exercer par des vertus autant domestiques que civiques une influence salutaire et solide, en inspirant avant tout aux hommes des sentiments propres à les délivrer tout à fait d'une certaine sauvagerie qui, malgré les progrès de la civilisation, reparaît encore plus ou moins dans beaucoup de leurs actes.

A la charité, qui est un des plus beaux apanages de la nature sensible de la femme, se joignent d'autres bonnes qualités dont, malgré la négligence où l'on a laissé en général son éducation, elle a fait souvent preuve dans tous les temps et dans tous les événements où elle a eu un noble rôle à remplir. Qu'elles cherchent toutes désormais à se mettre à la portée de leur grande mission dans ce grand siècle, en secondant les efforts de l'homme soit par leur intelligence, soit par leur grand cœur et par leur bon sens (ce qui vaut encore bien mieux) dans l'œuvre de régénération sociale qu'il poursuit partout. Et qu'en le faisant elles évitent attentivement les piéges du petit démon qu'on dit être familier à l'esprit féminin, mais qui domine malheu-

reusement aussi celui de la plupart des hommes, la vanité, afin qu'elles ne jettent pas un nuage bien regrettable sur leur mérite réel aux yeux de leurs admirateurs, comme il arriva dernièrement dans un grand bal de Florence à la célèbre auteur d'un livre sublime qui avait conquis toutes les sympathies des cœurs humanitaires, en se laissant entraîner dans une dispute vulgaire avec une dame anglaise au sujet de son livre. Je n'oublierai jamais la déception que j'ai eue en voyant la femme dont les principes et les sentiments exprimés dans son touchant récit des malheurs d'une classe atrocement opprimée, répondaient si éloquemment à mes propres principes et à mes sentiments, en la voyant, dis-je, descendre ainsi par une vaniteuse colère si déplacée, de la hauteur où mon esprit l'avait élevée comme la femme auteur de nos jours pour laquelle j'avais eu le plus d'admiration et d'estime. Ce n'est pas la première fois que j'ai été désillusionnée en voyant de tout près les personnes dont les ouvrages avaient le plus excité mon admiration ; et c'est là ce qui me fit observer ailleurs qu'il en est de certains écrivains comme de certains tableaux de maître : il faut les contempler de loin.

Il y a, comme je l'ai déjà dit, parmi les agréments intellectuels de Florence, des cours publics fréquentés par des dames, lesquels me rappellent souvent ceux de Paris qui faisaient autrefois le seul charme de mon séjour dans cette belle capitale des plaisirs.

Dans ces derniers temps on a créé de nouveau à Florence une chaire spéciale pour expliquer Dante. L'ouverture de ces conférences par un éloquent ecclésiastique fut assez brillante, et l'auditoire très-nombreux. En y remar-

quant des Italiens érudits et profondément versés dans la connaissance de leur littérature, venir se ranger autour de cette chaire pour écouter encore l'explication de la *Divina Commedia*, je pensais à la vaniteuse prétention de quelques étrangers qui croient légèrement avoir parfaitement compris la pensée profonde de Dante lorsqu'il écrivait ce puissant ouvrage!

Le cours de physique est fait par un des professeurs les plus remarquables que j'ai vus en Italie. C'est un savant encore jeune, M. Govi, qui, au mérite d'exposer avec clarté et précision la science qu'il professe, joint les manières les plus distinguées et un agrément exquis dans la conversation, ce qui donne un charme infini à sa société. Nous ayant vues autrefois à Paris, au cours du savant Regnault, il nous reconnut, à son propre cours, après tant d'années écoulées. Il eut la bonté de venir nous faire visite, et depuis lors sa société ajouta un attrait de plus à mon séjour dans la docte ville du Dante. Notre conversation tombait souvent et sur Paris, dont comme moi il avait aimé la vie intellectuelle, et sur le temps où mon fils y étudiait à mes côtés. Maintenant je contemple rêveuse ce nouvel astre levé sur l'horizon de la science, à l'étude de laquelle mon bien-aimé enfant, si loin, hélas! à présent, prenait tant de plaisir.

Ce tableau rétrospectif qui, comme tant d'autres, vient tel qu'un mirage se présenter sans cesse à mon esprit, me fait chaque jour plus regretter le vide immense que cet enfant, la moitié de mon âme, a laissé autour de moi.

Non pas pour me distraire de la douleur que me cause son absence, car, comme le dit bien Alfred de Vigny, « il « est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble « douleur pour ne pas souffrir autant »; mais pour faire quelque diversion à ce tableau du passé, je parlerai d'un

autre tableau que me présenta, à Florence, la vue d'une dame qui y devint par la suite une de mes plus chères amies, la comtesse Foschini. Parmi les personnes qui m'avaient été présentées par la marquise Geppi comme ses amies, il y en avait une avec laquelle ma fille et moi nous avions le plus sympathisé. C'était madame Gorenne, Espagnole de naissance et vivant depuis des années en Italie. Elle joignait aux manières les plus aimables et les plus franches, cette noblesse de caractère qui rehausse la grâce naturelle de la femme espagnole. Depuis quelque temps elle me parlait d'une de ses amies, laquelle, m'ayant vue autrefois à Rio-Janeiro, lui exprimait le désir de me revoir, et cette amie était, disait-elle, la comtesse Foschini. Ma mémoire, qui ne me fait jamais défaut, s'efforça en vain de se rappeler ce nom. C'est une erreur sans doute de cette dame, me disais-je, mais comme elle avait habité sous mon ciel natal, j'acceptai avec plaisir l'invitation que me fit notre bonne amie Gorenne d'assister à une soirée qu'elle donna après pour nous réunir chez elle. Quelle fut ma surprise en reconnaissant dans la comtesse Foschini l'intéressante *Fraulein St.* d'Hambourg, qu'il y avait seize ans environ j'avais connue à Rio, où elle et sa sœur parvinrent à établir, avec les avantages que ma patrie hospitalière offre aux étrangers, une institution de jeunes filles tenue encore maintenant par sa sœur! Retournée en Europe, elle voyageait en Italie lorsqu'elle connut et aima le comte Foschini, qui l'épousa. Que de souvenirs réveille dans mon esprit la présence à Florence de cette aimable personne que je revoyais maintenant dans des conditions si différentes! Et que de réflexions sur le concours étrange des événements de la vie me suggère notre rencontre si loin de la patrie!

La pensée toujours tournée vers nos plages natales, nous nous livrions aux douceurs de la vie de Florence, que de nobles cœurs nous rendaient chaque jour plus attrayante par leur agréable société soit dans la ville, soit dans des excursions intéressantes partout où il y a un chef-d'œuvre à voir, un souvenir historique à rappeler, lorsque je commençai à sentir les atteintes d'un mal étrange dont on attribua la cause à la grande secousse physique et morale qui m'avait si fortement ébranlée dans la catastrophe arrivée au chemin de fer de Suse à Turin, plusieurs mois auparavant.

Dans ma prédilection particulière pour le plus simple, le plus doux et, qu'il me soit permis de le dire, le plus humanitaire des systèmes que la médecine ait retrouvé pour soigner les maux physiques, j'ai voulu consulter un disciple de Hahnemann; mais le seul de Florence qui avait une certaine renommée étant alors absent, je dus me soumettre à un traitement allopathique. Au bout de quatre mois de traitement ordonné par une des plus grandes sommités médicales d'Italie, Bufalini, que je consultais assistée des bons docteurs Pierrotti et Zannetti qui venaient régulièrement chaque jour me voir, je me trouvai tellement affaiblie que je ne me sentais plus la force de marcher. N'éprouvant aucune sorte de douleur physique, ma vigueur naturelle s'épuisait ainsi dans une langueur générale que toute l'énergie de mon esprit avait peine à surmonter!

Quelle était donc cette maladie que les hommes de la science regardaient comme un phénomène extraordinaire et qu'ils ne pouvaient point combattre, tout en constatant qu'elle ne présentait aucun danger? Enfin, tous les efforts scientifiques que firent, pour me rétablir, mes trois dignes docteurs de Florence, que je ne saurais assez remercier

pour tout l'intérêt qu'ils me portèrent, restèrent inutiles ! je n'en ai tiré que la désolante conviction de l'impuissance d'une science qui n'a pas encore fait jusqu'à nos jours, et qui peut-être ne fera jamais les progrès qui sont tant à désirer pour l'humanité? « Art des médecins! art encore à trouver! » s'écrie un grand écrivain humanitaire contemporain, qui passe presque inaperçu parmi une foule d'écrivains français actuels qui ne le valent point. Je me servirai de ses propres paroles à son ami le docteur B..., pour m'adresser, moi-même, à mes bons docteurs de Florence : « J'admire votre zèle et vos soins empressés; ce n'est pas votre science qui fait défaut, c'est la science. »

Convaincue que la science était impuissante à me restituer mon état normal, je pris la résolution de changer d'air et de régime en me rendant de préférence, et malgré le désir de notre vieille amie Geppi, qui voulait absolument m'amener dans sa campagne, aux instances de nos amies du Piémont qui m'écrivaient lettres sur lettres, en me priant d'y aller tenter une cure qu'on n'avait pu réaliser dans la docte ville.

A peine avais-je annoncé cette résolution, que tous les cœurs qui nous chérissaient à Florence en furent affligés, et les médecins s'y opposèrent de toute leur force, en me représentant le danger que ma vie courait si j'entreprenais un voyage dans l'état de faiblesse où je me trouvais.

Mais si je partageais le plus vivement la peine de ces bons cœurs, je fus inébranlable devant le danger dont me menaçait le sombre pronostic des docteurs, qui effrayait mon enfant sans amoindrir mon courage, car j'avais la foi. Je me livrai donc dans toute la sûreté de mon âme à

l'espérance de reconquérir par moi-même la santé, qui s'était tant affaiblie, malgré tous les soins empressés que m'avaient prodigués mes médecins et mes amies celles-ci venaient alternativement me prendre dans leurs voitures pour me faire respirer l'air pur et embaumé des campagnes environnantes.

Si Florence avait été jusqu'alors ma ville de prédilection en Italie, elle le devint bien davantage depuis que tous ceux qui m'y connaissaient m'avaient témoigné chaque jour, en me voyant souffrante, un plus vif intérêt. Jamais je n'oublierai les marques d'affection, la délicatesse aimable et les moyens amicaux que ces cœurs d'élite employaient pour tâcher de me distraire de la mélancolie que cette étrange langueur, suivie parfois de fréquents vertiges, me causait si loin de mes plages natales!

La veille de mon départ, je reçus avec une émotion profonde leur visite en pensant qu'elle serait peut-être la dernière, car, tout en désirant accomplir ma promesse cette fois, comme je l'avais déjà fait auparavant, de retourner encore à Florence, je ne me sentais pas aussi sûre qu'alors de l'avenir.

Le vénérable marquis Capponi fut un des amis qui s'empressèrent de venir, dans ma dernière soirée passée à la *via del Sole* (où j'ai habité dans les derniers temps de mon séjour à Florence), m'exprimer dans les termes les plus chaleureux le regret que lui causait mon départ; en me renouvelant l'expression de son estime, il me répéta qu'il gardait l'espérance que, revenue à la santé dans les montagnes du Piémont, où je voulais aller, je retournerais bientôt dans sa ville natale. « Les horizons d'Italie, encore un peu brumeux, finiront par s'éclaircir, le bon sens et le patriotisme sincère de la nation y aidant, me dit-il de cette voix claire et sonore que les années ont respectée.

Revenez-nous avec votre amour pour notre Italie », ajouta en nous embrassant, ma fille et moi, cet illustre vieillard, dont l'émotion visible me toucha comme si elle venait du cœur d'un proche parent. Ah! puisse ton souhait s'accomplir, me dis-je dans le fond de l'âme en le voyant descendre mes escaliers au bras de son guide! Et que mes chers d'outre-mer puissent venir se réunir à moi sur l'unique sol en Europe que je choisirais volontiers pour vivre loin de la patrie dont il nous rappellera quelques-unes des beautés naturelles!

Sensible aux marques de l'intérêt tout spontané que nous donnaient les personnes qui nous avaient accueillies et traitées à Florence d'une manière si affable, j'allais m'en séparer le cœur serré. Ma chère Clorinda et son mari, modèle des époux, ce couple exemplaire dans la société duquel mon enfant et moi nous nous trouvions comme en famille, éprouvaient plus de tristesse à mesure que le moment des adieux approchait. Mon affection pour ce cher couple si digne, si aimant, dans une position plus que modeste, l'avait toujours emporté dans mon cœur sur tous ceux dont l'amitié m'avait été donnée sous l'auréole d'un titre ou d'une position que le monde honore. C'est que le véritable mérite n'a pas besoin des faveurs de la fortune pour être apprécié de ceux dont l'esprit restera toujours au-dessus de la faiblesse que les grandeurs du monde éblouissent.

E. M..., homme d'une instruction non commune, de mœurs irréprochables et possédant les plus belles qualités du cœur, luttait cependant dans son pays, pour suffire aux simples besoins de sa chère famille, contre des obstacles inouïs qu'une vie de travail assidu et intelligent ne parvenait pas toujours à surmonter. Doué d'un caractère indépendant, d'un esprit droit et d'une excessive modes-

tie, il se refusait à suivre les sentiers tortueux par où on arrive souvent à la faveur dans une société qui distribue rarement ses dons aux hommes dont les nobles sentiments ne savent point plier devant certaines exigences qu'elle impose.

Ainsi, il aimait mieux lutter que de se soumettre à ces exigences, et il avait raison, heureux encore de trouver dans le foyer domestique une épouse digne de lui, et des douceurs indicibles que n'y rencontrent pas toujours d'autres hommes aussi courageux et aussi tenaces dans la même lutte contre l'infortune.

La lutte!... que serait donc la vie sans lutte? Lutter, c'est vivre, aimer, aspirer, travailler, agir sans cesse pendant cette période plus ou moins courte, où il nous est permis de marcher ou de nous traîner sur cette terre de passage où nous avons chacun une mission à accomplir, et où nous devons lutter pour la remplir dignement.

En faisant abstraction des luttes individuelles auxquelles tout être pensant est irrévocablement livré depuis le moment où il ouvre les yeux à la lumière jusqu'à celui où il les ferme pour toujours, à qui doit-on les biens dont jouit le monde, sinon aux esprits forts qui ont consacré leur vie aux progrès et au bonheur de l'humanité?

Sans remonter plus haut dans l'histoire, que de puissantes intelligences, que de grands cœurs dévoués, depuis Homère jusqu'à Socrate, depuis Socrate jusqu'au divin Maître, et puis jusqu'à nos jours, n'ont-ils pas constamment lutté avec foi dans l'incommensurable arène des idées pour éclairer les hommes et améliorer leur sort! Quel spectacle admirable que les efforts continus de tant d'âmes d'élite se vouant tout entières à la propagation des grandes vérités à travers des périls sans nombre, auxquels elles succombent souvent en transmettant à leurs pareilles la tâche qu'elles n'avaient pu terminer! Et ces luttes sans cesse renouve-

lées, jamais finies, ne sont-elles pas déjà parvenues à lever le voile qui cachait une partie des secrets de la nature, devant lesquels les générations passées s'inclinaient comme devant des mystères qu'il était défendu même de chercher à s'expliquer? Aimons donc la lutte, c'est-à-dire la vie, pour la faire servir autant que nous le pourrons au bien général dont doit résulter le bien de chacun.

MES ADIEUX A FLORENCE

Nous quittons Florence quand on travaille au beau monument du divin Dante, tout en face de *Santa Croce*, ce Panthéon florentin qui renferme les restes de tant de grands génies italiens! Si des événements qu'on ne peut prévoir me retiennent loin lors de son achèvement, je viendrai en esprit saluer ce monument, tardif hommage rendu au suprême poëte toscan.

Souffrante, et profondément attristée, en m'éloignant de sa docte ville et de ceux qui me firent trouver un double charme au séjour que j'y fis, j'écrivis dans leur douce langue les lignes suivantes publiées le jour de mon départ :

UN ADDIO.

Credetel voi che non sentite amore :
Non si prova morire
Più crudel del partire !
Quando la vita è spenta, è seco spento
Anco tutto il tormento,
E l'alma col morir la morte fugge;
Ma se dalla sua cara e dolce vita
Un amoroso cor parte, si strugge
Partendo e muore, e dopo la partita
Rinasce il suo doloré,
E comincia un morir che moi non muore.

GUARINI.

Oh ! fra tutte le città de la nobile Italia, la più gentile ! Oh ! patria del più gran poeta moderno, e di tanti sommi intelletti che onorano l' umanità ! bella, artistica Firenze, ricevi il doloroso addio d'un cuore del nuovo Mondo che si

deliziò di respirar le dolci aure del tuo ridente cielo, in mezzo ai ricordi delle tue grandi opere che diedero al mondo il risorgimento delle arti e delle lettere, di cui i tuoi tiranni s' impadronirono calpestandoti !...

Dopo avere ammirato tutte le bellezze delle tue sorelle, dopo meditato sopra le rovine della morta Roma, sospirato sotto i boschetti d'aranci della vulcanica Napoli, e sognato cullandomi nella gondola della poetica Venezia, io ti scelsi con preferenza a loro tutte, o dilettissima, per alleviare la malinconica rimembranza della mia cara patria lontana.

Ti vidi con piacere, ti contemplai con interesse, non di forestiera che passa e cerca sfiorare appena i tuoi tesori d'arti, ma di anima che ti amava già prima di vederti, e con la quale di lunga data si erano identificati il ricordo del tuo gran passato, la generosa lotta del tuo presente e la speranza del tuo avvenire !

Nobili affettuosi cuori che mi avete così fraternamente accolta, io mi parto da voi, ma di voi serberò per sempre la più grata memoria, i più sentiti affetti. Se la Brasiliana amica vostra potesse contentarsi di un altro suolo che il suo, da viverci sempre, non esiterebbe di scegliere la dolce, l'incantevole Firenze, ove non potè conoscervi senz'amarvi, ed or vi lascia col cuore trafitto di doloroso rammarico ! Sacri doveri mi chiamano altrove. La rondinella a suo tempo riprende anch'essa il volo verso altre regioni per far quì poscia ritorno ; ed io come lei ritornerò fra voi, se la salute mi sorrida ancora fiorente ! Questa speranza può sola mitigare la mia triste emozione nel veder disparire a' miei occhi il vostro placido Arno, i vostri monumenti, e quel maestoso Duomo in cui tante volte pregai con devoto entusiasmo pel glorioso universale risorgimento di questa si cara Italia !

10 Luglio. Brasileira Augusta.

LA CORNICHE DE PISE A SAVONE

Pise, Livourne, Gênes, toutes ces villes et tous ces lieux que j'avais visités plus d'une fois auparavant en pleine santé et l'esprit tout avide de goûter leurs beautés remarquables, je les revoyais maintenant d'un œil triste, en quittant si malade Florence, après lui avoir fait mes adieux et y avoir reçu tant de preuves d'amitié. Je me disais en m'éloignant : Ai-je bien fait de quitter Florence pour chercher ailleurs la santé? et retrouverai-je cette santé dans les montagnes du Piémont, dont on me vante tant la salubrité et la vie douce et calme, pour me dédommager de la perte des agréments que je trouvais dans la société florentine? Livrée à ces pensées, que dominaient toujours l'image chérie de mes chers d'outre-mer et l'espérance de guérir pour les revoir encore, je suivais, avec ma bien-aimée enfant, la route de la Corniche en faisant arrêter çà et là la voiture pour reposer ma tête de plus en plus affaiblie. La chaleur était intense, malgré la brise de la Méditerranée que nous côtoyions dans les heures où l'ardeur du soleil ne se faisait plus sentir. La diversité des tableaux qu'offre cette charmante route, ses villes, ses bourgs, ses villages, plus ou moins curieux au bord de la mer, et surtout la consolation que j'éprouvais en indiquant à mon enfant, çà et là, les endroits où un an auparavant le mouvement de la voiture m'avait arraché un cri de douleur, lorsque, oubliant l'état où m'avait laissée la catastrophe de Suse à Turin, je retournais près d'elle; tout cela me rendait cette route des plus intéressantes, maintenant que je la faisais avec elle, et toute confiante dans la voix de mon cœur, qui me disait que la crainte de mes docteurs de Florence sur ce voyage ne se vérifierait point.

Nous venions de descendre à l'hôtel, à Savone, ville qui rappelle, parmi ses faits historiques, celui des tortures morales du pape Pie VII, arrêté à Rome la nuit du 5 au 6 novembre 1809, et conduit prisonnier à Savone (avant d'aller à Fontainebleau), pour assouvir l'ambition sans bornes du despotisme exécrable de Napoléon Ier, dont il s'était attiré la colère pour avoir refusé de fermer ses ports à l'Angleterre; nous venions de descendre à l'hôtel, dis-je, lorsque le bon curé de Mombasilio, D. Preliasco, qui était allé à notre rencontre, y vint nous rejoindre.

En nous voyant, la satisfaction la plus cordiale brilla sur sa physionomie, et il nous exprima de vive voix sa ferme espérance, et celle de la comtesse Vianson Ponte, que ma santé se rétablirait bientôt complétement sous l'influence de l'air pur de leur contrée.

L'évêque de Mondovi lui avait permis de mettre à ma disposition une partie de son presbytère pour y faire mon séjour, dans le cas où je n'accepterais pas l'offre obligeante de la comtesse Vianson de nous recevoir chez elle-même, à deux pas de là. Je fus très-sensible à cette marque particulière de considération de la part d'un prélat dont la sévérité extrême était en grande réputation partout dans son diocèse.

Affaiblie comme je me sentais, ce fut avec peine que je pus continuer le trajet qui nous restait encore à faire pour arriver à notre destination. Il faisait une chaleur étouffante, et en descendant chez le curé de Milesimo pour y prendre quelque rafraîchissement qu'il nous avait cordialement offert, un phénomène tout naturel de l'éclipse de soleil, que nous observâmes de son jardin, produisit sur mon esprit une impression qu'aucun phénomène de ce genre n'avait jamais produite sur moi, soit en Amérique, soit en Europe! Comme j'avais toujours été au-dessus de

toute sorte de superstition, je me demandai si la maladie avait affaibli mon esprit au point de m'y rendre accessible maintenant ! Ou bien un pressentiment secret se mêlait-il, pour moi, à cet incident naturel, lorsque j'approchais toute confiante des lieux où j'étais si vivement attendue ?

La raison chassa cependant bientôt cette pénible impression, et je remontai en voiture, entièrement délivrée du trouble qu'elle avait jeté dans mon esprit.

J'avais désiré arriver encore de jour à Mombasilio, afin que ma fille, tout en arrivant, pût jouir de l'aspect pittoresque du lieu où un an plus tôt, après l'affreux accident du chemin de fer, j'avais été entourée des prévenances les plus attentives, des soins les plus empressés. Mais cela ne se put pas, et la nuit enveloppait déjà tout à fait la terre lorsque nous arrivâmes dans le haut de la montagne, au sommet de laquelle l'ombre indécise du vieux château se dressait à mes yeux comme un fantôme du moyen âge déroulant l'immense et mystérieuse carte de ses légendes, au bout desquelles se trouvait une place en blanc, destinée à être remplie plusieurs siècles après par une *légende* de nos jours !

MOMBASILIO, EN PIÉMONT

A deux heures de la ville de Mondovi, chef-lieu de la province du même nom, s'élève le pittoresque village de Mombasilio, situé en partie sur la montagne dont la crête, couronnée d'une ruine de château et de quelques arbres, simule de loin un nid d'aigle colossal, en partie sur la pente rapide qui s'allonge jusqu'à la plaine. Cette plaine est arrosée par une limpide rivière qui fertilise les champs et coupe

la monotonie de ses paysages, lorsque la vue s'y repose de la mélancolique perspective des montagnes solitaires, plus ou moins éloignées, parmi lesquelles ressort tout fier le *monte Viso*. Plusieurs villages, des bourgs, et de simples chapelles isolées, se cachent, non loin de là, dans les vallées, dans les gorges ou sur les déclivités des collines. Je ne consignerai ici que trois de ces lieux, dont je garderai toujours un agréable souvenir tout champêtre, à côté de celui que j'emporte de Mombasilio et de la ville de Mondovi. Ces lieux sont la *Madona del Vicco*, *Ceva* et *Salicetto*. Le premier avec ses eaux minérales, son séminaire, son sanctuaire, un des plus vénérés en Piémont; le second, petite ville avec ses curieuses filatures de soie, où travaille une population d'ouvriers de l'un et de l'autre sexe, ses *Cacini* aux environs, nids modestes et hospitaliers, cachés par des arbres et des fleurs, où le travail se mêle à la poésie pour délasser leurs propriétaires et charmer leurs hôtes; le troisième, village d'une simplicité presque patriarcale, qui me charma par les douces manières de ses bons habitants, l'hospitalité affectueuse de son vénérable curé, la famille de l'excellent frère de D. Preliasco, et les ombrages délicieux des beaux saules qui ornent une partie de la vallée rafraîchie par des torrents d'eau, mêlant leur murmure aux frissonnements mystérieux du feuillage des saules qui y penchent leurs branches entrelacées. Salicetto est tout une idylle, dont j'ai à peine feuilleté les premières pages en m'arrêtant dans la plus suave qui remplissait mon âme d'une pure émotion.

La population de Mombasilio, d'environ huit cents à mille âmes, est, comme presque toutes celles des villages environnants, paisible et agricole. Elle renferme un cer-

tain nombre de pauvres dont le bon curé et la comtesse Vianson Ponte cherchent à soulager la misère, en remplissant avec simplicité la sainte tâche que la charité impose particulièrement au prêtre et à la femme. Rien ne me toucha plus dans les premiers jours de mon séjour à Mombasilio que de voir cette noble femme, d'environ cinquante ans, retirée du luxe de sa maison (1), partager le temps qu'elle ne donne pas à l'église entre le soin de distraire son excellent mari, dont un revers de fortune avait affaibli la santé, et les pauvres du village, pour lesquels elle paraît être l'ange protecteur. Elle s'occupe d'alléger les souffrances de ces pauvres, tantôt en les soignant dans leurs maladies et en leur fournissant, avec d'autres secours, des médicaments d'une petite pharmacie qu'elle tient chez elle, tantôt en tricotant de ses propres mains pour habiller chaudement, en hiver, les enfants dont les parents sont nécessiteux.

Une telle femme, ainsi présentée à mes yeux, ne pouvait manquer de m'inspirer la plus vive sympathie, indépendamment même des marques réitérées d'affection qu'elle nous prodiguait chaque jour à mon enfant et à moi.

Le comte Vianson Ponte, qui paraît n'avoir d'autre volonté que celle de sa femme, malgré la différence saillante de leur caractère, se fait tellement à la vie champêtre qu'il mène dans sa retraite, qu'en l'y voyant si calme, si simple, presque négligent dans sa tenue et sa conversation, on ne se douterait point qu'il a été un des hommes les plus élégants et les plus spirituels de la bonne société de Turin. Moins démonstratif que la comtesse, il est cependant plein de bonhomie et de cordialité envers tous ceux qui le fréquen-

(1) Elle est une des filles du bien connu marquis de Carrera, de Gênes; elle épousa le comte Vianson Ponte, de Turin.

tent, et la chaleur avec laquelle il me fit l'apologie de son cher archiprêtre (c'est ainsi qu'on appelle ici les curés), me prouva que sous de froids dehors il possède également un cœur enthousiaste pour l'amitié et un esprit droit dans l'appréciation du véritable mérite. Le curé de Mombasilio est en effet digne, par sa bonté évangélique et par son dévouement à accomplir la lourde tâche que lui impose son état, de tous les égards et de toute l'estime de ses paroissiens, à l'appel de qui il se rend avec un empressement tout paternel, à toute heure de la nuit, souvent par les temps les plus affreux de l'hiver, et malgré les longues distances.

C'est le devoir du prêtre ainsi que du médecin de s'empresser de courir à l'appel des malades et des mourants, me dira-t-on. C'est vrai; mais comme ce saint devoir est malheureusement quelquefois négligé envers les pauvres gens, par quelques-uns de ces apôtres de doctrines et de pratiques diverses, les uns aidant à bien vivre, les autres à bien mourir, l'éloge de ceux qui le comprennent et le remplissent bien, sans autre but que celui d'accomplir dignement la mission que leur imposent la religion et l'humanité, cet éloge, dis-je, ne sera jamais, ce me semble, trop souvent répété.

Outre les vertus ecclésiastiques qui distinguent particulièrement l'archiprêtre de Mombasilio, il possède au plus haut degré les qualités qui constituent un véritable ami. L'amitié est pour lui, comme elle est pour toute âme d'élite, un lien sacré que rien ne doit rompre, c'est une panacée à tous les maux moraux de la vie, une religion qui commande et adoucit les sacrifices les plus grands. Doué par la nature d'un esprit fort, d'une âme enthousiaste sous les apparences du calme le plus parfait, d'un cœur capable des plus grandes et des plus nobles passions, ce digne curé a prématurément vieilli par la contrainte excessive qu'impose une règle trop sévère qui, cherchant à dénaturer

l'homme qui s'y soumet, ne fait, en général, que le rendre hypocrite ou malheureux.

Privé du bonheur de la famille, dont le prêtre catholique jouissait dans les premiers siècles de l'Église, le prêtre doit voir d'un œil attristé les avantages incontestables du clergé protestant sur le clergé catholique romain depuis que le concile de Trente vint le vouer *irrévocablement* à une lutte constante et stérile contre la nature, en lui faisant un crime d'être homme! Là les douces et paisibles jouissances de la famille tempérant les fatigues d'un labeur incessant, régulier, auquel se livre le pasteur pénétré des devoirs de sa mission; ici l'isolement du foyer, le vide complet des affections de mari, de père et de tous les saints devoirs qui en dérivent, l'aridité enfin de toute une existence dont ces sentiments si puissants doivent être exclus.

— Quinze siècles après la mort de Jésus-Christ, les prêtres se sont mariés, c'est le concile de Trente qui le leur a défendu. Jusque-là, on s'était conformé à la doctrine de saint Paul; ce grand apôtre dit dans sa première Épître à Timothée, à propos des prêtres et des évêques : « Il faut que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, grave et modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire. Qu'il ne soit ni sujet au vin, ni violent et prompt à frapper, mais équitable, modéré, éloigné des contestations désintéressées. Qu'il gouverne bien sa propre famille, et qu'il maintienne ses enfants dans l'obéissance et dans toute sorte d'honnêteté. Car si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre famille, comment pourra-t-il conduire l'Église de Dieu? »

Ma santé s'était rétablie comme par miracle; il y avait à peine un mois que je respirais au milieu des montagnes

du Piémont, et je pouvais déjà aller et venir partout en visitant les pauvres demeures des paysans, ou en longeant, la pensée fixée au delà de l'Atlantique, les courants d'eau qui se perdent dans la vallée. J'avais tout à fait cessé et le traitement et le régime conseillés par les médecins; l'air pur des montagnes et le changement de nourriture et de vie opérèrent donc seuls et en peu de jours une cure que la science avait en vain tentée pendant cinq longs mois ! Ce fait, je le constate en passant pour les hommes de la science qui pourront y trouver un sujet d'étude pathologique.

La nature a des secrets qui échapperont toujours à l'art, quelque perfectionné qu'il puisse être.

Délivrée du mal qui m'opprimait, je me sentais renaître à mes jours de jeunesse et d'activité. Mon esprit, faute des éléments qui à Florence et dans d'autres villes le soutenaient en le charmant malgré la tristesse que je portais dans le cœur, se livrait avec activité aux calmes et nobles émotions que produisent partout les spectacles de la nature sur ceux qui savent admirer sa puissante majesté, même dans les choses et dans les sites dépourvus au premier coup d'œil de tout attrait, de toute grandeur réelle. Ainsi, il y eut un moment où le vieux château en ruine du pittoresque et mélancolique village de Mombasilio me parut pouvoir devenir un agréable séjour pour moi, si j'y pouvais réunir à mes côtés mes chers d'outre-mer. Ayant déjà tant voyagé, et tant vu, une retraite paisible là où je venais de recouvrer la santé, et où des cœurs amis s'empressaient de me plaire et de me rendre supportable le vide que m'avaient laissé ceux de la chère Florence, une telle retraite, dis-je, ne pouvait manquer de m'offrir la seule chose que je souhaitais maintenant, vivre de nouveau entourée de toute ma bien-aimée famille, et jouir d'une solitude calme sous le ciel d'Italie, ne pouvant plus traverser le Grand océan

qui me sépare du mien. Mais, hélas ! que peuvent les souhaits du cœur contre la force des événements, contre la destinée qui transforme parfois en une sombre ou douloureuse réalité les perspectives naguère les plus riantes?

Des lettres de mon cher fils et de mes frères venaient entretenir mon esprit dans les dispositions où il se trouvait. Ils me redisaient leur résolution de me rejoindre en Europe; mon cœur s'ouvrait avec délice à cette douce espérance, et sous la magique influence de ces précieuses missives tout prenait à mes yeux un aspect séduisant. Les excursions même les plus arides me charmaient, nous en faisions avec plaisir et en toute liberté. Dans une de ces excursions à laquelle la comtesse et son mari nous avaient invitées pour nous faire voir un beau bois qui leur appartenait à quelque distance du village, le temps devint sombre tout à coup, et nous étions à peine descendus dans un pavillon sur la lisière du bois, que la pluie tomba à torrents. Toute la compagnie fut contrariée, le comte surtout, de ce contre-temps qui nous ôtait l'agrément de nous promener dans ce bois dont il m'avait tant vanté la beauté. Moi, cependant, je trouvais un plaisir exquis à m'enfoncer dans les allées accidentées et sauvages, en m'abritant sous les touffes des arbres dont le feuillage ruisselant me communiquait une agréable fraîcheur au milieu de l'été et de cette rude nature à laquelle mon esprit prêtait de la poésie et du charme. Puis je regagnai le pavillon où m'attendaient mon enfant, la comtesse, une de ses cousines, aimable et jeune personne qui se trouvait depuis quelque temps à Mombasilio, et les autres que la pluie y avait arrêtés; alors un dîner champêtre fut servi, et par un temps toujours mauvais nous retournâmes au village presque tout trempés, mais gais de cette bonne gaieté que donne une partie de campagne faite avec des cœurs

qui en partagent les attraits, même quand des orages viennent la troubler... Outre nos excursions aux environs, et mes visites aux pauvres, la société de la comtesse, du curé et des personnes qui venaient quelquefois les voir remplissait une partie de mon temps à Mombasilio ; l'autre partie, je la consacrais à ma longue correspondance d'abord avec ma chère famille, puis avec nos amis de Florence surtout, de Venise, de Rome et de Paris.

Parmi les personnes qui venaient à Mombasilio, appartenant pour la plupart au clergé, il y en avait de très-estimables et d'intéressantes. D. Buttini, âme noble et élevée, esprit cultivé autant que modeste, cœur d'une bonté tout évangélique, attira le premier ma sympathie et mérita mon estime. Ses paroles sont empreintes d'un profond bon sens et d'une douceur infinie. Je lui dois de suaves consolations que les esprits du monde les plus brillants ne sauraient répandre sur une âme souffrante.

D. Brauco et D. Viglierme, d'une école tout à fait différente de celle de D. Buttini, plaisent cependant au premier abord. D. Brauco plaît par ses manières élégantes, franches autant qu'aimables et distinguées, par l'esprit du monde qu'il possède au plus haut degré avec le tact admirable de l'étaler sans nuire aucunement à l'austérité de son état : on le dirait un parfait monseigneur, comme ceux que j'ai eu l'occasion de connaître à Rome. D. Viglierme plaît par un certain charme de poésie répandu dans sa personne et dans sa conversation insinuante. Il avait fait une traduction d'Ovide, dont il m'offrit un exemplaire, et travaille, me dit-il, à d'autres entreprises littéraires. Ses amis font, même de loin, des vœux sincères pour qu'il s'y livre avec ardeur et assiduité en remplissant par un labeur glorieux le vide réel de son existence.

Le bon curé et la comtesse continuaient par leurs prières

amicales à me retenir à Monbasilio en alléguant la florissante santé dont j'y jouissais. La bonne saison où nous étions encore, qui nous permettait de jouir des ombrages des beaux châtaigniers, dont les bons fruits, comme le raisin doré, abondent dans ce pays, et surtout l'affection particulière dont mon enfant et moi nous étions l'objet au milieu du calme de cette vie presque rurale qui reposait mon esprit, me décidèrent à satisfaire ces bons cœurs en prolongeant mon séjour près d'eux.

Un jour je venais de recevoir en même temps des lettres de Florence et de Rio Janeiro, les premières contenant les photographies de trois amies, et une du vénérable marquis Capponi, qui m'écrivait comme les autres en me rappelant ma promesse de retourner dans leur ville; les secondes remplies de tendresse et des instances de ma famille pour que je quittasse l'Italie, d'où mes lettres restaient trop longtemps à lui arriver. Ce jour-là, quelque peine que je ressentisse de ne plus retourner à Florence, mon parti fut pris de me rapprocher des ports d'où mes communications avec mes chers d'outre-mer pussent être plus fréquentes. Mon goût pour cette bien-aimée Italie, les affections qui m'y rattachaient, tout pâlit dans mon esprit à côté des affections, de l'amour d'un fils adoré, d'une sœur de notre petit ange de Nini, des frères, de tous ces êtres qui complètent la moitié de mon être moral. Je me livrais donc au mélange de plaisir et de mélancolie qui se produit chez moi toutes les fois que je lis leurs chères missives si loin d'eux, lorsqu'on vint me prier de descendre, le dîner étant servi. La pensée toute à Rio Janeiro, je suivis machinalement ma fille vers la salle à manger où l'on nous attendait pour se mettre à table. Tout absorbée dans mes réflexions, je pris

ma place sans faire attention à un nouvel hôte qui se trouvait en face de moi. Puis, un peu remise de ma distraction, je répondis aux obligeantes questions qu'on m'adressait toujours sur la santé de ma famille toutes les fois que j'en recevais des lettres. Ce fut alors que je remarquai le nouveau venu ; il leva sur moi un regard timide, et je fus frappée de sa ressemblance avec un de mes frères lors de sa première jeunesse physiquement peu robuste comme paraissait celle de l'inconnu que je contemplais malgré moi avec une sorte de persistance qui parut le déconcerter. Mon enfant aussi trouva cette ressemblance frappante, et la faible image du frère et de l'oncle chéri, un instant ainsi représentée à nos regards, ne pouvait manquer d'attirer notre attention. Nous la regardâmes souvent pendant le dîner en nous disant pourtant que cette image était bien inférieure à l'original.

Cet inconnu, qu'on me dit être du pays du curé, où il a sa famille avec une mère et où j'ai été ensuite, était D. Rumazza, un tout jeune prêtre frêle, décharné et dont la physionomie était empreinte d'une douceur presque angélique mêlée d'un air de mélancolie et de souffrance qui me toucha ; pauvre enfant, voué sitôt à des pratiques austères qui l'étiolaient à peine entré dans la vie ! Pour le soustraire à l'embarras que lui avaient causé nos regards, je lui fis connaître le phénomène qu'il nous présentait par sa ressemblance physique avec un de mes frères. Son extrême timidité parut alors moins effarouchée et, le dîner fini, il nous salua d'un air presque enfantin et partit sans se douter que cet incident fortuit lui procurerait plus tard une main amie qui viendrait à son aide pour améliorer la dure et chétive existence qu'il menait ! Doué d'une naïveté extrêmement rare de nos jours, ce parfait type du néophyte des vieux temps vivait sous la pression de pratiques rigoureuses qui ruinaient visi-

blement sa santé sans qu'il s'en aperçût lui-même: telle était la candeur de son esprit, dont une certaine couche de doctrines surannées interceptait la lumière qui doit éclairer le prêtre dans l'accomplissement de ses devoirs, sans porter atteinte à sa vie par une trop grande austérité.

Au bout de deux mois à peu près que j'étais à Mombasilio, je m'acquitai du devoir jusque-là négligé d'aller rendre visite à l'évêque de Mondovi, lequel m'avait traitée avec une déférence particulière, malgré mon refus formel d'éliminer, comme il l'avait désiré, quelques lignes de mon petit ouvrage *Conseils à ma fille*, qu'il avait eu l'indulgence de trouver digne d'être réimprimé pour les écoles des filles de son diocèse. Selon ses idées et celles de bien d'autres sur le droit exclusif du prêtre d'être le seul dépositaire du secret des âmes, il avait paru d'abord un peu choqué de ce qu'une mère eût dit dans ces lignes à son enfant âgée de douze ans de lui confier toutes les pensées de son âme afin qu'elle, guide le plus intéressé à son bonheur, pût mieux la diriger en lui faisant éviter par sa propre expérience les écueils dont cet âge ne connaît pas le danger. L'exemple que j'avais cité, dans une autre page, de la fille romaine qui sut soustraire son père à la mort en allant lui offrir en cachette son sein dans la prison, où il était condamné à mourir de faim, n'avait pas non plus été bien du goût d'un esprit trop scrupuleux pour admirer dans un tel acte l'innocente sublimité de cette charité filiale.

Quoi qu'il en soit, le sévère évêque était revenu de son rigide jugement sur ces simples lignes si naturelles d'une mère, et les *Conseils* avaient été de nouveau publiés sans aucun changement.

Mon enfant et moi nous fûmes reçues dans son palais

épiscopal de la manière la plus cordiale et la plus obligeante. Il nous fit voir lui-même tout l'intérieur de l'archevêché, sans oublier sa chapelle particulière, où il s'arrêta pour faire une prière dans laquelle nous le suivîmes de cœur. Car, malgré la différence de nos idées sur quelques points, comme, par exemple, celui de la nécessité d'une rigueur à outrance envers son clergé dans certaines pratiques extérieures qui fatiguent ou émoussent souvent l'esprit sans le rendre meilleur, je sentis à son côté, comme je sens toujours partout dans la prière, mon âme s'épanouir en se recueillant pour parler à son Créateur. En quittant la chapelle, le bon évêque voulut nous faire voir un saint qu'il garde avec vénération, car il vient, nous dit-il, des Catacombes de Rome ! Tristes et mémorables souterrains jadis refuge de tant de saints martyrs, mais aussi de tant de malfaiteurs! Tombes depuis si longtemps vides et dont le sombre aspect me laissa un des plus affligeants souvenirs ! De qui seront ces restes fournis encore par vous, et apportés ici, comme tant d'autres ailleurs, avec vénération ! !. J'écoutais toutefois en silence et avec l'attention que méritent le caractère sacerdotal et l'âge du bon évêque le récit minutieux qu'il me faisait de son saint martyr. Mais ce qui me toucha bien sincèrement fut le bel exemple qu'il me présenta d'une vertu fort rare parmi les hommes : la reconnaissance, dans la prospérité, envers ceux dont on a reçu les bienfaits dans les temps de détresse. En entrant dans sa chambre à coucher, il me montra avec une émotion marquée deux portraits (le mari et la femme) pendus à la muraille à peu de distance de son lit, en me disant avec la plus loyale et louable franchise : « Ce sont là, madame, les portraits de mes bienfaiteurs. »

D'une humble origine, ce digne prélat ne manque pas, comme tant d'autres, de rendre toujours hommage aux

bons cœurs qui l'avaient autrefois protégé, et se fait comme une gloire de les nommer avec le sentiment d'une reconnaissance profonde. Je le remerciai avec effusion de l'accueil si bienveillant qu'il nous avait fait et me rendis volontiers à son invitation de visiter la maison fondée par lui à Mondovi pour l'éducation des filles, et dirigée par des sœurs de son choix qui suivent strictement le plan d'éducation et d'enseignement qu'il y avait établi. C'est un des établissements de ce genre les mieux montés que j'aie vus en Italie. L'ordre et la propreté y règnent partout, et rien n'y semble négligé pour inspirer à l'enfance et à la jeunesse le goût du travail, soit matériel, soit intellectuel, l'enseignement de ce dernier étant très-borné comme partout, dans de pareilles écoles spécialement, selon le principe qui établit l'inutilité pour le sexe d'une complète instruction. La directrice m'exprima très-gracieusement la satisfaction que notre visite lui causait. Son langage simple et affectueux me toucha autant que la manière douce avec laquelle elle, ainsi que toutes les maîtresses, traitèrent en ma présence les nombreuses enfants des diverses classes qui leur étaient confiées. L'évêque, qui déploie une grande activité dans son zèle pour le progrès et la bonne renommée d'une création qui lui fait en vérité honneur, voulut présider lui-même aux exercices que les élèves, divisées en plusieurs sections, allaient faire ce jour-là devant moi. Il s'y était rendu avant nous, et à notre arrivée ce fut lui qui, après m'avoir présenté tour à tour la supérieure directrice et les principales religieuses, nous introduisit dans les différentes classes pour les voir fonctionner, les unes après les autres, selon la méthode de la leçon chantée qui fait plaisir aux enfants tout en nuisant à leur poitrine et en étourdissant les têtes souffrantes qui l'écoutent. Tout était sans doute préparé d'avance pour que le cadre de l'ensei-

gnement de cette maison produisît sur moi une favorable impression.

En effet, ce vénérable évêque si paternellement occupé d'encourager par sa présence et ses paroles le grand nombre d'élèves qui, placées en amphithéâtre dans les diverses salles où nous nous arrêtâmes, répondaient avec élan et précision aux signes qu'il leur faisait pour qu'elles répétassent telle ou telle étude qu'elles avaient apprise; cette supérieure et ces institutrices me paraissant si empressées à tout faire pour la bonne éducation et le bien-être de ces grandes et toutes petites filles loin des ailes maternelles; enfin la vue surtout de ces mêmes enfants qui m'en rappelaient d'autres si chèrement aimées : tout cela formait à mes yeux un intéressant et touchant tableau que je ne pus contempler sans émotion ni quitter sans en emporter un durable souvenir. Aussi, en prenant congé de l'évêque, j'étais très-émotionnée, et je lui signifiai par une simple expression toute de cœur mieux que par des paroles éloquentes, souvent bien banales, ma reconnaissance pour ses bons égards envers nous et pour les heures agréables qu'il nous avait procurées au milieu de cet établissement dont il m'offrit les statuts, assez bien conçus pour le système d'éducation qu'il avait adopté.

Le lendemain nous étions attendues par la comtesse de Vianson Ponte, son mari et sa nièce dans le chalet, près de Ceva, de D. Brauco, qui nous y avait invitées tous à un dîner. Avant de nous y rendre, nous visitâmes la bibliothèque du séminaire de Mondovi, qui possédait une collection assez importante pour une ville de deuxième ordre. Monseigneur Gazzoli, naguère noble prisonnier du château Saint-Ange, en est maintenant le digne bibliothécaire. Il fut très-flatté de notre visite qu'il attribua plutôt à notre intérêt à le voir qu'à celui que pouvait nous inspirer cette

bibliothèque, à nous qui avions visité les plus célèbres de l'Italie. Sa conversation éclairée et remplie de bon sens me plut beaucoup; nous parlâmes, en passant, de la cour de Rome, et je fus frappée de ses profondes réflexions sur elle! Il paraît d'une santé bien faible, et, malgré la bonté de l'évêque, qui, moins injuste envers lui que ses persécuteurs de Rome, lui procura la vie calme dont il jouit dans le séminaire, j'ai pu remarquer sur sa figure l'empreinte des souffrances antérieurement endurées dans la prison et peut-être de celles qu'il endure encore au fond de l'âme, le signe non équivoque d'une fin prochaine.

Que de santés, encore les plus robustes, ne s'usent-elles pas, quelquefois pendant de longues années, par de profonds chagrins qu'on dévore en silence jusqu'à la mort! mort qu'on attribue à une maladie récente quand elle est réellement due à une cause ancienne.

D. Buttini, un des plus dignes ecclésiastiques que j'aie connus, non-seulement en Italie, mais en Europe, habite aussi dans ce séminaire. Ce fut lui qui nous y reçut le premier, et d'une manière à nous donner pour quelques instants l'illusion bénie de nous croire arrivées près d'un de mes frères si loin, hélas! de nous! L'agréable réunion qui nous attendait à quelques milles de Mondovi dans le chalet où la comtesse et sa famille, venant directement de Mombasilio, nous avaient précédées, termina le tableau varié des scènes si diverses qui m'avaient été offertes dans ces deux dernières journées.

L'automne répandait encore ses trésors sur la terre lorsqu'une première chute de neige, le 6 octobre, vint me surprendre et m'avertir qu'il était temps de m'éloigner de

ces montagnes du Piémont dont l'aspect commençait à m'attrister. N'ayant jamais vu arriver l'hiver si tôt dans les autres parties de l'Italie où j'avais habité, je craignais avec raison qu'un séjour plus prolongé à Mombasilio ne fût nuisible à la santé que j'y avais si facilement recouvrée dans la bonne saison. Nos amis cherchaient cependant à retarder encore mon départ, tantôt pour que j'assistasse à une fête religieuse qui allait avoir lieu, tantôt pour quelque autre cause dans laquelle on puisait toujours un prétexte nouveau pour nous garder le plus longtemps possible.

Le 12 octobre arriva, et, comme à Florence et partout où ce jour m'avait trouvée, des cœurs amis m'entourèrent de fleurs, de poésies et de preuves touchantes d'une affection sentie. De grand matin la neige tombait en flocons lorsque, avant que personne me vît, je me dérobai pour quelques instants de la maison pour aller payer mon tribut habituel, en commençant ce jour-là, à la mémoire de l'enseignement que j'avais reçu de ma sainte mère. Cette année ce fut au plus pauvre foyer du village que je le portai. Une chétive vieille femme infirme était accroupie à côté d'un petit feu, faisant cuire quelques châtaignes qui devaient lui servir de nourriture pendant toute la journée ! Je m'assis un moment sur un vieux tabouret qu'elle m'offrit près d'elle, et, tout en ayant l'air d'écouter ce qu'elle me disait dans son rustique patois piémontais, je me livrais à des réflexions philosophiques sur la différence des lots réservés à chacun dans ce monde ! Là, une table bien servie et des hommages peu mérités attendaient une étrangère d'un lointain pays ; ici une pauvre femme languissait dans la misère sur la terre qui la vit naître, travailler, lutter et vieillir sans un appui sûr ! Et comme toutes les fois que le tableau de la misère de ces classes denuées de tout se

déroule à mes yeux, la grave question du paupérisme se présenta naturellement à mon esprit, et mon cœur se serra à la pensée des difficultés en apparence insurmontables qui se présentent quand il s'agit de résoudre ce problème social. Il doit pourtant, ainsi que bien d'autres problèmes jugés encore insolubles, trouver une solution satisfaisante quand, l'éducation des peuples étant faite, ils sauront pratiquer le véritable principe de fraternité, nom sacré, s'il en fut, dont une nation éclairée s'est parfois servie dans ses déplorables délires pour voiler les féroces passions qui bouillonnent dans son sein!

J'étais encore tout émue lorsque je retournai à la maison, mais personne ne s'en aperçut, car le sujet du jour, c'était de fêter le 12 octobre, autrement que je venais de le faire.

Comme souvenir de l'affection et de la reconnaissance que je garde à tous pour Florence, je me permets de transcrire ici la première poésie qui m'arriva ce jour-là à Mombasilio. Elle est de la main amie qui l'année d'auparavant en avait artistement mêlé d'autres aux branches d'un joli jasmin en fleur (symbole d'un beau jour de ma vie) porté gracieusement dans mon salon à Florence pour m'y surprendre le matin.

12 ottobre 1860.

ANACREONTICA

Un voto a sciorre io torno
Sulla domestic' ara:
Questo di culto è giorno,
Di rimembranza cara.

Taccia ogni mio pensiero
Di patria e di famiglia;
Oggi è dovuto intero
Dé Tropici alla figlia.

A piene man si spanda
Nembo d'eletti fiori;
S'intrecci una ghirlanda
Di sempre verdi allori.

Ma l'onorabil testa
Dov' è ch'io cinger deggio?
Ahi! la gentil Floresta
Presso di me non veggio.

Fors' ella il nobil suolo
Oblia, cui bagna l'Arno,
Ove deserto e solo
Io la richiamo indarno.

In parti più secrete
Ella si gode intanto
Dé campi la quiete,
Ad altri amici accanto.

Ma se le delibate,
Libere e fresche aurette,
Che spirano più grate
Su quelle alpestri vette,

Ebbero in se virtute
(Ad uman senno arcana)
Rifiorire in salute
L'amica mia lontana;

Non fia ch'io più m'adonti
S'ella antepon tuttora
Di Mombasilio i monti
Al bel giardin di Flora.

Pur, come mai potrei
Oggi non far lamento,
Oggi che senza lei
Più la mancanza io sento?

I fior che di mia mano
Jo colsi a mille a mille,
Stanno implorando invano
Il sol di sue pupille.

E par, che d'esso privi
Non abbiano fragranza,
E dé color nativi
Si offuschi la sembianza.

Ma, benchè lunge, in petto
Non langue già l'amore:
Un ben locato affetto
È un fior che mai non muore.

Vanne, o mio core, ad ella
Sull'ali del desire,
E dille in tua favella
Quello che un cor sa dire.

C. M.

Aux lettres et aux poésies arrivées de Florence, ce même jour, se joignirent les félicitations des braves cœurs piémontais dont je me trouvais maintenant entourée, quelques-uns d'entre eux étant venus de loin, malgré la neige qui tombait, saluer celle à qui cette aurore rappelait et sa naissance et de beaux jours passés au centre de la famille sous le ciel natal.

Cet élan poétique d'amitié me toucha d'autant plus maintenant que la poésie, comme les fleurs, me semblait avoir fait place à la prose de l'hiver précoce du Piémont, qui me surprit au milieu de ces montagnes en enlevant tous leurs attraits! Et en refoulant dans l'âme la tristesse que me causait l'aspect de ce ciel brumeux, je me montrais sensible et reconnaissante aux nouvelles attentions que je recevais en ce jour qui marquait aussi l'anniver-

saire de la naissance d'un autre être bien plus digne que moi des hommages qu'on m'y prodiguait.

Mon enfant, cette chère compagne inséparable de ma vie à l'étranger, avait été, comme toujours, la première à inaugurer cette fête, en m'entourant de mille caresses et de petites surprises de son travail si précieuses pour un cœur de mère ! Puis elle joua au piano les morceaux de ma prédilection. Son amour et son zèle filial redoublent ce jour-là pour remplir en quelque sorte le vide que je sens loin de son cher frère, et des autres membres de notre famille si aimante, pour qui ce jour est encore particulièrement fêté là-bas malgré leur regret de ne m'avoir plus au milieu d'eux.

Parmi les personnes réunies ce 12 octobre autour de moi, se trouvait le docteur R., médecin doué des meilleures qualités du cœur, et d'un caractère tout piémontais. Il vint à travers la neige qui tombait ce jour-là m'offrir ses félicitations et de belles fleurs fraîchement cueillies, symboles du sentiment que la vue de celle dont il saluait ainsi la mère avait fait éclore dans son cœur.

Depuis mon arrivée à Mombasilio, son digne archiprêtre me parlait souvent avec grand éloge d'un jeune docteur de Mondovi, son ami, qu'il me présenta quelque temps après en désirant vivement qu'il pût triompher de la résolution qu'avait prise mon enfant de rester fille, car cet ami, disait-il, possédait toutes les qualités pour la rendre heureuse en l'épousant. Ce jeune ami de l'archiprêtre était le docteur R... dont j'appréciai le mérite, et dont j'eus l'occasion de connaître l'estimable famille à Mondovi, composée d'un frère, digne avocat dans cette ville, de sa bonne femme, avec laquelle j'avais beaucoup sympathisé à cause de sa

ressemblance avec ma chère sœur, et d'une intelligente enfant, écolière de la maison d'éducation que l'évêque m'avait fait visiter. Mais, quelque avantageuses que fussent l'appréciation que je faisais des excellentes qualités qu'il déploya à mes yeux, et l'estime que lui et sa famille m'inspirèrent, je restai comme toujours fidèle à la règle que je m'étais imposée de ne jamais employer mon influence sur mon enfant pour la faire accepter un époux; je la laissais donc entièrement libre de se décider elle-même.

De toutes les larmes d'une mère, celles versées sur le malheur de ses enfants à cause d'un mariage auquel elle les aurait engagés, me paraissent devoir être les plus amères. Ainsi, celles-là, je suis sûre de ne jamais les verser. D'ailleurs, loin de me tourmenter comme quelques mères pour ce qu'elles appellent établir leurs filles, je me contente de voir la mienne heureuse avec ses livres et son travail, entretiens utiles et paisibles qu'elle préfère à tout établissement, quelque brillante ou avantageuse qu'en puisse être la perspective. Mais dans ce coin de terre comme partout ailleurs domine encore en général le préjugé que c'est dans le mariage seul qu'une jeune fille peut trouver et un soutien et le bonheur! préjugé souvent funeste à beaucoup de celles dont les parents, les ayant élevées dans ce seul but, négligent d'éclairer sagement et de fortifier leur jeune esprit en leur apprenant ce qui est le plus essentiel, c'est-à-dire, savoir et pouvoir trouver en elles-mêmes, quand ce but manque, ce soutien et ce bonheur.

Sans contester, ce qui fut toujours incontestable, les avantages qui résultent des saints liens du mariage, lorsque ces liens, formés volontairement, attachent la destinée de deux êtres qui s'aiment, se connaissent bien, et dont les qualités, morales surtout, garantissent leur bonheur

mutuel, je regarde cependant comme absurde de croire à l'impossibilité d'être heureux hors de cet état. Du reste, si l'on pouvait faire la statistique des femmes qui perdent dans le mariage les illusions du bonheur qu'elles rêvaient auparavant, et des filles qui y renoncent par une noble cause, sinon par vocation, je suis sûre que le nombre de celles-là l'emporterait de beaucoup sur le nombre de celles-ci.

SAN REMO DANS LA CORNICHE

> San Remo. — Bright, verdan san Remo, up in the form of a triangle, and smi, led upon by its seven hills, clad all over in most luxurious vegetation, then broke full on their view.
> (Ruffini, *Doctore Antonio.*).

. . . . . .

Caché dans un des plis les plus gracieux de cette ravissante, vaste route qui longe la Méditerranée et qu'on appelle Corniche, San Remo se déroule aux yeux du voyageur, paré de sa gracieuse guirlande de charmantes maisons de plaisance, de ses bosquets de citronniers et d'orangers, de ses jardins où s'épanouissent en plein hiver les roses et les jasmins, ses poétiques palmiers, la vieille et la nouvelle partie de la ville, chacune renfermant des curiosités et des beautés diverses, cet ensemble enfin délicieusement encaissé entre les pittoresques hauteurs couronnées d'une riche végétation et la plage riante où vient s'endormir la vague affaiblie.

Le 13 décembre, cette réunion d'oasis parut à mes yeux non pas comme un rêve qui se dissipe à notre réveil, mais comme une réalité bénie qui me surprit autant qu'elle me charma en quittant la sombre et

raboteuse gorge du Tanaro que nous venions de traverser. Nous avions laissé derrière nous Mondovi, Vicco, Salicetto, Mombasilio, Ceva et toute cette partie de la campagne du Piémont couverte de neige, simulant une immense mer immobile dont la blancheur éclatante ainsi que le mouvement produit par la voiture me donnaient le vertige.

L'hiver est très-rude en Piémont, et la neige abondante. Jamais l'aspect de cette saison ne m'avait paru si attristant. Le froid y est intense, et c'était avec peine que j'y pouvais faire un pas hors de la maison. Pour plaire à nos amies, j'avais trop prolongé mon séjour au milieu de ces montagnes neigeuses, où vit pourtant heureux le peuple le plus fort, le plus actif, le plus sérieux et un des plus braves de cette chère Péninsule!

Voisin des Alpes, le Piémontais se fortifie dans la rigueur de leur climat et s'inspire de leur grandeur. Et tandis que le Napolitain courbe la tête et sommeille sous l'ardente atmosphère de son ciel splendide, le Piémontais, avant-garde de la liberté en Italie, dresse énergiquement la sienne et conjure les tempêtes qui grondent sur le Piémont et sur ses sœurs.

Tout en aimant et en admirant les grandes qualités de cette brave et digne population, je n'ai pas toutefois voulu plus longtemps braver son hiver glacial que le lugubre spectacle des derniers moments de la femme du bon docteur de Mombasilio me rendit encore plus attristant! Ainsi, sans plus écouter les prières de ceux qui désiraient encore nous y retenir, nous leur fîmes nos adieux et les remerciâmes pour les soins délicats que nous avions reçus et pour les jours agréables qu'ils nous avaient procurés. L'excellent archiprêtre nous donna encore une preuve remarquable de l'intérêt qu'il nous porte en nous accompagnant lui-même dans le trajet difficile de Mombasilio à

Oneglia, ville située, comme San Remo, au bord de la Méditerranée. La comtesse Vianson, sachant que j'avais décidé de passer le reste de l'hiver et le printemps dans la Corniche, m'engagea à choisir San Remo, où vit sa sœur, la marquise Borea, avec laquelle, ainsi qu'avec sa charmante demoiselle, nous nous sommes intimement liées, ce qui me procura le plaisir de pouvoir apaiser certains ressentiments qui, par suite d'un malentendu, existaient entre ces deux dignes sœurs.

Avant de prendre pour mon séjour à San Remo la belle villa Gismondi, habitation, pendant la saison des bains, de sa fille mariée, une des plus jolies femmes que j'aie vues, nous étions descendues à l'hôtel de la Palme, où l'on trouve tout le comfort d'un bon hôtel de Paris; mieux que cela, j'eus le plaisir, en plein décembre, d'avoir les fenêtres ouvertes et de respirer le délicieux parfum des jasmins en floraison. La vue des deux palmiers historiques qui se dressent à l'entrée du charmant casino Faraldi, près de l'hôtel, me réjouit d'autant plus que, excepté à Athènes, je n'avais jamais vu en Europe se développer si orgueilleusement en plein air ces gigantesques panachés naturels qui réveillent dans mon esprit de doux souvenirs de mes plages natales !

Une légende curieuse se rattache à ces deux palmiers. Je traduis ici quelques lignes, qui y ont rapport, tirées d'un intéressant petit aperçu sur San Remo, écrit par l'estimable docteur G. B. Panizzi, digne médecin de cette ville, esprit droit et jovial, cœur tout italien et un des meilleurs pères de famille s'il en fut.

«... L'ingénieur Domingue Fontana, un de ces hommes pour qui la science est tout, avait promis de lever sur sa base le fameux obélisque de granit rouge, le plus colossal des monolithes entre tant d'autres que les vainqueurs appor-

tèrent d'Égypte à Rome. La place de Saint-Pierre regorgeait de peuple qui attendait avec une anxieuse curiosité. Dans un riche pavillon était le pontife Sixte V, méprisant cette multitude heureuse et avilie.

« Tout le monde parlait, comme il arrive toujours dans une grande réunion de peuple. Mais cela parut ennuyer la sainteté du pontife, lequel, mandant un crieur public, fit publier qu'il punirait de la peine de mort quiconque oserait parler avant que l'obélisque fût placé. En effet, des hommes de sinistre aspect élèvent en face du pavillon quelque chose d'horrible. Car Sixte n'était pas homme à menacer en vain.

« On élève l'immense môle : les machines, habilement dirigées par l'excellent architecte, levaient la colonne, lorsque les chevaux qui tiraient les cordes où était attaché l'obélisque, arrivant en s'éloignant jusqu'à toucher les murs des palais qui font face à la place, s'arrêtent et n'ont plus d'espace à parcourir ! L'artiste avait manqué à sa renommée, il n'avait pas calculé que la tension allongerait les câbles. Cependant le peuple se taisait et tremblait. Mais une voix part de la place : « De l'eau aux cordes ! » Fontana est là, l'entend : quelques minutes après la colonne trembla sur son piédestal et s'y posa. Le hardi parleur est arrêté et conduit au pontife. Le vieux marin connaît le proverbe romain :

« *Il Pape Sisto non la perdona nemmeno a Cristo.*

« Il n'augure rien de bon.

« — Vous méritez la potence, dit d'une voix tranquille le pontife ; mais je vous fais grâce; outre cela, quelle faveur me demandez-vous pour l'aide que vous avez prêtée à mon architecte ?

« Après la bénédiction de Votre Sainteté (et il fit tout en tremblant le signe de la croix), je la prie de m'accorder à

moi et à mes descendants le privilége de porter à Rome les palmes pour la semaine sainte.

« — Je vous l'accorde. »

Le pauvre homme, se trouvant libre, retourna à sa barque qui, depuis ce jour-là, fut spécialement destinée à porter les palmes.

De cette manière San Remo conserve inaltérable, depuis trois siècles jusqu'à présent, dans la famille Bresca le privilége d'envoyer des palmes à Rome pour le jour des Rameaux.

1861

Le 1^er^, le 6, le 12 janvier (ma triade de jours de ce mois) reparurent pour la dernière fois à mes yeux sous le ciel d'Italie, en réveillant comme toujours dans mon esprit les souvenirs les plus doux et les plus saints dont puisse palpiter un cœur d'amie et de mère. De fraîches fleurs cueillies de grand matin dans notre jardin m'égayèrent la vue sans m'égayer le cœur si attristé encore loin du frère et du fils bien-aimé dont ces jours me rappellent plus vivement l'image.

D. R..., cette frêle et simple nature, pour qui je m'étais sincèrement intéressée dès la première fois que je l'ai vu à Mombasilio et qui, s'attachant depuis à moi avec une profonde et naïve affection, me porta à l'appeler mon fils adoptif, était venu de Mondovi pour fêter avec nous ces chers aniversaires. Il chercha par ses douces manières et ses paroles angéliques à nous rendre moins pénible, ces jours-là, le vide que nous sentions, ne voyant pas près de nous nos chers d'outre-mer, au milieu desquels j'aperçois, en esprit, voltiger un cher petit ange qui me sourit et m'appelle de sa voix argentine : c'est la bien-aimée Nini,

comme nous l'appelons, la fille unique de ma bonne sœur que j'aime comme j'aime mes propres enfants. Je venais de réunir dans ma prière du matin le nom de tous ces chers êtres éloignés et, en ouvrant une des fenêtres sur le jardin, je saluai la première aurore de 1861, lorsque je fus touchée en y voyant R... dans un abandon à demi enfantin, allant de côté et d'autre et cueillant des fleurs pour en faire un bouquet du premier de l'an. Puis, il vint prendre part, avec moi et mon enfant, aux vœux que nous faisons ce jour-là pour ceux qu'il aime déjà avant de les connaître personnellement. La bonne famille Fontana, une des premières avec laquelle nous nous sommes liées à San Remo, ainsi que le docteur Panizzi, surent particulièrement apprécier les qualités de ce bon Rumazza, dont la simplicité et la douceur mêlée à un grand sérieux si peu commun à son jeune âge, attira leur sympathie et leur fit comme à moi craindre pour sa vie s'il continuait à se livrer au travail de son état dans son pays où les hivers sont si rigoureux. Dans une contrée chaude telle que le Brésil seulement sa santé pourrait se fortifier. Le docteur P... surtout voyait, en médecin, un danger que je fis tout ce qui dépendait de moi pour conjurer, et j'y parvins, grâce à Dieu qui mit dans mon cœur le sentiment de l'humanité, et dans mon esprit la force de surmonter tout préjugé, et de m'oublier moi-même quand il s'agit de faire le bien d'un autre.

Le climat de San Remo est un des plus salubres de l'Italie. L'air y est pur, la nourriture saine, la vie paisible, le peuple affable.

La classe dite supérieure passe son temps comme par-

tout dans les petites villes ; les hommes vaquant à leurs affaires, ou livrés aux occupations de leurs emplois politiques, littéraires ou autres, et y mêlant le peu d'amusements que la ville offre dans ses réunions, ses petits bals, etc., les femmes se fréquentant, aux promenades, aux distractions du petit monde où elles brillent avec plus ou moins de grâce ; les bonnes ménagères s'occupent dans leur intérieur.

L'autre classe, celle vraiment du labeur, se livre, en grande partie, à la cueillette des olives et des citrons dont San Remo fait un grand commerce.

Les femmes qui cueillent les olives sont curieuses à voir par leurs formes et une certaine élégance qui les distingue lorsqu'elles portent leur charge sur la tête et dans les bras leurs enfants qu'en bonnes mères elles ne veulent pas laisser à la garde des autres.

Tous les soirs vers six heures, on voit défiler, par la grand'route, une procession intéressante de femmes revenant ainsi des vergers d'oliviers. Quelque rude que soit ce travail, elles le préfèrent à l'état de domestique, ce qui me parut très-noble, quoique j'eusse toutes les peines du monde pour y trouver une servante.

La ville, d'environ dix mille habitants, est divisée en deux parties d'aspect tout à fait différent : l'ancienne qui fut détruite par les Sarrasins et où l'on voit encore des rues très-étroites, et des maisons conservant le sombre cachet de ces époques reculées, et la moderne avec de belles, de spacieuses habitations comme le palais Borea, et de gracieuses, luxuriantes villas entourées de verdure et de fleurs, s'étendant sur la plage enchantée de cette mer Ligurienne si belle et dont le murmure vous raconte tant de grandes choses ! Les plus remarquables de ces villas sont les Casine Chinois, Faraldi, Borea, Roverizio, Bobone, Capoduro, Biancheri, Carli, Guarini, Gismondi, Decarli, Rambaldi,

Giordano, Cassini, Gerbolini, Bresca, Zirio, Massabò. J'emporte un agréable souvenir surtout de ces deux dernières, qui, comme les autres, offrent des allées ombreuses parfumées par une grande variété de fleurs cultivées avec goût. Mais ce qui me plaît le plus dans ce souvenir, c'est l'aimable simplicité des maîtres de ces deux villas ; c'était là le plus fréquemment le point de nos promenades, madame Zirio, à laquelle m'attachait une profonde sympathie, nous attirant particulièrement de ce côté de la route qui mène à Oneglia, à Porto Maurice, etc. De sa maison placée sur le haut à gauche, on a la plus superbe vue sur la Méditerranée et les sites environnants. Je n'oublierai jamais mon émotion en regardant, pour la première fois, de son salon cette mer, aux sons harmonieux du piano que madame Zirio et son mari, homme d'une parfaite politesse, avaient mis à la disposition de mon enfant en l'absence de sa fille alors à Marseille. Une illusion bénie, mais trop passagère, me transporta chez moi en face de la magnifique baie sans rivale de Rio Janeiro, là, dans ce salon où tant de fois cette chère enfant endormit mes soucis par les accords qu'elle tirait de son piano et le son de sa voix ! Mais, hélas ! son frère n'y était pas, ce fils bien-aimé, comme elle élevé dans la musique dont il savait choisir à propos les morceaux qui me plaisaient le plus pour me toucher ! Le salon de l'aimable famille Zirio était là, vide pour moi de tous ces riches trésors du cœur que j'avais perdus ou quittés, au delà de l'Atlantique. J'étais maintenant au bord de la Méditerranée avec la seule relique que j'avais apportée de ce trésor, ma fille, mon amour, ma consolation la plus douce loin du cher faisceau de famille qui faisait mon bonheur sur la terre natale.

VILLA GISMONDI

.....Visiting each plant, and fed
Flowers worthy of Paradise, which not nice art
In beds and curious Knots, but nature boon
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain.
(Milton, *Paradise lost.*)

Placée au fond d'un long jardin d'orangers et de roses, la villa Gismondi plongeant ses fondements sous la plage de la mer dont les vagues en enveloppent une partie, offre d'un côté la plus belle vue sur la Méditerranée, de l'autre sur des vergers et sur les grandes masses de verdure des hauteurs pittoresques qui conduisent aux solitudes du remarquable site où, selon la tradition, mourut san Romulo, le quatrième archevêque de Gênes.

Là se trouvent les ruines d'un ancien couvent de moines et une chapelle au milieu d'une forêt de pins et de châtaigniers séculaires, fréquentée par des dévots et des touristes.

De la villa Gismondi, que le poëte pourrait comparer à une naïade sortie de l'onde et se reposant sur des tapis de verdure, j'aimais dans mes heures de mélancolie à écouter le murmure des vagues qui se brisaient au-dessous de mes fenêtres, et me rappelaient Homère et Leibnitz. Jamais je n'avais mieux goûté le charme du puissant poëme où l'admirable poëte grec se plaît tant à parler de la mer, ni si bien compris ce qu'en dit le grand philosophe allemand, pour qui la rumeur de la mer est une des clefs de la philosophie. « Quand on entend le bruit de la mer, dit-il, on n'entend qu'un seul bruit, et cependant on entend le bruit de chaque flot et de tous les flots: il en est ainsi de

toute la nature; elle se réfléchit tout entière dans chacune de ses parties. »

Que de fois je médite sur cette vérité ici et partout où le bruit de la mer frappe mes oreilles !

Le soir, nous retournions de nos excursions, soit du côté de Taggia, où nous visitâmes la maison qui vit naître Ruffini, l'illustre auteur de *Doctore Antonio*, de *Lorenzo Benoni* et de tant d'autres beaux romans qu'il écrivit en anglais avec une grande pureté de style et de goût, soit du côté de la Bordighera, village dont le front est orné d'une belle forêt de palmiers, en m'amusant partout à cueillir dans les prairies et sur les collines fleuries les odorantes jacinthes, les beaux narcisses variés, les doubles rouges tulipes, les jolies anémones, et tant d'autres belles fleurs dont les champs de San Remo sont richement parés. Alors je venais me reposer près d'une de mes fenêtres donnant sur la Méditerranée, et là, en présence d'autres tableaux, je méditais ou je rêvais. Car des rêves caressants me berçaient encore alors ! Tantôt je retrouvais dans le large, immense ruban lumineux que la pleine lune dessinait sur les ondes phosphorescentes, l'image de mes ondes natales où ce beau phénomène du reflètement de la reine des astres nocturnes sur les eaux m'avait tant de fois inspirée !

Tantôt c'était le brillant manteau d'étincelantes étoiles dans une nuit sans lune, mais sereine et limpide comme le sont souvent les nuits d'Italie, qui me transportait par la pensée sous mon splendide ciel tropical où brille la Croix, la plus belle de toutes les constellations, et que j'ai perdue de vue avec un grand serrement de cœur en voguant vers cette vieille Europe où les astres eux-mêmes n'ont point l'éclat qu'ils présentent sous ma zone bénie. La Grande Ourse et l'étoile polaire, qu'on me montrait comme

pour me consoler bien après que ma chère Croix avait disparu dans l'horizon lors de ma traversée, ne peuvent se comparer à elle ni en beauté de forme, ni en éclat. Il me reste cependant le plaisir de contempler ici comme partout en Europe parmi les autres planètes qui me parlent de la patrie, celle qui me répète chaque soir la plus belle légende d'une noble vie toute d'abnégation dont je voudrais pouvoir être l'historien. C'est Vespro, cette douce, bienfaisante et modeste planète des poëtes. Byron en dit de si belles choses ! elle est là, à l'heure de l'*Angélus*, où je trace ces lignes fugitives, et, la voyant redescendre si radieuse et si calme vers le couchant, je pense à une des productions du grand poëte anglais, laquelle j'aime déclamer à cette heure. C'est son *Ave Maria*. Le poëte finit cette magnifique poésie en parlant à la planète que j'appelais jadis mon étoile bénie.

Oh, Hesperus! thou bringest all good things :
Home to the weary, to the hungry cheer,
To the young bird the parent's brooding wings,
The welcome stall to the o'erlabour'd steer;
Whate'er of peace about our hearthstone clings,
Whate'er our house hold gods protect of dear,
Are gather'd round us by thy look of rest;
Thou bring'st the child, too, to the mother's breast.

Soft hour! which wakes the wish and melts the heart
Of those who sail the seas, on the first day
When they from their sweet friends are torn apart;
Or fills with love the pilgrim on his way
As the far bell of vesper makes him start,
Seeming to weep the dying day's decay ;
Is this a fancy which our reason scorns ?
Ah! surely nothing dies but something mourns!

Tout en arrivant à S. Remo, j'avais été agréablement surprise d'y trouver ma bonne amie madame F..., qui, après avoir été quelque temps avec nous à Florence, où je l'avais présentée à la marquise Geppi, qui la prit en affection, partit avant nous pour aller visiter les villes du nord d'Italie qu'elle n'avait pas encore vues, l'état de sa santé l'ayant retenue ailleurs. Elle avait été à Venise avec la meilleure amie que j'y aie et pour laquelle je lui avais donné des lettres. Elle en avait été reçue avec les égards les plus affectueux, et m'en parlait maintenant de vive voix de manière à m'attirer plus vivement par l'esprit vers ces poétiques lagunes que j'avais tant aimées !

Toujours maladive, cette chère amie ne continue pas moins son itinéraire de voyages qu'elle poursuit avec courage, mais à sa manière, en s'arrêtant çà et là pour se reposer, quelquefois au lit où elle est souvent forcée de rester plusieurs jours, son physique affaibli ne pouvant répondre à l'activité de son esprit. Ainsi, nous n'avons pas eu le plaisir de voyager ensemble, ni même de faire des excursions rapides. Mais si nous avons été privées de ce plaisir, notre âme se retrempait dans des épanchements les plus affectueux lorsque nous pouvions nous rencontrer dans la même ville où, en nous voyant facilement, nos entretiens tout de cœur ajoutaient au charme qui nous restait des sites et des choses que nous avions admirés. Plus que cela, nous goûtions la consolation de parler intimement de nos chères familles absentes, la sienne en Allemagne, la mienne au Brésil, en trouvant dans nos sentiments de femme ce qu'il est très-rare d'y trouver : une affection et une franchise égales autant que sincères.

Les folies du carnaval, si bruyantes, si splendides à Rome et à Venise, si gracieuses et si distinguées à Florence, là seulement où j'avais pris plaisir à les voir, eurent aussi lieu à San Remo, mais comme une caricature sans esprit de cette sorte de fête reçue chez les peuples catholiques et qu'on dirait inventée pour les rassasier d'amusements, et les faire rentrer plus sages dans le temps marqué par l'Église pour la commémoration des souffrances du Christ.

Aux mascarades succédèrent les récits des épisodes qui dans une petite ville surtout sont souvent une des premières distractions des esprits oisifs qui y ajoutent des commentaires où la médisance se mêle quelquefois à cette petitesse de jugement et de vues si commune dans les cercles étroits de la société. Puis, vinrent les actes de la semaine sainte, et les prédications, dont quelques-unes trop longues endormaient les assistants, comme il arrive du reste partout à moins que le prédicateur ne possède le beau talent de l'éloquence qui donne à ses paroles la puissance d'attirer l'attention de son auditoire, tout en le charmant.

Le jeudi saint un nombreux concours de peuple animait les rues en visitant les églises, dont une seule, celle des Capucins, présentait, dans le sépulcre qu'on y avait arrangé avec des fleurs tout autour, quelque peu de ressemblance ce jour-là avec les autres églises d'Italie. Mais cette ressemblance était bien imparfaite, en comparaison de ces sortes de fêtes à Florence surtout, où certaines églises déploient ce jour-là une splendeur de décoration en fleurs naturelles arrangées avec un goût et une variété artistique dont on n'a pas idée ailleurs.

J'observais, presque sans y prendre part, tous ces actes et bien d'autres qui remplissent une partie de la vie des

descendants des Matuti, et des étrangers qui séjournent à San Remo.

Dans la vie retirée que nous aimions à mener dans cette petite ville, où les beautés de la nature suffisaient à nos goûts, nous faisions très-rarement des visites. Cela ne nous empêchait pourtant pas d'en recevoir beaucoup, plusieurs dames de San Remo étant assez aimables pour venir nous voir sans étiquette. Au nombre de celles dont j'ai fait plus haut mention, fut la comtessse Roverizio, femme élégante et d'une grande amabilité. Mère de six filles, dont une très-belle, elle les surpasse toutes en distinction. Ses goûts et ses manières, ainsi que les allures dégagées de ses filles, se font remarquer dans le cercle restreint de la société de son pays par le contraste qu'ils présentent avec ceux de ses compatriotes.

Une de celles-ci, la veuve F..., dont l'éducation et les principes forment un de ces contrastes et à qui je dois un des accueils les plus francs et les plus amicaux que j'aie reçus à San Remo, vint me surprendre en m'annonçant le mariage d'une de ses deux filles, que je regardais encore comme une enfant, avec le président du tribunal de la ville. Ce mariage fit plus d'une jalouse, m'a-t-on dit, parmi les mères qui croyaient leurs filles plus en droit de fixer l'attention de ce magistrat. La société est partout la même; quand on y occupe une certaine position, on a la faiblesse de se croire digne d'attirer les attentions et les préférences de ceux dont on est entouré. Heureusement il y a des esprits assez bien trempés pour savoir discerner le simple mérite personnel des attraits empruntés à un titre ou à une grande fortune.

Quant à moi, je n'ai trouvé qu'une chose à désapprouver, selon mes idées, dans ce mariage : c'était la jeunesse extrême de l'épouse, et sa mère en convint avec moi,

quoique toute ravie de confier l'avenir de son enfant à un homme dont elle m'avait toujours vanté les hautes qualités.

A propos de la famille F..., j'y ai vu un phénomène qui, par son étrangeté, mérite d'être connu. La grand'mère de cette toute jeune mariée ayant passé depuis longtemps l'âge où la femme peut devenir mère, nourrit à son propre sein sa seconde petite-fille. Son vif désir et les efforts qu'elle fit pour allaiter cette enfant dont la mère avait manqué de lait la rendirent capable dans sa vieillesse de devenir une parfaite nourrice! Elle a encore du lait, l'enfant est saine et robuste. Ce fait est si extraordinaire, que je n'ai pu résister au désir de le signaler ici.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée dans cette ville de la Corniche, où des visites et les lettres des amis des autres parties d'Italie, ainsi que celles de ma chère famille, venaient régulièrement me trouver. A l'hiver et au printemps, si agréables à passer à San Remo, avaient succédé les chaleurs de l'été, qui me devinrent insurpportables à cause de l'aridité répandue partout où je voyais auparavant cette exubérance de verdure et de fleurs qui me charmait dans mes promenades champêtres. Les brises suaves et les charmes de la nature manquant là où les jouissances de l'esprit font défaut, rien n'y retient plus les étrangers, que le climat seul y attire. Je me déterminai donc à partir sans délais, d'autant plus que je n'avais pas reçu la correspondance de ma chère famille, qui devait me parvenir à San Remo vers la fin de mai, et qui fut cette fois égarée, me laissant dans le plus pénible état d'inquiétude. Il était aussi temps de me rendre à la

prière qu'elle me faisait depuis longtemps de quitter l'Italie, où nos communications souffraient toujours beaucoup de retard. Puis les vertiges dont je m'étais crue guérie revinrent avec la chaleur ; je voulus retourner à Paris, pour satisfaire ma famille, et y consulter les sommités médicales de cette ville, quoiqu'elles ne m'inspirassent pas plus de confiance que les autres pour me délivrer entièrement de cette souffrance qui m'empêche encore d'embarquer pour ma patrie lointaine. Les voyages me plaisent infiniment, mais l'idée de ne pouvoir plus revoir mes plages natales, surtout si les chers êtres qui y enchaînent mon cœur et ma pensée ne viennent pas me trouver en Europe comme ils me le promettent; cette idée, dis-je, m'attriste si profondément que parfois je ne me trouve bien nulle part. A Florence et à Paris, les deux villes que je préfère pour y faire un long séjour, j'éprouvais cette même tristesse ; j'y rencontrais tout ce qui plaît à mon esprit, mais mon cœur n'y trouvait pas les douces effusions de la famille éloignée. C'est l'âme remplie d'elle que je suis entrée dans cette Italie que j'aime si vivement ; c'est encore l'âme toute remplie d'elle que j'en sors !

San Remo était ma dernière longue étape en Italie, je m'y recueillis religieusement les derniers jours dans tous mes souvenirs des trois ans déjà accomplis que je venais de passer au milieu du bon peuple italien d'un bout à l'autre de sa péninsule, en y comprenant Nice, la patrie du grand héros populaire, la clef d'or de l'Italie qui vient d'être perdue dans les détours d'une politique inouïe, mais qui sera plus tard rendue à la mère patrie, à laquelle elle appartient par droit de nationalité et de justice.

Une âme d'élite, le professeur C., dont je pus appré-

cier hautement le mérite, vint compléter à mes yeux le tableau des vertus italiennes, et acheva de justifier la favorable idée que j'emporte de sa nation.

Si les dernières visites et les adieux des bonnes personnes qui me fréquentèrent à San Remo, et dont une, la marquise Borea, me retraça souvent l'image de sa sœur de Mombasilio, ne m'émurent pas autant qu'à Florence et dans quelques autres villes, je ne manquais pas cependant d'éprouver la mélancolie dont je suis atteinte toutes les fois que je vais m'éloigner d'un centre où j'ai vécu.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'avais respiré tous les parfums et tous les souvenirs de cette chère Italie ; je m'étais enivrée de toute la poésie qui s'échappe de cette riche nature comme d'une source profonde ; ainsi je croyais pouvoir quitter ses dernières rives, sans regret et, pourtant, l'heure du départ fut triste, car ce n'était pas seulement le beau ciel d'Italie, son sol béni que je quittais en emportant son image, sa poésie, ses souvenirs; mais il me fallait encore trop m'éloigner, à jamais, peut-être, des personnes qui nous y avaient fait un si bienveillant, si sympathique accueil.

Nous ne nous étions pas couchées la nuit d'avant notre départ de San Remo. La lune répandait ses brillants rayons sur les eaux de la Méditerranée, dont aucun vent ne soulevait les ondes, dans cette nuit calme, d'un silence religieux. Livrées à une émotion indicible, nous regardions et cette lune et cette mer.

Mon enfant, chez qui le besoin de repos se fait plus sen-

tir que chez moi, trouvait le même plaisir à veiller et à contempler ce tableau dont la vue nous transportait dans des régions inconnues! Que de tendres, de grandes, de chastes pensées nous subjuguèrent dans ces dernières heures, où le doux murmure des vagues et le parfum des orangers, sous une rosée bienfaisante, communiquaient à notre âme je ne sais quelle exquise poésie!

Esprit invisible d'un monde inaccessible à toute pensée vulgaire, toi qui par un puissant magnétisme as endormi pendant ces quelques heures mes peines et mes soucis, sois mille fois béni!

L'aurore du 1er juin 1861 reparut, une aurore superbe! Tout était prêt pour notre départ; la voiture nous attendait à l'entrée du jardin; la bonne Marietta, fidèle domestique qui nous était très-attachée, pleurait; quelques branches d'orangers étaient blanches de fleurs, une fut religieusement cueillie, et nous partîmes le cœur gros de larmes. . . . . .

Vers les dernières maisons de la ville, en allant à Nice où nous devions nous arrêter quelques jours, nous attendait le dernier témoignage d'affection reçu en Italie. Le docteur Panizzi, et son estimable femme, avec leurs enfants, anges d'innocence et de grâce, à peine aperçurent-ils notre voiture, qu'ils descendirent, et vinrent gracieusement nous offrir des bouquets de fleurs en nous souhaitant un bon voyage, et aussi notre retour dans leurs belles plages.

Extrêmement touchée de cette attendrissante surprise, qui m'en rappelait tant d'autres sur le sol italien dont j'allais franchir la frontière, je les embrassai avec effusion comme les derniers représentants de tous les cœurs qui me rendirent doublement intéressant le séjour de leur patrie.

En les quittant, en laissant derrière moi Bordighera, Ventimiglia, etc., et enfin en franchissant la limite, récemment marquée, qui sépare maintenant l'Italie d'avec la France, les larmes dont mon cœur était gonflé s'échappèrent de mes yeux, de mes yeux qui ne reverraient peut-être plus cette bien-aimée Italie!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1
VÉRONE 5
Mantoue 13
Brescia 21
Lac de Garda 25
MILAN 28
Manzoni 39
TURIN 65
Lac Majeur et les îles Borromées 76
Route du Simplon 82
GÊNES 87
La Polcevera 92
FLORENCE 99
Le Ceppo de Noël 105
LA SICILE 112
Palerme 113
Syracuse 125
L'Etna 133
Catane 135
Messine 138
Taormine 141
VOYAGE EN GRÈCE 151
Athènes 158
Socrate 163
Le Parthénon d'Athènes 164
Le Pentélique et Marathon 181
Éleusis 190

La mer et la lumière de la Grèce..... 214
Voyage en Italie..... 221
Rome..... 222
Route de Rome à Florence..... 227
Pérouse..... 235
Suse..... 243
Il Primo soldato della independenza italiana..... 257
A Vittorio Emanuele..... 258
Entrée de Victor-Emmanuel à Florence..... 274
Mes adieux a Florence..... 313
Un addio..... 313
La Corniche de Pise à Savone..... 315
Mombasilio, en Piémont..... 317
Anacreontica..... 333
San Remo dans la Corniche..... 337
Villa Gismondi..... 345

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

BIBLIOTHECA
VON HAGER-GINTNER
RIO DE JANEIRO

Corbeil. Typ. et ster. de Crété fils.

ERRATA.

Page 7, ligne 2, *au lieu de* Dante, *lisez* Caramente.
— 31, — 20, *au lieu de* intérieur, *lisez :* extérieur.
— 61, tit. cour. *au lieu de* Milan, *lisez :* Pavie.
— 63, — — *au lieu de* Miian, *lisez :* Marengo.
— 71, ligne 5, *au lieu de* Cattino, *lisez :* Gattino.
— 112, — 18, *au lieu de* M. H, *lisez :* M. K.
— 184, — 24, *au lieu de* Cephisiat, *lisez :* Céphisia.

BIBLIOTHECA
☆
VON HAGER-GINTNER
RIO DE JANEIRO
8297